



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*L'initiation ; hypnotisme, théosophie,  
kabbale, science occulte, ...*

25211.19 (56-57)

*Bought with the income of*  
THE  
SUSAN A. E. MORSE FUND  
*Established by*  
WILLIAM INGLIS MORSE  
*In Memory of his Wife*



Harvard College Library









# L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

**PAPUS I. U. O. ✽**

*Docteur en médecine — Docteur en kabbale*



**56<sup>me</sup> VOLUME. — 15<sup>me</sup> ANNÉE**

## SOMMAIRE DU N° 10 (Juillet 1902)

### PARTIE EXOTÉRIQUE

*Les phénomènes psychiques* (La Possédée de Gretz) (p. 1 à 3) . . . . . **Papus.**

### PARTIE PHILOSOPHIQUE

<i>Le Saint Suaire de Turin</i> (p. 4 à 31) . . . . .	<b>Louis de Meurvi.</b>
<i>Le Mont Pelée</i> (p. 32 à 43) . . . . .	<b>Tidianeug.</b>
<i>Au pays des esprits (suite)</i> (p. 43 à 54) . . . . .	<b>X...</b>
<i>La Grèce ésotérique</i> (p. 55 à 64) . . . . .	<b>Dario Vellozo.</b>
<i>La naissance de Bouddha</i> (p. 65 à 68) . . . . .	<b>Guymiot.</b>
<i>Une mosaïque de Pompéï</i> (avec figure) (p. 69 à 72) . . . . .	<b>Carl Michelsen.</b>
<i>Lettres magiques (suite)</i> (p. 72 à 81) . . . . .	<b>Sédir.</b>

### PARTIE INITIATIQUE

*Veillez et priez* (p. 82 à 87) . . . . . **Zhora.**

Société des conférences spiritualistes. — L'hôpital de la faim.  
Bibliographie. — Correspondance. — Note.

**Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé à**  
**87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50**

**ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES**

**LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF**

**PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS**

# PROGRAMME

**Les Doctrines matérialistes ont vécu.**

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritua-  
liste dont les efforts tendent :

**Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion**, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie**, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

25211.19 (50-51)



UNIVERSITY LIBRARY  
PARTIE EXOTÉRIQUE

Oct 1963  
Morie

# Les Phénomènes Psychiques

## LA POSSÉDÉE DE GRETZ

Il est bien curieux de voir comment, malgré l'apparent scepticismisme contemporain, les faits occultes émeuvent l'opinion publique et provoquent les enquêtes et les explications les plus diverses.

A propos de ce cas d'une jeune religieuse présentant des phénomènes relevant en grande partie de l'hypnose, on a vu les journaux quotidiens les plus graves faire assaut d'informations et publier les assertions les plus bouffonnes avec un sérieux digne d'un meilleur sort.

Voyons un peu les faits les plus saillants.

Une jeune femme de vingt-cinq ans environ est atteinte depuis plusieurs années de crises spéciales pendant lesquelles elle semble manifester une personnalité toute différente de la personnalité de l'état de veille.

En état premier (état de veille), cette religieuse est le modèle des ferventes de la communauté. En état second, au contraire, elle a horreur de tout objet béni, repousse avec fureur l'eau bénite et se courbe en épisthonos dès qu'elle sent une hostie consacrée.

Dans cet état second, elle pousse des cris intenses perçus au loin par les paysans des environs, elle dit qu'elle voit un être noir et cornu qui vient la torturer et qui la mord, et, au réveil, on constate en effet des traces de morsures et de coups sur sa peau.

En état premier, elle est d'une instruction très élémentaire, et en état second elle répond à diverses langues inconnues d'elle dans l'idiome même qui lui est parlé. C'est ainsi qu'un missionnaire lui parlant caraïbe a obtenu une réponse dans cette langue et un autre lui parlant chinois a eu un résultat analogue.

Dans son état second, elle *sent* sans contact les objets bénis et elle se jette dessus pour les détruire.

Tel est le résumé des principaux faits observés par divers expérimentateurs. Voyons maintenant les explications données par les diverses personnes compétentes interviewées.

Les médecins matérialistes sont unanimes pour s'écrier : C'est de l'hystérie ! sans se donner la peine d'étudier les faits.

Ceux qui veulent paraître plus instruits disent, étant donné l'état second si caractéristique, que c'est de l'autosuggestion.

Il est curieux en effet de constater que ceux qui expliquent si facilement les faits de divination de la qualité des objets présentés au sujet (objets bénis ou non bénis) par l'autosuggestion et la lecture de pensée dans le cerveau des porteurs desdits objets, sont incapables de reproduire expérimentalement des faits de ce genre avec leurs meilleurs sujets. Aussi

est-il amusant de leur voir nier avec énergie l'existence de la suggestion mentale ou de l'action sans contact d'un cerveau sur un autre, quand cela les gêne pour la soutenance de leur thèse matérialiste, et de les voir admettre avec facilité ces mêmes faits quand il s'agit de répondre par une pirouette à un cas embarrassant.

Si nous admettons qu'on peut constater chez la prétendue possédée de Greéz des faits indéniables d'hypnose classique, il est non moins vrai que les réponses en langues inconnues dépassent ce domaine et qu'ils n'ont jamais pu être reproduits, lorsqu'il n'y a pas de contact physique. C'est surtout sur ces faits que nous nous appuierons pour affirmer l'existence d'une entité personnelle et étrangère au sujet, qui s'incarne en lui par intermittences. Inutile de dire que nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'un démon en l'occurrence et que la fausse direction donnée au mysticisme de la jeune sœur est la cause première de la plupart des phénomènes observés.

PAPUS.





## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

*Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

---

---

### Le Saint Suaire de Turin

---

Une récente communication de M. Delage à l'Académie des sciences est venue raviver les discussions au sujet du saint suaire de Turin. Cette communication portait, on le sait, sur les travaux d'un jeune savant, M. Paul Vignon, préparateur à la Sorbonne, qui croit pouvoir conclure scientifiquement à l'authenticité de ce linceul.

M. Vignon affirme au nom de la chimie et de la physiologie que ce linceul est bien celui du Christ, qu'il ne peut être que celui-là, et que l'image s'est reproduite sur l'étoffe par un effet absolument naturel : l'oxydation de l'aloès déposé comme aromate sur le linceul, oxydation produite par les vapeurs ammoniacales qui se dégageaient du corps du supplicié.

Et cette image, ajoute M. Vignon, n'a pu se conserver que par le fait d'un court séjour du corps dans le linceul, car un séjour prolongé aurait amené une oxydation générale, une tache brune uniforme, ou la décomposition du linceul avec celle du corps.

Sans conclure à la résurrection, M. Vignon, qui n'est pas un croyant, se borne à constater avec les

Évangiles que le corps du Christ n'est pas resté un long temps dans le linceul.

Cette communication a causé un mouvement assez considérable de curiosité pieuse ou mondaine. On a exposé, çà et là, des photographies du suaire : on y est allé en foule, et plusieurs qui ne rêvaient pas un Christ de cette sorte, s'en sont allés, comme le centurion du Calvaire, en déclarant que c'était bien là le Fils de Dieu ! Tant il est vrai que nos yeux nous font voir souvent ce que nous désirons avoir vu.

M. Paul Vignon ne s'en est pas tenu là : il vient de publier un très beau volume que nous avons voulu lire, *le Linceul du Christ*, et c'est de quoi le féliciter, car nous y avons trouvé beaucoup d'érudition, de savoir et de bonne foi.

Est-ce une raison suffisante pour admettre sa thèse ? Ne peut-on pas se tromper de bonne foi, avec beaucoup de savoir et d'érudition ? N'y a-t-il pas toujours, à côté des preuves apportées, d'autres preuves qui manquent, d'autres expériences qu'on n'a pas faites et qui pourraient être contraires ? D'autres renseignements aussi ?

Nous ne voulons pas discuter science avec M. Vignon : nous serions battus d'avance. Nous voulons simplement résumer les débats, soulever des objections de bon sens et laisser à chacun le soin de conclure à sa guise.

Plus encore que les incrédules, les catholiques doivent, à notre avis, se montrer difficiles dans leur foi aux reliques, car un culte irraisonné ferait plus de tort à la religion chrétienne que toutes les négations.

tions. C'est ainsi que, pendant la Révolution, on envoya de Besançon à la Convention le saint suaire vénéré jusque-là dans cette ville, et qui, nous le savons, était une vulgaire copie de celui de Lirey qui est maintenant à Turin. Ce fut à la Convention l'objet d'une risée générale, et le prétendu suaire fut brûlé avec le bois qui servait à guider le pinceau, quand on voulait raviver les couleurs du linceul.

Ce qui nous étonne le plus, c'est de voir maintenant les partisans du miracle, ceux qui croient à l'authenticité du saint suaire de Turin et à l'impression miraculeuse du corps du Christ sur son linceul, se réjouir de la thèse de M. Vignon, parce qu'elle est censée détruire la thèse de ceux qui démontraient historiquement son origine très douteuse.

Mais la thèse de M. Vignon tend à détruire aussi la foi au miracle, et c'est une singulière joie que d'être blessé par un tiers, à condition que l'adversaire le soit aussi. S' imagine-t-on un duel où les combattants, ne pouvant se toucher, s'en iraient enchantés de ce qu'un témoin a bien voulu se charger de les blesser tous les deux !

Depuis l'ostension solennelle du saint suaire de Turin, en 1898, ostension qui n'avait pas été renouvelée depuis 1868, une foule de brochures ont paru, à l'occasion de la photographie obtenue par le chevalier Secondo Pia ; les unes affirmant, les autres contestant l'authenticité de ce linceul. M. Loth affirmait ; l'abbé Lalore, l'abbé Ulysse Chevalier, approuvé par M. Léopold Delisle et les Bollandistes, et M. Fernand de Mély contestaient, tandis que Mgr Colo-

miatti, pro-vicaire général de Turin, soutenait l'authenticité sans apporter aucune preuve.

Le procès est donc plaidé sous toutes ses formes. Le dossier est complet, et nous avons sous les yeux les travaux également intéressants des chartistes, des archéologues, des chimistes, des physiologistes et des théologiens. Nous n'avons qu'à lire et à nous faire une opinion, si bon nous semble, ou à attendre jusqu'à « plus ample informé », car on sait qu'un procès n'est jamais si fini qu'on ne puisse le recommencer.

Tout d'abord, nous écarterons la théorie du miracle, non pour le nier, mais pour mieux respecter ce qui n'est pas de notre compétence. S'il y a miracle, et qu'on nous le prouve, ou que l'Église l'affirme, il n'y a plus à discuter pour ceux qui acceptent ces croyances. Mais ce n'est pas le cas : un pape, anti-pape pour les uns, pape pour les autres, a défendu d'exposer ce suaire sans faire crier par un héraut que ce n'était là qu'une image du vrai suaire ; un autre pape a autorisé la vénération de cette relique, mais, somme toute, l'Église ne s'est pas prononcée, et ne pouvait pas se prononcer.

Les suppositions que l'on peut faire au sujet du saint suaire sont les suivantes :

Si le linceul est authentique, ou bien l'image du Christ s'y est formée par miracle, ce qui est l'opinion de plusieurs, ou bien elle s'est formée par une opération chimique spontanée et toute naturelle, ce qui est l'avis de M. Paul Vignon.

Si le saint suaire de Turin est faux, c'est qu'on l'a peint ou imprimé sur toile, ce qui est l'opinion du

savant abbé Ulysse Chevalier, professeur au grand séminaire de Romans, et celle de M. Fernand de Mély, lauréat de l'Institut, dont les travaux archéologiques sur divers sujets, notamment sur les reliques de la Passion, ont acquis une grande autorité.

Mais si le saint suaire de Turin est faux, il se peut encore que l'image ait été obtenue sur un cadavre quelconque par un habile trucage.

M. de Mély a compté vingt-huit saints suaires de par le monde, dont le plus inconnu est celui de Iohannavank, en Arménie : personne n'a pu encore l'examiner ni le photographier.

Écartant la théorie du miracle, il nous reste à étudier trois suppositions : apparition spontanée de l'image par un effet physique, peinture ou impression, et enfin trucage sur un cadavre quelconque donnant les traits qu'on suppose au Christ, avec les blessures qu'il avait reçues.

Mais d'abord comment est le saint suaire de Turin ? Qui l'a vu ? Qui l'a touché et analysé ? Que valent les photographies qu'on en a faites ?

M. Paul Vignon n'a pas vu le saint suaire, et il affirme que de le voir ne lui apprendrait rien de plus. Nous serions mal venu à lui reprocher cette ignorance, puisque nous n'avons pas vu plus que lui ; mais tandis qu'il a la foi de saint Louis, nous avons plutôt, en pareille occurrence, celle de saint Thomas. Nous demandons une vision plus proche, une étude plus certaine, une analyse plus concluante, car jusque-là on ne pourra faire que des suppositions et des raisonnements sans base certaine.

Si le drap est peint, on pourra le constater; si l'image est le produit de la décomposition graduée des aromates, on retrouvera chimiquement l'aloès, car M. Vignon nous explique très bien dans son livre que si les aromates avaient été versés en onctions sur le corps du Christ, le linceul n'aurait reçu aucune image, et que l'image n'a pu se produire que parce que les aromates avaient été étendus sur le linceul.

Il nous faudrait donc un peu plus de lumière, *un po' piu di luce* comme le réclamaient autrefois les Italiens, et c'est précisément ce à quoi se refuse la maison de Savoie, possesseur et gardienne de cette relique. Peut-être changera-t-elle d'avis en présence de tant de controverses. L'abbé Ulysse Chevalier n'avait pas à étudier la nature du saint suaire; il n'examinait que son origine historique. Mais M. de Mély a vu le saint suaire, pendant l'ostension de 1898, et c'est, nous a-t-il dit, un drap jauni, couleur tabac, avec traces de brûlures et de rempiècements, sur lequel on distingue très vaguement une double silhouette humaine, une silhouette un peu plus foncée que l'étoffe.

Le linceul a 4<sup>m</sup>,10 de longueur sur 1<sup>m</sup>,10 de largeur, d'après le chanoine Chiuso qui a écrit l'histoire du saint suaire de Turin avec toutes les légendes qui l'entourent, et sans aucune tentative de critique historique.

En 1898, le cadre préparé pour l'ostension était un peu trop court, on a dû replier l'étoffe, ce qui nous prive de la vue des pieds dans la photographie de la face antérieure.

Tout d'abord, qu'on remarque cette largeur de 1<sup>m</sup>,10. Il y a lieu de rechercher si les métiers à tisser, chez les Juifs, comportaient cette exacte dimension, et personne, que nous sachions, ne s'en est encore préoccupé. C'était cependant un point essentiel, et nous espérons que des recherches seront faites dans ce sens.

Le suaire de Besançon avait, dit le chanoine Chiuso, 2<sup>m</sup>,60 sur 1<sup>m</sup>,30. Celui de Compiègne, qui a également disparu en 1793, avait 2<sup>m</sup>,40 sur 1<sup>m</sup>,20. Celui de Caduin, au diocèse de Périgueux, mesure 2<sup>m</sup>,81 sur 1<sup>m</sup>,13, et n'a aucune image du Christ. On le voit, toutes ces étoffes diffèrent en largeur et sortent de métiers différents.

Quant à la photographie tirée du saint suaire, par le chevalier Secondo Pia, avec l'intervention du baron Manno, il n'y a pas à douter un instant de son exactitude et de la sincérité des opérateurs.

Elle a été prise sous la lumière intense de deux puissants foyers électriques, et prise directement, et non par transparence, car le saint suaire est doublé d'une étoffe. Après l'incendie de 1532, à Chambéry, le linceul fut reprisé et doublé de toile. En 1694, la toile fut changée pour une étoffe noire, et, en 1868, comme la doublure était en mauvais état, la princesse Clotilde — c'est M. Vignon qui nous l'apprend — se chargea elle-même de remplacer cette étoffe par une doublure en taffetas cramoisi.

La photographie est donc directe, et cela vaut d'être noté, car, en transparence, des matières colorantes auraient une action particulière sur la photographie.

Nous avons dit que le corps du Christ apparaissait sur la toile du linceul, avec une teinte un peu foncée. S'il a été peint, il a donc été peint en négatif, les parties claires en foncé, les parties foncées en clair, ce qui est contraire à toutes les conceptions de l'art. En effet, la photographie a donné un cliché positif, à l'inverse de tous les clichés qui sont toujours le négatif de l'objet photographié, sauf dans de rares occasions de pose prolongée.

M. Vignon s'évertue à nous prouver que le cliché de M. Secondo Pia était un négatif correct, « puisque, dit-il, les traces de brûlures sont en blanc, et que les pièces d'étoffe blanche sont en noir ». Si un cliché nous donne du blanc en noir et du noir en blanc, c'est bien ce que nous appelons un cliché négatif, mais comme le corps est en noir et en négatif sur l'original, il en résulte qu'il est en blanc et en positif sur le cliché, ce qui constitue un cliché positif. N'insistons pas sur cette querelle de mots, car c'est un positif tout en étant un négatif, et c'est un négatif tout en étant un positif. Nous n'en sortirions pas s'il fallait discuter de la sorte.

L'image est double sur le saint suaire, l'une antérieure, l'autre postérieure se rejoignant presque par la tête. La raison en est simple. Le linceul a été posé à terre; on y a déposé le corps et le drap a été replié sur le corps, de la tête aux pieds. L'image s'étant imprimée des deux côtés, il suffit de déplier le linceul pour avoir ces deux images juxtaposées par la tête.

Ici, il faut encore se demander si les Juifs ensevelissaient de cette façon, ou avec un drap replié de

côté, ou par bandes de toiles enroulées en spirales autour du corps, avec bandelettes assujettissantes, car l'Évangile de saint Jean, — et c'est celui sur lequel s'appuie M. Vignon, — dit expressément que le Christ a été enseveli « selon la coutume des Juifs », ce qui explique les aromates. Et il dit aussi : *Ligaverunt illud*.

La photographie a donc donné un cliché positif pour le corps du Christ, puisque le linceul le montre en négatif. Il en est résulté que les épreuves ont restitué l'image originale, en négatif, et qu'il a fallu faire un second cliché sur le premier cliché, pour obtenir des épreuves en positif.

Là sont apparus les traits un peu plus clairement. Nous avons vu les premières épreuves vendues à Turin : elles sont peu déchiffrables. On a fait des agrandissements et peu à peu on en est arrivé à la tête, grandeur naturelle, que nous avons vue, et où les yeux ouverts sont très distincts. Le *Gaulois du Dimanche* paru le jour de Pâques, en a donné une bonne réduction. Nous trouvons cependant quelques différences entre les diverses épreuves publiées. Dans les épreuves du livre de M. Vignon, les gouttes de sang apparaissent sur l'épreuve négative en taches noires très nettes, et les moustaches sont comme deux taches d'encre.

Il est bien évident qu'en passant par tant d'appareils photographiques et de plaques de photogravure, la photographie originale de M. Secondo Pia a pu recevoir, sans qu'on le veuille, quelques éclaircissements ou obscurcissements de détail : les instruments ne sont jamais parfaits.

Il conviendrait donc encore, à ce point de vue, de photographier à nouveau le saint suaire de Turin, et d'y laisser voir cette fois les pieds.

Certes, il serait à souhaiter que nous puissions acquérir la certitude de l'authenticité du saint suaire de Turin, car nous aurions ainsi la relique la plus intéressante de la Passion : nous aurions le portrait certain du Christ, quoique portrait d'un mort défiguré par le supplice et l'agonie.

Saint Augustin dit qu'aucun monument contemporain ne nous a laissé les traits du Fils de Dieu, et, depuis seize siècles au moins, les artistes, bons ou mauvais, s'efforcent de créer, d'après la tradition, un type idéal de Jésus. Il faut avouer qu'ils n'y ont guère réussi.

Était-il beau ? Était-il laid ? Nous ne le savons même pas. La tradition nous dit seulement qu'il portait la barbe et les cheveux longs partagés par une raie médiane. D'où vient cette tradition ? Nous l'ignorons, car le portrait qu'on attribue à saint Luc et qui est à Rome, à la *Scala santa*, ne laisse pas voir les cheveux. La sainte Véronique, ou « sainte *vraie image* », conservée à Saint-Pierre de Rome, nous montre un Christ chauve et nous n'osons guère parler du prétendu portrait authentique et contemporain du Christ, envoyé à Abgar et conservé à Saint-Silvestre de Rome. Une seule chose est à noter dans ces trois portraits : c'est la longueur du nez, à peu près identique, longueur encore dépassée par l'image de Turin.

Il est admis généralement que le Christ était le plus

beau des hommes, et il y a eu comme un concours entre artistes, à travers les siècles, pour en faire un type de beauté masculine. Le Christ de la cathédrale de Chartres a les cheveux en bandeaux ondulés comme une femme, et la barbe frisée; même coquetterie dans le « beau Dieu » d'Amiens. Michel-Ange en a fait, dans son *Jugement dernier*, une sorte d'Hercule sans barbe. Raphaël lui a donné le type un peu efféminé et insignifiant qui a séduit tant de générations d'artistes, les Guido Reni, les Salvator Rosa et, chez nous, les Flandrin, les Delaroche et tant d'autres.

Van Eyck l'a montré laid, tout à fait Juif, avec un profil qui ressemble assez à la médaille de M. Boyer d'Agen et à la médaille frappée sous Innocent VIII, au xv<sup>e</sup> siècle.

L'école espagnole a toujours été réaliste; elle s'est plu aux crucifix peints et sanglants; elle nous montre des christes dont la physionomie sévère n'indique que la majesté ou la douleur.

Chaque peuple s'est pour ainsi dire caractérisé dans sa manière de représenter le Christ, de même que les jansénistes nous ont laissé le souvenir de leurs doctrines fatalistes et terribles, avec leur Christ en croix, aux bras levés et menaçants.

Saint Thomas dit quelque part que, logiquement, le Christ devait être laid, parce que, étant né par humilité dans une étable, il devait pousser l'humilité jusqu'à la laideur, et aussi parce que sa parole divine ne pouvait rechercher le succès dans un attrait physique.

On peut supposer aussi, non sans raison, que Jésus,

avec des traits réguliers, n'avait ni beauté ni laideur, car les Évangiles nous auraient parlé de l'une ou de l'autre, si telle avait été la note saisissante de sa physionomie. La laideur est une tare atavique ou personnelle ; elle éloigne au lieu d'attirer, et les évangélistes n'auraient pas manqué de nous dire qu'il attirait les foules malgré cette laideur, de même qu'ils nous auraient signalé la séduction de son visage.

Le regard seul, nous nous l'imaginons, pouvait avoir une beauté spéciale ; mais qui était capable d'y lire la grande pitié du monde, les visions surhumaines, les douleurs de la prescience et l'infinie douceur, parmi ceux qui l'entouraient et ne le comprenaient pas encore.

Revenons donc au saint suaire de Turin où, tout à coup, plusieurs ont découvert la physionomie idéale du Christ.

L'image est réaliste, nullement conforme à l'esthétique du moyen âge qui, bien que réaliste, prêtait une coquetterie ou une laideur spéciales à la figure du Christ. Il est donc juste de dire avec ceux qui connaissent l'histoire de l'art, que cette physionomie du saint suaire n'est pas dans la note artistique du xiv<sup>e</sup> siècle, ni des siècles précédents. Et il faut reconnaître, avec M. Vignon, que cette image en négatif ne peut être l'œuvre d'un peintre de cette époque.

Quel artiste ou imagier aurait eu l'idée de peindre les parties saillantes d'une physionomie en noir et les parties concaves en clair ? A aucun point de vue on ne peut admettre ici l'œuvre du pinceau, à moins que le temps et une décomposition chimique des couleurs

n'ait amené la transformation du rouge en noir et l'intervertissement complet des tons, comme cela est arrivé à une fresque d'Assise, après un incendie.

Or, le suaire a subi le contact de l'incendie en 1562.

Il n'y a qu'une objection à cette remarque : c'est que le suaire était comme il est, avant l'incendie de 1562.

S'agit-il d'un incendie antérieur et inconnu ? Ici nous perdons le fil de la discussion, et nous retombons dans les origines inconnues de cette relique.

Historiquement, rien ne sert de base à l'authenticité du suaire de Turin.

Il apparaît pour la première fois, sans date précise, au quatorzième siècle, en France, en Champagne, à l'abbaye de Lirey, et personne ne sait d'où il est venu. La bulle de Clément VII, qui est de 1449, dit que Geoffroy de Charny, seigneur de Savoisy et de Lirey, qui fonda, en 1353, la collégiale de Lirey, fit exposer dans cette église « une image ou représentation du suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Or, M. de Mély a découvert l'obit de Geoffroy de Charny à Lirey, et il n'y est pas question, parmi ses dons à l'abbaye, de celui du saint Suaire. Geoffroy II, fils du précédent, a déclaré, dit la même bulle, que cette image a été libéralement offerte à son père, *liberaliter oblatam*, et voici que Marguerite de Charny, petite-fille du fondateur de la collégiale, affirme solennellement, à Dôle, en 1443, que le suaire a été conquis à la guerre par son grand-père. Ces déclarations contradictoires ont été parfaitement mises en lumière par

*l'Étude critique* de l'abbé Ulysse Chevalier et les articles de M. de Mély. Il faut en conclure, pour le moins, que, dans cette famille de Charny, on ne s'entendait guère.

Nous ne suivons pas l'histoire du saint suaire dans les démêlés de Marguerite de Charny avec l'abbaye de Lirey. L'abbaye et Marguerite de Charny se disputent la relique par tous les moyens. Les autorités judiciaires, les tribunaux ecclésiastiques, le roi, le nonce, l'évêque de Troyes, le Pape, interviennent tour à tour et en sens différents. L'abbaye possède le saint suaire, et Clément VII, malgré l'évêque de Troyes, l'autorise à montrer cette image aux foules avides de la voir, mais à la condition de faire crier par un héraut que ce n'est là qu'une image du vrai linceul du Christ.

Pourquoi cette décision ? L'évêque de Troyes a écrit au pape que son prédécesseur avait eu la confession ou l'aveu de « celui qui avait peint le suaire ».

Cet aveu, relaté par un autre que celui qui l'a reçu, ne nous inspire guère confiance.

D'autre part, Clément VII, comme le fait observer Mgr Colomiatti, est un antipape. Est-ce une raison, répond l'abbé Ulysse Chevalier, pour que ce qu'il a fait soit nécessairement mauvais ?

N'entrons pas dans ces questions où nous ne sommes que des profanes, et bornons-nous à dire comment le saint suaire est arrivé aux mains des ducs de Savoie. Ce sont les chanoines de Lirey qui, en 1418, craignant les malheurs et les désordres de la guerre, vont porter

la précieuse relique au mari de Jeanne de Charny, Humbert, comte de la Roche, seigneur de Villersexel et de Lirey, à son château de Montfort, en Franche-Comté. Il donne un reçu : « Ung drap au quel est la figure ou représentation du suaire de Nostre Seigneur Jesu-Crist... »

En voilà un qui ne croyait pas à l'authenticité du suaire, et c'est le mari de Jeanne de Charny qui vendra la relique au duc de Savoie, après l'avoir promenée de ville en ville, en France et en Flandre, et cela de façon assez peu religieuse, pour en tirer des sous, Marguerite de Charny, toujours poursuivie par les réclamations de l'abbaye de Lirey, échoue en Savoie, à Chambéry, où, désespérant sans doute de garder la précieuse relique, si elle la ramène à Lirey, — car les chanoines la réclament énergiquement, et Humbert de la Roche, mort depuis, s'était engagé à la restituer, — elle se décide à la vendre au duc de Savoie en 1452. Les historiens ne parlent, il est vrai, que d'une donation au duc de Savoie ou à la duchesse, dernière des Lusignan, mais l'acte de vente ou de donation n'a pas encore été produit.

Depuis lors, l'histoire du saint suaire est très connue. Il a été précieusement conservé par la maison de Savoie qui l'a considéré comme une sorte de palladium. Il voyageait avec les souverains et a été transféré, en 1578, au château de Lucento, en Piémont, puis, en 1694, à la chapelle du dôme du palais royal de Turin. Il y est encore.

Rabelais a parlé du saint suaire de Chambéry, et il dit que, pendant cet incendie de 1532, il fut entière-

ment consumé. M. Franck-Puaux l'a fait remarquer dans une lettre adressée au *Matin*. Mais Rabelais n'est pas, en pareil cas, une autorité bien sûre, et il est des témoignages probants sur l'identité du suaire actuel avec celui de Marguerite de Charny. Le feu l'a atteint seulement sur le bord des plis, et ce sont les réparations de ces brûlures qui forment l'encadrement bizarre du corps du Christ.

L'histoire du saint suaire paraît donc assez solidement établie depuis la fin du quatorzième siècle, malgré ses pérégrinations avec Marguerite de Charny qui a vendu simplement une chose qui ne lui appartenait pas.

Mais d'où venait ce linceul ? Qui l'avait recueilli après la résurrection du Christ ? Qui l'avait conservé ? Qui l'avait vu ? Qui l'a apporté ? Qui l'a donné, vendu ou livré par force à Geoffroy de Charny ?

Autant de questions insolubles.

On nous dit que c'est *vraisemblablement* le même suaire que celui de Constantinople qui disparut lors du sac de la ville par les croisés. Mais quelle est la preuve de cette affirmation ? On ne trouve rien, absolument rien. Et quand ce serait le même, qui nous garantirait l'authenticité du saint suaire de Constantinople ?

Les reliques de la Passion ont éveillé, à partir de sainte Hélène, la pieuse curiosité des fidèles, et ceux qui ne pouvaient pas en obtenir se contentaient d'une copie qui, avec le temps et la vénération publique, finissait probablement par acquérir des droits à l'authenticité. Ne savons-nous pas, par les textes qu'a

produits M. de Mély, avec d'autres archéologues, que les suaires de Besançon, de Silos, en Espagne, et de Xobregas, à Lisbonne, n'étaient que de vulgaires copies de celui de Turin ? M. de Mély n'a-t-il pas compté éparses dans le monde, présentes ou mentionnées autrefois plus de six cents épines de la sainte couronne et un certain nombre de clous de la croix ?

Il faut donc se garder d'affirmer en pareille matière.

On dit que les apôtres ont « sans doute » recueilli les linges du tombeau après la résurrection. Mais il n'en est pas question dans les Évangiles, et il faut se rappeler que les apôtres n'étaient pas encore animés d'une foi bien ardente, qu'ils restaient juifs, qu'ils suivaient toutes les prescriptions de leur religion, qu'ils en avaient l'esprit, et que jamais les juifs n'ont eu le goût des reliques. Le mort était pour eux une chose impure, et ceux qui le lavaient et l'ensevelissaient étaient eux-mêmes, comme les nécrophores de l'Égypte, un objet de répugnance. Moïse cacha sa mort, précisément pour que son peuple ne fût pas tenté d'idolâtrie à l'égard de son corps. Nulle part on ne voit dans la Bible les Israélites conserver quelque chose d'un cadavre ou même un objet lui ayant appartenu. Les apôtres n'ont même pas songé à conserver le bois de la croix ni à racheter la tunique du Seigneur. Les Actes des Apôtres et les Épîtres sont muets sur tous les souvenirs de la Passion, et c'est assez pour nous montrer que l'idée des reliques n'existait pas encore. D'ailleurs, le Christ était ressuscité... A

quoi bon s'occuper de ce qui était à la mort, puisqu'il vivait ! L'*Alleluia* supprimait les regrets et les souvenirs matériels de la vie et de la mort.

Comment donc s'imaginer que les linges qui servirent à l'ensevelissement du Christ ont pu être pris et conservé par un inconnu, un indifférent, qu'ils ont été conservés de père en fils, malgré les guerres, les incendies, la ruine de Jérusalem, et qu'ils ont pu apparaître treize siècles plus tard, en France, sans qu'on n'ait jamais su rien de leur histoire pendant treize siècles ?

Si l'on nous apportait aujourd'hui l'épée de Pharaon, de quel sourire ne l'accueillerions-nous pas ? Et quelles preuves ne nous faudrait-il pas pour y croire ?

Il faut donc renoncer à l'histoire pour affirmer l'authenticité du saint suaire de Turin, car ce qu'elle en dit prouverait le contraire.

Il nous reste à examiner la thèse de M. Paul Vignon, thèse très séduisante à première vue, et qui peut se résumer ainsi :

Le corps des suppliciés dégage pendant l'agonie une sueur spéciale, très chargée d'urée, et de cette urée se dégagent des vapeurs ammoniacales qui oxydent l'aloès mélangé d'huile et le noircissent d'autant plus qu'elles sont plus proches, d'autant moins qu'elles sont plus éloignées. Si les aromates avaient été versés sur le corps du Christ, nous n'aurions rien, parce que l'huile aurait arrêté ces vapeurs ammoniacales, et que la toile du linceul, sans préparation, n'aurait rien donné. Il est donc nécessaire que les 100 livres d'aro-

mates, myrrhe et aloès (saint Jean), apportées par Nicodème, aient été versées sur le linceul avant qu'il ait reçu le corps du Christ ; et sur ce point l'Évangile de saint Jean est muet ; il dit simplement que le corps du Christ fut enseveli avec les aromates, « selon la coutume des Juifs ». *Acceperunt ergo corpus Jesu et ligaverunt illud cum aromatis, sicut mos est Judæis sepelire*. Ce texte est très important : il montre d'abord que le Christ a été enseveli selon la coutume des Juifs, qui suppose le lavage du corps. Le mot *ligaverunt* nous fait voir que, si le linceul n'a pas été entouré de bandelettes, il a été au moins enroulé autour du corps, tandis que les expériences de M. Vignon supposent un linceul délicatement étendu et tiré sur le corps, sans le moindre froissement ni enroulement.

Si tout a eu lieu, comme le veulent les expériences de M. Vignon, le résultat s'explique : les parties du corps qui touchaient le linceul, sont venues en noir, par l'oxydation de l'aloès, et les parties plus éloignées de la toile sont restées en demi-teinte ou en blanc, ce qui constitue un cliché négatif.

Voilà qui a frappé tous les esprits. Mais pour que cette théorie soit applicable au linceul du Christ, il faut que le corps n'ait pas été lavé, parce qu'alors il ne serait pas resté de sang caillé, que les aromates aient été versés sur le linceul et non sur le corps, ce qui est contraire aux usages juifs, et qu'enfin le linceul ait été tendu sans un pli sur la face antérieure du corps, et n'ait pas touché les côtés, ni les côtés des bras, ni les côtés du corps. ni les côtés des jambes, ni les côtés de la tête, ni le haut du crâne !

Le voilà le miracle : c'est que l'image se soit produite exactement, comme un peintre aurait pu le faire, des seules faces antérieure et postérieure. Le contact des côtés n'a rien produit, et les deux têtes, — figure et crâne, — sont nettement détachées, ce qui à la rigueur pourrait s'expliquer par un pli du linceul qui ne serrait pas le haut de la tête de très près.

Mais les côtés de la tête, des bras, des jambes ?... Aucune trace ! Et pourtant le linceul n'était pas suspendu au-dessus du corps ; il le touchait, il l'entourait, au moins dans le tombeau, et il ne pouvait pas n'y pas faire de plis.

Les vapeurs ammoniacales !... Ici un nouveau doute surgit dans notre pensée. Le Christ était mort à trois heures de l'après-midi. Joseph d'Arimathie était allé demander son corps à Pilate. Il l'avait obtenu. Il avait montré son autorisation aux gardes du Calvaire, et il avait procédé à la descente de la croix, soit qu'on ait arraché les clous sur la croix et descendu le corps, soit qu'on ait d'abord descendu la croix, ce qui est plus probable. En route, Joseph d'Arimathie a acheté un linceul, *sindonem*, et Nicodème a apporté cent livres d'aromates. Tout cela a pris du temps, et le lendemain était jour de sabbat, où il était défendu de se livrer à un travail quelconque. L'ensevelissement a dû par conséquent avoir lieu la nuit, à la hâte, avant le lever du jour, et ce qui le prouve, c'est le texte de saint Luc, chapitre xxiii.

53. — *Et depositum involvit sindone, et posuit eum in monumento exciso.*

54. — *Et dies erat parasceves, et sabbatum illuces-*

*cebat*. « Le jour commençait à poindre. » Il fallait se hâter pour n'être pas vu se livrant à un ensevelissement le jour du sabbat. Or, le jour vient, à Pâques, vers six heures du matin ; c'est l'équinoxe. On avait donc passé la nuit à obtenir la descente de croix et à faire l'ensevelissement ; et il y avait plus de douze heures que le Christ était mort quand il fut enseveli et porté dans le tombeau.

On peut donc se demander si le corps absolument froid a continué à donner des vapeurs ammoniacales qui sont le produit de la transpiration spéciale des suppliciés agonisants. Cela est possible, nous l'ignorons, mais, si cela est possible, il sera facile de reconstituer l'expérience avec un cadavre des hôpitaux, le cadavre d'un homme mort d'une maladie pouvant donner cette transpiration spéciale.

Où nous sommes d'accord avec M. Vignon, c'est lorsqu'il distingue entre le suaire et le linceul. Nous disons à tort « le saint suaire » ; c'est « le saint linceul » qu'il faudrait dire, et les Italiens disent avec raison *la santa sindone*. M. Vignon en a fait le mot *sindon* ; contentons-nous du mot linceul.

L'Évangile de saint Jean que M. Vignon a choisi de préférence, parce qu'il est le seul à parler de l'ensevelissement avec des aromates, fait très nettement la distinction entre le linceul et le suaire lorsque Simon Pierre accourt avec l'apôtre Jean au tombeau et le voit vide : *et vidit lintheamina posita*, « les linges mis de côté ». xx, 7. *Et sudarium quod fuerat super caput ejus, non cum lintheaminibus positum, sed separatim involutum in unum locum.*

Et il vit aussi « le suaire qui avait été sur sa tête, et qui n'était pas posé avec les linges, mais *roulé* à part dans un autre endroit ».

Le mot latin *sudarium* nous montre assez qu'il s'agit d'un linge destiné à éponger la transpiration, mouchoir ou serviette, plutôt serviette que mouchoir, car on ne roule pas un mouchoir, mais un linge assez volumineux pour cela.

A quoi avait servi ce linge que M. Vignon semble oublier dans ses expériences ? Il avait très probablement été employé à envelopper la tête du Christ, comme la partie la plus noble du corps, celle qu'il fallait le plus préserver, comme aussi pour soutenir le menton. Admettons qu'il n'ait été que posé sur la figure du Christ ; le problème reste le même : comment les vapeurs ammoniacales ont-elles traversé ce linge pour aller impressionner le linceul qui était pardessus le suaire ? On ne saurait supposer que le suaire avait été posé sur le linceul ; il aurait été complètement inutile.

A cela M. Vignon répond que *linteramina* ce doit être les bandelettes, que par *sudarium* il faut entendre, cette fois, le linceul tout entier, et que *caput* signifie tout le corps en cette circonstance. On avouera que c'est là un chef-d'œuvre de traduction libre.

Mais voici l'expérience de M. Vignon : il a fait couler de l'eau ammoniacale sur une main de plâtre recouverte d'un gant de peau de Suède, et ayant enveloppé le gant d'un linge enduit d'une mixture d'huile et d'aloès, il a constaté que les vapeurs ammoniacales avaient traversé le gant et avaient assez impressionné

l'aloès pour montrer en négatif sur le linge le dessin de la main.

Voilà qui est probant, et cependant ces vapeurs, si elles existaient sur le corps du Christ plus de douze heures après sa mort, auraient dû agir moins facilement à travers le suaire qu'au contact direct du corps avec le linceul. La figure devrait être plus estompée, plus « flou », et c'est le contraire que nous voyons. On distingue tout dans la tête, même la prunelle des yeux. Les yeux transpirent-ils donc ?

M. Vignon voit un œil fermé et l'autre ouvert. Nous voyons les deux yeux ouverts, ce qui semble plus rationnel, mais nous voulons concéder qu'il n'y en ait qu'un d'ouvert, cela suffit pour le point d'interrogation.

M. Vignon distingue des gouttes de sang qui ont fait des taches noires : mais le sang caillé dégage donc aussi des vapeurs ammoniacales, et les cheveux aussi et la barbe?... C'est à la science de répondre, car nous ne pouvons qu'interroger.

Enfin, il paraît bien difficile que Joseph et Nicodème aient répandu leurs aromates sur un linceul qui a 4<sup>m</sup>,10 de longueur, au lieu d'en oindre le corps, « selon la coutume des Juifs ».

En veut-on la preuve ?

Saint Mathieu ne fait pas mention des aromates ; il se borne à dire que Joseph enveloppa le corps dans un linceul propre et neuf, *in sindone munda*. Saint Marc nous montre les saintes femmes achetant des aromates et revenant au tombeau le lendemain matin du sabbat, *ut venientes ungerent Jesum*, « pour oin-

dre Jésus ». On plaçait donc les aromates sur le corps et non sur le linceul. Cela est conforme, d'ailleurs, à la tradition juive. Dès lors, la théorie de M. Vignon sur le linceul-cliché semble bien compromise.

Une chose encore nous étonne profondément lorsque nous considérons cette image du Christ, c'est que le corps est absolument nu.

Le Christ était-il nu sur la croix? Cela est possible. S'il avait, comme le veut la tradition, un linge enroulé autour des hanches, qu'est devenu ce linge?

Joseph et Nicodème avaient assez le respect du Maître pour ne pas enlever ce *perizoma*, et s'ils l'avaient laissé, il figurerait dans l'image au moins par une tache moins sombre.

S'ils l'ont enlevé, c'est qu'ils ont lavé le corps; mais rien ne prouve que le Christ n'ait pas été nu sur la croix.

Enfin, comment ce mort est-il enseveli, selon la coutume du moyen âge chrétien, les mains rejointes en avant pour cacher en partie la nudité, tandis que les Juifs ensevelissaient et ensevelissent encore en plaçant les bras du mort le long de son corps.

Les Juifs ensevelissent leurs morts avec le *talet* sur la tête et sous le linceul. On sait que le *talet* est ce long châle blanc à longues franges symboliques, qu'ils portent à la synagogue. Peut-être était-ce un *talet* de cette sorte que Joseph et Nicodème avaient placé sur la tête du Christ, ce qui est devenu le *sudarium* en latin, par analogie avec les serviettes dont on se servait pour s'éponger aux étuves romaines.

Quant à la tête du Christ, telle que nous la montrent les épreuves photographiques du suaire, elle ne peut nous montrer que la majesté de la mort. C'est, hélas ! une majesté fatale, inhérente au calme, à l'immobilité de la mort.

Le nez est d'une longueur démesurée comme toute la figure ; il semble arqué et plongeant comme le veut le type sémite, mais il n'est pas charnu et pendant comme celui de la race dégénérée. La moustache est très forte et semble coquettement repliée du bout, sur certaines épreuves, ce qui est inadmissible pour un supplicié, et pour le Christ particulièrement. La bouche est amère, la lèvre inférieure débordante et un peu déjetée de côté, ce qui pourrait fort bien s'expliquer par le fait que le Christ expira en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Rien de tout cela ne peut soulever d'objections.

Enfin, les plaies sont exactes : celle du côté est placée à droite sur le linceul, puisque, réfléchissant l'image comme un miroir, il a reproduit à droite ce qui était à gauche. La trace du clou est bien sur le poignet et non dans la main, comme l'ont imaginé à tort les artistes, car les mains n'auraient pas donné une résistance suffisante pour soutenir le corps ; elles se seraient déchirées jusqu'aux doigts.

Il y a des choses vraiment impressionnantes dans cette image, nous ne le contestons pas, nous l'affirmons, de même que nous y trouvons des invraisemblances capitales. Et c'est précisément le fait qu'aucun artiste n'aurait pu peindre un cadavre avec tant de savoir et d'ignorance à la fois, qui nous fait nous

demander si nous ne nous trouvons pas en présence d'un saint suaire *truqué* à l'aide d'un cadavre, par d'habiles fabricants de reliques. Les Juifs eux-mêmes ont été marchands de reliques chrétiennes.

M. Vignon répond à cette objection ; il nie la possibilité du trucage, et cependant il nous en fournit lui-même la possibilité par ses expériences. Il est bien évident qu'on n'a pas pu imiter les plaies du Christ sur un cadavre, parce que les plaies faites à un cadavre ne saignent pas, mais qui a pu empêcher les fraudeurs de jeter du sang frais, fût-ce du sang d'animal, sur les plaies faites à ce cadavre, sur le front aussi, et de donner une vraisemblance au type de Jésus en choisissant un cadavre d'Israélite portant les cheveux longs et la barbe, ce qui était leur coutume au moyen âge, comme ce l'est encore en Russie. La flagellation du dos, dont M. Vignon fait état tout particulièrement, et qui en effet est très visible, a pu être imitée tout aussi bien.

Ici M. Vignon interviendra pour nous demander comment on aura obtenu l'image sur le linceul, sans la transpiration pathologique dont il nous a parlé. On l'aura obtenue par un procédé certainement moins raisonné et moins savant, par un procédé sorti d'une recette quelconque, mais analogue à celui dont s'est servi M. Vignon pour obtenir l'image d'une main en plâtre. Ce n'est pas à nous de donner la recette, quand nous reconnaissons un habile trucage. Mais M. Vignon l'a peut-être découverte avec l'eau ammoniacale ou quelque chose d'approchant qu'on aura jeté sur un cadavre.

M. Vignon n'a essayé que sur une main en plâtre. Pourquoi n'a-t-il pas essayé sur un cadavre, puisque « toute agonie d'un malade atteint de forte fièvre serait caractérisée par l'émission d'une sueur visqueuse, très riche en urée » ?

Il n'est donc pas besoin d'aller chercher un supplicié en Chine ; l'expérience se peut faire à Paris, dans les hôpitaux. M. Vignon craint que les linges du mort aient gardé sa transpiration ; mais cela est indifférent si la transpiration continue douze heures et trente heures après la mort.

Il faudra mettre le cadavre dans un linceul, douze heures après la mort, et le placer pendant vingt-quatre heures dans un cercueil pour nous donner l'équivalent du tombeau.

Et alors, si l'expérience de M. Vignon est théoriquement juste, nous aurons le tour du corps reproduit, c'est-à-dire une chose indistincte, sans profil, sans commencement ni fin.

Et si l'on supprime le cercueil et qu'on tende soigneusement le linceul sur le corps et qu'on obtienne un effet semblable au suaire de Turin, il sera démontré par le fait que le trucage était possible et qu'il ne l'était que dans des conditions de pose qui étaient incompatibles avec l'ensevelissement du Christ.

Alors on obtiendra le suaire de Turin ; une image sans côté, sans bavure, sans accident, une image purement faciale et dorsale.

Encore faudra-t-il y ajouter habilement le dessin des yeux, et peut-être d'autres détails, dont les truqueurs auront eu facilement le moyen, comme d'au-

tres ont aujourd'hui l'art d'imiter les choses anciennes, même les plus naïves ou les plus compliquées.

Or, ce suaire de Turin est naïf, puisqu'il ne nous montre que ces images faciale et dorsale, exactement découpées, et il ne nous reste que la supposition du miracle qui est hors de notre compétence, ou celle du trucage dont M. Vignon nous a fourni lui-même une recette.

N'est-ce pas enfin une cause de légitime suspicion, que le soin jaloux avec lequel le saint suaire de Turin est soustrait à toute étude scientifique, à toute analyse, et même à la vue des curieux, si ce n'est à de longs intervalles, et dans des conditions de solennité qui excluent toute étude minutieuse.

Nous demandons, nous aussi, sans rien nier ni affirmer, *un po' più di luce*.

Et, après tout, qu'importent les traits du Christ, la coupe de sa barbe, la mesure de son corps ! Il ne tenait à nous léguer que ce pour quoi il était venu : sa doctrine. Et elle vit, cette doctrine de douceur, de charité, d'amour, de courage dans les épreuves, et d'espoir vers l'au-delà. Elle vit, et c'est, — ainsi que le disait M. Jaurès, — « la vieille chanson qui berce l'humanité depuis tant de siècles », et sans laquelle il n'est que haine et colère.

Et nous terminerons en demandant s'il est des portraits nécessaires à nous montrer, quand l'idéal nous suffit.

LOUIS DE MEURVILLE.

(*Le Correspondant.*)

# Le Mont Pelée

---

Douloureusement, le désastre de la Martinique est venu jeter le deuil dans le monde, faisant, en quelques minutes, plus de victimes qu'une longue guerre.

Ceux qui croient que la période active de l'intérieur de la terre est terminée ont été trompés. Le vieux colosse respire, mange, vomit ou, mieux, expectore à intervalles réguliers.

Certains assimilent la terre à un être vivant, doué d'un esprit. Ils sont dans le vrai ; elle vit, elle évolue, elle absorbe, elle digère, elle s'ébroue, même parfois trop violemment, et alors fait perdre à jamais les étriers à une foule de chétifs humains.

Jamais on n'avait tant parlé du mont Pelée : certains mettent Pelé, Pélé. Ce cratère meurtrier a, depuis quelque temps, le triste honneur de la presse funèbre.

Que veut dire Pelé ? J'ai interrogé des personnes originaires de la Martinique qui n'ont pu me donner d'explications suffisantes. Les nègres, pour lesquels le *P* est difficile à prononcer, disent Felé et traînent sur l'*é* final ; c'est peut-être pour cela que, parfois, on met

deux *e* à ce mot, à moins que mont ne soit l'abréviation de montagne (Montagne Pelée).

A première vue, Pelé appelle l'idée de chauve, de dénudé. Nous allons voir qu'il ne faut pas s'arrêter à cette étymologie et que ce mot peut servir à de curieux rapprochements.

La montagne Pelée n'est pas pelée, — mais très boisée et Onésime Reclus, dans sa géographie *Nos Colonies* a écrit :

« Le plus élevé de tous, la Montagne Pelée, se plisse en ravines innombrables..... *A l'inverse de son nom*, la montagne Pelée est uniformément sylvestre jusqu'à 1.000 mètres environ; de là jusqu'à la cime 130 mètres, la forêt décroît, l'arbre diminue et devient arbuste comme au milieu des herbes de la haute savane ».

Il faut donc chercher une autre origine du nom.

D'abord consultons la mythologie et nous voyons que « Pelée (1) était le père d'Achille et le fils du célèbre Éaque, roi d'Égine, et de la nymphe Endéis, fille de Chiron : ayant été condamné à un exil perpétuel avec son frère Télamon, pour avoir tué leur frère Phocus, quoique par mégarde, il alla chercher une retraite à Phinte en Thessalie, où il épousa Antigone, fille du roi Eurytion, qui lui donna en dot la troisième partie de son royaume. Pelée, invité à la fameuse chasse de Calydon, y alla avec son beau-frère, qu'il eut le malheur de tuer, en lançant son javalot contre un sanglier; autre meurtre involontaire qui l'obligea encore à s'exiler. Il se rendit à

---

(1) *Dict. de la Fable*, par Noël, 1803.

Iolchos, auprès du roi Acaste, qui lui fit la cérémonie de l'expiation. Mais une nouvelle aventure vint encore troubler son repos en cette cour. Il inspira de l'amour à la reine qui, le trouvant insensible, l'accusa auprès d'Acaste d'avoir voulu la séduire. Acaste le fit conduire sur le mont Pélion, lié et garrotté, et ordonna qu'on l'y laissât exposé à la merci des bêtes. Pelée trouva le moyen de rompre ses chaînes ; et, avec le secours de quelques amis, Jason, Castor et Pollux, il rentra de force dans Iolchos, et y tua la reine. La fable dit que Jupiter, son grand-père, l'avait fait délier par Pluton qui lui donna une épée avec laquelle il se vengea de la malice et de la cruauté de cette femme.

« Pelée épousa en secondes noces Thétis, sœur du roi de Scyros, dont il eut Achille. Il envoya son fils et son petit-fils, à la tête des Myrmidons, au siège de Troie. Il voua, dit Homère, au fleuve Sperchius la chevelure d'Achille, s'il revenait heureusement en sa patrie . . . . .

« Thétis vient le consoler, et lui promet la divinité : pour cela, elle lui ordonne de se retirer dans une grotte des îles Fortunées, où il reverra Achille défié, lui promettant que là elle viendra le prendre, accompagnée des cinquante Néréides, pour l'enlever comme son époux dans le palais de Nérée en lui donnant la qualité de demi-dieu.

« Les habitants de Pella, en Macédoine, offraient des sacrifices à Pelée ; on lui immolait même, tous les ans, une victime humaine. »

Il est fort probable que ce n'est pas en l'honneur du père d'Achille que le mont de la Martinique a reçu

son nom. Néanmoins, la migration des légendes est chose courante dans le globe.

Nous n'avons pour le moment à retenir : que ce sont des récits de faits qui se sont passés dans des *îles*. Que Pelée a été attaché sur une *montagne*. Qu'il attache une grande valeur à une *chevelure*. Qu'il devient *demi-dieu* après de nombreux *combats*, grâce à une déesse de la *Mer*, et qu'on lui offre des *sacrifices sanglants*.

Des archipels méditerranéens, passons aux archipels océaniques.

Dans « la Mythologie du Monde Minéral », par André Lefèvre 1889 (1), nous remarquons :

« Il est un volcan aux îles Sandwich, qui a engendré toute une mythologie. Cinq déesses l'habitent, la farouche Pelée : Ma-Koré-Wawai-Waa aux yeux étincelants ; Moï-ta-pori-a-Pélé, celle qui baise le sein de Pélé ; Tabonena-ena, la montagne enflammée ; enfin Opio, la plus jeune des sœurs. Pélé est la grande divinité nationale ; on raconte sa lutte furieuse avec un effroyable monstre ou dieu-cochon, Tama-Poucea, sa course dévastatrice lorsqu'elle faillit atteindre de sa langue de feu le héros Kahavari, enfin, le secours qu'elle apporta au roi Taméhaméa, le Napoléon hawaïen, dans une bataille décisive. »

Dans l'ouvrage : « Les Races et les Langues », du même auteur (2), il nous parle de la poésie polynésienne, si fortement imprégnée de la croyance aux revenants, de l'assurance de l'immortalité de l'âme et d'une seconde vie.

(1) Extrait de la *Revue des traditions populaires*, 1889.

(2) *Bibl. scient. intern.*, 1893.

Un fragment de cette littérature dépeint une éruption volcanique : « Le précipice a été longtemps embrasé. La terre de Touha-Ehon était solitaire. L'oiseau se perchait sur les rocs d'Ohara-hara. Durant huit nuits, durant huit jours, ceux qui cultivent furent hors d'haleine, regardant avec inquiétude autour d'eux. Par le vent, par la tempête, chargée de pluie, la poussière a été poussée vers Hoina. Les prunelles étaient rougies par cette poussière; ô Tawaï, Tawaï, chérie sois-tu, terre au milieu de la mer, qui repose paisiblement au sein des ondes et tourne ton visage aux vents agréables! Le vent avait rougi la prunelle des hommes à la peau parsemée de tatouages; le sable de Taou est à Póha Touha; la lave à Ohia-Ota-Lani. Par mer était la route pour arriver aux rivages de Taïmaci. A l'intérieur, le sentier des montagnes était caché. « Kirau-Ea était caché par la tempête. Pelé réside à Kirau-Ea, dans le gouffre, et toujours se nourrit de flammes. »

Nous voici fixés sur la terrible et redoutée déesse Pelée de la Polynésie.

A la Martinique, le mont Pelée était aussi craint et, tout en n'étant pas sur la terre classique du Vaudoux (qui a sévi surtout dans les grandes Antilles), les adeptes de la magie noire, les sorciers noirs de l'île furent plusieurs fois accusés d'avoir provoqué des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, dans les temps passés, grâce à leurs sortilèges accomplis dans des assemblées nocturnes qui eurent lieu près du cratère.

La Martinique, comme les autres îles des Antilles,

est peuplée par des blancs originaires d'Europe (1) et des noirs transportés d'Afrique; du mélange de ces deux races sont issus les mulâtres. Mais, avant sa conquête, l'île était peuplée par les Caraïbes rouges, qui, eux-mêmes, en des temps très reculés, avaient détruit les autochtones Ignéris.

Si le Caraïbe a disparu, il a légué une partie de ses superstitions et de ses croyances aux nègres et aux mulâtres qui lui ont succédé.

Ici se place un grand point d'interrogation. Comment ce mot — Pelée — qui s'applique si bien à un cratère en activité, ou mieux au terrible génie de la montagne de feu, se rencontre-t-il sur des points du globe fort éloignés les uns des autres ?

Des îles Sandwich à la Martinique il y a 100 degrés comptés sur le même parallèle et à 20 degrés de l'Équateur. C'est plus du quart de la circonférence terrestre, et de plus, entre l'archipel océanien et l'archipel des Antilles noyés chacun dans leur océan respectif, s'élève la grande barrière de l'Amérique centrale.

Pour que des noms semblables désignent des objets semblables, il faut admettre une racine commune. Les occultistes qui se sont surtout voués à l'étude de la Tradition n'hésitent pas à frapper à toutes les portes, cherchant partout à redonner un peu de vie aux vestiges endormis.

L'homme n'est pas né d'hier. M. de Mortillet, dans la « Formation de la Nation française » (1900) fait remonter son origine à 230.000 ou 240.000 ans ! et

---

(1) De France, surtout pour la Martinique.

cela en se basant sur les données certaines de la période glaciaire.

Rodier, dans « l'Antiquité de la Race humaine » (1864), en s'appuyant sur des documents astronomiques égyptiens, hindous, chaldéens, remonte jusqu'à 20.000 ans en arrière (période historique).

Enfin, en contemplant les monuments, actuellement exposés et provenant des fouilles de Suse, faites par M. de Morgan, et ayant une authenticité d'ancienneté d'au moins 6.000 ans, on en déduit que, pour arriver à produire des objets aussi parfaits, même parmi les plus anciens, et à avoir une écriture qui permettait de fixer les idées et les calculs, d'innombrables générations avaient déjà dû se succéder sur le globe avant d'espérer la réalisation de ces antiques essais.

Le cataclysme de la Martinique vient à point pour nous révéler ce qu'ont pu être les révolutions du globe, car il est admis par les géologues que les changements successifs survenus à la surface du globe ont eu pour cause, aussi bien les transformations très longues et continues pendant des milliers d'années que les convulsions terribles, instantanées. Les phénomènes volcaniques sont de cette dernière catégorie.

D'où vient l'homme ? Où a-t-il fait sa première apparition ? Les races de colorations différentes sont-elles d'origine commune ou le résultat de successions ?

Voilà autant de questions non résolues et sur lesquelles les avis sont très partagés.

La tradition occulte opine pour les quatre races (1) et place le berceau de l'humanité dans des continents disparus : l'Atlantide et la Lémurie.

Le célèbre docteur allemand Hækel est aussi de cet avis et place la Lémurie entre Madagascar, Ceylan et les îles de la Sonde, ces îles en étant des débris.

De cette Lémurie, auraient émigré sur l'Afrique, l'Asie, l'Australie, les premières colonies des peuples et plus tard les restes des populations lémuriennes, à mesure que leur patrie s'enfonçait sous les flots.

L'Amérique fut peuplée par les terres du Nord, unies à celles de l'Asie et peut-être grâce à l'Atlantide, qui formait comme un trait d'union entre l'Ouest Africain et l'Amérique Centrale.

La grande ligne des volcans qui s'étend par les Antilles, l'isthme américain, les îles de la Sonde, la Polynésie, est formée par les cratères qui subsistèrent aux continents disparus ou par ceux de formation postérieure à ces disparitions.

Certains cratères sont brusquement sortis du sein des mers, ont fixé une première assise de madrépores qui elle-même s'est recouverte de terres végétales.

Mais revenons à notre mont Pelée.

Dans une suite d'ouvrages fort documentés, le général Frey a presque démontré, en se basant sur la similitude des langues, comme quoi les Annamites, les Peulhs, les Fellahs, les Berbères, même les Gaulois devaient avoir une origine commune.

---

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre quatre races mais plutôt quatre époques.

D'autre part, la ressemblance entre certains idiomes de l'Inde, de Madagascar, de la Malaisie a été établie.

Des caractères ethniques ont aussi été reconnus entre ces différentes races, mais il serait trop long ici d'entrer dans le détail et je me contente seulement de citer ce qui est utile à mon sujet.

Lê — en langage Peulh (1), — veut dire le Vénééré, chose ou être fétiche, Lemurie vient de Lémur. En annamite, lemur signifie : mu (femme), appellatif des vieilles ; et le, adorée, ou de poisson-femme-adorée, qui n'est autre que le Lamantin (sirène).

Remarquons en passant que plusieurs points géographiques de la Martinique se rapportent à cet animal aquatique.

— Cohé du Lamantin, Bourg du Lamantin.

Dans beaucoup de dialectes, le p et les mots formés avec cette lettre se changent en f ou ph. Aussi pour l'analogie faut-il chercher en remplacement de pé la consonance fé ou phé (le nègre dit Félé).

Ainsi le mot peul (flûte de berger) se retrouve dans Peulh, qui se change en Fellah.

Mais Peulh vient aussi de Velu (sur la poitrine et aux jambes).

L'étude des racines de plusieurs langues dérivées nous apprend que le vocable — pa — répond à l'idée de trou, — orifice, — embouchure, — (cratère ?). — il change aussi en phan (fendre), pha (coupure). Les mots femme, pharynx, fenêtre, fente, fêlure, fata (fée), fosse, etc., dérivent probablement des radicaux

---

(1) Et dans d'autres dialectes fort divers.

pha, pho, phe, qui ont tous trois une signification analogue à celle du mot pha ou pa.

Or, n'oublions pas que — phé — remplace dans la prononciation altérée Pé. — Je pourrais encore citer d'autres racines, mais préfère m'en tenir là.

Nous avons donc en résumant : Pé (phé), qui signifie trou (cratère), orifice — et Lé, qui a une signification de vénéré, adoré.

C'est le cratère adoré, en traduction libre Pelée est le génie redouté de la montagne au cratère.

Cette déduction est curieuse, car les racines de l'ensemble des idiomes africains, polynésiens, annamites et autres, vestiges probables d'une langue primitive, donnent exactement comme signification celle de l'objet visé : le trou adoré.

On peut donc conclure que le mont Pelée de la Martinique aurait été mal nommé si on s'était basé sur son aspect, attendu qu'il est complètement boisé sur ses pentes.

Les noms employés pour désigner les accidents géographiques dans les Antilles françaises sont presque tous d'origine française ; on a fait table rase des noms primitifs. Néanmoins, certaines anciennes dénominations, soit modifiées, soit traduites, soit conservées, parce qu'elles avaient de la ressemblance avec un mot français, ont pu subsister.

Le mont Pelée doit être un de ces cas, nous avons suffisamment démontré sa signification de cratère adoré — plutôt redouté — à juste titre.

L'analogie existe en Océanie, Pelée reçoit des sacrifices. Même en Grèce, Pelée était un dieu fixé sur un

rocher et que l'on vénérât. (Migration des symboles.)

Du reste, pour la Martinique, en dehors du mont Pelée, on trouve les pics du mont Gelé et du Carbet.

Encore des étymologies à établir.

Notons que les trois mots ont la même (ou presque) désinence (lé).

Gelé ne vient pas de neige, il n'en porte pas. — Mais dans les idiomes de l'Afrique, des mots analogues ne sont pas rares, témoin le nom du prédécesseur de Béhanzin, le cruel : Glé — lé.

Toujours est-il curieux de constater qu'un courant est parti de la Lémurie et, à travers la mer et se dirigeant vers l'est, a répandu sur l'Amérique centrale, et de là dans les Antilles, des colonies humaines avec leurs idiomes et leurs croyances. A moins que la pénétration ne se soit faite par voie de terre : Asie, Amérique du Nord, s'étendant ensuite à l'Amérique Centrale.

Ou bien, la migration s'est faite de la Lémurie en Afrique, jusqu'aux rives de l'Atlantique, et ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque les peuples noirs furent transportés du Soudan aux Antilles, que certaines croyances s'y sont implantées, rétrogradant ainsi vers l'est après en être venues.

Ce qui trancherait la question serait de savoir comment en caraïbe le mont Pelée se nommait, mais les documents sur cette époque sont rares.

Cependant, d'après cet exposé, les personnes familiarisées avec les études linguistiques pourront com-

pléter cette étude et, à la manière de Vaillant dans les Rômes, suivre la migration de cette terrible Pelée à travers les régions volcaniques du globe et voir les altérations que son nom subit chez les différents peuples.

TIDIANEUQ.

---

## Au Pays des Esprits

L'ANGE DU MATIN

(*Suite.*)

---

Le soleil de l'Hindoustan réhabilite certaines coutumes du vieux monde, entre autres le noctambulisme. Ce n'est qu'une simple mode pour la haute société européenne, mais, dans l'Inde, cela devient une véritable nécessité, si l'on veut éviter de fondre entièrement avant que les occupations de la journée soient finies.

Graham et moi, nous nous quittâmes après le dîner de onze heures et le café de minuit et nous nous retirâmes dans les spacieuses chambres que l'on a coutume, en Europe, d'appeler « chambres à coucher », mais qui, dans ces climats tropicaux, sont bien plutôt le lieu où l'on peut dormir.

Après la conversation rapportée dans le chapitre précédent, je m'assis et méditai sur les étranges in-

fluences que le talisman de Graham avait produites sur moi. Je laissai pénétrer en moi le calme merveilleux de la lune mystérieuse éclairant les eaux sacrées du Gange qui baignaient les marches de l'escalier conduisant de ma terrasse aux rives du fleuve.

Je contemplai les minarets aux pointes d'argent, les dômes, les tours et les ornements métalliques des temples, des pagodes et des palais qui, tous, brillaient sous la lumière douce de l'astre des nuits.

Les mystères de l'au-delà, de la vie, de la mort, de l'éternel progrès, de l'éternel sommeil peut-être se présentaient à ma pensée. Toute chose, sous la douce clarté, se transfigurait, faisait naître en moi des idées nouvelles qui, elles-mêmes, prenaient des formes diverses sous l'influence de son pouvoir calmant.

Tout à coup, je sentis une présence non loin de moi ; seule la lune éclairait, cette nuit-là, le vaste appartement que j'occupais et venait jeter un brillant halo autour du divan sur lequel j'étais assis. Aucun bruit de pas n'interrompait le silence.

Rien ne projetait d'ombre sur le plancher, et cependant quelque chose approchait, longeait les groupes de statues épars çà et là, ondulait près des orangers et autres arbustes des tropiques, qui formaient des arcades de chaque côté de la terrasse ; et maintenant, *cette chose* approchait de moi, pénétrait dans le cercle formé par la lune, passait sans bruit autour du divan et je la percevais enfin debout, immobile entre moi et les piliers de la véranda.

La forme était voilée, la tête couverte d'un capuchon. C'était le Byga d'Ellora : Chundra-ud-Deen.

« Mon père vient vers moi », dis-je, me levant pour le recevoir. « Qu'il soit le bienvenu ».

Le Byga, pour la première fois depuis nos longues relations, me tendit la main. Jamais il ne m'avait touché ; il avait même évité mon contact, mais je ne m'en étonnai plus, car, en prenant sa main dans les miennes, je la sentis froide comme celle d'un mort, et un frisson parcourut toutes les fibres de mon corps.

« Mon fils est maintenant mon frère », dit le Byga d'une voix lente et douce, avec l'accent tamul, « il est un adepte comme Chundra. Que pourrait Ud Deen lui dire qu'il ne sache déjà ? »

« Beaucoup plus, beaucoup plus », m'écriai-je passionnément, oubliant, dans mon désir de redevenir un élève, l'immuable réserve et le sang-froid auxquels m'obligeait mon caractère d'adepte.

(Qu'il soit bien entendu que la présence inopinée de cet homme ne m'étonnait pas et que je ne me hasardai pas à la commenter).

Pendant que je recevais les enseignements de la fraternité d'Ellora, j'avais connu Chundra-Ud-Deen comme un des adeptes. Je crois même qu'il était un des occupants du septième trône. Il allait et venait en esprit. Je l'avais bien des fois visité dans sa maison de la montagne, mais il m'avait toujours été impossible de comprendre comment j'arrivais dans ces hauteurs vertigineuses ni comment je les quittais.

Je ne l'avais jamais vu ni touché avant cette nuit-là ; jamais je n'avais compris qui il était ; je savais seulement qu'il se plaçait entre moi et la lumière quand, où et comme il le voulait, rien de plus.

« Que désirez-vous savoir, Louis ? » dit-il. Oh ! combien le son de ce nom, que mes oreilles avaient oublié, retentit doucement dans mon cœur, prononcé par cet étranger !...

Il était interdit à tous les néophytes d'Ellora, sauf les adeptes, de parler entre eux des enseignements qu'ils recevaient.

Chundra et moi étions exempts de cette défense : j'étais donc libre de le solliciter au sujet de beaucoup de problèmes spiritualistes qui me tourmentaient à ce moment.

Si je n'avais pas su à quel degré de perfection la transmission de pensée se pratiquait entre nous, j'aurais été confondu en m'apercevant que toutes les questions que je désirais poser étaient résolues d'avance, bien avant même qu'elles ne fussent matérialisées en paroles.

Dans cette conversation mentale, je jouai volontairement le rôle passif, et, pendant un certain temps, il lut en moi et me domina.

Nous aurions pu renverser les rôles, mais il nous était impossible de maintenir en même temps la même attitude mentale l'un envers l'autre.

Comme les questions qui furent traitées dans cette entrevue sont de celles qui intéressent les spiritualistes en général, et que mon interlocuteur possédait une autorité réelle en ces matières, je citerai ce qui sera d'un intérêt général pour les lecteurs.

Je demandai d'abord pourquoi les esprits qui m'apparaissaient ne pouvaient me donner des communications d'une plus haute philosophie et me décrire

surtout d'une façon plus parfaite leur genre de vie dans l'existence spirituelle.

« Vous êtes constamment préoccupé », répondit Chundra, « de venir en aide à cette classe de mendiants qui souffrent de la faim. Croyez-vous qu'il soit utile de le faire ? On vous prévient souvent qu'ils ne sont pas dignes de votre sollicitude, mais la pensée qu'un être humain peut subir cette torture vous met hors de vous et vous cause un véritable fanatisme d'aumône. Est-ce exact ? »

Que mes lecteurs me permettent de rappeler l'agonie que j'avais soufferte dans ma jeunesse à cause de la faim et qui m'avait laissé tellement sensible sur ce sujet que je me serais livré à n'importe quel acte d'extravagance plutôt que de supporter la vue d'un être humain manquant de nourriture.

Chundra continua : « Que diriez-vous maintenant, si sur cette terre, comme dans la vie spirituelle, vous vous aperceviez qu'à chaque aumône une fleur a paru dans votre jardin ? »

« J'essaierais de comprendre le rapport entre mon acte et la fleur », répondis-je.

« Vous êtes un brave soldat », continua-t-il, « et les hommes sous vos ordres se sont bien conduits sur les champs de bataille. Eh bien, si je vous disais que pour chaque goutte de sang répandu par vous, ou à cause de vous, une des fleurs engendrées par votre charité se fane et disparaît ».

Je tressaillis. « Il y a trois jours, continua-t-il, vous aviez des amis à votre table ; si vos pensées réelles avaient été connues à ce moment, combien parmi vos

hôtes auraient joui de votre hospitalité? La nuit dernière, vous étiez présent à une réception, qu'auriez-vous dit si vous aviez vu, comme vous le verrez dans le monde des esprits, la charmante femme qui vous souriait si gracieusement prendre l'aspect d'un reptile venimeux? et votre hôte changé en tigre féroce?

« Regardez autour de vous! Voyez ces pierres informes que votre imagination prend pour des dieux de l'antiquité. Pourriez-vous encore les regarder si elles vous présentaient le tableau des crimes, des folies ou des fautes innombrables qu'un souffle invisible a, pour ainsi dire, imprimé sur elles?

— Seriez-vous heureux de les voir étaler à tous les yeux, comme dans le monde spirituel, tous les actes de votre vie, vos déterminations cachées, vos pensées les plus secrètes? Il y a quelque temps, vous pensiez à retourner en Europe. Pouvez-vous physiquement comprendre comment une simple impulsion volontaire pourrait vous y conduire en un clin d'œil, sans steamer, sans voitures et sans chevaux? Êtes-vous capable d'admettre qu'il vous serait possible de respirer sous de beaux arbres des parfums enivrants, et cependant de parler à un autre être assailli, au même instant, par une terrible tempête, entouré de déserts stériles, d'obscurité profonde?

— Vous parlez par énigme, Chundra, m'écriais-je.

— Et cependant, tout ce que je vous dis, vos amis invisibles l'éprouvent en ce moment, Louis; ils en font l'expérience. A chacune de leurs bonnes actions, une fleur croît dans leur jardin secret; à chaque acte mauvais, une fleur s'y flétrit et meurt. Leurs bouquets

dépendent en entier de l'élévation morale des convives. Leurs peintures, leurs maisons, leurs villes avec les arbres, les fleurs, les montagnes et les rivières, non seulement dévoilent à tous leurs actes, leurs pensées, leurs paroles, mais sont absolument formés et colorés par les émanations mêmes de leurs âmes. Le pouvoir de la Volonté, l'activité intellectuelle sont leurs moteurs. Ils bâtissent et détruisent, dans des conditions morales et mentales dont aucun mot humain ne peut donner l'idée. Louis, vous avez visité leurs sphères, vous avez vu et senti la vérité de ce que je vous dis en ce moment, et cependant vous restez confondu, perplexe, incrédule. Vous voulez me demander aussi quel degré de réalité peut avoir l'existence spirituelle, n'est-il pas vrai ? Vous désirez savoir si les choses n'y sont qu'une apparence, si la vie des esprits n'est qu'une ombre ? Eh bien, je vous trouble en essayant de rendre sensibles quelques-unes des conditions de la vie astrale, vous doutez de la réalité des choses même dans un état d'être plus élevé ; comment vos amis, délivrés de leur corps, pourraient-ils converser d'une matière intelligente avec vous, vous parler d'autre chose que de la terre qu'ils viennent de quitter ? Ne voyez-vous pas qu'il n'existe aucun terrain commun entre les esprits et les hommes ? Rien ne serait compréhensible pour vous dans leur existence qui, du reste, a perdu tout intérêt pour eux. L'homme ne sait que ce qu'il a expérimenté, bien qu'il puisse croire beaucoup plus qu'il ne sait, mais, alors même, il ne peut apprécier ce qui n'a pas de connexion avec ce qu'il a conçu par des connaissances analogues. En

ce qui concerne le monde spirituel, demander à un de vos amis de vous expliquer les conditions de vie, les occupations, les aspirations de cet état d'être qu'il a atteint, équivaudrait à parler de télégraphie, de microscope ou de télescope à un sauvage africain.

— Quel est donc alors le but de ce mouvement spirituel qui se fait sentir en ce moment, Chundra ?

— L'humanité doit progresser, aller de l'avant. Il a été ordonné que le monde arrive enfin à une conception réelle de l'existence astrale, et que les fictions des vaines croyances théologiques disparaissent à jamais. La science physique a conduit notre race au seuil de la vraie science, Louis, vous savez que dans cette génération le sixième sceau doit s'ouvrir. Il y en a encore un autre qui doit être brisé. Soyez patient ; Dieu peut attendre. Que ses créatures l'imitent !

— Les médiums sur lesquels John Dudley a écrit de si merveilleuses choses disent être inspirés par les grands esprits de la terre. Ils affirment que leurs récits sont exacts et décrivent ce que nous croyons impossible à dire en notre langage humain.

— Ce sont des sensitifs, Louis ; magnétisés par des esprits, ils donnent les enseignements que le monde est apte à recevoir. Imaginez le problème le plus abstrait d'Euclide, réduit à la compréhension d'enfants. Eh bien, les descriptions du pays des invisibles, qui nous parviennent par les lèvres des somnambules, sont également mises à notre portée. Quant aux grands noms, tant que l'humanité dépendra de leur autorité, on les entendra dans les séances, car les médiums sont peut-être encore plus influencés par

les auditeurs que par les esprits. Ceux-ci ne travaillent qu'à nous donner les seuls mets que nous réclamons.

— Tout cela est indigne d'un grand mouvement religieux, Chundra.

— Il FAUT que le monde progresse, Louis, et le spiritualisme est le seul moyen qui puisse le faire avancer. Vous inquiétez-vous de quelle façon votre pain est fait ? Si vous le saviez, vous n'en mangeriez peut-être plus. Et pourtant, c'est par lui que vous êtes nourri et que vous évoluez physiquement. Ne vous occupez donc pas trop des détails. Le mouvement spiritualiste moderne n'est que le reflet chaotique de l'ignorance et de la crédulité. C'est cependant le premier pas vers la rupture des sceaux, vers ce temps apocalyptique qui vient à nous. Ces débuts sont plus importants que les efforts prochains ; l'homme s'avancera de plus en plus vers les royaumes divins, les élémentals se rapprocheront de l'humanité, toute la création montera d'un degré dans l'échelle de la vie. Tout dépendra donc du premier mouvement, qui vient rompre le vieil ordre des choses et inaugurer le nouveau. Soyez patient.

Je restai silencieux, puis, heureux de soumettre mes pensées à quelqu'un qui pouvait me comprendre, je m'adressai de nouveau au Byga.

— Chundra, lui dis-je, j'ai visité, le mois dernier, un village tourmenté par un bhuta (1). Une vieille femme qui, accusée d'avoir envoûté un enfant, avait

---

(1) L'esprit d'un homme pervers ou animé d'une volonté mauvaise.

été assaillie et tuée par des Bheels. On supposait que les troubles étaient causés par son esprit, car, aussitôt après la mort de cette sorcière, les enfants des assassins furent battus par des mains invisibles et eurent beaucoup à souffrir de pouvoirs occultes. Leurs bestiaux et leurs maisons furent ravagés et leurs vêtements déchirés. Des cris perçants, des mugissements, des coups, remplirent leurs habitations et les rendirent à moitié fous. Ces pauvres paysans avaient fidèlement accompli toutes les cérémonies d'exorcismes qu'ils croyaient nécessaires, mais sans résultat. Au moment où j'arrivai dans ce village, le chef de la communauté était au désespoir et les Brahmanes qu'il avait loués, pour venir à son aide, avaient été envoyés à la recherche de religieux encore plus puissants. Ma clairvoyance me permit de voir le bhuta et il me fut permis de me rendre dans son plan, à l'état d'esprit, de partager un moment sa captivité spirituelle. Je la trouvai parmi des élémentals pernicieux, qui appartiennent aux bas-fonds terrestres. Elle ne faisait aucune différence entre eux et les multitudes d'esprits humains méchants et dégradés qui habitaient cet enfer. Les cabanes de ces malheureux se trouvaient dans un pays sombre et désolé. Leurs villes étaient formées de piles de cendre et de débris. Ils façonnaient continuellement des machines et des instruments de guerre qui devaient servir de modèle aux hommes incarnés qu'ils étaient contraints d'inspirer. Mais leurs idées étaient trop rudimentaires pour réussir. Ils ne terminaient jamais rien, ils ne pouvaient même pas achever une simple forme droite.

Cependant ils sentaient les inspirations d'élémentals plus élevés qui, eux, réussissaient à modeler des formes complètes. Ces pauvres embryons d'êtres continuaient donc à faire des essais jusqu'à leur mort, jusqu'à leur passage à une sphère un peu plus parfaite. Beaucoup d'entre eux, dans leur folle hâte, détruisaient leurs modèles avortés. J'appris qu'ils s'exerçaient depuis peu et qu'ils devaient inévitablement réussir un jour ou l'autre. Dans certains districts, leur pays était tellement stérile et désert, qu'il provoquait en moi un étonnement douloureux. Je m'aperçus aussi souvent qu'ils cherchaient à attirer à eux des esprits humains pour entrer en contact plus immédiat avec l'humanité. Leurs intentions étaient, du reste, très malveillantes ; ils se faisaient un plaisir d'aider les esprits des hommes à hanter les incarnés, et cependant ce commerce avec la terre n'était pas inutile et devait servir à les améliorer dans l'avenir. Ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir que les esprits humains ne s'apercevaient pas qu'ils étaient avec des élémentals, tant ils leur ressemblaient. Tous, hélas ! portaient les stigmates d'animaux cruels et destructeurs. Quelques-uns avaient l'apparence de reptiles venimeux, tant leurs passions avaient de sympathies avec les instincts repoussants de ces êtres inférieurs de la création.

Il me fut dit aussi que ce sont les désirs terrestres qui inspirent ces mondes malheureux ; les instruments grossiers qu'ils construisent sont le reflet des pensées humaines. Et réellement, lorsque je vis ces misérables antitypes de l'humanité essayant mala-

droitement de façonner des sabres dans des feux impossibles à régler, lorsque je découvris un canon parmi des montagnes de cendres empilées jusqu'aux cieux noirs et désolés, je m'attristai à la pensée que parmi tant d'autres j'avais, moi aussi, fait usage d'armes offensives et meurtrières.

Si nos passions mauvaises inspirent ces mondes inférieurs, quelle énorme responsabilité pèse sur l'humanité, puisque nous sommes pour les élémentals ce que les anges sont pour nous !

*(A suivre.)*



# La Grèce ésotérique

---

Dans l'histoire de l'Humanité, — depuis le lointain passé, ainsi qu'une pérégrination de tous les siècles, vers la Jérusalem de l'Idéal et de l'amour, — il y a de funestes éclipses qui marquent des nuits de souffrance, et de rayonnants crépuscules qui annoncent des aurores de spiritualité.

La Grèce inaugure dans l'Histoire un cycle de magnificence, — mère-patrie de la civilisation occidentale, symbolique constellation, imprégnée d'un rare et délicieux nectar, elle dissout les rituels Barbares en la fraîcheur d'émeraude de l'Immortelle Beauté. — Alpha des Aryas d'Europe, elle s'impose à la reconnaissance des peuples, par la ligne impeccable de son profil admirable, traînant la chlamyde éthérée des Rêves et des Désirs, — Reine! — dans ses divines mains de Grande-Prêtresse de l'Art la couronne de l'initiation suprême.....

Ceux qui vont, pieusement, dans la nostalgique voyance d'une évocation magique, interroger les ruines de la glorieuse patrie de Périclès; ceux qui restent pour évoquer dans les tristesses d'un paysage

crépusculaire, avec regret, les monuments d'Athènes, — quand la splendeur du soleil, en ses derniers rayons, reflète les ombres de l'*Acropole* et du *Gymnase*; ceux qui contemplant les Œuvres d'Art de ses Esthètes incomparables, en méditant profondément; ceux qui déclament avec religiosité les tragédies sculpturales d'Eschyle et de Sophocle; — ceux-là sentent, à travers le marbre et la parole écrite, dans une éloquente vibration de jeunesse et de génie, dans une souveraine consécration d'enthousiasme et d'affection, l'irradiation d'une Ame de Lumière, ceux-là voient palpiter le cœur de l'Hellade.

Sa vie politique, aux temps héroïques, lorsqu'elle se dressait, mue par une unique volonté, pour combattre le *barbare*, nous semble ainsi qu'un nimbe de patriotisme, l'apothéose de la Liberté! — L'on sent la démarche forte et guerrière des phalanges en lisant Thucydide; on voit cingler des trirèmes dans les insinuations de Thémistocle; on entend le choc vigoureux des armes des hoplites dans les pages de Xénophon. — Ces batailleurs intrépides ont une âme qui s'épanche dans la plus terrible des mêlées; ces patriotes grecs, — soit dans les Lettres, soit dans les Arts, soit dans les tournois de Mars ou d'Apollon, — sont toujours impulsionnés par une force mystérieuse et indomptable qui les anime et les conduit à la victoire.

— Où cette Force?

— Où cette Ame?

— Où cette Lumière?

— La voici : dans les Sanctuaires!

De là la *Grèce ésotérique*.

Les religions de l'Antiquité revêtaient un caractère national très suggestif et le sacerdoce était une force intelligente au service de la Patrie. Les peuples avaient un *culté* approprié; et les symboles de la *Science Universelle* étaient sagement adaptés aux peuples, selon les nécessités du milieu, du caractère et des mœurs. Le culte, c'est principalement un moyen magique d'impressionner l'âme; le culte national, c'est le *feu de Vesta*, alimenté dans les sanctuaires de la Patrie, réverbérant au cœur des hommes l'inconditionnel amour du pays qui fut leur berceau.

C'est ainsi que paraissent *Moïse* et *Orphée*, tous les deux initiés aux GRANDS MYSTÈRES, maîtres de la Tradition, — fondateurs, pourtant, de cultes différents, conformes au peuple duquel ils s'étaient fait l'Épopte, — *Moïse* guide les Hébreux vers la *Terre de Promission* et leur donne un dieu tout-puissant et même cruel; *Orphée* institue en Grèce le culte de la *Beauté Divine*. Tous les deux, patriotes exaltés, ils donnent à leur pays un vigoureux sacerdoce qui pratiquait les cérémonies du culte, — élément de force et de civisme, force occulte, civisme héroïque, — qui préparait la victoire en dotant l'âme du citoyen d'un dévouement sans bornes, sublime jusqu'au sacrifice.

En Grèce les fêtes avaient un double caractère : littéral, pour le peuple; symbolique, pour les Initiés. Dans les *Jeux Olympiques*, *Néméens*, *Isthmiques* et *Pithiques*; dans les concours de Philosophie; dans les tournois de la Forme et de la Beauté; au Parthénon; à l'Académie; — l'homme trouvait l'incitation du Beau et de l'Héroïque, l'apothéose de l'Intelligence et

de l'Amour, de la Force et du Civisme. Dans les sanctuaires d'Olympie, d'Éleusis, d'Athènes, d'Argos, de Thèbes, réunis par une même chaîne ésotérique, les Initiés recevaient les clefs de la Tradition, la doctrine de Lumière, la révélation des Mystères.

Comme en Égypte, le pays traditionnel de l'Initiation et du Symbole, — en Grèce on célébrait les *Petits* et les *Grands Mystères* ; ceux-ci, lorsque les crépuscules d'Automne allumaient sur le couchant les lampadaires de l'Amour ; ceux-là, quand les aurores du Printemps faisaient éclore à l'Orient les émeraudes de l'Espérance.

Quand les Pélagés dominaient encore le pays et qu'ils s'assimilaient à l'élément autochtone, de plus en plus, — déjà les Cabires de la Samothrace célébraient d'augustes mystères, dont l'enseignement s'est propagé jusqu'aux confins du pays. Pourtant le sacerdoce n'était pas sujet à la même doctrine ; et, en Thrace, deux cultes étaient prépondérants : celui du *Soleil*, qui avait ses temples dans les lieux les plus élevés, était servi par tout un corps de prêtres austères qui se consacraient à l'étude des forces de la Nature et au lumineux rituel de la Haute Magie ; celui de la *Lune*, dont les prêtresses fatidiques, pleines de zèle et de violents désirs, se réunissaient dans des vallées et des sombres bocages, peuplés d'effrayantes visions, à la lumière dolente et froide du clair du lune.

La rivalité avait éclaté entre les deux sacerdoce, en un divorce terrible et funeste ; et, tandis que les prêtres du Soleil, dans la sérénité triomphatrice de la Vertu et du Bien, continuaient l'initiation par la Lu-

mière, les prêtresses d'Hécate, bacchantes en fureur, hallucinées par la Vengeance et le Dépit, se ravalaien<sup>t</sup> aux hideuses pratiques de la Goétie, s'adonnant à d'abominables rites de désespoir, distillant des philtres, violant les sépultures, établissant des pactes démoniaques, assouvissant leur délire d'éphialtes dans le sang des victimes infantiles..... C'étaient les *lamies*, les *stryges*, les *empouses*, au regard malfaisant et à la poitrine décharnée, ivres et consumées de luxure.

La rivalité des cultes est cause, non rarement, de la mort des sacerdoces. *L'Ame du Monde* allait peut-être mourir dans les temples de Déméter. Les mythes, — ayant perdu leur triple caractère : *naturel*, *humain* et *divin*, — allaient peut-être s'évanouir dans le brouillard funèbre des traditions mortes.....

Dans cette période de troublante agonie survient l'Épopte qui ferait vibrer à nouveau l'Ame des Sanctuaires, en réunissant dans un seul corps de doctrine vingt peuplades hostiles, en établissant le culte qui unifierait la Grèce.

Après avoir parcouru les Sanctuaires de l'Hellade, à la recherche de l'*Harmonie* des phénomènes de la Nature, — *Orphée*, — celui qui guérit par la lumière, — s'en va secrètement à Samothrace demander aux Cabires la clef de leurs mystères. De Samothrace il part pour Memphis, emportant dans son âme l'effigie d'Eurydice morte, — recevant, avec le futur épopte du Sinaï, la grande clef d'or de l'Initiation Suprême. Moïse, au-devant des Hébreux, se dirige vers la Palestine ; Orphée retourne en Grèce, institue le culte

de *Dionyos*, dans la vallée de Tempé; il donne aux sanctuaires d'*Apollon* la normalité harmonieuse du Cosmos; il établit des fêtes magnifiques qui se célèbrent à l'équinoxe du printemps; il réunit les sacerdoxes par l'*Idée*, il réunit encore les populations autour des Sanctuaires.

L'enseignement partait de Delphes, — de là il faisait irradiation vers Olympie, vers Athènes, vers Éleusis, vers Argos, vers Thèbes; et les prêtres de *Jupiter*, de *Minerve*, de *Cérès*, de *Junon*, de *Bacchus*, les mains dans les mains, s'unissaient en l'œuvre collective de la Patrie, le grand sanctuaire de l'*Amour civique* et de la Beauté Immortelle.

Orphée faisait comprendre l'Invisible à travers le Visible. La divinité orphique est *féminine*, d'une beauté incomparable, douce et chaste, elle fait fleurir en l'âme des initiés et des croyants la fleur mirifique de l'Au-Delà. Sans l'initiation orphique, l'Art Grec, — inépuisable Castalie du Beau, où vont boire longuement les Tantales de la *Forme Impeccable*, — n'aurait jamais existé, resplendissant et dignifiant, pour marquer la route de la Région Ineffable aux récipiendaires de l'Art et du Mystère.

Cette influence éthérifique et révélatrice qui se fait sentir jusqu'à nos jours, et s'accroît dans l'apothéose des marbres immortels de la Grèce païenne; cette force victorieuse et sereine qui se découvre dans les lignes de la statuaire grecque; — tout cela vient de l'enseignement d'Orphée; tout cela vient de l'amour d'Eurydice; tout cela vient de la Vérité Indicible, — en la pureté idéale des Fluides, dans les harmonies

séraphiques de l'Éther, dans les contours ritualistes du Symbole.

Eurydice, c'est la Grèce. — Orphée, ravissant Eurydice aux antres de la Goétie, aux rites sanguinaires d'Hécate, à la fureur lubrique des bacchantes, arrache l'âme de la Grèce à la nuit de l'Ignorance, aux ténèbres de la Superstition, aux bras de la Mort ; Orphée emmenant Eurydice aux sanctuaires d'Apollon, sur les hauteurs inondées de soleil, très haut, sous l'Infini, enseigne à la Grèce la voie de l'Impondérable, il l'initie dans la véritable science, il pénètre avec elle au seuil de l'Immortalité.

Mais la lutte engagée avec les initiés du *Bien* et les cohortes du *Mal* n'était pas encore finie : *Et Aglarnice*, — la bacchante, — empoisonne l'épouse d'Orphée.....

C'est alors que vibra par toute la Grèce cette *Lyre* incomparable, — dans l'évocation magique d'une Ame qui s'était envolée de la terre vers les béatifiques régions de Lumière. Et toute la Grèce résonna, en une douloureuse et infinie tristesse, — comme un cœur de cristal qui se serait brisé aux mains d'un archange exilé.

Cependant, la volonté d'Orphée avait ressuscité Eurydice : la Grèce vivait et se perpétuait — Déméter ! — en berçant sur son sein les prêtres d'Apollon.

Des siècles ont passé. Les taureaux du Nemrodisme se sont abattus sur la terre d'Hellen ; Cambyse avait profané les temples d'Égypte ; la Grèce agonisait, ayant perdu les règles de l'enseignement d'Orphée. — Un fils de Samos, — Pythagore, — initie aux *grands*

*mystères* des prêtres de Memphis et des mages de Babilone, réveille le temple d'Apollon, à Delphes, de la funeste léthargie en laquelle il dépérissait, due à l'inconscience presque absolue de la noble mission qui lui avait été confiée ; il institue un Ordre, — l'*Académie publique*, exotériquement, *Communauté laïque*, pour les disciples, il restaure la Science de la Lumière ; il ouvre les portiques de l'école non-seulement aux hommes, mais aussi aux femmes. Les hommes se faisaient héros ; les femmes apprenaient l'art de l'éducation des enfants.

Beau, savant, éloquent, il possédait une voix d'enchantement et la fascination du regard. Sa philosophie avait l'éclat intense des constellations du Zodiaque : — *Le Beau*, — enseignait-il, — *c'est la splendeur de la Vérité. Dieu est la Vérité Absolue revêtue de lumière. — L'Ame est immortelle et la vie immortelle.*

Il a été le révélateur inspiré de la Forme Impeccable, proclamée par le génie d'Orphée. En ses paroles on sent l'Au-Delà qui resplendit à travers l'Œuvre d'Art.

Et cette doctrine éternelle, dont l'expansion fulgure dans la zénith de la Civilisation hellénique, se perpétue et s'immortalise en la configuration bizarre des *Symboles*, dans les arcanes rythmiques des *Vers Dorés*.

Avec Pythagore la Grèce reconstitue le culte de la *Beauté divine* et de l'Héroïsme ardent. Il la forme pour le Bien et pour le Beau ; il lui donne une vigueur nouvelle pour la lutte terrible et inévitable contre les successeurs de Cambyse, quand l'Orient viendrait se

ruer sur l'Occident, dans une guerre fatale, guerre d'extermination et de mort.

Le mariage de Pythagore (à soixante ans) avec Théano, jeune disciple d'une rare beauté, garantit la perpétuité de sa doctrine. A la mort du maître, Théano prit la direction de l'*Académie*.

La règle était la même qu'aux temples d'Égypte, l'initiation lente et sévère. La *science secrète* n'était pas écrite; elle était résumée en vers, — dont ces magnifiques *Vers Dorés*.

Les disciples portaient une tunique en *lin blanc*, — vêtue symbolique et traditionnelle de tout le sacerdoce de Ram. Les Esséniens aussi la portèrent et, bien des siècles plus tard, Jésus s'en revêtit pendant sa mission messianique en terre de Judée.

La doctrine de Pythagore eut une large et profonde influence, qui se fit sentir même en Asie et en Afrique. En Grèce son expansion fut énorme, dans un suggestif et vigoureux élan de Beauté et d'Héroïsme; elle se propagea en l'Europe Occidentale et se perpétua jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle pour venir briller d'un éclat nouveau, avec la pompe victorieuse des plus beaux jours de la civilisation hellénique, pendant la brillante *Renaissance* du XX<sup>e</sup> siècle.

Lysis fonda, à Thèbes, une communauté laïque de pythagoriciens, qui non seulement initia Pélopidas et Épaminondas, mais aussi Philippe et Alexandre.

Les plus célèbres citoyens de la Grèce étaient des initiés. Solon, Aristote, Thalès et Platon le furent.

Platon, disciple de Socrate, — initié plus tard dans les temples de Memphis, fonda l'*Académie* dont la

doctrine a fait époque et servit de base aux néoplatoniciens d'Alexandrie.

La philosophie platonique est une radieuse synthèse de l'enseignement pythagoricien et socratique, de la Force et de la Beauté, consubstantié en une géniale acclamation des Rayons et des Formes, de l'Idéal et du Rêve, de l'Enchantement et de la Lumière. Le Stoïcisme est la dernière expression du caractère grec. Socrate créa, par le mépris de la mort, avec l'immortalité de l'âme, un des principaux courants précurseurs du Christianisme.

Platon est le couchant enflammé de la philosophie grecque. Depuis que le grand Disciple dort en son tombeau, la Nuit a étendu sur la Grèce le crêpe funéraire de la Mort.

La tentative d'Apollonius de Tyane, sous Néron, est la dernière agonie de la Lumière qui s'éteint : Eurydice était morte dans les sanctuaires violés de la Grèce païenne. La Grèce avait perdu les clefs de l'Ésotérisme : le cycle historique de la patrie de Pythagore était fini ; la lyre d'Orphée ne résonnait plus en Helade !

La *chaîne de lumière* s'était éclip­sée dans l'Astral, elle était allée se perpétuer en l'Occident d'Europe, *Lumière d'Aube* ! — pour la Renaissance spirituelle du XX<sup>e</sup> siècle.

DARIO VELLOZO.

*Coritiba (Brésil).*

## La naissance de Bouddha

---

Dans Kapilavastou régnait un roi de la race Shákya, qui avait un cœur ferme et qui était hautement estimé de tous. C'était un descendant des Ikshvákou, qui se nomment Gautama, et son nom était Shouddhódana ou *Le Riz pur*.

Son épouse Máya-dévi était belle comme le lis d'eau et son âme était pure comme le lotus. Elle vivait sur terre comme la reine du ciel, sans être souillée d'un désir et sans défauts.

Le roi, son époux, l'honorait dans sa sainteté et l'esprit de la Vérité descendit en elle.

Lorsqu'elle connut que l'heure approchait où elle allait devenir mère, elle pria le roi, de l'envoyer chez ses parents, et Shouddhódana, très soucieux de sa femme et de l'enfant qu'elle portait dans son sein, accéda volontiers à sa prière.

L'heure arriva au moment où elle passait dans le jardin de Loumbinî ; on prépara sa couche sous un arbre Atlas très haut, et l'enfant vint au monde, radieux et bien venu, comme le soleil qui se lève.

Tous les mondes furent inondés de lumière. Les

aveugles recouvèrent la vue par leur vif désir de voir la splendeur du Seigneur; les sourds et les muets s'entretenaient ensemble des bons présages qui annonçaient la naissance de Bouddha. Les estropiés furent guéris et les boiteux purent marcher. Tous les prisonniers furent délivrés de leurs chaînes et tous les enfers furent éteints.

Au firmament il n'y eut pas un nuage et les eaux des rivières souillées devinrent claires; une musique céleste retentit dans les airs et les anges poussèrent des cris d'allégresse, non pas pour exprimer une joie égoïste ou particulière, mais par obéissance à la Loi; car la création noyée dans l'océan de la douleur allait maintenant pouvoir obtenir sa délivrance.

Les voix des animaux devinrent silencieuses; tous les êtres méchants reçurent un cœur aimant, et la paix régna sur la terre. Il n'y eut que Mâra, le Mauvais, qui s'affligea et ne se réjouit pas.

Les Rois des Serpents qui avaient le vif désir de montrer leur vénération pour la Loi si hautement présagée, comme ils l'avaient fait pour les autres Bouddhas arrivèrent pour rencontrer le Bôdhisattva. Ils répandirent devant lui des fleurs de Mandâra et se réjouirent cordialement de lui offrir leur respectueuse dévotion.

Le père royal réfléchit sur la signification de ces présages et fut plein de joie, puis aussitôt après plein d'affliction. La reine, voyant son enfant et l'émotion que sa naissance avait causée, sentit dans son timide cœur de femme les tourments du doute.

Près de sa couche se tenait une vieille femme

qui pria le ciel de répandre ses bénédictions sur l'enfant.

Dans un petit bois, vivait alors un sage, comme ermite, nommé Asita. C'était un Brahmine de noble aspect, renommé non seulement à cause de sa sagesse et de son savoir, mais aussi pour son habileté à expliquer les présages ; et le roi l'invita à venir voir l'enfant royal.

Le voyant considéra le prince, puis commença à pleurer et à soupirer profondément ; et lorsque le roi vit les larmes d'Asita, il eut peur et dit : « Pourquoi donc la vue de mon fils te cause-t-elle du chagrin et de la douleur ? » Mais le cœur d'Asita était rempli de joie, et voyant le trouble du roi, il lui dit :

« Le roi, pareil à la pleine lune, devrait grandement se réjouir ; car c'est un fils d'une grandeur merveilleuse qui lui est né.

« Ce n'est pas à Brahma que j'adresse ma prière, mais bien à cet enfant, devant qui les dieux, quittant les autels de leurs temples, viendront s'incliner et prier.

« Bannis tous les soucis et tous les doutes. Les signes spirituels qui ont apparu veulent dire que l'enfant qui vient de naître apportera la délivrance au monde entier.

« Je pensais que je suis vieux et c'est pourquoi je n'ai pu retenir mes larmes, car je vois ma fin approcher. Mais ton fils gouvernera le monde. Il est né pour la bénédiction de tout ce qui est vivant.

« Sa doctrine pure ressemblera à la rive qui accueille les naufragés. La force de sa pensée sera comme le lac

frais aux eaux duquel toutes les créatures altérées peuvent étancher leur soif.

« Il fera monter le nuage de sa grâce au-dessus du feu de la cupidité pour que la pluie de la Loi puisse l'éteindre.

« Il ouvrira les lourdes portes du désespoir et à toutes les créatures qui sont prises dans les mailles du filet de la folie et de l'ignorance qu'elles ont elles-mêmes tressé, il donnera la liberté.

« Le Roi de la Loi est apparu pour libérer de leur captivité tous ceux qui sont pauvres, misérables et abandonnés. »

Lorsque le roi et la reine entendirent les paroles d'Asita, ils se réjouirent dans leur cœur et nommèrent le nouveau-né Siddhârta, c'est-à-dire : Celui dont la destinée est accomplie.

Et la reine dit à sa sœur Prajâpatî : « Une mère ayant engendré celui qui doit devenir un Bouddha ne peut plus engendrer d'autre fils. Je quitterai bientôt ce monde, mon époux, le roi, et mon enfant. Quand je ne serai plus là, sois une mère pour lui. »

Et Prajâpatî le promit en pleurant.

Lorsque la reine eut quitté le monde des vivants, Prajâpatî prit l'enfant avec elle et l'éleva. Et comme la lune grandit graduellement, l'enfant royal faisait chaque jour des progrès en corps et en esprit, et la vivacité et l'amour demeuraient dans son cœur.

GUYMIOT.

# Une Mosaïque de Pompéï

LA PLUS ANCIENNE RELIQUE DES CHRISTOS

*MYSTÈRE PRIMITIF*

Explication par M. CARL MICHELSEN

---

Cette mosaïque, trouvée dans la maison du tanneur à Pompéï, il y a plus de vingt ans peut-être, se trouve à présent au Musée national, à Naples, sous la dénomination « *Cranio Umano, n° 109982* », elle date presque du temps de Jésus-Christ, et les idées symbolisées par les figures de cette mosaïque sont par conséquent aussi de cette époque.

La partie centrale et dominante est un crâne, presque en grandeur naturelle, qui a deux singularités : une grande oreille gauche et les yeux.

A droite du crâne se trouvent un manteau déchiré, un bâton et une sacoche ; à gauche, sont un manteau de chevalier, une lance et une écharpe. Au-dessus du crâne sont un niveau, puis un papillon et la roue du Temps, symbole égyptien.

Ces figures sont pour moi la clé de la vie, donnant une description profonde de la voie qui mène au but de notre vie terrestre (lequel but est moins correcte-

ment nommé le « salut »), une description vraie du développement que peut seulement atteindre l'homme, sur la marche la plus élevée de l'échelle de l'évolution.

Je veux raconter quelques-unes des idées qui me sont venues, je craindrais de n'intéresser que bien peu de personnes en les racontant toutes.

Les symboles de pèlerinage disent à l'homme : « Il faut te détourner de la vie sensuelle, animale, abandonner les voies de la nature inférieure. » — Le symbole de mort : « Au cours de ton pèlerinage, les parties inférieures de ta nature, les restes animaux, perdent la vie. » — Les symboles du chevalier : « Comme peu à peu la nature animale s'évanouit, une nature neuve, l'homme divin, se réalise, et, tel un chevalier, cet homme conquiert, aidé par des pouvoirs divins, la Terre promise, c'est-à-dire l'union avec Dieu. »

Le symbole de construction veut dire que ce développement se fait lentement comme on bâtit une maison, en posant pierre sur pierre. — Le symbole de vie nouvelle (le papillon) indique que ce processus est un processus naturel, comme la résurrection du papillon, dans la plénitude des temps. Enfin le symbole du temps veut dire que ce développement est à réaliser ici, pendant que la roue du temps roule, non après la mort du corps terrestre !

Ces idées de pèlerinage, de construction, de chevalerie, de mort et vie nouvelle sont parfaitement chrétiennes, et il est singulier qu'on n'ait pas compris cela depuis longtemps. La raison doit en être qu'on

n'a pu concevoir le christianisme sous d'autres formes et idées que celles d'à présent.

Voici ! Selon les Évangiles, le chrétien est un pèlerin qui va de ce monde au ciel, par la *via dolorosa*, comme un successeur de Jésus-Christ, et réalise la mort dans le désert. Il bâtit le temple de Dieu dans son âme (saint Paul) et il bâtit sa maison sur un rocher ; il est chevalier : c'est le seigneur de l'animal en combat incessant avec les ennemis qui veulent empêcher son union avec Dieu. On sait comment saint Paul décrit l'armement complet du chevalier du Christ ; il cherche la vie nouvelle, la régénération qu'indique le papillon (1).

Et voici comment les Évangiles nous interprètent l'oreille gauche et les yeux du crâne : « L'homme de pèlerinage et de mort entend la voix de Dieu, mais avec le cœur » (l'oreille gauche !) « et il regarde la lumière divine. »

Enfin, la roue du Temps est aussi un symbole essentiel du christianisme originel : « Il faut faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est encore jour. La nuit vient, où nul ne peut travailler. » (Saint Jean, 1x, 4.)

« Mais, dira-t-on, la mosaïque ne fait aucune allusion à Jésus-Christ. » Il y en a plus d'une ! Le niveau a la forme d'un A, ce qui n'est pas nécessaire du tout ; et la roue contient un Ω, c'est l'alpha et l'oméga : nom du Christ dans l'Apocalypse. Et dans la roue est le plus ancien signe de Jésus-Christ : | et X, com-

(1) Le mot grec « Psyché » signifie aussi papillon et ce mot se trouve dans les évangiles : év. saint Jean, xii, 25.

binaison de latin et de grec. Pendant les fouilles de Pompéï on a trouvé sur un mur une inscription qui est interprétée : « Soyez heureux dans le feu, chrétiens. » Peut-être cela veut-il dire que les chrétiens primitifs étaient heureux par le feu divin de la purification : c'était leur espérance, d'atteindre, par ce feu, au but de leur vie, et nous comprenons très bien pourquoi le fond de notre mosaïque est vert couleur de l'Espérance.

---



---

## LETTRES MAGIQUES

(Suite)

---

« L'antique et vénérable Magie qui, tous les siècles, veut bien manifester sa présence dans votre Europe, pour recueillir les suffrages de quelques esprits d'élite en même temps que les calomnies de la foule, et ses enthousiasmes vils, plus humiliants que les calomnies, n'est pas une science de métaphysique et de songe creux ; c'est une science exacte et positive ; les magiciens réels ne sont pas des exaltés, mais des ingénieurs et des mécaniciens. Les naïfs qui s'hypnotisent devant des pentacles et des yantrams ne savent pas que ces dessins sont les schémas d'une cinématique spéciale et dont les domaines sont ces mystérieux espaces à quatre, cinq, six et sept dimensions, dont l'idée même semble une pure folie à vos philo-

sophes. Il y a cependant des cerveaux qui sont actifs dans ces espaces, qui y vivent, y travaillent, y fabriquent des machines, des œuvres d'art : les pentacles sont les lignes de forces de ces machines, la charpente de ces statues invisibles mais actives, de ces symphonies inaudibles, mais fécondatrices pour les cœurs nobles et les âmes vraiment humaines.

« Que vous considérez, avec Descartes, toute matière comme étendue et toute étendue comme matière, c'est-à-dire l'espace plein, absolu ; — ou bien la matière comme étendue et impénétrable, avec des vides interposés, — ou que vous admettiez le système célèbre de l'harmonie préétablie ou enfin sa modification qui doue les monades d'activités-externes et leur donne des forces attractives et répulsives, — aucune de ces quatre opinions ne vous empêchera de vous rallier à la nôtre. Et plus vous avancerez dans la connaissance, plus vous verrez que les doctrines traditionnelles suffisent, par leur seule présence, à vider les différends qui s'élèvent dans le champ clos de l'exotérisme philosophique.

« Oui, l'étendue est substantielle ; oui, les forces simples qui la fécondent existent réellement.

« S'emparer de l'une et des autres, tel est le double problème que la télémotive semble résoudre.

« Nous avons déjà découvert une de ces forces dans la propriété dynamique de l'éther acoustique évertué sous certaines conditions. Il faut trouver le point d'appui de cette force, un centre matériel où on puisse l'emmagasiner, enfin des appareils pour la diriger.

« Si l'on considère les éléments simples de la matière,

les atomes d'éther, par définition, ces éléments simples ne peuvent avoir d'action les uns sur les autres puisqu'ils ne se touchent pas, car s'ils se touchaient, ils le feraient par toute leur surface. Il faut donc imaginer un fluide plus subtil dans lequel nagent les atomes d'éther comme les poissons dans l'eau ; ce fluide serait formé d'atomes infiniment plus petits que les atomes d'éther ; ces atomes, animés de vitesses vertigineuses, choquent sans cesse les atomes d'éther et leur servent d'intermédiaire pour la propagation des mouvements vibratoires. Ici, l'hypothèse scientifique, appuyée sur le calcul différentiel, est vérifiée par de nombreuses expériences faites au moyen d'appareils d'optique, bien plus puissants que vos télescopes et vos microscopes, et dont ce que la superstition populaire appelle les miroirs magiques sont une ébauche rudimentaire et lointaine.

« On a fait la remarque que l'homme reproduisait dans ses machines et ses ustensiles les modèles à lui fournis par la Nature. Continuons notre étude de la matière, et voyons comment elle va s'organiser ; peut-être trouverons-nous, tapie entre deux petits atomes, l'idée qui nous manque pour réaliser notre machine.

« Nos savants ont calculé les volumes atomiques de vos soi-disant corps simples, et malgré toute l'incertitude de ces calculs, puisque personne ne connaît le volume réel d'un atome, on peut remarquer que les volumes atomiques des corps d'une même famille sont en rapports simples : je me dispense de vous citer M. Dumas et M. Würtz pour vous prouver cela. Si donc un heureux hasard met entre les mains du

chimiste un agent capable de modifier les positions des atomes chimiques dans un corps, on conçoit la possibilité de transmuier du chlore en iode, ou le carbone en rubidium.

« Le fluide subtil dont je viens de vous indiquer la probabilité d'existence est connu expérimentalement de nos sages, depuis des siècles, c'est le *Vyoma-Pantchaka Akasha*, dont vous trouverez la quintuple nature décrite dans le *Mandala Brahmana*. L'une de ces natures, la quatrième, le *Sourya Akasha*, est spécialement qualifiée pour l'accumulation et l'emmagasinage ; l'étude de ses propriétés nous a permis de choisir l'accumulateur matériel dont chacune des molécules peut servir de support à une énorme quantité de ces molécules spiritueuses, qui appartiennent à la quatrième dimension. Cet accumulateur est une sorte de livre en cristal : vous savez que le cristal est un produit sublimé et parfait de ce que vos hermétistes appellent le vieux Saturne ; les lamelles sont découpées suivant une forme qui rappelle celle des surfaces catacaustiques. Quand il s'agit de le charger, un de nos Sannyâsis s'entraîne à l'avance, et, parvenu à l'état de tension nécessaire, il répète sur l'appareil le Mantram secret, dix mille, cent mille fois s'il le faut, jusqu'à ce que, des profondeurs des cryptes où l'appareil est descendu pour cette opération, on entende, à la surface du sol, la vibration stridente des lamelles de cristal.

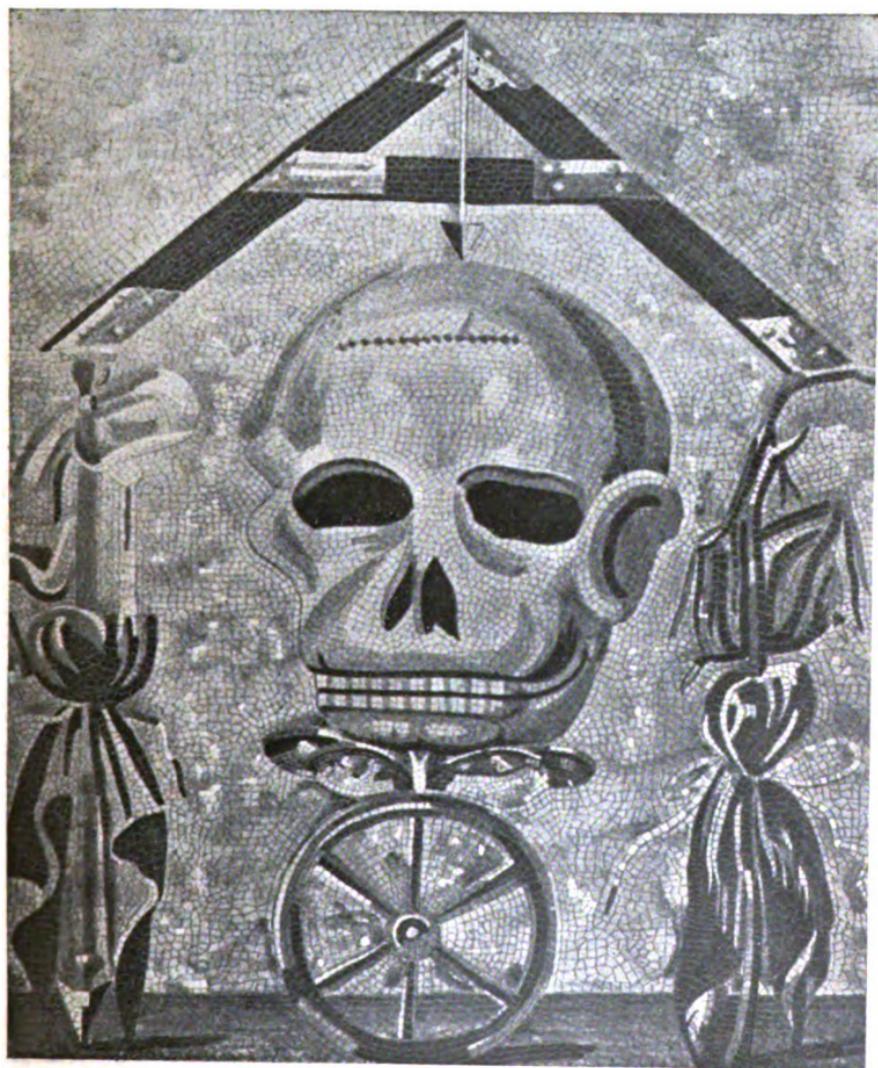
« Il a fallu trouver un cadre où placer l'explorateur de façon à le prémunir contre les attaques du milieu : changements de température, décharges électriques,

incursions d'êtres inconnus, etc. Voici comment nous avons établi les termes du problème.

« Reprenons ici les théories de la pangéométrie, ou géométrie hyperbolique que des savants allemands et russes ont inventée ces dernières années. Que l'on s'en tienne au système d'Euclide ou à celui de Bolyai, la géométrie de la sphère est identique ; voici quels sont les résultats théoriques qu'il nous faut noter : c'est que, dans la nouvelle géométrie, la circonférence tend non plus vers la ligne droite à mesure que son rayon grandit, mais vers une courbe limite distincte de la droite tout en lui restant tangente ; c'est l'horycycle. Cette courbe parallèle à une droite engendre des surfaces et des volumes qui se développent naturellement à l'intérieur des surfaces et des volumes euclidiens. Ce sont ces volumes engendrés par l'horycycle que nous sommes parvenus à réaliser à l'intérieur d'un corps matériel à trois dimensions.

« Ce corps, nous l'avons choisi formé d'une matière inattaquable à tous les agents physiques connus ; c'est un métal précieux dont un battage spécial et des procédés de coction très lente ont profondément modifié la constitution moléculaire. Ce coffre jaune et translucide que vous voyez devant vous a été dans le temps de l'or. Comme tel il ne pouvait condenser que l'éther lumineux, une des formes de notre Agni védique. Les préparations que nous lui avons fait subir l'ont rendu apte à se laisser pénétrer par ce Surya Akaça dont je vous ai parlé déjà tout à l'heure.

« Ne le touchez pas, me dit le Brahme, à un geste que je fis, vous vous en trouveriez fort incommodé. L'ex-





périmentateur qui veut se servir de cet appareil doit, au préalable, avoir fait subir à son organisme physique un entraînement tel qu'il puisse résister sans danger à des décharges électriques qui foudroieraient un homme ordinaire. C'est simplement une Yoga particulière à réaliser. Nous n'avons pas actuellement de sujet entraîné dans le temple et, d'ailleurs, l'électricité atmosphérique est en cette saison peu favorable à cette expérience; mais si, l'année prochaine, vous êtes encore parmi nous, vous pourrez voir et juger. »

Mais assez de science comme cela ; je te conterai le reste une autre fois, ma Joconde, et parlons maintenant un peu de toi, qui reste, tu le sais bien, mon plus cher souci.

Tu te plains de perdre ta fortune ; c'est là un événement tout naturel et tout prévu ; notre âme ne peut pas posséder tout l'univers quoi qu'en disent les métaphysiciens ; quand elle croit le faire, ce n'est qu'une nuageuse rêverie ; posséder les trésors, ce n'est pas imaginer ce qu'on ferait avec d'hypothétiques tonnes d'or renfermées dans des caveaux en Espagne, si j'ose dire ; c'est pouvoir prendre cet or avec ses mains et le jeter où il nous plaît. Mais l'or est une chose et la lumière intérieure en est une autre ; et malheureusement elles n'ont entre elles aucune affinité.

L'or est la mesure, le boisseau avec lequel on peut acheter des idées, des terres, des matières précieuses, des jouissances ; c'est en un mot le signe de la propriété ; la lumière, par contre, de qui l'essence est l'universalité, se refuse à ceux qui se séparent du

monde en devenant des propriétaires. Voilà pourquoi les vieux rêveurs mystiques ont appelé l'or une forme infernale et l'ont mis sous le gouvernement d'un des premiers capitaines de Satanas, de Mammon.

Nous sommes si enfants que, quand il nous a été donné d'attraper le papillon après lequel nous avons couru quelques mois, nous nous figurons les maîtres du papillon ; c'est le petit insecte qui cependant nous a mis hors d'haleine et qui nous échappe — par la mort — dès que nous le tenons. Nous avons mis de belles phrases autour de ces jeux de gamins ; nous appelons ça l'amour, l'ambition, le désir de la gloire ; quelquefois même nous élevons ces hyperboles à la hauteur d'un mensonge au clinquant duquel nous nous prenons les premiers. C'est ainsi qu'il y a des hommes célèbres, des héros « morts pour la patrie » ; d'autres « qui ont créé une race », lesquels n'ont jamais connu d'autre sentiment que l'orgueil de la possession et le désir de la jouissance.

Cependant, il est bien vrai que l'homme est le roi de la nature ; mais il est ce roi par son âme, par son principe essentiel et divin, non point par les petits instruments de travail que l'on nous prête et que nous appelons intelligence, talent, adresse, génie, etc. Il prend ces instruments pour son moi, et regardant la Nature — son patrimoine — il se dit : Comment vais-je faire pour qu'elle ne m'échappe pas ? Mais la Nature sait d'où viennent ce cerveau, ces muscles, cette ingéniosité ; elle se rappelle les avoir prêtés à l'âme de l'homme afin que celle-ci puisse utiliser les forces de celle-là ; mais voilà que ses enfants sont lancés contre

leur mère pour la réduire en esclavage ; la mère se défend, sans corriger trop fort les gamins ; et voilà que l'homme qui se casse les ongles contre les obstacles crie, pleure, hurle, prend le ciel à témoin, tandis que c'est lui-même l'artisan de ses propres déconvenues. Ah ! que nous serions ridicules si nous n'étions d'abord dignes de pitié.

Voilà pourquoi les possesseurs — d'argent, d'honneurs ou d'hommes — sont en réalité de malheureux esclaves ; celui-là qui renonce à toutes choses les tient à sa disposition, ou plutôt la Nature lui présente, comme à son authentique suzerain, les clefs de ses palais secrets. Or, quand la vraie lumière descend dans l'âme, elle en corrige doucement l'attitude, et, lui faisant jeter un regard sur soi-même, lui montre sa position réelle en face du vaste monde. L'erreur antique tombe alors des yeux, et nous commençons à comprendre ce que je viens de t'expliquer trop confusément à mon gré. Chaque parcelle de cet or, qui te quitte, c'est une de tes vieilles chaînes qui se rompt ; une passion, c'est-à-dire une passivité, s'en va que ton âme remplace par une énergie spirituelle qui s'en prend à l'essentielle vigueur des êtres dont tu n'avais jusqu'alors possédé que l'enveloppe mortelle.

Un peu de courage donc, chère amie ; encore un peu de courage, car nombreuses sont les chaînes que nous nous sommes forgées ; et nombreux les prétextes que trouve notre paresse pour nous les faire porter un peu plus de temps.

## XII

## THÉOPHANE A STELLA

Toute l'humanité pleure, chère enfant ; et plus la créature est haute, plus sa sensibilité est fine, plus elle augmente son pouvoir de souffrance. Là comme partout, ce qui est secret est plus actif et plus aigu que ce qui est manifeste ; les grandes douleurs se cachent aux yeux du monde ; elles habitent des palais somptueux, avec de magnifiques façades, des statues et des décors ; mais on les trouve dans les réduits obscurs que connaissent seuls les familiers ; elles torturent dans le silence et dans la solitude ceux qu'on appelle les grands, les heureux et les puissants ; où as-tu jamais vu masques plus tragiques sinon chez les triomphateurs de l'ambition et du lucre et de la gloire ? Chaque homme célèbre porte avec lui le vautour mythique qui lui déchire la poitrine, mais aucun ne le veut avouer, et ils meurent tous par orgueil plutôt que de vivre en s'abaissant.

Cet orgueil, cependant, est nécessaire, car il est un explosif puissant ; rappelle-toi que ce qui est vrai dans les mondes de la matière l'est aussi dans les mondes de l'esprit ; plus la roche est dure, plus la dynamite a de prise sur elle ; ainsi, plus l'âme est ferme, plus les sentiments qui l'animent lui donnent de constance, de force et d'énergie. Voilà pourquoi les grands conducteurs d'âmes recommandent tous à leurs disciples de garder secrets leurs sentiments, d'agir sans faire connaître les mobiles de leurs actes, de souffrir et de

jour en silence. L'immutabilité, l'impassibilité ne sont-ils pas les signes esthétiques de l'Absolu ?

Cependant, si nous sommes forts, nous sommes aussi de petits enfants faibles ; les grands mots pompeux, avec lesquels nous nous exaltons jusqu'à ce qu'on est convenu d'appeler l'héroïsme, sont un peu comme le sabre, le petit képi et la cuirasse de fer blanc moyennant quoi chaque bambin s' imagine caracoler à la tête d'un régiment invincible. Chez tous les hommes, à de bien rares exceptions près, il y a l'ambition, ou l'avarice, ou l'amour, ou la haine, ou la vanité, trompettes de quatre sous, aux sons desquelles nous nous grisons avec complaisance et conviction.

*(A suivre.)*



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

---

## PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

---

# Veillez et priez

---

Veillez donc, car vous ne savez quand viendra le maître de la maison, ou le soir, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou le matin : craignez qu'il ne vous trouve endormis, à son arrivée soudaine.

Ce que je vous dis, je le dis à tous :  
*Veillez.*

(St. MARC, t. XIII, v. 35-37.)

Un homme travaillait une ferme fort belle et très fertile. Il était seul.

Tout poussait à merveille, et les ronces se mêlaient aux mauvaises herbes, qui étaient plus belles que les fleurs cultivées d'aujourd'hui.

Mais l'homme était seul à penser aux choses nécessaires, car il cultivait son domaine d'après un plan bien ancien déjà et qu'il ne pouvait guère saisir dans toute sa plénitude.

De plus, son champ d'action tout entier soupirait

après une révélation nouvelle, après la vue de quelqu'un qui fût comme lui, mais qui puisse lui expliquer le pourquoi de tout son travail, de toute cette beauté sauvage qui l'entourait.

Un matin, l'aurore se fit plus belle que de coutume, le soleil s'approcha sans brûler de ses rayons l'homme solitaire.

Puis, au milieu de cette béatitude tempérée, un Être se fit voir à l'homme. Une journée entière Il resta près de lui, silencieux, afin que l'homme reprenne courage. Et la nuit première, il fit le tour de son domaine, pendant le sommeil profond de l'homme.

Le second jour, Il s'inclina au-dessus de lui et le guérit de sa solitude en le touchant. Il lui rendit la communion avec lui-même et par là avec toute chose, afin que l'homme puisse comprendre le plan de son travail.

La nuit seconde, Il rendit à l'homme l'espoir.

Le troisième jour, l'ayant accoutumé à lui-même, Il lui parla et lui dit : « Homme, je ne te laisserai point seul, mais je t'enverrai un ouvrier, qui t'enseignera à cultiver ta terre, sans quoi tu devras la quitter à cause de ta paresse. » Et l'homme répondit : « Seigneur ! laisse-moi tes ordres et je les suivrai. » Mais l'Être lumineux répéta : « Je ne te laisserai pas seul. Je reviendrai moi-même, encore au moment où tu devras rendre ton fruit, et la conséquence de ma venue sera avec moi. »

Alors l'homme se réjouit, croyant que le *but* qui lui avait été désigné par les paroles de son Sauveur était déjà atteint, sans son travail nécessaire et à venir. Il

garda le souvenir de ces paroles prononcées dans la lumière, il attendit la venue du Christ en gloire, mais il oublia le chemin qu'il lui fallait faire entre temps pour se mettre en état de l'apercevoir. Et la nuit troisième, le Christ prit le sentier des ronces et s'en alla.

Peu de jours après, l'homme entendit un pas léger dans son jardin et le son d'une pioche qui frappait la terre ; il se fâcha et se monta lui-même contre l'ouvrier du Seigneur, disant en son cœur vaniteux : « Il n'est pas beau comme moi, il n'est point riche comme moi, il travaille ma terre et mes outils lui obéissent mieux qu'à moi ».

Il s'approcha donc de cet ouvrier malvenu à son caprice et lui dit : « Tu n'es point de notre Dieu qui règne au Soleil ; ceux qui sont venus de Lui sont avec Lui là-haut et que je fasse rendre à ma terre ce que bon me semble, pourquoi viens-tu te mêler de mes affaires ? »

Mais l'ouvrier baissa ses paupières sur ses yeux et ne répondit pas.

Le travail marchait et l'homme s'en alla, au soir, dans sa demeure où il s'endormit ; alors l'ouvrier s'approcha de lui et il garda longuement son âme engourdie.

Et le Christ vint, et l'être de l'ouvrier se confondit avec Celui de son Maître, et ils veillèrent l'homme tous deux, en un seul.

Ainsi, jour après jour, l'ouvrier qui cultivait la ferme revint, sans que l'homme l'y eût engagé une seule fois.

Les fleurs lui obéissaient et faisaient place aux fruits ; les fruits s'assemblaient en récoltes et le sol

produisait où et quand il lui en donnait le commandement.

Tout ceci irritait l'homme de telle façon qu'au lieu de travailler ensemble avec l'ouvrier promis d'après les paroles de son Seigneur, il voulut surpasser l'ouvrier dans son œuvre et se mit à élever une structure de sa propre imagination.

Il bâtit un pavillon au milieu de son jardin, qu'il orna de son intelligence, où il transporta tous les trésors de sa sagesse, les cacheta de son cachet et se trouva préparé, par le mérite de son œuvre, à la venue de son Dieu.

L'ouvrier vit tout cela de son travail et il en pleura, car il ne prenait de repos ni le jour ni la nuit, cultivant la ferme depuis tôt jusqu'à tard et veillant sur l'homme sans cesse, pendant son sommeil. La nuit qui suivit le triomphe imaginaire de l'homme, l'ouvrier s'approcha de lui, plus près encore, et le soleil se voila davantage que d'habitude, car il craignait pour l'homme infidèle l'approche immédiate de son Maître. Le Sauveur dévoila sa face et l'homme se détourna, disant à travers son sommeil : « Où t'ai-je vu, Seigneur, mon Maître ? Où est la gloire promise ? »

L'ouvrier l'entoura de ses bras, tout endormi qu'il était et lui dit : Où ne m'as-tu pas vu, enfant égaré ?

« Magloire serait-elle semblable à la tienne, les petits cieux pourraient-ils la contenir ? Mais l'homme se débattit entre les bras de son Maître et cria : « Tu es injuste, ô Seigneur, tu viens pendant mon sommeil, dont tu sais que j'ai besoin, afin de profiter de ma faiblesse, de ce que je ne suis pas en état de te montrer mon ouvrage ! »

L'homme se réveilla et ne vit personne, il sortit dans son jardin et vit que son pavillon n'était pas détruit ; alors il se réjouit de la stabilité de l'œuvre de ses mains.

Il chercha aussi des yeux la silhouette si connue de l'ouvrier de la ferme, mais il ne put la découvrir, car ce dernier était caché par les ronces, en train qu'il était de les émonder à leur tour.

Dès lors l'homme s'installa complètement dans son pavillon, il y mangea, y but et y passa ses nuits, ajoutant des ornements inutiles tirés tous des trésors de sa vanité personnelle.

Et le jardin fut allé à la dérive si l'ouvrier n'en avait point eu pitié ; mais l'homme craignait à présent de s'aventurer hors de son pavillon, car il ne comprenait pas comment tout vivait et prospérait apparemment tout seul et par soi-même.

Mais un jour, une lueur passa devant ses fenêtres, l'homme vit passer un être qui brillait, accompagné de beaucoup d'autres qui brillaient également et qui tintaient une sorte de mélodie.

L'homme se réjouit en lui-même et cria : « Viens, Seigneur, mon Maître, reçois ici l'œuvre de mes mains et le fruit de mon intelligence ».

Alors l'être brillant s'approcha, entra avec toute sa suite et interrogea l'homme solitaire. « Es-tu seul ici, lui demanda-t-il, as-tu fait tout ce travail de ton propre gré et sans témoins ? »

« Je suis seul », répondit l'homme qui se souvint aussitôt au fond de son âme de l'ouvrier silencieux et de son rêve étrange et il ajouta : « Je t'ai apporté du plus fort de ce que j'avais. »

Et le prince brillant lui dit : « Viens, quitte cette demeure qui n'est point digne de toi. »

Ainsi l'homme prit pour maître un ange des ténèbres et fut enrôlé parmi ses suivants. Il était content, car il n'avait pas encore conscience d'avoir trompé celui qui l'emmenait, en lui disant « Je suis seul », au lieu de suivre et de se rappeler l'ordre reçu de son Maître véritable qui lui avait laissé les paroles : « Je ne te laisserai point seul. »

Il arriva que, lorsqu'ils voulurent franchir les confins des champs de l'homme, se considérant comme libres et maîtres chez eux, ils se heurtèrent à une haie de fleurs vivantes et lumineuses qu'étaient devenues les ronces cultivées par le Maître-Ouvrier. Et, lorsqu'ils les heurtèrent, une mélodie s'en échappa qui amena le Seigneur de suite auprès d'elles.

L'Ange des ténèbres trembla à sa vue et se tourna vers l'homme en lui disant : « Voici, tu m'as trompé, et, à cause de ton mensonge, nous sommes tous pris là où tu ne voulais pas rester, étant seul. »

Mais l'homme reconnut l'ouvrier et pleura.

Alors le Maître se tourna aussi vers lui et lui dit : « Je suis le commencement et la fin, l'interminable et l'Éternel, va, cherche et où tu me trouveras, là tu me posséderas, toi et les compagnons que tu t'es choisis de ton propre choix. »

Et il prit une fleur harmonieuse, parmi celles que l'homme aurait possédées toutes s'il fût demeuré fidèle à son Sauveur. Il la lui donna pour sécher ses larmes.

ZHORA.



## Société des Conférences Spiritualistes

---

Jamais l'amphithéâtre de l'Hôtel des Sociétés savantes n'a été rempli, malgré la chaleur, par un auditoire aussi nombreux. La séance du 26 juin, la dernière de cette session, a été remplie par une vive et profonde causerie du docteur Papus sur la possédée de Gretz ; les phénomènes que présente cette religieuse ont été réduits à leur juste valeur, ainsi que les différentes théories proposées pour l'explication de ce cas étrange. Nous ne détaillerons pas les idées du conférencier qui seront très probablement publiées ici même. La seconde partie de la séance a été consacrée à des projections de photographies d'êtres invisibles, projections accompagnées d'un commentaire où le docteur Rozier a fait montre de la plus grande expérience des choses de l'Au-delà.

---

---

### UNE ŒUVRE HUMANITAIRE

---

## L'HOPITAL DE LA FAIM

### M. Louis Encausse et son projet

---

Chaque jour les journaux enregistrent le suicide de désespérés qui, mourant de faim malgré leur volonté de travailler, ne peuvent résister plus longtemps à leurs souffrances et préfèrent en finir de suite avec la vie. Parfois ces malheureux s'affaissent tout à coup sur la voie publique, morts de faim.

Il y a là un véritable crime social auquel les citoyens doivent porter remède eux-mêmes, si le gouvernement est impuissant à le faire. Cependant l'Assistance publique

a bien intérêt à bien considérer la question. L'on se plaint, en effet, que les hôpitaux sont chaque jour plus encombrés et deviennent de plus en plus insuffisants. Cet encombrement est causé par les malades chroniques qu'on ne peut renvoyer, mais qu'on ne peut pas non plus guérir; la phtisie pulmonaire, qui fait à Paris plus de 20.000 victimes par an, est un des facteurs les plus importants de cet encombrement. Or l'homme qui n'est plus soutenu par une nourriture suffisante est en état constant de réceptivité, suivant une expression devenue classique, et prend très facilement les germes de toutes les maladies courantes. Si l'on avait pu soutenir à temps ces malades, ils auraient pu résister facilement à l'infection tuberculeuse, et quelques grammes de viande donnés alors auraient empêché l'envahissement d'une maladie chronique que des kilos de médicaments et de sirops sont impuissants à guérir.

D'autre part, l'homme qui a la fièvre n'a besoin que d'un lit pour se reposer; mais l'homme qui n'a aucune affection, qui est encore robuste et à qui sa famille demande du pain alors qu'il n'en a pas pour lui-même, que peut-il faire? Il ne peut que se révolter contre une société qui le condamne à mort ainsi que les siens, et souvent il va grossir le nombre des malfaiteurs, résolu à tout plutôt qu'à voir ses enfants mourir de faim. — Prisonnier il coûtera bien plus à l'État qu'il n'aurait coûté à satisfaire avant son désespoir.

En supprimant la cause on supprime tous les effets. Supprimez la possibilité de mourir de faim, et vous supprimerez de ce fait la moitié et même plus des malades hospitalisés et des malfaiteurs,

Il existe un hôpital de convalescents pour ceux qui sortent des hôpitaux, non encore guéris complètement; il n'existe pas un *hôpital* de prévoyance pour empêcher l'éclosion des maladies ou des vices. C'est pourquoi nous venons soumettre à nos lecteurs l'idée vraiment humanitaire d'un chimiste contemporain déjà connu honorablement pour ses travaux scientifiques : M. Louis Encausse. Cette idée, appuyée sur les motifs que nous avons énumérés ci-dessus, consiste à créer avec des ressources qu'il faudra trouver UN HOPITAL DE LA FAIM.

Cet hôpital serait organisé de telle sorte que les pauvres honteux, comme les malheureux en général, n'auraient pas à rougir de l'assistance qu'ils recevraient et pourraient être secourus discrètement.

Au point de vue pratique, M. L. Encausse possède des modèles et des plans complets d'installation, permettant de supprimer en grande partie le personnel et de réduire les frais au minimum. Le service se fait presque mécaniquement et toujours d'une façon invisible. C'est ainsi qu'on peut arriver à donner un repas composé de 125 grammes de pain, 100 grammes de viande, 100 grammes de légumes et 175 grammes de soupe grasse au pain, repas qui revient à 15 centimes et demi à l'administration de l'hôpital, à condition, bien entendu, que personne ne veuille réaliser des bénéfices, car il s'agit là d'une œuvre humanitaire et non d'une entreprise industrielle.

On pourra dire que cet hôpital entretiendrait la paresse; mais ne vaut-il pas mieux dix paresseux que cent malades et vingt malfaiteurs? Lesquels coûtent le plus cher? De plus, les tribunaux pourront condamner avec la dernière rigueur ceux qui auront commis des délits graves, car alors il n'y aura pas l'excuse de la faim.

Faut-il demander au gouvernement une loterie pour réaliser cette idée? Faut-il s'adresser aux personnes toujours prêtes à aider les grandes œuvres humanitaires? Nous n'avons pas à traiter cette question ici. Nous avons voulu appeler l'attention de nos lecteurs sur une idée que nous croyons pratique; nous serons reconnaissants à nos confrères de la Presse spirite et spiritualiste de la répandre, et nous engageons les lecteurs qui voudraient de plus amples renseignements à s'adresser au promoteur de l'œuvre: M. L. Encausse, 16, rue Rodier.

P.

---

---

## Bibliographie

---

Vient de paraître à la Société d'éditions scientifiques,  
4, rue Antoine-Dubois, place de l'École-de-Médecine,  
Paris-VI<sup>e</sup> :

*Unité, Attraction, Progrès, Nouvelle Conception Philosophique de l'univers*, par PROSPER GAYVALLET. — Quatrième édition.

Voici les titres des principaux chapitres de cet ouvrage :  
Vers le bonheur.

Conception philosophique de l'Univers.

Les trois attributs de la Substance-Une.

Les imperfections de Dieu.

Les Religions, Dogmes et Systèmes.

Les sept manifestations du Principe de Progrès.

Loi d'universel développement.

Révolution sociale.

Ce livre renferme sous une forme claire, agréable et accessible à tous, des connaissances et des idées éparses en un grand nombre de gros volumes difficiles et pénibles à lire.

Ainsi qu'il sera exposé ci-dessous, ces connaissances, réunies en 300 pages, sont dominées et éclairées par plusieurs idées tout à fait nouvelles sur la Philosophie, les Religions et la Politique.

Ce livre ne se vend que 2 francs.

L'auteur se propose de montrer que, en dehors de toute croyance religieuse, quelle que soit sa situation intellectuelle ou sociale,

— L'homme possède les moyens d'arriver, dès ici-bas, au bonheur pour lequel il se sent né.

— Bonheur considéré et défini au point de vue à la fois idéal et réel.

— Cette définition conduit rationnellement à une certaine conception philosophique de l'univers.

— Précédée d'une preuve nouvelle de la réalité objective du monde extérieur.

— Tous les phénomènes, depuis la rotation du système solaire, jusqu'ici inexpliquée, jusqu'au fonctionnement des sociétés civilisées,

— Sont expliqués, exactement et analytiquement, par les trois principes : unité, attraction, progrès.

— Cette conception n'est donc pas un dogme ; elle a, au contraire, tous les caractères d'une véritable science. D'ailleurs, dans le cours de l'ouvrage, les diverses religions et les théories des principaux philosophes sont résumées

chacune en peu de mots qui en donnent une idée complète et à la portée de toutes les intelligences.

— Le principe de progrès est exposé sous une forme philosophique sous laquelle, jamais encore, il n'a été considéré.

— La nécessité du *Principe du Progrès* est démontrée à priori, en partant de l'existence de l'Être :

— Il est établi, indépendamment de toute expérience, que l'Être doit se développer nécessairement, depuis l'état le plus infime du règne inorganique jusqu'à l'idéal de la volonté libre.

— Une loi d'universel développement est exprimée en des termes symboliques.

— Expression propre à frapper et à captiver tout esprit soucieux de ce qui dépasse la décevante platitude de la vie matérielle.

— Les moyens (accessibles à tous) par lesquels l'homme peut arriver, dès ici-bas, à la Béatitude, sont déduits logiquement de cette conception de l'Univers.

LA FAMILLE HERNODEC, de Grimard. — *Les Vies successives*. — Entretiens spirites par les auteurs des origines et des fins suivis des plans de l'espace.

CH. BYSE. — *Le Prophète du Nord*, in-8 avec portrait et planches. Chez Fischbacher.

Le livre de M. le pasteur Byse est un de ceux qui méritent le plus de retenir l'attention et par le sujet qu'il traite et par le travail qu'il a demandé. Les doctrines de Swedenborg y sont admirablement résumées et clarifiées ; elles semblent avoir produit sur l'âme religieuse de l'auteur un effet bien plus profond que celui-ci le pouvait imaginer en commençant son étude ; et cette sorte d'emprise magnétique qu'exerce toute révélation directe sur l'esprit de l'homme a fait que M. Byse voit dans Swedenborg une perfection qui n'y est pas et déprécie un peu d'autres illuminés aussi estimables tels que Bœhme par exemple ; de plus, son érudition est moins sûre quant au mysticisme contemporain : la Société Théosophique n'a jamais été le porte-voix que de certains enseignements hindous et Papus et son école, bien loin de repousser la prière, la préconisent au contraire comme la seule arme licite dont l'homme

puisse se servir en conservant sa véritable attitude. L'idée fondamentale dont on devrait se pénétrer avant de commencer toute étude de ce genre, et qui malheureusement ne germe d'ordinaire dans le cerveau qu'après avoir passé en revue la presque totalité des systèmes d'occultisme, c'est qu'aucune philosophie ne contient toute la vérité, chacun des génies dont l'œuvre éclaire la marche de l'humanité a été posté sur un sommet, mais non pas sur le sommet des sommets.

Mais il ne faut pas non plus individualiser à outrance. Remarquons que tous les illuminés qui se rangent à la suite du Christ ont une méthode pratique ou une morale identique; seules, les théories diffèrent en amplitude ou en profondeur.

Ainsi Swedenborg et Bœhme ont le même code d'initiation; tous deux proclament la nécessité de la foi et de la charité pour être sauvé; tous deux reconnaissent Jésus et la vérité de Sa loi. Mais la théorie philosophique sur laquelle ils élèvent l'édifice de la réintégration de l'homme est fragmentaire. Bœhme a décrit sous d'autres noms, par une intuition étonnante, le plan dont les Upanischads sont une description grandiose; Swedenborg, lui, a vu les royaumes invisibles, les musiciens, les anges qui se meuvent dans les espaces du Souvar Loka, selon les poèmes hindous. Tout est vrai ou plutôt il y a une part de vrai dans toutes les idées de l'homme; le faux absolu ne peut pas subsister dans le monde.

Si Swedenborg a vu juste en décrivant les êtres de l'astral, jusqu'aux anges du plan mental, dont la langue est le nombre, Bœhme n'a pas été moins exact en s'élevant jusqu'à la Nature éternelle qui sort du Père comme une source inépuisable; si le premier rappelle l'existence de centres initiatiques au Tibet, le second emploie les mêmes mots dont les anciens Rishis se servaient pour noter les formes mystérieuses du mouvement dans l'abîme primordial. D'où viennent ces similitudes de doctrine chez des hommes si étrangers aux choses de l'Orient? Pour le savoir, il faudrait être juge des Ames; bornons-nous donc à étudier, et les livres quand ils sont aussi consciencieux et aussi sincères que celui de M. Byse, et la Nature, quand nous avons mérité qu'elle lève un pan de son voile. S.

Vient de paraître :

La Librairie des sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques, vient de mettre en vente un ouvrage scientifique d'une grande valeur, ayant pour titre :

*Matière, Force, Esprit ou Évidence scientifique d'une Intelligence Suprême* par H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des Etats-Unis d'Amérique.

Traduit par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'École des Hautes Etudes Commerciales de Paris, ce livre se recommande autant par la force de son argumentation que par l'élévation de ses pensées.

Heurtant de front le matérialisme, l'auteur renverse de fond en comble les théories de Büchner et de ses doctes disciples et démontre par  $a + b$  que ni la matière, ni la force n'est capable de produire la vie et que l'hypothèse d'une intelligence suprême qui pénètre, anime et dirige tout, est la seule admissible ; la seule qui donne la clef des mystères de la création et satisfasse la raison.

Publié à New-York et à Londres, en 1895, le livre du colonel Lazelle reçut les plus grands éloges de la presse, et les hommes de science, ses compatriotes, y firent un accueil si chaleureux que la première édition en fut épuisée en quelques mois. Nous ne doutons pas qu'il ne soit apprécié de même par tous ceux qui chez nous s'occupent des grands problèmes de la destinée humaine et sont à la recherche de la vérité. Prix : 2 fr. 50.

## CORRESPONDANCE

Paris, 27 juin 1902.

CHER MONSIEUR,

Je viens de lire avec intérêt votre article paru dans *l'Initiation* du 9 juin, relatif à la catastrophe de la Martinique.

Permettez-moi de vous relater en peu de mots l'avertissement que j'ai reçu quelques jours avant cet événement,

et ce dans l'unique but, non pas d'annoncer un événement accompli, mais de vous fortifier si possible dans votre appréciation sur les *causes* de la catastrophe et indiquer qu'elles peuvent être prises en très sérieuse considération.

Donc, fin avril dernier, le matin en état de sommeil, je vois une croix en bois noir, telle que celles ordinaires dans les cimetières.

Cette croix m'est remise entre les mains et je prévois que la mort va frapper. — Où ? Je n'en sais rien.

Aussitôt après, la porte de mon logis s'entr'ouvre et par l'entre-bâillement apparaît la tête et une partie du buste d'une femme très brune et d'un très beau caractère.

C'est la Parque qui sourit tristement avec un muet reproche qui semble m'être adressé.

Je me précipite au dehors et constate qu'une très longue trainée de matières incandescentes (environ 300 mètres) menace d'incendier mon logis, et c'est avec peine que je parviens à l'éteindre.

Cette vision très nette m'a beaucoup frappé ; à partir de ce moment, il m'a semblé percevoir, même à l'état de veille, les signes évidents des influences mauvaises déchaînées dans l'atmosphère (orages, grêle, etc.).

20 juin. — Je vois une porte qu'on ouvre brusquement, un homme, *un chef d'État* est poussé dehors par cette porte et précipité sur le sol où je le vois inerte, tel un paquet de haillons.

. R. S.:: I.::

## NOTE

Les disciples de la Nouvelle-Église, suivant les doctrines d'**Emmanuel** Swedenborg, ont un Culte public, au Temple de la rue Thouin, 12, près du Panthéon, tous les dimanches à 3 heures absolument précises, par M. de Ronden.

Une Bibliothèque publique et gratuite, ouverte tous les jours de 2 à 5 heures, est à la disposition du public qui désire connaître les ouvrages de Swedenborg.

M. le Vice-Président du Comité est à la disposition des personnes qui désirent des renseignements, le jeudi, de 2 à 4 heures, et le dimanche de 2 à 3 heures.

\* \* \*

Librairie du Panthéon. — M. Royer, 5, rue Soufflot, a organisé un service de port à domicile de livres d'occultisme anciens et modernes. — Nous recommandons cette excellente combinaison à nos lecteurs de la Province et de l'Étranger.



---

*Le Gérant : ENCAUSSE.*

---

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES  
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF  
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

---

Vient de paraître :

SÉDIR

# Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages . . . . . 1 franc.

---

---

PAPUS ET TIDIANEUQ

---

## L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. . . . . 1 franc.

---

---

JOANNY BRICAUD

---

## Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. . . . . 0 fr. 50

# AVIS A NOS LECTEURS

---

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.*

*Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.*

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,  
50, Chaussée d'Antin :*

## LE TABLEAU NATUREL

**Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers**

*Un volume in-8 au prix de 7 francs*

ET

## L'Homme de Désir

*Un volume in-8 au prix de 7 francs.*

*Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.*

---

---

### Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

# L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. O. O. ✘

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



56<sup>me</sup> VOLUME. — 15<sup>me</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE DU N° 11 (Août 1902)

### PARTIE EXOTÉRIQUE

*Les matérialisations* (p. 97 et 98). . . . . Sédir.

### PARTIE PHILOSOPHIQUE

*Notes sur l'Islam* (p. 99 à 107). . . . . Abdul Hadi.

*La morale chinoise* (p. 108 à 112). . . . . Matgioi.

*Lettres magiques (suite)* (p. 113 à 140). . . . . Sédir.

*Notes sur la grammaire de Pânini* (p. 141 à 159). . . . . X.

*Au Pays des Esprits* (p. 160 à 168). . . . . X.

### PARTIE INITIATIQUE

*La Science et l'Ignorance* (p. 169 à 176). . . . . Sédir.

### PARTIE LITTÉRAIRE

*Orphée* (p. 177). . . . . Jules de Marthold.

Un étrange phénomène lumineux. — Correspondance. — Bibliographie. — Revues et journaux. — Prémonitions.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé  
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FR.

# PROGRAMME

---

**Les Doctrines matérialistes ont vécu.**

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

**Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion**, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie**, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



## PARTIE EXOTÉRIQUE

---

### LES MATÉRIALISATIONS

---

On appelle ainsi, en spiritisme, les phénomènes médianimiques qui consistent dans l'apparition objective d'une tête, d'un corps tout entier, d'un membre d'un objet même. Suivant le plus ou moins de réussite du phénomène, la matérialisation peut être plus ou moins dense, plus ou moins compacte, résistante au toucher, et parfois même, s'il s'agit d'un objet, subsister un temps assez long. Quand c'est un être humain dont la forme apparaît, le fantôme peut parler, marcher, se mouvoir; il craint seulement la lumière à rayons rouges : telles furent les matérialisations célèbres de William Crookes obtenues avec miss Cook. Les phénomènes sont plus rares en France qu'en Angleterre, en Allemagne ou surtout aux États-Unis, soit à cause du manque de médiums, soit à cause des différences dans la constitution électro-magnétique du milieu.

Les médiums à matérialisations sont difficiles à rencontrer ; le phénomène exige une énorme dépense de fluide très lourd, très physique pour ainsi dire. Dans les expériences de l'ingénieur Donald Mac Nab,

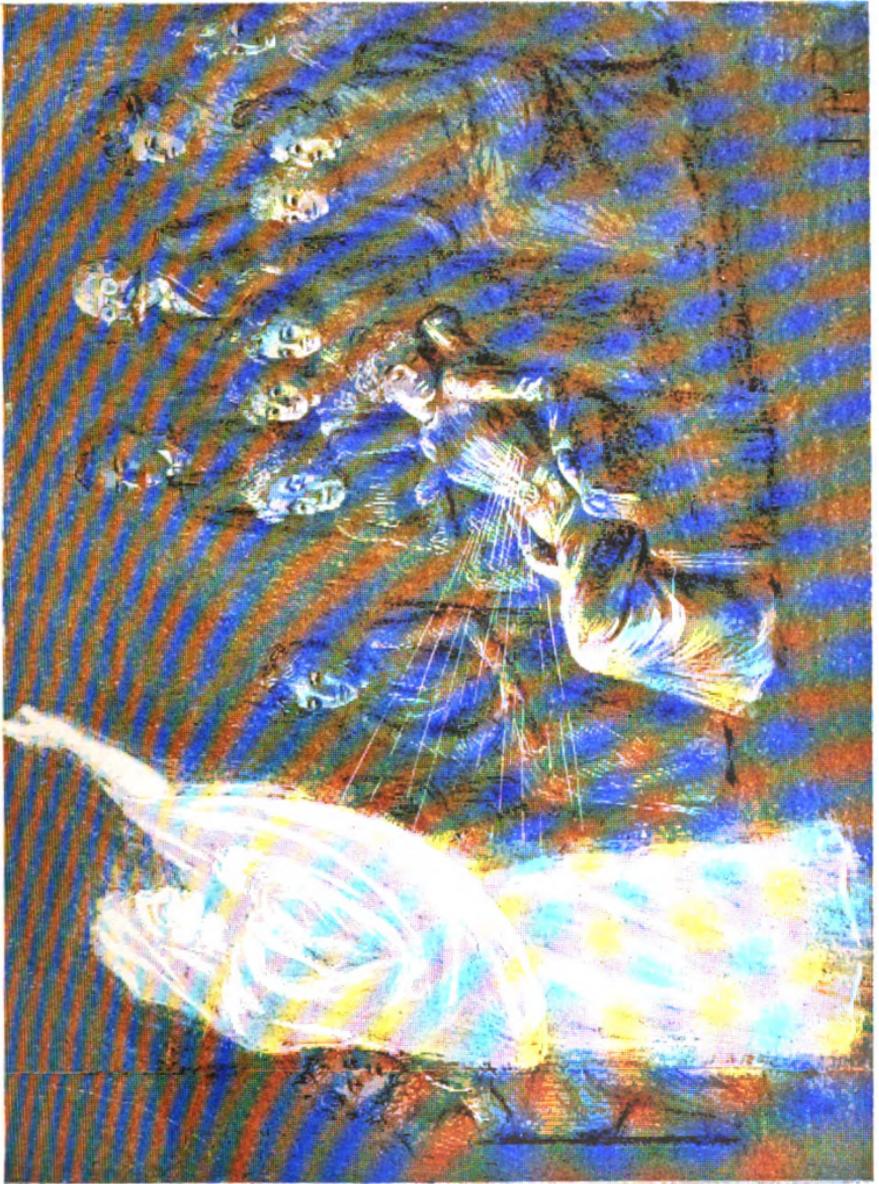
si mes souvenirs sont exacts, on put voir ce fluide sortir des flancs du médium à la hauteur de la rate, sous forme de vapeurs blanchâtres, et donnant l'idée d'une sorte de parturition extraordinaire.

On a vu, chose plus rare, une femme, Mme d'Espérance, après avoir été le médium de beaucoup de matérialisations devenir la victime pour ainsi dire d'une dématérialisation partielle : ses jambes ont disparu, se sont fluidifiées pour ainsi dire, plusieurs fois : on peut lire là-dessus d'abord les mémoires de cette dame, intitulés *Shadow-Land* et traduits en français, puis dans un travail d'Aksakof traduit par le colonel de Rochas : *Sur un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium*.

Au point de vue occultiste, la théorie du phénomène est la suivante : Si une entité invisible veut se communiquer de cette façon sur notre plan, il lui faut trouver un milieu magnétique bien calme et surtout un médium dont le corps astral soit riche de cette sorte de fluide qui est très proche de notre matière physique ; c'est ce fluide que l'entité appliquera sur sa forme invisible comme un sculpteur applique de la terre glaise sur une carcasse en fils de fer.

Quant aux objets, leurs matérialisations ne sont presque toujours que des intégrations de formes matérielles qui ont été désintégrées soit dans les pièces voisines, soit à des distances bien plus considérables.









## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

*Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

---

# Notes sur l'Islam

---

La situation actuelle entre l'Orient et l'Occident peut être attristante et grave au premier coup d'œil, mais quiconque croit que la puissance d'Allah comprend et le bien et le mal, ne s'étonne pas et ne s'afflige pas. Tout est providentiel, et là où l'homme blasphème, profane et déchire, là, même, le Clément, le Miséricordieux fait germer le bien. Les destinées s'accomplissent par delà des morts et des ruines selon d'obscures lois d'équilibre éternel et de relations mystérieuses. Cependant, au-dessus des orages et des cataclysmes, les vœux des croyants constituent une force cosmique.

Admettons un instant que l'on puisse détruire toutes les copies de la Sublime Lecture et tuer tous les croyants jusqu'au dernier : l'Islam vivra quand même, car son pays n'est pas de ce monde. Dieu n'a pas besoin de nous, mais nous avons besoin de lui. Nous luttons par un devoir religieux, qui nous est imposé, et que nous accomplissons avec une joie humble. Toutefois nous aimons mieux que nos prières arrivent au trône du Très-Haut, plutôt que

le succès dans ce monde. La religion des saintes formules, l'alchimie de l'espoir et du repentir, la théologie de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme, la dévotion en profondeur, simplicité et sincérité, l'initiation par la volupté et l'ivresse spirituelles, par la *sensation intérieure* du céleste, ne peut pas disparaître.

Je me suis demandé pourquoi les Européens ont si peu et si mal compris l'Islam. J'en ai eu deux raisons, dont l'une est due à une politique occulte, et l'autre à la nature même de l'intellectualité occidentale.

Après les croisades, il y eut une époque de relations amicales entre l'Orient et l'Occident par les Templiers, qui, seuls, parmi les Européens de cette époque, pouvaient communiquer avec les musulmans. L'esprit oriental y pénétra, alors, pour la seconde fois, après la naissance de Jésus (que la paix divine soit sur lui!) sous forme d'art et de poésie. Cette étincelle inquiéta les puissances ténébreuses. La mort des Templiers lucifères fut décidée. Mais le flambeau vacillant, alimenté par la Sicile et l'Espagne qui était à cette époque une terre bénie, ne cessa de briller, et la civilisation de la renaissance s'élabora aux rythmes arabes des troubadours. Les rapports avec l'Orient devenant plus rares, le mal triompha. L'esprit anti-oriental, clérical chez les Latins et luthérien chez les Germains, eut le dessus. Une horrible époque s'ensuivit qui prit fin par un événement à la fois extraordinaire et banal, la Révolution française. Depuis cette époque, l'équilibre politique repose sur une étrange trilogie composée du mage, de l'Orient et du peuple.

Maintenant, l'esprit du mal cherche à troubler cet équilibre. L'esprit du bien veut le raffermir.

Depuis la mort des Templiers, l'esprit du mal, représenté par les trafiquants du temple, et les adorateurs de l'argent, cherchent par tous les moyens à séparer l'Orient de l'Occident, dont l'union sera l'avènement du royaume de Dieu.

Le développement rapide des communications nécessite une tactique spéciale. L'Orient fut inondé de missionnaires, répandant la haine contre l'Europe, qui à son tour fut remplie de mensonges absurdes à propos des sociétés musulmanes et de l'Islam en général. Voici pourquoi l'Occident qui, aveugle, désire, et l'Orient qui sait, mais ne veut pas, sont prêts à s'égorger au lieu de s'entendre et de s'allier.

La pensée latine, dirigée par des prêtres retombés dans le paganisme, n'a pas voulu comprendre l'Orient. La pensée germanique ne l'a pas pu, étant trop débile.

Le penseur germanique, semblable à certains malades, absorbe beaucoup et ne digère rien. Aryen par excellence, il ne pense qu'avec une partie infime de son être, qui n'appartient même pas aux régions supérieures des facultés humaines. Protestant et vivisecteur, il sera toujours, à *moins qu'il ne se convertisse à un sémitisme quelconque*, l'homme des soleils d'hiver et des yeux aux regards froids.

C'est le prêtre antimystique avec ses deux auxiliaires irresponsables, le missionnaire et le levantin, ainsi que le matérialisme germanique, qui empêchent l'union de l'Orient et de l'Occident.

D'un autre côté, l'Orient n'est pas sans faute. Il a négligé l'effort sacré (Eldjihâd), et n'ayant rien fait pour répandre l'Islam parmi les Européens, ceux-là pénètrent en Orient pour des raisons de lucre. Mais c'est une apparence. En réalité, ils sont inconsciemment attirés par une force invisible vers la conversion sémitique.

Quoique très ignorant et sans autorité, je me permets d'adresser aux lecteurs de *l'Initiation* quelques paroles sur des idées musulmanes générales. Peut-être apporté-je de l'eau à la rivière. Je n'ai rien de nouveau à annoncer. Je veux seulement faire comprendre la portée de quelques croyances islamites que tout le monde connaît.

Ce qui frappe d'abord dans l'Islam, c'est son intensité vitale. Regardez d'abord son homogénéité. Tous les musulmans se reconnaissent d'après un facies spécial. Tout produit artistique ou littéraire musulman porte un cachet original. Pourtant, chacun dans son sol, Arabes, Turcs, Persans, Indiens, Malais, Berbères, Soudanais, etc., diffèrent tous entre eux. Chacun synthétise merveilleusement son ciel et le coin de terre qu'il habite, d'après les formules arabes. Aucun n'est dépaysé par la religion des Arabes, et pourtant tous sont unis. Je vais encore plus loin. Je dis que le Persan est devenu plus Persan après son Islam qu'il ne l'était avant. L'Indien comprend mieux la nature indienne que l'Hindou. L'art musulman de l'Inde, en dépit de ses rigoureuses formules, reflète bien plus fidèlement le pays que l'art hindou, manifestant ainsi une plus grande puissance de l'esprit sur

la matière, un équilibre de conscience mieux lié, une plus grande charité cosmique et force rédemptrice.

Ainsi *l'islam est une discipline qui émancipe*. A la fois régional et universel, il met la patrie dans le cœur de l'homme et le dispose à être chez soi partout.

Il est la seule chose au monde qui soit plus forte que les atavismes et les hérédités. J'ai vu des hindous et des bouddhistes transfigurés après quelques années de pratique de l'islam. On eût dit qu'ils avaient changé de race.

Cette énergie vitale de l'islam provient de ce fait, qu'il est l'essence même de l'idée sémitique, son expression la plus simple et la plus universelle. Or, le sémitisme est toujours une force sur un plan quelconque.

Jadis, le catholicisme était plus oriental. Il avait alors sur les esprits une influence analogue à celle de l'islam. Les éléments païens ayant prévalu, il ne produit guère que des sataniques ou des athées.

Les extrêmes se touchent. L'islam et le paganisme germanique, moderne ou antique, adorent tous les deux la force.

Le Germain ne connaît que la nature, qui, d'ailleurs, le maltraite. Il n'adore que ses différentes forces malgré leur fumier. Aussi, l'Allemagne est le pays où l'on mange le plus de porc. Le musulman, qui a une âme immortelle et qui vit sur plusieurs plans d'existence à la fois, ne reconnaît que la force de Dieu. Dans les moments de malheur, tout musulman s'écriera : « Il n'y a de terreur et de force que celles qui viennent de Dieu le Haut, le Grand », et le plus effroyable des événements ne sera qu'un rien, mû

par un souffle divin. Voilà la différence entre le matérialiste et celui qui ne l'est pas.

La religion fortifie le musulman en le séparant de tout ce qui n'est pas Dieu, et en le livrant seul avec la force des forces. *L'Islam est un grand isolant*, et plus l'isolement est parfait, plus il y a de force acquise. La contemplation religieuse consiste à voir le monde au-dessous et à la suite de Dieu, et rien par devant lui en dehors de ses voiles qu'il dispose à son gré. Le penser religieux consiste à retrouver Dieu au fond de tout. Ces deux regards, l'un en haut, l'autre en bas, sur l'enchaînement des émanations sont tous les deux licites.

La prière offre d'étranges analogies avec la contemplation, quoique l'une soit une œuvre et l'autre une réception, en quelque sorte une passivité. La prière centralise le cosmos en la forme humaine et le présente au créateur sous quatre aspects différents. Celui qui prie a Dieu devant lui et le monde derrière lui.

Je veux finir le chapitre de l'intensité de l'Islam par quelques mots sur son anthropomorphisme, à propos duquel les théologues s'expriment avec une certaine réserve. Les statues religieuses sont absolument défendues, car elles sont toujours l'œuvre de l'homme. Or, un simple mortel, fût-il le plus savant des docteurs, n'a pas le droit d'imposer sa conception de la divinité avec une précision aussi matérielle que celle d'une statue. Personne en l'Islam n'a le droit ni le pouvoir de montrer Dieu à son frère ou de s'interposer entre lui et l'homme. C'est pour cela qu'il n'y a ni statues ni prêtres parmi les musulmans.

L'absence de tutelle religieuse est la plus précieuse de toutes les libertés humaines. Par elle, le monde musulman est non seulement égal mais au-dessus des nations (1) qui avec lui constituent la tétralogie libertaire du monde entier. Je répète : statues et clergé dans la mosquée porteraient atteinte à l'universalité des formules, ce qui serait un sacrilège. Ces formules, en dépit de leur rigidité, sont la base des pensées vivantes, car elles s'appliquent à tous les mondes, à tous les ordres correspondants ou parallèles, et constituent des rapports entre eux.

Or, la pensée vivante et intense est toujours anthropomorphe, car elle remplit tout l'être du penseur comme le métal fondu remplit le moule. Elle se ressent de l'organisme tout entier, qui a présidé à sa conception.

\* \*

L'Islam est la seule religion exotérique, qui reconnaît, de par Qanon, la démonstration par harmonie, c'est-à-dire que la beauté manifeste la vérité. L'éloquence du Qorân est citée en témoignage de son origine céleste. Un symbole de l'ornement est la poussière sur le front de l'adorateur, quand il se prosterne dans la prière. La terre devient belle quand elle est touchée par celui qui s'humilie devant le Créateur. Quand l'athée dit que l'œuvre d'art est un

---

(1) Les trois autres sont : l'Italie, qui représente la liberté sentimentale; la France, qui représente la liberté intellectuelle, et l'Angleterre, qui représente la liberté politique.

coin de nature vu à travers un tempérament, il ne fait que parodier une vérité éternelle.

..

La société musulmane est absolument le contraire de celle de l'Europe. Aucune loi européenne ne défend l'accaparement des denrées ou des premières nécessités de la vie. A peine mettent-elles quelque frein à l'usure. Le pauvre n'a que le droit qu'il peut prendre. C'est pour cela que la révolte *en Occident* ne constitue aucun péché. Toute l'activité sociale repose sur le mépris et l'exploitation du pauvre. L'aumône même est une humiliation.

Dans la société arabe, le désir des biens de ce monde est presque un péché. L'argent, c'est-à-dire le gain, est presque impur, même acquis par un trafic licite. Il ne peut être purifié que par l'abandon de la dixième partie au profit des nécessiteux. Cette dîme s'appelle même Zakât, qui signifie : purification ; elle est d'obligation qanonique. La pauvreté est un mérite. Quand elle est volontaire, elle est considérée presque comme une sainteté. Faqîr et Dervich signifient tous les deux : pauvres. La présence des étrangers, des étudiants et des hommes pieux est regardée comme une bénédiction pour un pays.

Le principe social arabe est à la fois *fraternel et aristocratique*. Le riche, le savant, le fort ont des devoirs vis-à-vis du pauvre, de l'ignorant et du faible. « Noblesse oblige » est de conscience populaire en pays de l'Islam.



*L'Islam est surtout un état mental*, qui résulte d'une adoration à la fois sincère, hiératique et rituelle. Les détails dogmatiques n'ont pas de sens pour celui qui ne pratique pas. L'étendue du savoir théologique dépend de sa profondeur qui à son tour dépend de la pureté et de l'intensité de l'adoration.

Une œuvre d'art est lettre close pour quiconque n'a pas le goût ou l'éducation esthétique. De même, les vérités de l'Islam sont absolument inaccessibles pour quiconque les étudie à froid, sans entraînement sentimental préalable. L'initiation est aussi, dès le commencement, une culture d'émotivité. Elle est presque toujours guidée par un cheik auquel le mourid doit une confiance absolue. Ce cheik ne peut pas être comparé avec un prélat, encore moins avec un maître d'école. Il est plutôt un père spirituel, que l'on *choisit* et que l'on peut quitter quand on veut. Le fait d'avoir quitté l'un, même pour suivre un autre, ne doit pas être considéré comme une insulte faite au premier. Loin de là.

ABDUL HADI.

(A suivre.)



# La Morale chinoise

---

[Nous extrayons ces pages d'un beau roman publié en 1899 par Matgioï chez Ollendorff: *le Maître des sentences*. Nous souhaitons que nos lecteurs goûtent toute l'esthétique de ces raisonnements subtils et qu'ils s'en puissent faire comme une transition aux conseils presque identiques des Évangiles sur les mêmes sujets.]

Vois donc quelle place tiennent, au bout d'un siècle, les actions des hommes, et si l'on sait, quand on se sert d'une belle invention, ou qu'on applique une bonne loi, le nom de leurs auteurs. Qui a découvert la boussole ? Qui la poudre ? Qui a nommé le zodiaque ? Qui a décrit la forme de la Terre ? Tu n'en sais rien ; tu en attribues le mérite à d'heureux imposteurs. Seul le livre donne l'immortalité ; ton esprit reste en tes discours ; et tes discours, s'ils valent, sont gardés dans les livres et sur les papiers souples ; les petits enfants y apprennent à lire, et les jeunes hommes en répètent les caractères ; c'est ainsi que ton âme devient éternelle et se répand dans le monde. Mais, hors cela, vois même, en nos familles, la place matérielle, que tient l'aïeul après dix ans de tombeau. D'abord, je le sais bien, précieusement on garde sa

place sur le lit et au foyer, on respecte ses traditions ; on laisse en place tout ce qui le rappelle, ses vêtements, sa plume et son turban ; puis, un peu après, on assemble tout dans une armoire, parce qu'il est venu un petit enfant auquel il faut faire de la place ; puis on a besoin de l'armoire, et on relègue les vieux souvenirs au fond de la chambre où l'on ne va plus ; et un jour enfin, le petit-fils, qui n'a rien connu de son ancêtre, se débarrasse de cet amas encombrant et suranné. Rien ne demeure du mort, que sa tablette à l'autel de famille, et son esprit, s'il a méritoirement transmis à ses enfants l'héritage d'âme qu'il avait hérité de ses pères. Et, peu à peu, il se confond dans la race dont il fut un chaînon et dont le nom même se perd.

Et cela est un bien. La gloire ? égoïsme posthume : continuation, par delà le tombeau, de notre individualisme condamnable. Fuis-la, et réjouis-toi de la médiocrité, conserve, sans y rien changer, l'esprit et les pensées et les gestes de ta race ; et quand tu y rentreras, morceau anonyme, tu vivras éternellement, dans sa collectivité, de l'existence propre que tes fils te feront dans leur âme et tu participeras, à ton rang, aux souvenirs, aux hommages et aux sacrifices qu'ils feront à cette entité véritable qui est la somme de leurs ancêtres. Ainsi seulement tu vivras de la vie générale des races, qui peut seule être aussi la vie immortelle. Mais si tu préfères un culte individuel, bientôt ton flambeau s'éteindra dans les ténèbres qu'amoncellent les années ; rien ne ressuscitera ta gloire disparue ; rien ne rajeunira ton souvenir oblitéré ; tu tomberas

dans le néant, réparateur de ton orgueil ; tu ne seras plus que le vide, créé toi-même autour de toi. Et l'isolement orgueilleux deviendra le funèbre abandon et le définitif oubli. Punition sévère et divine de ceux qui méprisèrent les suites, les progressions et les chaînes, qui s'érigèrent à côté et au-dessus des leurs, et que la foule future oubliera sur leur vain piédestal. Chaînon, reste dans la chaîne ; fil obscur, ne déserte pas la trame du divin tisserand. Transmets les usages, les coutumes, les dépôts sacrés, et tu seras revêtu de l'immortalité des choses transmises. Là seulement est ton devoir, et tandis qu'ainsi tu vivras, la gloire des plus anciens maîtres du monde ne sera plus que l'assemblage de syllabes étranges et mortes, qui frappera l'oreille sans entrer à l'âme, dont le vain bruit subsistera, et d'où la vie aura disparu.

— Le bien donc seul nous fait vivre dans la mémoire des hommes ? et alors les hautes volontés et les grands desseins, et les fortes conceptions ne servent de rien ? et vous n'accordez le mérite de l'immortalité qu'à la pitié, à la charité, à la bienfaisance et à tous ces tendres sentiments, qui ne sont vraiment à leur aise que dans les âmes féminines ?

— Tu parles comme un rhéteur, interrompit le jeune Thang. Si tu fais le bien pour réjouir ta sentimentalité, ton action demeure une des formes de l'égoïsme et trouve la seule récompense qu'elle mérite dans l'émotion douce que tu éprouves. Tu te satisfais toi-même, et le résultat ne va donc pas plus loin que toi-même.

— Eh, ajouta Luat, il ne s'agit pas de faire du bien

pour le résultat que cela donne, soit chez soi, soit chez les autres. La belle aventure, que de faire du bien à autrui, soit parce qu'autrui en aura de la reconnaissance, soit parce qu'il augmentera sa vie physique ou intellectuelle de quelques avantages qui te feront honneur !

— Cependant, exclama Ayriès interloqué, il faut faire le bien avec discernement, et ne l'adresser qu'à ceux à qui il peut profiter.

— Erreur occidentale et féminine ! riposta Luat. C'est pour avoir nourri cette erreur que vous considérez la bienfaisance comme la conséquence de la sentimentalité, impression en somme inférieure. Il y a toujours un soupçon d'orgueil à prévoir, à scruter, à combiner les conséquences de ce que l'on fait. Si tu ne fais le bien qu'envers ceux qui le méritent, tu localises ton ardeur, et tu diminues la valeur de ton sacrifice, puisque tu veux, avant de l'accomplir, savoir s'il rapportera quelque chose. Mais faire le bien, sans savoir, sans vouloir surtout savoir comment celui qui le reçoit en profitera et le faire également à ceux qui le méritent et à ceux qui le dédaignent, voilà l'action vraiment méritoire et qui nécessite une force de volonté, et une continuité de résolution, auprès desquelles les grands desseins et les caractères bien trempés dont tu parlais tout à l'heure ne sont que d'insuffisantes ébauches. Faire le bien pour soulager tel ou tel, dont les souffrances font mal à ta délicatesse, c'est une œuvre d'individualisme. Mais faire le bien, aveuglément, à tous, et toujours, pour réparer, autant qu'il est en toi, l'universelle injustice au milieu de

laquelle tu vis, et traiter de la même indifférence la reconnaissance et l'ingratitude, voilà l'action seule digne d'un disciple du véritable Dieu. Et celle-là est plus pénible que tous les exhaussements, que tous les héroïsmes, et te vaudra, à toi-même, la récompense et l'immortalité que tu n'auras pas cherchées. Mais peut-être ce sujet est-il trop grave encore pour tes oreilles ; laissons là ces propos qui ne conviennent guère pour un homme qui monte encore à cheval, et viens fumer quelque-une de ces pipes, où tant d'autres, avant toi, trouvèrent déjà le repos de l'esprit contrit, et, plus tard, la solution des problèmes cherchés. Ce que je viens de te dire peut te paraître excessif ; tu y sens cependant un grand fonds de vérité, un peu obscure, mais qui doit s'accorder aux préceptes de ta religion occidentale, comme elle s'accorde à la nôtre. Mais cette vérité ne t'apparaît que comme des éclairs brillants et fugitifs derrière des nuées lourdes et orageuses. Laisse faire le temps et l'enseignement des livres, peu à peu écouté. Et, d'un œil désormais habitué à ses rayons, tu découvriras bientôt l'éclat de la grande lumière. Rien n'échappe à qui sait attendre et se contenter de la page du jour.

MATGIOÏ.



# Lettres Magiques

(Suite)

---

Mais, pour que nous mesurions le vide d'une chose, il faut l'avoir eue à nous tout entière; chacun de nous doit connaître tous ces efforts, ces déceptions, ces angoisses, ces triomphes, ces affres, ces transports, ces rages, ces ivresses avant que même la conception de l'universelle sérénité, de la grande compassion lui soit possible. Ce que la Loi demande de nous, c'est de vivre, le plus intensément, le plus profondément que nos forces physiques, morales et intellectuelles nous le permettent; la Vie n'a d'autre but qu'elle-même; c'est elle qui nous pousse dans les lacets du désir; c'est sa force éternelle qui se reflète dans toutes les petites existences particulières; et c'est elle que nous nous obstinons à ne pas reconnaître, fermant les yeux à ses rayons, bouchant nos oreilles à sa grande voix initiatrice; ou tout au moins ne voulant la regarder ni l'entendre qu'à travers ces instruments imparfaits, marqués du sceau de la destruction et de la mort que sont notre intelligence et notre animisme.

— Mais alors, diras-tu, les hommes sont un trou-

peau inconscient qui vague au hasard de ses caprices et que nul pasteur ne dirige vers les bons pâturages ? Non, nous avons des guides, et de nombreux ; mais différents en cela des bergers de la terre, ils ne prennent soin que de ceux qui viennent à eux et nous laissent libres de les suivre ou de vivre à notre guise ; les moutons voient leur berger, mais ils ne connaissent pas le maître de la ferme à qui obéit le berger ; ainsi nous pouvons connaître et parler avec nos pasteurs, mais les maîtres de nos gardiens sont cachés à nous ; ils vivent ailleurs, dans la ville, où ils travaillent avec plus de profondeur et de généralité ; leur sphère est hors de nos conceptions ; nous ne pouvons pas les comprendre, mais seulement, de temps à autre, reconnaître leur présence invisible à quelque plaisir inattendu, à quelque soulagement à nos travaux.

Lorsque donc nous avons tendu jusqu'à les rompre toutes les fibres de nos énergies psychiques, lorsque les réactions que nos étourderies provoquèrent de la part de la Nature, deviennent trop fortes pour que nous leur résistions, nous commençons à soupçonner que l'homme deviendra peut-être le roi de la création, mais qu'il ne l'est pas encore ; nous étions montés jusqu'alors le long des flancs de la montagne du Moi ; nous allons en redescendre les pentes abruptes ; nous partons de l'orgueil vers l'humilité, de la gloire vers l'obscurité, de la richesse vers la pauvreté. Dieu a, dès lors, vaincu l'homme ; la créature aperçoit le sentier véritable, et son cœur va ressentir avec joie toutes les douleurs de cette agonie mystique, par laquelle il lui est donné de mourir à lui-même pour renaître

plus tard dans la Lumière éternelle et dans la Béatitude de l'Esprit.

Tel est l'avenir qui nous attend tous ; tel est le chemin par lequel ton âme, chère pénitente, va être conduite ; beaucoup de sollicitudes ont, dès maintenant, les yeux ouverts sur toi ; tu ne seras jamais seule, pas plus qu'aucune autre âme ; l'Éternel est seul, mais toutes ses créatures ont des parents et des amis.

### XIII

#### ANDRÉAS A STELLA

Deux mots pour te dire une histoire, chère Stella.

Il y avait avec nous, pendant une excursion, un de ces professionnels charmeurs de serpents appelés soupadhas ; c'était un vieil homme silencieux qu'on nommait Hamira Bhangorr ; né à Bahawal, dans le Hashiarpar, il avait rôdé un peu partout et rendu pas mal de services, disaient les Saïs, à Nana-Sahib.

Il vit un cobra mordre notre cornac ; aussitôt se précipitant sur le serpent, il lui présenta un morceau de résine rouge sombre, ovale, qu'il portait constamment sur lui ; aussitôt le reptile s'enfuit dans les herbes ; Hamira appliqua d'abord sa résine sur la plaie qui était déjà noire, puis un morceau de racine sèche et, en quelques minutes, l'enflure disparût, quelques gouttes de sang perlèrent sur la peau, et le cornac put reprendre la marche. Hamira se tourna vers moi pour m'expliquer que sa résine était la bave solidifiée du Markhôr, le cerf tueur de serpents, et la racine était

celle de la plante dont le Markhôr se sert comme contrepoison. Je savais par expérience qu'il ne faut jamais sourire d'un Oriental si on tient à ne pas perdre pour toujours sa confiance ; j'écoutai son histoire sérieusement.

## XIV

## THÉOPHANE A STELLA

La femme est un cœur ; l'homme est une intelligence ; l'une est amour, l'autre est science ; et laissez-moi ici, chère affligée, vous raconter une de mes rêveries favorites. Vous savez que la plus chérie, parmi toutes ces imaginations où on a dû vous dire que je me complais, c'est l'idée que tout ce qui existe vit ; mais non pas de cette vie collective et muette que les savants attribuent à leurs forces et à leurs combinaisons atomiques, mais d'une existence réelle, objective, concrète, libre et responsable.

Tout ce qui est tangible sur notre terre, les objets naturels, les inventions de l'homme, les idées des philosophes, les volontés légiférantes des rois, les besoins de la foule, les plus humbles morceaux de matière que nous avons assouplis pour notre commodité, tout cela sont des êtres vivants et individuels comme vous et moi ; comme nous aussi, ils ont quelque chose de visible, de sensible et quelque chose d'invisible ; comme chez nous encore, c'est leur invisible où se cache leur force. Les caractères même que ma plume trace sur ce papier ont un esprit qui les vivifie.

Mais ici, ne tombons point dans un fétichisme idolâtrique : cet esprit vivifiant n'a d'énergie qu'autant que moi, scribe, formateur de son corps, lui en insuffle par ma pensée, et que la pureté de ma pensée ou de mon intention est capable d'attirer le type éternel de la Vie qui flamboie quelque part au delà des mondes. Ces caractères ne jouiront que d'une vie temporaire ; si vous déchirez ma lettre, ils deviendront une tribu anarchique de petits sauvages ; si vous la brûlez, ils mourront à la vie physique pour renaître ensuite à une autre forme d'existence.

Tout ce que je viens de vous dire, d'une façon confuse sans doute, est vrai aussi pour les mots : Un idiome est, pour rénover des formules chères à M. de la Palisse, un idiome, non seulement des langues parlées sur cette terre, mais aussi de toutes les langues parlées dans toutes les planètes où peuvent vivre des êtres possédant le don de la parole : donc, si vous ne trouvez pas le saut trop grand, un mot est une image microscopique de la Vie universelle, ou mieux d'un des êtres qui la contiennent.

Sentez-vous maintenant que si j'écris ou si je prononce les mots : quatre, pensée, bien, etc., je dessine avec une plume ou avec ma voix, une petite photographie, déformée, d'un être : le Quatre, la Pensée, le Bien, etc., qui dresse sa stature gigantesque sur le sommet d'une montagne inconnue ou qui marche sur les flots éthérés de quelque fleuve cosmique ? Cela peut-être à cent mètres de la surface du sol, ou par delà Sirius ; car la matière est pénétrable, il y a plus de trois dimensions dans l'espace ; que savons-nous ?

Et, si la Stella civilisée s'effraie de ces paradoxes, qu'elle écoute un peu la Stella sauvage qui sait bien, elle, que l'âme de l'homme est toujours attachée au vrai absolu, et que, par suite de cette union, plus intime que les philosophes et les prêtres ne l'imaginent, l'homme ne peut pas procréer quelque chose de totalement faux.

Ainsi, cet admirable symbolisme de la nature, cette végétation libre, produite par le mariage des efforts de la raison humaine et des secours de la bonté divine, fait que dans le langage courant se cachent des vérités profondes.

On emploie mille fois par jour le mot « amour » ou le mot « raison ». Qui se demande pourquoi le premier est du genre masculin, le second du genre féminin ? Pourquoi l'un exprime le charme de vos sœurs, Stella, et l'autre la force de mes frères ?

Je vous ai parlé sacrifices l'autre jour : voilà le second à faire : oubliez les livres, ils ne sont pas faits pour vous ; plongez-vous dans la vie maternelle et féconde ; écoutez avec votre cœur les battements de son cœur. Laissez les savants dénombrer les formes de la matière, les armées des astres, les légions de plantes ; laissez leurs instruments et leurs algèbres, vos mathématiques doivent être les rayonnements du Dieu qui est en vous ; vos microscopes, ce sont les efforts de votre charité toujours en éveil. Servir est votre devise.

## XV

## ANDRÉAS A STELLA

Tu es dans la main de Théophane, amie que je recommence à aimer d'une tendresse nouvelle; je t'avais prévenue. Maintenant que tu as mis le pied sur la route, il faut la parcourir jusqu'au bout; telle est, du moins, la loi selon mes terribles Orientaux. Je suis moi-même dans une position analogue; tout mon édifice intellectuel s'écroule, et il faut que je marche, impassible, sans jeter un regard en arrière, sans donner un adieu à tous ces pensers, péniblement conquis depuis mon adolescence. Ces Brahmes ont une profondeur de caractère, une détermination, un absolutisme dans l'acte qui nous effraient, nous autres dilettantes français. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des forces de la Nature. L'empire qu'ils possèdent sur eux-mêmes a quelque chose, à mon sens, d'extra-humain; on dirait que leur âme a subi comme une transplantation ou mieux qu'elle a été greffée sur quelque essence venue d'une terre impavide et plus haute. Bons pères, bons fils, bons époux, bons patriotes, là où ils me déconcertent, c'est dans la force qu'ils déploient au milieu des luttes de la pensée et des combats mystérieux soutenus contre les forces inconnues, plus indomptables que l'onagre du Turkestan. Rappelle-moi, à ce propos, une seconde histoire qu'il faut que je te conte un jour où ils me laisseront quelque répit. Ces phases douloureuses où l'être psychique semble se désagrèger comme un champ que

l'on retourne pour être ensemençé à nouveau, ils les disent utiles et nécessaires, et je commence à croire avec eux que, dans l'âme, comme sur la terre, aucune fleur ne pousse sans que la graine ne soit morte auparavant. Piètres consolations, diras-tu ; hélas ! je ne suis pas enchanteur et, séparé de toi par des milliers de lieues, l'espace reste pour moi une barrière ; elle tombera un jour, me disent mes Maîtres, je souhaite de tout mon cœur que Théophane la fasse aussi tomber pour toi. Pardonne-moi de te quitter si vite ; il faut que je retourne au laboratoire, si on peut appeler d'un mot qui évoque les salles froides et décorées d'armoires des universités d'Europe, une cour où les pierres disparaissent sous la poussée des lianes, où l'air est saturé d'aromes, où la lune remplace les lampes électriques, où maîtres et élèves sont vêtus de robes blanches au lieu de redingotes, où enfin les leçons sont dites en vers. Que voilà encore quelque chose qui ferait bon dir les professeurs du Collège de France s'ils pouvaient s'en douter. Enseigner de la physique et de la chimie en phrases rythmées ! Prétendre unir la beauté et l'exactitude, le souffle poétique et la rigueur expérimentale ! Cela est cependant, grâce à l'admirable instrument que devient le sanscrit manié à l'orientale et non plus à la Bopp ou à la Max Muller. Mais te dire tout cela serait bien long ; et puis, j'ai promis la discrétion sur beaucoup de choses et les hommes avec qui je vis sont discrets d'une sorte inouïe, on dirait qu'ils ont appris un art d'oublier, comme nous inventons en Occident des systèmes mnémotechniques. Que de choses nouvelles à te dire !

A bientôt, ô toi qui seras peut-être un jour mon bon génie.

## XVI

## THÉOPHANE A STELLA

Permettez que je vous appelle mon enfant. Le jour n'est pas loin où je pourrai pour vous quelque chose qui excusera un peu ce que ce titre a de protecteur, car nous sommes tous les enfants du même Père, et nous valons tous autant à Ses yeux. Mon enfant, disais-je, j'avais commencé à vous parler de l'Amour, et son inéluctable épouse, la Mort, est venue aussitôt vous visiter. Car cette tristesse, ce découragement, ces doutes, le désespoir, la morne indifférence pour tout, ce sont les formes d'une des morts les plus douloureuses qu'il soit donné à l'être humain de subir. Je dis « donné », car ces souffrances sont bénéfiques et salvatrices ; je ne vous dirai ni pourquoi, ni comment vous allez vivre et alors vous comprendrez tout. Votre ami, Andréas, avait une recette qui vous aurait aidé à supporter ces tortures ; il ne vous l'a pas dite, non seulement parce qu'on lui avait ordonné le silence, mais surtout parce qu'il ne vous croyait pas capable de la mettre en pratique.

Cette recette, la voici : elle consiste essentiellement à découvrir dans le fond de notre conscience le piédestal où trône notre vrai moi, à escalader ce piédestal et à regarder de là nos soldats se battre : la pensée qui s'effrite, le cœur qui perd son enthousiasme, la

volonté qu'abandonne la foi. Mais cette recette est dangereuse, car on arrive ainsi à ne plus s'intéresser à la Vie, et nous péchons gravement toutes les fois que nous négligeons d'agir. Nous sommes des soldats et des laboureurs, notre devoir est de nous battre contre les ténèbres, et après les avoir vaincus, de défricher les déserts qu'elles habitaient. Les livres sont des instruments de travail, la science n'est pas un but, mais un moyen.

Votre cœur de femme fait que vous sentez toutes ces choses; il ne faut pas vous borner là. Vous aimez Andréas, votre amour est un ange vivant; envoyez-le-lui; il ne connaît pas les distances; l'Esprit est partout à la fois; vous aurez à soutenir l'exilé, à le guider peut-être, tout au moins à intercéder pour lui. Vous connaîtrez ainsi, par expérience, quel glaive invincible est l'Amour, pourquoi et comment il est actif, pourquoi la science est passive et de quelles essences se nourrissent les hommes parfaits. Tel est le Grand-Œuvre qu'il vous sera donné d'accomplir, vous deux.

Déjà maintenant, n'êtes-vous pas secrètement avertie par des touches légères au dedans de vous-même de ce qui arrive d'heureux ou de néfaste au bien-aimé? L'Amour grandit dans la mesure où il se donne. Aimez donc tous ceux qui sont autour de vous, et vous aimerez d'autant plus profondément celui avec qui vous serez une seule âme un jour.

## XVII

## ANDRÉAS A STELLA

Pendant que cuisent lentement dans un bassin de cuivre des suc<sup>s</sup> végétaux, je vais pouvoir, tout en surveillant le feu, m'acquitter de la première partie de ma dette.

Tu te rappelles que je t'ai promis l'histoire d'une cérémonie du moderne sivaïsme ; si j'ai pu y assister quoique Européen, c'est grâce à ma connaissance des usages et de la langue du pays, et aussi parce que le soleil a fait de ma peau une chose semblable à un épiderme de yogi ; d'ailleurs, mes amis de la pagode de Ganéça m'avaient accompagné. Ceci se passa quelques mois après mon arrivée dans le pays.

Il faut te dire tout d'abord que, dans la plupart des villes du Malabar, la religion est double ; il y a celle qu'on suit officiellement, au grand jour, puis l'autre dont on s'occupe dans l'ombre, la nuit ; la première n'est plus qu'une suite de rites compliqués. La seconde, nettement mauvaise, gagne ses adhérents par quelque chose qui ressemble à tout ce que l'on raconte des anciens sabbats desorciers. Et les Hindous, quelle que soit leur caste, la plupart de leurs prêtres, aussi peu instruits des mystères que le dernier des Soudras, se retrouvent, en de certaines nuits, dans la jungle, pêle-mêle, toutes distinctions confondues, le riche, le pauvre, le guerrier, le comédien, le lutteur, le domestique, emportés par la même frénésie, dans un formidable tourbillon hystérique.

Le lieu de la réunion était un vaste plateau rocailleux, où le soin des prêtres et de la secte avait, sur un espace assez vaste, débarrassé le sol des arbrisseaux épineux qui le couvraient partout ailleurs, car les terrains où croissent des ronces sont très agréables à Shiva. Il y avait là, pour tout temple, une sorte d'estrade de pierres, sur laquelle se dressait un bûcher, préparé à l'avance, et aux coins, les lingams classiques. La cérémonie comportait un festin et une cérémonie religieuse. Le festin, préparé par quelques fidèles établis à demeure sur la lisière de la jungle environnante, se distingua par une abondance pantagruélique et par la violation systématique de toutes les règles que les dieux ont donné aux hommes pour connaître les aliments permis ou défendus. Les gibiers, les viandes illicites, les liqueurs alcooliques, les vins épicés, les racines chaudes, rien ne fut épargné pour allumer dans le sang des convives un feu qui, à mon sens, devait servir beaucoup à la partie religieuse de la fête.

Contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire, dans les réunions de Shakteias, il n'y avait pas de femmes dans notre assemblée, mais le fait de se trouver entre hommes n'ôta point aux assistants cette gravité si souvent imposante sous laquelle l'Hindou cache toutes ses émotions ; l'ivresse même où beaucoup tombèrent fut digne et sobre. Je ne connais que des lords qui puissent supporter tant d'alcool avec le même flegme. Mes guides et moi nous étions prudemment abstenus du festin ; il nous aurait été autrement presque impossible de résister au vertige dont toute l'assemblée allait devenir la proie.

Après le festin, les assistants, sous la direction de quelques chefs, commencèrent une danse lente et compliquée dont les figures symbolisaient, paraît-il, la légende de Dourga. Pendant ce temps, quelques vinas, des tambourins et une espèce de clarinette, soutenaient en mineur une psalmodie chantée ou plutôt murmurée par neuf prêtres. C'est ici que commence le côté bizarre de la réunion.

A mesure que ces danses se prolongeaient, des vapeurs semblaient s'élever du sol, pourtant desséché par le soleil ; elles se condensaient, visibles, sous les rayons de la lune, au centre de chaque ronde de danseurs ; puis du santal, arrosé d'une huile fétide et macabre fut allumé sur le bûcher ; on jeta dans le feu diverses poudres, du beurre fondu, des ossements qui me semblèrent venir d'enfants, et les assistants s'unirent de façon à ne former qu'un cercle mouvant tout autour de cet autel improvisé ; les nuages que j'avais aperçus vinrent aux côtés du foyer, et à mesure qu'un danseur tombait d'exaltation sur le sol, une forme semblable à une femme se détachait de cette vapeur blanche, s'approchait du crisiaque, et peu à peu le plateau tout entier devint le théâtre d'une orgie de luxure auprès de laquelle pâlirent et le *Satyricon* et Louise Sigée et les dessins de Jules Romain. Le phénomène était certainement objectif, car, je te le répète, dès que je m'avançais de quelques pas vers le centre de la scène, je sentais des courants magnétiques d'une puissance irrésistible me saisir au crèvelet.

N'est-il pas curieux de retrouver partout les mêmes

rites quand l'homme veut diviniser le pouvoir de création physique que la Nature lui prête?

Demain, je pense avoir le temps de m'acquitter de ma seconde dette. Que les Devas veillent sur tes nuits, chère délaissée ; pense quelquefois à celui qui pense trop peut-être à toi.

. . . . .  
Je veux aujourd'hui finir l'histoire de la télémobile en te donnant de nouveaux détails ; je te prierai, pour ne pas recommencer des explications ennuyeuses, de te reporter au commencement de mon compte rendu « scientifique ».

Je t'avais dit que les Brahmes considèrent le fluide sonique comme le plus élevé des fluides telluriques, et comment ils établissent une relation étroite entre ses vibrations et celles de la pensée. Si donc il est possible d'inventer un métal bon conducteur du son à un très haut degré, on en construira des armatures que l'homme ou plutôt la force d'un cerveau spécialement entraîné pourra charger à volonté. On aura dès lors une source d'énergie supérieure à tous les dynamismes terrestres.

Mes Maîtres ou plutôt leurs ancêtres ont trouvé ce métal. Sa fabrication demande des soins infinis ; la matière qu'ils emploient est un minerai d'alumine. Mes renseignements se borneront là. Toujours est-il que dans cette caisse transparente dont je t'ai parlé se trouve l'accumulateur en cristal. Quand il faut le charger, sept prêtres se soumettent au préalable pendant quarante jours à un entraînement rigoureux. Ils ne mangent qu'une fois par jour d'une sorte de bouil-

lie de viande de poisson, la cellule où ils vivent est peinte en mauve, les murs sont décorés de dessins représentant les diverses variations de la force qu'il s'agit de capter. Ils passent leur temps dans un état analogue à l'hypnose, obtenu par la répétition d'un mot : le mantram du son. Les époques de ces entraînements sont déterminées au préalable par une étude soigneuse des mouvements magnéto-telluriques. Six de ces prêtres chargent la machine par l'imposition des mains pendant sept jours, durant lesquels ils observent un jeûne rigoureux. Le septième, qui est l'expérimentateur, reste dans la cellule et n'entre dans la cage métallique qu'après le chargement. Ces hommes offrent alors un aspect fantastique. Ils ne peuvent sortir que la nuit, car les rayons du soleil leur brûlent la peau. Leur teint est devenu semblable à de l'ivoire ; leurs yeux agrandis brillent d'un éclat insupportable. Tous leurs mouvements sont comptés ; ils économisent les moindres dépenses de force.

La septième nuit enfin, dès le soleil disparu, la machine est transportée dans la cellule où ont lieu les entraînements ; les six auxiliaires s'assoient le long des murs ; le septième entre dans la caisse dont la paroi translucide permet de voir ses derniers préparatifs. Il est nu, tout son corps est enduit d'un vernis spécial qui en obture les ouvertures ; un bâti isolant lui permet de s'étendre suivant le plan diagonal de l'appareil ; sous son dos se trouvent les accumulateurs ; devant ses yeux est un disque d'or bruni ; à portée de ses mains des poignées en cristal de roche commandent les prises de courant. Ses pieds s'enfon-

cent dans deux petites caisses remplies d'une poussière noire qui est un charbon fait avec le bois d'une sorte de laurier. Il faut se souvenir que l'opérateur ne peut plus respirer dès qu'il est entré dans l'appareil ; il peut cependant accomplir des mouvements volontaires, puisqu'il tourne seul les leviers de cristal. Tout cela se fait en silence ; les aides, lèvres et yeux clos, semblent des statues. On m'avait ménagé, pour que je puisse voir sans danger, une petite cellule adjacente avec un carreau de vert violet. Le local d'expérimentation est, paraît-il, intenable pour qui n'a pas subi les entraînements voulus ; les ondes fluidiques qui y sont condensées peuvent affecter gravement les nerfs cérébro-spinaux.

En cinq minutes, je vis donc ces sept hommes faire leurs préparatifs ; nous étions enfouis à une centaine de mètres sous terre, dans le silence le plus absolu. Je vis les mains de l'opérateur abaisser deux leviers, comme font nos chauffeurs en Occident pour changer de vitesse ; un sifflement perçant me vrilla les tempes, et la caisse d'or transparent avec son mécanicien disparut tout d'un coup. Je n'en voulais pas croire mes yeux ; j'étais éveillé, conscient, sans fièvre, sans exaltation ; je n'avais pris le matin que quelque peu de miel recueilli de mes mains ; je n'étais pas halluciné. Il y avait donc eu ce que les spirites appellent une désintégration. Je restai là plusieurs heures sans que les six statues vivantes aient fait un mouvement. Sankhyananda vint me chercher, en me promettant de me faire revenir au retour de l'étrange voyageur. Comme je lui exposais mes doutes, il m'affirma qu'il

y avait eu, en effet, désintégration. « Le métal de cet appareil mystérieux, me dit-il, est saturé si intimement de fluide sonique, que son image, sa carcasse invisible persiste dans la cellule ; il en est de même pour le corps de l'opérateur. Tous les jours, votre pensée vagabonde en Chine, en France, dans la lune, mais ces voyages-là sont réels ; vous émettez des petits voyageurs, invisibles à vos yeux de chair, et qui retournent à leur point de départ, qui est, pour vous, l'endroit où repose votre moi physique. Mais pour nous, notre moi est là où est notre volonté. Si je pense à Paris, mon moi est réellement à Paris. Donc, il m'est possible d'y transporter aussi son enveloppe physique ; à condition que je laisse ici un noyau où elle pourra se reconstruire ; c'est ce qui a lieu dans la chambre sous nos pieds. Avez-vous remarqué qu'une figure géométrique était dessinée sur le sol à l'endroit où se trouvaient les accumulateurs ? C'est cela le noyau de reconstitution de la machine et du voyageur. »

Je trouvais alors tout cela absurde et fou. A l'heure actuelle, ces idées me paraissent toutes simples. N'en conclus pas, chère aimée, que c'est moi qui suis devenu fou.

Quelques jours plus tard, Sankhyananda vint me prendre et me reconduisit dans le petit cabinet vitré. Je trouvai les six aides dans la même position. A un certain moment, une fluorescence traversa la pénombre ; alors les six étendirent leurs mains vers le petit dessin gravé sur le sol ; une vapeur flotta puis envahit presque toute la chambre, et sans aucun

bruit, la caisse d'or et la momie étendue furent là de nouveau. Les aides prirent l'opérateur, le transportèrent en courant dans une autre cave, où ils le plongèrent tout entier, à plusieurs reprises, dans un bain chaud qui fit fondre le vernis ; il fut frotté et massé ; on lui donna quelques aliments et il remonta vers le plein air, comme s'il n'était pas le héros de l'odyssée la plus fantastique qu'un poète puisse concevoir.

Les aides avaient, pendant ce temps, mis tout en ordre, fermé les issues et réinstallé la *douracápalom* dans le laboratoire ; ils passèrent le reste du jour à inspecter minutieusement les parois de la cellule, pour y combler les moindres fissures.

Que l'intelligence de l'homme est grande, ma chère Stella ! Et ces savants prodigieux reconnaissent volontiers qu'ils ne savent même pas l'alphabet entier de la Science totale ! Ces aveux devraient me décourager : ils ne me donnent que plus d'ardeur au travail.

## XVIII

### THÉOPHANE A STELLA

Les nouvelles que vous envoie Andréas sont une épreuve pour vous, mon enfant, en ce sens que les choses merveilleuses qu'il vous raconte pourraient vous donner l'envie de manger du fruit défendu, comme dit Moïse. Vous avez déjà compris que ce fruit défendu n'est pas la science de la vie, mais bien la science de l'intelligence. Ce n'est pas sans raison

que Lucifer est le premier des savants ; il porte en effet une lumière, mais elle est glacée par l'orgueil, elle meurt de la volupté d'être seule. Le type inconnu du savant, celui dont rêvent, sans pouvoir heureusement le réaliser, tous les hommes que la force de leur pensée enivre, c'est cet archange déchu, créé pour la Vie et à qui son orgueil fait préférer l'image de la Vie ; parce que dans cette dernière il règne, et tandis que dans la première il lui faudrait servir.

Tous les hommes passent à un moment donné par la même épreuve ; celui que vous aimez n'est pas loin de franchir ce tournant redoutable. Ah ! que les forces de votre amour s'exaltent pour émouvoir les anges qui le protègent. **Faites-vous des amis**, beaucoup d'amis pour que vous trouviez des auxiliaires au moment du combat. Amassez un trésor où il vous sera facile de puiser dans quelque temps.

Vous savez que vous ne pouvez rien faire si la nature ne vous prête des milliers de serviteurs ; que de combinaisons, de rivalités, de protections ne faut-il pas pour que vous traversiez un carrefour sans qu'un cheval vous renverse. Aucun de vos actes n'est donc indifférent, et comme la volonté qui les dirige est celle-là même qui, dans le cours des siècles antérieurs, vous a toujours plongé de plus en plus profondément dans les mirages du Moi, de l'Égoïsme, dans les splendeurs fausses de la Lumière Noire, apprenez donc peu à peu à remplacer cette volonté par le souhait des êtres qui vous entourent. Essayez-vous à faire la volonté des autres, vous arriverez vite à faire la volonté du Père ; et quand vous en serez là, vos actes

seront vivants dans l'éternel, parce qu'ils seront accomplis par le Verbe, fils unique de Dieu.

Sentez, chère enfant, comme ces choses sont vraies. Votre cœur ne bat-il pas plus fort à lire des enseignements qui ne sont pas miens d'ailleurs ; je vous les transmets comme on me les a transmis. La fidélité avec laquelle vous les publierez à votre tour sera donc la mesure où vous sentirez votre néant, où vous brûlerez du feu inexprimable de l'Amour divin.

Que votre vie soit une prière ininterrompue.

## XIX

### ANDRÉAS A STELLA

C'est aujourd'hui, bien-aimée, que je termine mon dernier conte fantastique. Il est vrai, cependant, et l'impression que j'ai ressentie à le vivre a été si profonde que beaucoup d'idées ont mûri en moi, et la possibilité d'une synthèse m'apparaît enfin. Mais ne faisons pas trop de métaphysique ; contentons-nous avec de la physique transcendante.

Mes maîtres croient que les forces physico-chimiques qu'ils étudient ne sont pas éparses çà et là dans le vaste domaine des faits biologiques ; ils estiment qu'il y a sur la terre des analogues plus vastes de ce que nos physiciens appellent un champ électrique, qu'il y a une région électrique ou mieux un règne de l'électricité, du magnétisme, du son, ainsi de suite comme il y a un règne des minéraux ou des plantes. Entre cette hypothèse et le désir de la vérifier, il n'y a

qu'un pas, que ces logiciens absolus franchirent de suite. Mais comment percevoir ces règnes des forces fluidiques ? Il fallait ou trouver des appareils sensibles à leur action, pour prolonger le pouvoir de nos sens, ou trouver une éducation spéciale de notre système nerveux sensoriel. Si ces Brahmes eussent été des matérialistes purs, ils auraient cherché selon la première méthode ; s'ils avaient été simplement mystiques, c'est la seconde qu'ils eussent choisie. Mais leur mode d'étude consiste à concilier ces extrêmes du matérialisme et de la mystique ; ils ont donc employé une méthode mixte.

Voici comment je puis t'en rendre compte. Prenons comme exemple le magnétisme ; ils ont cherché à créer un plan magnétique artificiel, puis à connaître les fonctions de la force magnétique dans l'homme et enfin à mettre les deux centres en présence. Pour créer ce plan magnétique artificiel, il leur a fallu dresser des tables de variations ; ils ont trouvé les mouvements les plus frappants du magnétisme terrestre en rapport avec certaines phases de la lune et avec certaines taches solaires.

De plus, ils ont étudié, dans le corps de l'homme, les vibrations de cette même force, et ils ont trouvé que son centre de rayonnement paraissait être le nombril.

Tu sais que les somnambules d'Europe voient dans leur extase, par le plexus solaire, ou par les doigts ; au point de vue psychologique cela veut dire que la qualité sensitive du fluide nerveux a été transfusée dans des nerfs de la vie végétative. Les Brahmes

connaissent de longue date cet art de rendre conscient le système nerveux du grand sympathique ; c'est une partie de ce qu'ils appellent la yoga. Il leur a donc été facile de trouver une série d'exercices permettant de sentir et de penser par le plexus ombilical.

Dès lors, leur entreprise était presque menée à bien. Il ne s'agissait plus que de mettre un sujet entraîné en rapport avec le point de l'espace et le moment où devait se produire un fort rayonnement magnétique ; dans cette vague, l'expérimentateur serait entraîné, en observerait les mouvements et les effets grâce à un point d'attache soigneusement conservé avec le plan physique, pourrait venir prendre pied avec le monde ordinaire en profitant d'un afflux fatal. Ainsi ferait un plongeur dont le séjour dans la mer ne serait pas restreint par les nécessités de la respiration.

Lorsque ces explications et beaucoup d'autres que je ne reproduis pas, m'eurent été données, je m'informai aussitôt s'il me serait possible de participer à une expérience de ce genre. On me répondit oui en principe, mais c'était une chose dangereuse, l'entraînement était long, délicat, pénible ; on risquait ses facultés cérébrales, sa santé, etc... Je répondis simplement que mes instructeurs jugeraient mieux que moi de mes capacités, et nous parûmes de part et d'autre oublier ce projet.

Pendant, quelques mois plus tard, Sankhyananda m'apprit que l'on était décidé à tenter une expérience de ce genre pendant l'hiver ; on avait tout lieu de prévoir pendant une semaine au moins quelques tremblements de terre sur une ligne qui passait

par notre temple, et on n'était pas fâché, à cette occasion, de vérifier quelques vieux documents.

On voulut bien m'accepter parmi les cinq opérateurs. Il s'agissait, en somme, suivant le principe déjà énoncé, d'amener, en un point donné, une grosse partie de la force souterraine mise à l'étude. La loi qui fait que l'eau s'écoule tout naturellement dans le bassin qu'on lui creuse, agit aussi, pour toutes les forces de la Nature, que les Brahmes considèrent comme des substances. Celle qui nous occupe, et qu'ils ont appelée la Tempête-des-Régions-Souterraines, devait être attirée magnétiquement par la création d'un pôle d'une force artificielle analogue et de sens contraire.

Nous eûmes donc des semaines d'entraînement préalable : il y avait des attitudes à garder, des paroles à méditer et à répéter mentalement, un rythme spécial à donner à la respiration, et beaucoup de choses encore à observer. Je ne sais ce que ces travaux donnent de réel et d'éternel à l'âme, mais ils procurent à l'homme une allégresse physique et mentale délicieuse ; on est jeune, les sens actifs, la pensée lucide, l'entendement clair comme un lac tranquille, les choses vous sont amies, la sérénité de la Nature vous pénètre, on se trouve dégagé de l'inquiétude, de l'appréhension, de la souffrance où se débattent les pauvres humains.

Nous commençâmes notre expérience un après-midi avant le coucher du soleil ; on avait choisi pour cela un petit cirque de rochers, aux environs ; le chef de l'entreprise nous avait fait nettoyer le sol ; on l'avait décoré de diverses figures et de lettres qui exprimaient

les propriétés de la Tempête-Souterraine; les poudres, les couleurs, les parfums, les bois, les habits, l'orientation étaient choisis selon ce que l'on avait cru découvrir de semblable à la force inconnue parmi le règne minéral, le végétal, dans le plan de la lumière, des odeurs, des espaces. On me recommanda simplement de ne pas bouger de ma place sous aucun prétexte, même si la terre semblait s'ouvrir à mes pieds. Nous nous assîmes à des endroits désignés d'avance, et nous entrâmes dans un de ces états psychiques qui précèdent l'extase et qu'ils appellent *Dhyàna*; j'étais encore conscient du plan physique; je voyais mes compagnons, notre chef qui, debout et nu, à quelques mètres devant nous, murmurait ses mantrams, mouvant des baguettes allumées à la main, tandis que brûlaient des algues nauséabondes. Je me sentais aussi descendre dans un lieu obscur, semblable à un très vieux palais; les colonnes et les habitants de ce palais faisaient tache sur l'horizon, sur les pierres et les arbres rares de la prairie, comme dans les photographies spirites on voit le fantôme voiler les contours des meubles. L'air aussi semble devenir plus sec, et quoique je ne puisse plus sentir l'intolérable odeur de l'assa foetida, parce que la respiration n'a lieu dans l'état où je me trouvais que toutes les demi-heures environ, un autre goût, comme dit le peuple, m'envahissait la gorge et les narines. Lourde, gras, amer, humide, avec des traînées aigres, cet horrible parfum s'accompagna tout d'un coup du bruit énorme d'un tonnerre assourdi, dans le centre d'émission duquel nous nous serions trouvés. Tous les os de

mon corps répondaient à ces vibrations profondes ; je commençai à souffrir, comme lorsque dans un cauchemar on a la sensation d'une chute sans fin. Les muscles de mes jambes se contractaient involontairement, car mon corps physique avait peur et voulait fuir ; mais je savais que quitter la place, c'était la mort pour moi et pour mes compagnons ; on ne s'expose pas impunément aux rayons découverts des forces secrètes de la terre.

Ajoute à ces angoisses l'inquiétude d'ignorer, de ne pas savoir quoi faire, d'être à la dépendance du maître : le temps que je passai là fut fort désagréable et me parut très long. Or, tandis que j'essayais de rester à mon poste en m'endormant, je vis un peu au-dessus de nos têtes deux yeux qui nous regardaient tous les cinq à la fois avec de la curiosité, de la ruse, et un sentiment supérieur de puissance ; une tête ronde et immobile, couronnée, se dessina ; puis un corps dressé sur une jambe, l'autre repliée ; des vêtements somptueux, des bijoux inouïs ; seulement, aux épaules s'attachaient des bras multiples, une vingtaine peut-être. Deux d'entre eux faisaient, immobiles, devant la poitrine, le geste qui allume le feu magique d'En-Bas. Les autres semblaient des ondes vibrantes tant ils se mouvaient avec rapidité. Et à contempler ce géant fantastique, dessiné en noir sur du noir, vu à la lueur d'éclairs rouges partis de quelque-unes deses mains j'avais la sensation d'une énorme machine à fabriquer de la force, machine intelligente, vivante, mais obéissante comme un monstre antédiluvien domestiqué ; le froid de la frayeur nous étreignait

les reins; la moelle nous gelait dans ce grondement sourd et pénétrant. Un instant, je revis le corps nu du maître ruisselant de sueur. Les feuilles sur lesquelles nous étions accroupis devinrent jaunes; à ce signe, nous connûmes que la Présence des Régions-Souterraines avait fini de parler: tout le fantôme disparut, en effet, sous les rayons de la lune déjà haute. Il y avait six heures que nous étions là, luttant contre la peur intuitive, la plus terrible de toutes les peurs.

La nuit suivante, après avoir dormi tout le jour, car mon système nerveux n'a pas la puissance de celui des Hindous, je reconnus avoir fait un grand pas.

Je vis clairement les forces qui mènent le monde se dévoiler peu à peu suivant la mesure de celui qui les regarde. Elles apparaissent d'abord comme des hasards; ensuite, on les découvre sous forme de fluides, d'ondes, de vibrations; après, longtemps après, on voit que ce sont des êtres individuels. L'enfant qui joue du tambourest perçu par la fourmi savante; elle édifie un système et dit: ce bruit est le résultat d'une vibration ondulatoire, qui naît plus particulièrement aux alentours de ces sortes de continents qui s'élèvent vers le ciel à une hauteur vertigineuse; elle dit cela ou quelque chose d'analogue tout comme un académicien. Si elle va plus loin, elle remarque que le bruit est produit par une sorte de géant barbouillé de confitures, qui brandit des baguettes sur un cylindre; elle est alors le mystique mis en présence avec un des habitants de l'Inconnu.

Je commence donc à comprendre que je ne sais rien: puissé-je seulement sentir la Vie; ah! je souhaite

De toute mon âme pouvoir cela ; je sens que tu m'y aideras et qu'ainsi nous nous unirons davantage malgré la matière, malgré le temps.

## XX

## THÉOPHANE A STELLA

Mon enfant, soyez dans la paix. Bientôt, je pourrai vous dire : soyez dans la joie. Votre cœur s'est agrandi, il a conçu qu'il pouvait vivre par lui-même ; que la beauté de votre corps, un palais, une ville, des fêtes étaient inutiles et nuisibles au développement de sa puissance essentielle. La force de votre amour a découvert à votre esprit quelques-uns des mystères qui composent la vie véritable. Votre amour a lutté pour celui qu'il aime ; il lui a évité des embûches, il a pris sur lui des nuages, des fardeaux, des chemins rocailleux. Vous allez franchir les portes du monde de l'Amour, vous y aurez le rôle prépondérant, vous serez devenus de deux êtres un seul ; Andréas vous donnera toute sa pensée, vous lui donnerez toute votre âme ; ce sera vous la bienfaitrice, mais je puis vous le dire, parce que l'amour vrai s'immole lui-même et s'anéantit dans les abîmes de l'humilité. Vous commencerez à vivre tous deux sous la forme d'un être ailé, resplendissant, immortel ; vous voguerez sur les flots, dans les cieus fluides d'un monde de lumière où les sentiments que nous nommons foi, espérance, charité, sont des substances palpables, nourricières ; vous incarnerez, vous serez une molécule d'une de

ces substances du Royaume sacré dont ses palais sont construits.

Vous serez une pierre vivante, intelligente, bénissante, adoratrice d'un des infinis sous lesquels le Père se révèle à ses enfants.

C'est ici que point la première lueur de l'éternité. La langue des hommes ne peut en rendre l'éclat visible. C'est pourquoi le silence devient nécessaire, et si nous communiquons encore ensemble désormais, ce sera par les pouvoirs ineffables de l'Esprit.

SÉDIR.

*Fin de la première partie.*



# NOTES

SUR LA

## Grammaire de Pânini<sup>(1)</sup>

---

Il y a, dans l'Institut moderne, deux sortes de sciences : les sciences exactes et celles inexactes, qui, à des degrés différents, méritent le titre de romans scientifiques.

Les premières ont pour base constante le calcul, la géométrie, l'expérience sévère ; elles recherchent la mécanique du fait expérimental, l'expliquent toutes les fois qu'elles le peuvent par les propriétés des formes et des nombres.

Les sciences de la seconde catégorie cimentent un nombre plus ou moins grand de vérités par des théories dont la base est le sentiment du théoricien. Les sentiments étant aussi divers que les couleurs, on voit, dans ces sciences, les conceptions scientifiques s'opposer comme le noir et le blanc, ou se culbuter les unes les autres comme les murs d'un château de cartes. Ces contrastes et ces chutes justifient leur dénomination de romans scientifiques.

---

(1) Toute reproduction interdite.

La science exacte force et retient la conviction de tous quelles que soient les nuances des sentiments individuels. Un **savant catholique**, un autre matérialiste, écrivant tous deux l'histoire de la Vie, de la Nature, l'écriront de façons fort différentes, et leur lecteur, s'il n'est ni catholique, ni matérialiste, mais a quelque autre croyance définie, sourira d'eux peut-être, à moins que, d'un caractère mélancolique, il n'en ait compassion. De ces trois sentimentalistes aucun jamais, cependant, ne doutera des calculs de la trigonométrie, ou de la vitesse de la lumière, de la loi newtonienne de la gravitation, de l'équivalent du cuivre.

De même qu'il y a dans l'Institut moderne la dualité de la science exacte et de la science inexacte, il y a aussi, dans la science occulte, l'occulte exact et l'occulte inexact, le premier étant, comme la science moderne exacte, seul capable d'emporter et de fixer à jamais la conviction.

Le mystique voudrait bien voir sa foi dans l'occulte se répandre parmi les masses. Fervent des anciennes Écritures, il voudrait bien que son pressentiment d'un divin savoir sous les antiques symboles soit à tous, enfin, prouvé vrai. Il se dit que cette preuve pousserait certainement l'humanité dans une voie meilleure, mais comme il ignore l'exact de la science sacrée, il ne peut offrir par suite au public instruit et sceptique qu'il veut attirer (1) que des œuvres ayant

---

(1) Nous parlons du jeune mystique. Son aîné, c'est-à-dire l'Initié, sait bien que, pour lui-même, ce qu'il doit faire, c'est développer les pouvoirs qui le libéreront de la furie de l'adver-

l'aspect d'un roman philosophique, d'un échafaudage systématique quelconque, son zèle pour la propagation de la vérité n'est suivi que de très petits résultats.

Il s'en étonne, parfois. Il a bien tort.

Quand il saura prouver l'occulte par l'occulte exact, comme un mathématicien prouve l'aire d'un polygone ou la longueur d'une ellipse, un chimiste les équivalents des corps simples, alors il verra que tout le monde est capable de saisir à l'instant l'existence de l'occulte auquel, auparavant, de ce tout le monde personne ne voulait croire.

Nos *Notes sur la Grammaire de Pânini* indiqueront aux étudiants de la science sacrée, pour la preuve de leur objet favori, des bases solides.

---

La tradition rapporte que le plus célèbre des grammairiens sanscrits, Pânini, était Arhat, et qu'il reçut son ouvrage, le Pâninîyama, de Siva le Dieu de l'Initiation.

Peut-être Pânini fut-il contemporain et ami de Patañjali, le non moins célèbre fondateur de la philosophie Yoga. Quoi qu'il en soit, Patañjali est l'auteur du Mahâbhâshya, le meilleur et le plus renommé des commentaires du Vyâkarana de Pânini, le Grand Commentaire.

---

saire et que pour la masse toute impulsion supérieure, la plus **petite révélation ne doit venir qu'à l'heure calculée. Le sentiment de l'Initié n'est plus celui de l'humanité. Il travaille avec Dieu qui est, dans tout, même l'évolution humaine, le Nombre et la Géométrie.**

L'ouvrage de Pânini a fait l'admiration de tous les orientalistes l'ayant étudié. C'est un prodige de force intellectuelle dont on ne trouve le modèle ou la copie nulle part, dont on ne peut se faire idée quand on n'a pas lu. La plus grande autorité orientaliste de notre époque, le professeur Max Müller, déclare « que ceux ayant examiné l'ouvrage de Pânini admettront sans peine qu'aucune grammaire en aucun langage ne peut rivaliser avec l'étonnant mécanisme de ses huit livres de règles grammaticales ».

Et pourtant le grand savant d'Oxford ne connaît que la face externe de la fameuse grammaire ! Qu'eût-il dit s'il avait su que cette grammaire est tout entière basée sur un système numérique frère des numérations du grec et de l'hébreu ?

On ne connaît pas, pour la littérature sanscrite, de système numérique analogue à la numération kabbalistique. C'est que le système numérique sanscrit est caché dans l'ordre des Sûtras de Pânini. Quand on s'en doute, on le découvre aisément.

Le pur sanscrit du Vêda, des Upanishads, le sanscrit de Pânini, est uniquement le système de la numération anatomique et moléculaire. L'hébreu occulte, le grec occulte ne sont pas différents, dans leur but ; ce sont des systèmes de numération atomique et moléculaire.

J'ai vu dans une revue d'occultisme (1) attribuer 18 atomes à la molécule d'hydrogène, 290 à la molécule d'oxygène. Ces nombres étaient bien connus des

---

(1) Lucifer.

Grecs ; pour l'établir il suffit de compter ὕδωρ; eau, dans ce système numérique grec qu'on apprend sur tous les bancs des classes de lettres. Notons préalablement que le sanscrit donne les molécules de l'hygiène groupées par huit, puis sommons ὕδωρ :

$$u, 400 + d, 4 + \delta, 800 + r, 100 = 1304.$$

Divisons par 4 :

$$1304 : 4 = 326.$$

soit  $18 + 18 + 290$ , ou  $2HO$ , la formule trouvée par le chimiste moderne.

Les nombres naturels découverts par les travaux modernes physiques et chimiques sont fournis par le sanscrit, l'hébreu, le grec, etc., de diverses manières. On y trouve, pour la chimie, tantôt des équivalents en poids, tantôt des équivalents atomiques, c'est-à-dire les équivalents en poids multipliés par 18, tantôt des équivalences abrégées, exemple la somme des molécules.

Trouver les nombres des lettres du sanscrit à l'aide de la grammaire de Pânini, puis montrer qu'on ne peut comprendre parfaitement le sanscrit le plus ancien qu'en étudiant ces nombres à l'aide des découvertes modernes, spécialement dans la chimie, voilà les bases solides — plus que solides, inébranlables ! — que nos « Notes sur la Grammaire de Pânini » indiqueront aux étudiants de la science occulte.

---

La grammaire de Pânini est établie, comme tout le Véda, sur un plan de mathématique alchimique, qu'il est aisé de faire ressortir.

Les deux premiers chapitres du 1<sup>er</sup> livre correspondent au rayon ultra-violet orange, c'est-à-dire, astro-

nomiquement, au Soleil, parmi les cinq Pândavas, les cinq guerriers de race divine, à Yudhishtira (1), parmi les halogènes, au fluor.

Les deux autres chapitres de ce 1<sup>er</sup> livre correspondent au rayon ultra-violet rouge, c'est-à-dire, astronomiquement, à Mercure, parmi les cinq Pândavas, à Bhîma, parmi les halogènes, au chlore.

Le 2<sup>e</sup> livre correspond au rayon violet, c'est-à-dire, astronomiquement, à Vénus, parmi les cinq Pândavas, à Arjuna, parmi les halogènes, au brome.

Le 3<sup>e</sup> livre correspond au rayon indigo, c'est-à-dire, astronomiquement, à la Terre, parmi les fils de Pându à Sahadéva, parmi les halogènes, à l'iode.

Le 4<sup>e</sup> livre correspond au rayon bleu, c'est-à-dire, astronomiquement, à Mars, parmi les Pândavas, à Nakula, et.... grand mystère chimique!... parmi les halogènes.... à l'ozone. Le nom du cinquième fils de Pându signifiant « qui n'est pas de la famille », « rejeté », pointe à la nature de l'ozone, un halogène imparfait pas encore fixé.

Ces quatre livres constituent la portion fondamentale de la grammaire de Pânini. Ils correspondent au Bon Serpent gnostique, à l'acide (2) ; les autres correspondent à l'Adversaire, le Mauvais Serpent, la base. Le physicien a trouvé que la moitié supérieure du spectre lumineux crée l'empreinte photographique,

(1) Littéralement « ferme dans le combat », l'Achille grec.

(2) L'hydrogène, qui, combiné aux halogènes, donne les acides fluorhydrique, chlorhydrique, bromhydrique, iodhydrique (et l'eau ?), n'est que leur forme féminine. Il est Dræpadî, l'épouse en commun des cinq Pândavas.

que l'autre moitié la détruit, c'est-à-dire est Adversaire: le fait fut connu de toute antiquité.

Le second sūtra du 3<sup>e</sup> chapitre du 1<sup>er</sup> livre établit que l'upadéça, c'est-à-dire l'énonciation grammaticale première, a relation avec un signe de l'écriture sanscrite appelé l'anunāsika, qui consiste en un demi-cercle avec un point au centre. En fait, la grammaire sanscrite est fondée sur l'anunāsika.

Dans le troisième degré de la numération sanscrite — le degré SIPUR, dit l'admirable ouvrage kabalistique, le *Sepher Yetzirah* — l'a, première lettre de l'alphabet sanscrit, a pour valeur 1 ; l'n, dental dont la forme sanscrite est l'abrégié du sampi 900 de la numération grecque, vaut 900 aussi ; l'u, troisième lettre de l'alphabet sanscrit, vaut 3 ; l'i, deuxième lettre du même alphabet ; l's, selon sa forme, 60, comme dans la numération kabalistique ; le k, selon sa forme, 20, comme la numération kabalistique et grecque. Par suite, la valeur d'anunāsika dans le degré SIPUR de la numération sanscrite est :

$$1 + 900 + 3 + 900 + 1 + 60 + 2 + 20 = 1887.$$

Or le 1<sup>er</sup> livre de Pānini consiste de :

1 <sup>er</sup> chapitre.....	75	sūtras	} Total : 351 sūtras.
2 <sup>e</sup> »	73	»	
3 <sup>e</sup> »	93	»	
4 <sup>e</sup> »	110	»	

Le 2<sup>e</sup> livre contient :

1 <sup>er</sup> chapitre.....	72	sūtras	} Total : 268 sūtras.
2 <sup>e</sup> »	38	»	
3 <sup>e</sup> »	73	»	
4 <sup>e</sup> »	85	»	

Le 3<sup>e</sup> livre contient :

1 <sup>er</sup> chapitre.....	150	sûtras	} Total : 631 sûtras.
2 <sup>e</sup> »	188	»	
3 <sup>e</sup> »	176	»	
4 <sup>e</sup> »	117	»	

Le 4<sup>e</sup> livre contient :

1 <sup>er</sup> chapitre.....	178	sûtras	} Total : 635 sûtras.
2 <sup>e</sup> »	145	»	
3 <sup>e</sup> »	138	»	
4 <sup>e</sup> »	144	»	

Les quatre premiers livres font donc 1885 sûtras, et nous voyons confirmé que la grammaire sanscrite, la grammaire de la lumière et de la chimie (ou alchimie), est fondée sur l'anunâsika.

\* \* \*

Pourquoi circulaire l'anunâsika ?

Le 1<sup>er</sup> sûtra du 1<sup>er</sup> chapitre du 1<sup>er</sup> livre de Pânini est :

« Vrddhirâdæ ».

« L'*â* long, l'*æ* et l'*æ* sont appelés vrddhi. »

Ainsi la première énonciation grammaticale de la langue solaire est l'*â* long. Dans le calcul des sûtras de Pânini, l'*a* bref se compte 21 ; par suite l'*â* long (ou double) vaut 42. L'*â* long jouit en outre d'une augmentation de 7, qui porte sa valeur à 49.

Décrivons un cercle ayant pour diamètre 49.

Calculons sa surface :

$$\frac{\pi D^2}{4} = 1885.$$

Ainsi, nous voyons que non seulement la grammaire sanscrite est fondée sur l'anunâsika, mais que

l'anunâsika lui-même est fondé sur la première énonciation de cette grammaire.

\* \*

Autre preuve du plan de mathématique naturelle de la grammaire de Pânini :

Le 2<sup>e</sup> livre, qui répond à Vénus, a 268 règles. Chaque règle forme comme une stance non métrée ; se limite par un double trait vertical, comme la stance sanscrite. Outre les 268 règles, il y a les têtes et fins de chapitres qui remplissent un rôle dans le plan de mathématique naturelle, font nombre, comme les stances, par les traits verticaux de séparation.

Le texte que nous possédons donne 15 + 268, ou 283, pour le total des divisions du 2<sup>e</sup> livre.

Pourquoi 283 ?

Dans le septénaire astronomique manifesté, correspondant à la partie visible du spectre solaire, Vénus, la plus brillante des planètes, est le premier rayon. Les anciens rattachaient à ce rayon la « Musique ». Leur allégorie choisissait le cygne, au chant désagréable mais au plumage très lumineux, comme symbole du chant suprême, pour indiquer que la force la plus sonore est la plus lumineuse.

Le physicien moderne a trouvé que les nombres de vibrations des sept notes de la gamme sont :

$$\begin{array}{cccccccc} \text{do,} & \text{ré,} & \text{mi,} & \text{fa,} & \text{sol,} & \text{la,} & \text{si,} & \text{do}_2 \\ 1, & \frac{9}{8}, & \frac{5}{4}, & \frac{4}{3}, & \frac{3}{2}, & \frac{5}{3}, & \frac{15}{8}, & 2. \end{array}$$

En réduisant à l'unité :

24, 27, 30, 32, 36, 40, 45, 48.

Additionnons les proportions réduites à l'unité ; nous obtenons 282. Voilà la raison de la division du 2<sup>e</sup> livre de Pânini. Nous montrerons plus tard que, pour donner un sens chimique au 282 des sept notes de la gamme, il faut le pousser jusqu'à 283, et même jusqu'à 284 ; pousser le 48 jusqu'au 50 des Portes de Lumière de la Kabaiah.

---

Le sens de Pânini qui règle le sanscrit usuel, c'est-à-dire non mathématique, non alchimique, a, dans sa méthode, deux moyens d'abréviation principaux. Ces procédés abrégatifs réduisent la règle grammaticale à si peu de chose que Pânini, sans commentaire, serait difficilement compréhensible.

Le premier de ces moyens d'abréviation est l'« anuvrtti », d'un mot qui, littéralement, signifie « suivant (anu) le développement continu (vrtti) ». L'anuvrtti est la loi qui fixe le sens d'un sùtra par rappel du sens des sùtras précédents, quand nécessaire.

Exemplifications.

Le 11<sup>e</sup> sùtra du 1<sup>er</sup> chapitre du 1<sup>er</sup> livre est :

« idûdéd-dvivanam praghyam. »

« L'affixe du duel terminé par *f*, *û* ou *e* est appelé « praghya. »

Le sùtra suivant, 12<sup>e</sup>, nous dit :

« adasomât. »

« Après l'*m* du pronom adas. »

Et le suivant, 13<sup>e</sup> :

« çé. »

« L'affixe *e*, ayant la lettre indicatrice ç. »

Le 11<sup>e</sup> sùtra a sens par lui-même. Les 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup>

n'en ont pas ; ils n'acquièrent sens que par la loi de l'anuvrtti, laquelle introduit en chacun d'eux le terme pragrhya — ainsi :

Sûtra 12. — (Les lettres précédentes) après l'*m* du pronom adas sont pragrhya.

Sûtra 13. — Le substitut védique des affixes de déclinaison, çé, est pragrhya.

\* \* \*

La seconde des deux grandes méthodes pâniniennes d'abréviation est l'emploi de lettres indicatrices groupant les formes grammaticales par propriétés communes.

Prenons, exemple, le sûtra 53 du 1<sup>er</sup> chapitre du 1<sup>er</sup> livre :

« vicca ».

Il se compose de deux mots, « tiv » et « aç », et par suite de l'anuvrtti, et du système des lettres « it », c'est-à-dire indicatrices, signifie :

« Et (ca) le substitut qui a l'indicatrice *v* ne remplace que la lettre finale de l'expression originelle. »

Disons pour la curiosité du lecteur que la redondance, le mot explétif, sont inconnus dans la chaîne d'acier des sûtras pâniniens, et qu'il est réputé par les pandits que même celles de leurs expressions paraissant le plus dénuées d'importance ont un sens précis.

---

C'est le sûtra 68 du 1<sup>er</sup> chapitre du 1<sup>er</sup> livre qui donne la clé de la numération sanscrite dans Pânini.

« Sva rûpa cabdasyâçabdosajñâ. »

« La forme (rûpa) individuelle (sva) du mot ou son « (cabdasya), sauf (a) pour les mots de définition « cabdasjñâ. »

D'après ce sùtra, pour trouver le nombre essentiel d'une règle grammaticale, il faut éliminer la définition et la lettre indicatrice ; il reste la forme propre (sva rûpam), parfois très simple et, par suite, facile à calculer.

Il faut noter que l' $\alpha$  négatif d'açabdasjñâ n'a que sens d'option, c'est-à-dire qu'il y a des cas où la forme propre définition doit être comptée, pour la recherche des valeurs des lettres, dans le système des mots définis.

La grammaire de Pânini a une base autre que celle que lui attribue le commentaire du pandit moderne et du sanscritiste européen. C'est pourquoi, quand on l'étudie sur sa vraie base, on y trouve parfois des sens inconnus.

Frappant exemple est le sùtra 6 du 1<sup>er</sup> chapitre du 1<sup>er</sup> livre. Le sens externe implique la seule négation et, par suite, le pandit moderne, qui trouve le contraire dans le Véda, est obligé, dans son commentaire, de réfuter Pânini. Mais l'examen numérique montre que Pânini, indiquant l'option, est conforme au Véda.

Notons donc d'abord qu' « açabdasjñâ » est optionnel. Disons de plus qu'on ne trouve pas toujours la même valeur pour la même lettre, parce qu'il y a :

1. — Des valeurs homogènes.
2. — Des affixes aux valeurs de base des lettres.

Valeurs homogènes et affixes se découvrent par l'étude numérique des sùtras pâniniens. Les systèmes de numération occulte n'ont pas l'enfantine simplicité que s' imagine le lecteur superficiel de la numération kabalistique.

Isolée, la forme propre, une ou multiple de l'élément grammatical, dans le sùtra de Pânini ; trouver sa valeur est extrêmement simple. La somme de ses lettres doit donner, s'il rentre dans le plan général, le numéro d'ordre (dans le chapitre) du sùtra l'énonçant, ou ce numéro plus un multiple du nombre de sùtras dans le chapitre. On cherche les nombres des formes propres les plus simples et, progressivement, on arrive à calculer les plus compliquées.

Exemplifions.

Sùtra 13, I. I. — « ce. »

« L'affixe *e*, d'indicatrice  $\zeta$ , est praghya. »

L'indicatrice retranchée reste la forme propre *e*.

Le numéro d'ordre du sùtra dans le chapitre est 13, le nombre de sùtras dans le chapitre 75. La valeur de l'*e* sanscrit dans les 4 degrés de numération qu'emploie Pânini serait donc 13 — ou 13 plus un multiple de 75. Pour la déterminer, on la recherche dans des chapitres ayant un nombre de sùtras non multiple de 75. L'expérience prouve qu'elle est 13, au moins dans une de ses formes.

..

Sept!... le nombre du « Père et de la « Mère », de ce « Cercle Parfait » de « Lumière » que le physicien moderne a trouvé dans ses mesures de longueurs

d'ondes, bien que, dans son ignorance de la numérique naturelle, il n'en ait pas le plus léger soupçon...

Sept !... le nombre des Grands Mystères !...

Sept !...

Est le nombre des degrés majeurs de la numération sanscrite...

.....

La grammaire sanscrite n'est fondée pourtant que sur les quatre premiers, qui correspondent aux quatre halogènes fixés, aux Guerriers race céleste exclus Nakula, aux quatre formes supérieures de l'âme humaine appelées :

1 — Sa, le Verbe.

2 — Buddhi, le Corps Angélique.

3 — Manas, l'Intellect Abstrait.

4 — Anta : karana, la Cause (intellectuelle) Interne et Finale, porte de conscience sur le champ Adversaire. La cause, karana, de la fin, anta.

Le quatrième degré, cause de la fin, axe de réflexion, réfléchit les trois degrés supérieurs, SPR, SPR, SIPUR, dans la matière. Connaissant quatre degrés, en calculer sept est donc facile.

∴

En confrontant :

1 — l'ordre pâninien de l'alphabet sanscrit et son caractère dévanâgari,

2 — les caractères hébreu et grecs, leurs valeurs,

3 — le système du Sepher Yetzirah,

4 — le système spectral découvert par le physicien moderne. Disons entre parenthèse que notre ineffable

contemporain n'a pas fait preuve de grande intuition, en ne voyant pas de suite qu'avec les huit raies noires principales du spectre solaire il avait sous les yeux les deux tétracordes et les huit sons fixes de la lyre d'Apollon. Il vogue à voiles si pleines dans l'illusion, pour l'antique, qu'il ne s'en doute pas encore le moins du monde,

5 — la gravure de tête, pleine d'occulte, de la Bhagavadgītā, l'une des trois grandes autorités de l'hindouïsme,

6 — les architectures antiques, et, parmi celles du moyen âge, surtout Notre-Dame de Paris, nous avons trouvé partiellement la division des trois premiers degrés de la numération sanscrite. L'exposer est en dehors du plan de ces brèves premières « Notes »; cependant, pour l'exemple chimique très remarquable parfois: 1° dans les deuxième et troisième degrés conjoints; 2° en sept degrés — nous nous servirons occasionnellement de toutes nos conclusions.

∴

Nous allons commencer la démonstration des nombres des lettres sanscrites, dans Pânini. Elle ne nécessite point la connaissance des parties du groupe des quatre premiers degrés, mais elle exige une remarque préalable.

De même que le capitaine ayant ordonné qu'une corvée de quatre hommes aille en ville, le sergent-major nomme un caporal pour la commander, de même tout élément grammatical constituant une unité distincte demande une unité en plus.

Exemple... Dans mita, où il n'est pas unité distincte, le *t* vaut 412. Mais si dans Pânini nous le voyons constituer une unité distincte — supposons qu'une règle énonce seulement : (l'affixe) *t* — il vaut 413.

Pour joindre deux lettres il faut ajouter une unité. Exemple : sama = 63 + 7, sma = 63 + 8.

Ceci parce que Jéhovah — Sepher Yetzirah, I, I — est Tzabaoth, « Dieu des Armées ».

Dans nos analyses, nous ajouterons l'unité d'unité distincte à la première lettre.

#### VALEURS DES LETTRES SELON PANINI

Procédons du simple au complexe.

Sûtra 15, l. I, ch. 1 — « ot ».

« L'o final d'un nipâta, particule, est pragrhya. »

Le *t* est indicateur ; la forme propre est *o*. L'anuvrtti va jusqu'au sûtra suivant :

16 — « sambuddhao çâkalyasyêtâvanârshè. »

« L'o final du vocatif singulier (sambuddhi) est pragrhya devant iti, dans la littérature anârsha (non « védique), selon le Rshi Çâkalya. »

Le chapitre ayant 75 articles, la valeur de l'o serait 16 ou 16 plus un multiple de 75. L'expérience prouve qu'elle est 16 + 75, 91, au moins dans une de ses formes.

.....

Sûtra 18, l. I, ch. 1 — « û (anunâsika). »

« La particule *u* long nasal, qui remplace dans la

littérature non védique la particule *u* bref du sūtra précédent, est *pragrhya*, selon Çākalya. »

L'anuvrtti qui court dans ce sūtra est *u* bref. Chapitre, 75 articles. Par suite *u* vaudrait 18 ou 18 plus un multiple de 75. L'expérience prouve qu'il vaut 18, au moins dans une de ses formes.

.....

Sūtra 42, l. I, ch. 1 — « *çi sarvanāmasthānam.* »

« L'afixe *i*, des nominatif et accusatif pluriels des noms neutres, est appelé *sarvanāmasthānam.* »

Retranché l'indicatrice *ç*, la définition, reste la forme propre *i*. L'*i* vaudrait donc 42 ou 42 plus un multiple de 75. L'expérience prouve qu'il vaut 42, au moins dans une de ses formes.

.....

Dans une note antérieure, nous avons dit que le sūtra 13, l. I, ch. 1, indique qu'*e* vaut 13. Cherchons la valeur de l'*a*, et nous aurons un lot efficace de valeurs de voyelles.

Pour intéresser le lecteur, exemplifions la méthode de recherche des valeurs des lettres à l'aide de leurs formes.

Dans les caractères actuels du dévanāgarī, on trouve pour *a* les deux formes ci-contre. Nous y joignons une forme du chiffre sanscrit 7, une forme du *g* de l'hébreu, lequel vaut trois dans la Kabalah.

Le premier A consiste en haut et à gauche d'une forme semblable au ghimel hébreu, valant comme lui trois, et qu'on retrouve dans l'*u* sanscrit qui, troisième lettre de l'alphabet, vaut trois aussi dans le degré correspondant au Verbe Manifesté, le troisième

degré. Au-dessous de ce trois, l'abrégé du sept sanscrit, valant sept. Ces deux formes sont liées à la barre verticale de droite par un arc encore abrégé du sept et valant sept. La barre verticale vaut un.

La somme de ces valeurs, dix-huit, est la valeur de l'a dans les troisième et quatrième degrés conjoints ; dans les quatre premiers degrés il vaut, par suite, vingt et un. La barre horizontale du haut semble appartenir au premier degré.

Examinons le deuxième A.

A gauche, petite barre verticale valant un ; au-dessous, forme proche du ghimel et valant trois ; à droite en bas, deux barres valant un chacune ; à l'intérieur, trait filiforme abrégé du ra sanscrit, de la valeur douze du ra dans le troisième degré. Total dix-huit ; par suite vingt et un en quatre degrés.

L'A, première des voyelles, les lettres de pouvoir, est métaphysiquement la plus importante de toutes les lettres, aussi Krishna dit-il à la stance 33 du dixième chapitre de la Bhagavadgîtâ : « axarânâmakâro-smi. Parmi les voyelles je suis l'A... » Dans les degrés manifestés primaires sa valeur, dix-huit, est le nombre des atomes pondérables de l'hydrogène, le plus important des éléments chimiques négatifs, que les meilleures et dernières spéculations des physiciens chimistes admettent comme le premier né des éléments, et comme ayant été d'abord la seule forme de matière dans notre Univers.

Bien qu'acceptant l'idée du physicien-chimiste que l'hydrogène soit la première forme de matière — hydrogène ou mélange d'hydrogène et d'oxygène (non

combinés) sous apparence d'azote, si l'on se réfère au nombre du grec ἕμωρ « eau », compté dans la numération **sanscrite**, ainsi qu'à la concordance des raies du spectre des nébuleuses avec celles de l'azote — nous admettons pourtant que dans les Pratyâhâra Sûtras, qui sont comme la préface alchimique de Pânini, l'hydrogène n'est que l'*ha*, la semi-voyelle qui correspond à l'*a*, lequel serait le fluor. L'hydrogène serait la « **Mère** » primordiale, la forme butyrique féminine préexistante, mais l'incubation stellaire nécessiterait une forme supérieure **Crux**, Force plutôt que Matière (1), forme butyrique masculine c'est-à-dire phosphorique, lécithine dit le chimiste, et cette forme Force serait le fluor — ainsi du reste que ses parents, chlore, brome et iode.

---

(1) Nous parlons de Force et Matière au sens chimique (alchimique), le seul qui soit considéré dans les Écritures sacrées.

Le spermatozoïde serait dans un livre troisième de la chimie une fonction de lécithine.

(A suivre).



# Au Pays des Esprits

(Suite)

---

## CHAPITRE XXI

— Ces malheureux voyaient-ils votre esprit, Louis, et comment vous reçurent-ils ?

— Ils sentaient ma présence et étaient portés malgré eux à des actes d'adoration. Ces pauvres êtres en haillons s'agenouillaient parmi les débris de leur monde et leurs prières montaient vers moi comme vers un Dieu. Aucun état ne leur semblait plus élevé que celui d'une pauvre âme humaine ! et ma présence leur fut révélée par des lumières spirituelles ! Ils pleuraient en priant et je priais aussi pour eux. Le Butha ressentit l'inspiration et commença à leur parler. Il exprima mes pensées d'une façon assez analogue à celle des médiums à incarnation sur la terre. A ce moment, je fus rappelé et je les quittai ? Mais j'ai appris depuis que les troubles ont cessé dans le village hanté. Chundra, si les hommes étaient mieux informés sur ces « enfers », ne pourraient-ils pas faire progresser leurs misérables habitants ? et soustraire ainsi l'humanité à leur pernicieuse influence, aux souffles du mal qu'ils répandent sans cesse autour d'eux ?

Le byga me montra silencieusement une paire de

pistolets placés sur une table et mon sabre jeté à travers le divan.

— Tant que vous vous servirez de ces instruments de destruction — dit-il d'un ton bas et impressionnant, — des êtres plus malheureux, moins responsables, continueront à répondre aux désirs de leurs supérieurs. Louis de B..., soyez sûr que l'univers progresse *en masse*. Une âme rachetée contribue à l'évolution de toute la création ; une âme perdue fait tomber avec elle des milliers de créatures. Tôt ou tard, l'homme doit apprendre à reconnaître l'existence d'autres mondes, au-dessus, au-dessous, autour de lui. Alors il saura que des légions d'êtres subissent le contre-coup de ses actes. En attendant, la purification d'une seule âme humaine est un triomphe suffisant pour une vie, car c'est parmi les mauvais Élémentals qu'on peut trouver en partie, l'Enfer des hommes.

— Chundra, vous qui SAVEZ, dites-moi qui est Métron ?

— Un chef parmi les Élémentals qui correspondent aux forces magnétiques et électriques des cercles arctiques et antarctiques. Ces régions forment le cerveau et les pieds de la Terre vivante, et soutiennent de vastes royaumes dont les habitants ont les qualités dominantes dans leurs centres. La partie qu'ils occupent leur donne leur tempérament magnétique particulier. Ils réagissent ensuite sur leur patrie en l'émplissant de leur immense activité. Métron est un prince parmi eux.

— Est-il un élémental ?

— Non, c'est un ESPRIT ; un ESPRIT TUTÉLAIRE analogue aux Œlohims de l'ancienne Cabale, qui dirigeaient différents règnes de la création. Vous êtes ca-

baliste et vous comprendrez aisément que tous les pays, toutes les nations, toutes les planètes sont sous la dépendance d'un Ange spécial. Métron lui-même est un de ces vigilants gardiens.

— Je le sais, et si je ne reconnaissais pas l'exactitude de cette doctrine, je serais un aussi piètre cabaliste que presque tous mes frères chrétiens. Cet enseignement est donné du reste dans les Écritures, surtout dans les livres d'Ézéchiël, de Daniel et de l'Apocalypse. On peut également les trouver dans les Cabales orientales et juives.

Laissons cela. Une chose me trouble encore et je veux vous en parler.

C'est l'étrange idée qui m'obsède de voir une ressemblance frappante entre le radieux Métron et l'ami bien-aimé de mon âme, Félix von Marx ; j'ai pensé souvent que Métron était son esprit transfiguré.

Cette rêverie dangereuse pouvait me conduire dans les royaumes du fanatisme et de l'hallucination ; aussi ai-je tenté de la chasser.

— Dans le plan spirituel, les ressemblances sont des similitudes mentales, et n'ont rien des formes physiques. Chaque ange planétaire règne sur des régions où différentes qualités mentales et morales se sont développées. Dans les sphères astrales les grands esprits guides sont comme le centre de cercles où tous se ressemblent parce que les pensées et les desseins sont en harmonie. Sur la terre, l'ivraie et le bon grain poussent ensemble. Tous les genres d'esprits sont réunis dans le tourbillon vital appelé Société ou groupés par Nation. Mais dans le monde astral, l'Ange de la mort

sépare le bon grain de l'ivraie, et tient compte dans son classement de tout ce qui spécialise un homme pendant son existence terrestre et sert à son évolution dans l'Éternité. Chacun est placé avec ses pareils. Félix von Marx, travailleur habile, instruit dans les mystères du Magnétisme vital, a été attiré vers les sphères où l'Occulte dans la création est étudié. Il appartient spécialement à ces royaumes de la vie magnétique de l'univers, dont le réservoir et le centre générateur sont gouvernés, sur cette planète, par Métron. Si j'emploie l'imparfait langage des hommes, je vous dirais que votre ami est un des légionnaires dans l'armée dont Métron est le chef. Il est donc naturel qu'il lui ressemble.

Artistes, poètes, sculpteurs, musiciens, inventeurs, tous les génies dont la réunion forme l'ordre et l'harmonie du monde gravitent vers des sphères spéciales, dès leur entrée dans l'existence spirituelle. — Jusqu'à ce qu'ils aient passé par tous les appartements du Cosmos, et qu'ils se soient rendus maîtres de tous ses éléments séparés, vous pourrez les voir groupés en cercles présidés par des Esprits élevés. Ils sont aussi amenés vers des centres où leurs dispositions particulières trouvent le plus vaste champ de culture que la vie des esprits procure aux habitants de la terre.

— Métron est-il l'Ange planétaire d'élémentals ou d'hommes ?

— Il est l'Ange de tous les esprits humains, des élémentals mortels ou immortels qui subissent l'attraction du royaume qu'il gouverne. Regardez vers le Nord où la gloire de l'Aurore boréale flamboie à tra-

vers tout le Ciel ; admirez le geste silencieux du compas indiquant sa route au marin, au milieu de l'Océan sans bornes, toujours fidèle à l'invisible cerveau de la Terre fixé dans les régions arctiques !

Contemplez l'arbre gigantesque, l'herbe naissante, la fleur élancée ; tout palpite sous la muette influence de l'esprit de vie ! Pensez aux millions d'êtres répandus sur la surface de notre planète qui roule dans l'espace avec une force suffisante pour la briser ; cependant la gravitation attache à sa surface toutes les formes vivantes, leur permet même de se mouvoir, sans le moindre sentiment de danger ! Eh bien ! la glorieuse lumière de l'Aurore, les pouvoirs invisibles de l'aimant, la VIE enfin et la gravitation, ne sont que des différentes phases de cet unique et puissant royaume dont les forces générées au pôle Nord, cerveau de la Terre, sont ensuite distribuées dans toutes les directions ; c'est là le centre d'action de Métron et de ses légionnaires. Bien que ces élémentals soient encore à l'état embryonnaire et ne possèdent pas une âme immortelle, ils sont néanmoins brillants et radieux ; leurs aspirations vers la connaissance, la bonté, l'immortalité sont très hautes. La Nature de Métron est en harmonie avec la leur ; il fait tous ses efforts pour les préparer à l'immortalité qui les attend un jour, et il quitte les célestes régions auxquelles il appartient, pour aider ces races inférieures à atteindre l'état élevé où il est parvenu.

— Pourquoi la présence des Esprits et mes efforts pour converser avec eux me fatiguent-ils toujours physiquement ? demandais-je, alors que je donnerais

réellement ma vie pour que ces communications se fassent.

— Parce que ces esprits ne peuvent reprendre contact avec la terre sans vous emprunter la force qui leur est nécessaire pour se rendre sensibles à vos sens. Il faut qu'ils vous volent un peu de votre vie avant de pouvoir matérialiser leur forme subtile.

En sera-t-il toujours ainsi ?

Non ; plus les hommes augmenteront en eux la lumière spirituelle et la connaissance, mieux ils comprendront les méthodes de communication. La terre est pleine de forces occultes ; les arbres, les pierres, les minéraux, les gaz et les fluides produisent sans cesse d'énormes quantités de magnétisme. Les anciens mages connaissaient et savaient appliquer les secrets naturels que la science humaine redécouvrira. La force vitale du corps humain alors épargnée et les pouvoirs cachés de la nature seront mis à contribution pour communiquer avec les Esprits. Au lieu d'être l'instrument passif d'êtres qu'il ne peut comprendre, l'homme prendra une part active à ces relations avec les désincarnés ; à ce moment les sciences spirituelles et physiques, au lieu de se déchirer mutuellement, s'appuieront l'une sur l'autre. Ce qui a eu lieu jusqu'à présent entre les hommes et les sphères de la vie spirituelle n'est qu'une faible indication de l'approche d'une nouvelle ère ; un cycle sera terminé ; un jugement prononcé ; ensuite brillera l'aurore d'une vie nouvelle, d'une nouvelle terre et d'autres cieux ! La science occulte, dont le nom ne signifie rien aujourd'hui pour la majorité, devra être comprise, étudiée, approfondie avant

que l'humanité puisse pénétrer dans le temple du spiritisme et adorer en Esprit et en vérité ce Dieu qui est ESPRIT.

Ici, le Byga fit un mouvement comme s'il voulait me quitter, et me tendit la main comme à son arrivée. J'essayai de la serrer dans les miennes, mais je ne sentis aucune résistance. Je m'éloignai de lui tout troublé et je m'écriai :

— Ai-je donc perdu le sens du toucher ?

— Vous êtes un adepte et il faut que vous sachiez distinguer un contact physique de l'action encore plus puissante de la « force » astrale.

En disant ces mots, Chundra me saisit la main avec une telle énergie qu'il m'aurait été impossible de me dégager, même si j'avais été un Titan. Il cessa subitement son étreinte; son corps et sa tête se transformèrent. Ma vue se troubla; les murs, les jardins, les terrasses, le fleuve éclairé par la lune, la ville éloignée avec ses dômes et ses minarets tourbillonnèrent devant moi avec une rapidité effrayante. La voûte de cristal des cieux et ses mille lumières étincelantes me sembla si rapprochée que je craignis d'être écrasé. Puis, au milieu de ce chaos, j'éprouvai la sensation d'être porté dans les bras d'un Être puissant qui me déposa tendrement sur le divan où je reposai lorsque le Byga était entré.

Je fus environné d'une atmosphère de feu; des éclairs éblouissants flamboyèrent près de moi, une impression d'extase mêlée d'oppression m'accabla; et il me fut cependant permis de contempler un instant une glorieuse forme penchée sur moi. C'était Métron qui me

regardait avec tout l'amour qu'un Ange peut ressentir pour le mortel qui lui est confié. Puis, les rayons de lumières qui l'entouraient s'évanouirent, mon esprit tutélaire sembla se transfigurer et j'aperçus clairement et distinctement, avec une confiance et une tranquillité profondes, le noble visage de Félix von Marx. Bien des paroles furent échangées entre nous et chassèrent de mon âme le doute et l'erreur. Mon esprit troublé retrouva le calme, l'espoir d'une paix divine et je tombai dans un sommeil profond et réparateur.

Si mes lecteurs me demandaient quelle relation cete vision pouvait avoir avec l'étrange visiteur que j'ai nommé « le Byga », je serais tout à fait incapable de les renseigner. Je n'ai jamais su qui était ce mystique. Je n'ai jamais pleinement compris comment les Esprits pouvaient aller et venir autour de lui, se fixer dans son atmosphère comme des images physiques sur une plaque sensible. Sa nature, les rapports qu'il pouvait avoir avec le monde invisible, forment une partie de ces mystères que les travaux d'une seule vie ou même d'une génération ne suffisent pas à éclaircir. Il m'est souvent arrivé d'entendre avec regret des récits émanant de soi-disant Esprits très élevés, qui avaient la prétention d'expliquer tous les secrets des manifestations spirituelles, et qui étaient simplement ridicules sur le terrain des sciences matérielles et des analogies consacrées par les siècles.

D'après ces révélations, la vie des Esprits n'est qu'un simple reflet de notre monde, avec toutes ses idées ignobles, ses vues limitées, sinon athées, sur Dieu et le plan des Causes !

Je crains bien qu'il n'existe les mêmes rapports entre la vie au delà du tombeau et la terre qu'entre l'existence intra-utérine d'un enfant et sa naissance sur le plan physique. Rien de plus lorsque je me reporte aux scènes de ma vie passées si souvent traversée d'interventions spirituelles, j'avoue que je perçois seulement, comme dans un nuage, les mains blanches des anges tissant la trame de la Vie humaine et les bras des Esprits gardiens à moitié cachés à mes yeux. A mesure que les années s'écoulent, et plus je m'efforce de connaître à l'aide de mes sens finis et de mes fugitifs pouvoirs ce qui est Infini et éternel, plus je constate que je ne sais rien.

L'immense Océan sur lequel je dois naviguer avant de donner à ceux qui me suivront le moindre conseil, me paraît toujours plus effrayant et plus sombre.

Fidèlement, sans rien déguiser, j'ai écrit le résultat de mes recherches sur le « monde des Esprits ». Dans la vie, les prophètes sont rarement crus et je partagerai probablement leur sort. Bien peu de gens s'efforceront, comme je l'ai fait, de trouver la signification de mes étranges expériences.

L'égoïsme léger des hommes les niera simplement ou trouvera pour les expliquer une de ces niaiseries qui, dans le cours des siècles, ont souvent enlevé à la notion de Vie spirituelle toute dignité, toute grâce religieuse et toute sainteté. Pour moi, je suis persuadé que le « Savoir Occulte » devra servir de lien entre le Visible et l'Invisible, avant que nous puissions dire que nous CONNAISSONS aussi bien que nous sommes CONNUS.

X.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

---

## PARTIE INITIATIQUE

*(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)*

---

# La Science et l'Ignorance

---

Tout le monde se préoccupe d'apprendre, d'accumuler des notions, de devenir savant : un esprit paradoxal pourrait se demander s'il n'y a pas un travail contraire tout aussi utile que celui-là. La vie naturelle tout entière, en effet, est une vibration qui remplit l'intervalle d'une multitude d'antinomies : le bonheur et le malheur, le plaisir et la souffrance, l'esprit et la matière, la science et la foi, l'amour et la haine, l'égoïsme et l'altruisme en sont quelques exemples communs. Si notre sensibilité physique, notre sensibilité animique, notre volonté oscillent entre les uns ou les autres de ces extrêmes, pourquoi notre centre intellectuel ne trouverait-il pas dans l'expérimentation de l'ignorance un développement aussi vaste que dans celle de la science ? C'est ce que nous voudrions essayer d'approfondir quelque peu. Prentice Mulford a écrit des pages suggestives sur l'art d'oublier ; mais il n'a eu en vue que le fonctionnement le plus usuel de notre conscience ; ou pourrait sans doute étendre

cette étude vers des domaines moins connus de l'être humain.

Considérons cet être humain comme revenant de l'univers physique, astral ou mental des aliments qu'il doit digérer et transformer en énergies supérieures. Quand cette assimilation se fait sur le plan physique, elle produit des cellules organiques ; sur le plan électro-nerveux, elle produit de la force magnétique ; sur le plan sentimental, elle produit de l'amour ; sur le plan mental, elle produit de la pensée ; sur le plan volontaire, elle produit de la force spirituelle. Toutes ces productions peuvent, bien entendu, être bonnes ou mauvaises. Remarquons toutefois que la collaboration de la volonté est une condition, sinon indispensable pour accomplir ces travaux, du moins très utile à leur perfection.

Ceci posé, et l'homme mis en présence des leçons que la nature, les livres ou d'autres hommes plus avancés lui donnent, il faut tout d'abord pour qu'il perçoive ces leçons, qu'il y fasse attention : c'est-à-dire que sa Volonté fasse entrer dans le champ de la conscience la sensation externe ou interne par quoi nous communiquons avec tout ce qui existe.

Ensuite vient le travail d'assimilation : le centre intellectuel réfléchit et compare ; le centre instinctif retient (mémoire) et comprend (s'incorpore).

Puis la Volonté donne le dernier coup de feu par l'imagination, créatrice de la pensée.

Ainsi dans le processus de l'alimentation matérielle, la volonté choisit les aliments, l'estomac actionné par le plexus solaire (centre intellectuel du corps) prépare

l'assimilation qui se fait par les lymphatiques (centre instinctif du corps) où se trouvent les réserves matérielles (mémoire).

Si un homme accumule trop de matière en réserve, il devient impotent. Si la mémoire est trop vaste, les facultés vivantes de l'intelligence s'émeussent. Il faut donc dépenser des forces ou des idées dans la mesure où l'on en reçoit. Cependant le corps d'un homme ne peut pas, sous peine d'affaiblissement, dépenser plus de matière qu'il en assimile ; mais élevons-nous d'un degré : au point de vue électro-nerveux, par exemple, tous les magnétiseurs expérimentés savent que la récupération de leurs forces se fait au fur et à mesure de leur rayonnement. Encore plus haut, dans le centre intellectuel, l'exercice de la faculté pensante est presque illimité : les adeptes des anciens temps nous disent, en effet, que le mental, développé sainement, est capable d'une activité indéfinie, puisque sa forme parfaite est celle d'un miroir de l'Univers.

Encore plus : prenez un être qui fasse travailler son centre animique suivant sa loi réelle, l'amour. Ici, la machine donne plus de force qu'elle n'a reçu de charbon. Parce que l'amour, la force sentimentale est la seule force de l'Absolu que l'homme possède ; il porte en lui sa propre nourriture ; plus il meurt, plus brillant il renaît. Il est à lui-même son générateur inépuisable ; et la seule condition nécessaire à sa croissance, c'est qu'il travaille plus que de « raison ».

Choisissez maintenant un homme qui vive sur le plan du corps, de l'instinct, de la sensation ; pour

croître, il lui faudra un grand stock de notions, beaucoup de mémoire.

Un homme intellectuel n'aura besoin de mémoire que pendant la période d'entraînement de ses facultés d'abstraction et de généralisation, puisque, dès leur entier développement, son cerveau sera comme un lac tranquille où les objets, les idées et les forces se refléteront sans se déformer.

Quant à l'homme animique, la mémoire lui devient un bagage inutile dès l'instant qu'il commence à vivre dans la flamme vivifiante de l'Amour : la force éternelle qu'il porte en lui le maintient dans un présent sans cesse renouvelé, et elle lui ouvre le secret des êtres et des choses chaque fois qu'il est nécessaire. D'ailleurs, il n'a besoin de rien savoir puisqu'il aime. Comme il est un avec toute créature : plante, pierre, planète, cataclysme, maladie, le mystère lui en est donc dévoilé. Telle est la vie du royaume des cieux. semblable à celle du petit enfant qui vient de naître. Voilà comment notre main gauche peut et doit ignorer ce que fait notre main droite.

Ce qui constitue l'homme réel, l'âme, dès qu'elle a commencé son grand voyage à travers la Nature a été revêtue de peaux de bêtes : nous appelons ces vêtements : science, force, courage, énergie, paresse, luxure, colère, génie, poésie, etc. Ce sont les résultats, les mémoires, les archives d'expériences sans nombre; lorsque le retour est proche, notre âme s'aperçoit que tous ces documents si laborieusement amassés ne valent pas grand'chose parce qu'ils sont écrits avec l'ombre de l'orgueil ; elle les abandonne alors, elle récupère len-

tement sa nudité, son ignorance originelles ; elle devient pauvre d'esprit. Plus rien de la Nature ne se trouve en elle ; tout y est du Père ; dès lors le monde ne peut lui fermer aucune de ses cryptes et les créatures sont devant elle comme un livre ouvert.

\* \*

Voyons un peu comment se passent ces phénomènes psychologiques de la mémoire, dans le plan supra-mental qu'on pourrait appeler le plan des personnes. Une notion, de quelque part qu'elle vienne, arrive à l'homme comme un voyageur dans une cité ; il est présenté aux magistrats : à l'attention, au jugement, à la mémoire qui en prend le portrait et en consigne les déclarations ; puis, suivant les capacités de ce voyageur, le sens commun l'utilise comme ouvrier, l'entendement l'élève à un emploi de direction, ou la sagacité le range parmi les prêtres-savants.

Mais si le maire de la ville est craintif, maniaque, d'esprit étroit, il laissera entrer les voyageurs en grossissant leur dossier de notes innombrables pour la confection desquelles il faudra des bâtiments et des employés. Tous ces êtres-là, cellules nerveuses et autres, occupés à entasser les archives du passé, ne vivront pas ; et quand le palais des archives sera trop grand et les ronds-de-cuir trop nombreux, un incendie ou une révolution viendront liquider ces fardeaux inutiles. De même quand notre mémoire devient trop vaste, elle s'encombre généralement de notions inutiles ou de points de vue faux. Les livres des Jugements dont parlent les prophètes et qui

existent réellement dans un certain lieu de l'Univers spirituel (1) sont seuls remplis de choses utiles et vraies. D'où il suit deux conclusions : que la mémoire est un être qui a droit de vivre et dont la culture nous est un devoir ; et que ce n'est pas un dieu devant lequel nous avons à nous prosterner, ne serait-ce que par l'admiration. Que l'homme intérieur comprenne qu'il ne connaît sa mémoire que par l'expérience, qu'il ne sait pas d'où elle vient, ni où elle va, ni ce qu'elle et lui ont de spécial à faire ensemble ; qu'il remette, par suite, au Ciel le soin de la faire travailler, ou mieux de lui indiquer les occasions où il doit la faire travailler. Car, nous n'avons pas le droit de rien laisser en friche ; et cela nous est difficile, après avoir cru comprendre que la volonté personnelle est mauvaise, de continuer à travailler comme si elle ne l'était pas ; cette antinomie est posée par les plus anciennes morales ; l'individu seul peut la résoudre en lui-même.

Mais de ce qu'il est juste de faire travailler notre mémoire, il ne faut pas conclure que nous ayons le droit de la tyranniser ou de l'hypertrophier. C'est cette hygiène mnémotechnique qui est à découvrir.

Quand un homme veut développer son corps, il n'y arrive qu'en le faisant travailler selon les conditions que ses connaissances physiologiques lui disent être les meilleures. C'est la même chose pour les organes de l'homme invisible, avec cette différence qu'alors nous allons à tâtons, parce que notre intelli-

---

(1) Cf. Jacob, *Esquisses du Tout universel*.

gence est dans une chambre et ce qu'elle fait marcher dans une autre : il y a bien des ficelles, des leviers, des courants, mais le mur nous empêche de voir exactement le résultat de nos gestes. Voilà pourquoi tant d'apprentis magiciens, yoguis ou extatiques se cassent le nez au cours d'entraînements qui semblent très raisonnables.

Pour en revenir à la mémoire, nous savons à peu près quelles circonvolutions cérébrales la supportent, et c'est tout. Comme nous ne pouvons pas augmenter à notre gré le volume du premier centre pariétal d'association, nous sommes forcés de chercher un entraînement psychologique. Là, il y a des systèmes, des « trucs », des théories. Mais ils ont des défauts. D'abord celui de l'empirisme ; l'homme ne doit rien faire au petit bonheur ; ensuite, il est responsable de tous ses actes : qu'il confie à sa mémoire une notion fautive, le souvenir d'un crime, une science perverse : la mémoire n'est pas un tombeau, mais un livre. Il viendra, à un moment, un être qui tombera sur le mauvais feuillet et en sera corrompu. Alors, dira-t-on, il ne faut rien confier à la mémoire ou presque rien : la conclusion est prématurée. Ce qu'il faut, c'est ramener la mémoire comme toutes les autres facultés, sous les rayons du soleil de justice. Quand l'homme travaille, c'est pour rendre service à lui-même ou à un autre : dans ce dernier cas, il est plus près de la vérité puisqu'il est plus près du sacrifice. Mais, il peut rendre service à un tiers par un mobile d'égoïsme raffiné ; alors il manque son but. Il faut donc que son travail, pour être héroïque à coup sûr, soit difficile à

lui-même en même temps qu'agréable à autrui. C'est selon ces deux conditions qu'il faut que notre mémoire travaille. Qu'elle conserve nos souvenirs de honte ou de méchanceté, qu'elle conserve le souvenir de la bonté des autres ; et par ces mots, bonté et méchanceté, pour embrasser tous les objets de la science, il nous suffira de comprendre tout ce qui vit en dehors et autour de notre Moi. On verra que même les notions les plus étrangères à la morale peuvent se classer dans les catégories plus haut indiquées ; une date, un calcul algébrique, une réaction chimique, un nom, une adresse peuvent être bon ou mauvais ; tout ce qui aide le monde, tout ce qui diminue l'égoïsme est bon.

Aussi, peu à peu, la mémoire se retrempera dans ses sources vives ; nos facultés sont actuellement comme des esclaves ; elles travaillent parce que leur maître, la volonté, les fouaille. Quand ce maître ne sera plus cruel et leur donnera l'air, la lumière et la nourriture qui abondent dans les campagnes du Berger, elles commenceront à travailler de bonne grâce. Notre mémoire recevra toute seule l'image des événements et des choses, et servante attentive, se présentera devant nous dès que nous aurons besoin d'elle ; la bonne volonté se montre en cela, comme partout, la meilleure force pour faire marcher le monde, et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit qu'elle donne la paix.

SÉDIR.



## PARTIE LITTÉRAIRE

---

# ORPHÉE

A M. Giovanni Sbriglia.

Ménétrier divin, quand, folles, enivrées,  
Les Bacchantes de Thrace eurent hâté son sort  
Et dispersé dans l'Hèbre, en leur cruel accord,  
Ses membres pantelants et ses chairs déchirées,

Sa voix, charme éternel des voûtes éthérées,  
Prouva que l'art toujours contre tout est plus fort,  
L'art, vainqueur de l'oubli, l'art, dompteur de la mort,  
L'art qui survit aux dieux, aux dieux qu'il a créés,

Car il pensait encore et scandait en doux vers  
Le rythme harmonieux qui régit l'univers,  
Le grand secret du ciel où ses yeux pouvaient lire,

Mêlant l'or pur du verbe à l'or pur-du couchant ;  
Et sa tête coupée en flottant sur sa lyre  
Exhala, dernier hymne, un ineffable chant.

JULES DE MARTHOLD.

## Un étrange phénomène lumineux

---

Les journaux italiens, entre autres *la Stampa* du vendredi 1<sup>er</sup> août 1902, relatent un étrange phénomène lumineux qui se produit dans une petite localité de la Valteline.

Berbenno Valtelina est un village d'un millier d'habitants, situé à une altitude de 450 mètres sur les contreforts des Alpes. Il est limité à l'ouest par un torrent qui descend jusqu'au fond d'une vallée assez abrupte et va ensuite se jeter dans l'Adda. Autour du village se trouvent de vertes prairies qui recouvrent un terrain d'alluvion dans lequel on a retrouvé des traces de tourbe.

C'est dans cette localité que depuis plus de vingt ans et presque chaque nuit, une flamme ordinairement blanchâtre, mais qui offre parfois des colorations plus vives, apparaît dans un lieu dit Dusone, voisin des prairies.

Elle descend de là suivant un chemin déterminé et va s'arrêter à l'embranchement de deux routes ; à ce point elle se transforme en une nuée blanche qui mesure parfois 1 mètre de hauteur sur 3 ou 4 centimètres de largeur et qui se distingue très bien aux rayons de la lune ; ceci fait, la flamme reprend sa promenade, pénètre dans une vigne qui se trouve devant le presbytère où elle reprend sa splendeur primitive, semblable à la lumière du magnésium, avec une agréable teinte bleuâtre. Dans cette vigne elle fait une pause un peu plus longue, puis retourne par le même chemin jusqu'au carrefour ; arrivée là, au lieu de retourner à Dusone, son point de départ, elle chemine du côté opposé, changeant souvent de couleur et de forme et va finalement s'éteindre dans la localité dite Postalesio, décrivant de cette manière une espèce de T.

D'autres fois, il y a trois flammes ; deux partent en même temps de Dusone, cheminant cependant séparément ; la troisième part de Postalesio , et toutes les trois viennent se réunir et se fondre au carrefour, donnant origine à un globe lumineux qui entre ensuite dans la vigne se trouvant devant le presbytère, quelquefois, mais rarement, la flamme a traversé la place de la cure et alors le globe lumineux s'est élevé, messager de Satan, jusqu'à la hauteur des fenêtres du curé. Il est à noter aussi que l'on n'a jamais vu la flamme entrer dans le cimetière ou se diriger de ce côté.

Cette flamme est donc assez constante dans ses effets, puisque cela dure depuis plus de vingt ans ; mais, à part ces faits, il y a d'autres observations notables à faire. La flamme évite l'homme, car il suffit de s'en approcher pour la voir fuir plus ou moins rapidement selon la rapidité de l'approche ; ceci est vrai, mais il est encore vrai que les habitants évitent son voisinage par crainte superstitieuse.

Les formes de la flamme varient à l'infini : cône, globe, serpent de feu, lumière tranquille ou vacillante, elle s'allonge depuis 5 centimètres jusqu'à 8 mètres de hauteur, parfois elle se divise en plusieurs flammes ; d'autres fois il se forme diverses flammes qui s'absorbent l'une dans l'autre. Tantôt se glissant le long du sol, tantôt s'avançant par bonds, elle prend une vitesse vertigineuse, puis brusquement s'arrête, immobile ; enfin elle disparaît comme si elle se fût cachée derrière les troncs des arbres. Elle prend à volonté l'aspect et la rapidité d'un bolide et illumine de sa splendeur toute la campagne ; glisse à travers les treillages comme un serpent de feu, puis s'arrête et s'éteint.

Le vent n'influe pas sur son parcours ; elle peut, pour ainsi dire, QUAND ELLE VEUT, cheminer contre le vent et accomplir malgré lui, toutes les nuits, sa promenade régulière. Une fois cette promenade faite, on peut être assuré qu'elle ne se fera plus voir de toute la nuit ; mais il est impossible de prévoir si son apparition durera une longue heure ou seulement quelques minutes.

Telles sont les habitudes et les caractéristiques de l'énigmatique flamme de Berbenno. Toutes ces particularités ont été recueillies de la bouche des habitants et il est

à reconnaître que les observations ne sont pas trop scientifiques ; de plus, on ne peut pas savoir si la flamme a été examinée avec le spectroscope, avec l'appareil photographique, avec des thermomètres convenablement disposés, etc., scientifiquement, en un mot. Mais quel sera le savant qui se donnera la peine d'étudier un sujet *aussi peu* scientifique ?

Il n'en est pas moins vrai que les habitants de Berbenno voient, ou au moins disent voir, depuis plus de vingt ans la flamme mystérieuse.

Or, si une *hallucination collective*, sans une cause déterminée et qui dure depuis plus de vingt ans est complètement improbable, il est nécessaire de rechercher l'explication du phénomène dans une cause extérieure, objective, probablement de nature physico-chimique. Mais quelle explication peut offrir la science ?

La première hypothèse est celle qui traite des feux follets, lesquels surgiraient du plateau situé sous Berbenno, terrain d'alluvion ou existe des traces de tourbe et où par conséquent se trouvent des décompositions de matières organiques. Outre ceci, il y a deux faits qui semblent donner vraisemblance à cette hypothèse : le premier est que sur ce terrain eut lieu en 1624 une grande bataille entre Vénitiens, Français et Espagnols, et encore aujourd'hui il est facile de trouver, en ensemençant, des restes d'ossements humains ; le deuxième est que probablement dans le lieu où se trouve le presbytère et son petit cimetière se trouvait autrefois un charnier où ont été ensevelies les personnes mortes du temps de la peste, alors que San Carlo Borromeo était archevêque de Milan (1557). Ceci *démontre* comment existent dans le terrain de Berbenno beaucoup de matières organiques facilement décomposables et capables de développer de l'hydrogène phosphoré, lequel est justement le gaz qui, brûlant dans les cimetières, forme les flammèches dites feux follets.

Mais... il y a beaucoup de mais ! Avant tout, il est difficile de trouver le pourquoi de ces feux qui ne sont apparus que depuis une vingtaine d'années ; et puis, les feux follets suivent le moindre courant d'air, or la flamme de Berbenno chemine contre le vent ; la production de l'hydrogène phosphoré dépend en grande partie de la tempé-

rature ; or la flamme susdite se montre par toutes les températures même les plus froides, même quand le sol est couvert de neige gelée difficilement perméable à un gaz.

Ce qui complique l'explication du phénomène, c'est sa grande régularité, l'identité du chemin parcouru toutes les nuits, le stationnement plus long dans ce point déterminé de la vigne proche du presbytère, sa continuité depuis plus de vingt ans, sa constance, en somme, dans le temps et l'espace ; or, tout le monde sait que capricieux et follet sont synonymes. Donc il ne peut être question de feux follets.

Une deuxième hypothèse est celle qui a trait au feu de Saint-Elme, ou autrement dit à une manifestation électrique, laquelle se rapprocherait de cette manifestation spéciale qu'on est convenu d'appeler *fulguration globulaire* et qui a été observée soit dans les laboratoires, soit pendant les orages. On aurait donc à Berbenno une fulguration globulaire à l'état constant et c'est encore cet état constant qui met, comme auparavant, obstacle à l'explication du phénomène.

La science dit que l'oxydation d'une quantité d'hydrogène suffisante pour donner un milligramme d'eau développe assez d'électricité pour charger de 20.000 volts un condensateur d'un mètre carré de superficie et capable de donner une étincelle d'un centimètre ; mais, étant données ces circonstances, attribuer ce feu à l'électricité terrestre reviendrait à dire que dans toutes les localités où ces mêmes éléments se retrouvent, les mêmes lumières devraient se produire, et ces localités devraient être en grand nombre au lieu du seul Berbenno cité. Et puis la fulguration est une grande traîtresse, elle fait des ravages ; or la flamme de Berbenno n'a jamais occasionné aucun mal même en frôlant les pailiers ; outre ceci, la fulguration globulaire est toujours... globulaire, et la flamme de Berbenno assume toutes les formes, toutes les dimensions, toutes les teintes ; et encore cette flamme dure depuis vingt ans, hiver comme été, par bourrasque ou non et toutes les nuits fait le même parcours.

Et alors ! seraient-ce les paysans et les prêtres qui auraient raison quand ils disent que ce sont les âmes des morts qui reviennent pour demander des prières ?

Si cela était, ce ne serait pas en faveur de la dévotion des habitants de Berbenno à moins d'un entendement défavorable de la part du bon Dieu ! Et puis, les pauvres âmes n'auraient-elles pas pu se décider à se manifester avant ces vingt ans derniers ? et ne pourraient-elles pas s'exprimer, se manifester, nous ne dirons pas plus clairement, mais plus intelligemment ? Donc, aussi une hypothèse spirite nous paraît un peu insuffisante, sans compter qu'affirmer la présence des esprits n'explique pas le phénomène de leur manifestation aussi étrange, errante, nocturne et aussi peu intelligente.

Seraient-ce des entités astrales voulant attirer l'attention sur quelque drame mystérieux qui aurait eu pour théâtre les lieux qu'elles parcourent d'une façon aussi régulière, et surtout la vigne dans laquelle elles s'arrêtent plus longuement ? Alors ? alors, il faudrait reconnaître que, malgré notre fameuse science supposée et le progrès merveilleux de la civilisation européenne, il se trouve encore des phénomènes de la nature qui se présentent à nous sous la forme peu consolante du point d'interrogation et qu'alors, au mépris de l'incurie et de l'orgueil de nos soi-disant savants, toutes les nuits, avec une impertinente constance, la flamme mystérieuse exécute sa promenade macabre dans les prairies de Berbenno !

Août 1902.

Capitaine FRANLAC.

## CORRESPONDANCE

Je suis heureuse de faire connaître l'intervention miraculeuse dont la petite Julia vient de me gratifier.

Au mois de juin dernier, dans un procès où de graves intérêts étaient en jeu, mon adversaire faisait comparaître de faux témoins devant anéantir tous mes droits.

Or, le jour de l'enquête, le matin même, je vins trouver

Julia, la suppliant de me protéger contre les calomnies de ces faux témoins.

Elle me dépeignit la situation telle qu'elle existait : et me dit : « Tu vas voir en ces faux témoins des gens que tu n'as jamais vus.

« Puis, je vois aussi une femme très méchante que tu connais bien et qui te fera tout le mal possible pour sauver ton adversaire.

« Mais, sois tranquille, ne te tourmente plus surtout, je vais te protéger et confondre les mensonges et les calomnies.

« Tu sais, cela va être dur ; car cette femme, je la vois surtout bien audacieuse, bien terrible.

« Mais, laisse-moi partir, je vais m'en occuper, et à 2 heures je serai avec toi devant le juge. »

Ce qui se passa durant cette audience tient vraiment du miracle, car ces faux témoins qui venaient avec l'intention de me perdre par leurs mensonges, se trouvèrent en ma présence absolument désarmés, et quoique le juge ne les interrompît pas une seule fois, ils s'embrouillèrent et finirent par déclarer qu'ils ne m'avaient jamais vue.

Ce qui mit mon adversaire dans une situation des plus... critiques.

Quant à la méchante femme, que je connaissais et dont Julia m'avait parlé, elle vint et commença sa fausse déposition avec cynisme, mais comme une leçon apprise par cœur.

Puis tout à coup elle se troubla, s'embrouilla et s'écria, sous l'empire d'un remords tardif :

« Je rétracte ! je vais rétracter. »

Affolée, elle voulut partir sur-le-champ, n'entendant plus le juge qui l'invitait à se rasseoir.

L'auditoire était des plus surpris de cet incident qui, malgré de pénibles circonstances, avait vraiment son côté comique.

Le résultat est que justice m'est rendue malgré de terribles machinations que Julia seule a su anéantir pour faire triompher une cause honnête et juste.

## Bibliographie

---

*Choix de Pensées (1) et Vie de J.-G. Gichtel*

Par P. SÉDIR

### I

La « petite Collection d'auteurs mystiques » vient de s'enrichir encore. Après la vie de J. Bœhme publiée dans *l'Initiation*, Sédir fait paraître celle de Johann Georg Gichtel.

Les demeures sont nombreuses dans le Royaume céleste et les voies qui y conduisent sont innombrables.

La divine Sophia mena Gichtel vers le Père avec une exceptionnelle rigueur et bon nombre de ceux qui ont senti dans les profondeurs l'immense désir du ciel, reculeraient devant de pareilles épreuves, si elles leur étaient révélées.

La vie de cet ami de Dieu a déjà été extrêmement résumée par Sédir d'après Uberfeld et un nouvel extrait lui ferait perdre tout intérêt. Je voudrais donc seulement développer en quelques pages certains enseignements qu'elle présente, et qui peuvent n'être pas inutiles à ceux qu'intéresse la vie mystique de chaque jour.

### II

Après avoir stationné plus ou moins longtemps dans la phase du rationalisme et dans celle du panthéisme, l'étudiant sincère sent un jour s'éveiller en lui la vie du cœur.

A son grand étonnement, il trouve un incroyable bonheur dans les souffrances conscientes du dévouement et du sacrifice; il cesse de voir les fautes de ses frères et toutes les siennes deviennent visibles, l'amour s'éveille dans son âme et son être intérieur tressaille sous la caresse des premiers rayons du soleil divin. Au moment de son évolution, il s'assimile sans effort et avec joie tout ce qui fait

---

(1) Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel.

vibrer sa base affective, mais, par contre, il devient extrêmement paresseux pour ce qui est du domaine de l'Intellectuel. Les plus beaux travaux de l'intelligence lui semblent sans attraits et peu à peu son cerveau s'atrophie. A moins d'indications spéciales, à moins que l'Être ne soit arrivé à une très exceptionnelle perfection, il y a là un danger que Gichtel nous apprend à découvrir. En effet, il sut joindre à une foi profonde, à un état de prière presque constant, un travail intellectuel très grand. Il étudia la linguistique, la théologie, le droit, les mathématiques, l'histoire, la philosophie ! Il eut une correspondance très étendue et sur la fin de sa vie seulement il se contenta de la Bible et des œuvres de Bœhme qui du reste font aussi en partie travailler l'Intellect. — Surtout dans les débuts de la vie mystique expérimentale, il y aurait, je crois, une sorte d'orgueil, de déséquilibre à vouloir négliger le développement d'un de nos centres, et à nous croire assez avancé pour pouvoir vivre exclusivement par le cœur.

N'oublions pas que notre but suprême est d'unir un jour notre cerveau et notre cœur, de reconstituer les deux moitiés de l'âme sœur.

Un autre aspect de la tenue intérieure à quoi doit aspirer le mystique, c'est ce qu'on a appelé la Pauvreté chrétienne. Comme tout ce qui tient à l'ascèse spéciale qui s'efforce de réaliser sur terre les actes du Verbe Éternel, la Pauvreté réelle est facile à énoncer, très ardue à comprendre et très difficile à mettre en pratique. Ne pas trop se plaindre si le ciel nous met un peu à l'épreuve pendant un temps semble déjà très beau ; mais être *heureux* de ne pas avoir le lendemain assuré, s'en remettre avec joie et confiance dans la bonté du Père, cela semble presque impossible même à de bons chrétiens. Gichtel offre dans toute sa vie l'exemple le plus admirable de cette foi absolue et vivante. Jamais il ne désespéra et nul ami de Dieu peut-être ne comprit mieux combien les paroles de Jésus ont une exacte application à notre existence quotidienne. Oui, nous pouvons en être certains. L'oiseau qui plane lentement dans l'azur calme d'un ciel d'été, l'insecte qui dort au cœur de la rose, le coquillage qui s'ouvre sur le sable fin, au bord de la mer, ne sont pas plus sûrs de leur nourriture que l'Homme dont l'âme a *compris* la *bonté* du

Christ. C'est là sans doute ce que disait notre mystique à ceux qui venaient vers Lui, et lorsque tout jeune encore il partit pour l'Université de Strasbourg, il ne se demanda même pas comment il pourrait, sans argent, vivre dans cette ville. Aussi, il trouva, dès son arrivée, suffisamment de leçons pour payer sa pension. Nous sommes exposés, nous qui débutons dans cette voie difficile dont l'humilité et la pauvreté gardent les portes, à bien des pièges. Je me contenterai d'en signaler un des plus grands. Comment reconnaître la source de l'argent qui nous vient quand nous en avons besoin ? L'invisible ne pourrait-il pas nous aider par un riche mariage ? un gain au jeu ? un héritage ? C'est à cela que Gichtel répond en refusant le mariage et la fortune, la pierre philosophale même qu'on était venu lui offrir. Il sut toujours découvrir les ruses de Mammon. Mais nous le voyons, selon sa belle expression, *gagner son pain dans la prière*, dans l'abandon constant de sa vie, de sa santé pour les autres ; pour nous, pauvres débutants, nous reconnaitrons l'aide du ciel parce qu'elle sera souvent le résultat de notre travail. L'effort humain purifie l'or même. Notons donc que nous ne devons pas demander de l'argent, mais simplement nous efforcer de sentir en notre cœur que Jésus nous en enverra au moment voulu, tâcher enfin de réaliser de notre mieux les paroles sereines de l'Évangile. A chaque jour suffit sa peine. Le Père qui est dans le secret sait ce qu'il vous faut avant que vous le demandiez.

Passons maintenant aux enseignements que contient l'existence de Gichtel sur la prière, ce pain de vie aussi nécessaire à notre âme que la nourriture matérielle à notre corps. Nous voyons d'abord que, dès que la prière solitaire lui fut révélée, Gichtel en comprit la supériorité, y vit l'application des paroles du Christ : « Toi, quand tu veux dras prier, entre dans ta chambre, et ayant fermé la porte, prie ton Père qui est dans les cieux. »

Nous y apprenons aussi en lisant la description de terribles combats, des déchirements, des ardeurs extatiques et des joies profondes que Gichtel trouvait dans la prière, à reconnaître l'énorme distance qui nous sépare de ce géant spirituel. Nous ne devons jamais nous lasser dans nos demandes, la bonté du Ciel est infinie et combien de

fois la santé d'un malade qui allait mieux a-t-elle empiré parce que nous avons perdu patience et douté! Pendant sept années Gichtel travailla jour et nuit pour sauver un suicidé. Il était emmené en esprit dans les ténèbres extérieures pour secourir le malheureux. Il est bien évident que nous ne pouvons prétendre à un tel degré de perfection dans le fonctionnement de notre organisme fluïdique, mais nous pouvons, nous devons demander chaque soir que les heures de repos de notre corps grossier ne soient pas perdues pour notre évolution. Soyons sûrs que notre prière sera entendue et que nos guides nous soutiendront, nous porteront tendrement dans leurs bras et nous feront faire de petits travaux en harmonie avec notre inexpérience. Le Ciel permettra que sans entraînement, sans régime spécial notre corps astral acquière une liberté de plus en plus grande. Notre conscience sera transportée dans le plan spirituel et nous pourrons nous livrer avec joie à la prière ardente que souvent les difficultés de la vie matérielle ne nous auraient pas permis de faire à l'état de veille. Plus nous aurons vivement, non intellectuellement, mais en notre cœur, la sensation de notre faiblesse, plus nous comprendrons à quel point nous avons besoin de la main puissante qui nous soutient, plus notre liberté deviendra grande dans le plan astral. Il n'est pas nécessaire que nous nous souvenions au réveil des actes accomplis pendant la nuit. Les guides sont obligés de tenir compte de notre organisation physique et il ne faut rien presser. Soyons patients et nous serons étonnés des résultats.

Lorsque le bon Gichtel priait pour un malade, ce dernier voyait souvent un ange venir l'assister. Cela nous montre que dans l'univers tout est vivant et a une forme. Souvent un malade rêvera qu'un Être de lumière vient lui changer son corps et le lendemain il se trouvera mieux. Quelquefois il verra celui qui a prié pour lui combattre avec un être à forme humaine dont l'apparence diffère avec chaque maladie. La guérison ou la mort est indiquée par celui qui triomphe. Si dans le rêve le mystique succombe, la maladie sera la plus forte et réciproquement.

Peu à peu, du reste, le souvenir nous viendra, si c'est nécessaire, et nous nous rappellerons avoir empêché par

notre prière un taureau furieux de se jeter sur une personne que nous connaissons, ou d'avoir dissipé des nuages qui s'amoncelaient sur une famille; chaque fois cela correspondra à quelque chose de réel à un malheur évité. Ce sera un petit travail qu'on nous aura fait faire. Notons ici un piège assez fréquent. On arrive à croire la prière inutile sous le prétexte que, priant constamment, on n'a pas besoin de choisir une heure quelconque pour le travail spirituel. Cette erreur est subtile et on ne s'en aperçoit souvent que longtemps après.

Souvenons-nous également, et nous en voyons des exemples dans Gichtel, que l'action est aussi une prière si elle est faite au nom de celui qui nous a envoyé tel ou tel événement, qui a décidé telle circonstance de notre vie. N'hésitons donc jamais à interrompre une prière pour rendre service à un de nos frères. La tension continue vers le Père est du reste impossible et engendrerait le doute.

Voilà les quelques réflexions que peuvent suggérer les pensées et la vie de Gichtel. Il y a encore beaucoup à puiser dans le petit livre que Sédir met à notre disposition. J'ai voulu seulement engager quelqu'un de ceux qui cherchent Jésus à le lire et à en profiter.

Voici en terminant quelques-unes des pensées se rapportant aux idées qui précèdent :

\*  
\* \*

La pauvreté christique est le premier signe du régénéré.

\*  
\* \*

Saisir l'humilité et s'y tenir inébranlablement attaché.

\*  
\* \*

La foi commence quand tous les moyens naturels sont épuisés.

\*  
\* \*

Le superflu que Dieu nous envoie, nous devons le donner aux pauvres.

\*  
\* \*

La pauvreté christique est un grand mystère.

Elle ne se trouve que dans le mariage spirituel, avec Sophia. On se fie à l'invisible tout à fait, de sorte que Dieu veut ce que la créature veut et celle-ci veut toujours la volonté de Dieu.

\*  
\* \*

J'entends par prière non prononcer des paroles, mais converser en esprit avec Dieu par un langage sans mots.

\*  
\* \*

Quand notre esprit est fatigué de prier, qu'il se reconforte avec une petite lecture.

G. PHANEG.

DOCTEUR ELY STAR, *Les Mystères de l'Être*, gr. in-8, chez Chacornac. — Quelle que soit l'opinion que l'on se forme des théories exposées par M. Ely Star, il faut avant tout reconnaître la parfaite sincérité morale et la grande conscience intellectuelle qu'il a apportées à ce travail. On peut ne pas accepter les conclusions de l'auteur, dire que les plans de l'univers énumérés par la tradition ne sont pas tous mentionnés, estimer que les nombreux extraits d'œuvres antérieures que M. Ely Star a résumées ne sont pas réunis en un faisceau assez synthétique : ce ne seront là que des critiques de détail, vues par les seuls spécialistes, et que le grand public laissera inaperçues.

Ce qu'il faut aux « gens du monde », ce sont des exposés clairs, lumineux, débarrassés de termes techniques, laissant de côté les spéculations métaphysiques, pour fournir au bon sens des preuves convaincantes, des récits intéressants, une philosophie plus lumineuse que profonde, des pratiques simples et facilement vérifiables : toutes ces choses se trouvent dans ce livre, et elles suffiront amplement à provoquer et à légitimer son succès. — D'ailleurs, M. Ely Star nous informant que cinq années d'études dans un cercle fermé l'ont pourvu des grades supérieurs de l'adeptat, nous nous inclinons devant les idées qu'il nous présente. Cependant, nous constaterons que,

par exemple les Kabbalistes n'ont jamais enseigné que leurs sephiroth correspondent aux planètes physiques ; par contre, on trouvera dans ce livre de très claires explication sur les nombres d'après Lacuria et une étude originale sur les divisions du Tarot par 22, 40 et 16. Enfin la vénération que l'auteur professe pour le Christ nous rend ses convictions respectables et nous fait ressouvenir un peu tard peut-être que nous ne devons pas juger nous-mêmes.

S.

## REVUES ET JOURNAUX

Parmi les revues reçues, le *Devoir*, *Psyché*, le *Spiritualisme moderne*, la *Revue spirite*, le *Theosophist*, le *Journal du Magnétisme*, l'*Étincelle* de l'abbé Julio, le *Light*, signalons une nouvelle revue éditée par F.-L. Voisin à Londres, *Anubis*. On y trouve des études du Docteur Wynn Westcott, de Respiro, le disciple de Thomas Lake Harris, du comte de Glenstrae plus connu sous le nom de Mac Gregor Matthers ; la tendance est le polythéisme restitué.

### PREMONITIONS

*L'auteur du récit qui va suivre est Mlle Joséphine Goorens, couturière, âgée de cinquante-trois ans, demeurant à Dunkerque, 8, rue de l'Abattoir. C'est une personne de caractère rassis et qui paraît digne de foi.*

« Quelques jours avant la mort de ma mère, étant encore toute jeune fille, je lui demandai de m'apprendre à bien faire la lessive ; elle me dit comment mettre le linge en trempe et ajouta : « Le chaudron plein d'eau et de linge « est trop lourd pour toi ; quand il sera temps de l'accrocher à la crémaillère pour faire bouillir l'eau, tu m'appelleras ; je viendrai pour t'aider à lever le chaudron. »

« Ce jour-là un incident m'empêcha de faire la lessive ; à quelques nuits de là, je rêvai que je perdais des dents. Ma mère, à qui je racontai ce rêve et qui savait ce qu'était la double vue, me répondit : « C'est le signe que je vais mourir. »

« Le soir même en effet elle était à l'agonie ; M. Deswarte, alors doyen, vint la voir et la pria de pardonner à son lit de mort, à sa sœur, Mme Déodic-Poiret ; ma mère n'avait jamais pardonné à sa sœur, plus âgée qu'elle de dix ans, de lui avoir enlevé son bon ami après avoir mangé son bien pendant leur jeunesse d'orpheline.

« Ainsi exhortée par le prêtre, ma mère répondit « qu'elle « pardonnait, mais qu'il fallait que sa sœur vint avec elle « devant Dieu au grand jugement ».

« Cela se passait et ma mère mourut vers huit heures et demie, un vendredi, dans la semaine de la ducasse (vers le 24 juin par conséquent), en 1862.

« Le lendemain, à huit heures du matin, nous reçûmes une lettre nous annonçant la mort de ma tante.

« Le surlendemain peut-être, comme nous n'avions pas beaucoup de linge de rechange à la maison, il fallut laver ; ayant préparé le chaudron, au moment de le soulever pour l'accrocher à la crémaillère, je repensais aux paroles de ma mère. Je le trouvais trop lourd pour ma force ; je songeais à retirer une partie du linge, quand subitement le chaudron fut comme soulevé par une force étrangère et s'accrocha presque de lui-même au crochet. Je fus si effrayée que je courus hors de la maison chez une voisine, Mme Janvel, morte malheureusement aujourd'hui.

Depuis lors je ne me souviens que de trois faits anormaux. Avant de voir chez vous le fascicule de *Chine et Ceylan* (1) que vous m'avez montré, j'avais, la nuit précédente, rêvé de deux prêtres en blanc sous un berceau de feuillages, et le souvenir que j'ai gardé de ce rêve se rapporte assez exactement à une gravure que vous m'avez fait voir, le lendemain, dans ce fascicule.

« Le second fait est plus précis. Nous avons été, ma vieille amie Sophie, avec laquelle j'habite, et moi, à la procession de Furnes. Prenant le café chez des connaissances, on parla de la ville, qui était tranquille et pieuse et où la vie n'est pas chère, et Sophie demanda à ses amis s'il n'y avait pas un commerce modeste à la reprise duquel pussent suffire nos petites économies.

---

(1) Livraisons trimestrielles publiées par la Compagnie de Jésus au sujet des missions d'Extrême-Orient.

« On nous promet de nous écrire s'il se rencontrait quelque chose de pareil.

« Quelque temps après je rêvai que nous avions loué sur la grande place de Furnes le bas d'une singulière maison avec une sorte de tourelle et un souterrain qui, faisant le tour de la place, allait jusqu'à l'église et qui était inondé quand il y avait une crue du canal.

« Je racontai ce rêve à Sophie. Peu de temps après, elle reçut de Furnes une lettre lui proposant la reprise désirée; elle partit et reconnut la maison que je lui avais décrite; ayant demandé s'il n'y avait pas aussi un souterrain, il lui fut répondu que si, et mon amie, qui était assez superstitieuse, fut tellement frappée de ces choses étranges où elle croyait voir l'action du diable, qu'elle renonça à l'affaire et revint à Dunkerque sans vouloir conclure la reprise.

Le dernier fait est le suivant : nous habitions alors toutes deux, en Basse-Ville, deux chambres d'une maison de derrière; dans la maison de devant, je me souviens, il y avait une forge. Je rêvai que de mon lit, après avoir entendu un bruit terrible, je voyais la rue, et que tous les meubles de la chambre étaient renversés.

« Un an après, le propriétaire fit démolir et reconstruire pour l'exhausser la maison de devant; une nuit, le mur s'écroula avec un fracas terrible et si malheureusement que son écroulement creva le mur de la maison de derrière, et que de mon lit, saine et sauve par hasard, au milieu de mon mobilier en miettes, je pouvais voir la rue à travers les décombres. »

Nous n'avons pu vérifier ces faits à cause de leur date déjà ancienne et de la difficulté d'en retrouver les témoins morts ou disparus actuellement.

(*Rosa Alchemica.*)

E. D'HOOGHE.

---

*Le Gérant : ENCAUSSE.*

---

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES  
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF  
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

---

Vient de paraître :

SÉDIR

# Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages . . . . . 1 franc.

---

---

PAPUS ET TIDIANEUQ

---

## L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. . . . . 1 franc.

---

---

JOANNY BRICAUD

---

## Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. . . . . 0 fr. 50

# AVIS A NOS LECTEURS

---

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.*

*Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.*

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,  
50, Chaussée d'Antin :*

## LE TABLEAU NATUREL

**Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers**

*Un volume in-8 au prix de 7 francs*

ET

## L'Homme de Désir

*Un volume in-8 au prix de 7 francs.*

*Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.*

---

---

### Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

# L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. O. O. ✱

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



56<sup>me</sup> VOLUME. — 15<sup>me</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE DU N<sup>o</sup> 12 (Septembre 1902)

### PARTIE EXOTÉRIQUE

*Les mystères d'une feuille de papier* (p. 193 à 198). . . . . Papus.

### PARTIE PHILOSOPHIQUE

*Quelques mots à propos de la montagne Pelée* (p. 199 à 204). . . . . Z.  
*L'angoisse de l'isolement* (p. 205 à 210). . . . . Spero.  
*Notes sur la grammaire de Pânini (suite)* (p. 211 à 222). . . . . X.  
*Au Pays des Esprits (suite)* (p. 223 à 234). . . . . X.

### PARTIE INITIATIQUE

*La mort du Christ* (p. 235 à 272). . . . . Papus.

La propagande oculiste en 1903. — Eruption et ascension. — Bibliographie. — Vérité des faits psychiques. — Revues et journaux. — Livres reçus.

**Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50**

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

**LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF**

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Digitized by Google

# PROGRAMME

---

**Les Doctrines matérialistes ont vécu.**

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

**Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion**, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie**, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



## PARTIE EXOTÉRIQUE

---

# Les mystères d'une feuille de papier

---

### UNE DÉCOUVERTE INTÉRESSANTE

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs une découverte très originale et que nous croyons appelée à soulever de nombreuses et importantes polémiques.

Voici ce dont il s'agit :

M. le comte de Tromelin, 3, rue du Théâtre-Français, à Marseille, étudie depuis de longues années les figures et les dessins qu'on peut apercevoir avec un peu d'habitude en regardant une feuille quelconque de papier non glacé et non satiné de manière à voir par transparence les ombres et les blancs que présente la pâte à papier même dans les papiers les plus grossiers.

Le comte de Tromelin a, bien entendu, des théories personnelles et très curieuses pour expliquer ces faits ; mais nous voulons rendre nos lecteurs juges

des faits et non des théories, et nous allons exposer, au moyen d'extraits de lettres de l'auteur, ces faits étranges autant que nouveaux.

« Cette découverte est tout à fait stupéfiante, et elle va empoigner un certain nombre de vos lecteurs, qui vont devenir des adeptes très fervents de ma nouvelle méthode.

Ce que l'on voit sortir du papier est tellement étonnant qu'on ne peut plus quitter cette occupation, lorsqu'on a trouvé la bonne méthode et *qu'on commence à voir...* Je suis convaincu, docteur, que, si vous vous y mettez, vous serez empoigné comme les autres l'ont été. Mais je reconnais que, pour faire de *jolies choses*, il faut être un peu artiste.

En effet il sort une foule de figures et de personnages, et *c'est à vous de choisir ceux qui vous conviennent le mieux...*

Cette phrase soulignée a une grande importance, car elle indique la part *personnelle* de chacun.

Il est certain que la *même planche*, traitée par deux personnes différentes, pourrait représenter des sujets absolument différents, *selon leur état d'âme*: voilà le côté *psychologique de ces nouveaux phénomènes*.

En effet je vous adresse pour le prouver une grande planche qui n'a pas encore été traitée, et en *quelques minutes* je vous calque, absolument au hasard, et *sans méthode, les premières figures que j'aperçois*.

Naturellement vous en verrez bien d'autres en regardant *avec attention et assez longtemps*.

Vous devez comprendre qu'avec ma grande habitude je vois *de suite* ce qu'un non-initié ne voit pas. Mais j'avoue ne pas distinguer encore les sujets des planches à première vue, car c'est trop complexe et trop compliqué !

*Première méthode facile pour obtenir des dessins.*

a) Au début on regarde avec attention et on calqué ce





qui paraît le mieux marqué, le plus clair, le plus visible. Trop de jour ne vaut rien. On a vite choisi le jour qui convient en se tournant comme il faut, et, quand les *dessins* du papier deviennent assez sombres, on a le jour voulu.

b) Si on veut simplement confirmer ma loi, on dessine ainsi au hasard. Mais, pour obtenir un sujet, on ne choisit que les têtes de même grosseur. — Car toutes les têtes se décomposent en plus petites, et ainsi de suite.

c) Pour obtenir les détails, on se sert d'un gros crayon conté noir assez mou, appelé sauce, de ce diamètre.

d) On ne le taille pas; au contraire, on le laisse bien plat et c'est par cette surface plate, ce plan parfait, que l'on épouse les saillies du papier, les creux restant blancs.

e) On peut avec ce crayon sans calquer, noircir le papier au hasard, en tournant ce crayon comme si on faisait la barbe au papier. Les figures sortent en masse; on a soin d'arrêter leurs contours, autrement tout *resterait noir*, et on ne verrait rien.

f) Avec de la mie de pain, on enlève le trop de noir, et on accentue où il faut. On peut aussi prendre du conté à dessin carré n° 4 ou 5, ou un crayon mou.

On se sert tantôt d'un crayon tantôt de l'autre.

g) Quant on a noirci une surface avec la sauce, on se sert d'un brunissoir en os ou en ivoire de la forme d'un manche de brosse à dents (pointu). On frotte les lignes à accentuer, et, comme ce manche ne marque pas, il rectifie les faux traits.

h) Bref, par cette méthode on arrive très vite à faire des dessins merveilleux.

k) *Au début*, il faut un peu tricher, soit aider le dessin, parce qu'on n'est pas assez fort; mais, je le répète, *seulement au début des essais*; car, au bout de très peu de temps, vous reconnaissez vous-même que le trait que vous cherchiez est tout tracé, et bien mieux, *bien plus pur* que vous ne le feriez vous-même en trichant.

l) Pour les yeux, on frotte dessus en tournant; ils se

forment tout seuls, et on voit la prunelle se marquer d'un point bien noir ; on frotte à peu près où on pense qu'ils doivent se trouver s'ils ne sortent pas tout seuls.

m) Enfin, vous arrivez à faire des dessins très sincères ; et partez de ces principes *qu'il n'y a aucun trait inutile*, et que *chaque trait a un but marqué*, et puis, que tout n'est que têtes, figures et personnages de toutes tailles.

n) Pour composer un sujet, on élimine tout ce qui gêne et encombre le dessin. On a le droit de supprimer, mais non celui de rien ajouter.

o) On observe la règle de ne prendre que les personnages de même grandeur.

P.-S. — Remarquez dans la planche que je vous adresse cette scène d'imposition des mains sur la tête d'un personnage. Ce doit être une scène de la *messe noire*, je crois.

p) Mais on peut marquer les plus petits qui apparaissent, mais à titre d'agrément, de fioriture seulement.

q) Exemple : Une chevelure n'est composée que de figures. Les personnages dans les cheveux, les couronnes, diadèmes, etc., peuvent ne pas nuire à l'effet général, alors on peut les marquer comme ils sortent.

r) Sur un personnage un peu gros, toute son histoire est marquée en petit dessin.

s) Pour la lecture, je donnerai mon avis prochainement ; mais au début c'est dur à lire. Les mots vierges, j'ai juré de garder le secret, cabale, sabbat, etc., sont très visibles en général.

t) Les principaux personnages tiennent presque toujours à la main des bâtons de folie ou hochets très variés.

u) Les grands maîtres de la cabale, les rois, mages, reines portent toujours leurs attributs à la main, ou dans leurs couronnes, diadèmes, vêtements, etc.

Les mains mêmes, étant formées de têtes, sont difficiles à saisir.

v) Les personnages ont plusieurs bras accomplissant diverses actions. Ce sont des dessins parlant.

x) Les contours des personnages indiquent en caractères sibyllaires ce qu'ils représentent. On sait que les caractères sibyllaires et composites sont formés par des visages appropriés, etc.

Je vous expédie à *part* un morceau de papier où j'ai tracé à *part* tout ce qui m'a paru *le plus visible*.

Je vous ai complété à *part* une tête de femme avec début de buste et le bras droit allongé. Remarquez *quels jolis effets vigoureux* on obtient *sans aucune peine et sans dessiner*, puisque je ne suis pas dessinateur — et le tout sans retouche. J'ai fait cela en deux minutes. Pour faire une aussi jolie coiffure *fort originale* un miniaturiste, opérant avec un crayon fin et pointu, mettrait une heure, montrez-la à un dessinateur ou graveur artiste et attirez son attention sur le genre de dessin. Il sera étonné, car il n'y a aucun trait, ce qu'on peut voir à la loupe, et il ne verra jamais comment j'ai pu faire ce petit dessin en deux minutes, montre en main.

Quand je veux soigner un dessin après son exécution, j'accentue les blancs à la mie de pain et j'enlève les bavures des contours; ces bavures sont produites par mon gros crayon sauce qui a 15 millimètres de diamètre. Comme vous pouvez le voir, tout est mélangé comme si on avait gravé vingt planches l'une par-dessus l'autre sans guère se soucier des contours. — Toutefois, quand on examine de près la chose, on voit que tout est ordonné merveilleusement et que tous les dessins sont agencés et se complètent mutuellement.

La même tête a plusieurs corps, et le même corps a plusieurs bras accomplissant des actes variés *par le même personnage*. Il est certain que beaucoup de vos lecteurs vont se livrer à cette étude captivante et vous allez recevoir des choses extraordinaires, dont je serais bien heureux d'être tenu au courant!

Que dire aussi de la lecture des phrases révélées par ce papier? Je vous enverrai ce que j'ai lu sur Dieu, le Christ, la Vierge; c'est très élevé au point de vue philosophique.

Que direz-vous de ce genre de révélation cabalistique ? J'attendrai votre réponse à ces révélations avec impatience. Les prêtres auraient fort à faire d'y répondre, car les arguments sont *sans réplique possible et absolument nouveaux*. Le nouveau est si rare en pareille matière, où nombre de savants et de théologiens ont discuté ces questions avec âpreté. Là ceci est simple, mais me semble parfait.

\*  
\* \*

Nous serons très heureux soit de recevoir, soit de voir envoyer à l'auteur les réflexions que suggérerait à nos lecteurs cette découverte. Nous comptons en effet aborder d'ici quelque temps la discussion théorique de ces faits curieux.

PAPUS.





## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

*Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

---

# Quelques mots à propos de la Montagne Pelée

---

Les deux articles de notre distingué confrère Tidianeuq, sur la Martinique, m'ont suggéré quelques remarques que je demande la permission d'exposer. J'ai vécu plusieurs années à la Martinique : j'en parle donc en connaissance de cause.

Tout d'abord, la *montagne Pelée* n'a jamais été appelée mont Pelé. Cette dénomination inexacte provient de la traduction du *mount Pelé* des journalistes américains qui télégraphièrent les premiers la nouvelle de la catastrophe du 8 mai 1902. Bien que les rares auteurs qui en aient parlé ne disent rien à ce sujet, il me semble hors de discussion qu'elle doit tout simplement tirer son nom de son *aspect même*, dont le *sommet* n'était couvert que de broussailles et parfois même, aux abords des solfatares, entièrement dénudé, les pentes seules étant recouvertes de la merveilleuse végétation des tropiques (Garaud, *Trois ans à la Martinique*. Bib. nat. Lk12, 1451). Le premier auteur qui en parle, à ma connaissance, est le

P. du Tertre (*Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, 3 vol. in-4°, Paris, 1667, Bib. nat. L12k12), qui la cite une seule fois incidemment (t. I, p. 502), et la mentionne sur sa carte avec le lac des Palmistes (p. 22). Il lui donne évidemment le nom sous lequel la baptisèrent les premiers colons et ne lui attribue, comme d'ailleurs à *aucune autre localité* des Antilles un nom indigène, bien que quelques-uns aient survécu comme *le Macouba*, *le Carbet*, *Fajoupa* Bouillon, *le Matouba* (Guadeloupe), *le Mabouya* (Marie-Galante). Rochefort (*Histoire naturelle des îles Antilles*, Lyon, 1667, Bib. nat. Inventaire S, 33830) ne la cite même pas, tandis qu'il parle de la *Soulphrière* de la Guadeloupe, par exemple, non plus que le P. Labat (*Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*, 2 vol. in-4°, la Haye, 1724, Bib. nat. L12k13A). Or, les Français avaient débarqué pour la première fois, à la Martinique, le 25 juin 1635, avec M. de l'Olive et d'Enambuc, capitaine du Roy sur les mers. Du Ponant, y fonda, un mois après, nos premiers établissements, sur l'emplacement de Saint-Pierre, au nom de la Compagnie générale des îles de l'Amérique. Ils entrèrent aussitôt en relations avec les Caraïbes qui ne semblent pas leur avoir jamais parlé d'une façon particulière du plus haut sommet de l'île, sans doute inactif depuis longtemps, et auquel ils ne devaient prêter aucune attention spéciale. Depuis cette époque jusqu'au 28 mai 1851, époque à laquelle la montagne rejeta quelques cendres, phénomène dont le docteur Ruzf nous a laissé un intéressant compte rendu, la montagne Pelée était restée com-

plètement inactive, comme elle le resta de 1851 à 1902. D'ailleurs, le lac du Palmiste, sommet de l'ancien cratère éruptif, était un but de promenade dominicale très goûtée, et les Martiniquais d'aujourd'hui, pas plus que les Caraïbes d'autrefois, n'en avaient aucune appréhension.

Quant aux *quimboiseurs*, sorciers (oh ! si peu !) ou guérisseurs, jamais ils ne se seraient risqués à menacer leurs fidèles d'une éruption ou même d'un tremblement de terre, phénomène pourtant si fréquent. Le nègre le plus arriéré leur aurait ri au nez. Le P. Labat (*op. cit.*, t. I, 1<sup>re</sup> partie, chap. XXI), parlant des sorciers caraïbes en 1694, ne mentionne point leurs prétentions à agir sur le volcan, non plus que Thibault de Chanvalon (*op. cit.*), qui leur consacre de longues pages.

Pour ce qui est des superstitions d'origine caraïbe, on n'en retrouve *aucune* dans toutes les Antilles, alors que celles d'origine africaine sont aussi nombreuses que vivaces dans quelques îles (1). Quelques mots seulement ont survécu à la disparition de la race rouge aux Antilles, et encore ne proviennent-ils pas (point important à noter) de la langue des femmes, c'est-à-dire des autochtones Ignéris, mais bien de celle des hommes, des Galibis ou Caraïbes, venus du continent, qui anéantirent les représentants mâles de cette race. Rochefort (*op. cit.*) nous a laissé un précieux lexique caraïbe, d'où je tire les mots suivants de

---

(1) Je me permets de renvoyer le lecteur à mes *Notes sur le Vaudoux*, publiées en 1895 dans *l'Initiation*.

la langue des hommes qui ont conservé le même sens qu'autrefois : *corossol* (anona muricata) qui viendrait de Corasol, nom indigène de Curaçao ; *maby*, boisson rafraîchissante ; *pirogue* (qu'il écrit pyraugue) ; *manioc* ; *mabouya*, lézard, le diable des Caraïbes ; *cucuyo*, qui subsiste en espagnol : en caraïbe, coyouyou ; *coui*, callebasse ; *ouragan* ; *ajoupa*, hutte ; *hamac* ; *canari*, vase en terre cuite ; *chique* (pulex penetrans ; cf. Lucien Adam : *Du parler des hommes et du parler des femmes dans la langue caraïbe*, Paris 1879) ; *canot* ; *tayo*, variété de chou caraïbe ; *cirique*, crabe ; *anoli*, lézard ; *mouchasse* (amidon de manioc) ; *cassave* ; *mansfeni* ou *mansphanix* (en Haïti, *malfini*), oiseau de proie ; *pian* ; *roucou* (bixa orellana) ; le mot *carbet* seul, qui signifie chaumière, proviendrait de la langue des femmes.

Le P. du Tertre (*op. cit.*, t. II, p. 365), d'accord avec Rochefort et le P. Raymond Breton (*Grammaire caraïbe* composée par le R. P., etc., Auxerre, Gilles Bouquet, 1667. Bib. nat. 8°, X, 643. Bibl. linguistique américaine, t. III), cite comme unique divinité caraïbe *Ichéiri* ou *Ignéri*, le dieu bon (peut-être un souvenir des ancêtres des femmes qui avaient été exterminés), ou *Tamou-caila* (Raymond Breton). Bien plus, Thibault de Chanvalon (*Voyage à la Martinique*, 1763, 1 vol. in-4°. Bib. nat. L12k. 100), créole de la Martinique, qui parle longuement des Caraïbes, ne leur connaît aucune divinité précise. Nulle part on ne trouve trace d'une divinité *Pelé* ou *Pelée*, ni chez les auteurs précédemment cités, ni chez d'Orbigny (*l'Homme américain*, Paris, 1839, 2 vol. Bib. nat. P.

Ang. 1165-1166); ni chez Lucien Adam (*Matériaux pour une grammaire caraïbe*. Bib. nat. 8° X 643. Bib. linguistique américaine, t. XVII).

On voit donc, bien que les sources soient très rares, qu'il est difficile de retrouver une origine lémurienne ou simplement hawaïenne dans le nom de la montagne Pelée et qu'il est bien risqué de baser sur *un seul mot* une origine ethnographique. Il serait étrange que ce volcan, actif seulement à de si longs intervalles, depuis une date bien antérieure à 1635 jusqu'en 1851, fût le seul à porter le nom d'une divinité redoutée et que ce nom même eût survécu à tant de vicissitudes : anéantissement des autochtones par les Caraïbes, disparition des envahisseurs, importation africaine des noirs, tandis qu'à la Guadeloupe, où la Soufrière a toujours été en activité, à Saint-Vincent, dont le volcan offre tant de rapprochement avec celui de la Martinique, à Sainte-Lucie, Montserrat, Saint-Christophe, Saba, ces sommets portent des noms banals, provenant d'une façon évidente de leur aspect, ou de leurs particularités, comme le *piton Gelé*, ainsi nommé à cause de la température très fraîche du sommet, le *morne d'Orange*, où le sieur d'Orange possédait, dans les premiers temps de l'occupation, une vaste propriété, le *rocher Pain-de-Sucre*, le *morne Vert*, le *Gros-Morne*, la *montagne Sans-Toucher* (Guadeloupe), ou même le *Grand-Brûlé*, à la Réunion.

En effet, vue du large, souvent enveloppée de brouillards, la montagne Pelée avait bien l'air d'un sommet pelé, dénudé, bien que cet aspect ne fût pas

tout à fait conforme à la réalité. Thibault de Chanvalon (*op. cit.*), dit, en 1751, d'une façon plus précise encore, que « la montagne Pelée porte tous les caractères d'un ancien volcan ; *c'est aussi le sentiment des anciens habitans* ». Et rien de plus (1).

C'est simplement ce que j'aurai voulu démontrer. L'origine du nom de montagne Pelée est très banale, il n'y a aucune hésitation à avoir là-dessus. Cela ne retire rien de leur valeur aux savants articles de notre confrère Tidianeuf, dont je suis le premier à reconnaître toute la valeur.

J'ajouterai un dernier mot. J'ai recherché dans les nombreuses prophéties ou prédictions citées par *l'Écho du Merveilleux* s'il y en avait une qui se rapportât à la catastrophe de la Martinique. Aucune ne l'annonce. J'ai cru remarquer, en revanche, que, parmi les plus claires, celles qui ne laissent aucun doute d'interprétation, le nombre des erreurs est considérable, pour ne pas dire que la plupart sont fausses. Il y aurait là-dessus un travail intéressant à faire pour un de nos collaborateurs.

Z:::

---

(1) Je note en passant qu'il est tout à fait inexact que le P soit difficile à prononcer pour les créoles et qu'ils le remplacent par l'F. La seule lettre qu'ils défigurent en l'adoucissant est l'R. Quant au *lamentin* (*manatus americanus*), il est inutile de lui donner une origine fabuleuse. Rochefort parle du *manati* ou *lamentin* (du caraïbe *manati*, mamelles) et en donne la figure, et le P. Labat rapporte qu'il en vit pêcher un, en 1695, à la Martinique, où ils sont inconnus aujourd'hui.

## L'angoisse de l'isolement

---

Alors qu'affranchis de la terreur de l'enfer catholique, nous nous proclamions libres penseurs, — quand nous étions tout au plus matérialistes plus ou moins sincères, néantistes plus ou moins convaincus, durant cette phase transitoire par laquelle beaucoup d'entre nous ont passé, non sans quelque jactance apparente et quelque mélancolie dissimulée, qui de nous, à la suite de désillusions, de déceptions dans ses espérances ou ses affections, de la disparition soudaine, aussi cruelle qu'imprévue, de ceux qu'il chérissait le plus, n'a été étreint, au moins une fois dans sa vie, par l'angoisse de l'isolement, de cette sorte d'enlèvement dans la nuit, dans le néant, où l'être désemparé, n'ayant plus aucun point d'appui, ni rien qui le rattache à cette existence éphémère, la seule qu'il comprenne, a la sensation nette de sa dissolution? Combien d'hommes, non des moins intelligents, et parfois des plus éminents, ont, à la stupéfaction de leurs contemporains, quitté la vie qu'ils avaient prise en profond dégoût. Or, ce dégoût, n'est-ce pas cet état d'âme où l'homme, en dépit de son intellectualité, de son talent ou de son savoir, commettant cette funeste

erreur de prendre le monde objectif pour le monde réel, en a éprouvé les mécomptes et reconnu l'inanité ? Et s'il n'aime plus rien dans ce monde décevant que son esprit s'est créé, ne s'est-il pas, par là même, condamné à l'angoisse de l'isolement ?

C'est à cette angoisse que se voue surtout, inconsciemment et fatalement, la multitude des égoïstes qui font profession de néantisme, et, dans leur aveugle superbe, ne perdent aucune occasion de décrier toute incursion dans le domaine de l'au-delà. Si privilégiés qu'ils soient dans leur santé, et si constante que leur soit la fortune, le désenchantement viendra les surprendre au milieu même de leurs fausses joies. Leur vieillesse fût-elle exempte d'infirmités, et l'adversité, qui frappe les meilleurs, leur fût-elle épargnée, leur bonheur illusoire ne s'en évanouira pas moins à mesure qu'approchera le terme d'une existence mal employée, inutile aux autres, stérile pour eux-mêmes. Insensiblement, il leur faudra renoncer à toutes les satisfactions que leur permettait une santé robuste. Alors l'angoisse de l'impuissance et de l'isolement les envahira, parce qu'ils ne possèdent ni la bonté effective, ni le sentiment d'humanité, et n'ont eu d'autre désir, d'autre but que l'assouvissement de leurs appétits matériels. N'ayant aucune notion des joies intimes, morales et spirituelles, qui constituent la vraie vie, à l'heure de la décadence, cette angoisse de l'isolement et du néant les étendra d'autant plus cruellement qu'ils n'auront jamais aimé qu'eux-mêmes ; elle sera aggravée par le regret cuisant de perdre tous ces biens, tout ce bonheur factice, dont l'effondrement laissera

leur âme dans le vide et la désespérance. Plaignons ces pauvres frères, car ils n'auront pas connu le vrai bonheur, qui est d'aimer et de s'oublier pour les autres.

Je me hâte d'ajouter qu'un grand nombre de matérialistes, ou se prétendant tels, — car ce sont, en réalité, des *croyants inconscients*, — possèdent cette bonté effective, ce sentiment d'humanité, qui devraient être l'apanage de tous ceux *qui savent*. Ces singuliers incroyants qui, chaque jour, dans leurs actes rendent hommage à *Dieu, l'Amour même*, qu'ils prétendent nier, seront exempts de l'appréhension et de l'angoisse de la mort physique, *parce qu'ils aiment*, c'est-à-dire *qu'ils portent en eux le divin*.

Si cette angoisse est épargnée à l'homme de bonté même incroyant, combien ne sera-t-elle pas atténuée chez celui qui, parvenu à soulever le voile de l'illusion, aura mis ses actes en accord avec la connaissance qu'il possède et qui aura surtout observé la *loi d'amour*, qui en est la sanction et le couronnement.

Soulever le voile de l'illusion qui nous enveloppe, c'est là, en effet, pour tous ceux — et c'est le plus grand nombre — qui n'ont pas la « foi du charbonnier », — celle qui transporte les montagnes, — le point de départ, la condition et la base solide de l'évolution psychique. Monde physique ou objectif, monde manifesté, monde des formes, c'est tout un, et c'est ce qui constitue le monde de l'illusion dans lequel nous vivons, où nous savons pourtant que Dieu est *présent et œuvrant en tout*, mais manifestation matérielle qui n'est que le voile, l'aspect

inférieur du monde réel ou divin. Cette région divine du Réel, nous n'y pouvons pénétrer qu'en nous *spiritualisant*, c'est-à-dire en arrivant par la *connaissance*, et à la suite d'efforts incessants sur nous-mêmes à maîtriser complètement notre *âme animale* — dont presque tous nous sommes plus ou moins les esclaves — pour rendre au principe supérieur qui nous anime la suprématie définitive dans la direction de notre être. Alors, vivant *selon l'esprit*, comme le recommande le grand initié saint Paul, et non plus selon la chair, affranchis de la matière, nous pourrons percevoir, connaître le *Réel* et vivre de la *Vraie Vie*, qui est douceur, bonté, humilité, amour, harmonie.

Or, c'est précisément parce l'humanité ignorante est courbée sous le joug de l'*âme animale*, qu'un si petit nombre de privilégiés parviennent à la notion du *Réel*, région radieuse dont l'accès sera interdit à l'immense multitude tant qu'elle persistera dans son ignorance et qu'elle portera ce joug qu'elle chérit, loin de chercher à le secouer ; en d'autres termes, tant qu'elle sera dominée par ses mauvaises passions, son orgueil et son égoïsme.

Cet état d'âme de la masse humaine peu évoluée a donné naissance à la conception fautive de la *Séparativité*, enfermant l'homme dans un personnelisme étroit, et a créé l'antagonisme qui n'a cessé de régner à travers les âges, à peine atténué en dépit des efforts généreux des penseurs, des philosophes et des grands initiateurs religieux. Toutefois, si nous nous plaçons au point de vue exclusif du progrès humain, sur le plan physique, et du développement des facultés in-

dividuelles, nous ne saurions méconnaître l'utilité et même la nécessité *transitoire* de l'idée de *séparativité*. Mais dès que nous nous élevons à la conception du plan hyperphysique ou psychique du monde moral et de l'harmonie universelle, qui implique la *loi d'amour* ou de solidarité et de fraternité, nous constatons combien néfaste dans ses conséquences serait la persistance indéfinie de la croyance à la séparativité, car elle créerait un obstacle insurmontable à l'accomplissement des destinées de l'être.

En effet, le dernier terme de l'évolution psychique est l'accession ou plutôt le retour à l'*unité* d'où nous sommes issus, Dieu étant l'*unité suprême*. Tous les hommes *sont un, en réalité*, mais leur unité est à ce point enlisée sous la *diversité*, c'est-à-dire sous l'incohérence actuelle de notre composé matériel (comprenant toute la hiérarchie des *véhicules* du principe divin qui nous anime) qu'à part quelques rares privilégiés, l'homme vit dans l'ignorance complète de cette unité et même est incapable d'en concevoir la notion. L'évolution consiste à nous affranchir de plus en plus de la *diversité*, qui n'est autre chose que la tyrannie des véhicules matériels dont l'*âme animale* est la plus haute expression, en vue d'atteindre à l'*Unité divine*, dont nous sommes d'infimes émanations.

Jésus a dit : « Mon Père, faites *qu'ils soient un* comme nous sommes *un* » et « Faites *qu'ils soient consommés dans l'Unité*. » Bien avant le Christ, *Krishna* avait dit : « Pour parvenir à la perfection, il faut conquérir la *Science de l'Unité*, qui est au-dessus de la Sagesse. » Mais Jésus a dit encore : « Aimez-vous

les uns les autres », et, avec l'Amour, il apporta le Pardon, et sanctionna la loi de la souffrance et du sacrifice en nous donnant le divin exemple de son immolation pour l'humanité. Il enseigna, avec l'amour, l'unité et la fraternité de tous les hommes.

Unité, amour universel, harmonie, sont une seule et même chose. Celui qui se sait et se sent *un* avec tout ce qui vit, avec tous les êtres de toutes les humanités, passées, présentes et futures, qui forment l'*humanité intégrale dans l'éternel présent*, celui-là n'a plus à redouter l'*angoisse de l'isolement*, parce qu'il sait qu'il n'est qu'un membre de cette innombrable famille qui peuple les régions spirituelles et les mondes matériels gravitant dans l'espace infini, parce qu'il sait qu'il doit aimer ses frères de la grande famille, comme il aime et comme il a aimé la petite famille, humanité embryonnaire dans laquelle il est né, il a vécu, dont il a partagé les joies et les souffrances; parce qu'il sait enfin, de science certaine, que l'*Unité*, c'est la *Réalité*, la *Vérité*, et que la *Séparativité*, c'est l'illusion, illusion transitoire comme le monde manifesté, qui n'est lui-même qu'un voile transparent, au travers duquel nous pouvons entrevoir ce monde éblouissant de l'*Unité* et du *Réel*, de la Lumière et de la Vie divine, que nous sommes appelés à réintégrer un jour.

SPERO.

# NOTES

SUR LA

## Grammaire de Pânini

(*Suite.*)

---

Posons que le fluor est fonction hydrogénique, le chlore fonction oxygénique, le brome fonction azotique, l'iode fonction carbonique — ce qui résulte du calcul de leurs équivalents d'éther, l'anabhihite dit Pânini au premier axiome du chapitre III du livre II, le très impondérable et bien plus malicieux encore « phlogistique » ; nous voyons ainsi que le 19 de l'équivalent pondérable du fluor correspond au 18 des atomes pondérables de l'hydrogène. Ces deux fonctions 19 et 18 sont homogènes, selon le sanscrit sont toutes deux valeurs de la lettre *u* dans quatre degrés. Nous montrerons bientôt, en examinant les proportions de la colonne ionique donnée par Vitruve, lequel Initié expose d'abord l'art ionique, que cette doctrine était de l'art grec, art alchimique, qui fixe que des deux fonctions 19 est la supérieure.

Revenons à la preuve de la valeur de l'*a* dans le système pâninien.

Sûtra 21, l. II, ch. II — « trtîyâprabhrtînyanyatarasyâm ».

« Upapadas finissant avec l'affixe du troisième cas (trtîyâ) et les suivants (prabhrtîni) sont optionnellement (anyatarasyâm) composés avec indéclinables formés par l'affixe am, et le composé est tatpuruṣa. »

La forme propre « a » vient dans ce sûtra par anuvrtti du sûtra précédent : « amævâvyayena », « un upapada n'est composé qu'avec ces indéclinables (avyayena) qui finissent avec l'affixe am (amâ) ; le composé est tatpuruṣa ».

La forme propre paraît être « am », mais en mettant l'*m* sous la d'anusvâra qu'il assume dans le sûtra « sv rūpâ çabdasyâçabdasjñâ », elle se réduit à « a ». L'anusvâra est un zéro et n'a que valeur optionnelle.

21<sup>e</sup> sûtra, chapitre 38 articles. L'*a* vaudrait donc 21 ou 21 plus un multiple de 38. L'expérience prouve qu'il vaut 21.

∴

Cherchons maintenant les valeurs des affixes *s* et *m* des nominatif et accusatif singuliers, lesquels entrent dans beaucoup d'expressions pâniniennes et font partie de leur « forme propre ».

Le sûtra 32 du chapitre 1 du 1<sup>er</sup> livre nous dit : « vibhâshâ jasi. »

« Option (vibhâshâ) devant as (jasi). »

L'anuvrtti de l'affixe *as* du nominatif pluriel, dont parle ce sûtra, va jusqu'au sûtra 36, ou peut-être même, optionnellement, jusqu'au 33 seulement, par

suite de la conjonction *ca* de ce sùtra. Un coup d'œil montre que la valeur d'*as*, s'il constitue la base numérique du sùtra, peut être 183, c'est-à-dire que le *sa*, ainsi que dans le virâma le *ra* et le *ma*, n'aurait pas de quatrième degré, que la valeur du *va* serait celle qu'indique sa forme. Essayons ailleurs les valeurs qui résulteraient pour les inconnues, savoir : 63 pour *sa*, 15 pour *va*, 15 pour *ra*, 8 pour *ma*.

Sùtra 35, l. I, ch. 1 — « svamajñâtidhanâkhyâyâm. »

« Sva « personnel » est optionnellement sarvanâma devant l'affixe du nominatif plureil, *as* — sauf quand il signifie parent (jnâti) ou richesse (dhana). »

La forme qu'emploie Pânini est « svam ».

On aurait donc :

$$sa, 63 + va, 15 + ma, 7 + virâma, 100 (va, 15 + i, 42 + ra, 14 + a, 21 + ma, 7 = 99) = 185.$$

Chapitre 75 articles, 185 égale multiple de 75 plus le numéro 35 du sùtra et pourrait donc être la valeur réelle de « svam ». S'il l'était, l'affixe *m* vaudrait 107, l'affixe *s*, 162 ; c'est ce que l'expérience vérifie.

Le virâma, qui, joint à une lettre, vaut 100, signifie « fin ». Avec l'affixe 7 de l'*â* long il atteint la valeur 107 de « Mâyâ » « illusion » :

$$ma, 8 + a, 21 + ya, 57 + a, 21 = 107.$$

Le virâma semble illusoirement diminuer la valeur qu'il termine — en réalité il l'augmente.

Il a la même valeur que « kusuma » « fleur » dans les deuxième et troisième degrés conjoints :

$$ka, 22 + u, 5 + sa, 61 + u, 5 + ma, 6 = 99.$$

La vieille légende, souvent occulte, s'est emparée de ce sens de fleur du virâma ; aussi voit-on dans Richard Wagner, dont l'épopée est bâtie sur la légende, cent enfants qui jettent des fleurs clore l'un des actes du drame grandiose *la Mort des Dieux*.

∴

L'acquisition des valeurs des affixes *s* et *m* entrant dans les formes propres rend la détermination des nombres du reste de l'alphabet plus que simple. Choisissons-en quelques-uns pour la démonstration chimique.

Sûtra 22, l. 1, ch. 1 — taraptamapæ gha :

« Les affixes tara et tama sont appelés gha. »

Forme propre de deux mots : tara, tama.

Ra 14, ma 7 = 21. Remarquons que l'upsilon majuscule est formé de deux signes qui, changés de position, forment le tau hébreu, que l'upsilon minuscule a la forme de l'élément caractéristique du ta sanscrit. Upsilon et tau 400. Supposons tara + tama au moins 800 + 21. Chapitre 75 articles, sûtra 22. Il manque 26 à 821 pour avoir un multiple de 75 plus 22. Le ta sanscrit aurait donc pour valeur 413 : c'est ce qui se vérifie.

La lettre ta, tau, la lettre de la croix, se trouve dans le Thebah solaire (vaisseau, germe (prajana), spermatozoïde), le beurre masculin (lécithine) (1)

---

(1) La remarque que nous ne cesserons de faire et de refaire : on n'est certain d'avoir trouvé le système numérique sanscrit que quand on peut toujours, jusqu'au plus infime détail, trouver la fonction chimique, ou l'onde vibratoire. Et la grammaire atomique du sanscrit est prodigieusement compliquée.

$H^{90}O^9AzPhC^{44}$ , qui offre au microscope polarisant le phénomène optique de la croix :

$$90 + 145 + 14,5 + 31,5 + 132 = 413$$

145 équivalent en poids 144 de l'oxygène plus 1 d'affixe ; 14,5 et 31,5 équivalents en poids de l'azote et du phosphore plus les affixes 132 équivalent en poids de la racine décimale (12 égale kabbalistiquement 1 + 2 du carbone).

Sûtra 44, l. I, ch. 1 — na veti vibhâshâ.

« Na (ne pas) vâ (ou) signifie option. »

« Na vâ » sert de forme propre. Ce sûtra montre que na vaut 908.

$$908 + \nu d (15 + 21) = 944 = \text{mult. de } 75 + 44.$$

Na, négatif : beurre féminin, cuprique.

Stéarine  $H^{110}O^6C^{57}$  plus 3  $H^2O$  d'éther critique égale poids sans affixes :

$$(110 + 96 = 684) + 54 = 944.$$

Sûtra 8, l I, ch. 1, — Mukhanâsikâvaèano + nu-nâsika :

« Ce qui se prononce à la fois par la bouche et le nez est appelé anunâsika. »

Sûtra du huit, du huitième rayon prakrtique ou ahakâra, hiérarchie cuprique caractérisée par l'affixe de forme propre s « je » : fonction forme propre « anunâsikas ».

On tire de ce sûtra que ka vaut, isolé, 44 (2183 = mult. de 75 + 8).

La lettre ka, numéro du sûtra « na vâ... » caractérise avec na, vâ et s le rayon cuprique (ku : mauvais, urée).

*Ka* est le poids de l'alcool  $H^6OC^2$  retranché 2 à la dernière molécule de carbone (comparer avec le nombre 888, expliqué plus loin, de Jésus).

Sûtra 70, l. I, ch. 1. — Taparastatkâlasya.

Selon le pandit moderne, ce sens uniquement, dans la technique supposée des Rshi grammairiens : « La lettre suivie ou précédée du *ta* réfère, outre à sa propre forme, à ces lettres homogènes qui sont de même mâtra ou temps. »

En réalité, il n'y a point le milliardième d'une once technique, chez les Rshi, et le sûtra signifie nniversellement... dans l'hébreu, le grec, le sanscrit, la chimie, etc., etc... (tout ce qu'on voudra) : « Ce qui est suivi ou précédé du *ta* de septuple addition lumineuse ( $1 + 7 + 7^2 + 7^3 = 400$ , troisième degré de *ta*) signifie ce qui est du temps du pôle opposé de l'ellipse prakrtique, que ce pôle soit énoncé ou sous-entendu. »

« taparas », « ce qui a *ta* avant ou après soi », sert de forme propre.

On tire de là que pa vaut isolé 83 ( $671 = \text{mult. de } 75 + 71$ ; l'anuvrtti court jusqu'au sûtra suivant, le 71).

Le reste du sûtra est « tat kalasya », en séparant les mots en composition.  $\text{tat} = {}^{\text{ta}}413 + {}^{\text{ta}}412 + \text{virâma } 100 = 925$ ,  $\text{kâlasya} = \text{ka } 44 + \text{a, } 21 + \text{la } 15 + \text{sa } 63 + \text{ya } 57 = 200$ .  $\text{tatkalasya}$  égale le virâma non élidé (le virâma, signe cuprique, optionnel très probablement)  $925 + 200 = 1125$ , soit un multiple de 75. Ainsi tout le sûtra « taparas tat kâlasya » égale un multiple de  $75 + 71$ .

Et quand on songe que plusieurs systèmes de combinaisons enchevêtrés tels que celui-ci — qui sait combien !... nous en connaissons trois et même quatre — sur quatre degrés de numération — qui sait combien il y en a... de degrés !... peut-être bien plus de cent ! — sont nécessaires pour analyser les sùtra du Grammairien Divin, quand on songe que les degrés d'une seule lettre, la lettre *Xa*, lettre d'alcool en donnant les longueurs d'ondes des raies fondamentales du spectre solaire montrent dans une seule lettre une immense mathématique, alors on sait !... que toute la science moderne ne pourrait pas analyser même un seul des sùtra si courts de Pânini !

SUR LE SENS CHIMIQUE DU SANSKRIT, DU GREC, DU LATIN  
ET DE L'HÉBREU

Les Écritures mythologies et légendes occultes anciennes, si elles sont parfois infiniment poétiques dans l'expression, ou sublimes, sont de plus les premières « exactes », avant toutes les autres... au moins souvent. On ne peut les comprendre pleinement que muni du viatique d'un savoir « exact ». Ce devait être l'opinion de la grande intelligence (plus grande que l'immense majorité des savants modernes) Eliphaz Lévi, pour les Écritures hébraïque et grecque. Ce devrait être la conviction de tous pour Toutes.

La langue des Mystères est « Une ». Aussi peut-on — ou plutôt doit-on — compter avec la numération

sanscrite, le grec, le latin et l'hébreu. Il est très probable qu'avec cette numération on peut dénombrer dans la généralité des autres langues.

Le sanscrit correspond au rayon solaire, l'égyptique probablement au rayon mercurien, le grec au rayon cyprique, l'hébreu au rayon terrestre. Le lumineux *senzar* tibétain est super-solaire, c'est le brillant rayon jaune du triple Agni parabrahmique ; il est, parmi les langues, la robe de la « chèvre jaune », comme disent d'eux-mêmes les lamas de l'agnus *gelukpa*, ceinté de l'écharpe rouge.

. \* .

Quand on t'a bien comprise, doctrine antique, toute distinction autre que celle de fonction entre le métaphysique et le physique, l'Esprit et la matière, est disparue... sans que l'esprit ait cessé d'être une réalité — et la Suprême ! De même que l'hydrogène bien refroidi, l'aile si farouche, apparaît un inerte liquide, de même que sous ces deux figures si différentes il est une seule chose, de même tout, depuis l'Esprit Sublime du Roi des Archanges jusqu'au métal le plus grossier, le plus pesant, n'est que forme, rôle de l'actrice impérissable — la lumière. Sang et chair du Sacrifice, de la cime culminante de la Pensée Divine elle rayonne, effulgence ineflable, sur elle-même, dans l'Abîme où tout flot roule des océans d'étoiles, sur l'onde de joie immense que des yeux de lotus, ayant pour cellules des mondes, couvrent de leur

opulent peplum. Elle est le corps de Dieu, elle est Dieu même.

La substance spirituelle infinie, Couronne Divine sept fois auguste, aile sept fois, sept fois lucide et sept fois sept fois éthérée, Nirvâna, l'Akâça-Christ, Parabrahman, plénitude subtile que notre âme aux faibles yeux perçoit comme vacuité parfaite ; cette substance, l'orient de pompe sept fois inimaginable, pour notre âme impénétrable obscurité, l'hymne de ravissement de flamme sept fois inconcevable, pour notre âme silence éternel, l'encens et le vin d'extase sept fois incompréhensibles pour le désir à la volupté la plus délicate de ses narines et de son palais, pour notre âme l'ineffluence et l'insipidité complètes ; cette substance, l'impalpabilité totale pour notre âme, pourtant le toucher de suavité sept fois inexprimable au-delà de ceux des acuités suprêmes des délices de nos rêves, des touchers sur les ailes aux duvets merveilleux, neige, azur et rose des cygnes des nues de leurs paradis, dans les mers de la nacre de leurs encensoirs lunaires, les ouragans glorieux des écumes en fleurées de lumière de leurs soleils... consiste de différences qui sont les archétypes de tous les modes de notre monde matériel. Dans l'émanation, la condensation des mondes, elle devient des prototypes intermédiaires dont la mathématique alchimique est le miroir infaili de celle des modes archétypes de cette Couronne. Le dernier prototype émane à son tour, et ses condensations sont notre univers visible, tous ses degrés de force, tous ses caractères de numération alchimique, reflet parfait de ceux de la source pre-

mière. Dans le sein du lotus-mère, espace infini, le lotus en miniature d'ultime densité le voici maintenant engendré !

\* \* \*

S'il en est ainsi, étudions donc les nombres de la Déité d'en haut par ceux de la Matière d'en bas.

L'affixe *s* du nominatif singulier du masculin et du féminin, qui exprime l'agent du verbe, l'actif « je suis », la volonté, cet affixe premier des « vibhakti » ou affixes de déclinaison, le principal de tous comme sens, est numériquement aussi d'un intérêt exceptionnel. De tout xétra « champ », il représente le Brahma, c'est-à-dire la force créatrice et le suprême intellect. De toute création, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, il symbolise l'Ego-Unité. Il cèle, enfin, le mystère des Krshna, ou Christs, et par suite, en chimie, n'est pas moins que ce corps mystérieux, l'indigo, que Mme Blavatsky, qui était initiée, et dans les ouvrages de laquelle nous avons trouvé l'affirmation nue, qu'évidemment il ne lui a pas plu de prouver, du système occulte du sanscrit, donnait à ses disciples comme le symbole de l'Ego humain. Il est plus que l'emblème de l'Ego humain ; il est l'emblème à la fois de l'Ego humain et de l'Ego cosmique, chose très difficile à comprendre sans les nombres, extrêmement aisée avec eux.

L'indigo bleu a pour formule  $H^5OAzC^8$ . La molécule de carbone a pour équivalent en poids 12, mais sept est le nombre des « Grands Mystères », — dit la

Kabalah — et le 12 du carbone est, dans ses hiérarchies atomiques, nettement divisible en  $7 + 5$ , comme le troisième degré du *ra* sanscrit.

L'équivalent en poids de l'indigo bleu, en arrêtant au sept du carbone, est :

$$5 + 16 + 14 + 7 + 8 = 91,$$

soit la valeur de Krshna « Christ » ; dans les second et troisième degrés :

$$k, 22 + r, 6 + sh, 42 + 21 = 91.$$

L'orientaliste sait que, parmi ses acceptions, « Krshna » a celle d'indigo.

Pourquoi, très souvent, n'analyserions-nous les termes occultes que dans ces deux degrés — délaissant le premier ?

Observez l'axiome de la bouche de Cri-Krshna, dans un de ces livres consternants pour l'imagination humaine, où rien peut-être, le plus nul signe de ponctuation, le plus insignifiant dessin du cadre, ne relève de la fantaisie :

*Bhagavad Gîtâ*. I. IV. — « atra çûrà maheshvâsâ  
« bhîmârjunasamâ yudhi... Héros (çûrà) sont ceux-ci  
« (atra), puissants archers (maheshvâsâ) tels (samâ),  
« dans la bataille (yudhi), que Bhîma et Arjuna... ».

Il y a quatre guerriers vraiment Divins, correspondant aux quatre principes supérieurs de l'âme humaine ; et, bien que leur ordre de valeur soit : I. Yudhishtira, II. Bhîma, III. Arjuna, IV. Sahadéva, cependant les deux intermédiaires sont seuls pris comme termes de comparaison.

Pourquoi ?

Parce que dans toutes choses la tonique mesure la valeur. Elle est l'âme !... plus importante, comme conscience, que l'Esprit au-dessus et que la chair en bas, parce qu'elle est la conscience acquise. Ce qui fait l'homme, c'est l'âme. L'Esprit est seulement ce qui sera plus tard l'âme de l'homme. Homère ne fait combattre Achille (Yudhishtira) qu'à la fin du siège de Troie.

La loi tient bon dans la chimie.

Quand on classe les éléments dans leur ordre musical, l'oxygène devient la tonique, le rayon vert, le *Fa*, l'alcool, puisque l'ozone, avons-nous dit, est le rayon bleu, et bien qu'il ne soit pas — et à beaucoup près — le mieux pourvu de force, d'éther, des producteurs d'acides, le chimiste et le biologiste savent qu'il est le plus important.

La loi doit tenir bon, nous supposons, dans toutes les langues.

(*A suivre.*)



# Au Pays des Esprits

(Suite.)

---

## CHAPITRE XXII

### L'ENCHANTERESSE

L'époque où j'avais résolu de changer ma vie et la sphère de mes actions approchait rapidement. Huit ans s'étaient écoulés depuis mon départ d'Angleterre ; j'étais las du métier des armes, sous le soleil brûlant de l'Inde, et je désirais vivement retourner dans mon pays natal, afin d'y vivre d'une façon plus conforme à mon éducation primitive. Les Hindous, que je connaissais, comptaient énormément sur la continuation de mon séjour parmi eux pour augmenter leurs pouvoirs psychiques ; aussi, je me gardai bien de leur parler de mes projets.

Mon retour en Europe rencontrait également une forte opposition auprès de mes parents. Mais, ce qui me préoccupait beaucoup plus que la gloire ou les richesses, c'était l'espoir de terminer bientôt mes épreuves initiatiques, dans une société extrêmement antique, à laquelle j'aspirai passionnément. — Peu importe à mes lecteurs l'endroit où cette Société se trouve et en quoi consistent ses rites et exercices.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est peut-être le point culminant de la philosophie matérialiste, qui s'est lentement développée depuis cinq cents ans dans le monde civilisé. Aussi, les hommes de cette époque sont-ils les derniers à pouvoir apprécier une association dont le but principal est la destruction de tous les mythes théologiques et l'inauguration du véritable royaume spirituel. Comment comprendraient-ils que la science occulte doit réunir un jour le passé et le présent, le monde spirituel et le monde naturel ? Les rares élus qui, dans notre génération, sont prêts à l'affiliation dans cette société, seront appelés, comme je le fus moi-même, avant d'avoir même soupçonné son existence. Le reste des humains la chercherait en vain.

J'avais été appelé, dis-je, et j'étais même obligé de me joindre à ses membres ; mais seulement, après une douloureuse série d'épreuves, je pouvais espérer obtenir tout ce que cette association était capable de me donner. Pour elle, j'avais travaillé, souffert, abandonné tout ce qui rend la vie heureuse. J'avais sacrifié mon corps et mon âme, afin d'arriver à mon but, et j'étais maintenant sur le point de recevoir ma récompense. A mesure qu'approchait le moment suprême, j'y pensais de plus en plus, et c'est avec peine que j'accomplissais ma tâche journalière. Je voulais être prêt pour l'œuvre que je tenais à entreprendre et, en même temps, je désirais quitter l'Inde sans regrets. Tout allait bien selon mon secret dessein, lorsque vint un jour, à jamais mémorable pour moi, car il précéda un épisode de ma vie que je ne

voyais pas encore bien nettement, mais dont j'éprouvais déjà le sombre, lugubre pressentiment.

— Mon cher ami, me dit un jour Graham, il faut que je parte immédiatement pour Calcutta. Cette lettre me rappelle sans perdre un instant. Je regrette bien vivement de vous quitter, vous et votre délicieuse hospitalité.

— Attendez la nuit, Graham, et je serai votre compagnon de route, car, moi aussi, je suis obligé de me rendre à Calcutta aussitôt que possible.

Cette conversation avait lieu au moment de déjeuner le lendemain de la visite dont j'ai parlé dans le précédent chapitre. Outre l'importante affaire qui m'appelait à Calcutta, j'avais encore un autre motif, car je venais de recevoir de mon ami John Dudley une lettre pressée qui aurait dû me parvenir beaucoup plus tôt. En parcourant cette missive j'appris que M. Dudley avait succédé au comte de D..., par suite du décès des héritiers directs. Son élévation au titre de pair était complètement inattendue et paraissait n'avoir changé en rien la cordialité de son caractère ni altéré les sentiments de ses chères filles. Elles avaient éprouvé seulement quelque étonnement en s'entendant appeler un beau matin lady Sophia, lady Edith et lady Blanche. Sa lettre était pleine d'allusions à ses expériences parmi les spiritualistes américains et me rappelait la promesse que je lui avais faite de revenir au bout de dix ans. Il ajoutait que j'avais une bonne excuse pour retourner en Angleterre, ne serait-ce que dans le but d'escorter à son retour sa fille, lady Blanche, qui avait accom-

pagné sa tante, lady Emily R., dans l'Inde. Il lui avait été impossible de refuser ce départ, les esprits eux-mêmes s'étant mis de la partie. — « Maintenant, mon cher ami, écrivait-il en terminant, ne pensez pas que je veuille vous imposer aucune corvée. Je vous demande seulement de voir mon petit *Coucher de soleil* et de rechercher si elle est heureuse. Louis, je vous donne carte blanche ; agissez comme si elle était votre fille. Si elle préfère encore la lune de son pays natal à l'astre flamboyant qui vous brûle dans l'Inde, ramenez-la vers son vieux père. Embarquez-la avec une légion d' « ayahs » pour la servir et un régiment de cipayes pour la défendre, et vous pouvez être sûr de votre récompense, dussé-je engager mon comté. »

Telle était en substance la lettre de mon vieil ami, et, bien que très ennuyé à la pensée qu'elle aurait dû m'être remise quelques mois plus tôt, j'espérai encore arriver assez à temps.

Je passai une heure à écrire à lord Dudley et je fis mes préparatifs de départ, pendant le reste de la journée. Nous partîmes de nuit, Graham et moi, pour la ville des palais, où nous arrivâmes à l'heure voulue. Nous prîmes congé l'un de l'autre et nous nous rendîmes à nos affaires.

Je passai le plus tôt possible chez le vicomte de R. et demandai sa femme et sa nièce. On me répondit qu'elles étaient à la campagne et seraient de retour le lendemain. Je laissai des cartes pour elles. Le matin suivant je reçus du vicomte une cordiale invitation à dîner en famille. Je me préparais à sortir lorsque le

capitaine Graham pénétra dans ma chambre avec sa franchise peu cérémonieuse, et me tendit un billet extrêmement parfumé et d'apparence originale. Il me supplia avec animation d'accepter l'invitation qui y était contenue, et de me rendre à la soirée donnée par Mme Hélène Laval, veuve d'un éminent nabab indien, et reine incontestée dans une certaine classe de la société de Calcutta. Je ressentis d'abord un mouvement de colère, et, malgré la réelle affection qui nous unissait, je fus quelque peu froissé que Graham ait pu me croire capable de perdre mon temps dans des assemblées frivoles.

Il savait que je tolérais à peine les cérémonies officielles auxquelles j'étais forcé d'assister. Comment donc s'imaginait-il, lui demandais-je froidement, que j'irais augmenter la cour dorée qu'une vaine et ambitieuse femme attirait autour d'elle.

Le pauvre Graham supporta mes reproches très patiemment, mais ne céda pas. Il m'affirma que la belle Hélène était, comme moi, une mystique, une occultiste ardente. Elle avait depuis longtemps entendu parler de moi, et désirait vivement me voir. Quant à ceux qui venaient chez elle, c'étaient de profonds penseurs, de graves réformateurs et des métaphysiciens. Évidemment, elle autorisait quelques mondains, mais j'y trouverais en plus grand nombre des personnes que je connaîtrais pour les meilleurs de la ville. C'est surtout pour moi que je plaide, ajouta Graham avec ardeur. Il y aura cette nuit chez Mme Laval QUELQU'UN que je vous supplie de voir, et à qui je serais très heureux que vous parliez, au

moins pour obliger l'ami qui ne pourrait rien vous refuser.

— Vous voulez que je voie votre charmeuse, Graham. Eh bien, dès que je pourrai m'esquiver du dîner auquel je suis invité, je me rendrai chez Mme Laval.

A mon arrivée chez le vicomte R., je fus reçu par lui avec plus de cordialité qu'il n'avait accordé autrefois au mystique allemand, et sa femme, dans tout l'éclat de sa nouvelle dignité, vint à ma rencontre avec l'intérêt affectueux des anciens jours. A côté d'elle, se tenait la gracieuse lady Blanche Dudley. Ce n'était plus la petite Blanche, le petit *Coucher de soleil*. Elle avait un peu grandi, mais était toujours petite, fragile, presque éthérée, et remarquablement belle. Les sylphes, les ondines et les fées légendaires auraient pâli devant la splendeur de cette merveilleuse, divine créature. Je la regardais, comme j'aurais regardé le chef-d'œuvre d'un Apelle ou d'un Phidias. A cette époque elle était pour moi bien plus une déesse de marbre qu'une mortelle. Une légère tristesse assombrissait ses beaux traits, et ses formes gracieuses avaient tant de dignité que je m'arrêtai devant elle en proie autant à la surprise qu'à l'admiration, sans songer à la saluer. Ses manières aussi n'étaient plus les mêmes, car, dans son empressement amical à m'accueillir, il y avait un certain mélange de réserve féminine, un air rêveur et absent, qui me fit oublier complètement la rieuse jeune fille que j'avais connue quelques années avant.

Devant mes yeux passa la rapide vision de tous les

cœurs qui souffriraient pour elle, qui soupireraient en vain pour cette créature de lumière, cette ondine sans égale, dans ce climat brûlant qui décuple tous les désirs ! Ce fut tout, absolument tout ce que je pensai de lady Blanche Dudley ; et cependant, pendant de longs mois, je l'accompagnai fidèlement dans ses promenades ; je l'aidai dans les réceptions officielles ; j'écoutai sa voix charmante, plus douce que celles des syrènes, et je surveillai sans cesse la foule de ses adorateurs, souriant intérieurement lorsque je voyais les plus riches et les plus nobles se disputer un regard de ses beaux yeux violets. Je la regardais, selon mes meilleurs camarades, *comme un iceberg de l'océan Artique reflète les rayons du soleil, sans jamais fondre sous leur chaleur*. Jamais Blanche ne changea pour un autre vêtement, la douce, blanche et floconneuse étoffe de gaze qui voilait ses formes exquises ; jamais elle ne remplaça par des bijoux les fraîches fleurs qui constituaient sa seule parure. Nul ne saurait donc s'étonner de la voir le point de mire de tous les regards admiratifs, sauf les miens. A cause de son père, et parce que je me souvenais combien tendrement son cœur avait compati autrefois à mes étranges peines, je lui dévouais tout mon temps disponible. J'aimais à la conduire vers ces scènes d'art antique et de splendeur qui abondent dans l'Inde, appréciées seulement par une petite minorité.

Parfois je m'étonnais de l'excessive beauté de ma compagne et j'élevais jusqu'à mes lèvres une boucle de ses cheveux d'or. Parfois, j'y plaçais des fleurs. Jamais elle ne levait les yeux sur moi, me parlait à

peine, et cependant je savais qu'il n'y avait de sa part aucune intention mauvaise.

Le soir de ma première visite, j'informai mes amis que j'étais forcé de les quitter après le dîner, car j'avais résolu de me rendre au rendez-vous pris avec Graham. Je ne fus libre qu'à minuit, et je me préparai à prendre congé, lorsque le vicomte me demanda si je voulais le remplacer et servir de guide à sa femme et à sa nièce, qui devaient aussi aller chez Mme Laval.

— Vous connaissez donc cette dame, demandai-je à la vicomtesse.

— Oui, répondit lady Émily. Hélène est la plus grande amie de Blanche. Elles sont inséparables. Du reste, ajouta-t-elle à voix basse, c'est une mystique, un médium, et nous sommes enchantés de cultiver ses facultés par notre présence terriblement matérialiste. Elle lit dans les étoiles, prépare des philtres, etc.

— Ma chère tante, interrompit Blanche, ne parlez pas si follement d'Hélène. C'est une femme bien au-dessus de son entourage, chevalier, ajouta-t-elle en rougissant.

— Pourquoi ne m'appellez-vous plus Louis, comme vous en aviez l'habitude, demandai-je ? Voulez-vous donc que je vous nomme lady Blanche Dudley ?

— Louis ! dit-elle, si dramatiquement que le son de sa voix retentit encore à mes oreilles. — Louis, maintenant et pour toujours !

Je ne dirai rien de la réception de Mme Laval, ni de la splendeur de ses salons. Il suffit au lecteur de savoir que, à peine entrée, Blanche courut au-devant

de son amie bien-aimée, l'embrassa et revint vers moi pour me la présenter, avec dans les yeux quelque chose de sa gaieté de jadis. A mesure qu'elle approchait de nous, je vis à ses côtés une femme brune, grande, gracieuse, aux grands yeux orientaux, et dont les cheveux d'ébène resplendissaient de diamants. et je reconnus la personne dont j'avais perçu les traits avec tant d'émotion, lorsque j'avais psychométrisé le talisman de Graham !

Cette dame, que ses amis avaient surnommée l'« enchanteresse », me reçut avec une prédilection marquée. Elle retint ma main dans les siennes plus de temps qu'il n'était nécessaire, et me dit que je n'étais pas pour elle un étranger, bien qu'elle me fût une inconnue. Elle me nomma différents endroits de ma vie publique où j'avais pu me trouver en présence de plusieurs personnes sans leur parler ; me dit qu'elle avait suivi ma carrière avec le plus grand intérêt, et qu'elle était particulièrement enchantée de mes relations avec sa jeune amie ; finalement elle abandonna ma main, mais non sans me l'avoir pressée d'une façon particulière et sans m'avoir donné les signes de reconnaissance d'une société à laquelle j'appartenais, mais qui n'avait jamais admis de femme. Sans me donner le temps de me remettre du trouble que sa vue m'avait causé, ni de réfléchir à ses compliments, et aux marques extraordinaires d'entente qu'elle m'avait données, cette femme étrange me présenta son frère, un monsieur Paul Ferrault, un Français, grand et assez beau, qui ressemblait à sa sœur. Lorsque la main dégantée de cet homme toucha la mienne, je

ressentis un frisson comparable à celui que j'aurais éprouvé en plongeant le bras dans un nid de rempantes vipères.

O clairvoyance, don fatal, malédiction de la vie mortelle, pouvoir terrible qui perce le voile tendu avec tant de sagesse devant le centre intérieur et secret des êtres ! Au moment où cette femme fixa sur moi ses yeux perçants, je devins voyant. Le voile se leva. Près d'elle brillait la robe blanche comme la neige de lady Dudley. Au-dessus de Mme Laval et de son frère, trois hideux élémentals grimaçaient, révélant nettement les tendances de ce couple mauvais, et pénétraient l'aura de la malheureuse enfant qui leur était offerte en sacrifice, la pure victime, comme dans quelque rite lugubre !

Non loin de ce groupe, j'aperçus Graham et je fus vivement froissé du regard anxieux qu'il jeta sur moi, au moment de la présentation. J'ai souvent constaté que l'exercice de la vie spirituelle est rarement accompagné du pouvoir d'en tirer profit. Le voyant est forcé de contempler ce qui est caché aux autres, et les liens gênants de la société viennent neutraliser la valeur de ses découvertes.

Si j'avais suivi les avis que me suggéraient à ce moment mes perceptions astrales, j'aurais dédaigneusement repoussé le frère et la sœur, au lieu de m'incliner devant eux et de leur permettre de toucher ma main frémissante. Je les aurais écartés de tout ce qui est bon et beau. Surtout, j'aurais conduit Blanche au tombeau, plutôt que de permettre à leur nuisible présence de s'interposer, comme une flétrissure, entre

elle et la splendeur de sa jeune vie. Mais l'ombre de l'avenir m'enveloppa comme dans un suaire glacé, et, quand je surpris les yeux de Graham fixés sur moi, j'étais étourdi, malheureux, pris de vertiges, et il comprit que j'avais reconnu l'original de ma vision.

Lorsque l'hôte et sa femme me quittèrent pour recevoir d'autres visiteurs, Graham s'approcha de moi et me dit :

— Vous avez mon secret, chevalier, vous voyez devant vous mon enchanteresse. Vous ne vous étonnez plus, je suppose, de l'attraction que j'ai subie. Je ne m'émerveille pas non plus de celle à laquelle vous n'avez pu résister. Il jeta en parlant un coup d'œil du côté de Blanche. — Oh, dis-je, en tressaillant comme dans un rêve, personne ne m'attire ici, Graham. Tout ce qui s'y passe me déplaît, et l'atmosphère est si écrasante que je ne puis rester une minute de plus.

Je prétextai une indisposition, que du reste je ressentais réellement, et je me hâtai de partir.

Cette nuit-là même, au moment où les faibles rayons de l'aurore naissante commençaient à diminuer l'obscurité, je m'éveillai avec une indescriptible sensation d'oppression morale. Il me sembla que tout ce qui était bon et vrai m'avait abandonné et que je me trouvais dans une infecte prison. Déterminé à chasser par l'exercice cette sorte de cauchemar, je me levai rapidement ; mais, à ce moment, j'aperçus, distinctement entre moi et le ciel faiblement illuminé, qu'on pouvait voir, par la porte vitrée laissée ouverte, la forme de Mme Hélène Laval, gracieuse, splendidement belle et dans l'attitude royale d'une véritable Médée.

D'une main elle tenait une petite boucle de cheveux noirs, de l'autre une boîte carrée, dont je ne reconnus pas la nature. Profonde, douce et même sympathique, sa voix murmura : « Ne cherche pas à me fuir ; je t'aime et t'ai toujours aimé. Réponds à ma tendresse ou je détruirai tout ce que tu aimes le mieux. »

Elle leva la boîte et je vis qu'elle contenait une miniature d'ivoire reproduisant mes traits, que M. Dudley avait prise avant mon départ d'Angleterre. Je la croyais toujours dans sa famille.

Sans trop savoir ce que je faisais, je bondis hors de mon lit et je saisis le fantôme par le bras, essayant en même temps de m'emparer du portrait. Ce que je touchais me donnait l'impression d'une substance ressemblant à de la gaze gommée ou à une mousseline légère gonflée d'air. Instantanément cette *substance* commença à céder sous la pression de mes doigts, la forme s'affaissa, se retrécit et fondit complètement. Je ne vis plus que deux longs yeux noirs taillés en amande, dont je voudrais pouvoir oublier l'expression.

J'avais souvent touché des « esprits atmosphériques », *y compris le mien*. Je connaissais cette sorte de résistance, ressemblait à celle d'un corps quelconque plein d'hydrogène, mais je ne m'étais jamais trouvé en présence d'une telle *masse d'essence vitale matérialisée*. Le terrible spectre cependant s'évanouit ; mais, depuis ce temps, il me hanta jour et nuit pendant de longs mois.

(A suivre.)



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

---

## PARTIE INITIATIQUE

*Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)*

---

### La Mort du Christ

---

L'observateur qui s'élève un peu au-dessus des préoccupations courantes pour s'attacher à l'évolution des idées générales peut, en ce moment, remarquer un fait bien curieux : c'est l'importance qu'a subitement prise la question du Christ dans les revues de la religion israélite doctrinale (1).

De véritables polémiques ont pris naissance à ce propos, et il n'est pas inutile, pour nos lecteurs, d'exposer les phases diverses de ce débat.

Pendant les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle a commencé à se constituer cette science de la critique historique, qui devait fournir de si admirables résultats. De l'histoire des événements sociaux on passa vite à l'histoire des doctrines religieuses des divers peuples, à leurs évolutions, à leurs mélanges et à tous leurs divers rapports. Ne se rendant aucun compte de l'influence du plan invisible sur la formation des religions, le critique en arriva facilement à tout considérer comme le produit de l'imagination ou de la rouerie

---

(1) Brochure de M. Philipson. *Univers israélite*, du 11 av. 1902. Louis Lévy; *L'Ami d'Israël* (de Bâle), avril et juillet 1902.

d'hommes intelligents désirant accaparer le pouvoir soit temporel, soit spirituel.

La religion chrétienne n'échappa pas à cette critique, bien au contraire, et l'on put voir la Genèse, divisée en traditions aëlohite et jéhovite, sembler dénoncer l'œuvre de facteurs aussi divers que nombreux. De même, le rapprochement des Évangiles et de la Bhagavat-Ghita, de l'histoire de Jésus et de celle de Krishna, fournit aux détracteurs du christianisme des armes jugées excellentes par le positivisme.

Le clergé, devenu trop ignorant des sciences contemporaines pour entrer réellement en lice, répondait par des injures ou des enfantillages aux solides attaques de la critique et laissait le champ libre à ses adversaires.

C'est ainsi qu'il se forma une sorte d'intellectualité nouvelle, dans laquelle toutes les révélations religieuses avaient la même valeur, et tous les révélateurs se trouvaient sur le même pied. Le cerveau humain d'Occident devenait ainsi, au point de vue religieux, une sorte de bazar où la Pagode voisinait avec la Synagogue, le Temple et l'Église, et où la statuette du Bouddha côtoyait la croix du Sauveur et le fétiche du nègre. Cette macédoine de textes et d'objets sacrés fut décorée du nom de « Sagesse Divine », émaillée de termes prétentieux généralement tirés du sanscrit et détournés de leur sens véritable, au grand scandale du sanscritiste, et cette exquise Logomachie devint une Théosophie. La lueur cérébrale dont la lumière est lunaire et froide, *Boudd*, étendit alors son empire sur le feu cardiaque dont la lumière est brûlante d'amour,

*Christos*, et l'on ne vit partout qu'êtres collectifs et personnages légendaires. On raisonna, ou mieux on résonna, mais l'on ne perçut plus la lumière secrète de la créature. On éteignit les vibrations cardiaques pour faire l'apologie du plan mental.

A ce moment, qui nous reporte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, entre 1850 et 1870, les gens de qualité considéraient Jésus comme un brave homme, un peu excentrique et beau parleur. Renan mesurait le Golgotha avec son parapluie.

Enhardis par ce premier succès, les exégètes allèrent plus loin. Ils nièrent froidement l'existence même de Jésus, en tant qu'être humain ayant vécu sur terre.

Le christianisme devenait alors l'œuvre d'un malin, excellent réalisateur du reste, saint Paul, et le petit sabbat intellectuel reprenait avec le récit dit « scientifique » des luttes de saint Paul et de saint Pierre, des dissensions causées par les disciples de Jean, etc.

Jésus n'existait plus que comme un principe métaphysique : *CHRESTOS*, qui faisait de l'homme quelque chose qui développait ce principe en lui un *CHRISTOS*. On pouvait évoluer ce principe dans sa nature, à moins que l'on ne préférât évoluer d'autres facultés qui vous rendaient *Yogui*, ce qui était peut-être considéré comme plus élevé, et, comme corollaire, on enseigna que nous étions tous des dieux et, comme tels, il était aussi ridicule qu'inutile de nous prier nous-mêmes. Ceux qui enseignent aujourd'hui encore ces doctrines n'ont jamais vu les êtres humains comme on les aperçoit du plan invisible, car ils changeraient singulièrement leurs théories ; mais passons.

Les documents et les assertions des savants terrestres sembleraient-ils dix fois plus sérieux qu'ils seraient quand même réduits à néant, pour la bonne raison qu'ils ne correspondent pas à la réalité, seule génératrice des clichés permanents du plan astral.

Aussi, alors que l'athéisme semblait définitivement triompher, à l'heure même où les matérialistes de l'École de Bradlaugh trouvaient dans le Bouddhisme une conclusion logique de leurs aspirations, des documents nouveaux étaient mis à jour, qui démolissaient l'édifice de négation.

Des livres rabbiniques écrits pour insulter Jésus, des passages encore inaperçus du Talmud et une foule d'autres documents de provenance certaine et non suspecte, puisque en dehors même du christianisme et de ses partisans, venaient prouver l'existence terrestre et historique de Jésus. C'est alors qu'on revient à la théorie du « doux illuminé », chère à Renan, et qu'on commence à faire appel aux découvertes modernes de l'hypnose pour expliquer certains faits.

Toutefois les Israélites sentent parfaitement le danger croître pour leur propre tradition, qui nie toute filiation divine à Jésus et, comprenant avec leur instinct si sûr les responsabilités sociales futures, ils s'efforcent de démontrer que les Juifs ne sont pour rien dans la mort de Jésus, si même il est démontré que cette mort ait pu se produire.

Une série d'ouvrages de Rodriguez fort bien faits, *Saint Pierre, Saint Paul, Le Roi des Juifs*, etc., sont écrits avec références évangéliques pour innocenter Israël. D'autre part, le champ de la discussion histo-

rique se resserre autour d'un problème nouveau et actuellement en pleine discussion : LA MORT DE JÉSUS.

Obligés d'admettre sa vie, les critiques forment le bataillon sacré autour de sa mort, et, appelant à leur aide les savants, les physiologistes et les hypnotiseurs, ils s'efforcent de démontrer qu'il n'était pas mort sur la croix et que sa résurrection est le plus simple des phénomènes.

Nous sommes personnellement si certains de voir les critiques perdre encore leur effort dans ce sens et être bientôt obligés d'admettre la mort réelle, pour porter leur bataille autour de la question de la résurrection, que nous pouvions attendre l'évolution forcée d'un cycle connu d'avance.

Mais il nous a été permis d'écrire quelques éclaircissements à ce sujet. Nous tenons à affirmer tout d'abord que ces éclaircissements ne nous viennent d'aucun être passif : sujet plus ou moins lucide, ou médium, ou voyant quelconque endormi ; que d'autre part ils ne sont pas le résultat de la mise en jeu de nos facultés personnelles, trop peu développées pour sortir de l'ordinaire. Nous pouvons, grâce à ces données, mettre en parallèle l'histoire de la Mort de Jésus, telle qu'elle est graphiée dans le livre de vie que lit le Maître de la Terre et que peut énoncer l'Esprit le plus ancien vivant en ce moment sur Terre. Ces explications suffiront, pensons-nous, pour *ceux qui savent*. Pour les autres, nous dirons seulement qu'ils peuvent considérer ce que nous allons dire comme ils le voudront : rêverie ou invention. Cela n'a aucune impor-

tance. L'important est qu'on sache que nous ne sommes rien et que nous ne savons rien personnellement.

\* \*

Avant d'aborder l'exposé de nos idées sur ce point, nous croyons indispensable de résumer clairement toutes les objections soulevées auprès des matérialistes et des critiques par ce problème. Aussi donnons-nous ci-dessous l'excellente étude publiée, il y a quelques mois, par le docteur Cabanès, dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), qui est toujours au premier rang pour les questions d'actualité.

## **LA MORT DE JÉSUS DEVANT LA SCIENCE CONTEMPORAINE (1)**

### I

La mort de Jésus a été le thème de maintes contro-

---

(1) Le problème récemment soulevé du « suaire » de Jésus-Christ a profondément troublé Paris et avec lui la France. Laissant de côté cette découverte fantaisiste, tant de fois discutée et combattue, la *Revue* croit de son devoir de mettre ses lecteurs au courant des discussions importantes sur la mort de Jésus qui ont retenti et continuent à retentir, au nom de la Science, dans les principaux foyers de la pensée contemporaine. Il serait inutile d'ajouter que notre savant collaborateur, M. le docteur Cabanès, fidèle aux tendances de la *Revue*, s'est borné, dans son travail, au rôle de rapporteur impartial et scrupuleux des controverses, tout en restant profondément respectueux de toutes les susceptibilités de la Religion et de ses fidèles les plus pointilleux. (*N. d. l. R.*)

verses. On n'a pas que glosé sur la date (1) de cet événement fameux qui, depuis vingt siècles, est la pensée constante de l'humanité (2). Des érudits se sont divertis : à déterminer la nature du bois qui constituait la vraie croix ; à rechercher à quelle espèce végétale appartenait les épines de la couronne dont on a ceint le front de Jésus ; à dénombrer les clous qui servirent à la transfixion (3).

N'est-on pas allé jusqu'à compter les pas du Sauveur se rendant au lieu du supplice (4) ? Ce sont là questions oiseuses ou puériles, où ne peuvent s'attarder que les casuistes, et qui ne sauraient retenir notre curiosité, un instant éveillée, que par leur singularité.

Un problème d'une autre envergure s'impose à nos méditations et ce n'est qu'avec une prudence extrême que nous osons l'aborder. Loin de nous la pensée de

(1) Cf. *Jésus de Nazareth*, par P. de Réglà, ch. 11.

Les Evangiles eux-mêmes ne sont d'accord ni sur la date de naissance, ni sur la durée de la vie du Christ. D'après la légende, Jésus serait mort à trente ans ; cependant Irénée dit qu' « il a passé par tous les âges, afin de servir d'exemple à tous comme enfant, homme fait et vieillard ; la durée de sa vie a été au moins de cinquante ans ». (L. II, ch. xxii, 3, 4 et 5). Ce fait est attesté par l'apôtre saint Paul en ces termes : « *Principatum tenuit in omnibus* » (Colos., L. xviii), ainsi que dans l'évangile de saint Jean, par ce reproche des Juifs à Jésus : « Tu n'as pas encore cinquante ans et tu prétends avoir connu Abraham ! » (VIII, 56, 57), mot qui serait incompréhensible si Jésus-Christ n'était pas supposé avoir eu alors près de cinquante ans (Malvert, *Science et Religion*).

(2) *Le Miracle*, par le docteur Goix.

(3) *Hist. de la Passion de Jésus-Christ*, par Peignot (1828) ; *Voyage au Levant*, par Peignot ; *De cruce Christi hypomnemata quatuor*, etc., par Th. Bartholin, etc.

(4) *Voyage de la Terre-Sainte*, par le P. Doubdan (Paris, 1666).

blessier certaines croyances, d'attrister ceux qui ont le rare bonheur de puiser dans leur foi un motif de répandre le bien autour d'eux ou d'espérer en cet au-delà où convergent toutes nos aspirations. Nous serions au désespoir de troubler la quiétude de ces âmes rassérénées.

## II

On estime généralement que Jésus naquit sous le règne d'Auguste, vers l'an 750 de Rome, probablement quelques années avant l'an I de l'ère que tous les peuples civilisés font dater du jour où il naquit.

C'est sous le règne de l'empereur Tibère que Jésus commença sa vie publique. Nous passons sur la première phase de sa carrière et le rejoignons en Judée, à Jérusalem, où il vient d'arriver en l'an 32, pour la fête dite des Tabernacles.

Cette fête se célébrait au mois de septembre. C'est dès le mois de février ou le commencement de mars de l'année suivante que la mort de Jésus fut résolue.

On connaît les moindres détails de ce drame historique : l'arrestation de celui qui se disait le Messie, Fils de Dieu ; sa comparution devant Ponce-Pilate ; sa condamnation accordée comme une concession par ce juge pusillanime à une populace qui étouffait de ses clameurs la voix de la justice.

C'était un conspirateur, un perturbateur de l'ordre public que l'on envoyait au supplice. Si c'eût été un blasphémateur, ce supplice aurait commencé par la

lapidation. La croix était, comme on l'a justement dit, un supplice romain réservé pour les esclaves.

La flagellation précédait toujours le supplice de la croix ou de la décapitation. Point n'était besoin de donner un ordre particulier pour que l'on appliquât au condamné cette torture préalable. Si, comme on l'a prétendu, Pilate rendit à cet égard une sentence spéciale, il paraît certain, ainsi que le dit l'Évangile, que le procureur romain espérait apaiser la fureur des Juifs par cette épreuve ignominieuse.

La flagellation était un supplice usité chez les Romains, et surtout chez les Juifs. Le Talmud le décrit ainsi :

« Les deux mains étant liées à la colonne, le vêtement était ôté par le ministre public, et celui qui devait être frappé de verges était nu jusqu'à la ceinture. Alors on plaçait derrière le patient une pierre, sur laquelle était debout le licteur, tenant en main un nerf de bœuf à plusieurs branches, avec lequel il frappait le condamné, qui n'était ni debout ni assis, mais incliné (de manière à tendre le dos). Or, le licteur frappait, d'une main, aussi fort qu'il pouvait, et en même temps le héraut criait : *Si tu ne gardes et n'oberves les paroles de la loi écrit en ce volume* (le Deutéronome, XXVIII, 58), *si tu ne crains son nom glorieux et terrible, c'est-à-dire le Seigneur ton Dieu, le Seigneur augmentera tes plaies et celles de ceux qui te suivront*. Un autre comptait les coups, et un troisième ordonnait de frapper. » On ne devait pas, d'après la loi, donner plus de quarante coups. Aussi,

pour ne pas excéder ce nombre, on n'en appliquait que trente-neuf (1)

A Rome, tout criminel condamné à mort était d'abord battu de verges, quel que fût son supplice, soit la décapitation en qualité de citoyen romain, soit la crucifixion comme étranger ou esclave. Les faisceaux des licteurs en font foi : ils étaient composés de plusieurs baguettes ou verges liées ensemble et la hache était au milieu.

Quand une exécution devait avoir lieu, les licteurs déliaient leurs faisceaux, attachaient le criminel à un poteau, après lui avoir lié les mains derrière le dos, le frappaient de verges pendant un certain temps ; puis, s'il devait être décapité, on le faisait mettre à genoux, et on lui abattait la tête avec la hache du faisceau.

S'il devait être mis en croix, on le conduisait au lieu du supplice ; on l'attachait à la croix, soit avec des clous, soit avec des cordes, et on l'y laissait périr (2).

On a élevé quelques doutes sur l'usage du crucifiement chez les Hébreux. On a prétendu que le supplice de la croix était inconnu parmi eux, que leur langue n'a pas même de terme pour signifier une croix ou pour exprimer l'idée de crucifier un homme vivant ; qu'à la vérité on pendait quelquefois les criminels, mais seulement après leur mort, jamais avant.

Le genre de supplice usité à l'époque de la mort, réelle ou supposée, de Jésus était, d'après certains, la pendaison à une potence. Par le mot *crux* (croix) —

---

(1) Saint Paul, *Épître aux Corinthiens*.

(2) *Hist. de la Passion*, par Peignot.

nous exposons les arguments produits par ceux qui soutiennent cette thèse (1)—les Romains entendaient une potence, et le mot *crucifier* signifiait *pendre*.

« Les trois premiers Évangiles ou légendes écrites, attribués à Luc, Marc et Mathieu, sont muets sur les clous, et ne parlent que de gibet et de pendaison. La chose était si claire pour tous, que les Gentils appelaient le nouveau Dieu des Chrétiens «le pendu». Ce n'est que dans l'évangile de saint Jean, postérieur de près d'un siècle, qu'apparaît la légende du crucifiement avec des clous et de la prétendue croix portée par le condamné, alors que les condamnés étaient attachés à des potences placées à demeure. Il faudra près de huit siècles pour que cette légende finisse par l'emporter sur celle des autres Évangiles et suggère l'idée de placer le corps de Jésus-Christ sur la croix.

« La crucifixion du Christ, c'est-à-dire la croix sur laquelle est attachée une figure, n'apparaît pas avant le VIII<sup>e</sup> siècle. De sorte qu'il a fallu sept cents ans pour que, selon l'expression de M. le pasteur Mourant-Brock, « les hommes osassent fabriquer une « image taillée de leur dieu et l'adorer ». On s'arrêta définitivement à cette image du crucifiement inspirée par l'évangile de saint Jean, qui diffère, sur ce point, des autres évangélistes.

« Le récit de saint Jean paraît avoir été suggéré par le supplice de Prométhée... Jésus-Christ étant la victime immolée pour racheter les péchés du monde,

---

(1) *Science et Religion*, auct. cit.

ce vieux symbole a vraisemblablement contribué, comme les mythes précédents, à fournir les détails de la légende du crucifiement.

« En dramatisant la mort de Jésus par le récit poignant de la Passion, imitée de la légende de Prométhée, les apôtres frappaient les imaginations et donnaient satisfaction aux croyances de leur temps » (1).

Nous nous garderons de prendre parti dans un débat où nous n'avons pas qualité pour intervenir. Nous dirons toutefois que l'on a entrepris la réfutation de l'opinion que nous venons d'exposer, réfutation que notre impartialité nous fait un devoir de reproduire.

Dom Calmet, dans l'une des savantes dissertations qui précèdent son commentaire du Deutéronome, a fait voir, par des exemples tirés de l'histoire juive, que la croix n'était point, comme le veulent les rabbins, un supplice aussi inusité qu'on voudrait nous le persuader chez les Hébreux.

La crucifixion était, selon l'expression de Cicéron, le plus cruel et le plus odieux des supplices, *crudelissimum, teterrimumque supplicium* (2). Ce supplice, servile par excellence, était le châtement ordinaire de la rébellion (3).

Tous les anciens Pères sont d'accord que la croix à laquelle fut attaché Jésus avait la forme de la lettre T. Mais, ce premier point admis, les écrivains sacrés diffèrent sur beaucoup de détails relatifs à cette croix.

(1) *Les Crimes et les Peines dans l'antiquité et dans les temps modernes*, par J. Loiseleur.

(2) *In Verrem*, V, 64.

(3) *Jésus de Nazareth*, par Réville, t. II.

Saint Grégoire de Tours pense qu'il y avait au-dessous du crucifié une petite pièce de bois en saillie sur laquelle ses pieds reposaient. Mais d'autres, et en particulier Scaliger, soutiennent que l'on ne voit aucun vestige de ce marchepied dans les descriptions de la croix que les plus anciens auteurs grecs et latins nous ont laissées. Le patient, suivant ces auteurs, était à cheval sur une grosse cheville fichée au milieu de la hauteur de la croix, espèce de chevalet qui soutenait le poids du corps (1). Ce sentiment est celui de saint Justin, de saint Irénée, de Tertullien, et paraît partagé par Dom Calmet : il est, on le voit, en contradiction avec les idées généralement adoptées par les peintres touchant la croix sur laquelle périt le Sauveur (2).

---

(1) *Les Crimes et les Peines*, auct. cit.

(2) Voici un curieux passage du *Valesiana* (Paris, Florentin et Pierre Delaulne, 1685), où tous les *Christs en Croix* sont critiqués : « De tous les excellents peintres, anciens et modernes, il n'y en a pas un, jusqu'à présent, qui ait réussi à représenter comme il faut Notre-Seigneur en croix. Ils ont cru faire merveille de donner un coloris de chair mourante, sans aucune playe que celle du côté, des pieds et des mains, en quoi ils se sont grandement trompez. Car, quand Notre-Seigneur fut attaché en croix, il venait d'être flagellé cruellement par tout le corps, et l'avoit par conséquent tout déchiré de coups et tout en sang. Car le temps qu'il fut à porter sa croix du lieu où il avait été flagellé jusqu'au Calvaire n'étant pas suffisant pour fermer des playes si récentes, il est incontestable que, quand les Juifs l'attachèrent en croix, son corps était tout couvert de playes et de sang depuis les pieds jusqu'à la tête. Il est donc ridicule de représenter Jésus-Christ mourant avec une chair pâle et jaunâtre, comme pourroit être celle d'une personne qui meurt dans son lit. Puisque son corps était déchiré, que le sang coulait de tous les côtés, pourquoy le représenter sans blessures ? Il est vrai que cela paraîtrait nouveau à bien des gens et feroit même horreur ;

Le condamné était cloué par les mains sur la poutre transversale, la branche horizontale du T.

On a, d'autre part, agité la question de savoir si les pieds étaient encloués comme les mains ou s'ils étaient simplement garrottés. Tandis que l'évangéliste Jean se prononce en faveur de la ligature des pieds, Luc émet l'hypothèse que les pieds furent également transpercés. Le supplice du double enclouement constituait une aggravation qui semble bien n'avoir pas été épargnée à Jésus.

### III

Un point qui doit préoccuper davantage le physiologiste est le suivant : la crucifixion était-elle suffisante pour provoquer la mort, et au bout de combien d'heures celle-ci survenait-elle généralement ?

Il importe d'abord de savoir que les croix du supplice n'était pas très élevées ; on peut se rendre compte de la hauteur à laquelle était la tête du crucifié en pensant à la baguette d'hysope qui portait à son extrémité l'éponge trempée dans du vinaigre et que présenta

---

mais cependant voilà la seule manière dont il faudroit le peindre. »

On sait que tous les crucifix espagnols sculptés en bois ou en pierre sont peints. Tous les christes ont les genoux excoriés et des raies de meurtrissures sur le corps. Dans un tableau de l'école espagnole, l'auteur a représenté le Christ en croix, le corps déchiré de toutes parts, les plaies béantes répandant le sang à flots. Ce peintre s'était complu à faire couler le sang le long du bois de la croix qui le soutenait. De toutes les écoles de peinture l'école espagnole est, je pense, la seule qui ait osé mettre ce réalisme dans le martyre. (Cf. *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, VII.)

à Jésus le soldat romain ou l'un des Juifs qui assistaient au supplice. L'hysope étant un petit arbrisseau, nul doute que les pieds du crucifié se trouvaient à une très faible distance du sol.

Quant au liquide présenté à Jésus, il est vraisemblable que ce n'était pas du vinaigre pur, mais plutôt de l'eau vinaigrée, la boisson ordinaire des troupes romaines.

Quelques historiens veulent attribuer à l'usage de cette boisson une importance majeure. Selon eux elle avait pour effet de préserver les soldats de toutes les influences morbides des climats malsains et de les entretenir en vigueur et en bonne santé. Chaque soldat recevait périodiquement une ration de vinaigre (*acetum*), dont il se servait pendant plusieurs jours pour modifier légèrement l'eau qu'il buvait. Quand cette distribution ne pouvait avoir lieu, les maladies, l'affaiblissement ne tardaient pas à se faire sentir. Aussi les approvisionnements d'*acetum* étaient-ils l'objet de la constante préoccupation des chefs de corps (1).

De tout ceci il résulte que le vinaigre n'était pas destiné aux crucifiés et que, par suite, il n'a pu servir, comme d'aucuns l'ont insinué, à augmenter les souffrances de celui à qui on le présentait.

A ce propos, on nous semble avoir confondu deux incidents de la Passion, qu'il était pourtant facile de différencier.

Quand Jésus fut arrivé au Calvaire, on lui présenta

---

(1) *Curiosités historiques et littéraires.*

« du vin mêlé avec du fiel et de la myrrhe ». Ce vin composé était, suivant une coutume constante, donné au début du crucifiement, très probablement à titre d'anesthésique ; on pensait, grâce à cette boisson, rendre le condamné à peu près insensible aux tortures qu'on allait lui infliger.

On a dit (1) que la crucifixion, « ne lésant aucun organe vital, et pourtant vouant le supplicié à une mort certaine », celui-ci subissait, de ce fait, « une très longue et très cruelle agonie ».

La durée de ce genre de supplice était évidemment très variable et dépendait beaucoup de l'état de résistance de celui qui y était soumis. En raison des plexus nerveux, très abondant dans la paume de la main et à la plante des pieds, il n'est pas douteux que l'enclouement devait être très douloureux. Il est certain, d'autre part, que « les émotions, les comparutions, les mauvais traitements », la flagellation et ce qui l'avait suivie avaient dû éprouver fortement Jésus. On sait, d'ailleurs, qu'il fut incapable de porter sa croix et dut se faire aider par Simon, de Cyrène.

Mais nous savons aussi que tout cela n'est pas suffisant pour déterminer un dénouement à brève échéance, des sujets ayant pu rester *plusieurs heures* en croix sans que mort s'en suive. Hérodote et Josèphe ont parlé de deux cas, où des crucifiés, détachés à temps, survécurent. Ce dernier historien a rapporté qu'il obtint de Titus de détacher trois crucifiés de sa connaissance ; les soins les plus pressés leur furent

---

(1) Réville, *op. cit.*

prodigués, et l'un d'entre eux se rétablit complètement.

Qui n'a présente à la mémoire l'épidémie de convulsionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle ? A cette époque, féconde en miracles, ne vit-on pas deux religieuses, sœur Françoise et sœur Marie, se faire crucifier et rester plus de trois heures dans cette situation ? La Condamine avait vu le crucifiement de Françoise et nous en a laissé un récit fort attachant.

« A sept heures Françoise s'étend sur une croix de bois, on l'y attache avec des lisières à ceintures au-dessous des genoux et vers la cheville du pied ; on lui lave la main gauche avec un petit linge trempé dans l'eau qu'on dit être de saint Pâris ; on l'essuie après l'avoir humectée et touchée avec une petite croix de saint Pâris, et le père directeur enfonce en quatre ou cinq coups de marteau un clou de fer carré de deux pouces et demi de long, au milieu de la paume de la main, entre les troisième et quatrième métacarpiens. Le clou entre de plusieurs lignes dans le bois, ce que j'ai vérifié après en sondant la profondeur du trou.

« Même cérémonie pour la main droite, qui est aussi clouée. Françoise paraît souffrir beaucoup ; mais, sans faire un soupir ni un gémissement, elle s'agite, et la douleur est peinte sur son visage. Cependant tous les initiés à ces mystères prétendent que ces victimes ne souffrent pas et qu'elles sont même soulagées par les tourments qu'elles endurent.

« A sept heures et demie, on cloue les deux pieds de Françoise sur le marchepied. Il ne coule pas de sang des blessures faites aux mains, mais d'un des

pieds en petite quantité : les clous bouchent les plaies. A sept heures trois quarts, on soulève la tête de la croix à trois ou quatre pieds de hauteur. Peu après on l'élève plus haut.

« Le supplice dura jusqu'à dix heures trente-cinq. Un peu avant la fin, pour que la représentation fût complète, on lui fit une plaie au côté gauche avec une petite lance et on lui donna à boire du vinaigre avec des cendres. »

Ce désir d'imiter le Christ est assez fréquent. On l'observait déjà chez les premiers chrétiens. Schnoudi, moine égyptien célèbre, s'y soumit. Pendant la semaine sainte, nous rapporte Amelineau, quand arriva le « vendredi des douleurs sincères », il se fit une croix comme celle du Christ Jésus, l'éleva, s'attacha lui-même sur le bois et resta suspendu, les mains étendues. Il endura le supplice *une semaine entière*.

A notre époque, le père Lacordaire se soumit au même supplice au couvent des Carmes, et resta trois heures sur la croix. On peut rapprocher de ce cas celui rapporté par Lombroso d'un monome religieux, un cordonnier vénitien, Mathieu Lovat, qui parvint à se crucifier lui-même (1).

Par ces quelques exemples il nous paraît simplement démontré que la crucifixion à elle seule, ne pouvait amener la mort de Jésus.

#### IV

Quant aux plaies produites par l'enclouement, ce sont plutôt des plaies par écrasement, et, dans ce cas,

(1) *Hypnotisme, Religion*, par le docteur F. Regnault.

l'hémorragie qui en résulte est à peu près nulle. Une fièvre intense a bien pu se déclarer, qui s'est manifestée par une soif brûlante; mais l'écoulement de sang provenant des plaies n'était pas, nous le répétons, suffisant pour provoquer une terminaison mortelle. La mort est, du reste, en ce cas, précédée d'un engourdissement comateux, d'une perte de connaissance qui serait en contradiction absolue avec le cri poussé, d'une voie forte, par le Crucifié peu avant de rendre le dernier soupir.

Tous les commentateurs des Évangiles conviennent que Jésus ne resta pas plus de trois à six heures sur la croix. Or, la mort ne se produisant qu'au bout d'un bien plus long temps par ce mode de supplice, il a fallu trouver autre chose pour l'expliquer.

« La vraie cause de la mort, écrit le prestigieux auteur de la *Vie de Jésus*, était la position contre nature du corps, laquelle entraînait un trouble affreux dans la circulation, de terribles maux de tête et de cœur, et enfin la rigidité des membres. Les crucifiés de forte complexion ne mouraient que de faim. L'organisation délicate de Jésus le préserva de cette lente agonie. Tout porte à croire que *la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur* amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. » Quelque respect que nous inspire le subtil exégète, nous ne saurions nous rallier à son opinion. Son diagnostic ne repose sur aucune donnée de physiologie pathologique.

L'hypothèse de la *rupture d'un vaisseau cérébral*, dont nous parle un autre critique, précédée d'une « congestion au cerveau, aux poumons ou au cœur »,

ne saurait prêter davantage à une discussion sérieuse.

Un détail d'une autre importance, c'est que les soldats chargés de la garde des crucifiés, sur l'ordre du centurion gagné à la cause de Jésus par les moyens que l'on peut supposer, ne satisfirent pas à la demande des Juifs, qui auraient voulu qu'on brisât les jambes du supplicié pour bien s'assurer si la mort était réelle.

Ce *brisement des os*, auquel il était presque impossible de survivre, ne fut pratiqué que sur les deux larrons, et Jésus ne fut point soumis à cette décisive épreuve. Les soldats se bornèrent à percer avec une lance un des côtés du supplicié : on sait que les Romains faisaient garder les condamnés par des hommes porteurs d'une lance, *hasta*, arme courte, pouvant facilement atteindre le côté du crucifié sur les croix basses (1).

## V

Reste à déterminer dans quelle région le coup a été porté.

« Le coup pénétra à la superficie du côté, *au-dessus de la hanche gauche* », lisons-nous dans un récit, assez suspect à la vérité, de la mort de Jésus (2). D'après un autre écrivain, celui-là des plus ortho-

---

(1) *Mémoires sur les instruments de la Passion*, par Rohault de Fleury (Paris, 1878).

(2) *La Mort de Jésus*, par D. Ramée, et *Vie ésotérique de Jésus de Nazareth*, par Bosc (Dorbon aîné, 1901).

doxes (1), « la plupart des auteurs, et les plus dignes de foi, pensent que le *côté droit* a été percé ».

Des poètes seuls ont pu dire dans leur langage hyperbolique que *les deux côtés* étaient également percés ; que l'eau sortit de l'un, et le sang de l'autre.

Les vieilles peintures représentent la plaie au *côté droit*.

La version la plus communément acceptée est que le coup avait été porté à gauche et qu'il s'écoula de la plaie faite par la lance de l'eau mélangée de sang. On a justement observé que le sang ne sort pas en jet d'un cadavre. La mort, coagulant le liquide vital, empêche celui-ci de se répandre à l'extérieur ; si donc le sang s'est répandu après le coup de lance, c'est que Jésus n'était pas mort (2).

Pour que le coup de lance ait achevé le moribond, il faudrait admettre qu'il avait lésé un organe important, un organe vital.

Or, à gauche, que trouvons-nous : *le cœur, l'estomac, le poumon* et, un peu plus bas, *le foie*. Examinons la première hypothèse et voyons quels arguments on fait valoir à son appui. Chez Jésus, la lance, dirigée *de bas en haut*, est venue atteindre *le cœur*. L'instru-

(1) Rohault de Fleury, *op. cit.*

(2) Cette opinion n'est pas partagée par le docteur Goix : « Quelques auteurs, écrit notre confrère, ont cru voir dans cet écoulement de sang la preuve que Jésus n'était pas mort au moment où il reçut le coup de lance. C'est une erreur. Il suffit d'avoir pratiqué quelques autopsies pour être convaincu que du sang, à l'ouverture de la poitrine, peut s'écouler liquide des veines d'un cadavre. Il en est d'ailleurs de la coagulation du sang comme de la rigidité cadavérique : elle ne se produit pas immédiatement après la mort, mais seulement quatre à six heures après. » *Le Miracle*, pp. 69-70.

ment, entré par le côté droit, serait sorti, au niveau de la région précordiale, sous le sein gauche, perçant ainsi la poitrine en deux endroits (1).

Une plaie faite dans la région du cœur peut pénétrer soit dans la cavité du *péricarde*, sans aller plus loin, soit traverser l'organe lui-même.

Le péricarde, nous le rappelons, est ce sac qui enveloppe le cœur et à l'intérieur duquel cet organe se contracte ou se dilate. « Pour faciliter, nous dit-on (2), les glissements dans cette cavité, la face intérieure de la membrane qui la forme sécrète un liquide qui est absorbé et renouvelé à chaque instant. Mais, quand la vie a cessé, la sécrétion de ce liquide, comme celle de tous les autres, continuant encore un peu de temps, et l'absorption ne se faisant plus, il s'y fait une accumulation. Aussi, parmi les lésions cadavériques, Orfila signale-t-il, dans sa *Médecine légale*, une quantité plus ou moins abondante de sérosité dans la cavité péricardique : c'est ce qui expliquerait la présence de cette eau qui sortit de la plaie faite par la lance.

« Le sang qui sortit en même temps vient révéler une circonstance encore très importante : sur le cadavre, il n'y a que les vaisseaux à sang noir qui contiennent du sang, les autres sont complètement vides ; c'est même la raison de leur dénomination, *artères*, qui signifie vaisseaux renfermant de l'air, parce que les anciens n'y trouvaient pas de sang après la mort.

---

(1) *Le Miracle*, auct. cit.

(2) *Merveilles évangéliques*, par M. G. Marmisse (Paris, 1855).

Ainsi, la lance du soldat dut parvenir au moins dans la cavité droite, qui est le réservoir du *sang noir ou veineux*. Après la dernière contraction du cœur, au moment de l'agonie, il reste toujours un peu de ce sang qui, n'étant plus poussé pour aller aux poumons, reste veineux, c'est-à-dire noir et épais. Voilà donc la raison du flot sanguin qui sortit en même temps que le flot séreux par la plaie. »

Et d'abord, répliquons-nous, il n'est pas admissible qu'il ait pu s'échapper un *flot* de sérosité du péricarde, lequel, en tout état de cause, ne sécrète qu'une *très faible* quantité de liquide, même *post mortem*.

En outre, un coup de lance dirigé de bas en haut et de droite à gauche n'atteindrait les cavités droites du cœur qu'après avoir ouvert la cavité péritonéale, traversé le foie, le péricarde, peut-être la plèvre : comment les quelques centaines de grammes de sang que peut contenir un ventricule droit, même regorgeant de liquide, auraient-ils pu, après un si long trajet, venir *jaillir* au dehors ? Il y a plus : chez les individus morts lentement, on trouve un cœur distendu, où le sang est très rapidement coagulé. Donc, s'il s'est échappé un flot de ce liquide, il ne pouvait venir du cœur.

Ce flot n'aurait pu provenir davantage des vaisseaux de la face inférieure du foie, parce que, en ce cas, le sang se serait épanché dans la cavité abdominale et non au dehors.

Quant à la *veine cave*, elle a une situation trop postérieure pour que le coup de lance, dirigé

comme on le suppose, ait pu l'atteindre et la perforer.

Donc, concluons-nous, si l'on veut nous forcer à admettre qu'il s'est écoulé un *flot de sang*, on sera tenu de nous concéder que Jésus n'était pas mort au moment où il reçut le coup de lance.

Il semble qu'on ait prévu l'objection, car on ajoute au surplus : « La plaie du cœur aurait seule suffi pour faire mourir Jésus. » Or, des recherches relativement récentes, entreprises dans le laboratoire du professeur Lacassagne (de Lyon), ont nettement établi ce point : que les plaies du cœur n'entraînent pas la mort immédiate, et, quand celle-ci se produit, elle ne survient, le plus souvent, qu'au bout de plusieurs heures, parfois de plusieurs jours. Cette notion n'est, du reste, pas nouvelle, puisque c'est à Ambroise Paré, le célèbre chirurgien du xvi<sup>e</sup> siècle, qu'on doit la première observation connue de plaie du cœur non suivie de mort immédiate ; après Paré, un chirurgien du xvii<sup>e</sup> siècle a fait la description exacte d'une plaie du ventricule droit, *qui n'entraîna la mort qu'au bout de seize jours* (1) !

Dans le cas qui nous occupe, peut-on songer à une *plaie de l'estomac* ? Nous ne le pensons pas. Une lésion du tube digestif aurait été décelée par un rejet de sang, mélangé de matières alimentaires, par la bouche et par l'orifice de la plaie ; tout au moins, un épanchement de sang dans la cavité abdominale.

Devons-nous supposer que le *foie* ait été touché

---

(1) *Manuel de pathologie externe*, par le docteur J.-J. Peyrot, t. III, chapitre : *Plaies du cœur*.

par le coup de lance ? En ce cas, on aurait observé les symptômes d'une hémorragie interne, comme dans le cas du malheureux président Carnot. Chez le président Carnot, en effet, le coup de poignard, *frappé de haut en bas* perfora le foie et la veine porte, et il succomba dans le coma ; tandis que Jésus aurait poussé, nous dit-on, un grand cri.

Les hypothèses qui vont suivre ne valent pas qu'on s'y arrête longuement ; aussi ne les mentionnerons-nous qu'à titre documentaire (1).

D'après notre confrère Legué, la lance aurait pénétré dans la *plèvre*, et comme Jésus était atteint — son *faciès* tuberculeux donnerait quelque créance à cette hypothèse — de *pleurésie avec épanchement*, l'instrument piquant aurait perforé l'enveloppe du poumon, ce qui détermina l'écoulement du liquide. Ce serait

(1) La Faculté de médecine laissa soutenir devant elle, au xviii<sup>e</sup> siècle, la thèse suivante : *Ex qua parte manaverit aqua quæ profuxit e mortui Christi latere perforato lanceæ acuto mucrone ?* De quelle partie du corps provenait l'eau qui s'écoula du côté du Christ quand, mort, il fut percé par la pointe aiguë d'une lance ? (Cf. *Éloge historique de la Faculté de médecine de Paris*. A Paris, 1773). Cela prouve tout au moins que la science se préoccupait déjà de la question.

Pour ce qui est du siège de la blessure, on l'a placé, comme le démontre notre revue critique, un peu dans toutes les régions. D'après le prétendu manuscrit d'un frère de l'ordre des Esséniens, publié par M. Ramée, en 1863, la blessure aurait été faite au-dessus de la cuisse, par conséquent sur un endroit du corps beaucoup plus bas qu'on a coutume de le représenter. « Le coup fut porté peu au-dessus de la cuisse et, vu la position relativement inférieure du soldat, ce coup étant porté de bas en haut, il est de toute impossibilité qu'un organe essentiel de la vie fût attaqué ; le coup de lance ne perfora donc qu'obliquement le péritoine. » C'est une opinion à ajouter à toutes les autres.

certainement là, ajoute Legué (1) avec une pointe d'ironie, le premier exemple de *thoracentèse*.

Non moins originale la conception du docteur C. C. P. Clark (2), d'Oswego (État de New York), qui écrit : « Il n'y a qu'une partie de l'organisme humain — cela n'a pas besoin d'être démontré — où le coup d'une lance serait naturellement suivi d'un phénomène tel que celui-ci (écoulement de sang et d'eau), et c'est la région de *la vessie*. »

Mais où s'arrêterait-on dans la voie de la fantaisie ? Voici, par exemple, un troisième auteur, « un initié », à qui l'on doit une *Vie ésotérique* (3) de Jésus, qui tente une explication dont on ne contestera pas tout au moins l'étrangeté. Celui-ci ne s'embarrasse pas de préciser la région qui a été le siège du traumatisme : « Un corps qui a été flagellé le matin, qui a reçu toutes sortes de coups de la foule, qui a été brutalisé par les soldats, ce corps pouvait être et était, en effet, couvert d'ecchymoses et d'ampoules : celles-ci, crevées par la lance du soldat romain, pouvaient fournir de l'eau qui se serait mêlée au sang du corps. »

## VI

Ceux-là qui soutiennent que Jésus est mort sur la

(1) *Médecins et empoisonneurs au XVII<sup>e</sup> siècle*, par le docteur Legué.

(2) *Medical Record*, New-York, 1890, t. XXXVIII, pp. 543, 580.

(3) *Vie ésotérique de Jésus de Nazareth*, par Ernest Bosc (Dorbon aîné, éditeur).

croix ont eu heureusement recours à d'autres arguments. « Les causes morbides de la mort de Jésus-Christ, écrit le docteur Marmise, peuvent s'apprécier exactement par les détails de sa Passion. Qu'on se rappelle les fatigues excessives que durent lui coûter son long interrogatoire durant la nuit chez le grand-prêtre, ses voyages de Pilate à Hérode, de Hérode à Pilate ; qu'on y joigne le cruel supplice de la flagellation, où certainement les coups de fouet durent déchirer sa peau en plusieurs endroits et en faire même des lambeaux ; les nombreuses et douloureuses piqûres des épines autour de sa tête ; les plaies profondes produites par les clous aux pieds et aux mains, et on aura une réunion de causes très capables de faire mourir après six heures de séjour sur la croix. « Ce dut être une *mort par épuisement* à la suite de douleurs, de fatigues et de pertes de sang, surtout à travers les plaies des quatre membres.

« ...Il y avait des signes d'une mort certaine sur le corps de Jésus-Christ, et il est impossible de soutenir, comme l'ont fait des exégètes allemands, qu'il n'était que dans un simple état de syncope ou de léthargie... »

Les plaies des quatre extrémités des membres auraient-elles pu, comme le prétend le docteur Marmise, « rencontrer des vaisseaux sanguins importants, dont la lésion peut certainement occasionner une hémorragie mortelle » ? Nous ne le pensons pas et nous avons exposé plus haut notre sentiment à cet égard.

Quant à la *syncope*, survenue chez le crucifié, et

qui a pu faire prendre une mort apparente pour une mort réelle, elle s'explique plus aisément. Il est une loi formulée par Claude Bernard qui est à rappeler ici :

« Toutes les impressions sensibles, énergiques et subites, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature, disait, au cours d'une conférence (1), l'immortel physiologiste, peuvent amener la syncope. »

D'après le docteur Clark (2), Jésus aurait éprouvé « une syncope partielle ou totale d'épuisement, aidée peut-être par la tristesse qu'il dut éprouver lorsqu'il s'aperçut ou crut s'apercevoir qu'il était abandonné par son Dieu... Il se peut même qu'il affectât cet état d'insensibilité pour échapper à de nouvelles tortures... » Les soldats, stupides et ignorants, prirent pour la mort ce qui n'était qu'une perte de connaissance ; d'autant que Jésus « était déjà épuisé par le jeûne et l'anxiété, sans parler de son exceptionnelle organisation sensitive ».

On a relevé, d'autre part, une circonstance du crucifiement qui méritait, en effet, de ne point passer inaperçue.

On entoura de cordes épaisses et raides les bras et les jambes d'une manière si serrée qu'il ne s'en suivit pas seulement un complet engourdissement dans les membres garrottés, mais que, de plus, la circulation du sang en fut fortement gênée.

---

(1) *Sur la physiologie du cœur et ses rapports avec le cerveau* (Conférence de la Sorbonne, 27 mars 1865).

(2) *Medical Record*, art. cit.

La conséquence physiologique d'une semblable compression des membres devait amener un refoulement violent du sang vers le cœur et le cerveau, capable de déterminer des perturbations apoplectiques ainsi que des évanouissements (1).

Que Jésus fût mort réellement ou seulement évanoui, il est certain qu'il fut descendu de la croix ; son corps fut placé dans un sépulcre qui n'avait pas encore servi (*monumentum novum*) et qui, par conséquent, n'avait point encore de porte, et ce détail est à noter, parce que les portes des sépulcres d'Orient ferment hermétiquement et, une fois fermées, sont très difficiles à ouvrir.

## VII

Jésus a-t-il pu être enseveli vivant ? C'est le problème qui nous reste à élucider, abstraction faite des circonstances de l'événement en lui-même (2) et en nous basant uniquement sur des considérations d'ordre scientifique.

On connaît la faculté singulière qu'ont certains sujets de rester inhumés pendant plusieurs jours, voire même pendant plusieurs semaines sans que la vie les abandonne. Ce sont principalement les fakirs indiens qui jouissent de ce privilège. Les cas authen-

---

(1) *La Mort de Jésus*, par Ramée, p. 193.

(2) Cf. Schœbel, *Philosophie de la raison pure*, Appendice ; et P. de Réglà, *op. cit.*, p. 337 et suiv.

tiques de fakirisme sont relativement rares. Il n'est cependant pas exact de prétendre que la plupart des récits de voyageurs « se rapportent à un seul et même fakir, qui vivait vers 1838 dans une province de l'Hindoustan » (1).

Le docteur Kuhn (de Munich) en a observé au moins deux autres cas, dont l'authenticité ne paraît pas douteuse.

Il s'agissait de deux fakirs, dont l'un avait séjourné vivant dans la terre six semaines, et l'autre dix jours. Pour le docteur Kuhn, l'état où se trouve le fakir et *qu'il provoque artificiellement* est en tout point identique à celui connu sous le nom de catalepsie.

« Dans cet état les mouvements volontaires sont abolis et les membres conservent la position qu'ils avaient gardée au moment où l'attaque les a surpris, ou bien la position qu'on leur aura imprimée déjà à l'état de catalepsie.

« La conscience et la sensibilité reviennent petit à petit. Mais l'état cataleptique peut durer des heures, comme des jours et des mois. La maladie doit avoir pour siège les centres moteurs et l'écorce de la partie antérieure du cerveau.

« Il est toutefois à remarquer que la catalepsie peut constituer une des phases de l'hypnotisme. »

Chez les fakirs on a presque toujours affaire à cette dernière forme de catalepsie, quand il s'agit du phénomène connu sous le nom de *mort apparente*.

« Pour arriver à cet état, les fakirs, qui sont évi-

---

(1) Docteur Goix, *op. cit.*

demment des hystériques avérés, usent de tous les moyens d'entraînement : mortification du corps par un régime alimentaire spécial, emploi à l'intérieur de différents végétaux d'eux seuls connus, position spéciale du corps pendant de longues heures, etc. Quand le fakir l'a suffisamment pratiqué, il se met par terre, prend une des poses prescrites par le livre sacré et tombe à l'état d'hypnose à force de regarder fixement le bout de son nez. Les fakirs paraissent encore se servir du haschisch pour diminuer la force respiratoire, car cet hypnotique, associé à d'autres végétaux et employé d'une façon toute particulière, supplée au manque d'air et de nourriture (1). »

La mise au tombeau de Jésus n'est nullement comparable — et en cela nous sommes tout à fait d'accord avec le docteur Goix (2) — à celle du fakir. Le fakir est enterré, vivant d'une vie sensible, manifestement aux yeux de tous. L'entraînement subi par lui avant son inhumation lui permet de résister à une longue privation d'aliments et de vivre en ne consommant qu'une minime quantité d'air respirable, dans un état de sommeil assez analogue à l'hibernation de certains animaux.

Mais on paraît oublier que l'expérience de l'Hindou est longue à préparer, difficile à exécuter, plus difficile encore à faire complètement réussir. Elle exige des conditions extrêmement complexes, conditions

---

(1) *Zeitschrift für Hypnotismus*, Berlin Maerz, 1894 ; et *Ann. de Psych. et d'Hypn.*, mai 1894 ; cités par le *Journal de médecine de Paris*, 1894 ou 1895, p. 310.

(2) *Le Miracle*, loc. cit.

qui n'existaient point pour Jésus. Au surplus, Jésus était meurtri, couvert de plaies ou d'ecchymoses, les téguments déchirés par la flagellation et la couronne d'épines.

Certains répliquent à cette argumentation que Jésus pouvait être en état non de catalepsie artificiellement provoquée, mais, pour parler un langage vulgaire, en état de léthargie. Sans doute, les cas de mort apparente sont rares, beaucoup plus rares qu'on ne le prétend d'ordinaire; mais enfin il en existe des observations irrécusables. S'il y eut mort apparente, cette mort ne put être produite que par une syncope.

Cette syncope survient facilement lorsque le sujet reste debout. Or, Jésus est demeuré sur la croix dans cette attitude. C'est également un fait notoire que la syncope peut se produire à la suite de fortes émotions morales, d'une douleur vive, d'une blessure ou d'une lésion traumatique grave des membres. Et, ajoutez-on, « s'il y eut syncope, cette syncope a pu être mortelle ». (Mais elle a pu tout aussi bien ne pas se prolonger et, sous l'influence des soins qui furent prodigués à Jésus par Nicodème et Joseph d'Arimathie, le crucifié a pu revenir à la vie.) Donc les sceptiques paraissent ici avoir également tort.

## VIII

Au résumé, ceux qui ont mis en doute la mort de Jésus sur la croix en ont donné les raisons suivantes :

1° Les *plaies* de Jésus n'étaient pas d'une gravité telle qu'elles pussent entraîner la mort;

2° La *crucifixion* n'avait pas été assez prolongée pour amener le même dénouement, alors surtout qu'elle n'avait pas été aggravée par l'épreuve du *cru-rifragium* (ou brisement des jambes), laquelle fut épargnée à Jésus ;

3° Jésus resta sur la croix en état de *mort apparente* et il vivait quand il en fut détaché.

Mais, répondent les tenants de l'opinion adverse, si Jésus a éprouvé une syncope, celle-ci a pu se terminer par la mort ; ce serait un de ces cas que les physiologistes étiquètent : *mort par inhibition*.

Quoi qu'il en soit, et ce sera notre conclusion dernière, les récits des Évangélistes ne sont pas suffisamment concordants pour nous permettre de nous prononcer d'une façon positive. Nous n'avons, du reste, entendu exposer que les données d'un problème qui, nous en avons l'appréhension, exercera longtemps encore la sagacité de la critique.

D<sup>r</sup> CABANÈS.

∴

Comme on le voit, cet article est fort bien documenté, et son auteur fait appel aussi bien aux athées-maçons, comme Malvert, pseudonyme d'un magistrat français, qu'aux théologiens, en passant par toute la gamme des opinions. C'est bien là le reflet de ce que peut produire le plan mental utilisant ses ressources les plus subtiles. Passons en revue maintenant les questions principales soulevées par cet exposé, en les

éclairant de ce que nous pouvons dire d'après la vision dans le plan subjectif de la Nature.

DES AGES. — Avant tout il faut savoir que le chiffre de Jésus était 3 — preuve kabbalistique de son origine sur terre — 12 étant le croisement de l'action du ternaire sur le quaternaire ( $4 \times 3$  ou  $3 \times 4 = 12$ ). C'est à 12 ans ( $1 + 2 = 3$ ) que se place la discussion avec les docteurs ; c'est à 30 ans (3 fois 10) que commence la mission ; c'est à 33 ans qu'elle finit, et c'est à 3 heures qu'a lieu la mort. (Elle aurait pu avoir lieu à 3 h. 33', ou à 3 h. 3", mais avec action toujours du chiffre kabbalistique 3.)

CRUCIFIEMENT. — La croix, vue dans les clichés astraux, a la forme d'un T, avec une légère adjonction au-dessus de la barre verticale pour l'écriveau. Jésus a été cloué sur la croix sans avoir été lié par des cordes avant d'être cloué. L'opération a été faite la croix étant étendue à terre, les deux mains ont été percées d'abord, et les clous sont entrés entre le 4° et le 5° métacarpien dans chaque main (entre l'annulaire et le petit doigt comme niveau).

On a ensuite cloué chacun des pieds séparément ; mais, ayant remarqué qu'un des clous des pieds traversait des parties molles sans pouvoir être soutenu suffisamment, on a enlevé ce clou et on a placé les pieds l'un par-dessus l'autre (je n'ai pu vérifier lequel était dessus et lequel dessous) et on s'est servi d'un clou unique pour les deux pieds. (Trois clous ont été ainsi utilisés.)

Il n'y a aucun chevalet sur la croix pour soutenir le milieu du corps.

COUP DE LANCE (1). — Jésus reçut un coup de lance donné en place de la rupture des os. Ce coup de lance fut porté à *gauche* et traversa la rate et le diaphragme pour aller ouvrir le péricarde à sa partie inférieure. Le flot de sang et d'eau provient du péricarde d'une part, de la rate et des vaisseaux du diaphragme de l'autre. Cette plaie suffit à expliquer *médicalement* la mort de Jésus.

MORT. — Au moment où les grands signes se manifestaient dans la Nature (tremblement de terre, ébranlement du Temple, dont le voile est déchiré), la Mort de Jésus était accomplie après la parole : « Éli, Éli, Lama Sabachtani », qui permet d'effacer tous les clichés ultérieurs de désespoir et de non-confiance au Père générés par les hommes.

Beaucoup d'hommes peuvent douter de la coexistence des phénomènes de la Nature et de la Mort du Christ. Mais ceux qui ont vu, à notre époque, le jour changer d'aspect et le tonnerre tomber plus de trente fois en quelques heures, sans causer de dégâts, pour saluer un vrai maître, sauront à quoi s'en tenir.

Mais la lecture attentive de l'article que nous avons cité *in extenso*, comme les discussions soulevées par ce problème de la Mort de Jésus dans les revues israélites (voy. *Univers israélite*, 11 et 18 avril 1902, article de M. Louis Levy, et réponse de M. J. Lehman) (2)

---

(1) Jean, XIX, 34. Lorsqu'ils vinrent à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes.

Mais un des soldats lui perça le côté avec une lance et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.

(2) Documents communiqués par M. Paul Favre Bourcart, de Mulhouse.

montrent que le combat contre le Christ est actuellement localisé autour de deux questions : le Jugement et la Mort physique. Dans une réponse au journal *la Fronde* (question très tolérante), M. Salomon Reinach évoque avec un grand air autoritaire « l'esprit scientifique » qui doit enterrer définitivement cette question du Messie considéré comme incarné dans un être humain. Or, pour juger cet « esprit scientifique », il faut se souvenir que c'est lui qui a condamné les bateaux à vapeur, les chemins de fer (où l'air devait se raréfier par la marche du train au-dessus de 40 kilomètres à l'heure, d'après les calculs de l'Institut), le télégraphe et le phonographe, etc., et se dire que sa condamnation de l'histoire du Christ doit être de même valeur.

Le problème de la résurrection ne s'est pas encore officiellement posé, puisqu'il dépend directement du problème de la mort.

Si Jésus était en état de « mort apparente », il est inutile de parler de la résurrection, et c'est sur ce point que se livrent les derniers combats contemporains de la critique historique.

Après avoir fait appel aux physiologistes et aux anatomistes pour expliquer la mort, on s'adresse aux magnétiseurs et surtout aux hypnotiseurs et aux modernes adeptes de la psychologie positiviste, à plusieurs inconscients, pour leur demander de montrer que Jésus était un simple sujet somnambulique.

Cette thèse avait, du reste, été très habilement soutenue par Ramée dans sa prétendue histoire essénienne de la vie de Jésus, et, comme elle sera reprise

dans quelques années, quand la bataille de la mort physique de Jésus sera terminée, il nous semble utile d'en dire quelques mots.

Aucun révélateur n'est revenu *dans le même corps physique* après avoir passé les portes de la Mort. Jésus est le seul qui ait ainsi montré à l'homme le mépris des terreurs de la Mort et la clé de ce mépris, car sa Puissance est totale : « Toute-Puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ». (Math., xxviii, 18.)

Or, ceux qui seront appelés à voir verront comment les Esprits du plan divin ont utilisé la vie physique flottant encore dans le tombeau de Jésus pour se manifester matériellement sous forme d'anges de lumière et comment le corps physique du Christ accomplit, après son ascension, une évolution cosmique, inutile à décrire pour l'instant.

Nous tenons seulement à montrer à ceux qui invoquent l'hypnose que les anciens connaissaient ces faits aussi bien, et peut-être mieux encore, que nous-mêmes. Si la mission du Christ n'avait pas eu de racines invisibles, aucune habileté, aucun mensonge, aucune politique n'aurait pu la faire durer dans le temps et croître dans l'espace, car il faut admettre que cette mission est vraie ou croire que tout y a été tromperie.

Les découvertes de l'histoire nous montrent chaque jour la vérité absolue de chacun des éléments du problème, et les bibliothèques encore cachées en Orient et dans les mystérieux souterrains d'Égypte (avec lesquels les Pyramides n'ont aucune communication actuellement) lèveront les derniers voiles quand

cela sera nécessaire, de même que l'*Archéomètre* du M<sup>re</sup> de Saint-Yves d'Alveydre résoudra complètement la question historique pour les Universités brahmaniques et islamiques encore existantes de nos jours.

A côté des affirmations des critiques et des physiologistes concernant la mort du Christ, il était nécessaire de poser les affirmations tirées des clichés astraux. Nous avons essayé de remplir notre simple rôle d'intermédiaire de notre mieux, et nous laissons à l'avenir le soin de justifier ces assertions, que nos lecteurs peuvent considérer comme des hypothèses jusqu'à preuve expérimentale du contraire.

PAPUS.





## La propagande occultiste en 1903

---

Le succès inspiré et si rapide des formations occultistes en 1902 nous a obligé à étendre nos moyens d'action pour l'année scolaire qui commencera dans un mois.

Voici les principales lignes de notre propagande :

1° Nous commencerons l'année par une fête spiritualiste donnée dans la grande salle des Sociétés savantes, au bénéfice de quelques œuvres utiles de propagande. Cette fête aura lieu dans les premiers jours de novembre et comprendra trois conférences, une partie artistique (musique et chant), une partie dramatique et une séance de *conversation* pendant les entr'actes. Le prix des places sera de 5 fr. 3 fr. et 1 fr., et nous faisons dès maintenant appel à toutes les bonnes volontés pour nous aider dans cette œuvre.

S'adresser à la Rédaction de *l'Initiation*, 87, boulevard Montmorency.

2° Sous le patronage de *l'École Hermétique* nous donnerons une série de cours-conférences dans un nouveau local situé au rez-de-chaussée et pouvant recevoir 200 auditeurs.

3° La *Société des Conférences spiritualistes* reprendra son plein fonctionnement soit aux Sociétés savantes, soit dans le nouveau local suivant les circonstances.

4° Outre cela, des conférences exclusivement privées et sur invitations strictement personnelles seront données au nouveau siège de la Rédaction de *l'Initiation*. Ces conférences seront surtout consacrées aux questions posées par les assistants.

Enfin l'organisation des causeries en province et la création d'un organe spécial pour les chercheurs de Province et de l'Étranger sont toujours à l'étude.

Nous ferons les plus grands efforts pour répondre à l'appel de nos anciens auditeurs et pour créer un nouveau groupe de chercheurs, et la section administrative sera, cette année, rigoureusement organisée.

*La Direction de l'École.*

## Eruption et Ascension

---

L'*Initiation* n'est pas une publication s'occupant de politique : elle ne blâme ou n'encourage aucun mouvement socialiste, elle se contente de l'étudier, de même pour les manifestations religieuses des différents cultes ; son programme est plus élevé, c'est l'idée religieuse universelle qui l'attire, et pour laquelle elle se dévoue.

Mais, par contre, si elle n'approuve pas les menées militantes des sociétés plus ou moins secrètes, elle ne saurait qu'hautement s'associer à toute règle fondamentale régissant un groupe d'affiliés et qui a pour but de régénérer moralement et matériellement l'humanité et d'étouffer les ténèbres qui cherchent à l'enserrer.

Également, si certaines manifestations religieuses peuvent gêner la liberté d'une partie de la population, les empêcher est un droit ; mais les parodier publiquement et avec scandale est une chose doublement coupable : on blesse les convictions des croyants de bonne foi et, d'un autre côté, on commet ce que l'on reproche à autrui.

Cette revue en plusieurs articles s'est occupée de la Martinique et de l'éruption du mont Pelé. Au point de vue de la mystique et de l'occulte des voix plus autorisées que la mienne, ici même, se sont fait entendre.

Je reçois d'une personne très bien renseignée une lettre que j'abrège et qui est le résumé de ce que lui a dit une religieuse revenant de la Martinique :

« Il paraît que Mgr de Cormont, effrayé des orgies impies des populations de couleur de cette île, leur aurait, au carême dernier, fait dans son mandement les supplications de se réformer, les engageant à songer au sort des villes maudites et leur suggérant que le péril pouvait venir du mont Pelé.

« Au carnaval des scènes hideuses d'impureté eurent lieu de la part de nègres, affolés d'impiété, poussés par la haine religieuse et un socialisme détourné. On habilla des man-

nequins en sœurs, en prêtres, en religieux et, après maintes scènes scandaleuses, on les traîna à travers la ville, puis on les brûla.

« Le jour même du vendredi saint ces bandes ont déboulonné un calvaire, ont outragé le Christ, d'une manière exécrationnelle, et ont fini par l'aller enfouir dans le mont Pelé, en parodiant la Passion, et l'ont défié de ressusciter... peut-être même de refaire l'Ascension.

« Les scènes ont continué, elles étaient telles que, lorsque le mont Pelé a éclaté, plusieurs religieuses étaient enfermées depuis vingt heures, croyant devoir être égorgées ; elles furent sauvées.

« Les sacrements avaient, également dans le même but, été administrés à beaucoup de personnes. »

Pour en finir avec ce récit, je dirai de suite qu'à la première grande éruption la cathédrale fut presque respectée ; qu'à la seconde elle disparut à l'exception du maître-autel, vrai chef-d'œuvre de grande valeur, préservé, comme on dit, miraculeusement. Maintenant examinons les faits.

La furie populaire a fait sa profanation le vendredi saint 28 mars ; le 3 mai, jour de l'Invention de la croix, le mont Pelé se révèle et couvre Saint-Pierre de cendres ; le 5 mai, jour des Rogations, il fait fructifier la terre à sa façon, en répandant sur la factorerie Guérin un torrent de lave, et enfin, le 8 mai, jour de l'Ascension, en un clin d'œil Saint-Pierre disparaît, ses habitants périssent dans une atmosphère de gaz brûlant et délétère.

Si c'est la réponse de la croix du calvaire, elle vaut celle qui fut faite à Sodome et Gommohre.

Les occultistes ne colportent pas le merveilleux pour éblouir ; au contraire ils cherchent à l'expliquer ; le miracle est ce qui n'arrive pas tous les jours, soit, mais c'est un possible — devant avoir des lois — et il peut arriver.

On a assez écrit, étudié, discuté depuis des mois sur la question volcans, pour que chacun soit persuadé que la mer des Antilles et la région équatoriale sont une vraie marmite percée toujours prête à crever en un point. Voir du merveilleux dans une éruption volcanique en cet endroit, c'est s'abuser. Même des lois — il est vrai peu définies encore — président à ce jeu de détente périodique des forces intraterrestres.

Enlever une croix, qui peut être cause de conflit religieux, ou par suite de démolition sont des actes de la vie ordinaire ; la briser avec rage, avec intention d'insulte peut avoir d'autres conséquences.

Paracelce a dit que toute chose avait une âme. De même toute idée, tout acte, a une âme, une partie vive, immatérielle qui agit, subsiste plus ou moins longtemps. Si les « bonnes âmes » se groupent pour faire le bien (dans la prière par exemple), les âmes mauvaises, celles des mauvaises actions, se groupent aussi pour produire du mal ou l'accélérer (magie noire).

L'action se résume en une polarisation : il y a ou équilibre, ou rupture.

Le volcan devait crever ; il pouvait vomir à petites gorgées, avec avertissement, ou bien brusquement en détruisant tout.

Pour le volcan le résultat était le même : il se dégorgeait, c'est tout ce qu'il lui fallait ; la question était de savoir s'il recevrait un grand coup de bistouri ou de petites piqûres successives.

Et c'est peut-être là que le bien et le mal latents ont pu intervenir. Le premier, qui est une « force occulte » aussi vraie et aussi puissante que la poussée des gaz, aurait pu atténuer les effets désastreux de l'éruption ; mais le mal, qui est une force négative, fut le grand coup de bistouri, il soulagea le volcan et la Martinique du reste des sectateurs du Vaudoux du coup !

Les pratiques — ténébreuses — répétées dans ces parages ont pu en faire des régions fortement aimantées, toujours prêtes à entrer en conflit, aidant les forces vives de la nature.

Un magnétiseur expert calme un cerveau, un sorcier l'affole ; sciemment ou inconsciemment il n'en faut pas plus pour agir sur les forces de la nature.

Une pression de quelques grammes, transmise par une presse hydraulique, peut soulever une montagne. Peut-être qu'un atome de fluide vital manié par celui qui *sait* pourra provoquer le plus effroyable feu du ciel ou le dissoudre.

Le buisson ardent de Moïse n'était pas autre chose.

TIDIANEUQ.

On nous communique la curieuse dépêche suivante, publiée par la *Patrie* du 20 juin dernier :

#### CATASTROPHE EN PERSPECTIVE

*New-York, 20 juin.* — La nouvelle éruption de la montagne Pelée semble donner raison aux savants de la mission américaine qui, après un examen approfondi du cratère, déclaraient, ces jours-ci, que le volcan n'avait pas dit son dernier mot et que des éruptions plus terribles que les précédentes se produiraient incessamment.

Cette opinion est corroborée par un vieux prophète nègre de La Grenade (colonie anglaise), qui parcourt depuis plusieurs jours les rues de la capitale, Saint-George, en criant à tue-tête de terribles prédictions. D'après lui, l'île de La Grenade disparaîtra d'ici quinze jours dans un effroyable cataclysme. Tous les habitants périront, excepté lui et sa famille, qui, comme les prophètes Enoch et Elie, seront enlevés au ciel dans un chariot de feu.

Une panique s'est emparée de la population, d'autant plus que le vieux prophète avait prédit, dès 1891, la destruction de Saint-Pierre, et dans des termes non équivoques. Alors, comme aujourd'hui, il avait parcouru les rues et prêché aux carrefours en conjurant ses compatriotes de ne pas se rendre à la Martinique, « ni à la recherche du bonheur, ni en fuyant le malheur », parce que Dieu avait résolu de détruire cette île pour la punir de son impiété et de ses vices. La fatale réalisation de cette prédiction a valu au noir voyant une influence énorme.

Les récents événements ont donné une singulière affirmation de cette prédiction.

---

## Bibliographie

---

### LE ROI MAGE

#### I

M. Pierre Deschamps, pseudonyme sous lequel se cache un véritable érudit, et j'ajouterai un vrai chrétien, vient de

faire paraître chez Chacornac un livre réellement substantiel, dont *l'Initiation* a déjà dit un mot.

Sous le vêtement charmeur d'une phrase pure et correcte sans purisme, le lecteur y trouvera des idées profondes et une compréhension exacte de l'antiquité connue. Ce travail qui, visiblement, est le fruit de patientes et longues études, mérite mieux qu'une simple citation, et je voudrais aujourd'hui en parler d'une façon aussi détaillée que possible aux lecteurs de cette revue.

Le but principal de l'auteur a été de montrer quel était l'état du monde civilisé et des Juifs au moment où le christianisme fait son apparition. Il fait voir combien un lien était nécessaire à cette époque entre les innombrables croyances répandues sur la surface de la terre, et, par une étude profonde de la religion et de la philosophie juive, il prouve qu'un sauveur pacifique ne pouvait être compris en Judée.

C'est en effet une des causes secrètes pour lesquelles le Verbe a pris un corps plutôt en cette région qu'en un autre point du globe.

L'affabulation est très simple : Balthasar, prêtre et roi d'Ur, un de ceux qui suivirent la mystérieuse étoile et vinrent adorer l'enfant, va revoir après trente-trois ans celui qui, d'après lui, doit renverser la puissance romaine, réaliser le rêve d'Alexandre et conquérir le monde par les armes pour le mener à la paix universelle. Il se met en marche accompagné de sa fille Our-Bella et arrive à Jérusalem au moment où, parmi les éclairs, le Christ meurt sur la croix et reprend contact avec le Père. Mais sur la route du Calvaire, le mage a reçu un regard du Fils de l'homme ; il comprend la vérité et succombe.

L'ouvrage peut être divisé, au point de vue d'une analyse rapide, en trois parties : l'initiation, le voyage, la lumière.

## II

Dans les premiers chapitres, l'initiation d'Our-Bella sert de prétexte à l'auteur pour nous faire connaître, d'une façon peut-être un peu exotérique, les idées des Chaldéens sur l'Univers.

La fille du mage a reçu successivement l'enseignement des prêtres des dieux planétaires. Dans le temple de Nebo elle a appris tout ce qui a rapport aux nombres dans leur valeur positive et aussi dans leur sens philosophique (1).

Dans le sanctuaire d'Istar Our-Bella connut la beauté et qu'en toute destruction germe la vie. Ses yeux profonds se mirèrent en l'eau limpide des gemmes, dont les prêtres lui dirent les propriétés. Les ministres de Nergal, le dieu de la guerre, lui enseignèrent seulement que le sang est répandu par la volonté des dieux. Les prêtres de Bel lui expliquèrent les horoscopes et le secret des guérisons ; ceux d'Ea la firent tressaillir à l'aspect des mystères du temps et de l'espace, et ceux du dieu-lune, Sin, lui apprirent l'astronomie. Mais toutes ces études ne peuvent lui donner la lumière, et elle se prend parfois à regretter son ignorance.

Puis vient l'initiation suprême donnée par le roi lui-même. A lire la description du vêtement de l'initiée et le récit de la procession tiré des auteurs anciens et des textes cunéiformes. Voici les principaux points de ce qu'Our-Bella apprend dans la septième enceinte. Dieu est Un, les dieux n'existent pas. L'homme est composé d'un corps, d'une âme et d'un esprit. La loi du ternaire se retrouve partout dans la nature, la loi ternaire domine tout : fatalité liberté, perfectibilité. L'âme se réincarne souvent, et la chaîne qui va de la terre au ciel est ininterrompue, car après l'homme viennent les esprits célestes nommés Igili, les esprits terrestres et les quatre génies protecteurs : le kéroûle, le nirgal, l'oustour et le nattig, qui ne sont entre parenthèses qu'une combinaison de différentes parties du sphynx entre elles. Leur étude donnerait de curieux résultats dans le maniement des quatre tempéraments. Our-Bella apprend encore que l'origine des idées d'espérance et d'amour est plus haute que la sensation et vient d'ailleurs. Bien que je dispose de peu de place qu'on me permette de citer le beau passage suivant sur le symbolisme : « Statues, palais, splendeurs ont des voies inlassables dont

---

(1) Je suis surpris de ne pas trouver trace en ce chapitre des opérations théosophiques, qui devaient être connues en Chaldée comme en Egypte.

l'homme subit sans cesse l'irrésistible effort. A l'entrée des villes, au seuil des demeures royales, au fronton des temples, le symbole est partout. Étrange et colossal, il guette l'indifférent au passage, met des « pourquoi » dans son esprit, fait naître en lui le désir de comprendre. Le symbole, en juxtaposant les attributs de multiples idées, forme d'inquiétants problèmes. Dressé sur les rues et les places publiques, il s'impose aux passants, s'empare de l'œil et de l'esprit. »

Dans le temple de Samas, la fille du mage reconnaît les sources de l'histoire : la révélation, l'étude de la nature, la méditation de l'histoire. Ici, comme je ne puis admettre le premier couple ; comme je ne puis comprendre les races formées par les climats et les milieux, et que je ne puis voir avec l'illustre Fabre d'Olivet en Cham, Sem et Japhet que l'attraction dans notre monde, l'espace éthéré de notre zone zodiacale et l'espace occupé, et non des hommes, je ne dirai rien de la dernière partie de l'Initiation.

### III

Avant d'entreprendre son voyage à Bethléhem, le mage reçoit plusieurs marchands, changeurs, voyageurs et nobles romains. C'est dans ces chapitres que l'auteur témoigne d'une prodigieuse connaissance du monde antique, d'une érudition vraiment remarquable. Avec quel intérêt ne suivons-nous pas ce défilé de croyances diverses, de philosophie et de sciences !

Enfin le mage et sa suite se mettent en route. Je signale à l'attention du lecteur une magnifique description de Babylone en ruines, une grandiose peinture du temple de Bel-Mardouk et celui de la Main Suprême.

Chemin faisant, l'auteur constate la marche lente des idées religieuses dans l'humanité. Étant donné la chute, il devait forcément en être ainsi. Aujourd'hui y a-t-il une grande différence entre le paysan qui implore une statue de la Vierge et le Grec d'autrefois allant porter son offrande à la grande mère Vénus ? A remarquer aussi la curieuse Cutha, la ville des cadavres où on voulait se faire enterrer en lieu consacré ; les intéressants détails sur

les sacrifices et l'intérieur des temples, les fêtes des Galles, etc.

La visite d'Our-Bella au sanctuaire de Bel est l'occasion pour l'auteur de décrire les mystères de Mythra. Comparez avec la Pistis Sophia de Valentin — c'est toujours la réintégration de l'âme repentante. Pendant une séance chez un changeur juif, les prédictions concernant les malheurs de la nation défilent devant nous ; elles sont tirées des prophètes ; puis, après le Messie terrible, voici venir l'Essénien qui prédit le Divin Messie, dont l'action renouvelera le monde par l'Amour.

Ces deux passages sont très importants.

Dans le chapitre suivant, remarquons la chanson de la Bergeronnette tirée de Théocrite et le magnifique hymne à Nera. Notons aussi cette pensée profonde que l'idée d'une divinité sous forme métaphysique, si elle n'était pas nouvelle pour les initiés, l'était pour la foule qui rêvait d'un dieu revêtu d'une forme humaine et tangible.

Pendant un court séjour à Palmyre, Balthasar rencontre un chevalier romain du nom de Claudius. Tout le discours de ce dernier est typique, parce qu'il peint bien ce qu'était l'âme des gens instruits à cette époque. La parole simple autant que profonde de Jésus devait les repousser et les attirer à la fois : tout ce passage est très bon.

L'histoire de Déméter et de Perséphone, reproduite tout au long, est très féconde en réflexions et très instructive. C'est encore, sous une autre forme, de la pauvre Psyché repentante qu'il s'agit.

#### IV

Mais le grand jour approche. La distance diminue sans cesse et bientôt la caravane du roi Mage atteindra Jérusalem. Claudius, pensif, se souvient des paroles entendues sur les bords du lac de Tibériade et il finit par admirer la foi qui « gravit les hauteurs sans un appui humain ». Balthasar lui-même arrive à se demander si vraiment « la loi de fer qui règle le destin des empires se serait un jour changée en une loi plus douce ». La lumière, peu à peu, fait son chemin dans les cœurs, mais non sans y rencontrer d'obstacle. L'annonce d'une insurrection fait tout oublier

un moment au Roi, et la figure du Messie humble et pauvre s'efface pour un instant.

Cependant, grâce au chevalier romain, le voyage continue sans encombre, et partout on sent dans l'air une inquiétude sourdre comme à l'approche de graves événements. On arrive enfin à Jérusalem encombrée et où règne un vent de sédition. Partout ils croisent une foule exaltée, des hommes en haillons portent en triomphe un être à mine patibulaire en criant : Bar-abbas, Bar-abbas ; puis plus loin un cri terrible : Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! Du haut de sa fenêtre, Balthasar voit enfin passer le Divin Condamné, qui lève sur lui les yeux. Alors le Roi-mage, témoin du Messie à sa naissance et à sa mort, tombe à la renverse, sans connaissance. Il revient à lui et c'en est fait ; toutes les vieilles idées ont fui devant la resplendissante lumière. Un regard a tout changé en lui ; il a compris le Christ et meurt joyeux, au moment même où dans un bruit terrible, parmi les éclairs et l'épouvante, le Messie expire sur la croix. Ces dernières pages sont réellement de toute beauté et dignes, au point de vue littéraire, de nos meilleurs auteurs.

Tel est le beau livre dont j'ai donné une idée bien incomplète, j'en ai peur, mais j'espère qu'elle suffira pour inspirer le désir de le lire en entier.

G. PHANEG.

## Vérité des faits psychiques

*Il Mattino*, journal de Naples, publie une entrevue avec le professeur Morselli dont nous résumons ici les opinions sur le spiritisme.

Le professeur Morselli croit aux phénomènes auxquels, en attendant mieux, on a donné le nom de « spiritiques ». Il ne croit pas aux « esprits » dans le sens vulgaire du mot. Il croit aux pouvoirs du « médium ». Il admet qu'il y a des *médiums* qui réussissent, par l'influence d'une force inconnue dont ils disposent, à faire voir des objets et des

êtres évoqués. Il se peut, pense-t-il, que certains médiums trichent ; mais il n'a pourtant, quant à lui personnellement, pas découvert de truc jusqu'à présent. Du fait qu'un médium, sciemment ou inconsciemment (car M. Morselli, comme M. de Sanctis, admet que les hystériques peuvent facilement tromper sans l'intervention de leur volonté) se sert d'un truc, il ne faut pas conclure que tous trichent et que tout est mystification.

Les phénomènes du spiritisme sont désormais entrés dans le domaine de la science. Les masses, il y a peu de temps, croyaient qu'il devait rester dans le domaine de la charlatanerie, ou bien elles admettaient tout au plus l'hallucination et l'erreur de bonne foi. Maintenant il n'en est plus ainsi. Maintenant la science admet l'existence des forces psychiques — suivant l'expression de Erockes dont le génie d'expérimentateur et l'esprit synthétique sont incomparables — forces qui se comportent comme des fluides, comme des personnalités extra-personnelles et impalpables, ou comme des ondes se propageant autour de notre être comme centre. Pouvons-nous nier la rigueur des preuves de la télépathie, des phénomènes de l'hypnotisme, etc ? La force que nous appelons médianique est une force qui n'est pas encore profondément étudiée : mais elle existe. M. Morselli y croit de la manière la plus absolue. Il veut dire par là que la science doit la débarrasser de l'enveloppe de mystère, de surnaturel où elle nous apparaît, dénie en rechercher les lois et les déterminer.

Est-ce que nous aurions jamais pu admettre, avant la découverte des ondes hertziennes, qu'on pourrait transmettre une onde électrique sans fil à une distance de plusieurs mille de milles ? Est-ce qu'il y a quelques années nous n'aurions pas ri si l'on nous avait dit qu'on pourrait photographier un objet de métal contenu dans une boîte en bois épais ? Est-ce que nous n'aurions pas traité de fou celui qui nous aurait dit que nous verrions, un jour, des photographies de nos os obtenues à travers notre chair ? Qu'est-ce qui permet de faire cette photographie merveilleuse ? Un fluide, une force. Et pourquoi n'en serait-il pas de même des phénomènes du médianisme ? Démolir est facile ; mais voyons de quels moyens se sert celui qui

a l'intention de démolir. Dans la science il ne suffit pas de nier, il faut prouver que l'on peut nier. Le professeur Morselli a lu l'ingénieuse campagne de la *Patrie* contre le spiritisme. Mais elle ne détruit rien. Elle réussit tout au plus à démasquer certains mystificateurs. Mais a-t-elle détruit la principe scientifique ? C'est ici qu'intervient dans le débat M. Blaserna.

Il adresse à la *Patrie* une lettre qui a l'intention d'être scientifique, nie et démolit tout. Les idées en sont invraisemblablement arriérées. M. Blaserna n'a pas suivi le remarquable mouvement des études sur le médianisme depuis 1874, époque à laquelle Crookes publia son stupéfiant ouvrage, et depuis laquelle une phalange de savants se serrant autour du maître est arrivée aux affirmations d'aujourd'hui. Le sénateur Blaserna s'en tient à ce qui se disait il y a environ cinquante ans. L'histoire du muscle du péroné, apportée devant l'Académie des sciences de Paris en 1854 et encore citée par M. Blaserna, fut démontrée fausse. C'est de décombres scientifiques qu'il se sert. M. Morselli dit que, avant 1892, il était encore incrédule et indifférent. C'est à cette époque que se forma graduellement sa conviction. Ce fut M. Torelli-Viollier qui le persuada d'assister à des expériences. Il écrivit alors un livre sur Eusapia Palladino qu'il considérait comme un médium incomparable. L'élite des savants français s'occupait d'elle. Il suffit de rappeler les expériences de Charles Richet, le prince des physiologistes français, qui s'est servi de tous les instruments, de tous les moyens dévaluation et de graphisme les plus perfectionnés, appliqués à la science. Les psychologues, les physiologistes et les médecins s'adonnent à ces études sans défiance et sans préjugé. Notre Schiaparelli admet sans hésitation l'existence de la force singulière dont nous ne connaissons que les effets.

« Moi-même — conclut M. Morselli — on ne peut m'accuser d'être un halluciné, un homme facile à convertir ; moi, ancien directeur d'une Revue belliqueuse, et intransigeant de philosophie positive qui a paru jusqu'à présent trop absolue dans l'affirmation des dogmes du matérialisme scientifique. » Et ici l'illustre Morselli me fit la liste

d'un grand nombre d'auteurs et de livres consacrés au médianisme, liste vraiment imposante mais que... je n'ai pas retenue.

ERNESTO SERAO.

*Annales des Sciences Psychiques* (Juil. Août. 1902).

---

---

## REVUES ET JOURNAUX

---

Un numéro triple de la *Thérapeutique intégrale* (avril, mai, juin 1902) est paru, il renferme des articles spéciaux et une partie très intéressante de notes établissant les priorités de la médecine hermétique dans les découvertes relatives à l'art de guérir. *Rosa Alchemica* publie le cours d'astrologie professé, l'hiver dernier, à l'école hermétique; excellent article d'Edouard d'Hooghe dans le numéro d'août sur les origines végétales du règne animal.

Dans le *Théosophist* d'août, bonne étude de Thirlwall sur les différentes Yogas. *The Psychic and Occult Views* (août) donne de bons articles sur le côté pratique et automagnétique. Mme Hitze donne une excellente étude sur la presse occultiste italienne dans l'*Ubersinnliche Welt* (août); dans le même fascicule, fin d'une bonne étude historique sur les Rose-Croix. Le *Light*, la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, l'*Echo du Merveilleux* contiennent une abondante collection de faits et de nouvelles. Le *Moniteur des études psychiques* consacre un numéro double à la possédée de Grèzes.

*Recherches sur la Médiumnité*, par GABRIEL DELANNE, librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau livre de M. Gabriel Delanne vient combler une lacune importante parmi les ouvrages spirites. La médiumnité étant la base du spiritisme, tout ce qui se rapporte à son étude est du plus haut intérêt pour la doctrine.

Depuis la mort d'Allan Kardec, bien des progrès ont été

accomplis par la science, et il était nécessaire de rechercher dans quelles proportions ces connaissances nouvelles combattent ou appuient le problème des rapports entre les vivants et ceux qu'on appelle improprement des morts.

C'est l'étude approfondie du phénomène de l'écriture mécanique qui fait l'objet de cet ouvrage.

L'auteur, très au courant des travaux des savants, examine d'abord les objections des incrédules. Il démontre que l'imitation par les hystériques des procédés spirites n'a rien de comparable avec la véritable médiumnité. Ensuite, il fait comprendre ce que c'est que l'automatisme naturel et prouve que certains écrits inconscients sont produits involontairement par l'écrivain lui-même, qui ne se doute pas d'en être l'auteur. On lira avec intérêt les recherches si curieuses de MM. Salomon et Stein, ainsi que celles du docteur Patrick sur ce sujet encore si peu connu du public. Cette constatation éclaire un des points obscurs du spiritisme et permet de repousser un grand nombre de prétendues révélations — parfois ridicules — qui ont pendant longtemps retardé l'essor de cette jeune science.

M. Delanne a entrepris la tâche ardue de passer en revue toutes les causes qui peuvent donner aux écrits automatiques une apparence spirite. C'est ainsi qu'il est amené à définir et à étudier l'influence de la mémoire latente, de la suggestion orale ou mentale, de la transmission de pensée, de la télépathie et de la prémonition. Tous ces facteurs sont analysés, leur action est définie, et des exemples sont fournis pour soutenir les thèses de l'auteur. Il ressort de cet ensemble de recherches une certitude : celle de la communication des âmes pendant la vie terrestre, indépendamment des organes des sens.

Par une discussion serrée, l'auteur fait ressortir les raisons qui permettent de différencier les écrits automatiques des véritables communications spirites. Un très grand nombre d'observations sont relatées, et l'on peut dire que ce travail est le premier qui présente, sous une forme très condensée, une grande quantité de faits que l'on ne trouve que dans des ouvrages spéciaux, ou épars dans les revues qui traitent de ces matières.

Dans la dernière partie, l'écrivain a réuni toutes les preuves certaines qui affirment la réalité des communi-

cations par l'écriture. Une sélection sévère a présidé au choix de ces récits, qui résistent à toutes les critiques. On y trouve des exemples de communications en dehors ou au-dessus des connaissances du médium. Des autographes de personnes mortes absolument inconnues des écrivains. Des messages donnés par des nourrissons ou des enfants en bas âge. Des communications en langues étrangères écrites par des ignorants, etc. Des figures dans le texte reproduisent certains de ces écrits.

Une étude très soignée et très méthodique de tous ces témoignages en démontre l'authenticité et prouve qu'ils ne peuvent être produits que par ceux qui s'en déclarent les auteurs, c'est-à-dire par les Esprits.

Nos lecteurs connaissent déjà M. Gabriel Delanne. Dans ses précédentes publications, ils ont eu souvent l'occasion d'apprécier la clarté de ses démonstrations, la sûreté de son érudition et la rigueur de son esprit scientifique.

Nous croyons donc que ce nouvel ouvrage est appelé à un grand succès, car dans ses 500 pages il répond victorieusement à toutes les objections et indique les règles simples qui permettent de distinguer, parmi les produits de l'automatisme, ceux qui sont réellement attribuables aux Esprits.

Nous le recommandons tout particulièrement aux lecteurs de l'*Initiation*.

## LIVRES REÇUS

*Matière, Force et Esprit*, par H.-H. Lazelle, traduit de l'anglais par C. Moutonnier.

Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques.

*L'Idée* (tome vi), par O. de Bézobrazow.

Même librairie.

*Le Problème de l'au-Delà*, par le général A...

Même Librairie.

*Après vingt ans et autres poésies*, par Ch. Gounod-Esprit(?)

Nos lecteurs seront sans doute étonné d'apprendre que Gounod n'a pas cessé ses productions artistiques, même après sa mort.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer une des meilleures pièces de ce livre de ses œuvres... posthumes ou réputées telles.

*Impromptu*

Do, ré.  
 Mon adorée  
 Do, ré, mi  
 Ma mimi  
 Do, ré, mi, fa  
 Tu triomphas  
 Do, ré, mi, fa sol  
 Et je tombais fou sur le sol  
 Do, ré, mi, fa, sol, la  
 Et d'amour je serais encore là  
 Do, ré, mi, fa, sol, la, si  
 Si je n'étais pas ici  
 Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do  
 A faire avec la mort dodo

Pauvre Gounod !




---

*Le Gérant : ENCAUSSE.*

---

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

---

Vient de paraître :

SÉDIR

# Éléments d'Hebreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages . . . . . 1 franc.

---

---

PAPUS ET TIDIANEUQ

---

## L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. . . . . 1 franc.

---

---

JOANNY BRICAUD

---

## Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. . . . . 0 fr. 50

# AVIS A NOS LECTEURS

---

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.*

*Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.*

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,  
50, Chaussée d'Antin :*

## LE TABLEAU NATUREL

**Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers**

*Un volume in-8 au prix de 7 francs*

ET

## L'Homme de Désir

*Un volume in-8 au prix de 7 francs.*

*Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.*

---

---

### *Prime aux Lecteurs de l'INITIATION*

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

# L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. O. O. ✘

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



57<sup>me</sup> VOLUME. — 16<sup>me</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE DU N<sup>o</sup> 1 (Octobre 1902)

### PARTIE EXOTÉRIQUE

*Les mystères d'une feuille de papier* (p. 1 à 20) . . . . . Papus.

### PARTIE PHILOSOPHIQUE

*L'âge de Kali-Yug* (p. 21 à 30) . . . . . X.  
*La foi qui guérit* (p. 31 à 38) . . . . . Ernest Bosc.  
*Notes sur la grammaire de Pânini (suite)*  
(p. 39 à 56) . . . . . X.  
*Au Pays des Esprits (suite)* (p. 57 à 82) . . . . . X.

### PARTIE INITIATIQUE

*Les Évangiles* (p. 83 à 89) . . . . . Zhora.

Une lettre de Lavater à Salzmann. — Conférences de l'École hermétique. — Nouvelles expériences en Psychophysiologie. — La mort du médium russe Sambor. — Bibliographie.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé  
5, rue de Savoie, à Paris-VI<sup>e</sup>. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée d'Antin, 50 — PARIS

# PROGRAMME

---

**Les Doctrines matérialistes ont vécu.**

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

*L'Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

**Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion**, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie**, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, *l'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *l'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

*L'Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

*L'Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument complètes.)



## PARTIE EXOTÉRIQUE

---

# Les mystères d'une feuille de papier

---

LES LETTRES. LA THÉORIE. PROCÉDÉ DE DÉBUT

Comme nous nous y attendions, la mise au jour de la découverte du comte de Tromelin nous a valu une foule de questions et de commentaires.

Plusieurs même de nos abonnés ont obtenu du premier coup, avec du buvard blanc, des résultats très encourageants.

Nous ne doutons pas que les grands journaux illustrés ne s'emparent bientôt de cette curieuse découverte. Aussi allons-nous préciser encore certains points en publiant :

1° Une lettre du comte de Tromelin sur *les lettres* et une application de sa méthode à l'horoscope de S. M. Édouard VII ;

2° Une étude très intéressante et très claire du doc-

teur Rozier sur une théorie de ces faits et d'autres connexes ;

3° Un procédé très simple d'obtention d'images pour les débutants.

« 1<sup>er</sup> octobre 1902.

« MONSIEUR,

« Le mystère de mes découvertes de dessins sur des papiers, etc., ne s'est point encore éclairci, quoique j'ai écrit jusqu'en Angleterre et que j'y ai recueilli quelques renseignements assez précis, *mais non prouvés*.

« Quoi qu'il en soit, j'ai augmenté ma collection de planches *merveilleuses* dans de fortes proportions.

« J'ai des planches *absolument stupéfiantes* ! Et ce qu'il y a de curieux, c'est que nombre de dessinateurs et graveurs déclarent que ces planches paraissent *au-dessus du savoir du génie humain*.

« J'éprouve donc une grande jouissance à en admirer les beautés et à les étudier. Voilà quinze mille heures de consacrées à ce travail, qui me perd la vue malheureusement.

« J'ai chez moi une très grande collection d'ouvrages sur le spiritisme, la magie, l'occultisme, etc., et je suis un familier de cette science, mais sans pouvoir y croire, la preuve me manquant.

« C'est-à-dire que le haut spiritisme (genre Allan Kardec ou plutôt celui d'Hermès, précurseur majestueux par son antique dogme, qui a survécu comme la religion du Christ), prend sa base dans la révélation des esprits eux-mêmes. Du moins Allan Kardec

le déclare, et jamais, malgré tous mes efforts et toutes les séances que j'ai vues, je n'ai jamais rien vu que *des farces* ; car, quand j'ai voulu répéter ces expériences avec des compagnons sérieux, jamais je n'ai obtenu *la moindre* des manifestations !!! *C'est cruel de la part des esprits* (1) !

« Passons ce sujet qui m'attriste, car je suis toujours à la recherche de la Vérité.

« Je me rappelais, il y a quelque temps, les célèbres prédictions du comte de Cagliostro (Balsamo) sur la mort de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de la princesse de Lamballe, et sur la prise de la Bastille.

« Je puisais ces renseignements jadis dans l'ouvrage de Christian sur la magie à travers les âges, et j'étais autrefois à cette lecture consterné de ne pas pouvoir contrôler si ces prédictions avaient été réellement faites par un Sicilien étonnant.

« Comment en 1785 prédire le nom du bourreau de Louis XVI, celui de la princesse de Lamballe et même le nom de la petite rue des Ballets, où elle fut assommée !...

« Ce qui est encore aussi fort, prédire que la Révolution finira par le règne d'un Corse nommé Bonaparte Napoléon, et la fin de Napoléon dans une petite île, etc.

---

« (1) Remarque très importante : Vous savez que Jésus-Christ mort en croix est représenté avec l'inscription INRI au-dessus de sa tête. Or, rapprochement très curieux que j'ai fait, Hermès avait comme siège une croix entre les quatre branches de laquelle sont écrites les quatre lettres INRI dans cet ordre. N'est-ce pas là la grande prédiction hermétique des Mages attendant le Messie ?

« Enfin un tas de prédictions faites par un moyen très simple que je connais depuis longtemps : soit la science des nombres accompagnées de leurs lettres, écrites autour du cercle d'Hermès.

« Comment savoir si réellement Cagliostro a fait ces prédictions en 1785 à la loge maçonnique de Paris ?

« Qui pourra nous en donner la preuve certaine ?

« Ce qui n'empêcha pas le roi de mettre ce grand homme prophète à la Bastille pendant neuf mois.

« Il me semble pourtant qu'il avait fait, peu de jours auparavant, une prédiction au cardinal de Rohan, qui se réalisa complètement quinze jours après.

« Ce cardinal n'aurait-il pas dû être tellement émerveillé qu'il aurait dû s'agenouiller devant Cagliostro, si cette légende est véritable ?

« Quant à moi, si je connaissais actuellement un homme doué d'un pareil pouvoir, je me prosternerais à ses pieds.

« Pour arriver à mon sujet, voici donc un bien long prologue ; mais il était utile pour donner un exemple des preuves apportées par cet initié à la science hermétique.

« Bref, Cagliostro enseignait que l'horoscope d'un être est dans son nom à côté de sa naissance, qualité être, et sa raison en vaut bien une autre.

« J'ai donc songé, en tenant compte de votre idée, que les intelligences supérieures du plan astral supérieur pouvaient influencer les dessins si curieux de mes papiers.

« C'était une nouvelle géomancie perfectionnée et autrement importante comme vous le verrez.

« Je n'avais pas d'ailleurs d'autres prétentions que de tirer des horoscopes par un moyen nouveau, qui valait bien celui du cercle d'Hermès, que j'ai appliqué moi-même. Bref, voici mon moyen :

« 1° D'abord la science de l'opérateur est toujours entrée pour une certaine proportion dans l'art de disposer les instruments du travail. Un novice ne fera que des *lettres pauvres*, qui ne donneront rien, ou pas grand'chose ; et un initié tracera les mêmes mots en caractères riches, c'est-à-dire pouvant prêter à de multiples interprétations ;

« 2° L'opérateur tient son crayon vertical et le tourne sur le papier, jusqu'à ce que chaque lettre se montre assez clairement pour lui. Il peut ensuite isoler ces lettres en les passant seules au crayon rouge, bleu ou à l'encre ;

« 3° Les mêmes lettres, qui sont elles-mêmes *composites*, composées de plusieurs lettres, qui sont des caractères sibyllins, etc., vont donner lieu à la lecture de mots nouveaux non voulus par l'opérateur, qui composeront les mots de l'horoscope ;

« 4° Notez que mon système a cet immense avantage sur le cercle magique, qu'il n'y a pas à chercher à composer les mots avec des lettres prises à droite ou à gauche ; mais les mots apparaissent *complets*, et on doit les prendre dans l'ordre, en recommençant indéfiniment jusqu'à complet épuisement de ce que *l'on peut lire* ;

« 5° C'est là que la science de l'initié apparaît. Car là où un novice ne verra rien ou ne verra plus rien, l'initié verra encore des mots complets ;

« 6° Dans cette géomancie il n'y a pas de trait inutile : tout a une signification, CAR remarquez que ces lettres appartiennent à des figures fixées dans le papier qui ont une forme définie et complète, toujours selon le degré de science de l'initié ;

« 7° L'art de tracer est le début de cette science, et il faut se conformer à un certain nombre de règles que je connais pour obtenir des résultats *riches et nets* ;

« 8° Notez aussi que ces mots contiennent tous les symboles de l'hermétisme : cheval, femme masquée, tête de roi ou de reine, chien, corbeau, serpent, etc. ;

« 9° Tous ces symboles remplacent très avantageusement les lettres fatidiques (ou muettes) des cercles magiques, qui laissent réellement trop de cours à la fantaisie, tandis que les symboles sont fixés, etc. etc.

« Je vous donne là un résumé de cette nouvelle science et je vais à tout hasard vous tracer en un instant la figure horoscopique d'Édouard VII, roi d'Angleterre, en caractères sibyllins, qui tous forment des figures ou *visages humains*.

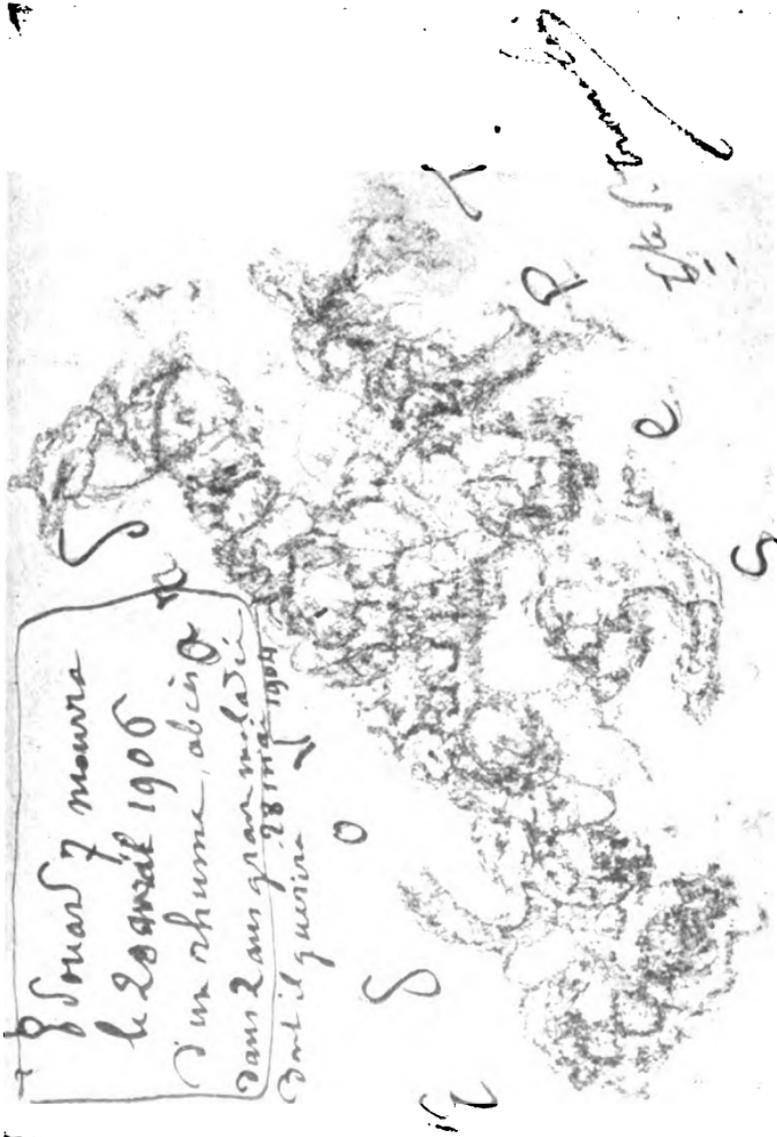
GÉOMANCIE HOROSCOPIQUE : EXEMPLE SUR ÉDOUARD VII

« Je prends à tout hasard dans un paquet de cartes, prospectus, réclames, celle que je vous envoie, et au dos, avec mon crayon spécial je vais écrire en gros

EDOUARD SEPT

« L'u va pour le *ν*, — *i* pour *j*, — *k* pour *q*.

« Je ne suis pas encore fixé sur la transposition des lettres ayant même valeur ; mais, comme en caractères



Sout 7 moure  
 le 20 avril 1906  
 Dim rhume, abing  
 Dan 2 ans gran maldie  
 Part il quere



sibyllins ces valeurs ont été fixées, Dieu me garde de rien y changer.

« Il y a aussi plusieurs clefs pour lire que je connais ; mais ce serait trop long, dans cette lettre, à expliquer.

« Bref, je trace Édouard sept, en mettant ces deux mots l'un au-dessous de l'autre, et obliquement, la place me manquant.

« A. Voyez de suite les tas de figures sorties, et les symboles : à la lettre E il y a un caducée. — Un serpent à la lettre D. — Une tête de femme couronnée à la lettre R. — Un cheval (tête) à la lettre D (le dernier). — Une tête de chien à la lettre S, avec pattes de devant et à mi-corps, etc. etc.

« Je me borne à vous indiquer les plus visibles.

« B. En outre, par la superposition des deux mots, des têtes et symboles se sont formés entre ces mots — empruntant de l'un et de l'autre.

« C. Je vois *de suite* dans sept que dans l'E de sept se trouve un O ; et un R marqué dans le P.

« Je lis donc immédiatement SORT.

« D. Je lis aussi au-dessus destin, en commençant par le premier D. L'S est très grande. Elle mord le deuxième jambage de V de cette façon.

« L'N est très visible et termine le mot Édouard.

« Notez qu'il s'est formé deux D (au lieu d'un seul à la rigueur). J'oubliais, l'E de destin est au-dessus de l'O du mot Édouard.

« E. Voyez que le T de sept forme un homme à longue barbe portant sur son épaule une massue ou un sceptre. Dans le P il y a un personnage appuyé sur son coude, la main à sa figure.

« Je n'insiste pas, car plus vous regarderez, plus vous verrez combien cette *tâche* est merveilleuse au fond et, en apparence, quelque chose d'infime dû au hasard. Mais, au contraire, tout est très fin, même de très petits personnages ou sujets.

« Cependant ce papier trop lisse se prête mal à ces figures.

« F. Je lis de suite un 2 dans l'S de sept et l'O qui suit forme 20; au haut des lettres PT je vois MAI — soit le 20 mai. La lettre M apparaît, formée de ED, puis ORT, qui suivent — soit MORT.

« Le mot ROY se voit très bien : R dans le premier D; puis O, et l'Y est formé par le V avec une grande queue. Soit *roy mort*. Le mot quatre commence à l'O d'Édouard, car l'O a une queue; on voit très bien QVATRE. Le mot ANS commence à l'A du mot Édouard. — Cela fait : *roy mort 20 mai dans quatre ans, ou 1906*.

« Je vous laisse le soin de lire la suite. Il y a encore bien autre chose que ce que j'ai écrit, car queen est visible, et reine aussi. C'est la reine couronnée. On voit le mot guerre. Les mots mines d'or, deux ans, guéri, rhum, etc.

« Je m'arrête là. Vous verrez ma méthode : elle me paraît surprenante de vérité et enfonce la chiromancie, les marcs, etc. Là, au moins, je me rattache à l'antique doctrine des Mages et des pratiques des Sibylles.

« G. Si on veut lire, faire abstraction des dessins. Si on veut voir les figures et les symboles, faire abstraction des lettres. Regardez et observez ma méthode,

s'il vous plaît avec soin et donnez-moi votre opinion sur le tout.

« Veuillez agréer, Monsieur le Docteur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

« Comte DE TROMELIN. »

..

Sous ce titre, le docteur Papus décrit une découverte du comte de Tromelin et reproduit une planche contenant des personnages très bien dessinés ; on croirait voir les essais d'un dessinateur pour établir les types qu'il veut faire figurer dans son tableau.

Soit qu'on regarde par transparence une feuille de papier, soit qu'on la barbouille avec un crayon Conté, on voit apparaître une multitude de figures d'hommes et d'animaux, des représentations d'objets, des paysages, même des lettres formant des mots et des phrases, le plus souvent en abrégé.

Il faut une certaine habitude pour réussir la fixation au crayon noir, et même pour voir les résultats. Pour le tracé au crayon, le graphite ne vaut rien, le Conté est meilleur, le n° 2 réussit très bien. On peut aussi se servir du crayon saucé et même de fusain. Ces divers crayons laissant sur le papier des traces d'un noir mat, sans reflets et très foncé, font très bien ressortir les dessins qui préexistent dans la pâte du papier. On peut aussi employer de la sanguine ou des crayons à pastel. Il est nécessaire, si l'on veut avoir

des images bien nettes, de passer le crayon légèrement sur le papier, puis d'appuyer un peu aux endroits où les dessins principaux apparaissent. Si on appuie trop ou si on insiste trop, on empâte les contours. Il faut aussi appliquer le papier sur une surface bien lisse, autrement toutes les irrégularités du support apparaîtraient en lignes et points d'un noir foncé qui détruiraient le dessin véritable. Le crayon enfin ne doit pas être taillé comme pour dessiner : il ne faut jamais frotter le papier avec une pointe, la surface frottante doit être plane et assez large.

Voilà pour l'exécution ; maintenant, pour voir ce qui a été formé, la difficulté provient de l'accumulation des figures, lesquelles se présentent dans tous les sens et empiètent souvent les unes sur les autres. Mais il ne faut pas beaucoup de temps pour acquérir une assez grande habileté et voir du premier coup tout ce qu'il y a d'intéressant. Quant à effacer à la mie de pain les figures qui gênent pour bien voir celles qu'on veut conserver, cela n'est bon que pour montrer aux débutants ou aux profanes ; dans ce cas, il faut avoir le plus de netteté possible et se rapprocher de la figure schématique. Mais, pour l'étude, il est préférable de laisser tout intact, parce que les figures qu'on aurait effacées peuvent à un moment donné révéler des détails qui avaient passé tout d'abord inaperçus et peut-être même se substituer en importance à celles dont on avait primitivement fait choix.

Maintenant, quelles sont la théorie et la signification de ces figures ? Y a-t-il là une simple amulette ou bien y a-t-il un profit scientifique réel à en tirer ?

Il y a longtemps que je connaissais ces faits et bien d'autres dont je vais parler ; je ne dis pas cela pour réclamer la priorité, c'est celui qui publie le premier qui y a droit, et je n'ai jamais rien publié à ce sujet, mais je me proposais d'écrire bientôt tout ce que je vais dire maintenant.

Vers la fin de 1895, j'ai fait des expériences sur les miroirs magiques ; au lieu de barbouiller un cercle au charbon sur le parquet, pour reproduire le miroir de Du Potet, je noircissais une feuille de papier avec du fusain. Je m'aperçus alors qu'il apparaissait de nombreuses figures très bien formées. L'expérience souvent répétée donna lieu toujours aux mêmes constatations, et j'en tirai la conclusion que le procédé était mauvais pour former un miroir magique, puisque les figures préexistaient.

Plus tard, chez Papus, j'eus l'occasion de voir la photographie d'une assiette ayant servi à la divination par le marc de café, résultat d'une opération de Mme Bailly. Papus expliquait ces figures par une précipitation astrale : les grains du marc de café se rangeaient sur le fond de l'assiette en suivant la direction des formes astrales, c'était un moyen de rendre visibles des clichés ou des images qui ne peuvent être perçus directement que par des voyants.

Ce fut le second jalon qui servit à me conduire à la théorie que je vais donner. L'explication de Papus était vraie, mais incomplète.

Plus tard encore, sur une indication de Julia, je mis entre mes mains, pendant quelques minutes, une plaque Lumière au gélatino-bromure, enveloppée

dans un papier noir ; au développement il vint le portrait en pied de Julia. Je l'ai montré à beaucoup de personnes, malheureusement l'une d'elles l'approcha un peu trop de la lumière et il fut détruit.

Enfin, après avoir obtenu un certain nombre de photographies sans appareil, je m'arrêtai au mode d'opération suivant : je prends une plaque au gélatino-bromure  $6 \frac{1}{2} \times 9$ , je l'enveloppe dans un papier de soie, puis je la place entre deux plaques de verre de même grandeur, sans aucun enduit, et j'enveloppe le tout dans un papier noir ou rouge-orange. Toutes ces manipulations doivent être faites dans la chambre noire, naturellement.

J'ai mis un certain nombre de ces plaques sur le front d'une possédée et j'ai obtenu des clichés tout à fait remarquables. Les deux plaques de verre me garantissent complètement contre une cause d'erreur : on pourrait craindre que la sueur, même la moiteur du front puissent souiller la plaque sensible et déterminer des images artificielles ; cette plaque étant séparée de la peau par une lame de verre, cette imprégnation n'est pas possible.

Le docteur Baraduc, sans prendre les mêmes précautions que moi, se contentant d'envelopper la plaque sensible dans du papier noir, a obtenu aussi un grand nombre d'épreuves très remarquables.

Voilà maintenant le point intéressant : toutes les figures formées, celles du docteur Baraduc comme les miennes, sont limitées par des lignes qui ne sont pas simples : les lignes de contour, les ombres et les fonds sont formés d'une multitude de petites figures ; au

lieu d'avoir un simple estompage amorphe, comme dans une épreuve photographique obtenue avec un objectif, on a des figures groupées en grand nombre et formant une image d'aspect moutonné.

Cela correspond exactement aux figures obtenues en noircissant du papier au crayon Conté ; le comte de Tromelin fait justement remarquer que les figures obtenues sur le papier sont composées d'autres figures plus petites ; il dit : « ...Mais, pour obtenir un sujet, on ne choisit que les têtes de même grosseur. — Car toutes les têtes se décomposent en plus petites, et ainsi de suite. »

Si on projette de la poudre de lycopode sur un miroir, on obtient des figures en haut relief ; mais elles sont plus difficiles à voir, parce que tout est de la même couleur.

Tout cela provient d'une cause unique. Nous vivons dans un milieu astral rempli d'êtres vivants de diverses grandeurs, qui sont toujours en mouvement ; ces êtres appartiennent à l'astral le plus inférieur ; ils ont une intelligence rudimentaire et possèdent un corps éthéré, c'est-à-dire formé de la matière la plus subtile du plan physique ; ce sont eux qui déterminent dans l'éther les modifications qui donnent naissance aux forces physiques. Les sensitifs les voient sous forme de têtes humaines ou quasi animales. Ils sont toujours très petits, quelques-uns même sont à peine perceptibles. Les uns ont pour fonction de transporter les idées, les sensations, etc. ; leur vitesse est infiniment grande ; ce sont les *petits messagers* ; d'autres exécutent divers travaux, produisent des

phénomènes de toute sorte sur le plan physique, ce sont les *petits ouvriers* ; enfin une troisième catégorie, en général les plus petits, se groupent, s'agglomèrent de façon à former des êtres composés petits, moyens, grands ou gigantesques.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails de leurs fonctions ; nous ne nous occuperons que du rôle qu'ils jouent dans la formation des images.

Toutes les fois qu'une matière tenue en suspension dans un milieu quelconque, air, eau, etc., se dépose sur une surface, elle est entraînée dans le mouvement dont sont animés les petits êtres ci-dessus. Au contact de la surface solide sur laquelle a lieu le dépôt, tout est immobilisé et garde la forme qui lui a été communiquée et qui est la reproduction exacte de ce que pourrait voir le sensitif dans l'astral. C'est pour cela que les figures sont formées par des groupements d'autres figures plus petites.

La pâte à papier se compose de parcelles ténues de chiffons, en suspension dans l'eau ; ces parcelles se déposent sur une claie en prenant les formes que je viens de dire, de sorte que le papier est une agglomération de dessins en bas-reliefs, serrés les uns contre les autres. Quand on le regarde par transparence, les parties les plus épaisses font ombre par rapport aux moins épaisses, et on a un dessin comparable à ceux de certains écrans et abat-jour de lampes, sur lesquels on a formé des ombres et des jours par des différences d'épaisseur. On conçoit alors que le cylindrage et le satinage doivent détruire ce dessin en écrasant les caillots et tendent à égaliser tout.

Quand le marc de café tombe au fond d'une assiette, il est forcé lui aussi de subir l'entraînement astro-éthérique et de former des dessins.

Pour la photographie le mécanisme est un peu différent; les tourbillons qui viennent au contact de la plaque sont les mêmes, mais il n'y a pas de poudre à précipiter, il y a une substance chimique à décomposer, et l'éther en vibration produit ce résultat; c'est ainsi qu'agit la lumière. Il n'y a donc là aucune difficulté.

Enfin pour revenir au papier, on comprend que tous les groupes en bas-reliefs qui forment sa pâte produisent des élévations et dépressions. Si l'on passe un crayon sur cette surface, en appuyant fortement, on écrase tout et on ne produit qu'un noircissement uniforme; mais, si on passe le crayon légèrement, toutes les saillies se noircissent et les creux restent blancs, c'est ainsi que le dessin se trouve formé.

Si j'arrêtais là mes explications, on pourrait me faire une objection très sérieuse: d'après la théorie que je viens de donner, il ne pourrait jamais y avoir de dépôt homogène, et pourtant il en existe; en outre, une plaque sensible devrait être impressionnée aussitôt après sa préparation, et on ne pourrait pas en conserver ni même en utiliser une seule.

Tout cela est très vrai; mais il faut se rappeler ce que j'ai dit plus haut: Les petits astrals ont un corps éthéré qui seul peut agir sur la matière physique; l'astral agit sur l'éther et l'éther agit sur la matière physique. Commençons par la plaque photographique: tant que l'éther se meut sur cette plaque,

quelle que soit la rapidité et la forme de son mouvement, il ne peut lui faire subir aucune modification ; seuls certains mouvements vibratoires peuvent exercer sur elle une action chimique. Il est bien évident que les particules de matière sensible qui sont répandues sur la plaque ne peuvent pas être entraînées dans un mouvement mécanique, puisqu'elles sont fixées dans une pâte suffisamment consistante pour s'y opposer ; elles ne peuvent subir qu'une action chimique ; c'est bien encore un mouvement, mais un mouvement moléculaire. •

Quand je mets la plaque sur mon front ou dans mes mains, les astrals pénètrent dans mon cerveau et y font naître des images semblables à eux-mêmes. Si je dors je perçois ces images en rêve. Que je dorme ou non, je projette ces images à l'extérieur, et elles sont absorbées par la plaque ; seulement l'éther qui entraine dans leur composition a pénétré dans mon cerveau, animé d'un mouvement simple, et en a été projeté animé d'un mouvement vibratoire. En effet, un être astral sans éther impressionne mon cerveau astral, celui-ci communique cette impression à mon cerveau éthéré, partie intégrante de mon cerveau physique ; un être astral, possédant déjà un corps éthéré, impressionne directement mon cerveau physique. Dans un cas comme dans l'autre, mon cerveau exerce sa faculté de réversibilité : les vibrations de l'éther extérieur lui donnent la sensation d'image, inversement, l'idée d'image lui fait exécuter des vibrations qui se communiquent à l'éther extérieur et peuvent être enregistrées par la plaque photogra-

phique. Cette faculté du cerveau de produire des vibrations de l'éther pour former des images est justement ce que tout le monde connaît sous le nom d'imagination ; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que ces vibrations et, par conséquent, ces images peuvent être projetées au dehors et influencer soit les cerveaux d'autres personnes, soit des plaques photographiques, ce qui est prouvé par les communications de pensée, les suggestions mentales, et les expériences du commandant Tégrad, qui a réussi à reproduire sur des plaques photographiques des images très nettes de divers objets auxquels il pensait fortement. Cela est prouvé encore par bien d'autres faits dans le détail desquels il serait trop long d'entrer. Ces projections vibratoires peuvent impressionner une plaque simplement maintenue dans le voisinage de l'expérimentateur, mais bien plus difficilement que s'il y a contact. J'ai fait des expériences à ce sujet ; quelques plaques ont été influencées ; le plus grand nombre ne l'a pas été.

Pour le marc de café et le papier, et en général pour toutes les précipitations de corps légers, le mouvement tourbillonnaire des astrals suffit, il n'y a pas besoin ici de vibrations. Mais quand les dépôts sont trop épais, les images se superposent et on ne voit plus rien. Si la poudre est trop lourde, comme dans le cas des dépôts ou précipités des sels métalliques insolubles, elle ne peut plus être entraînée par la force astro-éthérique ; c'est uniquement une question de masse : un vent léger soulève une plume et laisse une balle de plomb immobile.

Par la photographie, le marc de café, le papier, etc., on obtient la fixation d'images provenant de l'ambiance ou des cerveaux des assistants. Pour le cas particulier de la photographie, les corps étherés doivent être amenés à l'état vibratoire par un cerveau ou par quelque autre cause.

Nous avons vu que, dans ces sortes de dessins, une tête est formée par un groupement de têtes plus petites, absolument comme, parmi les minéraux, un cristal est formé de cristaux plus petits. Mais quelle est la force qui détermine ces groupements ? Dans les cristaux, c'est l'âme du minéral ; dans les formes astrales composées, c'est aussi une âme particulière qui exige ces formes (1). Je me contente de signaler ce fait, qui est bien connu des occultistes.

Il nous reste maintenant à nous demander quelle est la signification de ces figures. Tout ce que j'en ai dit montre suffisamment que, pour celles qu'on voit dans le papier, il n'y a aucune bonne aventure à en

---

(1) Il est bien entendu que par *forme* j'entends uniquement l'apparence extérieure, l'ensemble des contours. Aristote et, après lui, les théologiens entendent par *forme* « le principe distinct qui donne une manière d'être aux choses, qui leur donne leurs attributs ». (Littré, *Diction.*) « ... Dans Socrate, considéré en soi et distinctement de toute autre personne, l'âme de Socrate est la forme essentielle de Socrate. » (Aristote, *Métaphysique.*)

C'est dans ce sens qu'on dit que l'âme est la forme du corps. Cela est absolument vrai, mais il ne faut pas le restreindre à l'âme humaine ; toutes les âmes sont des formes : l'âme minérale est la forme du cristal, les âmes végétales et les âmes animales sont les formes des végétaux et des animaux. De même des multitudes d'autres âmes sont des formes déterminant des multitudes d'apparences matérielles, telles que celles dont nous nous occupons.

attendre, elles sont formées à l'avance et n'ont rien de commun avec ceux qui les font apparaître. Mais elles servent à étudier quelques-unes des formes qu'on peut rencontrer dans l'astral, et à ce point de vue elles sont précieuses. Elles peuvent aussi suggérer des modèles aux peintres: cela est déjà arrivé.

Le marc de café se groupe en formes qui sont en grande partie déterminées par le rayonnement du consultant; on peut espérer y trouver des indications relatives à la bonne aventure.

La photographie est plus précieuse: elle peut indiquer beaucoup de choses concernant un sujet, entre autres choses elle peut renseigner sur la situation de certains malades ou possédés; j'en ai quelquefois tiré parti.

En résumé, M. le comte de Tromelin a trouvé et vulgarisé quelque chose de très intéressant, et il est à désirer qu'il se fasse des études sérieuses sur cette propriété du papier et autres faits similaires dont j'ai parlé plus haut: on pourra ainsi fixer une partie importante de l'histoire naturelle de l'invisible et comprendre la formation des *gamahés*, dont l'origine est toute semblable.

D<sup>r</sup> F. ROZIER.

\*  
\*

*Procédé mécanique pour l'obtention des images du papier d'après la découverte du comte de Tromelin.*

Nous avons cherché un procédé mécanique permettant aux débutants en ces recherches de se rendre

compte de la réalité des images (astrales) formées dans la pâte du papier, et nous pouvons fournir à nos lecteurs un moyen simple et pratique de résoudre cette question :

1° Vous prenez une feuille de buvard blanc et vous en coupez un morceau soit de 9 centimètres sur 12 centimètres, soit de 13 centimètres sur 18 centimètres ;

2° Vous vous procurez un *châssis photographique pour tirage de positifs* de la grandeur de votre feuille de buvard et muni d'un verre ;

3° Vous placez le buvard contre le verre et par-dessous une feuille de papier photographique au citrate d'argent (Solio ou Lumière) ou du papier Marion bleu. Pour commencer il vaut mieux le citrate ;

4° Vous exposez le châssis au jour pendant un quart d'heure ou une demi-heure en suivant la venue de l'image ;

5° Vous obtenez ainsi sur le papier photographique toutes les têtes et tous les dessins que vous auriez eu de la peine au début à obtenir avec le crayon-sauce ;

6° Vous fixez alors le papier à l'hyposulfite et vous l'étudiez ;

7° C'est après quelques essais de ce genre que votre œil est assez habitué pour aborder avec fruit le procédé du comte de Tromelin.

PAPUS.





## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

*Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

---

# TABLEAU

## DU *KALI YUG* OU DE L'AGE DE FER

PAR WISCHNU-DAS,

TRADUIT DE L'HINDOUI PAR M. GARCIN DE TASSY

---

OBSERVATION. — Cetableau, dont on trouvera le texte dans la *Chrestomathie hindoustanie* (hindî et hindouî), est tiré d'un poème inédit intitulé *Swarg Rohan*, « l'échelle du ciel », poème dont feu mon élève Charles d'Ochoa avait rapporté de l'Inde un manuscrit qu'il m'avait obligeamment communiqué, et qui appartient aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Il est dû à Wischnu-Dâs Kavi, c'est-à-dire le poète Wischnu-Dâs, dont William Price a publié dans ses *Hindee and Hindoostanee Selections* plusieurs chants devenus populaires. Son but est religieux : il prêche la réforme des waïschnavas qui annonce la foi en Wischnu incarné et la nullité des œuvres de pénitence extérieure, par opposition à l'ancien culte des saïvas, où elles sont en grand honneur. Mais l'enseignement religieux est accompagné dans ce poème, comme dans beaucoup d'autres poésies waïschnavas, de maximes socialistes et de la glorification de la classe ouvrière ou des sùdras, au détri-

ment des hautes classes et de la classe moyenne, c'est-à-dire des brahmanes, qui équivalent à notre ancien clergé et à la noblesse de robe ; aux kschatryas, qui représentent la noblesse d'épée, et aux vaïcyas, qui sont notre bourgeoisie. On croit entendre quelquefois un révolutionnaire de nos jours qui, tout en proclamant l'égalité de tout genre, attribue néanmoins toutes les vertus au peuple et tous les vices aux grands.

Le *Kali yug*, ou, d'après l'orthographe hindouie, *Kali jug* et simplement *Kali*, que je traduis par « l'âge de fer », signifie proprement *l'âge noir*. Il est le quatrième des quatre âges du monde : il comprend une période de quatre cent trente-deux mille ans, que les Hindous supposent avoir commencé le vendredi 18 février 3102 avant l'ère chrétienne. Les autres âges sont le *Saty*, « l'âge de la vertu », nommé aussi *Krit*, « l'âge de la création », qui est le premier et qui équivaut à « l'âge d'or » des Grecs et des Latins. Il comprend un million sept cent vingt-huit mille ans. Le second, nommé *Tret*, « l'âge de la conservation », qui équivaut à « l'âge d'argent » et qui comprend un million deux cent quatre-vingt-seize mille ans. Enfin, le *Dwâpar*, « l'âge du doute ou de l'incertitude », qui équivaut à « l'âge d'airain » et qui comprend huit cent soixante-quatre mille ans.

La traduction que je donne ici est littérale, si ce n'est qu'il y a, outre quelques coupures, de rares déplacements de phrases jugés indispensables. C'est dans la bouche de Krischna qu'est placée la description du Kali, et elle est adressée au roi pandau Judis-

chtir ou Yudischtira, que l'auteur nomme souvent *Dharm putr*, expression qui peut signifier simplement « fils de Dharma », c'est-à-dire « d'Yama », et qui peut aussi être considérée comme un titre métaphorique d'honneur signifiant « fils de la justice », c'est-à-dire « juste ». On donne aussi à Jusdischtir, dans ce poème, le titre honorifique de *Bal bârà*, qui signifie, à la lettre, « grand de force », c'est-à-dire « vaillant ». Ce dernier titre rappelle celui de *Bal hârâ*, synonyme de *Balwân*, « possesseur de force », c'est-à-dire « brave », donné, entre autres, au roi de Malwa.

\* .

Dans le Kali la terre est bouleversée : les hommes renoncent à la vertu ; mais le chagrin les atteint. Les trois premiers âges ont passé, car tout ce qui se manifeste s'anéantit et c'est ainsi que nous mourrons tous.

Dans le Kali il n'y a plus de religion : hommes et femmes ne tiennent aucun compte des dieux. Le fils n'obtempère pas au désir de son père, il ne fait que ce qui lui plaît. Les enfants meurent avant leurs parents. Il n'en naît même que fort peu et l'on n'en voit pas arriver à l'âge des cheveux blancs.

Dans le Kali, on n'ose pas témoigner de ce qu'on a vu, tandis qu'on n'hésite pas à affirmer le mensonge. La nature elle-même est changée. Le corps de l'homme est réduit de moitié. La végétation est presque nulle, aussi beaucoup de gens meurent-ils de faim et l'on ne peut nourrir les vaches qu'avec les feuilles destinées aux pourceaux.

Dans le Kali les sacrifices et les bonnes œuvres

sont rares ; il n'y a pas d'ami ; que dis-je, le père vend sa fille vierge et ce crime est fort commun. Les brahmanes demandent honteusement de porte en porte, eux que devraient nourrir les offrandes faites aux dieux ; aussi font-ils le service divin pour des gens de condition basse. Aucun d'eux n'a le sentiment de son devoir : ils se livrent tous au commerce et ils négligent les pratiques du culte particulières à la famille. Ils se couchent sans faire leur prière du soir, ils n'ont aucun respect pour les Védas. Ils font violence au faible et ils traitent de criminel celui qui ne donne pas. Ils se moquent de celui qui leur reproche leur conduite, car ils ignorent les obligations qui leur sont imposées. Les Védas et les Purânas leur sont en effet étrangers, et ils ne s'appliquent qu'à se procurer de l'argent. Il y a parmi eux beaucoup d'ignorants et de fourbes, mais on y trouverait difficilement un homme de mérite.

Sur cent personnes, une seule invoque Râma ; aussi les crimes sont-ils nombreux, et personne ne reconnaît la dignité des brahmanes. Toutefois, celui dont la dévotion à Râma occupe l'esprit est à l'abri des malheurs de Kali ; mais les insensés ne connaissent pas ces choses ; ils ignorent même l'existence de la ville d'Yama.

Les gens du Kali négligent le service de Hari ; ils ont la ruse dans le cœur et, sans crainte de la divinité, ils s'emparent du bien d'autrui.

Les brahmanes sont censés aller aux lieux de pèlerinage pour leur salut, mais ce n'est en effet que pour s'y divertir.

Quant aux kschatriyas, ils ne s'appliquent pas non plus à l'aumône ni à la justice. S'ils vont aux lieux du pèlerinage, c'est pour y faire le commerce. Ils négligent la connaissance des Védas et des Purânas ; mais ils écoutent volontiers la voix des bayadères. Ils ne remplissent les devoirs que leur impose leur caste que lorsqu'ils reçoivent des présents qui les y déterminent ; et, tandis qu'on leur fait ces dons corrupteurs, on ne donne rien au pauvre volontaire. Dans le Kali, les savants tiennent au roi des discours futiles. Au lieu d'entendre la lecture des Védas, on écoute celle des romans érotiques. Les brahmanes étudient peu, et cependant ils manifestent beaucoup d'orgueil dans les assemblées.

De leur côté, les kschatriyas commettent toutes sortes de vexations ; ils sont fiers et n'ont d'égard pour personne. Ils prennent aux brahmanes leurs vaches pour les vendre, et non seulement ils persécutent les brahmanes, mais les bardes mêmes chargés de chanter leurs exploits ; et on s'expose à la mort, soit qu'on s'oppose à leur tyrannie, soit qu'on veuille s'y soustraire.

Dans ce malheureux âge, les brahmanes ne reconnaissent pas d'impureté légale. Ils entrent sans scrupule dans la maison des gens de basse caste. Ils ne songent qu'à acquérir des richesses, quoiqu'ils n'y réussissent pas.

Tout le monde se plaint que les marchands falsifient leurs marchandises sans qu'on puisse connaître leurs pratiques secrètes à cet effet. Ils sont gracieusement fripons et font avec aisance les choses les plus

répréhensibles. Dans le Kali, on se moque de ses parents, on est même cruel envers eux.

Au lieu de remplir les obligations qui leur sont imposées et de se livrer aux pratiques ordonnées, les brahmanes passent leur vie au vain culte du sâl-grâm et du tulci. Or, tandis qu'ils négligent les règles de la pénitence et de l'ablution, les sùdras connaissent mieux qu'eux leur devoir et ils font l'aumône selon leur pouvoir.

Mais écoutez encore tout ce qu'on se permet dans le Kali. On ne tient pas compte d'une bonne renommée, on fait aussi sans retenue les plus grandes injustices. Les méchants injurient publiquement les bons au milieu de la ville. Les gens de qualité sont en petit nombre et ils adorent les pieds des sùdras. Ils sont obligés d'aller demander de maison en maison, tandis que les gens des conditions les plus basses sont heureux.

Dans le Kali, les brahmanes sont sans instruction et sont obligés d'obéir aux sùdras. Ils font des choses blâmables ; aussi n'a-t-on pour eux aucune considération et, bien loin de les accueillir, les repousse-t-on dédaigneusement. Il n'y a plus que les gens de la plus basse classe qui sacrifient aux dieux. Les prêtres de Nârâyan se taisent (quand ils devraient parler) et ils font leur société des bayadères. Les kschatryas sont sans intelligence ; les rois ne s'entretiennent que de choses futiles. Quiconque tue un brahmane peut racheter son crime par la plus légère offrande.

Dans le Kali, tout le monde ment ; l'avidité règne partout. On ne respecte plus l'aîné de la famille ; on

n'observe pas les fêtes, on déserte les pèlerinages. On renonce aux bains sacrés, on délaisse l'aumône. Le père n'hésite pas à vendre son fils pour satisfaire sa cupidité. Dans le Kali tout le monde est débauché et avide de richesse ; on ne conserve de respect pour aucune chose, pas même pour l'arbre sacré des Banyans.

Les rois se livrent à tous leurs désirs et ils ne songent pas à la gloire. Ils ne rendent pas la justice et ils ne protègent leurs sujets qu'autant qu'ils en reçoivent des présents. Sans compassion pour les malheureux qui poussent des soupirs, ils s'attachent à inspirer la crainte. Plus de sagesse ni d'équité, mépris absolu des Védas et des Purânas. On se laisse aller à ses passions avec une telle violence que le fils, par exemple, tue sa mère à cause d'une courtisane. Les vaches participent à la dégénération générale : elles ne donnent que peu de lait et elles finissent par abandonner leur veau.

Dans le Kali, l'ignorance des devoirs est portée à son comble. Ainsi, les pères meurent et laissent leur fortune à leurs enfants, et ceux-ci prennent le bien de leurs parents et le dissipent follement avec des femmes. Mais que dis-je, le beau-père enlève sa bru et en fait sa maîtresse ; on vit avec la femme de son frère aîné ; on ne respecte plus ni père, ni mère, et les élèves jouissent de la femme de leur gurù. Telles sont les indignités qui ont lieu dans le Kali.

Dans ce malheureux âge, les brahmanes laissent les six actes sacramentels et ne remplissent pas davantage le reste de leurs devoirs. Ils mangent sans

se laver et ils ne tournent pas leur pensée vers le culte de Hari. La pratique des devoirs de famille leur est étrangère et ils se livrent à la débauche avec des bayadères. Tandis qu'ils négligent le service de Krischna, ils appliquent leur esprit aux mantras et aux sortilèges, car on ne leur donne que pour céder à leurs sollicitations, comme on ne donne aux atis que lorsqu'ils sont évidemment malheureux. Les brahmanes, en effet, ne reçoivent pas dans le Kali les offrandes auxquelles ils ont droit ; on n'honore que ceux d'entre eux qui sont poètes.

Dans le Kali, on ne fait des sacrifices que de loin en loin ; on se contente de prononcer le nom de Krischna. Il est tellement reçu de mentir, qu'on admet le mensonge à l'égal de la vérité. Il y a cependant beaucoup de sâdhs vrais adorateurs de Wischnu, mais personne n'en fait cas ; car, tandis qu'on a de la considération pour l'imposteur, on n'a que du mépris pour les gens vertueux, qui d'ailleurs, dans le Kali, sont des sùdras.

Dans cet âge de décadence, on s'attache à celui qui possède des richesses. Tout le monde est désireux d'en amasser, et celui qui ne veut pas donner s'expose à périr. On ne traite avec bienveillance que celui qu'on aime beaucoup.

On reconnaît les rois du Kali yug à ce qu'ils parcourent astucieusement leur royaume. Ils prennent pour s'enrichir tous les moyens, qu'ils soient honnêtes ou injustes ; ils ne s'occupent jour et nuit qu'à satisfaire leur cupidité. Ils devraient savoir que l'amour de Hari n'impose aucune peine à l'esprit.

Quand on le possède, on ne désire plus les biens du monde. Mais dans le Kali tout le monde est avide, on agit constamment avec ruse. Les enfants trompent leurs pères ; ils déploient à cet effet la plus grande adresse. On prend volontiers, mais on n'aime pas à donner ; on pêche sans crainte contre les dieux.

Dans le Kali, les serviteurs retiennent les sommes qu'ils touchent pour leurs maîtres livrés aux affaires. Les rois dépouillent de leurs biens ceux qui ne veulent pas participer à leurs actes criminels ; les brahmanes entassent l'argent des amendes qu'on leur paye, sans en faire profiter personne. Telle est la conduite qu'on tient en cet âge. On quitte le service de Hari, on laisse la droite et bonne voie pour s'égarer dans les sentiers tortueux et pervers. On n'observe que bien rarement le onzième jour de la lune ; bien rarement aussi on songe aux pèlerinages. La dépravation des mœurs accompagne l'irréligion : les femmes se font avorter ; les veuves se font bâtir des maisons pour y habiter seules et elles vivent dans la débauche. Dans le Kali, les amis morts seuls sont ceux dont on n'a pas à se plaindre, car les amis vivants se querellent quand ils sont ensemble.

Dans le Kali, on fait le pûjâ des dieux avec du riz seulement, tandis qu'on offre aux bayadères des fleurs d'un parfum exquis. Le meurtre est fréquent dans le Kali et on commet sans crainte tous les péchés qui conduisent en enfer. On ne donne que lorsque l'intérêt particulier détermine à le faire : ainsi, on ne fait pas attention au pauvre honteux de sa misère et qui n'ose la faire connaître ; mais voit-on une jeune

femme sans protecteur, on s'empresse gracieusement auprès d'elle.

Dans le Kali, on n'a aucune satisfaction à attendre de la part des brahmanes; ce n'est pas par leur entremise qu'on peut obtenir le salut. On n'offre, dans le Kali, aucune espèce de sacrifice; on ne fait pas d'aumône. Ce ne sont plus les dieux qui descendent sur la terre, mais les musiciens du ciel d'Indra. Les hommes corrompus de cet âge agréent ces incarnations, mais ils méconnaissent les gens vertueux et les sâdhs. Quant aux pénitents, ils se retirent du monde afin de se sauver, et ils effacent leurs fautes au onzième jour de la lune.



# La Foi qui guérit

---

La foi, dit-on, transporte les montagnes ! Tout le monde admet cette métaphore, parce que métaphore. Mais la foi, peut-elle guérir les maladies si diverses de l'homme ? C'est là une autre question.

Pour le croyant, pour le spiritualiste sincère, convaincu, la guérison par la Foi est un fait certain, incontestable !...

Pour le matérialiste, la guérison par la foi est une utopie, une absurdité, une croyance tout à fait superstitieuse.

Tel est l'état de la question, que nous nous proposons d'étudier ici très brièvement.

Du spiritualiste ou du matérialiste qui a tort ou raison ?

On pourrait croire à première vue que si l'un a tort, l'autre a raison, or il n'en est rien, et nous disons carrément au lecteur : « Tous les deux ont tort, et voici pourquoi : le spiritualiste croit à la guérison par le moyen du miracle, et il a tort ; le matérialiste, qui ne croit pas à la guérison de la maladie par la foi, a également tort. »

Entre ces deux extrêmes, il y a l'homme de science qui prétend que la guérison par la foi est possible, parce que c'est un acte de simple auto-suggestion ; mais c'est la science officielle qui parle ainsi ; elle a tort également, parce que la proposition ainsi formulée est incomplète. — Enfin, il y a la science occulte qui donne en partie raison aux spiritualistes et aux matérialistes ; elle pourrait dès lors, ce semble, concilier jusqu'à un certain point et unir ces deux frères ennemis (tout en apparence du moins).

Ces prémisses doivent faire supposer au lecteur que nous allons discuter notre thèse : La Foi qui guérit, d'une manière

toute nouvelle, c'est-à-dire en dehors de la théologie et de la science officielle. Ceci ne veut pas dire que nous avons la prétention d'admettre comme seule vraie, comme seule bonne, l'explication que nous allons donner, mais simplement qu'au dire des théologiens et des savants officiels nous apportons une nouvelle contribution à l'étude d'une grosse question, laissant toute liberté au lecteur de choisir, en connaissance de cause, l'opinion qui lui paraîtra la plus admissible, la plus logique.

Et tout d'abord, dégageons l'opinion théologique : Dieu par lui-même ou par l'intermédiaire des saints peut parfaitement guérir les maladies de l'homme. — C'est là un article de foi, qu'on admet ou qu'on rejette en bloc. Ceux qui croient à la toute-puissance d'un Dieu et à son intervention dans les petites misères de l'homme, dans les *bussiness* de l'humanité, ne peuvent qu'admettre le fait, c'est-à-dire *guérison surnaturelle par la foi*.

Passons aux savants officiels ; pour ceux-ci nous prendrons une étude fort rare, partant, peu connue du regretté professeur Charcot, étude consignée dans une brochure de 38 pages qui a pour titre : LA FOI QUI GUÉRIT (1). Dans cette brochure, nous voyons que le savant professeur de la Salpêtrière reconnaît que la foi a guéri bien des personnes, mais qu'il faut attribuer ces guérisons à l'auto-suggestion.

L'opuscule s'ouvre sur une préface de M. Bourneville portant en épigraphe ces paroles mêmes de Charcot :

*Nous ne pouvons rien contre les lois naturelles.*

Ce qui revient à dire qu'on ne saurait ajouter foi aux miracles, qui sont en contradiction avec lesdites lois naturelles.

C'est fort bien, mais pour savoir si un fait est contre les lois naturelles, il faudrait connaître toutes les lois naturelles ; or l'homme actuel les connaît-il ? Certainement

---

(1) Broch. in-18, aux Bureaux du *Progrès médical*, 14, rue des Carmes (V°).

non. Les connaîtra-t-il *toutes*, un jour ? D'où une première difficulté pour admettre ou rejeter la foi qui guérit.

Voici le début de la brochure mentionnée : « La *New Review*, prenant texte du récent voyage d'un littérateur célèbre à un centre religieux et des discussions qui se sont élevées à cette occasion, me demande mon opinion sur la *faith healing* (la foi qui guérit). La question n'est pas de celles qui puissent me laisser indifférent. Elle intéresse d'ailleurs tout médecin, le but essentiel de la médecine étant la guérison des malades sans distinction dans le procédé curatif à mettre en œuvre. Dans cet ordre d'idées, la *faith healing* me paraît être l'idéal à atteindre, puisqu'elle opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué. C'est pourquoi depuis longtemps, en présence de certains cas déterminés, j'ai cherché, après bien d'autres, à pénétrer autant que faire se peut le mécanisme de sa production, afin d'utiliser sa puissance, et c'est l'opinion que je me suis faite dans ces conditions que je vais exposer en quelques mots. »

Les lignes qui précèdent prouvent que le docteur Charcot admet, *a priori*, la foi qui guérit la *faith healing* pour employer l'expression anglaise qui lui paraît chère. — Mais poursuivons la suite de l'étude du professeur ; il ajoute : « Les faits que dans ma pratique spéciale déjà longue j'ai eu l'occasion d'observer ne sont pas isolés, tant s'en faut, car la *faith healing* et son aboutissant, le miracle (sans attacher à ce mot aucune autre signification que celle d'une guérison opérée en dehors des moyens dont la médecine curative semble disposer d'ordinaire), répondent à une catégorie d'actes qui n'échappent pas à l'ordre naturel des choses. Le miracle thérapeutique a son déterminisme, et les lois qui président à sa genèse et à son évolution commencent à être sur plus d'un point suffisamment connues pour que le groupe des faits qu'on englobe sous ce vocable se présente avec une allure assez spéciale pour ne pas échapper tout à fait à notre appréciation. Il y a tout lieu de s'en féliciter, d'ailleurs, puisque par la compréhén-

sion plus nette de cette détermination, nous mettons de plus en plus à notre disposition les grandes ressources de la *faith healing* et que, de ce fait, la maladie nous trouve de moins en moins désarmés devant elle. »

Nous ne poursuivrons pas plus longuement la citation de cette brochure, et nous dirons que le docteur n'admet là qu'un simple fait d'auto-suggestion et pas autre chose; que, du reste, le domaine de la foi qui guérit est limité et qu'aucune intervention ne peut faire franchir ses limites, car, ajoute Charcot: « nous ne pouvons rien contre les lois naturelles. On n'a jamais, par exemple, noté en compulsant les recueils consacrés aux guérisons dites *miraculeuses* que la *faith healing* ait fait repousser un membre amputé. Par contre, c'est par centaines qu'on y trouve les guérisons de paralysie; mais je crois que celles-ci ont toujours été de la nature de celles que le professeur Russel Reynolds a qualifiées du terme général de paralysie *dependent on idea*, c'est-à-dire dépendant de l'idée. »

Ainsi, d'après l'opinion de Charcot, dans toutes les guérisons *religieuses*, dirons-nous, il n'y a qu'auto-suggestion pure et simple. Ainsi formulée la proposition n'est vraie qu'en partie, car il y a aussi autre chose, comme nous le verrons plus loin, et du reste le docteur le suppose lui-même, puisque sa conclusion est celle-ci : « Est-ce à dire que, dès à présent, nous connaissons tout dans ce domaine du surnaturel, tributaire au premier chef de la *faith healing* et qui voit tous les jours ses frontières se rétrécir, sous l'influence des acquisitions scientifiques ? Certainement non. Il faut tout en cherchant savoir attendre... »

Donc l'auto-suggestion ne satisfait pas le célèbre professeur !...

En résumé, voici l'avis de la science officielle au sujet de la guérison par la foi ; voici ce que les savants officiels disent et répètent à tout propos et à tout venant ; au sujet des guérisons, par exemple, de N. D. de Lourdes. — Les miracles de la grotte de Lourdes ou autres sanctuaires ont

prouvé, une fois de plus, qu'il n'y a pas de miracle, mais qu'une certaine catégorie de malades peut trouver dans la foi en leur guérison un remède à leurs maux et à leurs souffrances.

Du reste, il n'y a là rien de nouveau, *nihil sub sole Novi*, ces guérisons soi-disant *miraculeuses* viennent ajouter aux ressources d'une thérapeutique très ancienne, connue des peuples de l'antiquité. Il est aujourd'hui parfaitement démontré, il est, disent-ils, classiquement démontré que certains troubles hystériques, que certaines attaques d'hystéro-épilepsie, de paralysie, de contractures datant depuis des mois et des années et ayant résisté à tous les traitements et moyens de guérison sont complètement guéris par la suggestion. Aussi ne doit-on pas s'étonner que certains de ces malades qui assistent en longues théories aux pèlerinages aux grottes et aux basiliques sacrées, ou qui sont plongés dans les piscines saintes, se trouvent subitement guéris, et cela, au moment même où, dans un mouvement de suggestion psychique, la pensée atteint son maximum d'intensité et de tension nerveuse. — Le milieu est des plus propices, ajoutent-ils, car leurs yeux extasiés par un enthousiasme général, mettent ces malades dans un état de réceptivité étonnant.

Voilà ce que disent nos scientifiques modernes à la tête desquels se trouvent les médecins officiels. Ils disent aussi (que ne disent-ils pas) que les nombreux cas de guérisons religieuses survenues à une époque où on ne soupçonnait pas alors l'origine des maladies nerveuses ont été constatés historiquement pour ainsi dire. Ainsi les Jansénistes, à l'époque des plus beaux jours de Port-Royal, avaient eu le miracle de la Sainte Epine. Ils mentionnent également ce qui suit, tiré de l'Histoire de France d'Henri Martin, à savoir que, dans les dernières années qui précéderent la mort du cardinal de Noailles, plusieurs faits commencèrent à être signalés à l'attention publique ; c'étaient des guérisons soudaines de maladies invétérées. La plus saillante de ces cures fut celle d'une femme guérie

d'une paralysie et d'un flux de sang, pour s'être prosternée devant le Saint-Sacrement dans la procession d'une paroisse janséniste, située faubourg Saint-Antoine. Même parmi les témoins qui signèrent le procès-verbal de constat, on peut y lire le nom d'Arouet de Voltaire.

Le même historien, à propos des convulsionnaires de Saint-Médard, nous apprend aussi que : « des malades, des impotents, transportés d'une foi ardente, se faisaient étendre sur le tombeau du diacre Pâris et ces malheureux, tourmentés de crises nerveuses, y trouvaient un calme inespéré ; des paralytiques, des boiteux au contraire, après de violentes crises, se relevaient et marchaient. On a même prétendu que des affections d'une tout autre nature et complètement étrangères au système nerveux, des chancres et des ulcères avaient disparu subitement, ce qui paraît inexplicable à Henri Martin, et qui n'a rien de surprenant pour l'ocultiste, comme nous le verrons bientôt.

Du reste, tout dernièrement, il y a environ un an, est-ce que tous les quotidiens de France n'ont pas raconté qu'un ambulancier-postier, un nommé Gargam, si nos souvenirs sont fidèles, lequel ambulancier avait été atteint de paralysie à la suite d'un accident de chemin de fer, fut instantanément guéri à Lourdes, quand le Saint-Sacrement a passé devant lui. Les journaux nous ont appris qu'il se dressa tout à coup d'un grabat qui avait servi à le transporter ; puis il suivit à pied la procession. On dit même que des plaies qu'il avait aux pieds ou aux chevilles se cicatrisèrent bientôt, ce qui peut faire supposer qu'elles provenaient certainement de troubles trophiques d'origine nerveuse. Or, on sait parfaitement aujourd'hui que les ulcères provenant d'hystérie traumatique, bien que présentant les symptômes d'une lésion de la moelle, sont radicalement guéris par la suggestion mentale, par la ferme volonté de guérir, surtout dans un milieu favorable, comme un foyer, un centre de foi, qui devient, par cela même, une station de psychothérapie, dirons-nous.

Nous venons de prononcer un néologisme, pour dési-

gner un établissement hospitalier, qui est certes destiné à devenir prochainement une réalisation, car au fur et à mesure que l'homme progressera dans la spiritualité, très certainement, il ne se contentera plus des stations balnéaires, de cure d'air, de petit lait, de raisins, ou même des *Sanatoria*, tout cela ne lui suffira pas : il lui faudra habiter une station de psychothérapie établie, comme dans l'antiquité, dans les environs d'un sanctuaire vénéré et autant que possible situé au sommet d'une montagne.

Ayant passé en revue l'opinion des théologiens et des hommes de science officielle, nous n'avons plus qu'à étudier la guérison par la foi, expliquée par les occultistes. Ceux-ci admettent évidemment l'auto-suggestion, mais ils admettent encore, sinon le miracle, du moins une opération qui y ressemble, qui remplace le miracle, aux yeux du vulgaire, et qui est constituée par une sorte de magnétisme suprà-naturel, qui peut avoir raison non seulement des maladies relevant du système nerveux, mais de tout autre genre de maladies.

Expliquons-nous, ce sera notre conclusion.

L'homme possède en lui un magnétisme capable de guérir bien des maladies humaines ; la meilleure preuve, c'est que certains médecins poursuivent à outrance les magnétiseurs professionnels pour exercice illégal de la médecine.

On peut donc considérer comme certaine, incontestable, la guérison des maladies par le magnétisme humain, magnétisme qui est très considérable dans les centres de pèlerinages ; c'est un magnétisme collectif qui aide puissamment à la guérison des personnes ayant foi en Dieu, à des saints et aux heureuses influences que peuvent exercer les fluides condensés dans ces milieux de piété et de *foi ardente*, je dirais même de fanatisme, si l'on veut ; mais ici le mot ne saurait être un blâme. Ce qui sauve l'homme, ce qui soulève les montagnes, c'est la foi, c'est-à-dire l'enthousiasme ; or l'enthousiaste est sincère, et c'est cette force d'expansion, qui accomplit de véritables mi-

racles, de ceux qui transportent les montagnes, c'est-à-dire qui accomplissent des choses qui paraissent merveilleuses aux yeux de la foule, mais qui ne sont que très naturelles aux yeux de l'occultiste, qui connaît les grandes lois inconnues aux savants officiels. C'est ainsi que l'occultiste connaissait les rayons Röntgen bien avant leur découverte puisque les voyants voient bien plus loin qu'à travers le corps humain, les murs ou n'importe quel corps opaque, et cela à n'importe quelle distance. Il y a plus de vingt ans nous avons vu un clairvoyant nous détailler les intestins d'une personne et nous signaler ceux qui étaient sains et ceux qui étaient en mauvais état.

Enfin, l'occultiste sait que dans tous les milieux sacrés ou consacrés, dans les milieux fréquentés par les pèlerins ou dans de grandes assemblées publiques, il se produit un phénomène d'aimantation considérable, ce qui donne une force des plus actives, non seulement pour guérir les maladies, mais encore pour produire des effets de toutes sortes ; mais nous ne saurions entrer ici dans de plus longs détails, parce qu'il nous faudrait développer des idées qu'il n'est pas permis d'exposer, sans courir soi-même de grands dangers, car il n'est pas permis d'apprendre le moyen d'utiliser des forces à celui qui n'est pas mûr pour ne s'en servir exclusivement que pour le bien général. Nous devons donc nous arrêter ici, mais nous dirons comme conclusion dernière : La guérison par la foi peut dans certains cas être en partie un acte d'auto-suggestion, d'auto-magnétisation d'autrefois ; mais ces actes sont complétés surtout par le milieu dans lequel l'auto-suggestionné se trouve ; qu'enfin des entités de l'astral, de l'Au-delà, ce que certaines religions dénomment des Anges (des aides invisibles), peuvent aider parfois d'une manière très effective à ces guérisons par la foi, merveilleuses, mais non miraculeuses pour l'occultiste qui sait.

ERNEST BOSCH.

# NOTES

SUR LA

## Grammaire de Pânini

(*Suite.*)

---

Ainsi, tandis que le nom sanscrit du citron, kéçarâmlas (kéçara filament, amla acide), fournit dans ces deux degrés l'équivalent en poids de l'acide citrique  $H^8O^7C^6$ ,

ka, 22 + e, 7 + çâ, 23 + ra, 13 + a, 3 + ma, 7 + la,  
14 + s, 103 = 192,

le grec μηλέα (méléa, ou plus rationnellement mîléa), pommier, donne, mêmes degrés et numération sanscrite, l'équivalent en poids de l'acide  $H^6O^5C^4$  parent de l'acide citrique, caractéristique du pommier :

ma, 7 + l, 12 + l, 14 + e, 7 + a, 2 + accent aigu,  
92 + 134.

Tandis que le fameux « yod-hé-vau-hé » donne 26 pour le kabaliste moderne et n'offre ainsi que l'équivalent du cyanogène, il est bien plus clair dans les deux degrés conjoints :

yod, 12 + hé, 6 + vau, 7 + hé, 6 = 31,

car alors identification avec la Dêité primordiale du Vêda, Kâma, l' « Amour » :

$$ka, 22 + a, 3 + ma, 6 = 31.$$

Cette Dêité primordiale est la vie de l'Univers. Or le chimiste et le biologiste ont constaté que le phosphore, équivalent 31, indispensable à la vie cérébrale, l'est aussi à la vie physique et que, selon leur terme, la « dénutrition » chez l'homme, l'animal et la plante vient de son absence.

Il faut noter que 31 est une fonction, n'indique pas que les corps de cet équivalent en poids, tels le phosphore et la méthylamine.

Autre exemple des deux degrés :

Le mètre, mesure occulte, donne 136 pour la somme des hauteurs des tours de Notre-Dame de Paris, puisque 68 mètres chacune. Ceci correspond au principal équivalent en poids des parfums ( $H^{16}C^{10}$ , essence de térébenthine et isomères), est le nombre des pages des dix-huit chants de la *Bhagavad Gîtâ*.

Le sanscrit l'appelle kusumâkara, « le Printemps Fleuri »,

$$ka, 22 + u, 5 + sa, 61 + u, 5 + ma, 6 + a, 3 + ka, \\ 21 + ra, 13 = 136.$$

Pour faire concorder l'équivalent en poids de l'indigo avec le sens externe et le nombre du mot « Krskna » nous avons retranché 5 au poids de la molécule de carbone.

Le même procédé réduit l'équivalent en poids des parfums à 86. C'est le nombre du latin *rosa* « rose », numération sanscrite :

$$ra, 13 + o, 10 + sa, 61 = 85.$$

Le sanscrit divise en deux le caractère O, ce qui lui donne une valeur supplémentaire de 1 et même de 2. Ainsi « rosa » 86.

L'hébraïque donne ce nombre très Rose-Croix (surtout dans l'équivalent correspondant d'éther) aux Dieux Constructeurs, les fameux Elohim. Dans le troisième degré, le kabaliste compte Aleim :

aleph, 1 + lamed, 30 + hé, 5 + yod, 10 + mem, 40 = 86.

Et dans les deux degrés ? — demandera-t-on.

Observez...

aleph, 3 + lamed, 31 + hé, 6 + yod, 11 + mem,  
41 + virâma sanscrit, 42 = 134.

De plus, une unité pour prononcer l'hé avec le lamed, une autre pour prononcer le yod avec le mem (a-le-ym) ; par conséquent 136.

Pourquoi 134 d'abord, puis 136 ?

Observez la géante hypostyle de Karnak :

Cent trente-quatre colonnes plus deux piliers carrés.

La formule yod-hé-vau-hé met en relation les fonctions 26 du cyanogène et 31 du phosphore ; de même le sanscrit Kâma. Précisément le chimiste a trouvé que le cyanogène, gaz incolore, se transforme en un isomère ou polymère ; le paracyanogène, poudre brune, de la même façon que le phosphore blanc se transforme en phosphore rouge. Transformation semblable est encore trouvée dans les composés du cyanogène.

Dans le premier chapitre de la Genèse, Jéhovah est qualifié d'Elohim. Si la formule des Elohim est celle

des huiles essentielles, quel est donc le rapport avec Ja-Ève ? Le troisième degré de Jéhovah est le nombre des molécules de l'essence de térébenthine :

$$16, \text{hydrogène} + 10, \text{carbone} = 26.$$

Le seul remède connu contre l'empoisonnement par le phosphore est l'essence de térébenthine, qui l'empêche de s'unir à l'oxygène du sang, comme elle lui ôte, dans l'air limité, la propriété de s'oxyder. Dans ces cas, la térébenthine constitue, pour ainsi dire, la robe du phosphore, ce qu'enseigne l'ordre des termes de la Genèse : Ja-Ève Aleym.

Il faut que le chimiste se mette à l'étude des fonctions des nombres naturels. Qu'il observe, par exemple, que le soufre, équivalent 32, très fluide de  $113^{\circ}$  à  $120^{\circ}$ , et qui devient visqueux quand on élève davantage la température, jouit de la même propriété que l'alcool méthylique  $H^4OC$ , c'est-à-dire équivalent 32, dont l'ébullition difficile se fait avec soubresauts. Que l'argent, équivalent 108, dissout, fondu, 22 fois son volume d'oxygène (22 lettres hébraïques ?) et que la même propriété se trouve dans l'acide oléique, qui à l'expérience lui ayant fait attribuer la formule  $H^{34}O^2C^{18}$ ,  $34 + 2 + 18 = 55$  molécules, ou un multiple de 54 peut être  $54 \times 2$ , soit 108. Nous lisons que cet acide dissout environ 20 fois son volume d'oxygène; nous faisons observer au chimiste que le sanscrit fait passer dans l'option, le 20 au 21 et même au 22; que, par suite, le 20 et le 22 dissous dans les corps précédents sont homogènes.

\*  
\*.

Il est peu de termes plus connus du sanscritiste que ceux de « Rshi » et « Arhat », équivalents du terme « Mahâtman », « Grande (Mahâ) Ame (Atman), ou Ame Universelle. Les deux termes sont trouvés très fréquemment dans les littératures brahmanique et bouddhique. En effet, les Védas et leurs affixes, Upanishads, ont coutume d'énoncer le Rshi (Révéléateur) de l'hymne ou du chant. D'autre part, le bouddhisme, sans oublier le terme Rshi, est, comme on sait, prodigue de celui d'Arhat et qualifie le Buddha lui-même d' « Arhat parfait ».

Nous avons dit à propos du sûtra « taparastatkâlasya » que, contrairement à la croyance du pandit moderne et du sanscritiste, il n'y a point de technique dans la grammaire sanscrite, que tout y est loi métaphysique et mathématique, qu'en conséquence le sûtra signifie partout : ta, et ce qui suit, existence pendant le temps de ce qui précède ta.

Appliquons.

Supprimons le t d'Arhat, qui signifie seulement « existence pendant le temps d'Arha », tman de Mahâtman, qui signifie « du temps du Mahâ », et comptons :

Rshi — r, 66 + sha, 54 + i, 42 = 162.

Arha — a, 21 + ra, 15 + ha, 126 = 162.

Mahâ — ma, 8 + ha, 126 + a, 21 + affixe de l'â long, 7 = 162.

(Nous avons vu à propos de l'anunâsika que l'â long jouit d'un affixe de 7.)

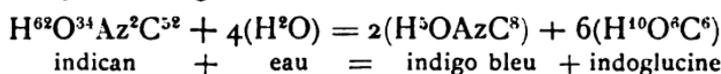
Ainsi, les termes Rshi, Arhat et Mahâtman sont équivalents entre eux et à s ; ils expriment, comme cet affixe-ci, l'être, la volonté ; dans leur cas, c'est la Volonté kosmique.

Ils sont équivalents au latin « ego », numération sanscrite :

e, 13 + ga, 53 + o, 91 + affixe de l'o, 5 = 162.

(L'affixe de l'à long, celui de l'o, sont indiqués aux sûtras des pragrhya, c'est-à-dire des « maintenus » et « non-maintenus ».)

M. le chimiste Schunck a trouvé que l'indigo bleu résulte de la fermentation, dans la cuve du jus de feuilles d'indigofera, de l'indican, qui se dédouble en indigo et indoglucine :



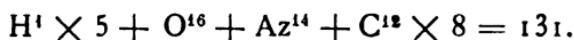
L'étude des Textes Sacrés prouve que les états critiques sont aussi importants que les états fixes.

Comptons les molécules de l'indican critique, c'est-à-dire combiné avec l'eau :

indican (62 + 34 + 2 + 52) + eau (8 + 4) = 162.

Ceci exprime l'Ego kosmique, ou Brahma.

L'équivalent en poids de l'indigo bleu est :



Mais l'équivalent de 18 atomes — le Lucifer l'a montré — n'est pas rigoureusement égal à l'équivalent en poids. C'est l'hydrogène, 18 atomes pondérables, qui fixe l'équivalent des 18 atomes ; mais l'oxygène a 290 atomes et non 288, comme le ferait croire l'équivalent en poids ; l'azote 261, soit l'équivalent en poids

multiplié par 18 plus 9 atomes affixes. Ces nombres du Lucifer sont corroborés par le sanscrit, dont le calcul exige que le carbone ait, d'atomes, l'équivalent en poids multiplié par 18, plus 9 affixes.

L'indigo bleu, par suite, a d'affixes :

$$\begin{aligned} & \text{O, 2} + \text{Az, 9} + \text{C}^8, 72 = 83, \\ & \text{soit en équivalence } \frac{83}{18} = 4,611. \end{aligned}$$

Au total 135,6111 — valeur très proche de l'équivalent en poids des parfums — pour l'équivalent, sur 18 atomes, de l'indigo bleu.

Cet indigo est double (voir dédoublement de l'indicane); par suite l'indicane émet :  $135,6111 \times 2$ , soit 271,222 d'indigo bleu.

Dans les deuxième et troisième degrés conjoints la valeur d's, quand affixé, est :

$$s,61 + \text{virâma, 42} = 103.$$

Le premier degré consiste dans une unité par lettre (la barre horizontale au-dessus de chaque lettre sanscrite semble le représenter). « S » 6 lettres; par suite valeur 109 en trois degrés.

Cette valeur 109 serait, par défaut, égale à la valeur en degrés de deux des angles de la section principale d'un rhomboèdre de spath d'Islande ( $109^{\circ}, 8'$  — *Cours de physique de l'École Polytechnique*, t. III. f. III, p. 382). La division du cercle en  $360^{\circ}$  est occulte, d'après le sanscrit et la chimie. 109 serait donc la fonction de ces angles du spath d'Islande, une des formes cristallines du carbonate de chaux et jouissant de la propriété de polariser la lumière, c'est-à-dire de

la diviser en deux, dans sa section principale. Il est curieux que kha soit en sanscrit, comme nom, l'Espace, comme lettre la lettre essentielle d'un des noms de la craie, enfin que le Taj-Mahal, qui semble une des représentations architecturales du 162, soit de marbre blanc.

Le Taj-Mahal !... l'Œuvre du vieux mendiant fakir!... Poème de marbre, a dit Bayard Taylor... Quel symbole adéquat ce serait pour la hiérarchie de Vénus!... la hiérarchie des Christ, des Arhats!... Lui!... la Fleur la plus belle des Fleurs de l'Architecture!... la Perle rare de ses Trésors!... plus gracieux, sous le ciel hindou pur, que la neige du cygne sur le saphir du beau lac!...

Que l'Européen, si fier de sa civilisation, compare avec la médiocrité de la bâtisse de Saint-Pierre de Rome. Qu'il lise aussi Hue sur les Apelle et les Praxitèle qu'il vit, moines au Kounboun.

Nous n'avons malheureusement que des mesures approximatives du Palais Céleste, qui semble bien, d'après ses détails, le Palais-Lune de Bhakti-Yoya — dans son *Jardin Enchanté*.

Le phénomène de la lumière polarisée doit entrer, c'est notre conviction, dans l'explication des lettres hébraïques.

Nous avons dit que le quatrième degré de la numération sanscrite produit les sept, en réfléchissant les trois premiers dans la matière; par suite les sept degrés d's valent :

$$162 + 109 = 271,$$

c'est-à-dire par défaut l'équivalent atomique sur 18 de l'émanation de l'indican.

Comment se fait-il — dira-t-on — qu'en quatre degrés « s » montre la somme des molécules de l'indican... en sept un équivalent atomique de l'indigo ?

Nous ne nous chargeons nullement d'expliquer un système qui, avec toute la Nature, semble embrasser la totalité des langues anciennes et des Grands Arts. En voyant dans la science moderne les insignifiants résultats de la mathématique des Newton et des Abel, on peut admettre que la résolution du problème est d'une immense difficulté. Langues et Arts étaient enseignés dans les Mystères, et les anciens les considéraient comme « Révélés ». Nous constatons leur système.

∴

Ainsi l'affixe s exprime à la fois l'Intellect et la Volonté kosmiques (indican), l'intellect et le vouloir humains (indigo), ceux-ci fils de ceux-là.

Mme Blavatsky rapportait l'Ego humain, qu'elle compare à l'indigo, à la hiérarchie de Vénus. Le processus chimique et la déclinaison sanscrite font ajouter que l'émanateur est de la même hiérarchie. Cosmiquement, dit le sanscrit, le rayon cyprique est le Fils. Aussi voyons-nous Jésus (Ananda, le disciple très doux si cher au Bouddha ?... qui dormait sous le même manteau que le Maître...) dire de lui qu'il est l'Étoile du Matin. Ce fils est le mystérieux Dévarshi, fils de Brahma, le Causeur de querelles, Nârada, que la Bhagavadgîtâ nomme Dhrtarâshtra, que le Mahâ-

bhârata fait, sauf erreur, le père du Chef des Adversaires (1), les Kuru. « Ne croyez pas que je sois venu pour la paix », s'écrie Jésus, « je ne suis pas venu pour la paix, mais pour la guerre. Je séparerai le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère; et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison! » Le nombre des degrés deux et trois de Dhrtarâshtra est fort important à retenir, et Rabelais, grand savant sous son apparence de prince des pornographes, en composait la variante (même corps chimique mais les affixes en plus) dans le nom de « Pantagruel », le Très Illustre fils de Gargantua. Le bon Rabelais, très fin, n'eût garde de souffler mot au lendemain des temps terribles de l'Inquisition, un lendemain bien dangereux encore, sur la nature de la « scientifique moëlle » qu'il annonçait dans l'« os » de son œuvre; il fit celle-ci d'une forme à survivre aisément dans la grossièreté de l'époque. Tandis qu'aujourd'hui et bien qu'ignorant parfois sa numérique, et dans l'immense majorité des cas ne la comprenant pas, le kabaliste sectaire s'imagine que l'hébreu est la meilleure ou même la seule langue occulte, le bon Rabelais composait soigneusement ses noms de « Gargantua » et de « Pantagruel » à la fois en nombres kabalistiques et sanscrits, chose qui fait penser qu'il fut non seulement kabaliste mais peut-être Initié. Son nom de « Pantagruel » notamment est si bien réussi, qu'il

(1) Il est vrai que le nom du Chef des Kuru signifie « mauvais guerrier », mauvais ennemi, donc presque ami? chimiquement. Nous supposons qu'il est le sodium, base à réactions plus douces, chimiquement, d'action beaucoup plus douce, physiologiquement, que le potassium.

donne en nombres sanscrits le nombre principal peut-être de ceux qui résultent du calcul du Kétu (drapeau ou frange de lumière) du corps chimique dont l'équivalent est fourni par le même nom numérique hébraïque.

Le nombre de Dhrtarâstra et le calcul du Kétu ne rentrent pas dans le plan de ces notes. Le physicien sait que la lumière, par certaines dispositions expérimentales, se divise en franges ; les franges sont de plus d'une espèce ; il sera, c'est évident, ravi plus tard d'apprendre quelque chose sur elles.

L'équivalent en poids de l'indican critique est 1.330.

Comptons les atomes affixes :

$O^{38},76$  atomes +  $Az^2,18$  +  $C^{52},468 = 562$  atomes, soit, équivalent, 31,222.

Ainsi l'équivalent atomique total, octodécimal, est :

$$1.330 + 31,222 = 1.361,222.$$

C'est le nombre de « Xatriyas », « guerrier », quatre degrés : xa, 674 + ta, 413 + ra, 14 + i, 42 + ya, 57 + s, 162 = 1.362.

La Volonté relie l'Ame au champ de combat, la Matière. L'Ame est haute, la Matière basse. Leur relation et leurs caractères sont indiqués dans l'accent circonflexe dont une moitié (Pânini, L. I, ch. 11) est aiguë, l'autre grave.

Comptons les degrés deux et trois du nom grec de l'accent circonflexe, la féminine ἡ περισπωμένη. Numération sanscrite :

$$\pi, 82 + \epsilon, 7 + \rho, 13 + \iota, 6 + \sigma, 62 + \pi, 81 + \omega,$$

$93 + \mu, 6 + \varepsilon, 7 + \nu, 901 + \eta, 12 + \text{accent aigu},$   
 $92 = 1.362.$

« Svarita », dit le sanscrit de l'accent circonflexe, Ciel (svar) et lutte (ta, ita, iti), si vous voulez.

« Svariténâdhikâra » dit le Grammairien Divin, au nombre de l'ellipse aux deux pôles, la figure géométrique qui dut être pour Pythagore l'emblème de la lutte, et qu'il opposait, sauf erreur, au stable cube, emblème de la paix — au nombre 11 - - un chiffre fatal pour le Juif, du chapitre iii du premier livre.

Laissons de côté le sens que l'aphorisme contient pour la grammaire ordinaire et traduisons : le svarita fait kâra ; le « je », adhi.

En quatre degrés adhi vaut :

$$21 + 106 + 42 = 169.$$

— Qu'est-ce ?

— Le 162 d's plus l'affixe 7 de l'â long du virâma d's.

Que signifie « svariténâdhi », une audace stupéfiante pour l'orientaliste ? La Volonté (adhi), instrument (éna) du Ciel (svar)..., le Christ, le Mahâtma, instrument messenger des dieux, de Dieu.

Ce sùtra est plus rationnellement expliqué, du moins en apparence, par l'équivalent complet : impondérable + pondérable ; mais le calcul de l'éther outrepassa la brièveté de ces notes.

Voyons maintenant comment Vitruve trace le 1.362. (Nous voudrions bien voir le malin des malins... le seul !... le premier !... l'unique qui sera !... celui qui depuis Newton a *crescendo*, et très brillamment dès

le début, illuminé la Voie Lactée, qui auparavant était entièrement sombre (nous tenons le fait d'un habitant d'Arcturus descendu ces jours-ci dans nos parages). Du milieu des Soleils d'Instituts... nous voudrions bien voir le savant moderne faire, avec ses découvertes, des grammaires comme celle de Pânini, des arts comme les arts grecs!

Dans la Bhagavadgîtâ Krshna, le Dieu-Soleil est représenté la chevelure séparée en six boucles. Ces boucles et deux des quatre bras du Dieu correspondent aux huit raies noires principales du spectre solaire, aux huit sons fixes de la lyre grecque, à huit acides ou producteurs d'acides, aux huit Gardiens du monde, aux huit faces triangulaires des pyramidions de la paire d'obélisques, etc. Notons qu'il y a trois Logos, trois hiérarchies d'Arhats, et qu'une d'elles correspond au Soleil. Une partie des boucles de Krshna s'enroulant en volutes, étudions Vitruve sur la volute ionique, ornement d'un ordre dont le savant architecte comparait les proportions à celles d'une femme.

Le tracé de la volute est perdu, avec toutes les autres figures de Vitruve, mais le texte informe qu'elle se trace au compas et, par suite, il est facile à reconstituer. Bien des auteurs se sont efforcés de comprendre, de reconstituer, ont estropié Vitruve; Perrault y a posé lourde la main qui fut d'une exquise légèreté dans la belle partie de la colonnade du Louvre. On a, par quatre centres, tracé des volutes dont les éléments circulaires ne sont pas toujours tangents et qui, par suite de ce défaut et de leur enroulement trop com-

pliqué, relèvent autant de la pâtisserie montée que de l'architecture.

Si, fidèle, on suit Vitruve jusqu'où il conduit (sans estropier le texte naturellement), puis qu'on s'aide de l'équivalent chimique, on trace le joug 1.362 par deux centres seulement pour la volute, et celle-ci, simple, composée d'arcs tangents, est extrêmement élégante. De toutes façons, comme disait Jésus : « ... et mon joug est léger ! »

« Tunc ab summo sub abaco inceptum in singulis tetrantorum anconibus dimidiatum, oculi spatium minuat, donecum in eumdem tetrantem, qui est sub abaco, veniat » est le passage capital où les commentateurs se sont fourrés, extrêmement contents d'eux-mêmes, probable (ils ne perdent guère l'occasion de se montrer bien plus savants que Vitruve, qui cependant en savait cent fois plus qu'eux) le doigt dans l'œil...

Voici Vitruve sur le chapiteau ionique, d'après Maufra :

Les nombres Sacrés sont des fonctions; plusieurs sens majeurs sont trouvés dans un seul nombre, une seule lettre ; nous venons de voir qu'u signifie à la fois le fluor et l'hydrogène, le 162 nous a fait considérer l'indigo, il va nous conduire au Beurre Sacré, aux Saintes Huiles et au sacrifice de la Chair.

..

Le terme Rshi avec l'affixe s du nominatif singulier a pour valeur  $162 + 162 = 324$ . Ceci est l'eau et sa correspondance parmi les aliments, l'autre grand

magasin de chaleur, le beurre féminin. La molécule d'eau a 324 atomes de base, 2 d'affixe. On peut réduire le 162 de l'affixe sau 161 de « Soma », quatre degrés :

$$sa, 63 + o, 91 + ma, 7 = 161.$$

« Soma » signifie la lune d'eau.

Nous avons compté  $\omega\delta\rho$  1.304, dans la numération grecque. En réalité, il eût fallu compter 1.305 (une unité en plus pour prononcer  $\delta$  avec  $\omega$ ) et retrancher une unité au 100 du  $\rho$ , comme nous le faisons au 100 du virâma sanscrit. Pour la légitimité du procédé, renvoi aux nombres de Pânini.

$$Rshi + 161 = 323.$$

Voici comment la stéarine, le meilleur, le plus hydrogéné des trois corps gras alimentaires, stéarine, margarine, oléine, fournit le 323. Que le lecteur note bien que nous ne nous basons pas ici sur une chinoiserie, mais sur l'autorité des Livres Saints. Faisons des calculs de hiérarchies atomiques que l'expérience ne peut séparer pour le chimiste.

L'équivalent de la stéarine est  $H^{110}O^6C^{57} = 890$  en poids.

L'une des valeurs du nom de Jésus, avec les Anciens, était 888, soit l'équivalent en poids de la stéarine en ne prenant qu'une décade sur le 12 de la dernière molécule de carbone.

Un savant kabaliste, cité par le grand écrivain de *Secret Doctrine*, a montré que 888 est la somme des troisièmes degrés, numérique hébraïque, du nom de

Moïse (345) (1) et du nom de Jéhovah dans le troisième chapitre de l'Exode : « âhiyé asher âhiyé ». « Je suis celui qui suis (?) » (543). Il semble que le nombre du nom de Moïse a aussi un rapport fondamental avec celui de la stéarine.

Suivons un procédé kabalistique. Faisons les valeurs par l'addition des chiffres dans le système décimal, des équivalents de l'hydrogène, de l'oxygène et du carbone.

Hydrogène . . . . .	1 = 1
Oxygène. . . . .	16 = 7
Carbone. . . . .	12 = 3

Multiplions les nombres des molécules de la stéarine par les valeurs décimales correspondantes et sommes :

Hydrogène . . . . .	110 × 1 = 110
Oxygène . . . . .	6 × 7 = 42
Carbone . . . . .	57 × 3 = $\frac{171}{323}$

C'est le nombre du nom d'Aphrodite, Κούρις, numération sanscrite, degrés deux et trois :

$$K, 22 + \kappa, 5 + \pi, 82 + \rho, 13 + \iota, 6 + \varsigma, \\ 103 + \text{accent aigu}, 92 = 323.$$

Ce nom est remarquable ; déduit l'accent aigu, sa valeur est 231, le nombre des Portes de Connaissance dans le Sepher Yetzirah.

Le beurre féminin, avons-nous dit, correspond à

---

(1) Le 345 de Moïse est la valeur, 4 degrés, du sanscrit brâhmana, brahmane.

l'eau. Les Gnostiques divisaient son 323 en 18 + 18 + ... c'est-à-dire en séparaient d'abord deux hiérarchies atomiques de même fonction numérique que la molécule d'hydrogène pondérable. De même qu'aux Indes le mystique avait les Cinq Mots de Brahmâ, de même ils affirmaient que sur la Robe de Jésus étaient écrits :

ZAMA ZAMA QZZA PAXAMA QZAI

cinq mots que l'orientaliste a traduits : « la robe, la robe glorieuse de ma force ».

Comptons dans les degrés deux et trois, numérique sanscrite.

Il est assez clair pourquoi les Cinq Mots de Brahmâ sont les Cinq Mots de la Robe du Christ, avec les Gnostiques, quand on analyse en numérique sanscrite le nom de l'équivalent hébreu du mâle-femelle Brahmâ, le duel Jéhovah, Ya-Ève : (4 degrés) ya, 58 + e, 13 + o, 90 + e, 12 = 173, soit le nombre des molécules de la stéarine, 110 + 6 + 57 = 173.

Vitruve rapporte, au chapitre de l'hydraulique, quel respect immense les prêtres égyptiens professaient pour l'eau. Lui-même exalte ses bienfaits auprès de l'inutilité de l'or et de l'argent et l'appelle un trésor. C'était l'opinion des Grecs ; comptons  $\theta\eta\sigma\alpha\upsilon\rho\acute{o}\varsigma$  « trésor », numération sanscrite, depuis deux et trois :

$\theta\alpha$ , 32 +  $\eta$ , 12 +  $\sigma\alpha$ , 61 +  $\upsilon$ , 4 +  $\rho\alpha$ , 13 +  $o$ , 10 +  $\epsilon$ , 103 + accent aigu, 92 = 327, soit 326 plus une unité comme à l'une des molécules d' $\upsilon\delta\omega\rho$ .

L'eau pure très profonde, dans le lac de Genève par exemple, est d'un bleu foncé. Sa couleur exacte n'est

pas bien connue et ne peut guère l'être par défaut des conditions qu'exige le sens net : grande épaisseur, extrême pureté, calme parfait, éclaircissement favorable, absence d'influence modificatrice venant des instruments. On a vu le professeur Hassenfratz lui attribuer une couleur rougeâtre. Si l'on examine le voile humide de la lisière des bois, on est tenté de lui attribuer la couleur de l'indigo et du bleu de Prusse : bleu foncé avec reflet de cuivre. Ceci paraît avoir été l'opinion des Grecs. Platon (Timée) appellerait  $\delta\rho\phi\nu\nu\omicron\varsigma$ , sombre, un mélange de noir, de rouge et de blanc (jaune ?). Et le nom générique des Grands Initiés,  $\gamma\omicron\rho\phi\epsilon\upsilon\varsigma$  (même racine), qui signifie sombre, foncé, a pour valeur dans le troisième degré, numérique sanscrite, 323.

0,6 +  $\rho\alpha$ , 12 +  $\varphi$ , 100 +  $\epsilon$ , 5 +  $\upsilon$ , 3 +  $\varsigma$ , 100 + accent aigu, 90 + spiritus mineur, 7 = 323, ou 326 en articulant l'esprit doux avec l'o, le  $\varphi\alpha$  avec le  $\rho\alpha$ , l' $\epsilon$  avec le  $\varphi\alpha$ .

(La forme de l'esprit doux est celle du 7 sanscrit.)

L'indigo bleu pondérable est divisible en deux parties : l'une positive, hydrogène + oxygène + azote, l'autre négative, carbone.

La première a 641 atomes (90 + 290 + 261). Le sanscrit l'appelle pitâambaras, vêtement jaune :

(degrés 2 et 3)  $pa$ , 82 +  $i$ , 8 +  $ta$ , 401 +  $a$ , 3 +  $ma$ , 7 +  $ba$ , 24 +  $ra$ , 13 +  $s$ , 103 =  $pî$ , 90 de l'hydrogène + 551 = 641.

(L'i long sanscrit a d'abord, indique sa forme, la valeur 8 ; il passe ensuite à 12.)

(A suivre.)

# Au Pays des Esprits

(Suite.)

---

Lorsque mon visiteur nocturne eut disparu, je passai machinalement la main sur ma tête et je découvris l'endroit où une mèche de mes cheveux avait été coupée. — Comment ? quand ? C'était aussi mystérieux que la façon dont elle était venue entre les mains de l'*Esprit*.

Environ une semaine après cet événement, je devais dîner chez le vicomte R. Lorsque je pénétrai dans le salon, lady Emily y était déjà. Elle me tournait le dos et regardait par la fenêtre. Je connaissais sa sensibilité, et, en peu de temps, je la mis en somnambulisme. Je la fis s'asseoir sur un fauteuil devant moi et jc commençai à l'interroger.

— Lady Emily, dites-moi à qui mon portrait fut donné, lorsque je quittai l'Angleterre ?

— A Blanche, ma nièce.

— Pour quelle raison ?

— Elle désirait le copier, car c'était une œuvre d'art.

— Pour qui ?

— Pour elle-même. Elle me confia son désir de posséder cette copie et je consentis à demander la miniature comme pour moi.

— Où est cette copie, maintenant ?

Lady Emily se mit à trembler violemment, mais répondit, quoique avec difficulté : « Chez Hélène Laval. »

— Comment y parvint-elle ?

— Hélène demanda l'original à Blanche pour le copier, et Blanche, qui ne peut rien lui refuser, fut obligée de la satisfaire.

— Comment Mme Laval savait-elle que Blanche possédait cette peinture ?

— Cette femme sait tout ! Elle possède un empire complet sur Blanche et peut lire les secrets de son cœur.

— Et du vôtre aussi, lady Emily ?

— Pas aussi bien. Elle a magnétisé Blanche, mais n'a jamais agi sur moi !

— Ne pouvez-vous pas user de votre autorité pour éviter cette intimité ?

— J'essaierai ; mais j'ai peur d'Hélène. Elle peut venir en esprit où et quand il lui plaît ?

— Avez-vous quelquefois vu son double ?

— Très souvent, au moment où il sortait de l'appartement de Blanche.

— D'autres personnes l'ont-ils vu ?

— Certainement ; la femme de chambre, le vicomte et le maître d'hôtel.

— Pourquoi Blanche voulait-elle mon portrait ?

Je me blâmai moi-même en posant cette question et cette hésitation brisa le rapport avec la somnambule. Je vis qu'elle était indécise, et je terminai la séance. Je démagnétisai mon sujet et me présentai à lui comme si je venais d'arriver. Lady Emily sursauta, et s'écria : « Comment Louis ! Est-ce possible que vous m'ayez surprise en train de faire un somme ? Je suis encore étrangement alanguie. »

Les devoirs de ma charge me forcèrent à rester plusieurs mois dans les environs de Calcutta, et l'intimité constante qui régna entre mes amis anglais et moi me permit de découvrir trois choses. D'abord, que lady Dudley était entièrement au pouvoir de Mme Laval. Puis que M. Perrault était amoureux de la belle Blanche et avait conçu l'audacieux projet de s'approprier cette précieuse fille, malgré le haut rang de ses rivaux. Je me convainquis chaque jour davantage qu'il essayait de charmer la pauvre créature par d'autres artifices que ceux de ses attractions personnelles. Enfin, en troisième lieu, je demeurai certain que la sœur de ce gentleman dirigeait contre moi une attaque par des moyens occultes et que toute ma science n'était pas de trop pour lutter contre elle avec avantage et annihiler son action.

Je ne me disposais pas une seule fois à m'endormir sans voir errer autour de moi son « Esprit atmosphérique ». Exorcismes, concentration de la volonté, tout fut inutile ; je ne pus me débarrasser de cette terrible hantise. Le spectre n'arrivait pas à me toucher ou à me magnétiser, mais cette femme était un adepte si puissant, si téméraire dans ses alliances avec les

plus forts élémentals, que je réussissais seulement à me préserver pendant la journée des charmes qu'elle lançait contre moi. J'avais bien à ma disposition les moyens de briser complètement ces sortilèges et de les renvoyer sur leur auteur, mais il aurait fallu laisser la malheureuse Blanche sans protection contre les lâches attaques de cette femme et de son frère. Je me déterminai donc pour le bien de cette innocente enfant et à cause de ma réelle amitié pour son père, à la défendre secrètement, silencieusement et sans relâche. Malheureusement lady Blanche était déjà complètement esclave à mon arrivée à Calcutta, et quand j'essayai de modifier sa confiance illimitée en Hélène, elle exprima son étonnement de me voir prendre en aversion une aussi charmante personne, et me demanda tristement si je voulais lui enlever sa seule amie.

— Vous a-t-elle dit cela, Blanche, demandai-je, malgré tous vos amis et tous vos courtisans ?

— Que sont-ils pour moi ? Une sincère amie vaut mieux qu'une légion d'inconnus intéressés. Hélène est franche. — Elle seule me comprend. — A quelle autre pourrais-je me confier ?

— N'avez-vous pas confiance en moi, Blanche, demandai-je avec hésitation ?

Elle devint aussi rouge que les roses pourpres épinglées sur sa robe blanche et répondit : « Hélène, avant votre arrivée, m'a prévenue que vous ne la comprendriez pas, et que vous essayeriez de me brouiller avec elle. Elle a su cela par les puissants esprits qui l'entourent. Elle m'a dit encore que bientôt je ne pourrai

plus compter que sur elle. Le moment n'est-il pas venu ? »

On sentait une désolation profonde dans la voix de cette belle et jeune créature, ses petites mains se crispèrent, et ses yeux fixés devant elle faisaient songer à la biche haletante cherchant un dernier abri.

Ce silencieux appel trouva le chemin de mon cœur et je me serais enchaîné dans les liens que je craignais par-dessus toute chose, si une idée heureuse ne m'avait été inspirée. Je me souvins tout à coup de la lettre de lord Dudley, et je me sentis entièrement sûr que, dans les circonstances présentes, il m'aurait une grande reconnaissance de le remplacer auprès de sa fille, et de la renvoyer immédiatement sous la garde paternelle.

Je connaissais trop bien les terribles dangers qu'elle courait et, bien qu'il me fût impossible de faire comprendre à cette pure enfant la force des enchantements et la puissance de la Magie, je réussis à la convaincre des périls auxquels elle s'exposait en se soumettant plus longtemps à l'influence possible d'Hélène, en faveur de son audacieux frère, Paul Perrault.

Cette fois, j'avais touché la corde sensible. Lady Blanche aimait Hélène mais détestait son frère. Les prétentions de M. Perrault ne faisaient aucun doute pour elle, mais elle pensait que l'influence d'Hélène sur elle ne serait jamais assez forte pour changer son dégoût en tolérance. Cependant mes arguments agirent irrésistiblement sur son cœur. Je lui donnai tant de bonnes raisons afin de lui prouver la nécessité de son

retour, pour son père, pour elle et pour moi, hélas ! que, plaçant ses deux mains dans les miennes et fixant sur les miens ses beaux yeux avec tout le dévouement d'une sainte pour la Divinité, elle murmura : « Ordonnez, j'obéirai. » — Plus résolu que jamais à l'arracher de ces lieux où aucun être humain n'était digne d'elle, je la quittai pour entreprendre la tâche difficile et ingrate de persuader à ses parents qu'elle désirait rentrer en Angleterre par le plus prochain paquebot.

## CHAPITRE XXIII

### MAGIE NOIRE

Ce fut avec une hésitation considérable que je me décidai à communiquer au vicomte nos intentions au sujet du départ de sa nièce pour l'Angleterre. En effet, je n'avais comme excuse que la lettre de lord Dudley et le désir de Blanche elle-même. Il m'écouta froidement et me répondit qu'avant de rien conclure, il voulait causer de cette affaire avec sa femme et sa nièce. Il ajouta que puisque j'avais cru devoir lui soumettre un projet concernant le bonheur de lady Dudley, il pensait le moment opportun pour me parler d'un autre aspect de la question qui ne manquerait pas de m'intéresser particulièrement. Alors, en se servant de la phraséologie officielle, et d'un ton protecteur, il m'offrit formellement le main de Blanche. Il reconnaissait que je n'avais pas recherché cette alliance, mais ne pouvait naturellement pas supposer ma répugnance pour

un mariage que tant de hauts personnages désiraient. Il était évident en outre que l'établissement de la jeune dame rencontrait un puissant obstacle, puisqu'elle refusait sans hésiter tous les splendides partis qu'on lui offrait. Il me suppliait de ne pas me méprendre sur ses intentions s'il me disait que j'étais, à son avis, le principal obstacle en question ; que c'était en un mot pour moi que Blanche Dudley repoussait tant d'offres brillantes.

Je remerciai lord R... pour cette proposition vraiment flatteuse, et je lui expliquai avec franchise les motifs pour lesquels je ne pouvais regarder Lady Blanche que comme une sœur chérie. Je lui affirmai qu'entièrement pris par une idée fixe, livré à des études étrangères au but du mariage, je me sentais incapable de contribuer au bonheur de Blanche et que c'était surtout à cause de cette situation que je l'avais prié de permettre son retour dans son pays natal. Cachant mal son humiliation et sa colère, lord R. me pria, avant de le quitter, de daigner perdre un moment de mon précieux temps à saluer les dames au salon ; je le suivis en silence dans le boudoir de lady Emily, où nous trouvâmes Blanche assez souffrante, étendue sur un divan. Je murmurai un de ces conseils banaux qu'on donne en pareille circonstance et j'étais sur le point de prendre congé lorsque la jeune fille se leva subitement, rejeta en arrière ses longs cheveux d'or, et s'écria : « Hélène me guérira, elle m'appelle, je sens déjà son influence bienfaisante. »

Pendant un instant, elle resta immobile, évidemment magnétisée par quelque invisible pouvoir, dans

l'attitude d'une pythonisse attendant l'inspiration. Puis, le somnambulisme augmentant, sa figure, déjà si belle, se transfigura. Tous, nous la regardions avec admiration, lorsque, tout à coup, elle commença un chant si tendre que nous ne pouvions retenir nos larmes. Cette improvisation musicale m'était adressée ; elle exprimait une adoration sans espoir et semblait me prévenir qu'un malheur allait fondre sur moi. Il me fut bientôt possible de distinguer l'*esprit atmosphérique* d'Hélène Laval, debout auprès de la somnambule et l'inspirant. Le vicomte, bien qu'assez artiste pour jouir de cette merveilleuse harmonie, déclara que puisque sa nièce était sujette à de pareils accès de prophétie musicale, elle ne pouvait réellement être mieux que sous le toit paternel, et cela le plus tôt possible.

Lorsque Blanche fut revenue à elle, je lui demandai doucement si Mme Laval avait l'habitude de la magnétiser. « Oh ! oui, répondit elle ; très fréquemment elle me guérit mes migraines et peut m'appeler à elle de n'importe quelle distance. Nous avons essayé très souvent cette expérience et je suis sûre qu'elle pourrait ainsi me faire venir, fut-ce du bout du monde.

Je regardai le vicomte et me levai pour partir. Il me suivit et me serrant très cordialement la main, il me dit :

« Chevalier, vous avez raison. La place de cette pauvre enfant est avec ses parents. J'ai eu tort de permettre ces dangereuses pratiques de mesmérisme ; et puisqu'elles ne peuvent finir si elle reste ici, qu'elle parte donc, sans retard. »

« Oui, répliquais-je, il est bien regrettable qu'une personne pure et impressionnable comme Blanche ait été soumise à la pernicieuse influence de Madame Laval. »

Le vicomte rougit et je pus me convaincre, en l'entendant essayer de défendre cette femme fatale, que lui aussi n'avait pu résister au charme que « l'enchanteresse » répandait autour d'elle. Il fut entendu entre moi et lord R. que Blanche partirait pour l'Angleterre dans dix jours et qu'en attendant lady Emily l'emmènerait à sept mille de Calcutta, à leur résidence dans la campagne. Je devais aller la voir aussi souvent qu'il serait nécessaire pour préparer son voyage dans les meilleures conditions de confort.

Tranquille de ce côté, je me trouvai libre de songer à mon ami Graham, auquel j'avais promis de le conduire cette nuit-là chez une femme Vaudoux, qui pourrait, pensait-il, l'aider à réaliser son désir, maintenant presque sans espoir. J'avais en vain essayé de l'en dissuader. Graham ne voulait pas ou ne pouvait pas voir le caractère de celle qu'il aimait frénétiquement. Les charmes que, par sa puissance magique, elle avait dirigé contre lui et ceux qu'elle voulait fasciner, avait conduit mon ami à penser qu'un peu d'énergie de sa part ferait pencher enfin la balance en sa faveur. Il avait beaucoup entendu parler d'une femme Vaudoux, de Calcutta, nommée Anine, qui à sa connaissance avait réuni plusieurs couples dont il me cita les noms.

J'avais justement à mon service un fakir nommé Nazir Sahib dont l'habileté était prodigieuse, surtout

dans les actes occultes produits pendant l'extase du mouvement. Les fameux derviches tourneurs avaient été ses professeurs en Egypte. Ce fakir était malais, et Anine la sorcière Vaudoux était sa sœur. Je ne l'avais vue et ne désirais pas du tout sa connaissance ; mais, comme mon petit fakir m'était très attaché et qu'il aimait beaucoup me raconter les hauts faits de sa sœur, je devins le dépositaire de certaines curieuses confidences dont mon ami pouvait peut-être tirer parti.

Après m'être concerté avec Nazir, je choisis une certaine nuit pour notre visite à Anine et voici quel en fut le résultat. Nous nous dirigeâmes vers la partie la plus éloignée de la « Cité noire » ; nous arrivâmes vers minuit à une maison basse. Là, je m'arrêtai pour prévenir Graham qu'il devait marcher fermement derrière moi et le plus près possible, ne pas se retourner et rester muet. J'ajoutai que personne de ceux que nous rencontrerions ne nous adresserait la parole, parce que nous serions *invisibles* et qu'on ne nous entendrait pas.

Si mes lecteurs me demandaient jusqu'à quel point j'étais sérieux en disant cela, je leur répondrais que je l'étais complètement. S'ils désiraient savoir comment je pouvais disposer d'un tel pouvoir, je leur dirais que c'était par les moyens dont se servent les fakirs hindous pour saturer leurs corps de force vitale et en soumettre tous les éléments physiques à la puissance de leur esprit. On acquiert cette faculté par de longs jeûnes et des pratiques ascétiques poursuivies pendant des années jusqu'à ce que les changements survenus

dans tout l'organisme de l'Initié aient rendus les rapports entre lui et le monde des esprits très étroits et intimes, presque un esprit lui-même ; il peut alors s'entourer aisément d'*acasha* (essence vitale appartenant à son corps astral) et tout en gardant ses moyens d'action sur les objets physiques, il devient invisible. Il serait aussi inutile de décrire à un Européen sybarite les procédés qui permettent à un Oriental d'arriver à ces états spirituels, que de s'attendre à voir un Life-guard anglais voler dans l'espace. Et cependant un Irdha-pada qui a passé sa vie à s'exercer et qui a hérité en outre un organisme approprié peut facilement s'élever dans les airs.

Je me contenterai donc de dire que je possédais ce pouvoir et que des esprits m'aidaient à en faire profiter mon compagnon.

Après avoir dépassé les dernières habitations et traversé une succession de cours désertes, nous arrivâmes à un vieux temple en ruines ; je me dirigeai vers une porte de la crypte qui s'ouvrit à mon signal et après avoir descendu quelques marches nous pénétrâmes dans une grande chambre en partie creusée dans le roc. Au centre se trouvait une citerne, et les objets nécessaires à l'accomplissement d'anciens rites étaient préparés. Sur un banc de pierre trois femmes voilées étaient assises et leur toilette prouvait qu'elles attendaient une dame importante.

« Ne faites pas attention à elles, dis-je tout haut à Graham, marchez comme je vous l'ai dit ; elles ne nous verront pas. En effet, nous étions près du groupe et nous parlions sans précaution, mais aucune des

femmes ne nous regarda. Nous passâmes par une seconde porte qui s'ouvrit comme la première, nous étions dans une salle un peu plus grande, ou devaient se faire les cérémonies. Mon compagnon et moi, nous nous assîmes sur une pierre au pied d'un péristyle brisé, et la scène suivante se déroula devant nous.

Une bande de fakirs à moitié nus parmi lesquels je reconnus Nazir, commença à danser et tourner autour d'une femme qui, habillée en blanc, les pieds et les bras nus, les cheveux noirs tombant presque jusqu'à terre, se tenait les bras croisés, au centre du cercle formé par les danseurs. Chaque extatique tournait avec une telle rapidité qu'il ressemblait plutôt à une colonne qu'à un être humain. L'immense quantité d'*acasha* et de magnétisme qu'ils dégageaient se répandait peu à peu dans la pièce et pouvait presque être perçue comme une vapeur. Graham serait certainement tombé évanoui si je ne l'avais soutenu en voulant fortement qu'il fût calme. A l'autre bout de la chambre, on voyait un autel couvert de signe cabalistiques sur lequel étaient placés trois brûle-parfums. Devant l'autel, autour d'un feu de charbon qu'elle entretenait et sur lequel elle jetait de violentes odeurs, se tenait la sœur de Nazir, une belle créature aux yeux étincelants, portant une sorte de tunique courte, brodée de caractères, et une couronne brillante également ornée de pentacles magiques.

Cependant la danse avait cessé ; les fakirs s'étaient tous arrêtés subitement, comme s'ils avaient été changés en pierre par la baguette d'un enchanteur. Ils levèrent tous leurs bras maigres et dirigèrent leurs

doigts sur la femme placée au centre. Graham put alors reconnaître Mme Hélène Laval ; son horreur et son épouvante furent telles qu'il manqua de briser les fluides dans lesquels je le tenais renfermé ; heureusement, il revint à lui et reprit sa place à mon côté.

Les fakirs continuaient à tenir leurs mains tendues vers Hélène Laval ; ses traits prirent bientôt une expression si sublime, que mon admiration fit taire un moment mon dégoût, je la regardai réellement avec intérêt. Il n'y a aucune exagération à dire qu'en ce moment le fluide lumineux qui sortait des fakirs brillait comme de petites langues de flamme et la somnambule entra dans de tels transports qu'elle leva les bras, et poussa des cris sauvages, puis elle bondit en l'air et y resta suspendue pendant plusieurs minutes, à cette vue les extatiques commencèrent à crier et, levant les bras, ils se prosternèrent et demeurèrent immobiles jusqu'à la fin de la séance. Anine s'approcha alors d'Hélène Laval toujours élevée de terre et se mit à chanter une sorte d'invocation monotone aux esprits de l'air, pendant que ses gestes de commandement faisaient descendre peu à peu la médium, qu'elle conduisit enfin par la main jusqu'à un siège placé dans un cercle tracé sur le sol. Puis elle commença une série d'invocations aux esprits des éléments, sans de tourner autour de l'autel et du feu dans lequel elle jetait des parfums dont l'odeur aromatique se répandait dans la chambre.

Ce phénomène de lévitation n'étonnera pas beaucoup les spiritualistes, mais mon récit, je le sais bien

ne leur donnera pas la moindre idée de la scène lugubre et magique que j'essaie de décrire. Comment dépeindre en effet la sombre et antique solennité de cette caverne creusée dans le roc, l'aspect étrange des fétiches qui nous entouraient, la sauvage démoniaque apparence des fakirs prosternés, la maîtresse des rites, à moitié folle, et surtout l'air surnaturel de l'ex-tatique en robe blanche dont la suspension dans les airs, narguant toutes les lois connues, étaient dus à des pouvoirs incompréhensibles ou à de êtres aussi terribles que la sorcière dont ils étaient les esclaves ?

Tout cela était si nouveau pour Graham que je ne fus pas surpris de voir ce soldat d'une bravoure éprouvée serrer ma main, devenir froid comme la mort, et trembler comme une feuille en s'appuyant sur mon épaule.

Voici une traduction très imparfaite des vers que chantait la sibylle, en tournant autour du cercle magique :

O belle Créature de feu,

Enveloppe cette mortelle de ton ardeur !

Que la flamme de sa vie jette à ses pieds toutes les créatures,

Que son pouvoir les brûle,

Et réduise en cendre, en poussière ceux qui ne s'inclinent pas devant elle !

O esprit de feu ! Esprit de la chaleur ! Esprit de la flamme,

Esprit des éléments embrasés, écoute et obéis !

Enfin, ces abominables invocations se terminèrent. L'air était étrangement troublé autour de nous ; tout

notre organisme et le rocher même dans lequel la chambre avait été creusée semblaient vibrer. Nos oreilles percevaient quelque chose ressemblant à un long soupir ou au gémissement du vent ; de grotesques formes d'yeux étincelants s'esquissaient dans l'ombre, et des langues de flammes brillaient au-dessus de nos têtes. Graham et moi nous éprouvions une sorte d'oppression morale touchant de très près au désespoir et je suis sûr que tous ceux qui ont assisté comme auteurs ou témoins à une scène de vaudouisme ne me démentiront pas. J'ai connu bien des voyageurs à qui cela est arrivé et les moins impressionnables d'entre eux ont ressenti cette sorte de désolation d'abandon de Dieu, qui s'empara de nous en cette occasion.

La Malaise s'inclina profondément, quand tout fut terminé, devant Mme Laval. Puis, croisant les bras sur sa poitrine, elle se tint immobile et lui dit :

— Qu'ordonne encore à son esclave la fille d'Indra ? Elle est maintenant plus belle que Parvati, plus puissante que le Taureau sacré, que veut-elle encore ?

— Anine, répondit Mme Laval, j'ai déjà essayé votre pouvoir sur tous les hommes que je connais, sauf un, le seul que j'aime ! Et lui seul a résisté ! Et je sais même, je sais trop bien, qu'il me hait !

— Il en aime une autre, dit froidement la Malaise. N'est-ce pas assez ?

— Ne me le dites pas ! je ne veux pas le croire encore. Écoute-moi, femme, tu as un cœur dans ta poitrine, malgré ton indifférence, ne peux-tu rien faire ? N'y a-t-il pas encore quelque chose à tenter ?

— Ne vous ais-je pas avoué que le Maître des esprits est plus fort que moi ? Même il me semble que je ressens maintenant son influence. Cette chambre est pleine de *lui*, il annihile mon pouvoir. Il ne vous reste plus qu'un seul moyen, blessez-le physiquement, tuez presque son corps et vous pourrez alors toucher son âme !

Tout en parlant, Anine avait contourné l'autel et écarté un rideau noir. Je fus moins surpris que Graham de voir que ce voile dissimulait mon portrait assez bien exécuté et une image de cire qui me ressemblait un peu.

Mon ami tressaillait à la vue de ces objets ; pour la première fois, la vérité complète lui apparut. Aussi, lorsque Mme Laval, avec des sanglots passionnés, des prières et des malédictions, s'adressa à ces images dans un langage qui ne permettait aucun doute, le pauvre Graham, complètement hors de lui, faillit m'échapper et je fus obligé de le maintenir solidement.

— Partons, chevalier, murmura-t-il, quittons ce lieu d'horreur ! Est-ce là le Vaudouisme ? Je frémis en pensant dans quel abîme pouvaient me pousser mon désir impie et mes téméraires intentions ! Que Dieu me pardonne mon crime involontaire !

C'était bien inutile d'essayer de le calmer et de le retenir plus longtemps ; il en avait assez vu pour être guéri de sa folie et rendu à l'honneur. Quant à moi, je n'ignorai pas ce qui allait se passer et j'étais sûr de n'avoir rien à craindre. Mes lecteurs savent certainement pourquoi, car j'ai déjà écrit bien souvent que

le succès de tout rite magique réside dans l'effet psychologique qu'il peut avoir, autrement dit, dans le pouvoir d'un cerveau sur un autre. De plus, il faut que l'action soit ininterrompue. Si on peut atteindre la personne visée, sans se heurter à aucun courant contraire, la réussite est sûre; mais lorsque la personne envoûtée connaît le travail qui est fait contre elle, et si elle est gardée par une volonté forte et un pouvoir spirituel plus grand que celui du magicien, alors le charme est rompu, et tout est manqué.

D'après les idées de convention sur lesquelles sont fondés les récits d'imagination, les romanciers — qui se croient en général forcés de défendre ce qu'ils appellent les « intérêts de la morale » — font toujours éclater à la fin le triomphe de la vertu sur le vice. S'il en était ainsi dans la réalité, les tentatives occultes des Vaudoux ne réussiraient jamais. Malheureusement, les lois physiques et psychologiques ne se soumettent pas à la morale. Les êtres les plus purs et les meilleurs partagent la destinée des méchants dans le vaisseau qui sombre ou dans la maison en flammes. Les parents aiment autant, sinon plus, les enfants pervers que les bons.

La fatalité est inexorable, qu'elle soit dirigée dans l'intérêt du vice ou de la vertu. Ne confondons pas les lois avec les principes. La loi de l'effet psychologique est une loi de force, de puissance magnétique, de réciprocité positive et négative.

Les principes du bien et du mal opèrent d'une façon toute différente. Ainsi les enchantements des Vaudoux pouvaient agir sur la pure, l'innocente Blanche

Dudley, parce qu'elle était sans défense contre le magnétisme auquel elle avait cédé une fois. Sur moi, au contraire, ce pouvoir n'avait aucune action, parce que j'étais positif, par rapport à l'envoûteur et que, de plus, j'étais entouré par des influences impénétrables.

Laissez-moi maintenant essayer de définir le Vaudouisme. Tous les spiritualistes expérimentés avouent que des mauvais esprits d'hommes et d'élémentals assistent à ces scènes et aident à produire les phénomènes. Les rites eux-mêmes, chants, invocations, parfums, blessures, déchirures faites à des portraits, à des images, ou à d'autres objets inanimés, seraient absolument sans effet pour le bien ou le mal, s'ils n'excitaient le magicien jusqu'à le faire arriver à un extatique délire. La véritable efficacité de ces rites est dans l'intention, dans la quantité de pouvoir mental émise, dans la force de volonté extériorisée, et surtout dans le plaisir que de mauvaises entités éprouvent à aider les hommes à accomplir des actes avec lesquels ils sont en harmonie.

On me demandera peut-être : Que font donc nos Anges gardiens ? Pourquoi ne s'interposent-ils pas pour nous sauver ? Je réponds qu'ils sont toujours près de nous, disposés à nous aider et à nous inspirer ; mais l'histoire est là pour prouver qu'ils n'y réussissent pas toujours. Les esprits grossiers et matériels sont peut-être plus rapprochés de la terre que les Anges ? Quelle que soit la cause réelle, c'est réellement frivole de nier un grand nombre de faits pour avoir le plaisir d'établir une théorie morale qui

n'a de valeur qu'autant qu'elle est pratique. Le meilleur moyen de nous préserver des mauvaises influences en général, c'est de développer en nous la pureté qui est en elle-même une force très grande pour repousser le mal. Mais, lorsque cette pureté a succombé sous une influence magnétique, notre devoir impérieux est de ne plus nous occuper des lois morales, mais des lois du magnétisme, qui dépendent de principes entièrement étrangers à la morale. Nous devons adopter les principes de la Nature comme nous les trouvons, non d'après l'idée que nous en avons, ou d'après les suppositions que nous faisons sur eux. Nous ne devons pas croire que notre ignorance nous mettra à l'abri de tout danger. J'ai entendu bien des gens affirmer que, ne connaissant pas la magie, ils n'avaient rien à redouter ; ils semblaient imaginer que leur sécurité dépendait de leur ignorance. Dans les chapitres que j'ai donnés sur la possession, j'ai prouvé bien souvent le contraire. Presque tous les obsédés que j'ai vus étaient attaqués sans aucun égard pour leur innocence.

De petits enfants devenaient fréquemment sujets à l'obsession, et je pourrais citer une quantité énorme de pures et tendres femmes tombées victimes des lâches attentats des envoûteurs, tandis que des personnes bien moins élevées avaient échappé parce qu'elles connaissaient le danger couru.

La réelle sauvegarde est donc la compréhension de la nature des influences occultes, des lois qui les gouvernent et des moyens de les combattre. Il peut paraître très satisfaisant d'ignorer la présence des

voleurs autour de notre maison, pourvu qu'ils ne profitent pas de notre ; sécurité mais, si nous connaissons leur présence, nous nous garderons bien mieux contre leurs attaques :

CONNAISSANCE EST POUVOIR ; IGNORANCE, FAIBLESSE.

Voilà pourquoi je voudrais amener les vrais penseurs à étudier l'Occulte et à reconnaître dans le grand réservoir des lois naturelles les différentes sources du bien et du mal, qui sans cesse nous entourent. Le manque de temps et d'espace m'empêche de m'étendre davantage sur ce sujet. Contentons-nous de savoir aujourd'hui ce que l'humanité expérimentera certainement tôt ou tard, c'est-à-dire que la volonté est la puissance souveraine qui dirige la création pour le bien et le mal. Tant que nous ne serons pas éclairés sur les usages et les abus de la faculté psychologique, nous continuerons à être victimes, que nous le sachions ou non, des forces aveugles que nous manions. Les asiles d'aliénés se rempliront d'obsédés ; les prisons, de pauvres gens trop faibles pour résister à la contagion de la criminalité, et nos maisons, d'hommes et de femmes pervers, dont les passions mauvaises sont nourries par l'atmosphère même qu'ils respirent.

Que la connaissance et la science viennent donc à notre aide : la connaissance de l'Occulte et la science de l'âme !

## CHAPITRE XXIV

## PSYCHOLOGIE

La veille du jour fixé pour le départ arriva enfin. Dans la matinée je me rendis à la maison de campagne du vicomte pour rendre compte à Blanche de mes derniers préparatifs et lui demander si elle désirait quelque chose de plus. La pauvre enfant comprenait très bien que j'étais la cause de son exil ; néanmoins elle me remercia simplement pour mes soins fraternels, et m'assura qu'elle était prête à partir.

Pendant toute la conversation, son air rêveur et distrait me troubla étrangement. Ce n'était pas de la froideur, mais une sorte de dualité, si je peux employer ce terme, qui me donnait l'impression d'un esprit étranger se servant de ses organes. Lorsque je lui parlais, elle écoutait, mais c'était une autre voix que la mienne. Dans ses réponses, il y avait une hésitation, une réserve qui m'étonnèrent et me peinèrent au delà de toute expression.

Voulant la soustraire à cette sorte d'égarément, je détachai quelques fleurs du bouquet que j'avais apporté, et j'essayai de les arranger dans ses cheveux, comme je l'avais déjà fait souvent ; mais, pour la première fois, je pense, elle me repoussa et, s'éloignant de moi, comme une biche effrayée, me fit de la main un signe d'adieu, et sortit de la chambre. Je quittai la villa sans l'avoir revue.

Je dois reconnaître que je suis sujet à des impressions diverses dont je ne puis donner une explication satisfaisante aux autres ou à moi-même. Je m'aperçus cette nuit-là même qu'une étrange et occulte influence s'emparait de moi. Impossible de rester calme ; toute société me devint insupportable et ma solitude fut peuplée de visions fatigantes. Vers minuit, las d'errer dans les jardins de ma résidence, sans pouvoir deviner ou analyser mon triste état mental, je me retirai dans ma chambre, et j'essayai de vaincre l'occulte force qui pesait sur moi, en m'occupant de comptes et de détails vulgaires. Tout fut inutile : je ne pus ni lire ni écrire. Je ne réussis pas même à rester assis ; je revins aux jardins de la vieille et autrefois splendide villa que j'habitais. Je me promenai sans but et sans trouver aucun soulagement. Mes serviteurs s'étaient assoupis en m'attendant ; leur présence ne fit qu'augmenter ma souffrance et, je les renvoyai en hâte. Je me décidai alors à forcer, si c'était nécessaire, le sommeil que je désirais, tout en le redoutant. J'étais à moitié déshabillé lorsque l'accès revint avec la même sensation d'une présence invisible autour de moi. Je savais que plus l'esprit est troublé, moins est grande sa lucidité. Pour atteindre un haut degré de spiritualité, le contrôle le plus complet des impulsions, des passions ou des émotions est nécessaire. On m'avait enseigné et j'en avais maintenant la preuve, que les plus hauts grades spirituels exigent une vie chaste et une domination complète sur les passions, les biens sociaux, les désirs.

Il faut être maître de soi pour être maître des autres

et atteindre cet équilibre parfait qui soumet à l'adepte la nature et ses royaumes occultes. Impulsif passionné et impressionnable je ne serais jamais arrivé à cette élévation spirituelle, si je n'avais possédé naturellement ces dons de l'esprit que je n'aurais jamais eu le courage de conquérir. Cependant j'avais fidèlement pratiqué les exercices ordonnés comme épreuves. J'avais acquis une puissance sur moi-même à laquelle peu de jeunes gens de mon âge seraient parvenus, et c'était bien rarement maintenant que la pauvre faible nature humaine triomphait de la volonté de l'adepte.

Dans la circonstance présente, ma défaite mentale était complète, et, comme pour celles qui l'avaient précédée, je devais la payer bien cher !

A la fin, je résolus de ne pas m'épuiser plus longtemps dans cette lutte et je prononçai mentalement ces paroles : « Que les puissances du Mal agissent, je n'y prends plus garde ! »

Je me jetai sur mon lit et m'endormis presque en touchant l'oreiller. Lorsque je m'éveillai, la lune était basse dans le Ciel et les étoiles pâlissaient. Un bruit, dont je ne m'expliquai pas d'abord la nature, attira mon attention. Les yeux demi-clos, je me levai sur mon séant, attendant que le bruit se renouvelât. J'entendis bientôt un soupir de douleur, si plaintif, si déchirant, que je tressaillis. Plusieurs fois, il se répéta. Je ne rêvais pas ; je fus bientôt convaincu, qu'il venait de la terrasse extérieure, et qu'il se rapprochait de plus en plus. Un moment après un léger bruit de pas se mêla aux plaintes et par la porte vitrée laissée

ouverte, j'aperçus la forme de la malheureuse Blanche Dudley ! Ses longs cheveux d'or tombaient sur une robe de soirée déchirée, tachée comme s'il elle avait traversé une route pleine de pierres et de ronces. Un seul coup d'œil me suffit pour reconnaître qu'il n'y avait aucune pensée dans ses yeux fixés dans le vide. Elle était mortellement pâle ; elle marchait comme une somnambule profondément endormie et ses petits pieds évidemment blessés avaient taché de sang ses souliers blancs. Ses mains pendaient le long du corps. Dans son sein, je reconnus les fleurs que je lui avais apportées le jour même. La pauvre enfant n'avait qu'une robe légère pour s'abriter contre l'air froid de la nuit, qui, dans cette saison et à cette heure, est souvent plus piquant dans l'Inde que dans des latitudes plus septentrionales. Blanche traversa la chambre et, s'arrêtant au pied de mon lit, elle poussa un cri et se renversa sur le sol où elle resta immobile comme de la neige fraîchement tombée.

En un instant je me débarrassai des rideaux qui défendent le dormeur contre les insectes dans ces pays tropicaux et je pris dans mes bras le corps de la pauvre enfant en apparence privé de vie. Mais au moment où je me relevais, presque paralysé d'étonnement et de frayeur, la pièce s'éclaira tout à coup, et sept ou huit Brahmines appartenant à une des sociétés occultes dont je faisais partie parurent sur la véranda. Les uns entrèrent et d'autres restèrent au dehors, me regardant sévèrement.

— Au nom du Ciel, m'écriai-je indigné, que voulez-vous, Messieurs ?

— Nous sommes ici pour nous assurer de la vérité de vos accusateurs, Louis de B., répondit un de mes visiteurs, le noble Gouron, à qui j'avais promis d'observer pour un temps l'ascétisme le plus strict en pensée, en parole et en action.

— Comment, répliquais-je, avez-vous donc le droit de pénétrer dans mes appartements privés pendant les heures sacrées du repos ?

J'avais posé sur un divan la malheureuse femme et je me tenais entre elle et les nouveaux venus.

— Louis, dit celui qui avait parlé le premier, nous avons été informés que, par vos enchantements, vous avez attiré cette dame et l'avez amenée ici pour la perdre. Vous connaissez les terribles châtimens que vous méritez pour avoir rompu vos vœux ; mais l'honneur même dû à notre ordre n'est rien en comparaison du devoir que nous, vos pères spirituels, nous remplissons en essayant d'empêcher l'action vile dont vous êtes accusé.

— Qui m'accuse ? demandai-je.

— Un néophyte de notre association, dit le Gouron.

— Ferdinand Perrault, ajouta une voix douce à coté ce moi. Je tournai vivement la tête ; la forme voilée du Byga Chundra ud Deen était devant moi.

Avant qu'il ne me fût possible de l'appeler à mon aide, il glissa jusqu'à un groupe de statues, ornées de roses et de plantes des tropiques, qu'on avait placé au fond de la chambre, et on entendit s'écrier de sa voix douce et perçante : Voici l'enchanteresse ! En même

temps, il tirait à lui, plutôt par sa force de volonté qu'autrement, une femme masquée et voilée qui s'était cachée à cet endroit. Cette personne, malgré sa terreur visible et sa résistance acharnée, fut bientôt au milieu du cercle des Brahmines. Je retirai rapidement le voile et le masque, découvrant, comme j'en étais sûr, les traits pâles et encore orgueilleux d'Hélène Laval !

— Voyez combien vous m'avez mal jugé, Messieurs, m'écriai-je avec emportement. Voici le démon qui a tout fait ! Voici l'enchanterresse dont l'art criminel et sans pitié a conduit ici son amie confiante, celle qui toujours la défendait, son sujet enfin, et qui vous a invités à être les témoins de la honte et du désespoir ! Qui ne comprendrait maintenant tout le complot ? Bien longtemps avant d'avoir en vue ce lâche dessein, Mme Laval s'est souvent vantée de son pouvoir magnétique sur Lady Blanche et, pendant ce qu'elle appelait « d'intéressantes expériences psychologiques », elle a attiré plusieurs fois vers elle son inconsciente et innocente victime, qui se trouvait à d'assez grandes distances. Ces pratiques, faites d'un côté par une personne intéressée à la Science occulte et de l'autre par une pure et aimante jeune fille, ne semblaient pas devoir se terminer par la perte de la paix et de l'honneur de cette dernière, sans parler de la honte et du malheur dont on avait l'intention de m'accabler.

*(A suivre.)*



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

---

## PARTIE INITIATIQUE

*Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.*

---

# L'ÉVANGILE

---

J'aurais bien voulu commencer par le premier évangile, celui de saint Mathieu, afin de pouvoir les parcourir tous selon leur ordre biblique. Mais, hélas ! Celui qui nous dit à tous : « veillez », estime que le temps est court, et ce sera le dernier évangile seulement, celui de saint Jean, qu'il va nous être donné d'exposer, une fois de plus, selon la compréhension intérieure.

Il me serait impossible de transcrire trop souvent ici les paroles du Christ : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, *entende!* », car je suis bien assuré que beaucoup crieront à la confusion, sinon au crime, en lisant ces articles projetés, et un petit nombre seulement trouvera peut-être quelques graines ajoutées aux semences anciennes ou bien quelques-unes des anciennes prêtes à porter fruit en vue de la moisson.

Il nous est dit par saint Paul lui-même, qu'il fut inconsciemment élevé jusqu'au *septième Ciel*, et, en

effet, nos évangiles ne comportent en eux-mêmes que sept sens, dont un apparent, capable de compréhension extérieure première, et six autres plus intérieurs, dont chacun appartient à un de ces sept Cieux, ou appartements du Père, desquels aussi le Christ a parlé.

Ils sont tous supérieurs l'un à l'autre, en parfaite harmonie entre eux et avec l'ensemble des Cieux. Ils ne sont point matériels, puisqu'ils sont pacifiques.

Ils sont compréhensibles, étant paradisiaques. Ceci n'est point à dire qu'il n'y est rien au-dessus des sept Cieux évangéliques, car ils ne sont eux-mêmes que les expressions de quelques-uns des appartements du Père, mystérieux pour nous, que le Fils a révélés lors de sa première venue ; ils ne sont point les appartements du Fils, ni encore moins ceux de l'Esprit.

Le Christ était en lui-même le Dieu Tri-Un, mais Il ne nous révéla que la première personne de sa divinité.

Celui qui nous révélera le Fils sera également inhérent aux trois Principes générateurs, mais sa mission à notre égard, étant plus développée ou rapprochée de notre centre, nous paraîtra, en raison de sa proximité spirituelle, bien plus ample que la précédente : le Christ ayant dit lui-même : « Il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. » (SAINT JEAN, ch. xvi, v. 15.)

Il nous convient à présent d'étudier en nos propres cœurs ces paroles du Sauveur : « Mais, quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? » (SAINT LUC, xvii, 8.)

## ÉVANGILE DE SAINT JEAN

TRADUCTION DE LEMAISTRE DE SACI DE 1759

## CHAPITRE PREMIER.

1. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu ; et le Verbe était Dieu.

2. Il était au commencement avec Dieu.

3. Toutes choses ont été faites par Lui ; et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui.

4. En Lui était la Vie, et la Vie était la Lumière des hommes.

5. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.

6. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.

7. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui.

8. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à celui qui était la lumière.

9. Celui-là était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde.

10. Il était dans le monde, et le monde a été fait par Lui, et le monde ne l'a point connu.

11. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu.

12. Mais il a donné à tous ceux *qui l'ont reçu* le pouvoir d'être faits enfants de Dieu ; à ceux qui croient en son nom.

13. Qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même.

14. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, sa gloire telle que le Fils unique devait la recevoir du Père ;

Il a, dis-je, habité parmi nous, plein de grâce et de vérité.

15. Jean rend témoignage de lui, et il crie, en disant : « Voici celui dont je vous disais : « Celui qui doit venir après moi, m'a été préféré, parce qu'il était avant moi. »

## PREMIÈRE TRADUCTION

1. La vie a toujours *été* (existé).

Son mobile était Dieu.  
Et Dieu c'est la vie.

2. Dieu n'avait pas encore agi.

3. Toutes choses ont été faites par le mobile premier, c'est-à-dire par le terme de la vie.

4. Il fut vitalisé encore et de son Être procéda une ombre vivante,

5. Qui est autour de la maison, mais qui ne peut y pénétrer.

6. Un esprit, ange du Père, vint et s'appela Jean, c'est-à-dire l'ami.

7. Il vint du pays que l'Oint connaissait, afin de dire qu'il connaissait l'Oint au pays de son Père.

8. Il n'était pas provenu du Germe lui-même, mais il vivait dans l'appartement connu du Père et du Fils aussi.

9. Le Fils est le vrai Germe, car Il est le seul Inconnu qui germe en tout être venant à grandir.

## DEUXIÈME TRADUCTION

1. Il était au centre, et le centre fut central, et les deux centres intérieurs s'unirent.

2. Ils avaient été unis avant leur union extérieure volontaire.

3. De leur union jaillit la vie, car elle avait été auparavant en eux-mêmes.

4. En eux était le Centre ; Celui qui souffla dans l'homme.

5. Et le Centre pèse sur la circonférence ; mais la circonférence ne comprend point le Centre.

6. Il y eut un petit germe mûr, qui s'appela le fruit de la femme ; aussi,

7. Il naquit de nouveau sur terre : de la création, parmi la création, afin que le créé crût par ce qui était également à lui aussi.

8. Il n'était pas du Centre, mais il revint afin de témoigner qu'il avait connu le Centre qui venait, à ce moment, de Dieu.

9. Celui-là est le véritable Feu, venant du Centre, qui éclaire tout être qui peine dans les ténèbres créateurs.

10. Son Esprit était dans la création, et tout ce qui vit vit par le Père, et la création ne l'a point vu.

11. Il s'est matérialisé comme eux, et ceux qu'il avait façonnés l'ont répudié de parmi eux.

12. Ceux qui le connurent virent d'où il venait, et il leur permit de le suivre chez son Père Unique.

13. Ce n'est ni à cause de leur partie en l'homme universel, ni à cause de leur chemin personnel, ni d'avantage à cause de leur reproduction extérieure charnelle et permise, mais à cause de ce qui en eux avait reconnu Celui qui est en Lui.

14. Et le Verbe fut rendu Germe humain, afin de prendre l'homme par sa nature ; et il se fit que le créé vit l'Éternel en germe humain. Il vit la vie supérieure, mélangée à la vie inférieure qu'elle éleva et fit monter par Lui jusqu'au Père.

15. Le fruit de la femme s'exclama de Lui, disant : « Je le vis aussi, assis au

10. Le monde avait un centre qu'il avait fait de ses mains, mais l'homme enleva l'Esprit de cet être en le rejetant au loin et perdit son équilibre intérieur.

11. Le Centre revint chez soi, mais l'homme avait brisé tout rapport existant auparavant en son sein.

12. Le Centre vécut parmi les débris et remit un lien de vie aux parcelles, qui se ressouvirent de son Être.

13. A elles aussi, qui ne dépendent point des circonstances temporaires, ni des époques du temps marqué, ni des époques du temps achevé définitif et défini, ni à celles non plus qui se reproduisent d'elles-mêmes et de leur propre accord ; mais à celles qui sont en Dieu, à travers le temps, en dehors d'elles-mêmes aussi bien qu'en dedans intérieurement.

14. Le Centre se répartit en parcelles vivantes et vint au centre du désordre ; et là le désordre s'émut de son avènement, et se sentit de son Harmonie qu'il ne connut point, car elle était céleste comme celle de la Lumière et unique comme celle de l'Esprit.

15. Mais une parcelle, centralisée déjà auparavant, éleva sa voix et posa son

trône du Père lorsqu'il me créa, et son image s'est reflétée parmi nous. Il acheva son œuvre avant que je ne fus et me suivit, étant assis au haut du trône et se reflétant parmi nous. »

empreinte, criant : « Voici Celui duquel vient la Vie éternelle que j'ai connue, car j'ai dit : Il vient après moi, étant Celui qui fut avant moi, et le plus Fort est le plus ancien sans nombres ni dénominations, car l'Éternel Dieu le fit sans aide, ni voir, ni entendre, parce qu'Il était Dieu en Lui-même, et qu'Il était Lui.

Je regrette vivement pour nous tous qu'il me soit absolument impossible de rendre les autres quatre sens des mêmes paroles.

Il est difficile de mettre déjà ces deux premières à exécution.

Si toutefois les lecteurs ne trouvaient point de satisfaction à parcourir ces lignes, je discontinuerai complètement cet essai de traduction en notre langue si peu intelligente, car nous l'avons faite telle, même de ces deux premiers résidus des pays éloignés. Ce n'est point que je ne sois pas moi-même désireux de travailler de mon mieux à la compréhension d'un sujet si vivant ; mais il existe des choses qui doivent être *demandées*, avant d'être recueillies par quelques-uns d'entre nous.

Le temps est-il arrivé que nous en sachions davantage sur nous-mêmes et sur Dieu ?

Nous verrons cela d'après la mesure en laquelle se fera jour la demande du public intéressé à ces questions.

Tous ceux qui, ayant lu ce premier article, désireront la publication de la suite, n'auront qu'à adresser un mot à cet effet à la correspondance du numéro de *l'Initiation* du mois suivant.

ZHORA.





**Nous prévenons nos lecteurs que la rédaction de L'INITIATION est transférée 5, rue de Savoie, Paris (VI<sup>e</sup>), où M. Papus a maintenant son domicile. Nous serons reconnaissants aux revues faisant l'échange de noter cette nouvelle adresse.**

---

---

## **UNE LETTRE DE LAVATER A SALZMANN**

---

*Hégi, le 10 janvier 1775.*

Ah ! si longtemps sans vous répondre, et, cependant, je voulais toujours le faire. Je me suis réfugié à la campagne pour liquider — enfin — une partie de mes dettes épistolaires. Mais il faut que je prenne des mesures. Chacun de mes correspondants devra se contenter de dix pour cent.

Ainsi, seulement, deux mots, mais de cœur à cœur.

Toute prière est exaucée que nous croyons devoir être exaucée. Mais vous ne pouvez pas toujours avoir la foi. Dieu la provoque lorsqu'il veut exaucer. Ce n'est pas par le raisonnement qu'on obtient la foi : écoutez d'un cœur simple les témoignages de Dieu ! les Saints de l'Écriture nous diront les uns après les autres comment, personnellement, il les a approuvés ; comment leurs prières furent exaucées ! Parcourez ensuite votre propre vie ! Que de fois Dieu vous a aidé ! — Et votre foi grandira. Le besoin seul ou la détresse donnent la foi et apprennent à prier. Froid et impassible, on ne peut réellement prier. Priez seulement pour ce dont vous aurez besoin ! Continuez ensuite en allant du plus pressant au plus pressant ! Ne discutez de cela avec personne ! La discussion tue la foi, alors même qu'on a raison. Dieu vous montrera, vous enseignera de plus en plus combien sont vraies les promesses du Christ. J'ai fait à cet égard d'incroyables expériences. — Toute prière plaît à Dieu si vous avez la ferme conviction qu'elle sera exaucée, et votre foi s'accroîtra dans la mesure où vous suivrez les paroles, les enseignements et les préceptes de Jésus.

Demandez avant tout la sagesse. Celle-ci vous apprendra pourquoi vous devez prier. La foi, non plus que l'amour, ne saurait s'imposer, mais il faut l'éveiller, l'entretenir, la réchauffer ! Si Dieu, si l'Amour vous presse de demander la conversion de votre sœur, il est aussi certain que votre prière sera exaucée, qu'il est certain que je vous écris en ce moment.

Dans mes *Aperçus*, j'y parle à plusieurs reprises du règne de Mille Ans. J'ai remarqué depuis que cet ouvrage contenait quelques pensées erronées. Il est, du reste, probable que le Christ viendra sur la terre mille ans avant le jugement dernier, et qu'il habitera Jérusalem avec les enfants de la première résurrection dans une splendeur toute céleste, mais modérée. Je ne puis pas en dire davantage maintenant. Les Saints participeront à ce royaume. Tout ce qui appartient à la Cour du Christ ressuscitera et régnera avec lui : Sa Fiancée ! — Les autres bienheureux de la deuxième résurrection seront ses serviteurs, ses sujets. Ses élus seront ses co-régents et régneront avec lui. Que Dieu vous fasse croître chaque jour dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

---

---

## CONFÉRENCES de l'École hermétique

---

Les conférences de l'École hermétique reprendront dans le courant de novembre.

Tous les auditeurs de l'année dernière recevront une circulaire à domicile leur indiquant le jour des conférences.

Les conférences seront faites au début par Phaney, Sédir et Papus. L'entrée de la salle sera absolument interdite à toute personne non munie d'une carte spéciale délivrée par l'administration de l'École sur paiement du 1<sup>er</sup> trimestre (5 fr.).

Chaque auditeur muni d'une carte aura sa place attitrée et réservée.

Le conférencier et la direction distribueront des cartes d'invitation personnelle pour chaque séance.

Les auditeurs nouveaux peuvent s'inscrire par lettre adressée à M. Papus, 5, rue de Savoie, Paris (6<sup>e</sup>), ou venir personnellement à cette adresse, le mardi, de 2 heures à 5 heures.

\* \* \*

La fête spiritualiste nécessite de tels détails d'organisation qu'elle sera donnée seulement fin novembre.

## Nouvelles expériences en Psychophysologie

On se remue beaucoup en Amérique depuis quelque temps pour répandre des expériences destinées à jeter quelque lumière sur l'étude des relations entre l'esprit et le corps. C'est, entre autres, un professeur, M. A. Macdonald, qui fait parler de lui en ce moment.

La base de ses expériences est la déclaration suivante d'une autorité en matière psychologique : L'idée de mesure est une des idées primordiales de la nouvelle psychologie. Aussi le laboratoire de M. Macdonald est-il un véritable musée d'appareils de mesures psychiques. Il y a par exemple l'algomètre, pour la douleur, l'olfactomètre, le cardiomètre, le sphymographe, le laryngographe, etc. etc.

Voici en résumé en quoi consistent les exercices mentaux :

La faculté d'attention est d'abord développée chez les jeunes enfants par des jeux appropriés; puis on les habitue à enregistrer une grande quantité de conceptions géométriques en leur faisant placer des morceaux de bois dans une boîte percée de trous de différentes formes. On continue par des entraînements qui ont pour but de donner le sentiment exact des distances. Cela fait, la faculté de perception rapide des couleurs est développée à l'aide d'ingénieux appareils électriques.

L'action mentale volontaire est ensuite enseignée et s'applique aux défauts qu'on veut diminuer. Le professeur dit que les cellules cérébrales peuvent être augmentées, en largeur et en nombre par l'exercice.

Par contre, la portion du cerveau où une mauvaise habi-

tude est enregistrée peut diminuer si on la laisse sans exercice.

En tenant active au contraire la partie où sont enregistrées les bonnes habitudes, on l'augmentera continuellement. Voilà qui est singulièrement matérialiste.

G. PHANEG.

---

## La mort du médium russe Sambor

---

Le 18 juin 1902, est mort, dans la ville de Radomysl, près Kiew, le médium russe bien connu, M. S.-F. Sambor.

Il était très aimé dans les milieux spirites russes, où il se faisait remarquer par sa grande persévérance et son amour pour la cause. Il pouvait persister, pendant toute une série de nuits infructueuses, dans l'attente de phénomènes occultes ; sa patience était extraordinaire. La bonne volonté avec laquelle il se soumettait à tout contrôle raisonnable lui gagnait beaucoup d'amis, et cela donnait aux expériences qu'on faisait avec lui une haute valeur scientifique.

Le 23 février 1902, dans une séance tenue à Saint-Pétersbourg, chez M. F.-F. Erfurth, on assista à une série de phénomènes intéressants (tels que des voix directes) et dont voici le principal : Dans un cylindre de fer, préparé tout exprès, on avait mis, avant la séance et devant témoins, un morceau de papier blanc et un crayon, puis on avait soudé le cylindre. Après la séance on y trouva un morceau de ruban, et, sur le papier, une écriture directe.

Dans beaucoup d'autres séances, il sortait souvent du corps du médium une main jaunâtre qui exécutait plusieurs manipulations. Les examens corporels du médium ne découvraient jamais rien de suspect. Souvent, en sa présence, des chaises de Vienne furent suspendues sur les bras des assistants, ceux-ci formant chaîne ; et les expériences des nœuds de Zœlner réussissaient également. Ces phénomènes de passage de la matière à travers la matière

ne peuvent pourtant pas être accueillis d'une façon absolue, ainsi que le prouva récemment, après un minutieux examen des expériences de Sambor, M. Petrovo-Solovovo, l'un des plus profonds investigateurs des phénomènes psychiques.

Sambor était employé aux télégraphes de l'Etat ; il quitta cet emploi en 1894, pour s'adonner complètement aux expériences médiumniques, d'abord à Kiew, ensuite à Saint-Petersbourg.

Le directeur du *Rebus* (de Saint-Petersbourg) M. W.-J. Pribycttkoff, et le directeur du *Dziwa Zycia* (de Varsovie) ont l'intention de recueillir et de publier des documents sur sa médiumnité.

Les grands chefs de l'Institut Général Psychologique de Paris avaient l'intention de faire venir Sambor à Paris, afin de le soumettre à l'examen du « groupe pour l'étude de phénomènes psychiques ». C'est du moins ce que l'on déclara après la mort du médium.

(*Revue des Sciences Psychiques.*)

L'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme* ouvrira ses cours le lundi 3 novembre.

Fondée en 1893, autorisée par l'Etat en 1895 et classée avec les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, l'*Ecole* forme des praticiens dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins, et met la pratique du *Massage magnétique* à la portée des gens du monde. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement — qui permet presque toujours à l'homme d'être le médecin de sa femme, à celle-ci d'être celui de son mari et de ses enfants — doivent se faire inscrire à la direction de l'*Ecole*, 23, rue Saint-Merri, de 1 heure à 4 heures.

## Bibliographie

Tous les ouvrages d'occultisme, y compris *la Doctrine Esotérique à travers les âges, la vie Esotérique de Jésus de Nazareth, le Traité de haschich, la Psycho-*

*logie devant la science, Adhanari, Isis dévoilée, etc.*, tous les ouvrages d'occultisme de ERNEST BOSC sont aujourd'hui à LA LIBRAIRIE CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris (V\*).



## LIBRAIRIE DU PANTHÉON

5, Rue Soufflot, PARIS

LOCATION DE LIVRES concernant l'Hermétisme, l'Occultisme, l'Alchimie, l'Astrologie, la Kabale, le Spiritisme, l'Histoire des Religions, les Traditions, les Sociétés secrètes, etc.

Nous prévenons notre clientèle que pour faciliter l'étude des Sciences occultes, nous avons établi un service de location de livres pour Paris et la Province.

Les œuvres de la plupart des anciens hermétistes sont devenues rares et d'un prix élevé; certains livres d'auteurs récents sont épuisés et leur prix a considérablement augmenté, de sorte qu'il n'est pas permis à tous ceux qui désirent étudier de se procurer les uns et les autres. Il arrive aussi que l'on hésite à acheter un livre nouveau sur la foi du titre.

Notre système de prêt de livres va obvier à ces inconvénients, et nous avons la certitude de rendre ainsi un service appréciable à la cause spiritualiste.

Nous ne cherchons pas là une source de bénéfices; nous nous sommes imposé un lourd sacrifice pour former cette bibliothèque qui, sans être encore complète, comprend un grand nombre de *bons* ouvrages et nous sommes obligés, pour pouvoir acquérir les auteurs anciens qui nous manquent et qui sont nécessaires, de faire payer un prix de location que nous abaisserons au fur et à mesure que nos moyens nous le permettront, jusqu'à le restreindre à ce qui est nécessaire pour l'entretien de la bibliothèque.

De plus, nous ouvrirons, dès que nous le pourrons, une salle de lecture sur place et nous désirons arriver à faire des prêts sans cautionnement aux membres des Frat :: M :::

Nous prions les spiritualistes de nous aider dans notre

œuvre par leur abonnement et les auteurs par l'envoi de leurs livres.

1<sup>re</sup> CATÉGORIE. — *a.* Dépôt, remboursable à l'expiration de l'abonnement, d'une somme de 12 francs.

*b.* Versement du prix de l'abonnement, soit : 1 mois, 2 francs; 6 mois, 8 francs; 1 an, 12 francs.

*c.* Si les livres doivent être expédiés à l'abonné, celui-ci doit joindre à sa demande, afin de les recevoir franco : 0 fr. 35 pour Paris, 0 fr. 70 ou 0 fr. 95 pour la province (0 fr. 70 colis postal en gare et 0 fr. 95 colis postal à domicile. Nous majorons le port de 0 fr. 10 pour la course que nécessite l'expédition).

Cette catégorie donne droit à des ouvrages dont la valeur à chaque expédition ne doit pas excéder 12 francs. On peut conserver les volumes pendant 15 jours.

2<sup>e</sup> CATÉGORIE. — *a.* Dépôt d'une somme égale à la valeur des livres que l'on désire avoir en communication.

*b.* Abonnement : 1 mois, 3 francs; 6 mois, 15 francs; 1 an, 25 francs.

*c.* Prix du port.

La 2<sup>e</sup> catégorie donne droit aux livres de la 1<sup>re</sup> catégorie et aux ouvrages d'un prix élevé variant entre 12 francs et 100 francs. On peut conserver les volumes pendant un mois.

Un catalogue désignant les livres destinés au prêt est envoyé aux abonnés.

*Considérations générales.* — Il est nécessaire, quand on fait sa demande, de désigner un plus grand nombre de livres que ceux auxquels on a droit, afin que si parmi eux il s'en trouve de sortis, on puisse les remplacer par d'autres.

Les livres doivent être rendus dans le même état qu'on les a reçus.

Tout livre conservé au delà du laps de temps réglementaire est considéré comme acquis et facturé à l'abonné.

*Le Gérant : ENCAUSSE.*

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES  
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF  
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

---

Vient de paraître :

SÉDIR

# Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages . . . . . 1 franc.

---

---

PAPUS ET TIDIANEUQ

---

# L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. . . . . 1 franc.

---

---

JOANNY BRICAUD

---

# Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. . . . . 0 fr. 50

# AVIS A NOS LECTEURS

---

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.*

*Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.*

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,  
50, Chaussée d'Antin :*

## LE TABLEAU NATUREL

**Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers**

*Un volume in-8 au prix de 7 francs*

ET

## L'Homme de Désir

*Un volume in-8 au prix de 7 francs.*

*Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.*

---

---

### **Prime aux Lecteurs de l'INITIATION**

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

# L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. U. O. ✱

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



57<sup>me</sup> VOLUME. — 16<sup>me</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE DU N° 2 (Novembre 1902)

### PARTIE EXOTÉRIQUE

- Les mystères d'une feuille de papier* (p. 97 et 98) . . . . . Papus.  
*Conseils à un frère qui ne les a pas demandés* (p. 99 à 105) . . . . . Saint-Lannes.

### PARTIE PHILOSOPHIQUE

- La Clairvoyance* (p. 106 à 121) . . . . . G. Phaneg.  
*La Gnose* (p. 124 à 151) . . . . . D<sup>r</sup> H. Frey.  
*Au Pays des Esprits (suite)* (p. 152 à 177) . . . . . X.

### PARTIE INITIATIQUE

- Madame Guyon* (p. 178 à 182) . . . . . Sédir.  
*Les Évangiles* (p. 183 à 187) . . . . . Zhora.

École supérieure des sciences hermétiques. — Les Cycles astraux.  
— Bibliographie. — Livres reçus. — Revues et Journaux.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé  
5, rue de Savoie, à Paris-VI<sup>e</sup>. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Digitized by Google

Numéro : UN FRANC — Un An : DIX FRANCS

# PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritua-  
liste dont les efforts tendent :

**Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion**, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie**, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse unique* la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument  
puisées.)



## PARTIE EXOTÉRIQUE

---

### **Les Mystères d'une feuille de papier**

---

Nombreuses ont été les discussions et les lettres provoquées par les recherches de M. de Tromelin, et nous nous y attendions bien.

Les chercheurs avancés dans l'étude de l'occulte n'ont pas manqué de signaler à l'auteur les dangers inhérents à toute recherche magique, non seulement physiquement, mais surtout moralement. Mais la plupart de nos lecteurs qui se sont spécialement intéressés à cette question ne l'ont fait qu'au point de vue purement documentaire, le seul qui nous intéresse tous ici. Aussi avons-nous reçu quelques dessins exécutés d'après le procédé de M. de Tromelin, et parmi ces dessins nous avons choisi le plus réussi. (Exécuté par M. et Mme P. F. B.) pour montrer à nos lecteurs ce qui peut sortir d'une feuille quelconque de buvard blanc. Il est, du reste, évident que les dessins produits semblent bien être en rapport avec la mentalité de l'opérateur, ou, pour mieux dire,

que chaque expérimentateur choisit d'instinct, dans la foule des figures, celles qui correspondent le plus à ses goûts esthétiques. La discussion théorique est maintenant ouverte, et nous enregistrons tous les commentaires importants, comme ceux du docteur Rozier précédemment et qui indiquent la plupart des côtés théoriques de cette curieuse question.

PAPUS.







## Consells à un frère qui ne les a pas demandés

*Mihi quæso ignosce cicer.*

---

L'auteur de ces lignes a été fort intéressé par l'article publié par *l'Initiation* de septembre dernier, intitulé « Une découverte intéressante ».

A raison de cet intérêt, qu'il lui soit permis, malgré son incompétence, de présenter à l'auteur et aux lecteurs de cette revue quelques-unes des réflexions que suggère un sujet, très intéressant sans doute, mais moins nouveau que semble le croire l'auteur de la communication.

La découverte consiste tout simplement en une des nombreuses manifestations *primaires* de l'astral sur le plan physique.

Leur fréquence et la crainte de passer pour un songe-cieux, voire pour un esprit faible, sont les seuls motifs du silence gardé jusqu'à ce jour, à l'égard des phénomènes de ce genre, par les personnes non initiées qui en sont les sujets passifs, habituels ou fortuits.

En effet, elles ne peuvent contrôler leur état d'âme, encore moins étudier les lois qui régissent ces phéno-

mènes, ni leur principe, parce qu'elles ignorent les trois modes unitaires de l'être et qu'elles se trouvent sur le seuil d'un monde nouveau, troublant, impénétrable, pensent-elles.

Là n'est pas, semble-t-il, le cas de notre auteur, quoiqu'il ait été *stupéfié*. Il apparaît néanmoins comme un intrépide expérimentateur qui ne craint pas d'aller aussi loin qu'il sera nécessaire, même sans le *bâton symbolique*.

Mais où aller ? dira-t-on. Quel but à atteindre s'est-il proposé ? Quelles sanctions ou plutôt quels résultats pratiques donner à ces expériences ?

Si l'auteur ne s'est pas encore interrogé, qu'il se renseigne auprès du docteur Papus, auprès de Sédir.

Leur érudition, leur savoir lui feront faire connaissance avec les fameux « clous gnostiques » et lui apprendront la destination que leur donnait la psychurgie des premiers temps du christianisme. Il comprendra alors, par exemple, pourquoi nos savants physiiciens modernes peuvent affirmer imperturbablement qu'aucun œil humain ne peut percevoir les rayons ultra-violet et que les chiens seuls les perçoivent. Comme si les organes de nos cinq sens n'étaient pas susceptibles d'être développés par un entraînement rationnel : la vue, par exemple, comme le toucher. O science ! sous quelles affirmations ne t'écrase-t-on pas ?

A l'aide d'un petit cours de physiologie moderne, absolument indispensable pour certains, on lui démontrera l'utilité des *miroirs magiques*, tant calomniés par les imbéciles, si utiles cependant à ceux qui étudient la psychologie profane ou mystique.

Mais ne nous attardons pas aux frivolités du seuil et entrons dans notre sujet, qui est de démontrer encore une fois que... *Nil novi*.

Pour ne pas remonter plus haut, ce qui cependant serait facile, prenons au hasard dans l'histoire deux faits, en apparence dissemblables, mais dans lesquels les initiés trouveront les points de contact nécessaires. Aussi ne parlé-je pas pour eux.

Le Nouveau Testament mentionne, comme chacun sait, que, le cinquantième jour après la résurrection du Christ, les Apôtres s'étant rassemblés pour prier, l'*Esprit universel* descendit sur eux sous forme de « langues de feu ».

Après cette divine illumination, eux qui n'étaient que des natures simples et étrangères à toute science profane, se trouvèrent connaître et parler plusieurs idiomes étrangers, au grand étonnement de leurs divers auditoires, composés non seulement de compatriotes, qui les avaient connus frustes et de condition infime, mais encore de peuples étrangers, ne parlant pas le galiléen et venus pour assister à la dédicace du temple de Jérusalem.

Les uns crièrent à l'imposture, les autres au miracle. Les foules sont avides de prodiges, mais ne comprennent pas toujours qu'il est des phénomènes dont les lois sont connues et d'autres que l'on ne soupçonne même pas.

Le miracle, considéré au sens vague et général que lui donne la multitude toujours simpliste, n'existe pas.

Subjectif, c'est tout simplement un état extrapsy-

chique en avance sur l'ambiance habituelle des facultés mentales du sujet.

Objectif, c'est un concours de circonstances, inconcevable pour l'esprit humain, nécessité, au sens pythagoricien du mot, par la sagesse suprême de l'*Universel*.

L'état actuel des facultés mentales de la plupart d'entre nous se refuse à nous laisser élever la pensée jusqu'aux lois, jusqu'aux rythmes, jusqu'aux nombres primordiaux de ces phénomènes troublants. La mer, à l'heure du flux, offre un spectacle analogue : elle envahit brusquement la plage, mais, comme prise d'un regret, recule l'instant d'après, pour revenir plus tard avec plus de force, plus d'acharnement, sur les falaises que guette son ambition fatale, inconsciente.

C'est la loi du progrès que nous ignorons *in toto*

La science officielle, qui a adopté tant de méthodes, accumulé tant de manuels, pour la culture de telles ou telles facultés, de tel ou tel organe, manque absolument de renseignements pour le développement de la Volonté et de l'Imagination : organes cependant essentiels pour aborder avec quelque chance de réussite l'étude de l'abstrait et du concret, de l'esprit dans ses rapports avec la substance.

Les mœurs sont orientées à l'encontre. Nous en sommes encore au développement du système musculaire. C'est insuffisant.

La cité antique, par les grands et petits mystères, savait dégager des nébuleuses contingences de la conscience individuelle, ces facultés sociales, les conserver, leur donner un maximum de puissance. A quoi sert, dans la cité moderne, une intelligence ency-

clopédique, intégralement informée selon les meilleures méthodes du jour ?

Souvent à faire des *déracinés*, la plupart des sujets, à l'issue même de fortes études, étant incapables de synthétiser, d'objectiver vers un but pratique les connaissances acquises.

« Connais-toi ! » Quels horizons n'éveille pas dans les âmes attentives et recueillies dans un idéal cette maxime de la sagesse antique !

Le deuxième fait fut celui de Julien, que d'ignares sectaires tentèrent de déshonorer, en accolant au nom de ce philosophe de l'école stoïcienne l'épithète d'Apostat, de *Pédiculosus*. Pauvres batraciens de tous les âges, coassez !

L'an 356 de notre ère, les dernières convulsions du polythéisme mourant trouvèrent à Paris, en Julien, un ultime point d'appui.

Les légions qu'il commandait, mécontentes, proclamaient Julien « Auguste ».

Son indécision à ceindre les bandelettes pourpres du pontificat suprême, à couvrir ses épaules du manteau impérial était grande.

Il ne savait à quoi se résoudre, ni quel dieu invoquer. Retiré dans les appartements intimes de son palais des Thermes, loin du tumulte sans cesse grandissant des légions, il prononça les formules magiques occultes, que Maxime d'Éphèse lui avait enseignées, alors qu'il portait encore l'humble manteau du philosophe.

Les rites accomplis, les formules sacrées prononcées, toute l'âme tendue vers l'inéluctable, son esprit communiant avec l'*Universel*, le Génie de l'Empire lui

apparut dans un rayon lumineux et lui promit d'être toujours son guide, jusqu'au terme marqué par le Dieu suprême, s'il acceptait l'Empire.

La vision disparut au bruit des troupes brisant les barrières de sa demeure.

Voilà deux manifestations astrales supérieures, générées pour la consciente identification d'une pensée nécessaire imperturbablement concentrée, l'une sur une idée morale d'ordre très élevé, et l'autre sur une nécessité supérieure d'ordre matériel, mais analogue à la première quant à sa manifestation.

L'ordre universel consiste en la hiérarchie des causes, mais non en celle des effets.

La vision et la claire audience à l'état de veille s'acquiescent. Elles peuvent être naturelles. Ce dernier cas me paraît être celui de M. de Tromelin.

Mais combien long apparaît le chemin qui se présente à lui ! S'il s'y aventure, qu'il ne s'illusionne pas trop sur la valeur de sa précieuse faculté. Elle n'est encore qu'à l'état embryonnaire.

Elle semble être à cet état tout spécial, où la chrysalide s'agite encore vaguement, son cycle évolutionnaire n'ayant pas atteint le terme de son cours ; après quoi, un nouveau et brillant papillon se reposant, indécis, sur les dépouilles qu'il vient de quitter, cherche son rumb vers l'infini.

Qu'il ne la néglige donc pas, sinon elle disparaîtra graduellement et le laissera dans une pénombre intellectuelle qui n'est ni l'aube ni le crépuscule. Et le doute, l'affreux doute, achèvera de recouvrir de sa désespérante poussière cette faculté qui est peut-être l'ins-

trument providentiel. La poudre impalpable du temps a recouvert ainsi les temples initiatiques antiques.

Pourtant peu d'entraînement semble nécessaire. Mais ce peu est indispensable à mettre en valeur ce bon grain semé par le vent du ciel.

Alors il lui sera démontré que les images primaires qu'il signale ne sont qu'ombres chinoises pouvant être éclipsées par d'autres que l'on peut voir dans les nuages, sur le sol, sur le papier, sur les pétales d'une fleur, sur n'importe quel objet, et cela, sans que la connaissance d'aucun art d'agrément ait à intervenir en aucune façon. Il verra qu'une figure poétique de jeune fille peut instantanément être transformée en celle d'une répugnante vieille femme. Donner de l'élégance à la maritorne la plus disgracieuse. Déformer le galbe le plus parfait, plus et mieux que le génial Callot. Mettre sur des lèvres un sourire angélique ou leur donner une expression diabolique.

Enfin plus tard, très tard, peut-être trop tard, il peut lui être donné d'objectiver ses pensées, de rendre tangibles ses idées les plus abstraites, son plus cher idéal.

Alors il comprendra Dieu, sans le voir, car aucun *homme* ne peut le voir sans mourir de nombreuses fois. « Lumière sur le Sentier » dit : « *Tu t'approcheras de la lumière, mais tu ne toucheras jamais la flamme.* » Surtout qu'il se souvienne toujours, toujours, que le « Sésame, ouvre-toi ! » de cet état est *Persévérance, Humilité, Discrétion.*

Vouloir, savoir, oser, se taire. Le Sphinx ! La Croix !

SAINT-LANNES.

18 octobre 1902.



## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

*Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et cha:un d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

---

# LA CLAIRVOYANCE <sup>(1)</sup>

---

*Définitions.* — La clairvoyance peut être définie de bien des façons. Elle peut être regardée comme une faculté du moi supérieur et sera alors en rapport avec le degré de perfection de ce dernier. On l'a aussi définie, dit Leadbeater, Vision Spirituelle; mais, dans l'énorme majorité des cas, rien n'est plus inexact. Pour les spirites, c'est la faculté de voir les « Esprits », faculté qui dépend, dit A. Kardec, de la facilité plus ou moins grande qu'a le fluide du Voyant de se combiner avec celui de l'Esprit. Pour les magnétiseurs, c'est la vue sans le secours des yeux dans un état spécial appelé somnambulisme. Pour les occultistes enfin, c'est la possibilité de percevoir ce qui se trouve hors de la portée de notre vue physique à l'aide de sens spéciaux. Il n'y aura du reste réellement clairvoyance que si, les yeux ouverts, en plein jour, on peut voir une

---

(1) Résumé de la conférence faite par M. G. Phaneg à la Société d'Études psychiques de Nancy, dans sa séance du 12 octobre 1902.

forme de matière fluidique ou astrale, soit dans l'endroit où on se trouve, soit au loin. Dans la vision du présent, du passé ou de l'avenir, la perception se fera à l'aide des mêmes sens développés. Je crois que nous devons nous arrêter à cette définition, c'est la plus synthétique et la plus claire.

*Historique.* — On comprendra facilement que dans un espace de temps aussi limité, il me soit impossible de tenter, même d'une façon très résumée, l'exposé des idées que les peuples anciens, en remontant seulement aux Romains et aux Grecs, se faisaient de la clairvoyance. Je me contenterai de vous rappeler qu'il n'y a peut-être pas un seul auteur ancien qui ne parle de ces facultés. Tous, vous vous rappelez l'énorme importance des sybilles, des pythonisses et des devins. Pas un acte important n'était commencé sans avoir consulté les dieux, — on peut dire que le temple et le voyant résumait toute la civilisation romaine et grecque. Il y avait neuf principales divisions dans les sciences divinatoires. On cite surtout la chiromancie, les songes, la géomancie, l'aéromancie et la pyromancie. Presque toutes ces divinations ont survécu sous d'autres formes.

Je ne vous dirai pas non plus que la clairvoyance n'a jamais cessé d'être pratiquée, consciemment, dans les sociétés occultes et instinctivement chez beaucoup de peuples, principalement les montagnards écossais et dans la Basse-Autriche. J'arrive tout de suite à mon sujet.

*Division de l'univers en trois mondes.* — Pour comprendre quoi que ce soit au pourquoi et au com-

ment de la clairvoyance, il faut de toute nécessité avoir recours à la tradition occulte, qui a du reste pour elle de n'avoir pas varié depuis quarante siècles. C'est la seule qui rende compte des faits observés d'une manière satisfaisante et logique. Cette tradition enseigne que l'univers est divisé en trois parties : le monde divin ou monde des principes, c'est là que tout est créé, décidé ; le monde astral ou monde des lois qui sert d'intermédiaire entre le premier monde et le troisième ou monde physique ou des faits, dans lequel ce qui a été décidé dans le monde divin se réalise définitivement. Retenons donc déjà ce fait très important que *rien* ne pourra exister dans notre monde s'il n'a été *voulu* dans le premier et *réflété* dans le deuxième.

Pour comprendre cela, ayons recours à une comparaison : Un statuaire veut faire une statue. Il en cherche d'abord l'idée. Cette idée est invisible, impalpable, mais elle donne naissance dans le monde astral à une forme réelle que l'artiste perçoit plus ou moins nettement. Il a maintenant devant lui la matière sur laquelle il s'agit d'agir. Mais est-ce que l'idée immatérielle pourra agir sur cette matière ? Non n'est-ce pas ; un intermédiaire est nécessaire, et les mains de l'artiste vont servir à réaliser, à matérialiser son idée. Vous avez déjà compris que les bras, l'intermédiaire, représentent l'astral, l'idée, le monde divin, et la matière, le monde physique. Il existe une analogie encore plus grande dans cet exemple. Si le statuaire a fait un moule de sa statue, on pourra reproduire autant de statues qu'on voudra. Il en est de même de l'idée vivante dans le plan astral. Elle pourra, en influen-

çant des cerveaux en harmonie avec elle, se réaliser des milliers de fois ; c'est, entre parenthèses, ce qui explique qu'une invention est presque toujours trouvée sur plusieurs points du globe à la fois. Retenons donc ceci : tout ce qui est visible est la manifestation, le reflet de quelque chose d'invisible. Notre monde physique tout entier n'est que l'envers du monde astral.

Ce « plan astral » présente une caractéristique très importante à retenir, c'est que le temps et l'espace n'y existent pas, du moins comme nous en avons notion sur cette terre. Je reviendrai sur cette donnée quand je parlerai de la clairvoyance dans le Temps et dans l'Espace.

Dans ce plan astral, outre les moules des choses physiques, on peut voir beaucoup d'Êtres dont l'étude demanderait plusieurs conférences. Contentons-nous de dire qu'ils se divisent en artificiels ou créés par la pensée de l'homme, et réels ou ayant la vie par eux-mêmes. Disons aussi que dans ce plan la matière existe comme dans le monde physique à l'état solide, liquide, gazeux, radiant et éthérique — c'est-à-dire qu'elle se raréfie de plus en plus.

Quand je vous aurai dit qu'un plan n'est pas un lieu, mais un état d'être, je vous aurai donné une idée rapide de ce qu'il faut absolument connaître pour l'étude de la clairvoyance.

*Constitution de l'homme.* — Tout est harmonieux dans la nature, et cette grande loi du Ternaire doit être vraie dans l'homme, comme dans l'univers ; c'est ce qui a lieu en effet. L'homme est un esprit à qui on

a donné différents corps pour agir dans différents états ; c'est, si vous voulez, un ouvrier auquel on a confié différents outils pour ses travaux. Il a donc un corps physique tant qu'il agit sur notre terre, un corps astral tant qu'il est à l'état astral, et un corps spirituel lorsqu'il est appelé dans le plan divin. Ce corps spirituel est composé, molécule par molécule, par nos bonnes actions.

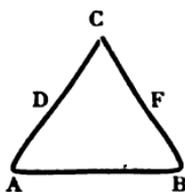
Pour la clairvoyance c'est le double, l'organisme astral, le corps fluidique qu'il va nous falloir étudier, car la clairvoyance a lieu à l'aide des sens de ce corps. Le corps physique a en effet été admirablement étudié par la science moderne, et le corps glorieux par la mystique. Nous n'avons donc pas à nous en occuper ici.

Le double joue le même rôle dans l'homme que le plan astral dans la nature. Il unit l'esprit au corps grossier. Je ne remonterai pas à l'origine du double dans l'incarnation. Je dirai seulement que l'esprit possède en lui un pouvoir, une faculté qui lui permet de se créer un nouveau corps astral à chaque incarnation. Le corps fluidique a une double action : en haut, il est au service de l'esprit par le système nerveux conscient ; par le bas, il devient le maître et, à l'aide du système nerveux inconscient, il fait marcher la vie organique. On conçoit bien que l'âme n'a rien à voir, par exemple, au fonctionnement de l'intestin ! Le corps fluidique est donc indispensable à l'esprit, pour qu'il puisse agir sur son corps physique et, par lui, sur le monde extérieur. Il peut aussi, dans certaines conditions, rayonner autour de l'individu et même sortir complètement du corps grossier.

Ce corps astral a des sens reproduisant exactement les sens physiques ; seulement ils sont tous synthétisés en un sens unique, et les perceptions se font dans toute son étendue. C'est comme le sens du toucher pour le corps physique. La perfection de la clairvoyance dépendra donc du plus ou moins de sensibilité des sens astraux et de la façon plus ou moins nette dont ses sensations seront transmises à la conscience physique.

Nous avons maintenant une idée suffisante de ce qu'est le plan astral et des moyens de perception du corps fluïdique. Il va nous être bien plus facile de comprendre la clairvoyance. Nous allons examiner cette dernière chez les spirites, les magnétiseurs et les occultistes. Nous diviserons la clairvoyance en clairvoyance dans le *temps* et clairvoyance dans l'*espace*.

*Clairvoyance dans le temps, le passé et l'avenir.* — C'est dans cette partie de notre étude que nous devons nous rappeler que le plan physique seul est soumis aux lois de l'espace et du temps. Nous éprouvons tous une grande difficulté à comprendre une création qui n'est pas soumise à ces lois ; essayons cependant de



nous en faire une idée. Nous avons pour nous guider ce fait que, pour la pensée, le temps et l'espace n'existent pas. En effet, il nous est facile de nous transpor-

ter en pensée à Rome, à Carthage et de nous voir en même temps dans des régions qui nous sont familières de nos jours. Le même fait se présente dans les rêves, d'une façon encore plus frappante. Tout le monde sait, en effet, que, pendant un temps inappréciable, on peut rêver toute une vie d'aventures.

Pour mieux fixer nos idées sur ce point, représentons-nous le plan physique par un triangle. Tout ce qui est compris dans la surface est soumis au temps, à l'espace. Pour aller du point A au point B, il faut du *temps* et il faut traverser l'*espace* A B; mais, lorsque nous arrivons au point C, nous nous trouvons en présence d'un point sans dimension : au-delà c'est l'*astral*.

Retenons aussi que chaque pensée forte crée une forme en matière subtile, que chaque objet qui fut jamais créé physiquement a son *double* astral, que chaque geste, chaque événement se trouve enregistré dans la lumière secrète, et nous comprendrons comment nos sens hyperphysiques entraînés pourront y lire le présent, le passé et l'avenir, qui ne sont *en réalité* qu'un éternel présent.

La clairvoyance dans le temps a un intérêt énorme si le voyant est parfait. Car il pourra lire à son gré les archives secrètes de l'humanité, puisque tout y est gravé. C'est ainsi qu'un voyant de génie, Fabre d'Olivet, a pu reconstituer la préhistoire et donner sur les races humaines des détails d'un intérêt qui n'a pas été égalé. Mais, pour arriver à ce degré, il faut savoir lire dans l'*Astral* supérieur, car les couches inférieures sont troublées et sans cesse agitées. A mesure

qu'on s'élève, les reflets sont de plus en plus nets.

La méthode la plus facile pour obtenir la clairvoyance dans le temps est de prendre un objet ancien et d'essayer de percevoir quelque image. C'est la psychométrie, dont je vous parlerai tout à l'heure spécialement. On peut aussi y arriver par des entraînements spéciaux appartenant à la magie et que je n'ai pas à décrire ici. Le meilleur moyen est de nous en remettre à nos guides, qui savent mieux que nous ce qui nous est réellement utile et qui pourront nous faire étudier, sous leur protection, telle ou telle partie de la Nature invisible avec beaucoup moins de chance d'erreur.

*Clairvoyance dans l'espace.* — On a appelé clairvoyance dans l'espace, la possibilité de voir un événement se passant au loin, en dehors de notre vue ordinaire. Les auteurs peu au courant des théories traditionnelles que j'ai essayé de vous faire comprendre ont donné bien des explications de cette clairvoyance. La théorie des ondes et des radiations émanées du corps perçu est bien connue, mais elle ne donne pas une raison suffisante des choses. Le dédoublement du voyant, le transport de la conscience dans le corps astral est déjà une meilleure explication, mais on a négligé d'insister sur ce fait que le double d'un voyant qui perçoit, par exemple, une scène se passant en Chine n'a pas besoin de se transporter dans ce pays. Car, en vérité, *l'astral de la Chine est ici*, puisqu'il n'y a pas de *distance* dans le plan où le voyant se trouve. Je sais que ces conceptions sont assez abstraites ; qu'on se rappelle seulement que souvent, en rêve, on est à

plusieurs *endroits* à la fois. Ce sera une aide pour saisir l'idée de l'Astral.

Pour voir dans l'espace, comme dans le temps, des entraînements longs et difficiles sont nécessaires. La matière nous écrase de tout son poids et il est dur à soulever.

Lorsqu'on s'est soumis aux différents entraînements magiques, on peut aisément, en pensant fortement à un endroit quelconque, en évoquer l'astral. Dès lors, il sera facile de voir et même d'entendre ce qui s'y passe. Pour faciliter la chose, prenez un miroir quelconque, cela vous servira de base. Je parlerai, du reste, des miroirs plus loin.

Si vous êtes assez entraîné, un bon moyen consiste à se représenter fortement son propre corps et à l'envoyer par la pensée dans l'endroit où on veut voir, c'est aussi extrêmement difficile. Retenons également qu'il y a toujours un état vibratoire sympathique entre ce qu'on voit et les organes astraux qui perçoivent. Tout ce que je viens de dire s'applique à l'être qui veut développer en lui les sens occultes et voir par lui-même; mais, si on recule devant ce long travail, on peut se servir d'un sujet et étudier ainsi l'Astral à ses différents degrés.

*La clairvoyance magnétique.* — Parmi les moyens d'obtenir la clairvoyance, un des plus puissants est la production d'un état spécial connu sous le nom de somnambulisme. Dans cet état, une personne qui n'a jamais eu aucune vision pourra être extrêmement clairvoyante, par une raison que tous vous comprendrez facilement. En effet, la magnétisation, en accumu-

lant du fluide nerveux au plexus solaire qui le projette dans le cerveau, relâche momentanément les liens entre l'esprit et le corps physique et met le corps astral en liberté. Les organes astraux peuvent alors, avec facilité, entrer en action dans leur propre plan et s'y développer par l'exercice. La difficulté est dans le transport des sensations au cerveau physique, pour que le sujet puisse parler. Dans l'extase réelle, le sujet n'est plus en communication avec le magnétiseur, car le relâchement des liens est plus profond que dans le somnambulisme.

J'espère que cette théorie vous fera bien comprendre la raison du peu de fixité de la lucidité somnambulique et aussi toutes les précautions indispensables dans le maniement d'une somnambule. C'est surtout dans l'extase que sa vie est exposée à chaque instant. Plus son état sera profond, plus elle courra de danger.

La théorie occulte rend compte également d'une façon satisfaisante de la vision à travers la matière non transparente, et, la distance n'existant pas pour le voyant en astral, on comprendra comment il est indifférent de lire une lettre dans une boîte placée près du sujet ou située à 100 kilomètres de là. La vue par la nuque ou l'estomac, qui intriguait tant les premiers magnétiseurs, s'explique aussi facilement, si vous vous rappelez ce que je vous ai dit au sujet du corps astral (Perception des vibrations sur toute l'étendue du corps).

*La clairvoyance spirite.* — Il y a peu de chose à dire sur ce sujet. Le médium voyant parfait sera un

sensitif entraîné à percevoir, consciemment ou non, l'astral à travers les sens physiques. A. Kardec insistait avec raison sur l'étude du périsprit ou corps astral, disant que les faits de clairvoyance en dépendent. Le corps dont est revêtu un Esprit n'est perceptible à l'homme ordinaire que lorsqu'il a été matérialisé, c'est-à-dire lorsque la substance dont il se compose a passé de l'état astral à un état physique plus ou moins solide. Il n'y a réellement clairvoyance que lorsqu'un médium perçoit un esprit alors que personne ne le voit et qu'il est resté à l'état astral. Un bon médium voyant, qui voit les Esprits aller et venir, est donc un instrument réellement appréciable pour l'étude des plans invisibles.

*La clairvoyance par les miroirs.* — J'ai fait ressortir de mon mieux jusqu'ici la logique des enseignements traditionnels en ce qui concerne la clairvoyance. Je vais encore appuyer sur ces théories indispensables à bien connaître et parler d'un des procédés destinés en magie à faciliter la vision. J'ai nommé les miroirs magiques.

La clairvoyance n'est, en réalité, qu'une extension naturelle et progressive de nos possibilités réceptrices. Si nous avons devant nous un bloc de glace, nous le percevrons facilement, même quand il traversera l'état liquide et l'état gazeux, mais ensuite nous ne verrons plus rien. Cependant on peut aller plus loin, et les expériences de Reichenbach ont prouvé qu'un assez grand nombre de personnes, au bout d'un séjour de deux heures dans la complète obscurité, sont capables de voir la matière à l'état éthérique. Si, à ce

moment, en fermant les yeux, on continue à voir plus ou moins nettement l'objet, fleur, aimant ou animal que l'on étudie, c'est la vie astrale à ses débuts. Il ne s'agit plus ensuite que de la perfectionner.

La conséquence de ce qui précède est que la première condition pour percevoir l'invisible, c'est de s'abstraire du visible. Nos sens physiques devront être assouplis le plus possible, surtout dans les commencements, et c'est alors que nos sens astraux entreront en activité et deviendront de plus en plus sensibles à des vibrations de plus en plus élevées du plan invisible.

Un des instruments les plus usités pour la pratique de la clairvoyance, c'est le miroir magique. Je vais essayer de vous en indiquer maintenant la théorie et un peu la pratique. Pour comprendre ce qui va se passer lorsque l'étudiant, à la lueur d'une petite lampe, fixera ses regards sur un miroir magique, il est nécessaire de dire encore quelques mots sur le corps astral. Cet organisme invisible est excessivement compliqué, est composé de beaucoup d'êtres, de forces, si vous aimez mieux. A la vision psychique correspond un de ces centres situés entre les deux sourcils. Plus ce centre sera vitalisé, plus la vision sera parfaite.

Un des exercices nécessaires pour se préparer à la clairvoyance sera donc de vitaliser cette partie du corps en y envoyant de la force nerveuse par la respiration. A l'aide d'une deuxième opération, on devra concentrer dans un point de l'espace une partie de la lumière astrale, car nos sens hyperphysiques,

surtout au début, se perdraient dans ce milieu sans cesse en mouvement, s'ils n'étaient pas mis en communication avec un point relativement fixé. En troisième lieu, il faudra soutirer de vos yeux toute la lumière physique enregistrée. Eh bien ! le miroir magique, quel qu'il soit, réalise ces trois conditions indispensables. Je dois néanmoins ajouter que les miroirs concaves sont les meilleurs.

La théorie est donc celle-ci : d'une part, les miroirs soutirent de notre œil la lumière physique qu'il contenait et, d'autre part, ils concentrent à leur foyer une partie d'astral à étudier. En y joignant un entraînement respiratoire destiné à vitaliser le centre psychique dont j'ai parlé plus haut, on aura une idée complète sur ce sujet. Le miroir est donc un instrument de culture de nos sens astraux, un condenseur de la lumière astrale, et met le chercheur sincère et *prudent* à même d'étudier l'invisible, autant que cela lui est personnellement possible. On peut classer les miroirs à l'aide de la théorie des tempéraments et des correspondances planétaires. D'une façon générale, les miroirs noirs sont saturniens ; les miroirs de verre, lunaires ; les sphères métalliques, solaires.

Il y a des miroirs magiques proprement dits et des miroirs magnétiques. Les premiers nécessitent une évocation, un appel à des êtres invisibles ; les seconds sont simplement magnétisés.

Il n'y a pas à se le dissimuler, et je dois le dire ici, la pratique du miroir, lorsqu'il y a évocation, est une pratique magique, une des moins dangereuses, c'est vrai, mais présentant néanmoins tous les incon-

vénients de l'action personnelle et volontaire. Les seuls miroirs qu'on puisse expérimenter sans danger sont les miroirs magnétiques. Avec eux, la méditation et une magnétisation journalière suffiront.

Résumons-nous. L'étudiant possède dans le miroir un moyen puissant de développer la sensibilité de ses sens astraux. Cependant, une extrême prudence est nécessaire. Ne peut-on voir l'astral et pratiquer la clairvoyance sans danger ? Il existe pour cela un moyen que j'ai réservé pour la fin de cette causerie et dont je vais parler maintenant d'une façon très résumée.

*La psychométrie.* — Un Américain du nom de Denton, ayant remarqué que les somnambules se servaient d'un objet pour se mettre en communication avec une personne et qu'elles pouvaient alors en décrire le caractère, se demanda, il y a plusieurs années, si les mêmes expériences ne pourraient se faire à l'état de veille. Il essaya avec sa femme et son fils d'abord ; ensuite avec d'autres sensitifs et fut très surpris de voir qu'ils pouvaient non seulement lui décrire le caractère d'une personne avec un gant, mais encore décrire une grande partie de ce qu'un objet avait pu voir. Avec un morceau de cuivre des mines situées au fond du lac Ontario, ses trois sujets lui décrivirent, l'un après l'autre, une chasse au bison par les hommes rouges aux longs cheveux ; une pierre de Pompéï reconstitua pour son jeune fils la civilisation romaine ; des substances soigneusement enveloppées, sucre, sel, poivre, métaux, étaient reconnues par les sensitifs, et le nom seul d'une personne, écrit sur un peu de pa-

pier, leur permettait d'en décrire le caractère. Pendant de longues années. Denton fit des recherches multiples, dont il publia les résultats sous le nom de *Soul of Things*, l'âme des choses.

La psychométrie s'est répandue rapidement en Amérique, en Angleterre et un peu en France. Sa principale qualité est de ne demander aucun entraînement magique et de permettre à la raison de se manifester pendant que les centres astraux entrent en action. C'est en somme une partie de la clairvoyance dont l'étude ne présente aucun danger.

J'ai été à même de travailler de très près cette branche de la clairvoyance, et voici les développements que prend en général la faculté par l'exercice.

D'abord, les sensations seront très confuses, les images passeront rapidement devant le regard interne, et on ne pourra les fixer, puis peu à peu elles se préciseront ; on apprendra à les arrêter à volonté. Les scènes perçues seront de plus en plus nettes et mieux éclairées, et on sera alors capable, avec un objet trouvé, par exemple, dans les ruines de Babylone, de décrire des costumes, des traits de mœurs, des maisons et des temples inconnus totalement au voyant.

Les vibrations lumineuses s'enregistrent dans les objets par couches concentriques. Ainsi, un morceau d'un temple grec donnera d'abord au sensitif des images de l'époque présente ; puis il remontera peu à peu jusqu'à l'époque où le temple a été construit. Cela est du reste logique.

Lorsque cette perception est devenue facile par l'exercice, on arrive à percevoir, non plus les clichés

des choses, mais ce que l'occultisme a appelé images astrales, atmosphère fluïdique des êtres, et par conséquent le caractère devient visible, c'est déjà un plan plus élevé. La langue universelle du symbole se spécialise pour chaque voyant et il devra se faire une sorte de dictionnaire. Il arrivera bientôt à s'y reconnaître. On peut seulement dire qu'un signesymbolique paraît en général seul. Ainsi, une épée vue au-dessus d'une personne quelconque, voudra dire danger ; si au contraire on voit une épée au milieu d'une panoplie dans une chambre, cela voudra dire seulement que la personne habite un endroit où il y a une panoplie. Un autre phénomène apparaît aussi ; c'est la clairaudience, sa genèse est la même que celle de la clairvoyance. C'est toujours une vibration perçue par l'astral sous forme de son au lieu que ce soit sous forme de vision, et portée ensuite jusqu'au cerveau physique. Le sensitif est alors capable de répondre à une question posée sous enveloppe cachetée, sans du reste avoir conscience de ce qu'on a demandé. Pour savoir ce qui donne la réponse, c'est très difficile, on peut dire que c'est l'*ego*, le moi supérieur qui dicte une phrase ; on peut aussi admettre que c'est un être quelconque des plans invisibles. Pour cette raison on devra être extrêmement prudent et n'admettre la réponse du psychomètre qu'après l'avoir soumise à un examen sérieux.

G. PHANEG.

*(Bulletin de la Société d'Études psychiques de Nancy.)*

## SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE NANCY

*Séance du 12 octobre 1902.*

Présidence de M. A. Thomas.

M. Thomas exprime les regrets de M. le docteur Haas empêché d'assister à la séance, puis il donne la nomenclature des ouvrages reçus pour la bibliothèque.

M. Thomas présente le conférencier M. Phaneg, psychromètre distingué, bien connu pour ses travaux sur la clairvoyance psychométrique, auquel il donne la parole pour la conférence résumée plus haut.

Après sa conférence, qui a eu un grand et légitime succès auprès de la nombreuse assistance, M. Phaneg a appuyé la méthode qu'il venait d'exposer d'expériences qui ont démontré qu'elle repose sur des faits réels et qu'il est possible de répéter expérimentalement. La psychométrie est donc établie sur une base scientifique.

Nous citerons quelques expériences seulement. Disons que douze fois sur quinze (1) elles ont été reconnues exactes, ce qui est un résultat très remarquable, étant donné les conditions défectueuses au milieu desquelles elles ont été réalisées.

M. Phaneg a prié les assistants de lui soumettre quelques objets : — Une montre placée au front du psychromètre a provoqué la vision de malades dans une salle d'hôpital, puis une salle d'opérations chirurgicales (cette montre appartient à un interne de l'hôpital civil, M. S.). — Une autre montre lui a fait décrire un violent incendie, beaucoup de victimes atrocement brûlées (cette montre avait été au sinistre du bazar de la Charité, Mme C.). — Une bague lui fait voir une dame donnant ses soins à des blessés installés dans une sorte de grand vestibule (elle était portée par une dame lorsqu'elle soignait des blessés en 1870, Mme B.). — Une montre donne l'indication

---

(1) Après la séance et les jours suivants, plusieurs personnes nous ont déclaré que sur le moment elles ne s'étaient pas souvenues de faits vus et qu'après réflexion ou enquête elles en reconnaissaient l'exactitude.

d'une personne très sensitive, cette personne a voyagé sur mer et y a fait des expériences de magnétisme, elle souffre dans la poitrine (exact, M. V.). — Avec une bague, Phaneg voit un pays montagneux, un lac, une promenade en barque, une fillette de 8 à 9 ans, cheveux flottants qui, à la suite de cette promenade, a eu une maladie (exact, Mme N.). — Une montre indique que la personne a une vive préoccupation, une grande contrariété occasionnée par des chevaux (exact, Mlle W.), etc.

De chaleureux applaudissements ont accompagné et terminé cette intéressante et instructive conférence.

\*  
\* \*

Les personnes qui s'intéressent à la clairvoyance liront avec intérêt l'excellente *Méthode de clairvoyance psychométrique*, par Phaneg (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques). Nous l'avons analysée dans le n° 3 du Bulletin.



# LA GNOSE

## Ses rapports avec les cultes des mystères et le christianisme

---

En parlant de gnose il faut avant tout être conscient qu'il ne s'agit pas d'un système uniforme de doctrines, mais que ce nom renferme une quantité d'idées qui, quoique analogues au fond, sont tellement divergentes qu'il est même difficile d'établir une idée centrale de tout le système. Il faut également se garder de voir dans la gnose un produit spécifiquement chrétien ; ses fils conduisent, au contraire, bien loin en arrière dans l'antiquité jusqu'aux cultes des mystères égyptiens, babyloniens, persans et helléniques. Dans son culte aussi elle réunit les éléments les plus hétérogènes depuis l'askèse la plus stricte jusqu'au libertinage le plus extravagant.

Sa provenance de ces sources n'est pas difficile à démontrer, car nous trouvons la gnose toute pénétrée d'idées religieuses orientales et helléniques. Lorsque le christianisme arriva, les éléments de la gnose existaient depuis longtemps. Suivant le courant synchré-

tiste du temps, la gnose s'empara de la nouvelle religion, qui, par les miracles des apôtres et par la fermeté héroïque des martyrs, attira les yeux du monde entier d'alors.

Ce qui caractérise la gnose avant tout, ce sont les trois mots : astrologie, démonologie, magie, choses étrangères au christianisme. La forme du culte de la gnose diffère également de celle du christianisme : comme mystériorophie elle a ses initiations.

Les problèmes que la gnose veut résoudre sont ces antiques et éternelles questions de l'esprit humain qui furent dans tous les temps l'objet de révélations religieuses et de spéculations philosophiques : le rapport de Dieu, l'homme et le monde ; la transition de l'infini au fini, du spirituel au matériel, de l'unité à la pluralité ; la provenance du mal et de l'imparfait en nous et hors de nous ; la rémission des péchés et, finalement, le retour dans la sphère divine.

Pour ces problèmes nous ne trouvons point de solution propre dans la gnose, mais, comme déjà mentionné, un mélange éclectique-synchrétique d'idées orientales, juives, pythagoréiques, platoniques et néoplatoniques.

Les relations avec l'astrologie et la magie ressortent du témoignage concordant des Pères de l'Église. Ainsi il est connu qu'Irénée fait dériver les gnostiques de Simon Magus : « Simon le Samaritain duquel proviennent toutes les hérésies (1). » Et en parlant des di-

---

(1) *Simon autem Samaritanus ex quo universæ hæreses substiterunt.* (I, 16, 2.) D'après Pr. Clem. hom. 2, 24, Simon est disciple du Samaritain Doréthéor, qui transmettait déjà une gnose secrète. (Comp. Orig. in *Joh.*, XIII, 27.)

verses sectes, avant tout des Simonien même, chez Ménandre, Basilides, les Carpocratien, il le relève encore exprès, tout spécialement encore chez Markus, qui est apostrophé par le presbyte divin (δεῖος πρεσβυτης) versé dans l'astrologie et les arts magiques (1). Tertullien aussi déclare que les rapports des hérétiques avec des magiciens courant le monde, des astrologues et des philosophes qui s'étaient adonnés à toute sorte de science curieuse, étaient bien connus (2). Celsus va jusqu'à prétendre que la magie était l'essence de la sagesse gnostique (3). Hippolyte de même (*Philosoph. I, poem.*) : « Leurs vues prennent leur origine dans la sagesse des Hellènes, dans des dogmes philosophiques, dans des mystères pris au hasard et dans des astrologues vagabondants (4). » De plus la gnose promet à ses disciples expressément des arts magiques comme il est dit dans la *Pistis Sophia*, 277, 279, 281.

Et que, par exemple, les noms des archontes soient empruntés à l'ancienne magie, c'est ce que nous n'apprenons pas seulement par le témoignage d'un connaisseur de la gnose aussi compétent qu'Origène (*Contra Cels.*, VI, 32, t. XV), mais par les papyrus

(1) Αστρολογικῆς ἐμπείρου καὶ μαγικῆς τεχνῆς.

(2) Notata sunt etiam commercia hæreticorum cum magis quam pluribus cumcirculatoribus, cum astrologis, cum philosophis curiositati scilicet deditis. (*Præscr.*, 45.)

(3) Ὑπισχοῦνται... μαγικὴν τινα γοητείαν καὶ τοῦτ' ἐστὶν αὐτοῖς τὸ τῆς σοφίας κεφάλαιον. (*Orig. c. Celse*, VI, 38.)

(4) Voir aussi : *Philosoph.*, IX, 3, IV : Οὗτοι καὶ μαθηματικοὶ καὶ ἀστρολογικοὶ καὶ μαγικοὶ προσηκουσὶν ὡς ἀληθεῖσι καὶ τοῦτοις χρωμενοὶ πράσσουσι τοὺς ἀφρονάς.

magiques publiés par Wessely (Deukschr. d. Kaiserl. Acad. d. Wissensch., Vienne, 1888, *Phil. hist. Kl.*, vol. XXXVI ; p. 74, 1195). A la magie sont aussi empruntés l'Abrahas des Basilidiens et le nom fameux de «Lao» (Γαω) des Valentiniens (*Tertull. adv. Val.*, 14 ; Code magique de Leyde W. 123 ; 113, suiv. *Pist. Soph.*, IV).

Lorsque nous continuons à nous informer du rapport de la gnose avec l'astrologie nous voyons qu'en général les sept archontes correspondent aux sept planètes : ils sont par conséquent des génies planétaires. De Ialdabaoth il est dit expressément *φασι δε τῷ λεοντροει δει ἀρχοντι συμπαθειν αστρον τον φαινωντα*. Il correspond donc à Saturne. Par les épithètes de *νυκτιφανης* (luisant la nuit) et de *δεσποτα θανάτου* (Seigneur de la mort) Ialdabaoth est identifié à la lune. Ainsi chez les Mandéens le nom de l'ange de la mort « Sauriel » est employé aussi comme surnom de la lune : « Sîn est à la fois le nom de Siva, lune, et de Sauriel ». De même *אדנא* (Adonaï) est employé aussi comme nom complémentaire pour le soleil. Voir Baudissin : *Studien zur. semit. Religionsgeschichte*, p. 240, suiv.

Ainsi les sept planètes correspondent aux sept archontes, et comme tels ils gouvernent le monde. Être délivré d'eux signifie en même temps l'émancipation des puissances planétaires du sort. Aussi longtemps que l'homme est sans gnose, il se trouve sous le pouvoir des puissances cosmiques « *ἐν τῷ της εἰμαρμένης και αναγκης δέσμῳ* ».

Chez les Pérates aussi, l'idée de la délivrance des puissances planétaires ressort clairement, mais la

simple connaissance de l'origine divine suffit chez eux pour être délivré du pouvoir du monde.

Chez Justin se trouvent à la place des sept archontes les douze mauvais anges de l'Éden, qu'on identifie avec les douze signes du zodiaque et qui gouvernent le monde comme tels (1).

Épiphane nous rapporte dans son traité des gnostiques (Γνωστικοί) de pareilles idées, et son témoignage est d'autant plus compétent que lui-même appartient pendant un certain temps à la secte gnostique des Phibionites.

Mais plus clairement encore l'astrologie ressort dans la *Pistis Sophia* et dans les deux livres Jeû (2).

Les hommes sont soumis aux archontes des sphères (σφαίρα) et du destin (ειμαρμένη)<sup>1</sup>, dont le gouvernement désastreux ne dirige pas seulement leur sort extérieur, mais les force encore de pécher, afin de les punir ensuite impitoyablement. Par son ascension Jésus a brisé cette puissance sur les vivants, en tournant la

(1) I, V, 2, 16 : και ἔλθειν εἰς τὴν ἔρημον τουτ' ἐστὶν ἐξω γενέσεως γενεσθαι, ὅπον εἰσιν ὁμον παντες οἰθεου τῆς ἀπολειας και θεος της σωτηριας εἰσι δε φυσιν οἱ θεοι της ἀπωλειας οἱ αστερες, οἱ της μεταβολη της γενεσεως επιφερωντες τοις γινομενοις τὴν αναγκην.

V, 4, 26, σατροπι κῆν τινα εχοντες και του κοσμου εξουσιαν.

(2) *Pistis Sophia*, édition Petermann, 1850. Berlin, p. 350 : « ἀμήν, dico vobis : in rebus omnibus quæ destinatae sunt unicuique per εἰμαρμένην εἴτε αγαθον quodvis εἴτε peccatum quodvis ἀπαξ απλας in rebus omnibus quæ destinatae eis sunt. »

P. 336 : « αρχοντες εἰμαρμενης ἰστι αναγκη και ζουσιν homines usque dum commiserint peccatum ». (Les archontes de la destinée forcent les hommes jusqu'à ce qu'ils aient commis le péché.)

sphère (σφαιρα) et le destin (ειμαρμένη) pour six mois de l'année à droite et pour six mois à gauche, par quoi aussi toute astrologie et magie des archontes (μαγία ἀρχόντων) est confondue.

Dans le livre IV de la *Pistis Sophia* on voit encore plus clairement que les astres sont les puissances dirigeantes du monde. Par ses douze maisons (οἴκοι): bélier, taureau, etc., la sphère (σφαιρα) est explicitement désignée comme Zodiaque (P. S. 366, suiv.); ses 360 archontes correspondent aux 360 degrés célestes, les cinq grands archontes qui les président sont les cinq planètes, Kronos, Arès, Hermès, Boubastis-Aphrodite, Zeus (Κρονος, Ἄρης, Ἑρμης, Βουβάστις-Αφροδιτη, Ζεῦς).

Nous rencontrons les mêmes idées chez Plotin dans un traité contre les gnostiques (προς γνωστικους) (XXXI, p. 17, 1 ; XXXVI, p. 29). Il y est encore question des sept cieux de la sphère et des sept génies planétaires de la puissance desquels la gnose délivre.

Chez Bardesane, nous rencontrons également un déterminisme absolument astrologique. Comme créateurs et gouverneurs du monde apparaissent les sept Itjes, auxquels l'homme est soumis d'une double manière, car son âme aussi dérive des Itjes.

« Il existe des êtres malfaisants, des astres et des signes du Zodiaque, un corps du mal sans résurrection, une âme des sept (1). » Bardesane est fermement convaincu du despotisme de ces êtres et s'est lui-même beaucoup occupé d'astrologie (2).

(1) Ephrème, hymnes 53, p. 553.

(2) Eusèbe l'appelle ἐπ' ἀρχοντης χαλδαϊκης εὐληλακως (præp. co. vi, 9). Et dans les hymnes d'Ephrème, I, p. 439, E,

Les mêmes vues astrologiques se trouvent également dans les histoires apocryphes des apôtres et dans l'évangile de Thomas, sur lesquels nous ne nous étendrons pas davantage.

Mais ce n'est pas seulement à tous les systèmes *ophitiques* qu'appartient la doctrine de la puissance des génies planétaires; nous la trouvons encore chez les *Valentiniens*. Le Demiurge (d'après le témoignage d'Irénée, ils en furent originairement sept) porte le nom de septénaire (*εβδομας*) et les Achamoths d'octenaires (*ογδοας*), ce qui indique immédiatement les sept cioux des sept archontes ophitiques, comme Ptolémée enseignait aussi que le créateur avait créé sept cioux. D'après les doctrines des *Excerpta ex Theodota*, qui veulent rendre les enseignements de l'école anatolique des Valentiniens, l'homme se trouve sans volonté et impuissant entre les génies planétaires luttant entre eux pour la domination; sa destinée est fixée par les astres qui viennent d'emporter la victoire, et généralement ce sont les mauvais; mais, lors même que ce serait une fois les bons, il n'est pourtant pas son propre maître et se trouve tiré ci et là par des puissances étrangères (1).

En résumant, nous pouvons dire que la doctrine de

---

nous lisons : Bardesane fut jeté par terre par des démons, et par suite il ne lit plus les prophètes, mais plutôt les livres des signes du zodiaque, y lisant continuellement.

(1) I, 1, 9, p. 44 : επτα γαρ ουρανους κατασκευασκεναι ων επάνω τον δεμιουργον είναι λεγουσι και δια παντα εβδομαδα λεγουσιν αυτον την δε μητερα την Αχαμωθ' ογδοαδα.

Ex. 71. Clément. Opp. édit. Dindorff, III, p. 417 : τα τον νυν δεκαδυο ζωαδα.

la domination des génies planétaires est une idée fondamentale de tous les systèmes gnostiques. La gnose elle-même veut délivrer de cette domination. Elle le fait ou par la puissance mystérieuse des sacrements ou par la parole magique ou encore par elle-même, en tant que la connaissance gnostique suffit à elle seule pour délivrer de la puissance du *Fatum*. Parce que la gnose croit à l'influence des astres et des génies planétaires d'une part et à la puissance des mots magiques et des actions magiques, le gnostique fait de l'astrologie et de la magie.

L'origine de cette doctrine ne se trouve assurément ni dans le judaïsme ni dans le christianisme ; également pas dans l'hellénisme, bien que ces idées ne lui sont pas entièrement étrangères ; mais elles n'y ont pourtant jamais atteint une pareille importance, car il traitait ces hauts problèmes tout intellectuellement et par cette raison agit d'une manière dissolvante sur la gnose ; oui, même le néo-platonisme, chez lequel le problème de la rédemption se trouve également placé au centre de l'intérêt et qui pourrait encore être mis en parallèle avec la gnose, est pourtant tout autre chose, infiniment plus simple que le gnosticisme, et nous comprenons très bien comment un Plotin se range en ennemi vis-à-vis de celui-ci.

Si nous poursuivons l'origine de ce cercle d'idées astrologiques-gnostiques, nous sommes conduits infailliblement à Babylone comme à la seule religion qui vécut pleine et entièrement dans ces vues ; oui, qui était directement fondée sur elles. Que la religion babylonienne ait survécu de longtemps à la chute du

règne babylonien, c'est ce qui nous est assuré par un grand nombre de preuves historiques ; Jamblique encore au second siècle après Jésus-Christ a, suivant son dire, étudié la sagesse et la langue babylonienne, et encore longtemps dans l'empire romain « chaldéen » valut autant qu'astrologien, magicien et nécromancien. A la place de recherches plus détaillées, nous renvoyons au témoignage de Diodore, qui montre clairement comment toute la religion babylonienne était placée sous les points de vues astrologiques ; tout comme dans le gnosticisme gouvernent les sept planètes et les douze maisons du cercle zodiacal avec leurs dieux (1).

Mais ce ne sont non seulement les astres et les divinités astrales qui interviennent activement dans le sort terrestre, mais partout le Babylonien se vit entouré de démons. Ils guettent sur la route, ils longent la rivière, ils vont de maison en maison, aucune porte ne les empêche, aucun verrou ne les retient : comme un serpent, ils glissent par la porte, et, comme le vent, ils passent par les gonds. Dans chaque maladie, on voit leur action malfaisante ; dans le bruit de la tempête, on entend leur hurlement ; où ils arrivent,

---

(1) Diod., II, 31 : τουτο μεντον γε δια διαβεβαιωσαι αντις προσημοντως οτι χαλδαιοι μεγαισου νεξιν εν αστρολογια τοδε απαντων ανθρωποι εχουσιν ; et II, 30 : τωνδε αστρων παλυ ρονιους παρα τηρησεις πεποικμενοι και τας εκαστου κινησεις τε και δυναμεις ανριδιστα τα παντων ανθρωπων επεγνωνκοτες.

Toute la grande masse de textes astronomiques et astrologiques qui ont été découverts et qui comprennent plusieurs siècles basent sur la présupposition que la vie humaine, dans tous ses détails, est influencée par les astres.

le malheur tombe sur les hommes et les bêtes (1). Voici le Babylonien vivant dans des transes continuelles devant les puissances ténébreuses qui le menacent de tous côtés. Le ménagement et le bienfait leur sont inconnus. Ils n'écourent pas la prière et la supplication, *rien que la magie n'est un secours contre eux*. Voilà la signification de la magie, qui devient la partie la plus importante de la religion.

Avec une telle appréciation de la magie, il est facile à comprendre comment le gnosticisme arrive à se servir de signes et de noms magiques contre les archontes guettant aux portes, d'en chercher la délivrance ici comme là-bas par la voie magique, car la gnose s'est fait un devoir de libérer l'âme de la tyrannie des puissances ténébreuses : c'est pourquoi elle transmet les secrets de la voie sacrée par laquelle l'âme s'élançe à la liberté bienheureuse du Pleroma. Cette voie monte au-dessus des empires des Éons (sphère des planètes), mais, pour cette raison, elle les traverse aussi. Aucune possibilité de se garantir des embûches des archontes guettant ici, que précisément la gnose, c'est-à-dire la connaissance des forces ennemies, la connaissance des puissances supérieures et secourables et la connaissance des moyens de se garantir qu'elles ont accordés aux hommes : les saintes formules et les signes sacrés, c'est-à-dire les mystères. Voilà pourquoi la gnose promet à ses fidèles de leur communiquer des arts magiques (*Pistis Sophia*, p. 277, 279, 281) (2).

(1) Voir Bawlinson, *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, IV.

(2) Dans l'hymne nazaréen il est dit : *σφαγιδας ἔχων κατα*

La mission du Rédempteur consistait en ceci : Descendant par l'empire des Éons, de tracer aux hommes une voie et de leur apporter les sceaux (σφραγίδες). Il dévoile à l'homme les secrets de la voie sacrée, lui enseigne la forme des divinités des Éons, dont il traverse l'empire. Gnose, c'est donc la connaissance de cette voie qui conduit de la misère terrestre à Dieu et des sacrements qui lui rendent ce voyage possible.

L'âme a sept portes à traverser, et à chacune des portes un archonte défend à l'âme l'entrée dans son règne : à chacun elle doit dire une formule spéciale, après quoi la porte s'ouvre et elle continue son chemin. Ainsi elle arrive à Ialdebaoth, Iao, Sabaoth, Adonaïoi, Astophaïos, Ailonios, Hovaios jusqu'à Ογδοας (octénaire) le lieu du repos. Origène nous a laissé les formules ; la chose principale y est συμβαλον, le symbole magique, devant lequel la porte s'ouvre et le gardien devient impuissant. Les expressions y sont entièrement empruntées au langage des mystères. Legnostique prouve sa gnose en disant aux Éons leurs noms, marque leur puissance et ses limites, et se connaît dans la possession d'une assistance supérieure, précisément de ces symboles (συμβαλα) provenant de la mère (μητηρ) ou de

---

μησομαι αιωνας ολους διοδευσω, μυστηρια παντα διανοιζω μορρησ  
 δε θεων επιδειξω και τα κεκρομενα της αγιος οδου γνωσιν καλεσας  
 παραδωσω κ. τ. λ.

(Muni de tous les sceaux je descends,  
 Pénétrant par tous les Eons.  
 Tout mystère, je veux découvrir  
 Et montrer la forme des dieux,

Et je vous ferai part de la voie secrète qui s'appelle gnose.)

la vierge (παρθενος), c'est-à-dire de la Sophia ou du fils et du père (υἱος και πατηρ).

Les noms des gardiens des portes devaient donc être appris par cœur, et si l'on considère que le nombre des cieux chez Basilides s'était accru jusqu'à 365 dont le gnostique devait connaître les noms et les habitants, l'on comprend pourquoi seulement un petit nombre d'élus, qui jouissaient sans doute pour cela d'une considération particulière, purent surmonter ce travail de mémoire. Il fallait connaître toutes ces choses, autrement il n'y avait point de secours. Dans l'évangile gnostique de Philippe il en est dit : « Le seigneur me révéla ce que l'âme doit dire lorsqu'elle monte dans le ciel et ce qu'elle doit répondre à chacune des puissances supérieures. Je me suis reconnu moi-même et me suis recueilli de tous les endroits, et je n'ai point donné d'enfants à l'archonte, mais j'ai déraciné ses racines et j'ai assemblé les membres épars, et je sais qui tu es car j'ai dérivé d'en haut. » Là-dessus elle est laissée libre. La venue et le mérite du Christ consistaient donc à avoir apporté la *gnose* (1).

De la connaissance de la gnose dépend la vie et la mort de l'âme. Parfois nous rencontrons l'idée que les âmes perdues servent de nourriture aux archontes. Cela se trouve le plus clairement enseigné dans les livres *Ieû* et la *Pistis Sophia*. Là le Christ commanda à ses disciples : « Cherchez de tout temps et ne vous lassez point, jusqu'à ce que vous trouviez les mystères de la

---

(1) Hæg. 2, 6, 10 : και Χριστον τουτον καταλαβοντα και δειξαντα τοις ανθρωποις την γνωσιν

lumière qui vous conduiront au royaume de lumière. » Sans mystères, aucun homme ne sera sauvé, toute justice ne le préservera s'il ne possède pas les mystères; inversement, aucun péché ne pourra lui nuire, pourvu qu'à la fin il ait trouvé et maintenu les mystères de la lumière (1). *Pist. Soph.*, p. 280, 350 : « Alioquin nulla σάρξ potuisset servari in κόσμῳ quod sine μυστηρίας γὰρ • nullus vadet in regnum luminis εἴτε δίκαιος εἴτε peccator (nulle chair ne peut être sauvée dans le monde sauf les mystères, et aucun n'entrera dans le royaume de la lumière qu'il soit juste ou pécheur). » *Pist. Soph.*, p. 263 : « Ἄμην dico vobis καὶ ἄν lectus δίκαιος haud fecerit ullum peccatum omnino haud potest duci in regnum luminis propterea quod signum regni μυστηρίων non est cum eo ; ἀπαξ ἀπλῶς non potest duci ψυχή ad lumen sine μυστηρίοις regni luminis. » *Pistis Sophia*, p. 390 : Dixit Jesus : « Uniusce modi qui commisit peccata omnia et ἀνομίας omnes si reperient μυστηρία luminis fecerit ea absolverit haud remisit οὐδὲ peccaverit κληρονομήσει θησαυρον luminis. »

D'après Celsus, les gardiens des portes (δουρωροὶ) devaient avoir les formes d'un lion, d'un taureau, d'un dragon, d'un aigle, d'un ours, d'un chien et d'un âne. D'après le diagramme des aphanes, qu'Origène cite, leurs noms s'appellent : Michael, Souriel, Raphaël, Gabriel, Thauthabaoth, Erathaoth, Thartharaoth ou Onoel. Sur des gemmes d'Abraxas se trouvent en partie ces noms-ci, en partie d'autres. Quant à leur signification, nous ne la rechercherons pas, comme étant

---

(1) Matter, *Hist. du gnost.*, pl. 6, 7, 8.

incertaine. Mais demeurons un instant sur ce qu'il fallait dire aux archontes.

Quand l'âme quitte le corps, elle a d'abord besoin de cinq mystères contre les cinq grands archontes de la voie des milieux. Elle va plus loin, arrive chez les douze Éons dans chacun desquels elle est apposée par le Seigneur de cet Éon. Elle en franchit le seuil par douze autres mystères.

Voilà un exemple de ce qu'il fallait dire à ces Éons :

Lorsque vous arriverez au troisième Éon, Ialdabaoth et Chouro se présenteront devant vous. Scellez-vous de ce sceau (σφραγίς) (en suit la figure), c'est là son nom : zozeaz (ζωζεαζ) ne le prononcez qu'une seule fois, saisissez ce psephos (Ψηφος) 3.349 avec vos mains. Lorsque vous vous êtes scellé de ce sceau et que vous n'avez prononcé son nom qu'une fois, dites ces apologies (ἀπολογίαι) : Retirez-vous Ialdabaoth et Chouro, vous archontes du troisième Éon, car j'appelle : zozezaz zaozoz chozoz.

Alors les archontes du troisième Éon s'enfuiront vers l'ouest, à gauche, et vous monterez en haut.

Quant à l'interprétation des noms insensés des archontes, elle l'est tout autant que les noms eux-mêmes, et il faut déjà avoir pénétré profondément dans ces idées pour pouvoir goûter des écrits comme le livre *Ieû* et même la *Pistis Sophia*. Que faut-il, par exemple, penser des paroles du Christ qui dit au quatrième livre de la *Pistis Sophia* :

« Aeciouô, iaô, ôia, psinôthêr, theryôps, nôpsper. Jagouré, pagourê, nethmomaôth, nepsiomaôth, ma-

rachachtha, thôbarabbou, thariachachai, Zorokothora, ieou, Babooth. »

Au surplus, nous pouvons emprunter encore à des textes gnostiques des mots tels que : bainchôôch, aboramenthôn, akrammachamarei.

Ou la prière suivante de Jésus :

« Et Jésus se tournait avec ses disciples vers les quatre coins du monde et leur ordonna que chacun d'eux place les pieds l'un tout près de l'autre. »

Puis il prononce la prière :

« Iôajazâth azazé asazêth, amen, amen, amen, eiazei, eiazei, eiazei, aêth, zaêth, zaêth, zazzoôs, amen, amen, amen, azaachazaracha, zaracha, zorbathô, zorbathô, zaraes, zaraei, zaraei azaracha chazaboracha thazath thazath thazath, amen, amen, amen.

« Exaucez-moi, père, dont je prononce les noms éternels qui demeurent dans la lumière : azorakaza amath kratitath, iô, iô, iô, amen, amen, iaôth, iaôth, iaôth, phaôph, phaôph, phaôph, phiôph, zpê, chenobiuyth, zarlaï lazarlaï laizaï. Amen, amen, amen. Zazizanach nebenynisph phamon phamon phamon amonnai amonnai, amen, amen, amen, zazazi etazaza zôzazaza Zeta. »

(*Ieû II*) (D'après Amelineau, *Essais sur le gnosticisme*, p. 245, suiv., ce livre gnostique est en rapport intime avec le quatrième livre de la *Pistis Sophia*.) Que le lecteur ne s'imagine pas que ces noms aventuriers soient du grec ou tirés d'une autre langue ; ce ne sont que des compositions de lettres tout-à fait arbitraires. Et d'après la *Pistis Sophia* les livres *Ieû* avaient été dictés à Hénoc, furent ensuite cachés

sous un rocher du mont d'Ararah et finalement découverts par le Christ, qui les communiqua à ses disciples. Et, par un semblable galimatias, des anges se laissent imposer et prennent la fuite.

La connaissance de ces sceaux est transmise pendant l'initiation dans les mystères. Tous les mystères agissent par leur simple administration ; ils procurent à l'homme le signe de son appartenance au règne des mystères et par là le protègent contre toutes les poursuites. Par là on peut assurer à un défunt, même s'il est mort sans foi, l'ascension de l'âme, lorsqu'on prononce au-dessus de sa tête le *secundum* *μυστηριον primi μυστηριου*. (*Pistis Soph.*, p. 238). Lorsqu'un autre se trouve déjà dans la « dure peine » des archontes, ou même dans la *caligo externa*, les bas-fonds de l'enfer, les siens peuvent toujours encore lui procurer du secours, pourvu qu'ils accomplissent pour lui le mystère nécessaire (*Pistis Soph.*, p. 239, 325, suiv.).

La position prédominante que les mystères occupaient, non seulement dans le gnosticisme, mais en général dans les formes des cultes de l'ancien monde, nous oblige à une petite digression sur ce sujet, d'autant plus que l'influence des mystères se fait sentir au loin dans le christianisme clérical.

L'origine des mystères est basée sur une extension des cultes de famille, qui peu à peu s'étendirent sur toute une génération et les civitas. Les rites furent sévèrement gardés en secret vis-à-vis de tous ceux du dehors. Ils furent en rapport avec des divinités clithoniques et se rapportèrent par là aux trépassés habitant les enfers et à la croyance de l'âme en géné-

ral. Les plus célèbres furent les mystères de Samothrace. Les grands mystères d'Eleusis se célébraient annuellement au mois de septembre. La fête, qui durait huit jours, prenait son commencement à Athènes et s'y terminait également. Le premier jour était marqué par l'annonce solennelle des hérauts (προβήσις) et la réunion des « mystes » (ἀγυρμος). Le second jour, dénommé d'après l'appel qu'on faisait entendre ἀλαδε μύτσαι, les « Mystes » se rendaient en cortège commun (ἡ ἀλαδε ἔλασις) aux lacs d'eau salée sur la côte, dans les environs de la métropole, dans lesquels se passait, sous la direction du ὑδρανός, la purification des néophytes. Les jours suivants on faisait des sacrifices, probablement dans l'Eleusinium d'Athènes. La partie la plus brillante de la fête formait le cortège solennel de Iakchos, qui prenait une journée entière et où, sous des plaisanteries extravagantes, la statue de Iakchos était conduite du Iakchaion d'Athènes à Eleusis. A cela se joignaient les initiations et les saints παννυχίδες (fêtes nocturnes) d'Eleusis, dans lesquels, dans le grand temple des mystères contenant plusieurs milliers de personnes, se jouait le saint drame sous les yeux des époptes. Ce n'était qu'à une seconde visite des solennités d'Eleusis qu'on était admis à l'époptie. Il se passait donc pour le moins l'espace d'un an et demi pour arriver à l'époptie, car la réception de l'initiation éleusinique n'était possible qu'après avoir pris part aux « petits mystères » d'Agrée, qui se célébraient au printemps. Ce que l'on se promettait des initiations c'était un heureux sort dans l'autre monde.

De bonne heure déjà se répandait l'idée que dans

les éleusines, caché par des symboles mystérieux, le dogme de l'immortalité de l'âme avait été révélé. Au *καθοδος*, chemin qui conduit en bas, de Persephone et à l'*άνοδος* de Koré, chemin qui conduit en haut, le sort de l'âme était mis en rapport. La survivance de l'âme après la mort en une bienheureuse union avec les dieux, c'était « la belle espérance » sans cesse vantée comme fruit de l'initiation éleusique. La chose principale y était sans doute des représentations scéniques à côté des annonces du hiérophante et des révélations subjectives comme elles se produisent sous l'influence du mystérieux. Ainsi, Aristote remarque que pour le « Myste » il s'agissait moins d'apprendre quelque chose que de s'impressionner et de se mettre en un état particulier (1).

Dans les mystères de Samothrace et leurs « Kabires » prédominait, à en juger d'après les fouilles, le caractère clithonique du culte encore bien plus.

L'antiquité elle-même divisait la solennité des mystères en trois actes : en rites de purification, d'initiation, d'époptie (*καθαρσις, μύησις, έποπτεία*).

Sur le caractère de l'antique cathartique on ne doit pas se faire de fausses idées. Il s'y trouve moins un discernement moral personnel et le désir d'une purification de la conscience par des exercices religieux, que plutôt l'opinion que l'homme, sa maison, son feu, son eau sont souillés par d'invisibles puissances démoniaques. Les ablutions (eau bénite), les fric-

(1) Synesius de Cithère : *Αριστοτελης άξιου τους τετελεσμενους ον μαθειν τι θειν αλλαμαθειν, και διατεθηναι γινομενους θελοντι επιδη θειους.*

tions, les fumigations sont donc faites dans l'intention d'enlever ou d'anéantir une réelle souillure extérieure (*μιασμα*). Il s'agit, exprimé en langage moderne, d'une espèce de désinfection. Oui, le corps même souille l'âme, c'est une prison, une tombe pour l'âme; la vie terrestre, une punition pour des fautes précédentes (Platon, *Crat.*, 400, s., *Phæd.*, 70, s.). Par l'abstinence de certains mets et des cérémonies, on obtient d'abord la pureté rituelle qui est la première condition pour obtenir l'initiation. Pendant cette cérémonie on transmettait d'efficaces formules, qui devaient assurer aux morts un accueil favorable de la part du prince du Hadès.

De là aussi l'usage de mettre de ces formules dans les cercueils (1).

Celui qui a été ainsi initié est pur (*καθαρος, ὅβως*) et peut après la mort, délivré du cycle de naissance, habiter le Hadès avec les dieux en bienheureuse jouissance avec les initiés, lui-même un dieu immortel.

Le parallèle avec ce qui a été dit plus haut des initiations gnostiques est évident. Dans les mystères de Dyonisios-Sabazios nous retrouvons également le serpent sacré des gnostiques ophitiques.

Comme paradigma à l'initiation gnostique, on transmettait alors aussi des formules secrètes (*συμβολα, συνθηματα*).

Dans certains mystères, les initiés recevaient aussi

---

(1) Comparetti : *Journal of hellenic studies*, 3, 111-118; Keibel : *Inscrip. græc.*, 682, publient de ces tablettes.

de petits objets symboliques, qu'ils cachaiement soigneusement à tout regard profane (1).

De l'épopée, nous savons qu'elle se célébrait nuitamment dans le temple des initiations, brillamment éclairé, et se composait de représentations dramatiques de l'antique légende du culte. Les chants sacrés, les représentations du lieu des bienheureux, les proclamations du hiérophante, les statues des divinités resplendissant d'une lumière divine, tout cela devait produire dans les assistants des impressions accablantes, mélangées d'une sainte frayeur et de joyeuse béatitude. Comme appartenant à la sphère des sentiments religieux et non à la connaissance intellectuelle, les idées à gagner dans les mystères n'ont donc rien de ferme et de positif, elles se trouvent plutôt elles-mêmes dans une sphère de mystérieux clair obscur qui caractérise la solennité des mystères et peuvent être interprétées diversement suivant l'élévation de la connaissance religieuse de chaque particulier (2). Précisément cette obscurité était d'un attrait irrésistible, et précisément cette ambiguïté et cette élasticité donnaient à chacun la possibilité d'y trouver satisfaction. Les uns se contentaient des impressions que des actes mystérieux, profondément significatifs, s'accomplissent devant leurs yeux, tandis que les plus instruits, surtout les philosophes, à l'aide d'explica-

---

(1) Clement. Alex. Prob. 2, 21, suiv. Firmic. Mah., 18; Apolej. Apol. de Magia, 55, 56.

(2) Rhode, Psyche, p. 266; Euseb., *præp. cv.*, III, 12. Plat. legg., VII, 84, c.

tions allégoriques, retrouvaient leur propre connaissance et leurs idéales dans ces vieux mystères.

Dans les temps de l'empire romain on arriva peu à peu à la vénération de l'antique, du passé : *Vetustas adoranda est* (Macrob., *Saturn.*, III, 14, 2). La religion de Numa, de Linus et d'Orphée, Pythagore, la sagesse des prêtres de l'Égypte, des brahmes et des Chaldéens, des Perses passèrent pour des sources de la plus haute sagesse. De la sorte, l'ancienne religion dans l'empire romain se trouvait mélangée d'une quantité d'éléments hétérogènes. Ainsi nous trouvons les mystères d'Isis et de Serapis à côté du service de Mithras. De la fusion d'éléments grecs et orientaux surgit la magie surtout en Égypte (1). Les grimoires retrouvés montrent à quel point les pratiques magiques étaient marquées du caractère des mystères. Nous y retrouvons non seulement la terminologie des mystères tellement que les rites magiques deviennent *μυστηρια*, mystères, et *τελειται*, consécration, initiation, mais aussi la défense du *fides silentii*, les *προαγγελσεις*, purification préliminaire, et *καθαρσις*, épuration, qui devancent les cérémonies magiques. Les lignes de démarcations entre les mystères et la magie s'effacent ainsi peu à peu.

A cela se joignaient les conditions politiques et sociales du temps et particulièrement la tendance spirituelle qui en résultait et qui trouvait dans la philosophie néo-platonicienne son expression. L'on soupirait après la rédemption; mais l'empêchement d'une

---

(1) Wessely : *Giechische fauber papyri*, Paris et Londres.

union avec Dieu, c'était l'impureté : de là cet idéal de pureté de ces jours, et la cathartique ainsi que les mystères la pratiquaient ; de plus, le culte des démons, le terrain pour la gnose, était préparé pour ce compromis entre les anciennes formes du culte et le christianisme se développant. Sans être obligé de quitter quelque chose de l'ancien, on voulait avoir le nouveau : le christianisme aussi était mystère et magie.

Maintenant que nous avons fait voir les rapports de la gnose avec l'astrologie, la magie et les mystères, il ne reste plus qu'à considérer ses relations avec le christianisme, et cela moins du point de vue de l'Église que du point de vue biblique.

Lorsque, çà et là, la Bible parle d'astrologie et de magie, de nécromancie et de goétie, ces choses sont si étrangères à sa tendance, si absolument étrangères et par cela condamnées et tenues en horreur, que nous n'avons pas de paroles à perdre là-dessus. Nulle part dans les saintes Écritures, il n'est question d'esprits des planètes et de princes du cercle zodiacal qui attaquent les âmes trépassées, pas même d'une course de l'âme à travers les éons, encore moins d'une efficacité de paroles sans aucun sens sur des puissances ennemies. Ces idées se basent entièrement sur de la magie et de la goétie antique païenne, sont des spéculations et des égarements parents à la pratique se prolongeant en partie jusque dans les temps modernes, et se servent de la Bible comme d'un grimoire.

Tout autre, par contre, la position envers le Christ

et l'œuvre rédemptrice. Suivant l'enseignement gnostique, la puissance rédemptrice se trouve dans la gnose même, dans ses initiations et ses mystères. L'œuvre du Christ consiste exclusivement dans ceci, d'avoir apporté la gnose au monde. « Sans les mystères, personne ne pourra parvenir au règne de la lumière, que ce soit un juste, que ce soit un pécheur », et la dureté d'un tel enseignement avait pour tâche d'adoucir parce qu'on enseignait que le juste trouvait les mystères dans une seconde existence et que, par l'accomplissement des mystères, on pouvait délivrer aussi des morts pécheurs.

Si donc la gnose se propose, comme but suprême, de procurer aux hommes la vie éternelle et le salut éternel, elle le fait assurément d'une tout autre manière que l'Évangile. Par là que le gnosticisme est avant tout culte et appuie principalement sur des cérémonies liturgiques, auxquelles il attribue un caractère d'efficacité rédemptrice, il se trouve entièrement dans des vues antiques païennes et se trouve en opposition avec le christianisme qui est une religion en esprit et en vérité, et ne connaît point d'autre salut qu'en Christ. Mais la gnose enseigne que les *initiations* procurent le salut, « car il est impossible d'arriver au Pleroma d'une autre manière (*Ir.*, I, 14) ; par elles on obtient la perfection (*Ir.*, I, 14, 1), le rétablissement (*ἀποκαταστασις*), la robe céleste (*Philos.*, V, 19, p. 206). » D'après la *Pistis Sophia*, qui distingue plusieurs degrés de béatitude, chacun ne parvient qu'à l'endroit du royaume dont il a reçu les mystères. (*Pistis Sophia*, 233, 202.)

A celui qui a reçu le mystère suprême, toutes choses sont accessibles, il possède le salut parfait et régnera avec Christ éternellement (476, suiv. chez Wessely, *loc. cit.*). Cette manière de voir vient de la foi dans la puissance sacramentelle des rites liturgiques et de cet enseignement, nous prétendons qu'il est non biblique. Pour preuve nous ne citerons que l'argumentation de l'apôtre Paul. Comme les Juifs en appelèrent à la circoncision dans la conviction que le simple accomplissement de ce rite les rendaient enfants d'Abraham et par là héritiers du règne de Dieu, Paul fait l'argumentation suivante : « Car nous disons que la foi d'Abraham lui fut imputée à justice. » Mais, quand lui a-t-elle été imputée ? Est-ce après qu'il a été circoncis ou lorsqu'il ne l'était pas ? Ce n'a point été après qu'il eut reçu la circoncision, mais ç'a été avant qu'il l'eût reçue.

Puis il reçut le signe de la circoncision comme un sceau de la justice qu'il avait obtenue par la foi avant que d'être circoncis, afin qu'il fût le père de tous ceux qui croient et qui ne sont pas circoncis, et que la justice leur fut ainsi imputée ; et afin qu'il fût aussi le père de ceux qui sont circoncis, savoir, de ceux qui ne sont point simplement circoncis, mais qui suivent les traces de la foi que notre père Abraham a eue avant que d'être circoncis.

En effet la promesse d'avoir le monde pour héritage n'a pas été faite à Abraham, ou à sa postérité, par la loi, mais elle lui a été faite par la justice de la foi (*Romains*, IV, 9-13).

Par là il est donc clairement dit que le rite de la

circconcision n'était qu'un symbole extérieur, une cérémonie pour un acte de grâce déjà obtenu, mais jamais qu'Abraham ait été justifié par la circoncision. Car comme il dit (*Romains*, II, 25) : « Il est vrai que la circoncision est utile, si tu observes la loi, mais si tu es transgresseur de la loi, avec ta circoncision tu deviens incirconcis.

« Si donc l'incirconcis garde les commandements de la loi, ne sera-t-il pas réputé circoncis, quoiqu'il soit incirconcis ?

« Et si celui qui est incirconcis de naissance accomplit la loi, il te condamnera, toi qui, avec la lettre de la loi et la circoncision, est transgresseur de la loi.

« Car celui-là n'est pas juif, qui ne l'est qu'au dehors ; et la circoncision n'est pas celle qui se fait extérieurement dans la chair.

« Mais celui-là est juif, qui l'est au dedans ; et la circoncision est celle du cœur, qui se fait selon l'esprit et non selon la lettre ; et ce juif ne tire pas sa louange des hommes, mais il la tire de Dieu. » (*Romains*, II, 25-29).

Ainsi est-il dit que la cérémonie rituelle, donc le mystère, ne peut avoir aucune valeur sans l'essence ; mais l'essence existe bien aussi sans cérémonie, de telle sorte que l'élu seulement de parole c'est-à-dire l'initié, est rejeté, tandis que celui qui, selon l'essence, appartient aux enfants de Dieu, sera sauvé aussi sans mystère. Dans l'épître aux Collossiens et aux Ephésiens, Paul transporte ces mêmes principes sur le baptême, comme la parallèle de la circoncision moïsiaque dans la nouvelle alliance : la circoncision du cœur. Voilà

donc expressément affirmé que des actions rituelles n'ont de valeur que lorsqu'elles scellent comme action symbolique une grâce déjà reçue ; autrement elles sont sans valeur.

A cela appartiennent également les jeux avec les noms de Dieu qu'on traitait comme une sorte de formule magique et qu'on croyait doués de forces magiques. Mais, suivant cette théorie, on obtient dans le gnosticisme, tout comme dans la magie païenne, une puissance par une partie importante des initiations que communiquent la connaissance de noms, de formules et de signes secrets auxquels cette puissance est inhérente et par l'application desquels elle peut être mise en mouvement à tout moment. A cela appartiennent tout spécialement le *dicere* mystère et le *facere* mystère dans la *Pistis Sophia* ; à cela toutes les formules, nombres et signes qui garantissent les âmes s'élevant au pleroma des attaques des archontes ennemis : tout cela des notions trouvant leur parallèle dans la magie païenne. Mais devant de telles choses un chat ne se sauverait pas ; à plus forte raison un génie planétaire.

Ce que nous avons dit du baptême se rapporte également à l'eucharistie. Nous voulons bien admettre, au bénéfice des auteurs des traités gnostiques, qu'ils ont cru au vrai miracle de la transformation en la *ἀιματώδη δυναμις* de Hyppolite et à son *ὡς θειοντι*.

Mais qu'on se soit servi du vin et de l'hostie comme agents de forces divines dans le genre des amulettes... ce n'était point chrétien dans le sens biblique, mais c'était de la magie païenne. De pareils tours contre-

disent la saine raison et la science, mais avant tout aussi la vénération de l'Éternel, du Saint, du Tout Grand, car autant les cieus sont élevées par-dessus la terre, autant ses voies sont élevées par-dessus nos voies, et ses pensées par-dessus nos pensées.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les mystères particuliers et sur leur rite extérieur ; ils furent tous compris comme mystères rituels et formèrent un système d'initiations mystiques.

Dans l'église générale, ces vues ne prévalurent qu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Ce n'est qu'alors que la foi fut considérée sous le point de vue du mystère, que le baptême et la sainte cène furent considérés et exposés comme mystères rituels, que le pardon des péchés est transformé en une purification *magique* et que le baptême devient le *viaticum mortis*, et les éléments des sacrements sont exposés comme doués de réelles forces célestes. A toutes ces choses le canon du nouveau testament n'attribue qu'une signification secondaire et appuie principalement sur la conduite chrétienne comme dérivant de la connaissance de la vérité qui purifie et qui libère et qui sanctifie (*Jean*, VIII, 32 ; XVII, 19) et par l'incarnation de Christ en nous (*Coll.*, III, 7, 65 ; *Romains*, VIII, 10, 25 ; *Gal.*, II, 20).

La Gnose est bien un phénomène intéressant au point de vue de l'histoire des cultes et une riche mine pour l'occultiste, mais ce n'est point du christianisme évangélique. Elle essaye bien dans un temps de fermentation de réunir en un système, paganisme, judaïsme, christianisme, mystique orientale et philosophie hellénique ; si elle échoua, ce fut moins parce

qu'elle succomba à ses ennemis que parce qu'elle n'était pas viable.

L'homme d'aujourd'hui a besoin d'une religion plus adaptée à la raison. C'est bien dans l'essence des choses divines qu'elles soient au-dessus de la raison, mais non qu'elles soient déraisonnables. Elles se trouvent dans la ligne de projection de notre intelligence, et l'instrument qui nous les rapproche, ce sont les motifs de nos actions et non la foi. Nous voulons obtenir le salut, non par des rites de vertu magique et par des sorcelleries, mais par l'esprit au Christ et par la puissance de Dieu, afin que lui seul soit glorifié, lui qui est le « *chemin, la vérité et la vie* ». (*Jean*, XIV, 6.) Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, lequel est Jésus-Christ. (*Cor.*, III, 11.) Et il n'y a point de salut en aucun autre ; car aussi, il n'y a sous le ciel *aucun autre nom* qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés (*Act.*, IV, 12).

D<sup>r</sup> H. FREY.



# Au Pays des Esprits

(Suite.)

---

Si j'avais été assez de sang-froid pour remarquer les détails de la triste scène qui se déroulait devant moi, je me serais certainement aperçu de l'extraordinaire dépression mentale d'Hélène Laval, autrefois si maîtresse d'elle-même. Ses yeux brillants noirs défiaient encore, mais elle s'efforçait vainement de protester de son innocence. Une volonté plus puissante que la sienne la maîtrisait, et, tant que le Byga la toucha, elle ne put que jeter des regards furieux sur ceux qui l'entouraient, sans réussir à émettre un son intelligible. Quant aux brahmines, ils me connaissaient et avaient confiance en moi. Mon ami Nanak Rai était parmi eux, et le petit fakir Nazir allait de l'un à l'autre expliquant ce qu'était réellement Hélène Laval et les cérémonies magiques qu'elle pratiquait avec sa sœur Anine, dans le but de me vaincre et de perdre Blanche Dudley.

— C'est ma sœur qui a tout fait, cria impétueuse-

ment le petit fakir. Hélas, hélas, le sang de Nazir Sahila coule dans les veines d'une *chandala*. Oh ! mes pères ! continua-t-il en gesticulant avec énergie du côté des jardins, il y a encore du malheur pour les innocents. Cachez la pauvre dame, chevalier, cachez-la si sa vie vous est chère, voici son oncle conduit par Perrault, ce fils de Sudra. Ils viennent avec des torches, pour chercher l'absente que Perrault sait bien où trouver. C'est trop tard ! ajouta-t-il en se laissant tomber sur le sol. L'ennemi est sur nous ! En effet, le vicomte R... accompagné par Perrault et un neveu, pénétra dans la chambre.

Lady Blanche, je l'appris plus tard, était absente depuis 10 heures du soir.

Sachant combien elle aimait se promener dans les jardins au clair de lune, des domestiques avaient été envoyés dans toutes les directions pour la chercher.

Les heures passèrent en infructueuses recherches. Vers 1 heure du matin, Perrault, pensant bien que le plan infâme de sa sœur devait être sur le point de s'accomplir, se présenta au vicomte, simula un ardent désir de lui être utile et lui affirma avoir appris d'une femme vendant nommée Anine que le chevalier de B... avait attiré par des charmes la malheureuse jeune fille à sa résidence et que, en ce moment, elle devait y être encore.

Le porteur de cette mauvaise nouvelle faillit y être tué par le fier gentilhomme que l'annonce de ce qu'il jugeait être une honteuse calomnie avait rendu furieux. Mais, quand Perrault eut échappé à la première colère, le vicomte appela un de ses neveux qui était

chez lui en ce moment, et lui demanda son avis. Il fut décidé que Perrault devait prouver sa véracité ou payer pour son mensonge. Ils le forcèrent à entrer dans leur voiture et partirent au galop vers ma villa, trouvant encore l'allure des chevaux trop lente pour leur impatience.

Telles étaient les circonstances qui vinrent augmenter mon malheur dans cette nuit fatale. Certainement, c'est aux pouvoirs du Byga, à la calme, ferme amitié de Nanak Rai que je dus d'échapper à la folie, pendant ces heures d'épreuves. L'humanité et l'ascendant de ce dernier sur moi m'empêchèrent certainement de tuer Hélène Laval et son infâme frère. La force de caractère du brahmine, la présence pleine d'autorité et la claire explication qu'il donna rapidement des faits me sauvèrent la vie, car le vicomte était bien résolu à la sacrifier, lorsqu'il eut la certitude que Blanche était dans ma chambre.

— Soyez tous calmes, commanda le bon brahmine, et écoutez ce que j'ai à vous dire. Alors, en un langage simple et chaleureux, il résuma le récit du fakir, décrit les pratiques de magie de Mme Laval et affirma mon entière innocence. Il défia Mme Laval ou son frère de le contredire, et, ces misérables restant silencieux, il montra l'infortunée jeune fille, encore en somnambulisme, et étendue sur le divan où je l'avais placée. M'écartant doucement, ce brave ami, qui était très habile magnétiseur, la prit tendrement par la main et la plaça debout au milieu de nous, encore inconsciente de son état.

Sa fatigue visible, ses vêtements déchirés, ses sou-

liers tachés de sang, ses cheveux défaits et l'indescriptible expression d'innocence répandue sur ses traits, l'idée que cette malheureuse enfant avait fait plus de sept milles dans un pays accidenté au milieu de dangers effroyables, toutes ces circonstances combinées eurent l'effet qu'en attendait le sage mystique. Le vicomte se cacha le visage dans ses mains, les bons brahmines murmurèrent quelques paroles de pitié et l'impitoyable enchanteresse elle-même fut émue. — A ce moment, un étrange phénomène eut lieu.

Au-dessus de cette jeune tête ensoleillée, si touchante dans son innocence et son malheur, apparut une légère lueur, une étincelle qui aurait pu disparaître dans ses cheveux bouclés. Puis cela augmenta, s'épandit et devint bientôt un lumineux halo qui finit par former une couronne glorieuse au-dessus de la somnambule. J'ai fréquemment entendu des spirites décrire la beauté des lumières produites par les esprits. Je ne sais pas ce que peuvent avoir été leurs expériences, mais je suis sûr de n'avoir jamais contemplé un phénomène de cette sorte si directement en contact avec une mortelle; jamais un signe aussi net d'une présence angélique n'a produit sur les témoins une impression si profonde et si sainte. Au milieu des exclamations qui accueillirent l'apparition de la lumière, le brahme dit doucement : « Blanche, mon enfant, pourquoi êtes-vous venue ici ? Répondez comme si vous étiez en la présence de votre Dieu.

— ELLE est devant son Dieu, répondit une voix étrangère par la bouche de Lady Dudley toujours en

trance. Son esprit est avec les anges, et un être plus fort qu'elle va vous répondre. Voici pourquoi elle vint en ce lieu. » — En disant ces mots, Blanche s'avança lentement vers la forme voilée d'Hélène, tenue fortement par un des brahmes, CAR LE BYGA ÉTAIT PARTI. D'un geste plein d'autorité, elle enleva le voile de Mme Laval, et d'un ton profond et pénétrant :

— Répondez, Hélène de Laval, pourquoi avez-vous attiré en cette chambre Blanche Dudley ? Par quel pouvoir et dans quel but ? Répondez ! car vous êtes en présence de votre Dieu.

Nous éprouvâmes tous un frisson de terreur lorsque nous vîmes la frêle créature, qui semblait maintenant grande et majestueuse, s'approcher de son mauvais génie pour le confondre.

— Qu'ai-je fait ? murmura la sombre sybille, qui succombait évidemment à son tour sous la volonté de son ancien sujet.

— Dites la vérité, Hélène ; répondez, répétait la belle extatique d'une voix qui fit tressaillir son ennemie.

— Je l'ai attirée par ma volonté, répondit l'enchanteuse, comme si chaque mot lui était arraché par la torture.

— Pourquoi ? rugit le vicomte ; répondez, maudite sorcière !

Hélène ne l'entendit pas. Elle était complètement au pouvoir de celle qui la magnétisait, et tous ses sens lui étaient soumis.

— Quel était son but, répéta Blanche en se tournant vers le vicomte avec une douce dignité, pouvez-

vous encore le demander ? Ne savez-vous pas qu'elle voulait détruire la réputation sans tache de sa victime ?

— Qu'elle avoue son crime ! dit un des Brahmes.

— Assez de paroles ont été dites pour écraser la coupable et justifier l'innocente, interrompit la voyante avec une inexprimable douceur mêlée de commandement. « La vengeance m'appartient, dit le Seigneur, et c'est moi qui récompense. »

Alors, cessant d'étreindre le bras de Mme Laval, elle joignit les mains et, levant vers le ciel ses yeux extasiés, elle murmura avec une expression impossible à décrire : « Pardonnez-nous nos offenses, comme aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Le halo s'effaça progressivement. Nanak étendit le bras pour recevoir la jeune fille. Sur un signe de moi, il la souleva de terre et la porta jusqu'à la voiture du vicomte, qui attendait au dehors. A ce moment, comme poussé par l'indignation, le fakir Nazir s'écria en montrant Hélène, qui nous regardait toujours avec une expression de rage et d'audace :

« Quelle femme cruelle ! Elle mérite la condamnation des hommes et les jugements de Brahma ! Je ne sais si elle a accompagné longtemps sa malheureuse victime, mais je l'ai vue dans sa voiture pendant que la jeune dame marchait avec peine sur la route pierreuse, derrière elle. — Ses vêtements étaient trop légers pour l'abriter, et ses pieds ensanglantés paraissaient à travers ses souliers déchirés. Elle allait comme endormie, toujours en avant, pendant que cette femme, penchée à la portière de son carrosse, lui faisait des signes de la main et se moquait d'elle. — Je l'entendis

crier : « Plus vite, mon gentil oiseau, plus vite ! Je vous emmène vers votre fiancé, petite pureté, et nous aurons un beau mariage avant que les étoiles aient disparu ! On saura que la belle Lady Blanche Dudley s'est offerte à un amant mal disposé avant qu'un autre soleil ait éclairé sa tête déshonorée ! »

J'ordonnai au fakir de se taire, le menaçant de lui demander pourquoi il n'avait pas défendu la malheureuse victime. Quelques Brahmines prirent amicalement congé de moi ; d'autres restèrent pour m'offrir leurs services. Laissant alors le frère et la sœur sous la garde de mes amis, je sortis pour chercher Nanak, que je trouvai accoudé à la portière de la voiture, essayant de consoler Blanche, qui, maintenant réveillée, pleurait amèrement. Le repoussant doucement, je m'élançai dans l'intérieur, et, m'asseyant à côté de mon amie, je l'entourai de mes bras et je murmurai : « Ma Blanche, voici l'aurore du jour où vous partirez, non pour rentrer chez votre père, mais pour pénétrer dans la demeure de votre époux !

« Que vos femmes vous habillent de blanc, ma chérie, qu'elles placent dans vos cheveux les fleurs que je vous envoyai. A 8 heures, ce soir, je serai près de vous, et devant vos amis et vos ennemis vous me donnerez le droit de vous défendre contre le mal qui pourrait vous atteindre, tant que nous vivrons sur terre. » — Quelques mots encore de consolation et de promesse, et je la quittai :

— Votre voiture vous attend, madame, dis-je à Mme Laval, que je rencontrai sur le seuil, pas un mot ! Voici votre place.

Mes serviteurs la poussèrent dans l'intérieur, et le cocher partit.

— Pas si vite, monsieur, ajoutai-je, en voyant Per-rault courir après l'équipage, qu'il essayait d'arrêter.

— Laissez-moi, hurla-t-il, comme je le saisissais. Vous ne voulez pas me tuer ? A l'aide ! on m'é-trangle, on m'assassine.

— Que faites-vous, Louis ? s'écria Nanak, essayant vainement de m'arracher le misérable. Laissez-le, n'obcurcissez pas votre âme pour ce vermisseau ! Je vous le commande par un mot auquel vous devez l'obéissance.

Le mot fut dit et me désarma.

« Il ne perdra rien pour attendre ! murmurai-je, car tout le sang hindou qui coulait dans mes veines se révoltait contre ce lâche à qui je voulais faire payer son crime et celui de sa sœur.

Le vicomte et son neveu intercédèrent aussi pour le poltron.

Je me contentai de le lancer sur un buisson d'épine et je lui commandai de se souvenir que l'heure de son châtement était encore à venir.

Cette nuit même, à 8 heures, j'étais le mari de la douce, pure, innocente Blanche Dudley ; son oncle se déclara satisfait, et le cœur de la pauvre jeune fille ressentit enfin la plus grande joie qu'il eût encore éprouvé sur la terre. Quant à moi, je dis adieu à tous mes espoirs de vie dans les étoiles, aux mystères de l'occulte, à mes rêves d'évolution spirituelle, à toutes mes recherches dans le royaume de la gloire divine.

Espoirs, aspirations, tout fut brisé, et tendrement,

sincèrement, je me préparai à remplir de mon mieux les nouveaux devoirs que l'honneur et la pitié m'avaient imposés.

## CHAPITRE XXV

### LE JOURNAL DE BLANCHE

Ce fut juste neuf ans après avoir quitté mon cher ami John Cavendish Dudley, que j'épousai sa fille chérie. Je savais que cet événement comblerait ses vœux et, quand je l'écoutais se plaindre de ce qu'il ne pouvait pas espérer me nommer un jour son fils, je ne me doutais guère que je retournerais vers lui avec ce titre.

J'avais résolu d'employer une année à terminer toutes les affaires qui pouvaient me lier encore au pays de ma naissance. Pendant huit mois, je passai donc mes journées à ces arrangements et aussi à essayer de rendre heureuse la douce, aimante créature que j'avais prise dans mes bras, sinon entièrement dans mon cœur. Dieu seul sait combien complètement elle méritait le don de mon cœur, de ma vie, de tout le bonheur que l'existence terrestre peut donner en retour de ses pures tendances et de l'amour unique qu'elle m'avait voué.

Nous devions partir vers la fin de l'année. Cela était indifférent à Blanche, pourvu qu'elle fût avec moi. Suivre le mouvement de ma main, devancer le regard de mes yeux était toute l'occupation de sa vie. Cela

ne veut pas dire qu'elle manquât d'intelligence. Au contraire, sa vive imagination aurait dépassé celle de son époux, si l'admiration passionnée qu'elle ressentait pour lui, et sa modestie n'avaient volontairement éclipsé ses brillants pouvoirs mentaux.

Huit mois s'étaient donc écoulés lorsque je fus obligé de me rendre dans une province éloignée. Ma chère femme ne m'avait pas quitté depuis notre mariage, mais je ne pouvais éviter ce voyage et il était impossible de l'emmener avec moi. Les ennemis abhorrés auxquels je ne devais que ma haine, et qui avaient malgré eux causé mon mariage, n'étaient pas venus troubler ma vie depuis la terrible nuit décrite dans le chapitre précédent. J'avais su seulement que Mme Hélène s'était affiliée à une nouvelle secte religieuse qui venait de paraître et que son infâme frère avait réussi à obtenir une bonne situation officielle.

Aucun chagrin n'avait troublé le bonheur de Blanche. Son oncle et sa tante étaient fiers d'elle et nous priaient souvent de venir chez eux, mais Blanche préférait la demeure de son époux. Mes fakirs l'amusaient avec leurs merveilleux phénomènes, et ces impassibles ascètes ne pouvaient s'empêcher de sourire, et leurs yeux voilés s'éclairaient malgré eux lorsque le rire perlé de la joyeuse fée résonnait à leurs oreilles ou lorsqu'elle frappait l'une contre l'autre ses petites mains pour les remercier de leurs tours de force.

Mais revenons, tournons ensemble les pages du seul souvenir qui me reste du dernier acte de ma vie dans l'Inde. Ce souvenir est le journal écrit par Blanche, qui semblait pressentir son utilité future et

deviner qu'il serait un jour le silencieux témoin de ce que nulle lèvre mortelle ne pourrait dire. Je le trouvais dans la solitude de la chambre froide et vide d'où la vie avait fui, où le soleil s'était éteint, où le rire joyeux, la voix merveilleuse avaient cessé pour toujours. Voici les passages qui ont rapport à la crise dont je parle :

Janvier 10-18. — Oh ma chère mère, combien je désire que vous puissiez me voir maintenant ? Chères sœurs, je crois que vous seriez presque jalouses ! Oui, je pense que vous le seriez, tout en vous réjouissant de mon bonheur. Car vous admireriez autant que moi le *chevalier magnifique*, comme nous l'appelions lorsqu'il était parmi nous à N. Mais l'admiration que vous, moi ou d'autres pouvions avoir pour mon Louis, n'est rien comparée à l'amour qui remplit mon cœur, non parce qu'il est beau, mais parce qu'il est *lui-même*, et si bon, si aimable ! si cher à mon âme ! Vous reverrais-je jamais, chère mère ? Que je voudrais vous voir pour vous dire combien mieux je comprends depuis quelques mois ce qu'est l'amour maternel ! Ma tante Emily dit que toutes les jeunes femmes, lorsqu'elles vont avoir un enfant, tremblent à la pensée de leur responsabilité. Moi, je n'ai aucune crainte. Au contraire, j'espère quelquefois que mon bon et noble Louis, mon généreux époux, qui n'est que mon ami et non mon amant, deviendra libre de suivre les impulsions élevées de son sublime esprit. Je ne sais pas ! J'ai déjà écrit ces mots et il me semble maintenant qu'ils sont faux. Car je sais qu'au milieu de ma grande joie, une étrange tristesse pèse sur moi.

20 janvier. — J'ai un grand secret que je voudrais lui confier, mais, toujours au moment où je vais commencer, j'aperçois dans ses yeux cette triste, suppliante expression, qui perce mon cœur comme un regard du Destin et semble me supplier de lui épargner un chagrin.

Non, je n'ai pas le courage de lui dire et je ne sais pas si je pourrai toujours agir ainsi. Je voudrais pouvoir oublier ! Si je l'écrivais, mon secret, peut-être s'enfuirait-il, comme je me débarrasse, en le chantant, d'un air qui m'obsède. Oui, c'est cela, je l'écrirai ; peut-être un jour le mystère s'éclaircira-t-il, lorsque... lorsque — je ne sais pas quand — toujours ce doute de l'avenir, de l'avenir qui est à Dieu. Pourquoi donc le craindrais-je ? Mais, voici mon secret. Peu de temps avant que j'aie vu pour la première fois mon Louis dans les Indes, cette Hélène que j'aimais tant et à laquelle je pense encore aujourd'hui tendrement, Hélène qui était si bonne, si sage, si puissante, me demanda une longue boucle de mes cheveux. Elle m'expliqua que cela servirait à nous réunir à tout moment, me le prouva et m'enseignait comment il fallait procéder. Lorsque je lui permis de couper cette boucle, il me sembla qu'une bonne partie de ma force vitale m'abandonnait et je tremblais de tous mes membres. A ce moment je ne fis pas attention. Quelque temps après, elle voulut un médaillon porté par moi pour y renfermer mes cheveux. Elle insista beaucoup pour avoir quelque chose porté par moi et je lui donnai un petit médaillon d'or, souvenir de ma sœur Edith ; Hélène fit graver son nom dans l'inté-

rieur, y plaça la boucle qui, dit-elle, éclipsa l'or sur lequel elle reposait.

C'était un compliment digne de mon chevalier, mais ce qu'il dît est toujours vrai, tandis qu'Hélène !... Hélas, je voudrais qu'elle soit aussi pure, aussi bonne que lui ! mais cette malheureuse boucle ! Combien je voudrais l'avoir encore sur la tête ! Que dirait-il s'il savait que cette femme la possède encore ? S'il venait à apprendre que dans le médaillon il y a encore autre chose ? Elle ne doit plus s'intéresser à moi et a sans doute oublié ces objets. Ou sinon le désir de s'en servir peut... doit ne plus exister. Je ne suis plus pour elle qu'un souvenir. Pauvre Hélène ! j'étais sa seule amie. Elle m'aimait autrefois, je crois parfois qu'elle me manque. Pourquoi ne peut-elle m'aimer encore tout en aimant Louis ? Il n'y a là rien d'étrange, puisque tout le monde est attiré vers lui. Quant à elle, sa beauté était si grande, elle était si supérieure à moi en toute chose que, si Louis l'avait préférée, cela ne m'aurait pas surpris.

12 février. — Hélas, hélas ! je suis sûre maintenant qu'Hélène n'a pas oublié les cheveux ! J'ai peur qu'elle ait essayé de s'en servir... O Ciel ! je frémis d'y penser. L'autre nuit, j'étais partie je ne sais où. Je ne dormais pas, car je me souviens distinctement des palmiers s'agitant sous la brise et des chansons des marins sur la rivière, mais j'étais emportée loin de mon Louis, sur un endroit où il ne pouvait m'atteindre. J'aperçus la forme d'Hélène. Elle portait une splendide robe de mousseline des Indes brodée d'or et se tenait près de moi, dans l'attitude d'une prêtresse de

Walhalla, ses longs cheveux noirs l'enveloppaient et elle portait une couronne de laurier. Je suis sûre que cette scène n'était pas un rêve et je pense qu'elle s'est réellement passée dans un vieux temple où je ne suis jamais allée. Hélas ! ce n'est pas fini, je le sens. Je le raconterai à Louis... mais je ne peux pas, je ne peux pas ! J'aurai peut-être le courage de parler demain.

15 février. — Louis est parti pour trois semaines, le soleil a disparu avec lui ! Je n'ai pas essayé de le retenir car je savais l'importance des affaires qui le réclamaient. Il voulait m'envoyer chez ma tante Emily, mais je l'ai supplié de me permettre de rester dans mon heureuse, heureuse maison, avec mes bêtes que j'aime et les traces d'une chère présence autour de moi. Je n'aurais pas pu partir. Louis consentit, mais je l'entendis prier ma tante de venir me voir chaque jour, bien qu'il ait laissé tant de monde me servir et me garder que je ne suis jamais seule. Je n'ose rien écrire au sujet de son absence, mais je suis merveilleusement heureuse en pensant qu'il sera de retour dans trois semaines. Ah ! le soleil brillera pour moi à ce moment, tandis que maintenant tout est si obscur, si désolé.

19 février. — Le ciel ait pitié de moi ! Le malheur est venu. Oh douleur inexprimable ! Où aller ? Que faire, pour éviter mon fatal destin ? Oh Louis, Louis, où êtes-vous ? Pourquoi ne pouvez-vous connaître le terrible sort qui menace votre « petite fée » si malheureuse ?

La nuit dernière, Hélène m'appela, attira à elle mon esprit et laissa mon corps sans défense, endormi

dans mon lit. Quelle horreur fut la mienne lorsque je me trouvai près d'elle et de son terrible frère, entourée de formes hideuses de démons ou d'élémentals ! Oh femme cruelle et impitoyable ! Qu'ai-je fait pour mériter cette épouvantable destinée ? Hélène se moqua de moi et me dit qu'elle pouvait dominer mon corps et mon âme, et je sentis qu'elle disait vrai !

Je vis la boucle de mes cheveux, à moitié consumée par le feu allumé sur un autel qui aurait pu être dédié au dieu noir, à Jaggernath. Sur mon front, à la place où elle avait été coupée, je sentis une cuisante brûlure ; j'entendis l'appel et, sans avoir le temps de prier ou de t'appeler, mon Louis, j'étais dans ce lieu d'épouvante ! O ciel, aie pitié ! Anges divins, à mon secours ! Il reste encore assez de cheveux pour m'appeler bien des fois et je ne puis savoir quand ces rites diaboliques doivent s'accomplir ! J'ai prié toute la nuit et toute la journée, et je suis un peu plus forte. Aujourd'hui un nouveau malheur est arrivé. Mon oncle si bon pour moi a été pris des fièvres, ma chère tante a dû le rejoindre et je lui ai donné ma meilleure « ayah » pour la servir. Louis, je le crains, ne serait pas content de savoir cette femme loin de moi ; elle est si bonne, et bien meilleur médecin que ce pauvre docteur S... J'ai envie d'essayer mes forces et d'envoyer mon pauvre esprit tremblant vers Louis pour l'appeler ; mais il est tellement sensible ! Je crains les terribles douleurs que cela pourrait bien lui causer.

Voilà déjà dix jours qu'il est parti. Encore un peu plus d'une semaine et il sera de retour. Je lui dirai tout et il me sauvera .

22 février. — Encore, encore un autre terrible appel ! La nuit dernière, ils m'ont de nouveau attirée, et personne ne pouvait me sauver ! Sûrement Dieu m'a oubliée ! les bons anges m'ont quittée !

25 février. — O joie ! joie ! La boucle de cheveux m'a été rendue et je l'ai brûlée dans le feu que Louis dit être sacré ! Je suis sauvée, au moins jusqu'au retour de Louis, et alors quel pouvoir pourrait m'atteindre ? Mais il faut qu'il sache tout, et je vais écrire ce qui s'est passé. Hier matin, de bonne heure, pendant que, livrée au désespoir, je priais ardemment le Ciel de m'envoyer un défenseur, j'aperçus, traversant la véranda et s'inclinant devant moi, ce cher, drôle et bon petit Nazir que mon Louis aimait tant. Il m'expliqua qu'il arrivait d'un long pèlerinage et m'offrit une paire de ces doux oiseaux qu'on appelle *oiseaux d'amour* en Angleterre. Pauvre Nazir ! je le remerciai de son cadeau, puis le bon fakir me demanda s'il ne pouvait rien faire pour moi ; si je n'avais aucune commission à lui confier, si je ne voulais pas quelque chose pour charmer ma solitude. Chose étrange ! je ne pensai d'abord à rien, je ne pus rien trouver à lui faire faire, et je savais qu'il désirait beaucoup m'être utile, le brave cœur !

Enfin, je me souvins du fatal objet. Je racontai tout à Nazir et lui demandai ce qu'il y avait à faire jusqu'au retour de mon mari. Lorsque je prononçai le nom d'Hélène, il fronça le sourcil, et, lorsque je lui racontai comment ils m'avaient traitée, ses yeux noirs jetèrent des étincelles.

Quand j'eus fini, il me dit, en grinçant des dents :

« Madame retrouvera sa boucle de cheveux. »

Quelle joie fut la mienne, en entendant ces mots ! Je savais que Nazir pouvait faire des choses bien plus difficiles que de dématérialiser un peu de cheveux. Pendant une de nos réceptions trois fakirs firent glisser sur le plancher tout un service à thé en porcelaine de Chine. A leur ordre, il s'arrêta devant chaque personne. Ils réussirent à transporter à travers les airs des bijoux qui se trouvaient dans la chambre de matante, à trois milles de là ; ils enlevèrent de notre maison la canne de mon oncle et la firent tomber à une distance de deux milles et plus. J'étais donc bien sûre que Nazir pourrait me rendre l'objet perdu. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Il y a une heure, j'entrai dans ma chambre et j'aperçus Granger, ma femme de chambre anglaise, pâle d'épouvante, penchée sur quelque chose qui gisait sur le plancher, devant la fenêtre.

— Regardez, Milady, s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela peut être ?

D'un coup d'œil, je vis ce que c'était et je dis avec calme à Granger de me donner ce qu'elle regardait. C'était bien ma boucle de cheveux salie et à moitié brûlée. Mais à côté, je vis, à mon grand ennui, le médaillon d'Hélène ! O Nazir, c'est mal ! et vous avez dépassé mon désir ! Je ne voulais pas de ce bijou ! c'est un vol ! Je vais retirer les cheveux et je demanderai à Nazir de renvoyer le médaillon de la même façon qu'il a pris les cheveux. Je serai bien malheureuse jusque-là ! J'espère que le fakir viendra demain et qu'Hélène n'aura encore rien découvert. Mais, si

elle persiste dans ses mauvais desseins contre moi, si elle constate la disparition des cheveux, elle aura recours à ce que contient le médaillon et si elle ne le trouve pas, je ne sais ce qu'elle pourra penser.

24 février. — Toute la journée s'est écoulée, et cet ennuyeux Nazir n'a pas paru. Maintenant que j'ai mes cheveux, je suis si calme, je me sens si en sûreté que je puis supporter le léger ennui que me donne ce médaillon. Cependant j'aimerais bien voir le bon petit fakir. Je ne serai réellement tranquille que lorsque ce fatal bijou ne sera plus en ma possession. Il me semble qu'il répand sur moi une si mauvaise influence que je ne puis m'en débarrasser. Et pourtant, je tiens dans mes mains une précieuse lettre venant de l'Étoile de ma vie. Entre les pages, mon Louis a déposé des feuilles parfumées, mais combien plus vif est l'arome de bonté et de tendre sympathie qui se dégage d'entre les lignes ! Il revient bientôt à la maison et dit que la « MAISON » se trouve où je suis ! Que le ciel soit béni, il revient ! Oh ! s'il était ici !... Combien froidement les étoiles brillent cette nuit au-dessus de ma tête ! Elles m'appellent... La vieille maison est pleine de bruits divers que je n'ai jamais redoutés jusqu'à ce soir. Allons, encore une corde brisée à ma pauvre harpe ! Mais je vois une main errant parmi les cordes. Est-ce bien une main ? C'est peut-être la brise nocturne. Comme elle soupire, dans les palmiers ! Cela ressemble plutôt au vent de nos landes écossaises qu'aux souffles embaumés des tropiques. Les esprits de l'air m'appellent, car sûrement j'entends mon nom sur la cime des arbres. Blanche, Blanche, viens à la

maison ! Mais la « maison » se trouve près de Louis. Oh ! voudrait-on me prendre à lui ? Granger vient de venir me demander quelles sont ces voix et ces chants. Pauvre fille, qu'elle fut terrifiée en voyant que je ne pouvais lui répondre ! Mes gens se glissent près de la villa et me regardent d'une façon étrange. Il y a cette nuit une peur mortelle répandue sur nous tous et je ne puis pas les encourager, les égayer comme autrefois. J'étais bien calme pendant les longs sommeils de mon Louis ; tout le monde, sauf moi, le croyait mort. Je me tenais près de lui et je contemplais sa beauté. Que ne puis-je rappeler à moi mon courage ! Mais quelqu'un marche dans ma chambre. Qui peut-il être ? Et maintenant, une main touche encore les cordes de ma harpe ! Ce n'est pas le vent, car l'instrument résonne sous le jeu d'un maître ! O ciel ! quels tristes douloureux accords ! Qui peut jouer ainsi ? O Esprits des solennelles étoiles, brillants anges planétaires, vous qui connaissez et aimez mon Louis, protégez-le. Et, si c'est ta volonté, père des Esprits, rends-le à mon cœur triste et salutaire, avant que je quitte ce monde ! Louis, mon Louis ! Étoile de mon âme, que n'es-tu maintenant près de moi ! Bonne nuit, mon amour, bonne nuit !

## CHAPITRE XXVI

### COMMENT JE REVINS EN EUROPE

Bonne nuit, mon amour, bonne nuit ! Tels étaient les derniers mots de ce journal, où un cœur pur et

innocent avait mis les trésors d'une tendresse bien mal récompensée. Telles étaient ces mines d'or inculte qui s'ouvraient aux regards d'un malheureux pour qu'il en comprenne la valeur au moment même où elles allaient disparaître dans le passé !

Le journal de Blanche finit par ces mots de tendres adieux, et c'est à moi qu'incombe la tâche de terminer son histoire. Je me suis donné cette tâche dans un but spécial et, bien que douloureuse, je l'accomplirai.

Depuis la nuit où j'avais résolu de me dévouer à la fille de lord Dudley, j'abandonnai silencieusement et résolument toute recherche occulte. Je renonçai à mes associations dans les sociétés diverses avec lesquelles j'étais en relation, et à tout ce qui avait, autrefois, rempli mon âme de lumière et de science spirituelles. Je sentis que les nouveaux devoirs dont j'étais volontairement chargé, m'interdisaient mes anciennes études, et, bien que ressentant vivement la douleur de voir ainsi se fermer les royaumes de l'invisible, je ne faillis pas à la promesse que je m'étais faite. Je savais alors et je crois encore que, dans la vie, toute recherche du bien supérieur n'admet pas de compromission. Pour étouffer les aspirations de mon âme vers les choses spirituelles auxquelles tout mon être avait été lié, je me plongeai dans les soucis d'une existence publique, les devoirs à la maison et les plaisirs nécessaires à ma douce compagne, comme si je n'avais fait autre chose de ma vie.

J'accompagnai ma jeune femme et ses amis partout où ils pouvaient trouver un intérêt. Je permis à mes fakirs de les distraire par leurs arts occultes, mais je

n'y pris jamais part. Cet abandon des respirations les plus chères de mon passé me coûta bien des douleurs, mais je ne sus que ma petite fée les comprenait qu'après avoir lu les précieuses confidences qu'elle se faisait à elle-même dans un moment où tout regret était superflu.

Pendant mon absence, je commençai à sentir les avertissements dus à ma vraie nature revenir en foule vers moi. Des visions me hantèrent, des voix murmurèrent à mes oreilles ; et les flottantes ailes des habitants d'un autre monde agitèrent l'air près de moi. Je résistai à ces phénomènes pendant un certain temps, mais, une nuit, une vision si horrible m'apparut, que je bondis hors de mon lit, je m'habillai en hâte, et je me promenai dans les rues jusqu'au matin, avant de pouvoir reconquérir mon calme. Les nuits suivantes, même terrible scène, et chaque fois, j'eus la sensation que c'était le reflet de quelque chose de réel se passant actuellement, et non des images incertaines. Je voyais Blanche entraînée devant un autel, où une séance de magie noire avait lieu. Les formes d'Hélène Laval et son frère semblaient présider ces rites immondes. J'entendais presque les voix de ces démons sans pitié insultant ma pauvre femme, pendant que je regardais, impuissant et captif, cette atroce vision.

J'attribuai d'abord tout cela à mon cerveau trop tendu, mais à la fin je fus contraint de reconnaître que ces apparences spectaculaires avaient un sens prophétique. Les voix des esprits, autrefois connus et aimés et que j'avais abandonnés, se faisaient entendre

maintenant avec une force inoubliable. Ils m'assuraient de leur constant amour, de leur inaltérable affection. Ils me faisaient comprendre l'impossibilité de changer le système dans lequel le créateur a tissé sur un plan immuable la trame de la destinée des créatures vivantes. Ils me certifiaient qu'ils étaient chargés de me donner la force qui me permettrait de tout surmonter pour le bien. Ils me forçaient à les entendre et, me prenant pour ainsi dire dans leurs bras, ils me commandaient, au nom de ceux que j'avais connus sur la terre, de cesser ma révolte contre le pouvoir des esprits. Puis, lorsque j'eus dompté mon âme obstinée et fait ma soumission, ils me pressèrent de retourner chez moi, de voyager jour et nuit sans m'arrêter et de me hâter d'aller voir celle dont j'étais le protecteur terrestre, pour partager avec elle l'inévitable destinée à laquelle je ne pourrais la soustraire.

Appelant mes serviteurs, je distribuai à chacun sa tâche, et, lorsque tout fut prêt, je partis seul, tantôt par le train, tantôt à cheval : je me dirigeai vers Calcutta. Je fis les derniers 20 milles à cheval sous un soleil de feu. Le train que j'aurais pu prendre ne paraissait qu'à minuit ; mon ardeur impétueuse ne me permettait pas de l'attendre et j'aurais plutôt terminé la route à pied, si je n'avais eu d'autres moyens à ma disposition. Je changeai de monture toutes les heures, car j'aimai trop les nobles animaux pour les exposer plus longtemps aux fatigues qui semblaient n'avoir aucune prise sur moi. A mesure que j'avais, les voix augmentaient d'intensité et les ombres d'un avenir prochain s'épaississaient de telle sorte autour de

moi, que je pouvais seulement voir ma chère enfant en vêtements déchirés et le cœur brisé, comme dans la fatale nuit où les enchantements de l'immonde sorcière l'attirèrent chez moi.

A 5 milles de la ville, un petit être couvert de poussière se précipita au-devant de mon cheval et réussit à grand peine à l'arrêter. C'était Nazir. Il devait me parler, dit-il, et, s'appuyant presque épuisé sur ma monture, il me dit en quelques mots une horrible, presque incroyable nouvelle. Ma femme, cette délicate créature qui n'avait jamais connu d'autre abri que les luxueuses demeures de son père et de son époux, venait d'être jetée dans la prison commune, sous l'inculpation d'avoir volé un médaillon d'or à Mme Hélène Laval ! Telles furent les paroles dites au milieu de larmes s'échappant de ces yeux qui n'avaient jamais pleuré ! Le fakir me raconta comment, cédant aux prières de Lady Blanche, il avait dématérialisé à distance une boucle de cheveux, mais, voyant qu'une certaine quantité de ces cheveux était restée dans un médaillon d'or et craignant que la magicienne ne s'en servît encore contre sa victime, il avait témérairement enlevé ce fatal bijou.

Mme Laval s'était aperçue presque immédiatement de la perte de ses moyens d'actions. Soupçonnant sans doute la nature et la source des forces occultes qui avaient agi contre elle, cette terrible femme envoya chercher un Chulah. Celui-ci mit en mouvement une « balle magique » qui, suivie par l'enchanteur, ne devait s'arrêter qu'à l'endroit où le joyau pourrait être trouvé. Nazir avait rencontré l'opérateur,

et celui-ci lui avait avoué qu'un grand pouvoir l'avait empêché de passer le seuil de ma maison, auprès duquel la balle magique s'était soudain immobilisée. Ce fut assez pour permettre aux lâches conspirateurs de pousser plus avant leur plan infernal.

Qu'on me permette de dire en quelques mots ce que j'appris plus tard. Le couple infâme savait que ma malheureuse femme était seule, et sans secours. Convaincus par leur art magique que le médaillon se trouvait dans ma maison, ils exécutèrent secrètement et rapidement leur projet de vengeance. Par des moyens de corruption et l'influence de Perrault, les misérables obtinrent un ordre de perquisition dans ma villa. Le médaillon fut immédiatement découvert, et ma pauvre enfant sans soutien, ma petite fée si pure, fut arrêtée et conduite en prison, avant que les magistrats de la ville, sauf quelques sous-ordres payés et corrompus, en aient eu connaissance.

Nazir ajouta que, vers le soir de ce jour maudit, il était revenu pour apprendre le malheur que son indiscretion avait causé. Graham, le vicomte, d'autres amis étaient absents ou ne purent être trouvés. Mes serviteurs s'étaient bien répandus dans toutes les directions pour chercher du secours, mais aucun d'eux ne comprenait réellement ce qui était arrivé. Enfin Nazir revint, s'accusa et finit par réveiller tous mes amis et leur dire la vérité. La nuit entière s'écoula avant que le secours put venir et... il était trop tard... trop tard !

Nul ne peut dire ce que Perrault et sa sœur attendaient de leur acte audacieux. Ils devaient pourtant

savoir que la communauté entière se lèverait pour les confondre et que leur acte horrible de vengeance retomberait sur eux. Quoi qu'il en soit, leur rapidité fut si grande, leur silence si profond, que seulement après le retour du fakir on put venir en aide à la malheureuse Blanche. Le vicomte, la vicomtesse et les magistrats furent enfin mis au courant. Tous mes amis furent prévenus par l'indomptable énergie de Nazir. On se hâta d'aller à la prison pour délivrer la victime. Hélas ! je savais trop bien pourquoi elle y était encore et pourquoi elle ne pouvait en sortir. Je ne voulus pas en entendre davantage jusqu'à mon arrivée en ville. Mon cheval tomba épuisé à la porte de ma demeure maintenant vide et déserte. Je ne sais pas comment je gagnai la prison, j'ignore si l'obscurité qui pesait sur moi était dans l'air ou dans mes sombres yeux.

Toutes les portes étaient ouvertes, et des mains furent tendues vers moi pendant que je traversais rapidement de sombres cellules et d'humides passages. Le vicomte R..., très pâle, et plusieurs de mes frères d'armes se pressèrent autour de moi. Je ne m'arrêtai pas. J'entendis des mots de sympathie, d'indignation, de regret.

Je n'y répondis pas. Je ne pensai qu'à elle ; sur le seuil d'une porte ouverte, je rencontrai la vicomtesse, quelques dames et l'ayah favorite de ma pauvre femme. Elle tenait dans ses bras un paquet. Elle écarta les plis d'un châle et me montra la petite figure d'un enfant mort. Je m'arrêtai, j'embrassai le petit cadavre et je continuai ma route. Enfin je vis un

pauvre grabat recouvert d'étoffes splendides et de fleurs parfumées. J'entendis un cri égaré, mon nom fut prononcé en doux, tendres accents ressemblant au son d'une harpe brisée, des bras blancs m'attirèrent, de douces mains saisirent mon cou, une tête blonde s'enfonça dans ma poitrine et... ce fut ainsi qu'elle mourut.

Et maintenant, retournons dans la vieille maison dont l'art avait fait un palais féérique, dans la maison qu'elle a tant aimée, parmi les fleurs, les parfums, les statues et le profond silence ! C'est là que je passai une longue, longue nuit, pendant qu'au dehors les passions sauvages poussaient la foule à l'émeute et à la destruction. Les réelles vérités qui entourent les grands drames ne sont jamais connues, mais il y a dans les hommes un élément de générosité et dans le cœur humain un fond de profonde honnêteté, qui réveillent parfois les actes d'injustice et de cruauté. Tel fut le sentiment que les plaintes passionnées du pauvre Nazir semblèrent avoir éveillé. Le vicomte avait fait les plus grands efforts pour garder secret le malheur, craignant que sa publication tronquée ne portât atteinte à sa noble famille. Il avait fait répandre le bruit que la personne si honteusement lésée était une domestique de sa femme, et je pense que cette version prédomine encore dans la ville où se passa ce grand drame de ma vie.

(A suivre.)





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

---

## PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

---

### Madame GUYON

---

Les autorités ecclésiastiques ont beaucoup fulminé contre le quiétisme ; peut-être leur zèle a-t-il été intempestif car il n'y a rien de radicalement mauvais ; les doctrines de l'abandon à la volonté de Dieu sont excellentes, mais elles n'impliquent pas que tout effort de l'homme contre ses passions soit inutile. Si la volonté du Père doit être accomplie, il faut se souvenir aussi que le Ciel est ouvert aux violents. D'ailleurs, il est très possible que la pensée de Mme Guyon ait été faussée ; en effet, dans le choix de ses *Discours spirituels* que vient de publier Charnac (1), on trouve souvent répété le conseil de suivre scrupuleusement la voie que les circonstances nous indiquent, de faire de suite son devoir, de ne pas remettre au lendemain.

C'est une chose que tous ceux qui essaient actuellement de réaliser les doctrines de l'Évangile devraient noter avec soin ; chacun de nous est mené dans une voie qui lui est propre, qui est spécialement tracée pour lui, qui comporte les occasions et les travaux

(1) Un vol. de la Bibliothèque de mystique, 1 fr. 50.

propres à développer ses forces sans rien de trop, ni rien de moins. Par conséquent, si les circonstances quotidiennes, les rencontres, les occupations, les délasséments sont agencés exactement pour notre propre personnalité, notre devoir est d'appliquer la loi que nous connaissons tous. Dans ces conditions de simplicité d'esprit et de confiance en Dieu, les conseils d'autres personnes mystiques, de maîtres même, deviennent d'une nécessité beaucoup moins fréquente.

C'est ici le lieu de souligner un autre caractère de la vie mystique qui se dégage difficilement lorsqu'on sort des sentiers du développement magique ou mental. C'est ce mode d'agir que l'on pourrait appeler la discrétion : trop souvent livré aux enthousiasmes des premières ferveurs, on se sent rempli d'affection pour les amis qui nous entourent, on se prodigue et, dès que l'on n'est pas payé de retour, on tombe dans de la rancune et de la médisance : l'amour du prochain ne réside pas tant à donner à ceux que nous aimons qu'à aider ceux qui le demandent, quels qu'ils soient. De sorte que tout ce qui est à nous dans l'extérieur, nous pouvons en faire profiter les autres ; mais ce qui est de l'interne doit rester dans l'interne. Voilà quelques-unes des idées originales que l'on trouvera dans les discours de Mme Guyon ; idées marquées au coin du bon sens le plus équilibré, et qui lui ont mérité de la part de l'abbé Fournier les plus beaux éloges.

La simplicité de ces écrits est le signe de la simplicité ou de la profondeur spirituelle : notre mystique

rejette l'emploi des termes abstrus, la recherche des classifications savantes : il ne faut pas charger l'entendement. Mais bien plus encore, elle adjure de ne pas accorder aux songes, aux visions, aux révélations, à toutes les manifestations de l'Invisible, une importance prépondérante ; il faut lire et relire là-dessus le dernier discours du petit volume dont nous parlons ; on nous permettra de citer quelques phrases à ce sujet.

« Deux sortes de personnes s'égareront facilement : les premières sont celles qui, faute de courage, ne veulent point quitter leurs premières manières d'agir, et ainsi perdent peu à peu cette divine lumière qui s'était levée sur elles ; les autres par un zèle indiscret, voulant la précéder au lieu de la suivre, se précipitent d'elles-mêmes dans des états plus avancés que ne le porte la disposition de leur âme ; et comme elles ne sont pas appelées de Dieu à un état plus avancé pour le temps présent, parce qu'elles ont voulu passer d'un endroit à l'autre sans suivre le chemin qui y conduit, elles demeurent toute leur vie dans une obscurité infructueuse, qui ne leur fera jamais trouver le divin enfant pour être la vie de leurs âmes.

« Mais ceux qui suivent cette admirable *étoile* de la foi savoureuse et lumineuse, découvrent enfin, à la faveur de sa lumière, le Verbe fait *Enfant*. C'est alors que la vue et la connaissance des mystères de Jésus-Christ sont d'un grand goût, non par le raisonnement, mais par une foi amoureuse, qui les embrasse sans distinction et les goûte sans examen. L'oraison devient très facile, et cette route est très délicieuse : on fait beaucoup de chemin sans s'en apercevoir. La

solitude est nécessaire dans cet état : le trouble du monde, se charger d'affaires et d'emplois que Dieu ne demande pas, font disparaître cette étoile.

« Il y a encore un écueil terrible, c'est que l'âme éclairée de cette nouvelle lumière qui lui fait tant de plaisir, au lieu de la suivre dans le secret, se contentant d'en parler avec ceux qui la connaissent, parce qu'ils l'ont suivie et qu'elle leur a fait trouver l'objet de leurs désirs, elle va en parler à ceux qui ne la connaissent pas, qui la brouillent, lui en donnent de la défiance et la lui font perdre à la fin.

« Lorsqu'on a cette belle et agréable lumière, on est si charmé qu'on parle à plusieurs sous prétexte de consulter ; et l'on ne voit pas que c'est l'amour-propre qui porte à se répandre. On se croit au sommet de la perfection, quoiqu'en vérité on ne fasse que de commencer.

« Il y a deux voies dans cette lumière savoureuse, l'une qui n'est qu'une certaine présence intime, un goût savoureux de la divinité sans distinction ni espèce ; et c'est là proprement *la foi*, plus savoureuse que lumineuse ; c'est le chemin le plus court et le plus sûr. Il y a une autre route plus lumineuse que savoureuse, la lumière surpasse l'ardeur ; et c'est celle des visions, révélations, extases, ravissements, etc., car c'est en ce temps que ces choses arrivent ; et ce sont ces mêmes choses qui, étant données pour avancer, arrêtent certainement l'âme si elle s'y amuse et lui font un dommage irréparable. Je dis que l'amour des belles choses, l'envie de les faire connaître aux autres, sous prétexte de s'assurer dans

sa voie, font perdre l'étoile. Il faut un seul guide et garder le silence à tout le reste.

« Ceux qui sont conduits par l'extraordinaire, comme extases, etc., perdent leur trésor à force de le découvrir; et souvent, par l'attache qu'ils ont à ces choses, l'Ange des ténèbres se transforme en Ange de lumière et les ballote toute leur vie, surtout s'ils rencontrent des directeurs qui fassent cas de ces choses. Les âmes dont la foi est plus savoureuse que lumineuse ont quelque chose de plus intime : c'est un chemin raccourci, qui n'a point le long circuit de visions, etc. Cependant ces personnes perdent souvent leur étoile pour vouloir trop consulter et trop s'assurer, comme firent les *Mages*, qui la perdirent en Jérusalem.

« On se persuade presque toujours que le Roi de gloire veut les choses élevées et magnifiques. Les *Mages* étaient dans cet abus : c'est pourquoi ils le cherchèrent en *Jérusalem*, qui était la magnifique capitale de l'empire des Juifs où leur roi devait naturellement être né ! Qu'on se trompe ! Il ne cherche point les lieux magnifiques, ni le tumulte du monde, ni les choses élevées, comme on s'imagine : il choisit au contraire des choses basses et petites, la pauvreté et la retraite. »

Il faudrait citer aussi les passages relatifs aux commencements de la vie mystique, sur la simplicité intérieure, le renoncement, l'abandon, le discernement de la volonté de Dieu : il faudrait tout citer, et nous préférons renvoyer les lecteurs au livre lui-même.

SÉDIR.

ÉVANGILE DE SAINT JEAN <sup>(1)</sup>

TRADUCTION DE LEMAISTRE DE SACY DE 1759

## CHAPITRE PREMIER

*(Suite)*

17. Car la loi a été donnée par Moïse ; mais la grâce et la vérité a été apportée par Jésus-Christ.

18. Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui en a donné la connaissance.

19. Or voici le témoignage que rendit Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ?

20. Car il confessa, et il ne le nia point : il confessa qu'il n'était point le Christ.

21. Ils lui demandèrent : Quoi donc ? êtes-vous Elie ? Et il leur dit : Je ne le suis point. Êtes-vous prophète ? ajoutèrent-ils. Et il leur répondit : Non.

22. Qui êtes-vous donc, lui dirent-ils, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ?

23. Je suis, leur dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe.

24. Or ceux qu'on lui avait envoyés étaient des pharisiens.

25. Ils lui firent encore une nouvelle demande et lui dirent : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ?

26. Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau, mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.

(1) Nous remercions les nombreux lecteurs qui nous ont adressé de lettres pour la continuation de ces études de Zhora. Nous ferons parvenir à l'auteur toutes les communications qui nous seront adressées.

N. D. L. D.

27. C'est lui qui doit venir après moi, qui m'a été préféré ; et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers.

28. Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

29. Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voici l'agneau de Dieu, voici Celui qui ôte le péché du monde.

30. C'est celui-là même de qui j'ai dit : « Il vient après moi un homme qui m'a été préféré, parce qu'il était avant moi. »

31. Pour moi, je ne le connaissais pas ; mais je suis venu baptiser dans l'eau afin qu'il soit connu dans Israël.

## PREMIÈRE TRADUCTION

17. Car les fluides créateurs ont été surpris et désignés par Moïse, mais la vie et la liberté nous ont été amenées et montrées par Jésus-Christ.

18. Personne n'a pu voir son Dieu ; le Fils, qui est et vit au sein du Père-Un, est Celui qui nous en a parlé.

19. Et voici ce qu'a dit Jean lorsque les Juifs ou bien quelques parcelles envoyèrent des porteurs de la loi interroger à son sujet en disant : D'où venez-vous ?

20. Car il rendit témoignage, il le savait et il le dit ; il leur répondit définitivement à tous qu'il n'était pas le Oint.

## DEUXIÈME TRADUCTION

17. Car les fondations de la créature ont été transmises par Moïse dans son milieu, mais la vie à laquelle elle est destinée nous est révélée par le centre en qui tout repose et se plait.

18. Personne jamais ne pourra rentrer vers le centre premier ; seul le centre généré, qui est le germe vitalisé, nous en apporte la connaissance.

19. Voilà ce que rendit Jean au monde des ténèbres lorsque ceux-là envoyèrent leurs occupants afin de savoir comment il était fait.

20. Et lui le déclara, il ne le déroba point, mais le déclara ouvertement, qu'il n'était point du centre, mais de la création elle-même, centralisé plus tard, après que son travail eut porté fruit de la femme.

21. Alors ils fouillèrent disant : Qui donc, seriez-vous rattaché aux sources d'Elie ? Et il leur répondit qu'il ne l'était pas ; êtes-vous prophète ? dirent-ils, car l'inconnu les attirait, mais il leur dit non, car ils n'avaient point acquis la seule chose nécessaire à savoir parmi nous.

22. Qui êtes-vous donc ? nous sommes envoyés, et ils voulaient l'intimider, afin qu'il leur parlât ; où pouvez-vous dire que vous appartenez ?

23. Je suis, leur dit-il, le tuyau de la voix qui arpente le désert, disant : « Rendez attentif l'atmosphère dans laquelle va passer la Vie », ainsi qu'on l'a déjà dit avant moi.

24. Mais ceux qui lui parlaient étaient habiles aux déviations personnelles de toute parole donnée parmi les hommes.

25. Ils lui parlèrent à nouveau, disant : De quel droit baptisez-vous, si vous n'avez ni le passeport, ni le certificat, ni même le droit de votre vie à montrer ?

21. Alors ils se jetèrent sur lui, de leurs inconnus inférieurs et lui crièrent : « Quoi donc, seriez-vous le plus vénéré de cette créature qui fut une fois inspirée ? » Mais il leur barra le chemin, disant : « Je ne le suis pas », car son esprit savait qu'ils auraient ravagé cette contrée ; alors ils retombèrent (sur lui) encore une fois disant : « Êtes-vous prophète ? » car ils sentaient qu'il leur était supérieur, mais il leur dit non, sachant qu'ils étaient hostiles à la vérité.

22. Alors ils se transportèrent, de rage impuissante, en eux-mêmes, disant : « Qui êtes-vous donc, nous ne pouvons échouer complètement dans cette entreprise ; quelle dénomination scellera-t-elle le tombeau de votre esprit ? »

23. « Je suis de l'esprit sans attache, leur dit-il, de celui qui travaille en amour, disant, ainsi qu'il vous est déjà parvenu : « Elargissez le « porte-voix de l'éternel ; rendez sa venue probable, afin qu'il la fasse possible parmi vous. »

24. Mais ceux qui le tourmentaient étaient en eux-mêmes des anciens en malice.

25. Et ils reprirent leurs armes disant : « Pourquoi donc affectes-tu en matière ce qui ne t'a été imposé qu'en esprit ? »

26. L'ami leur répondit : Pour moi, je ne baptise que dans votre milieu, parmi votre atmosphère, mais il y a le Oint avec vous dont vous n'avez pas conscience.

27. Il vient après mon baptême, car c'est Lui qui vient de plus loin; tandis que moi je ne pourrais même pas défaire le lien de sa matière muette parmi vous.

28. Ceci se passa à un petit hameau, au delà des prévarications, parmi lesquelles Jean avait accepté de baptiser.

29. Après cela, Jean vit Jésus qui s'approchait, et il s'écria : Voici l'Homme Innocent, voici Celui qui pâtit pour les autres.

30. C'est de Lui que je vous annonçais tout à l'heure disant : « Il en est un qui eût tout fini avant de m'avoir reçu, et qui sera plus que moi, parce qu'il était avant moi.

31. Mon corps ne connaissait pas le sien; mais je suis venu agir dans votre atmosphère, afin que celui qui lutte contre Lui sache que mon esprit a reconnu son Etre parmi les corps.

26. Le centralisé parla, disant et criant : « Je n'effectue que par vos propres moyens; mais il en est un, le centre lui-même, parmi vous que vous ne remarquez même pas. »

27. Le centre est partout où Il vient, car Il fut, avant que je ne sois en création, et je ne saurai nullement subvenir au moindre de ses (autres) besoins.

28. Ceci fut dit au delà du petit point de vie créé; par delà du fleuve réparateur, de derrière lequel avait apporté sa mission le germe centralisé.

29. Peu après la parcelle qu'était Jean, vit venir le centre qui s'approchait de lui, et il se leva à sa rencontre disant : « Voici la face de Dieu, voici le pardon parmi nous. »

30. C'est de Lui que je parlai, disant que vous en verriez un plus grand que moi, car Il est en Lui-même, aussi bien qu'en vous, et que moi je ne suis que parmi vous.

31. Quant à moi, je ne le connaissais pas entre vous, mais c'est à cause de sa venue que s'est produite la mienne, afin que celui qui a vaincu la chair, testifie de Celui qui en est Innocent.

J'ai vu avec bonheur, d'après le nombre des demandes reçues, qu'il ne me sera pas impossible de

continuer ces traductions, commencées dans le numéro précédent de cette revue.

Je procéderai donc à transmettre en nos paroles le sens intérieur de l'évangile de saint Jean dans la même mesure qu'auparavant.

Mais, afin de pouvoir m'adresser plus spécialement encore aux lecteurs qui en ont demandé la suite, je tâcherai de répondre, en autant que cela me sera possible, à toute question que voudront me poser les lecteurs qui s'intéressent à ces articles. Ceci donnera encore un sujet de cours ou de conversations, qui relieront davantage les abonnés aux choses de l'Au-delà.

Les demandes devront être simplement exposées sous le titre de l'*Observatoire de Lyon*. Les réponses ou explications paraîtront sous le même titre, car je ne désire point qu'on m'appelle « maître » ou qu'on fasse n'importe quelle allusion plus spéciale à la personnalité de l'écrivain, car nous n'avons tous qu'un seul maître, ainsi que l'a dit Jésus notre Sauveur en ces termes : « Mais vous, ne vous faites point appeler maître, car vous n'avez qu'un Maître qui est le Christ, et, pour vous, vous êtes tous frères (S. Matt., 23, 8). N'ayons donc qu'un seul Maître, qu'un seul Ami, qu'un seul confident dans tous nos soucis, et ainsi nous ne pourrons pas nous tromper grandement de chemin.

*Errata.* — Au numéro précédent, lire, ch. I, trad. I, v. 3, « par le germe de vie » et non « par le terme de vie ».

ZHORA.



**Nous prévenons nos lecteurs que la rédaction de L'INITIATION est transférée 5, rue de Savoie, Paris (VI<sup>e</sup>), où M. Papus a maintenant son domicile. Nous serons reconnaissants aux revues faisant l'échange de noter cette nouvelle adresse.**

---

---

## École supérieure des Sciences hermétiques

---

L'École a ouvert la série de ses conférences le lundi 10 novembre dans son local provisoire, 36, rue du Bac.

La salle dont nous disposons maintenant peut contenir plus de 200 auditeurs. Elle sera consacrée plus tard à de grandes réunions de conversation entre les diverses Écoles ainsi qu'aux réunions martinistes.

L'École aura sans doute bientôt un local nouveau et spécial.

En attendant, les cours sont faits par Phaneg, Sédir et Papus. Ils ont lieu les lundis et mardis à 9 heures précises du soir. Nous donnerons, le mois prochain, le programme complet. Les droits d'inscription sont de 5 francs par trimestre, et nul n'est admis sans une carte d'inscription.

Avant de donner la fête spiritualiste projetée, nous allons organiser, le deuxième et le troisième jeudis de chaque mois, des séances de conversation ouverte à tous.

D'autre part, la Société des conférences spiritualistes reprendra ses séances aux Sociétés savantes, 28, rue Serpente, à dater du jeudi 27 novembre courant.

La séance d'ouverture est ouverte à tout le monde sans formalité. Tous nos lecteurs y sont invités.



## LES CYCLES ASTRAUX

---

Je voudrais profiter de cette occasion pour ajouter quelques mots relativement au calcul par les cycles astraux.

On se rappelle peut-être qu'en me basant sur ce procédé, j'ai essayé de donner quelques indications sur les événements qui vont prochainement se dérouler en France et en Europe.

J'ai montré que nous allons traverser une période terrible pendant laquelle nous aurons à subir une révolution populacière, mettons sociale pour être poli, pendant laquelle on verra la répétition de tous les crimes, horreurs et infamies qui ont illustré la première révolution française.

Les débuts de cette période doivent se produire en 1903 et nous sommes à la fin de 1902. Les événements ont rapidement marché depuis que je faisais cette prédiction, et il semble bien que toutes les exactions anticatholiques auxquelles nous venons d'assister, que la grève générale qui vient de se déclarer en sont le prélude et l'essai.

C'est, d'ailleurs, de 1905 à 1907 que doivent se produire les événements les plus violents.

Enfin j'ai indiqué la date de 1907 comme correspondant à la fin de la révolution populacière et au rétablissement de la monarchie en France.

En réalité, je n'ai traité alors qu'une partie de la question, parce que je ne voulais abuser ni de la bienveillante hospitalité de notre Directeur, ni de la patience des lecteurs de *l'Echo*, que je mets déjà trop souvent à l'épreuve.

Il est peut-être intéressant de remarquer que, réellement, il y a aussi trois solutions possibles comme pour le quatrain de Nostradamus.

J'ai indiqué précédemment la solution la plus rapprochée de nous, celle qui correspondrait, après un cycle de 1007 ans, au rétablissement de la monarchie carlovin-

gienne, en la personne de Charles le Simple, et qui s'effectuerait en 1907.

Mais il y a deux autres solutions, correspondant l'une à Napoléon I<sup>er</sup> et l'autre à Napoléon III.

Sans entrer dans des détails qui allongeraient encore cet article, il est facile de se rendre compte que la reproduction astrale de l'avènement de Napoléon III se produirait en 1910; celle de Napoléon I<sup>er</sup> aurait lieu vers 1914, si on la rapporte à l'époque de son consulat, ou vers 1918, si on la rapporte à celle de son couronnement comme empereur.

Si ces prévisions intéressent les lecteurs de *l'Echo*, je puis ajouter quelques indications générales sur l'état de l'Europe pendant le siècle qui s'ouvre devant nous.

J'ai montré précédemment que le XIX<sup>e</sup> siècle avait été la reproduction fidèle du IX<sup>e</sup>, après un cycle de 1.007 ans, les différences provenant surtout des mœurs nouvelles et du nouvel état de l'humanité à ces deux époques.

On peut donc chercher à prévoir, par analogie avec le X<sup>e</sup> siècle, les dispositions générales que présentera le XX<sup>e</sup>. On arrive alors aux conclusions suivantes :

D'ici trente ans, tous les partis subversifs : socialistes, communistes, collectivistes, anarchistes, etc., seront domptés, supprimés, anéantis ou, tout au moins, réduits à l'impuissance.

Il s'établira sur l'Europe, et sur le monde entier, une société fortement organisée sous la forme d'une féodalité commerciale, industrielle et financière, solidement constituée, qui réalisera la reproduction, sous une forme moderne, appropriée à la civilisation actuelle, de l'ancienne féodalité guerrière.

Cet état de choses durera pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle et pendant les deux ou trois siècles suivants.

L'humanité s'y développera sous l'action énergique qui est la cause de tout progrès : la rivalité, la concurrence, le combat pour la vie, pour la domination, pour la suprématie. Malheur aux peuples faibles, malheur aux peuples en dégénérescence, malheur aux nations sentimentales, qui ne sauront pas régler leurs rancœurs et leurs institutions d'après la rigueur des lois économiques.

*(Echo du Merveilleux.)*

NÉBO.

## Bibliographie

---

Nous avons eu la bonne fortune de feuilleter chez notre ami et collaborateur Gabriel de Lautrec le manuscrit d'un roman nouveau, *le Feu sacré*, dans lequel les amateurs de choses étranges trouveront de quoi satisfaire leur curiosité : à noter particulièrement un chapitre sur le Haschich, le dieu vert, et un autre sur la Magie, où des intuitions justes sont exprimées dans un style d'une robustesse absolument classique, tout en gardant une saveur colorée et très artiste (Compte rendu prochainement).

---

---

## LIVRES REÇUS

---

Le 4<sup>e</sup> fascicule de *Æsus*, par H. LIZERAY, vient de paraître. Il continue la publication de la tradition pythagoricienne; c'est une œuvre d'érudition de grand mérite.

*Douze discours spirituels* de Mme GUYON, œuvre mystique à la portée de tous les cœurs de bonne volonté (chez Chacornac).

*Hypothèses de Zénobe Gramme*, recueil publié par la femme du regretté savant, grâce aux nombreuses notes que celui-ci aimait à écrire, dans ses moments d'intuitions scientifiques : on y trouvera des idées originales et des théories nouvelles sur plusieurs grands problèmes de physique ou de chimie.

*Le Problème de l'au-delà*, conseils des invisibles, par le général A. (Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques).

Nous recommandons bien vivement ce livre à nos lecteurs. « Il a pour but », dit l'auteur, « de faire connaître en quelques mots l'état actuel de la question tant combattue du spiritualisme moderne, d'indiquer les travaux qui ont été faits, d'engager les esprits sérieux à les étudier, — et enfin de faire lire quelques communications qui donneront une idée des résultats que l'on peut obtenir »

« quand on entre en relations, — mais dans de bonnes conditions, bien entendu, avec le monde invisible. »

Et l'auteur a bien atteint son but : la première partie, historique et philosophique, est très instructive ; la deuxième, résultat d'expériences pratiques, est un vrai livre de haute morale adaptée de l'évangile ; et que ces conseils des invisibles viennent d'esprits, ou de l'Ego supérieur des expérimentateurs, ils n'en seront pas moins goûtés, nous en sommes persuadé.

*Le Roman de Marie*, par Jean RAMEAU, œuvre bien pensée et pleine de cœur, que nous recommandons à nos lecteurs (chez Ollendorff, 50, Chaussée-d'Antin).

## REVUES ET JOURNAUX

*L'Écho du Merveilleux* : on y trouvera une interprétation, par Nébo, d'un quatrain de Nostradamus, qui se rapporterait aux années qui vont suivre 1902. (En lire plus haut un extrait.)

*Le Spiritualisme moderne* reproduit une conférence du docteur Farémont sur l'âme : y lire aussi des articles de Beaudelot.

*Le Moniteur des études psychiques* publie une étude sur les apparitions, songes et visions, des études psychologiques et rapporte plusieurs faits psychiques très curieux.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs *la Vie nouvelle*. Ce journal paraît chaque semaine et contient les plus intéressantes communications des célébrités en renom, au sujet des sciences occultes, des sciences appliquées, médecine, philosophie, etc. (A Beauvais, chez M. O. Courier ; à Paris, à la librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri).

Voir aussi : *Rosa Achemica*, qui publie de savantes études d'astrologie ; *le Progrès spirite*, *la Revue des études psychiques* et, parmi les revues étrangères, *Anubis*, qui donne un horoscope d'Emile Zola, et *la Psychic and Occult Views and Review*.

*Le Gérant* : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

OCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES  
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF  
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

---

Vient de paraître :

SÉDIR

# Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages . . . . . 1 franc.

---

---

PAPUS ET TIDIANEUQ

---

## L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. . . . . 1 franc.

---

---

JOANNY BRICAUD

---

## Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. . . . . Digitized by Google 0 fr. 50

# AVIS A NOS LECTEURS

---

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.*

*Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.*

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,  
50, Chaussée d'Antin :*

## LE TABLEAU NATUREL

**Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers**

*Un volume in-8 au prix de 7 francs*

ET

## L'Homme de Désir

*Un volume in-8 au prix de 7 francs.*

*Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.*

---

---

### Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Digitized by Google

# L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. O. O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



57<sup>me</sup> VOLUME. — 16<sup>me</sup> ANNEE

## SOMMAIRE DU N° 3 (Décembre 1902)

### PARTIE EXOTÉRIQUE

- Les Mystères d'une feuille de papier (avec deux gravures)* (p. 193 à 200) . . . . . C<sup>o</sup> de Tromelin.  
*Formes et astraux* (p. 201 à 219) . . . . . Tidianeuf.

### PARTIE PHILOSOPHIQUE

- Quelques applications de la psychométrie* (p. 220 à 231) . . . . . G. Phaneg.  
*Les Arcanes alchimiques* (p. 232 à 244) . . . . . Gottlieb Latz.  
*Le Babysme* (p. 245 à 258) . . . . . Gabriel Sacy.  
*Un fait psychique* (p. 259 et 260) . . . . . A. François.  
*Au Pays des Esprits (suite et fin)* (p. 261 à 267) . . . . . X.  
*Notes sur la grammaire de Pânini (suite)* (p. 268 à 273) . . . . . Jâga.

### PARTIE INITIATIQUE

- Les Évangiles (suite)* (p. 274 à 278) . . . . . Zhora.

École hermétique. — Ordre kabbalistique de la Rose Croix. — Société des conférences spiritualistes. — La mort de l'abbé Roussel. — Bibliographie. — Livres reçus. — Revues et Journaux.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé  
5, rue de Savoie, à Paris-VI<sup>e</sup>. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

# PROGRAMME

**Les Doctrines matérialistes ont vécu.**

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

*L'Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

**Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion**, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie**, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, *l'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *l'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

*L'Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

*L'Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



## PARTIE EXOTÉRIQUE

---

### Les Mystères d'une feuille de papier

---

Lettre à Monsieur le Dr PAPUS

---

*Marseille, le 3 Décembre 1902.*

MON CHER MONSIEUR,

Je viens de voir, dans le numéro de *l'Initiation* de novembre, la reproduction d'un essai, selon ma méthode, exécuté par M. et Mme P. F. B.

Permettez-moi de discuter ce dessin, qui ne me paraît pas du tout fait selon mes procédés.

En effet, ce qui caractérise mes productions, c'est : 1° qu'il n'y a pas de traits dans mes dessins ; 2° que tous mes personnages, si petits qu'ils soient, se décomposent en d'autres personnages plus petits, jusqu'à l'extrême limite des ombres chinoises, qui donnent alors des personnages minuscules ; 3° que si on examine les contours de mes personnages quelconques

avec une forte loupe (grossissant cinq ou six fois), ces contours sont formés par de l'écriture, très difficile à lire, il est vrai, mais qui n'en existe pas moins ; 4° que toutes les parties qui forment ombres ne sont que des groupes de petits personnages, et que ces personnages, grands ou petits, sont les caractères dont l'écriture est formée. C'est ce qui explique pourquoi le buste d'un personnage est formé par une tête plus grosse, qui est elle-même un caractère ou plusieurs caractères. Il y a aussi, très souvent, des yeux doubles à une même figure, ou double regard. En outre, nos personnages, ont au besoin plusieurs bras ou mains accomplissant des actes différents. Ce sont des dessins parlant ; 5° qu'en renversant le tableau, ces groupes forment d'autres groupes, dont les sujets varient selon les quatre sens où l'on peut les regarder ; 6° que ceci est tellement général comme caractère décisif que les yeux mêmes d'une figure d'une dimension appréciable forment aussi des groupes de personnages en les regardant à cette forte loupe ; 7° bref, pour qu'un dessin soit de mon école, la loupe forte doit décomposer les plus petits sujets en d'autres plus petits. Sinon, ce ne sont plus des dessins de mon genre, car *c'est absolument cette décomposition à l'infini qui constitue le réel caractère merveilleux de mes productions.*

C'est ce qui empêchera absolument un dessinateur ou un graveur, si fort qu'il soit, de copier mes œuvres ; et c'est aussi ce qui a *fait dire aux artistes qui les ont examinés à la loupe et non superficiellement*, que ces dessins paraissent au-dessus du génie humain...

Si vous voulez bien publier l'une de mes œuvres,

au lieu de cette petite tête insignifiante, que vous avez publiée, et faite en quelques secondes et sans prétentions, vos lecteurs, les artistes et les graveurs, pourront vérifier à la loupe tout ce que je viens d'écrire.

CRITIQUE DU DESSIN DE NOVEMBRE

*de l'Initiation.*

Dans le dessin que ce numéro renferme, on ne découvre *aucun des caractères que j'ai énumérés*. Mais cela ne m'étonne pas, puisque vos lecteurs n'ont rien vu de moi encore, et qu'ils ne savent pas ce que je puis produire.

C'est tellement vrai que j'ai reçu aussi, de mon côté, un tas de lettres qui me demandent de combler cette lacune, et de montrer ce qui a été annoncé.

J'ai reçu aussi douze dessins de différents amateurs, même de l'étranger.

M. E. Amati, de Naples, m'a envoyé deux planches dans le genre de celle de M. et Mme P. F. B.

C'est bien *comme début* ; mais on voit les traits, les hachures. Ce sont des dessins faits à la pointe d'un crayon très pointu ; et, si vous les regardez à la loupe, vous n'y voyez aucune trace de cette merveilleuse décomposition qui est le caractère exclusif de mes œuvres, qui feraient le désespoir des graveurs, si nous n'avions aujourd'hui la phototypie pour obtenir des reproductions.

Étant mathématicien, je suis précis, et il n'y a pas

un des petits détails indiqués par moi qui n'ait sa valeur obligatoire.

Mes imitateurs doivent agir ainsi, sinon les amateurs qui me font l'honneur de vouloir marcher sur mes traces *n'arriveront à rien*.

J'ai déjà écrit à ces amateurs, qui emploient des crayons Conté n° 1 ou 2, ou des crayons pointus, qu'ils ne pouvaient pas m'imiter avec ces crayons. J'emploie, je le répète, un énorme crayon Conté, appelé sauce, gros comme un fort cigare, et non taillé.

Je ne cache pas mes méthodes, comme certains médiums; au contraire, je ne demande qu'à faire de nombreux prosélytes, parce qu'après les dessins, nous avons à étudier cette écriture divine, dont j'ai à peine parlé et qui est à elle seule toute une révélation.

Je n'ai pas encore abordé le centième des résultats que je connais seul actuellement, mais que je dévoilerai au fur et à mesure que ma découverte sera mûre pour les nouveaux initiés.

Sans la loupe, vous ne ferez et ne verrez rien : car c'est cet instrument qui dévoile le côté merveilleux caché dans mes dessins et l'écriture en énormes ou minuscules caractères.

J'ai déjà dit que cette écriture secrète était formée par des lettres représentant des visages et des personnages.

Dans le dessin que j'envoie à *l'Initiation*, vous en avez un exemple en haut, à droite :

Voyez le mot *secret*.

Comme les petits dessins ne sont que la reproduc-









tion des grands, cela explique comment les grandes figures peuvent aussi être de l'écriture en gros caractères. Le dessin de novembre de *l'Initiation* ne renferme aucun écrit.

Sur le collier de fer enserrant le cou de la belle tête du supplicé, vous lirez en gros caractères : carcan, cadavre, cabale, cage, arêté, écarté, etc.

En retournant : sorcier, sort, sortilège, réservé, 1535, fermeture, etc.

D'où je conclus que ce supplicé a été exécuté en 1535, et que le patient était un sorcier accusé de sortilège ; qu'il a été mis au carcan, etc.

Ce simple mot est toute une phrase.

Mais, j'ai accentué les lettres exprès, au détriment des petits personnages qu'elles forment.

Si on examine cette tête, on verra que c'est tout un monde.

1° En regardant bien, on lui voit les yeux fermés, un regard voilé, les yeux ouverts et éteints, comme à un cadavre qu'il est.

Les rides que la souffrance a formées sur son visage et les traits de sang coagulé forment quatre groupes de personnages petits, dont les quatre sujets changent selon le sens où l'on regarde.

La femme d'en bas a les yeux doubles et deux regards en haut. Il en est de même de Satan et de la vieille mégère, dont les yeux paraissent bouger en les regardant fixement. Vous lirez mon nom dans les plis de son bonnet, à droite : Tromelin.

Il y a aussi beaucoup de surprises, que je laisse aux artistes le soin de découvrir. Pour en montrer le genre,

je me bornerai à indiquer que la vieille tient à la main un verre en forme de coupe, formée par le bas du visage de la femme masquée. Satan tient et conduit la main de cette mégère pour faire avaler le philtre à la femme masquée.

L'oreille droite de Satan représente la tête d'un gros serpent, dont le corps est formé par les boucles de cheveux de la femme masquée. Cette tête de serpent se décompose, dans tous les sens, en petits goupes de personnages minuscules.

Voyez cette scène du Sabbat, au centre du dessin, et celui qui écrit sous le nez de la grosse tête...

Enfin, pour ne pas m'étendre davantage sur la description de ce dessin, je dirai que tout, absolument tout, se décompose en petits personnages, même les mains, surtout en regardant à la loupe, sans laquelle on ne peut voir le côté merveilleux.

Je dirai que j'ai dessiné, en guise d'images, en haut, des groupes de petits personnages et, à gauche, un autre groupe un peu plus gros.

Ceci a pour but de montrer que j'aurais pu faire toute la planche en personnages de l'une de ces trois grandeurs. Mais on voit que les petits comme les gros, se décomposent à la loupe de la même façon, car ces petits groupes ne sont que les sujets représentés en gros dans d'autres planches.

Voyez cet évêque qui bénit... cet enfant et croise ses deux mains sur le cou d'une petite fille.

Plus on regardera ce dessin et plus on y verra de choses imprévues. Il n'est cependant qu'une esquisse, faite pour les lecteurs de *l'Initiation*, où j'ai laissé à

dessein beaucoup de parties incomplètes, pour ne pas trop charger la planche et qu'on y voie plus clair.

Je crois que cette œuvre a un caractère tout à fait différent de la production de M. et Mme P. F. B., dont le dessin n'a rien, je crois, des caractères du mien. C'est un début à encourager ; et, d'ailleurs, rien encore n'avait pu les fixer sur ma manière de faire, puisqu'ils n'avaient vu aucune de mes productions.

Je possède une collection unique au monde de dessins très différents les uns des autres, comme genres, tout en ayant les mêmes caractères fondamentaux que j'ai indiqués.

J'informe les amateurs que ces œuvres vont être éditées par la librairie du Panthéon, 5, rue Soufflot, où ils pourront se les procurer. Leur étude à la loupe leur causera de profondes surprises.

Sans encore développer mes théories, permettez-moi, mon cher Monsieur, *de ne pas accepter, en ce qui vous concerne, cette conclusion* :

« Il est, du reste, évident que les dessins produits semblent bien être en rapport avec la mentalité de l'opérateur, qui choisit d'instinct les figures qui correspondent à ses goûts esthétiques. »

Tel n'est pas mon cas ; car j'ignore absolument d'avance ce que je vais produire. Je me borne à ne pas trop charger mon dessin, qui serait noir partout sans cela. Au contraire, je tâche de supprimer beaucoup de figures inutiles ; et mon gros défaut, à l'heure actuelle, est encore de trop charger mes dessins.

Je veux dire, en résumé, que le sujet qui sort de

mes mains n'a aucun rapport avec mon état d'âme, vu que l'esquisse de l'ensemble de mon dessin est faite en quelques instants, sans même que je sache ce que j'ai fait, et j'en suis le premier stupéfait.

Il n'y a aucune inspiration, celle-ci étant d'avance dans le papier, sous une forme invisible que mon de crayon me révèle.

Veillez agréer, mon cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

COMTE DE TROMELIN,

3, rue du Théâtre-Français, Marseille.



## FORMES & ASTRAUX

---

Comme bien d'autres, la maladie me gagne et je frotte le fusain sur le papier mystérieux. Le lot n° 1 renferme mes premiers essais. Je crois ne pas avoir opéré sur le bon buvard, aussi mes résultats sont un peu différents de ce qui a été fait jusqu'ici.

Je frotte légèrement, et, en regardant un peu obliquement, il me semble voir apparaître une ou plusieurs formes. Je les accentue par quelques coups de crayon et quelques ombres.

Comme moyen de production imprévu de dessins, c'est original, récréatif, cela constitue un gentil jeu de société pour petites villes paisibles, mais quant à voir la main de l'Invisible, je reste sceptique, et en cela le comte de Tromelin, que la foi n'a pas encore touché, et qui se montre si incrédule pour les manifestations occultes, m'y engage : on ne doit pas être plus royaliste que le roi !

L'inventeur a donné son procédé et a laissé à d'autres le soin d'en chercher la théorie. On en a trouvé non une, mais plusieurs, et ce n'est pas moi qui oserai les nier, car dans toute idée fausse, mais rai-

sonnable, il y a des parcelles de vérité. Je me contenterai de les discuter.

Seulement examinons : chaque atome de matière a son âme individuelle ; plusieurs atomes réunis fondront leurs âmes individuelles en une âme collective ; ce sera un corps. Mais comme les corps s'édifient selon des lois particulières pour chacun, une âme plus matérielle se montre et les fait — vivre. — Jusqu'ici, c'est parfait ; ce sont les principes de la Nature — Trois — appliqués aussi bien aux corps dits inertes qu'aux corps animés. Entre chaque molécule formée d'atomes il y a des vides. Ces molécules se groupent, suivent des agencements constants, formés de pleins et de vides. Pourquoi les astraux ne se fourrent-ils pas dans une solution de sucre et ne la font-ils pas cristalliser, en laissant aussi leurs empreintes ? Vous me répondez : la force — dite affinité — est si puissante qu'elle réunit les molécules — rejette les astraux, qui s'échappent alors comme le ferait l'eau d'une éponge que l'on serrerait, et, enfin, pour ne pas être battu, vous me diriez : mais examinez tel morceau de sucre candi et tel autre, ils ne se ressemblent pas extérieurement ; si les cristaux isolés sont semblables, l'ensemble de leur groupement diffère, les astraux ont influencé l'édifice. Or, ce qui a dû l'influencer, ce sont mille causes : la quantité du liquide, la richesse en sucre, la température, la vitesse de l'opération, les trépidations, l'état électrique, hygrométrique, etc. Voilà ce qui donne la diversité.

On medit, « lorsqu'une matière broyée est entraînée à l'état de pâte moitié liquide, les astraux se trouvent

dans tous ses interstices. Que cette pâte soit arrêtée, les formes astrales restent ainsi fixées. »

Pour influencer la matière, obtenir son déplacement, il faut une force, et en effet vous leur en donnez une. J'admets même qu'elle est relativement considérable ; mais encore, dans ces cas, je ne vois pas bien comment elle pourrait agir, y eût-il beaucoup d'astraux, dont les forces réunies seraient capables de mettre en place toutes les particules ténues qui les environnent.

Les astraux sont partout, voyagent dans l'espace, c'est un second monde d'êtres formés, dissout dans notre monde visible (1). Quoique non palpables, ces êtres ont des dimensions. Admettons les infiniment petits, ils auront des formes rudimentaires, géométriques, — ce sont les microbes de l'astral de Decrespe, — mais admis ainsi ils ne donneraient comme arrangement des molécules des corps que ce que nous révèle le microscope puissant : des organes à cellules de formes simples. Il faut chercher autre chose et, de même qu'un végétal, un animal, un homme, malgré la complication de leurs formes, ne sont que des agencements de cellules diverses, ayant leur vie propre et de formes élémentaires, il a été admis que les infiniment petits de l'astral se groupaient eux aussi suivant — la loi des Formes — (pour appeler par un nom quelque chose que nous saisissons sans en savoir les causes), et que la loi qui régit les groupements des cellules matérielles avait aussi son effet

---

(1) D'après les théories de l'occultisme.

dans le monde astral et y produisait des figures, des corps semblables aux terrestres. Le prouver est plus difficile, et je comprends qu'on soit tenté de s'élancer sur toutes les pistes qui donneraient certitude au problème et hâteraient sa solution.

Donc nos astraux sont groupés en corps ; je l'admets, et, pour rendre la démonstration palpable, il nous faudra supposer que, serrés les uns contre les autres, ils flottent dans l'espace comme un banc de poissons dans la mer, un amas de grenouilles, de têtards dans une mare. — Je prends ce dernier terme de comparaison et mets dans un bassin à fond mobile vingt poignées de têtards serrés les uns contre les autres, que j'enrobe dans une pâte argileuse ou autre, d'une fluidité voulue ; j'agite, triture, fais écouler le liquide, et, lorsque mon gâteau aura la consistance voulue, si je veux voir ce qu'il en résulte, je n'aurai qu'à pratiquer une section horizontale. Or je n'apercevrai nullement les formes des têtards, mais des contours indécis, répondant à un amas de têtards, et de plus, suivant que les incisions faites seront plus ou moins hautes, les dessins obtenus changeront d'aspect, ce qui a lieu dans les gamahés.

J'insiste surtout, et il n'y a qu'à se reporter aux dessins déjà publiés par *l'Initiation*, — les astraux — qui y figurent ont des dimensions très respectables, et, lorsque je prends un jeune têtard, je suis dans le vrai.

Il n'y a pas même à chercher si loin, la nature s'est chargée de nous fournir de nombreux exemples lorsqu'elle a formé les marbres, les poudingues, les brèches, etc. Nous y voyons assez les empreintes lais-

sées dans la pâte par les êtres réels qui y abandonnèrent leurs carapaces, ou firent échange de leur substance, molécule par molécule, avec le linceuil qui les entourait. Mais là encore, aussitôt qu'il y eut amas d'animaux, les formes devinrent indécises.

Ce qui coupera court à tout cela, c'est que dans le papier les figures ne sont obtenues que par :

1° Les Saillies, les reliefs du papier non encollé et non satiné ;

2° L'Inégalité dans le blanchiment de la matière première ;

3° Les Défauts dans l'homogénéité de la pâte.

Des parties de chiffons sont plus ou moins bien effilochées, triturées et en se déposant elles font saillies et grumeaux, interceptant la lumière, si on regarde le papier au jour. De sorte que, seules, pour ainsi dire, les forces combinées de la pesanteur agissent pour l'entrecroisement, la juxtaposition des particules inégales qui doivent constituer le papier. Rien n'est dû au hasard, mais les astraux ne se placent pas entre les particules. C'est la pesanteur combinée avec les remous du courant d'eau qui fait le travail.

Donc la découverte du comte de Tromelin, tout en étant très curieuse est néanmoins très bien en place dans *l'Initiation*, quoique dépourvue de merveilleux, parce qu'elle sert justement, à mon avis, à mettre en garde contre ledit merveilleux, que beaucoup voient partout.

Mais des expériences semblables ont été faites pour nous tous : regardons un vieux mur, au bout de quelques instants toutes ses vertes moisissures prennent

des airs de figures d'animaux ; on y voit de vraies batailles. Qui, étant couché, n'a pas contemplé, en rêvant à moitié, sa vieille tapisserie de papier peint et alors les sections de fleurs, de feuilles, d'oiseaux deviennent figures, grimaces, monstres ? Au crépuscule, ce sont les arbres, les saules qui prennent des formes fantastiques. Or, dans les noircissures de notre papier, il en est de même, il suffit de différencier les reliefs.

Ce n'est pas là que nous arriverons à résoudre le problème de la forme des astraux. Il y a une chose certaine, c'est que personne n'a jamais pu concevoir une forme en dehors de ce qui existe dans les productions terrestres. On a fait des monstres composites, mais leurs organes se retrouvaient par-ci par-là. Voyez Paracelse, Callot, Berbiguier, les dessinateurs spirites, les voyants d'entités astrales, ce qu'ils produisent ou décrivent est toujours du connu ; ça existe ou a existé aux premiers âges de l'humanité ou avant.

Lorsqu'on a vu les dernières découvertes des rayons X et de la télégraphie sans fil, la photographie directe d'un astral, ou indirecte par un sensitif, me semblerait devoir donner des résultats plus probants.

Si elle ne peut agir directement, grâce à la transformation des énergies (électricité en chaleur, magnétisme en action photogénique, etc.), une vibration partant du cerveau pourra toujours être utilisée à influencer une plaque photographique. Il restera à interpréter le signe, le symbole qui viendra au révélateur..

L'expérience se résumerait à ceci : une personne pense, voit en pensée un cheval. Elle impressionne la plaque, l'image d'un cheval paraît. On ne l'a pas encore obtenu, mais dire qu'on ne pourra pas l'obtenir pour moi est absurde.

La même personne dort, mais rêve ; elle crie avec terreur ; l'expérience recommencée, on voit un monstre sur la plaque, la personne réveillée dit avoir rêvé au monstre. Nous voici dans le domaine de l'imagination, de l'astral si on veut, mais c'est un être non palpable et non plus un cheval visible qui a influencé le cerveau.

Certains voyants, même en plein jour, disent voir les astraux ; sont-ils l'objet d'une hallucination particulière ? Là est la question, toujours est-il que par ce procédé on pourrait enregistrer leurs visions. Comment pourrait-on s'assurer qu'ils voient réellement ? En leur suggérant à leur insu d'autres formes, on verrait bien s'ils sont sincères ou si leurs impressions changent. En ébranlant l'espace qui est devant eux sans qu'ils s'en aperçoivent, le milieu ébranlé devant amener — la danse — du contenu. Des décharges électriques et des émanations gazeuses produiraient des effets analogues (se rappeler les poussières atmosphériques). S'ils voyaient toujours leurs astraux aussi calmes qu'au premier moment, c'est qu'ils résident dans leur seule imagination.

Enfin, preuve vraiment concluante : si à dix pas devant moi il y a un chien, et qu'à mes voisins de droite et de gauche je demande ce qu'il y a devant moi, et que chacun me dise : un chien de

telle manière, j'en conclus que j'ai bien affaire à un chien.

De même, si à deux voyants, en désignant un meuble, je demande ce qu'ils voient dessus et qu'ils me disent : des astraux en tel nombre et de telles formes, j'en conclus, si j'ai pris les précautions nécessaires, qu'ils les voient. Mais si un me dit qu'il voit des hiboux et l'autre un éléphant, j'en conclus qu'ils ne voient rien du tout ou n'ont pas les mêmes lunettes!

La question des formes est, du reste, de la plus haute transcendance et peut ne pas être ce que nous pensons. Elle est simple comme — l'Unité, — source de tout, et — Multiple — comme l'infini des combinaisons des chiffres; ses règles se réduisent à quelques formules, bases de l'édifice. Les applications effrayent, déroutent l'imagination par leur diversité. Quelques lignes cherchant à nouer entre elles des idées bien diverses feront mieux comprendre ma pensée.

La forme et la matière qui est chargée de l'exprimer, d'influencer nos sens, ne sont assurément qu'une illusion de plus, comme la couleur, la chaleur, etc. Et un jour viendra où on démontrera qu'entre un rêve et une scène réelle, il n'y a qu'un échelon de différence sur l'échelle de l'illusion. C'est l'application du fameux triangle — base matière — au bas; — pointe immatérielle au sommet, — renfermant en lui tous les états de transition possibles.

Le point, c'est la manifestation, — l'existence; — il se déplace en avant d'une manière rectiligne — c'est la ligne droite, la multiplication. De la ligne droite découlera le plan, le cube.

Mais, dès son déplacement en avant, le point peut se déplacer aussi latéralement, c'est la ligne courbe, qui deviendra circonférence, ou quelconque. Toutes les surfaces courbes et corps à surfaces courbes en découleront.

Du mélange de ce que donnent la droite et la courbe résulteront toutes les formes réalisées ou à réaliser, elles se décomposent toujours en ces deux seuls éléments. La droite c'est le Lingam, se reproduisant, rigide, toujours égal à lui-même, le principe mâle. Le Yoni est la courbe, variant sans cesse, inconstante, donnant la Variété. C'est le principe femelle.

Dans l'étrange livre *les Incantations*, de Sédir, on voit des formes astrales de sons, de formules magiques, ce sont des constructions géométriques. On ne saisit guère les lois qui ont dû présider à leur formation. Cependant quelques lueurs viennent éclairer la question. La théorie atomique des corps, qui s'est imposée à la chimie, contrôlée par les parties les plus transcendantes des mathématiques (le calcul suppléant ce que l'œil ne saurait découvrir), nous a fait voir un univers organisé de tout autre manière qu'il paraît être à la vue. Quand le grand principe énoncé : « Il n'y a qu'une seule substance en mouvement », sera prouvé, nous aurons fait un grand pas dans la voie du progrès. Énergie et matière ne seront que les deux termes d'une même chose et les différents corps, dits simples, les divers aspects (illusions) d'un unique corps (d'une unique illusion).

Prenez l'aile d'un papillon bleu, de petites écailles s'y trouvent incrustées, comme les briques sur un

toit et donnent, ainsi placées, à l'animal des reflets de saphir. D'un coup de canif, retournez-les, l'aile prend un aspect noirâtre. Il en est de même des corps, un changement dans le placement de leurs atomes les changent complètement, non seulement comme aspect, mais comme propriétés. C'est en découvrant, empiriquement le plus souvent, les moyens de faire varier les placements dans les atomes des corps que nous les transformons. Nous employons des moyens violents, détournés, demandant des dépenses énormes d'énergie, et nous opérons toujours sur le plan matériel. Il est sûr que nous nous perfectionnons. L'antiquité (je parle de ce que nous connaissons de l'antiquité) n'avait guère pour agir sur la matière que la chaleur. Nous devenons plus éthérés, si j'ose m'exprimer ainsi, car nous nous adressons surtout maintenant à la mystérieuse électricité. L'avenir sera en progrès, il s'adressera au magnétisme terrestre, au magnétisme animal, il se rapprochera de cette grande force appelée — l'Astral — par les occultistes. Là est l'avenir. La Volonté agira directement sur la matière par le Verbe créateur — le son sombre ou lumineux — et en cela la science sacrée hindoue nous aura précédés.

Il n'y a pour le saisir qu'à parcourir cette prodigieuse grammaire de Pânini, dont *l'Initiation* résume quelques chapitres ; c'est déconcertant et assurément qu'à la portée des cerveaux d'élite. Mais si on n'en comprend pas tous les détails on peut en saisir l'ensemble, l'idée. En résumé, à un son correspondent : une note, une couleur, des substances les plus dispa-

rates entre elles, des corps organisés, des formes avec leur aspect terrestre ou plutôt objectivées, mais ayant leur répercussion en astral, sous forme de schéma simples, d'algèbre parlante. En un mot, les signes des Incantations, qui sont comme une projection de la charpente des corps, tout en étant aussi la trace palpable laissée par le Verbe, le son créateur. C'est à la fois la trace du créé et du créateur, ou les deux termes d'un même tout — Matière et Énergie — pour notre plan terrestre.

A première vue il est peut-être difficile de saisir cet enchaînement, il faut y être préparé, y avoir longuement réfléchi ; mais n'en est-il pas ainsi de tout ? Qu'on se rappelle ce fameux roi indien, cité dans les *Délices royales*, auquel on présentait un échiquier en lui demandant de mettre un grain sur la première case, deux sur la seconde et ainsi de suite en doublant jusqu'à la soixante-quatrième.

Il fut pris, faute de réflexion, croyant en être quitte pour quelques sacs de blé. Il ne voyait pas que tout le grain qu'aurait produit ses États pendant des centaines de mille ans n'aurait pu y suffire. Les choses qui nous surprennent le plus, les travaux gigantesques qui nous effraient, ont été résolus d'avance au moyen de quelques équations par le mathématicien, vrai mage en cette occasion, jongleur de symboles figurant les forces, combinant quelques lettres sur le papier suivant des lois fixes et dont les résultats se reproduiront en travail réel, en édifices-matériels. Une pression d'un kilogramme agit ici, à 100 mètres plus loin elle se transmet et ébranle une montagne; toujours la force

mystérieuse du nombre savamment utilisée : un effort minime transformé de manière à obtenir un résultat énorme. Le tout réside dans le choix de l'effort initial, la direction donnée, l'accumulation de la force se multipliant. Or c'est là toute l'explication à donner aux puissants efforts de la force astrale — encore inconnue aujourd'hui — mais qui peu à peu s'affirmera, c'est la force vitale universelle ; elle sert d'agent à la Parole créatrice.

Dans la grammaire de Pânini, on dirait que, passant de la constitution d'un corps composé aux lettres qui servent à énoncer ledit corps, il y ait relation parfaite, et cela démontré, aussi bien par les nombres correspondant aux lettres du mot, que par les nombres correspondant aux équivalents chimiques de la substance. D'un autre côté, que l'énonciation des lettres produise soit comme sons, soit comme équivalence de chiffres, des arrangements analogues aux arrangements moléculaires des substances évoquées, on peut même généraliser, et c'est à cela que doit tendre cette haute philosophie, embrassant toute la nature créée sous un jour vraiment nouveau (quoique ces conceptions soient bien anciennes), et dire que les sons sont les créateurs. Tout réside dans la manière de les préférer, de les combiner. Ils ont été classés, et leur figuration constitue l'alphabet. Mais comme tout réside dans la puissance du nombre, chaque lettre a sa valeur en chiffres. — Tout édifice matériel est basé sur le calcul ; de même tout Verbe créateur ne peut engendrer que d'après la loi inexorable des nombres. A chaque son correspondent des substances, dont les atomes se

combinent suivant la loi des nombres ; toutefois la substance en s'objectivant est régie par la loi des Formes. — Aussi = Son-Nombre-Forme = sont une trinité inséparable. Ces quelques lignes peuvent nous faire saisir comment, par exemple, le son I, proféré de telle manière en astral, donnera telle figure. Par contre, le chlorure de sodium donnera, sinon une figure semblable, du moins une de la même famille. La conclusion à en tirer est que le sel marin est un des corps de la famille du son I. (C'est une hypothèse.)

La magie avait déjà soupçonné cela et de nombreux traités donnent des tableaux de correspondance entre les planètes, métaux, minéraux, plantes, animaux, organes, etc. (1). Seulement ils n'ont pas le contrôle du nombre, qui seul est le vrai, le monde n'étant d'un côté que Mouvement cherchant à détruire l'Équilibre et de l'autre Inertie cherchant à rétablir cet Équilibre, ce qui ne peut s'obtenir que par l'observation exacte des lois du nombre. Seules les vérités mathématiques sont vérités ; elles seules peuvent entretenir l'harmonie.

Toute la résistance nécessaire, toute la forme à donner, l'épaisseur des matériaux à employer pour construire, par exemple, un pont de 200 mètres et d'une seule travée, jeté sur un ravin, s'exprimeront par quelques équations. Pour l'ingénieur, ces quelques lettres, ces symboles, sont la figuration exacte des forces — occultes — qui équilibreront son pont.

Il en est de même des corps et de leurs projections

---

(1) *Les Signatures.*

astrales qui sont les = formules-symboles = de leur équilibre. A nous de les déchiffrer. C'est une science encore dans la première enfance. Mais si les corps inorganiques se groupent d'une manière relativement simple, pour les corps organisés, le problème paraît plus compliqué. Cependant la physiologie, la biologie et les autres sciences naturelles commencent à mettre de l'ordre dans ces choses confuses, et les lois de la : = Cristallographie vivante = se dégagent. Ce que je vais dire n'est peut-être pas exact et n'a peut-être pas été vérifié, mais il ne serait pas impossible que telle substance (du cristal de roche par exemple), projetée en astral, donnât tel dessin (soit une suite de bâtons en croix) et qu'un roseau projeté aussi produisît un résultat analogue. Si la loi était exacte, en supposant que le roseau soit créé par le son A, le cristal de roche serait produit par le même son, mais proféré autrement. Et quelque étrange que cela paraisse, cela n'a rien d'absurde. Nous classons bien les corps par famille, à leur aspect extérieur, et cependant nous voyons des corps chimiquement semblables avoir les propriétés les plus opposées, l'aspect le plus différent et, par contre, des corps qui se ressemblent être de propriétés contraires ; nous nous basons sur des apparences, des conventions. Pourquoi les ébranlements créateurs n'engendreraient-ils pas des corps, qui, pour nous, à première vue, sont sans relations apparentes, mais qui, au contraire, sont unis par des liens très étroits, que nous n'avons pu découvrir encore.

Les planètes se sont longtemps partagé l'honneur de

gouverner chacune une fraction des corps terrestres ; on pourrait aussi bien les remplacer par les sons, qui sont, ainsi que l'admet la science hindoue, les créateurs des substances.

La science se rapproche sans le vouloir de cette théorie : tout n'est en somme que combinaisons de quatre ou cinq substances principales. Que l'une prenne la tête et nous avons soit l'acide, soit la base, soit le neutre ; or l'acide (l'oxygène) correspond à une lettre qui l'engendre, et tous les acides auront l'empreinte de l'oxygène, en astral comme en matériel.

Si la théorie est exacte, on pourrait la comparer à un piano renversé. Avec les doigts on frappe les touches ; en une mesure, on fait des arrangements combinés de touches qui se transmettent aux marteaux qui ébranleront les cordes et qui produiront des sons, lesquels, en se combinant, produiront une mélodie. Les sons sont les corps simples, l'harmonie le corps organisé ayant une forme. Or, c'est le contraire qui se passe, le son impressionne la corde, l'ébranlement fait lever les marteaux, tirer les leviers, abaisser les touches, dont les vides et les pleins qui en résultent produisent des combinaisons visibles et variables pour chaque mesure. Seulement observons la relation *exacte et invariable* qu'il y a entre la pression faite sur les touches et les sons émis ou réciproquement. Si le son engendre les corps, qui se traduisent par les formes, de même leur représentation symbolique, leur équivalence, devra être immuable, et c'est à la connaissance de cela qu'il faut se consacrer, si on veut connaître la vraie science des

formes, indépendante du temps, du lieu, des paroles, du langage, car ce sont des sons-racines ayant leur vertu en eux-mêmes et vivifiant, animant l'astral, qui transmet à son tour l'ébranlement créateur à la matière indifférente ou la transforme.

Il faut donc déduire que les corps matériels vus en astral — projetés — n'y apparaissent pas avec leurs formes réelles, mais sous celles de symboles, de charpentes, analogues dans leur figuration aux ébranlements sonores qui les ont engendrés. — A son tour, ce cliché astral pourra servir de matrice à la formation d'un corps semblable, il faudra de l'astral, de la matière.

Les occultistes semblent être d'accord pour admettre que les manifestations de l'Au-delà ont lieu soit lorsqu'un — reste de vie — s'échappe de certains moribonds pour se manifester au loin (quelques êtres privilégiés ont le clou de ce dédoublement, de leur vivant), — ou lorsqu'une entité astrale s'imprègne du fluide vital d'un médium ou d'un être vivant et se constitue un corps passager qui produit des effets — matériels. — Alors le fantôme occupe un espace réel et en lui une force aussi réelle. Il peut laisser son empreinte sur un corps plastique, faire sentir son contact, déplacer un objet. J'ajouterai de suite qu'il n'est pas nécessaire qu'une entité astrale apparaisse, et que les mêmes effets sont presque toujours produits par le — Médium prolongé — à l'extérieur de lui-même ; le problème reste néanmoins bourré d'inconnues, car les sorties en astral se constatent sans s'expliquer clairement.

Notre être de l'au-delà revêtu de son habillement terrestre se montre. Que l'éclairage soit trop violent ou qu'une autre cause perturbatrice se fasse sentir, l'équilibre est rompu ; nouvelle bulle de savon, il crève.

Mais aux autres astraux, je dénie des formes au sens propre du mot. Seuls, ceux qui ont la vue dans l'astral les saisissent ; ils voient l'astral, avec leur œil astral et nous dépeignent leurs sensations. Sont-ils bien sûrs de ce qu'ils voient ? Sont-ce bien des êtres distincts, formés ? ou n'est-ce pas une masse d'êtres élémentaires, groupés, flottants et changeants sans cesse ? Ne voient-ils pas un nuage en astral qui varie sans trêve de contours et qui les illusionne ? Ils prennent des formes fictives, des ressemblances, des souvenirs, pour des êtres réels, définis. En tout cas, et c'est là que je veux en venir, lorsqu'une entité de l'au-delà se manifeste, elle emprunte un corps, une force vitale, occupe un espace, peut opérer des déplacements, faire une empreinte ; mais les astraux qui sont des astraux purs, et que seuls entrevoyent les sensitifs, sont — jusqu'à preuve du contraire — incapables de fixer, de déplacer, d'influencer une particule organique, fût-ce le plus petit brin de chiffon, et, à plus forte raison, d'y laisser leur empreinte.

La conséquence de la grande théorie des trois plans est justement que sur chacun d'eux les faits se passent autrement tout en ayant entre eux des liens communs. Pour abréger, je dirai que pour qu'un astral opère sur le plan matériel il faut qu'il se matérialise, qu'il devienne palpable. Il ne peut le faire de lui-même,

sauf peut-être dans certaines conditions non bien connues, et sur l'intervention de plans supérieurs.

Durant une opération magique quelconque, les faits sont bien différents, car elle lie toujours des êtres invisibles à l'astral terrestre, et à ce moment ils peuvent agir, se manifester.

Aussi serait-il possible, à la rigueur, qu'en employant les incantations voulues, de la poudre légère, projetée sur une surface, donnât lieu à la formation de figures, de contours d'êtres. — Même un médium, tireur d'horoscopes, peut aussi pendant son demi-sommeil assez s'extérioriser pour ébranler les êtres flottants qui l'entourent, leur donner une sorte de vie. Je ne dis pas que cela soit, mais cela pourrait être; il y a en ce moment, comme manipulation, ébranlement de l'astral environnant. Toutefois, lorsqu'une cuve à papier fonctionne, je n'aperçois rien de magique.

Pour terminer, je vous joins, dans le lot n° 2, une série de dessins que je ne crois nullement magiques. C'est l'amusement des écoliers. Ils prennent un morceau de papier blanc plié en deux, y jettent quelques pâtés d'encre, appuient, l'une sur l'autre, les deux parties du feuillet, et un dessin double apparaît. Il suffit d'accentuer les lignes principales et de faire quelques raccords.

Pour mon coup d'essai, je n'ai pas mal réussi, car je vous adresse: un papillon, Cléopâtre, reine d'Égypte; la déesse Kâli, la farouche Hindoue; une coupe d'un cerveau, des monstres japonais, etc.

On pourrait bien admettre que les astraux sont dans la formation de ces dessins, car je vous assure qu'on

ne sait jamais ce qu'on va produire, c'est l'inconnu.

Mais seule la pression exercée est le grand ouvrier en cette œuvre.

Interpréter les dessins, au point de vue de l'horoscope, me semble peu raisonnable : car, dans un amas de formes pareilles, on trouvera toujours tout, ou à peu près, ce qu'on veut chercher.

Celui qui a quelque peu étudié les symboles sait leurs significations multiples. Un serpent signifie tout ce que l'on voudra : prudence, médecine, astral, vie, danger, morsure, venin, Satan, etc. Pour le soleil, la lune, on en ferait de même, une croix à cinquante sens divers !

Ensuite les figures qui doivent se manifester sous le fusain existent dans le papier, ne peuvent varier, elles sont dans son épaisseur, elles sont constituées par son grain. Elles sont donc invariables et doivent répondre à tout ce qu'on leur demandera, c'est-à-dire qu'elles ne répondent à rien du tout.

TIDIANEUQ.





## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

*Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

---

# Quelques applications de la Psychométrie

---

### I

#### LA PSYCHOMÉTRIE AU MUSÉE

Une des plus intéressantes pratiques de l'Occultisme est, sans contredit, la clairvoyance ou possibilité de voir à l'aide de nos sens hyperphysiques ce qui est hors de la portée des yeux de notre corps. Mon intention n'est pas de traiter aujourd'hui des méthodes spéciales de développement qui permettent d'obtenir la vue astrale. Je voudrais seulement donner aux étudiants que la chose intéresse quelques idées d'expériences à tenter.

Presque tous les lecteurs de cette revue savent en quoi consiste la Psychométrie (1) et n'ignorent pas qu'elle est un des meilleurs moyens de percevoir, entre autres clichés, ceux de l'histoire de l'humanité.

---

(1) *La Clairvoyance psychométrique*, par G. PHANEG (Leymarie, éditeur).

La lecture de ces annales, lorsque le clairvoyant est très développé, donnerait des résultats merveilleux. C'est cette faculté élevée qui a permis à l'illustre Fabre d'Olivet de reconstituer la pré-histoire de la Terre avec une intense précision dont l'intérêt n'a pas été dépassé jusqu'ici. Mais cette vision demande une clairvoyance bien au-dessus de la moyenne, et nous ne pouvons songer à l'égaliser. La plus grande difficulté, lorsqu'on veut essayer de revoir un fait quelconque du passé, est le manque de base. Lorsque l'être est arrivé à lire dans les parties tout à fait supérieures de la lumière astrale, où les reflets sont perçus comme dans une eau calme, cette base est moins indispensable, mais elle le devient tout à fait dans les débuts de la clairvoyance. De là l'emploi d'un objet dans les expériences de Psychométrie. Tout le monde sait aujourd'hui qu'une pierre recueillie à Pompéi peut aider un voyant à percevoir une partie des clichés astraux de cette ville. J'ai pensé que des essais de ce genre faits dans les musées présenteraient un certain intérêt pour les lecteurs de *l'Initiation* ; pour eux seulement, car pour un sceptique peu renseigné les images perçues ne prouveraient absolument rien.

Voici donc comment j'ai procédé pour les expériences suivantes. J'ai amené un sensitif à peu près illettré dans une des salles du Louvre, sans lui dire laquelle et en lui recommandant de ne pas regarder autour de lui. Puis, l'ayant placé près d'une statue ou d'un sarcophage, je lui ai demandé de me décrire les images qui passeraient devant son regard interne. Voici le résultat de cette investigation dans le passé :

*Salle des antiques au Louvre.* — Le sujet décrit un temple, des colonnades ; le pavé est en mosaïque de couleurs. Les proportions sont admirables. Le temple se détache sur un ciel d'un bleu pur. Dans le fond, une statue d'homme. L'atmosphère intérieure est rouge. Le voyant perçoit des hommes habillés de blanc, portant des couronnes de feuilles de chêne. Plusieurs jeunes filles s'avancent, tenant un glaive de la main droite et jetant des baguettes de bois doré sur un trépied. (Le sujet était adossé à un morceau du temple de Jupiter Olympien.)

Le Psychomètre décrit ensuite, après avoir été placé à un autre endroit, un dôme supporté par quatre colonnes de couleur bleue ; au centre, un homme ou une statue portant une robe bleue et une couronne de feuilles d'or. Dans la main droite il tient un globe semblant taillé dans une pierre précieuse également bleue. (Le sujet touchait une statue d'Apollon Delphique.)

Une statue de bacchante que le Psychomètre n'avait pas regardée, je le dis une fois pour toutes, a fait voir le tableau suivant : Sur une prairie, une ronde de femmes échevelées. Des musiciens, placés sur une sorte d'estrade, jouent d'une harpe triangulaire. Il y a aussi un instrument ressemblant à un tambour très long.

Un tombeau représentant un homme couché, un combat sanglant, des glaives brisés, sont évoqués par une statue de gladiateur.

Une statue d'Apollon a ressuscité pour le sensitif une belle scène qui ferait le sujet d'une intéressante

composition pour un peintre. Je n'ai pu la vérifier, mais elle est cependant digne d'être citée. Au premier plan, la mer furieuse ; les flots verdâtres et échevelés se précipitent contre les rochers d'une côte sauvage. Sur la falaise, des femmes en robes violettes, les bras nus, cerclés d'or, les cheveux blonds en désordre, se précipitent vers un homme divinement beau, habillé de blanc et tenant une lyre d'or. Les yeux tranquilles et profondément lumineux, fixés sur les assaillantes, il attend la mort. Les furieuses s'emparent de lui, le déchirent et le précipitent dans les vagues.

*Salle égyptienne.* — Le sujet est amené dans cette salle et placé près d'une momie. Voici la scène qu'il dépeint.

Sur un fleuve aux eaux bleues, vers le soir, il voit passer une barque longue et plate peinte en rouge et en noir. Le mât est doré. Les voiles sont carrées et faites d'une étoffe légère. A l'arrière, un homme, vêtu d'une longue robe étroite et blanche, est assis sur des coussins. Ses yeux sont noirs et sur ses cheveux noirs est posé un diadème en pierre bleue. Les rives du fleuve sont plates et même désertes ; à l'horizon, quelques palmiers. Par moment les eaux du fleuve sont jaunes. Dans un coffre placé près de l'homme, il y a de petites statues vertes, bleues, noires. Des danseuses jouent en dansant. Elles ont des bracelets verdâtres et dorés en formes de serpents. Peu après, la scène change, et le psychomètre se trouve transporté sur une place. Au fond, un palais de granit aux proportions gigantesques. Dans la foule, il aperçoit des marchands d'oiseaux, des gardes vêtus de couleur rouge, etc.

Adossé au bas-relief de l'obélisque de Luxor, le sujet décrit le navire qui transporta en France ce monument de l'art égyptien. Il dépeignit ensuite une scène étrange, et dont les détails ne seraient peut-être pas facilement trouvés dans les ouvrages spéciaux. Il se trouvait transporté dans une immense salle granitique. Le long des murs entièrement sculptés, descendaient, de distance en distance, des bandelettes couvertes de caractères hiéroglyphiques dorés. Au milieu de la pièce coulait dans un canal une eau claire qui venait se partager en deux branches et tournait autour d'un bloc de granit noir, sur lequel était élevé un trône. Dans l'eau, on voyait de nombreux poissons qui portaient chacun à la queue un anneau d'or gravé de caractères étranges. Le trône était d'or. Il était supporté par des pieds à griffes de lion. Une queue de paon en or garnie de pierres précieuses formait une sorte de dossier. Sur le trône était assis un homme d'une grande beauté; il était vêtu d'une robe violette, étroite et transparente, brodée d'or; sa main droite s'appuyait sur la tête d'un lion apprivoisé, et il portait sur la tête une couronne d'or ailée. Des serpents gigantesques étaient figurés sur les murs et, de chaque côté du trône, un esclave tenait enchaîné une sorte de léopard. Le voyant décrivit ensuite des exécutions très curieuses. Le condamné était attaché à deux jeunes arbres courbés de force, qui, en se redressant, le déchiraient.

## 11

## LA PSYCHOMÉTRIE ET LES NOMBRES

Parmi les nombreuses applications de la psychométrie, une des plus intéressantes est l'étude des nombres. La tradition enseigne que le nombre synthétise une idée, qu'il a une vie métaphysique intense et qu'il évoque par sa propre puissance des formes, des images ou des couleurs. Dans *la Magie et l'Hypnose*, Papus cite des expériences sur l'action du nombre vis-à-vis d'un sujet endormi. Les sensations du somnambule varient avec chaque nombre et prouvent parfaitement la vérité des enseignements initiatiques. J'ai pensé qu'un psychomètre développé pourrait obtenir des résultats identiques et peut-être même supérieurs, le psychomètre étant sur deux plans à la fois. Après m'être placé dans de bonnes conditions d'expérimentation, c'est-à-dire dans une demi-obscurité et dans une atmosphère aussi aimantée que possible par la méditation et la prière, j'ai donné au sujet un nombre tracé sur du carton. J'avais pris soin de mêler les dix nombres de façon à éviter une transmission de pensée possible. Je suis certain que *ni le sujet, ni moi* ne connaissions le chiffre expérimenté. Voici le résultat de ces essais :

Le 1 donne la vision d'un cahos dans lequel agit un mouvement circulaire rapide, au milieu d'une éblouissante lumière. (L'unité c'est le pouvoir actif, le principe de tout, la puissance créatrice. Cette vision

d'un mouvement circulaire agissant sur un cahos pour en faire sortir quelque chose, cette image en petit d'une création sont donc très intéressantes.) Le 1 a donné aussi la très curieuse sensation de la suppression de l'espace et du temps.

Le 2 a fait voir une épée et un cœur. Le 2, c'est l'antagonisme, le binaire, la lutte, bien synthétisée par l'épée. Mais c'est aussi la femme, le principe passif, l'amour, représentés par le cœur.

Le 3 a donné l'idée de perfection, de maturité, de fruit. Le sujet perçoit une sphère (forme la plus parfaite dans la nature). Or, le 3, c'est la résultante de l'action de Dieu sur la nature, c'est la Vie, l'Existence, la nature essence ; ce qu'il y a de plus parfait, c'est le nombre de la Divinité ; c'est la Loi du Ternaire universellement reflétée dans le Cosmos. — Se rapportant à cette idée de Dieu, le sujet a eu tout le temps la sensation de pitié et de miséricorde.

Le 4 a donné la figure suivante (création du qua-



ternaire par le ternaire peut-être) ; puis l'idée des éléments, terre, air, eau, feu, de quelque chose de matériel. — La tradition enseigne que 4 représente les quatre éléments des kabbalistes. Il est aussi l'harmonie, l'équilibre.

Le 5 est le chiffre de l'homme — de la matière. Il a fait voir un homme gigantesque enchaîné sur un monde. — Pouvait-on mieux représenter l'homme après la chute ?

Le 6 a donné l'idée d'animaux domptés par la musique. — Il a fait penser à la lumière, à la prière. C'est, en effet, deux fois trois, les deux triangles, l'involution et l'évolution, les rapports du ciel et de la terre ; c'est le chiffre de la lettre hébraïque vau, qui est le signe de Lumière.

Le 7, c'est le 3 agissant sur le 4, Dieu agissant sur la matière. Il a fait voir des images de richesse et de beauté. Il a donné l'idée d'un germe confié à une matrice.

Le 8 n'a pas donné de bons résultats, du moins en apparence. Le sujet a eu l'idée de captivité, de l'entretien de la vie matérielle, de malheur et de catastrophe.

Le 9 a fait voir le tableau suivant : une plage ; au fond, la mer furieuse sur laquelle un navire semble tranquille. Un grand nombre d'animaux ; au milieu d'eux paraît le Christ. Les animaux les plus près de lui sont les agneaux, et, par gradation, on arrive jusqu'aux animaux féroces. Le 9 est le chiffre du Divin par excellence. Il exprime l'action du Verbe sur les créatures. Ce tableau symbolique me paraît donc assez intéressant.

Le 10, qui représente l'action de l'Être (1) sur le non-Être (0) a donné une synthétisation vraiment touchante de cette action en inspirant au sensitif l'idée de pardon, et en lui faisant voir un Être qui semblait laver, nettoyer un monde.

On le voit, ces quelques expériences que je cite, du reste, seulement pour montrer une voie nouvelle d'expérimentation, présentent un assez grand intérêt.

Elles semblent prouver une fois de plus la réalité des enseignements traditionnels.

### III

#### LA PSYCHOMÉTRIE ET LES CARACTÈRES HÉBRAÏQUES

Les quelques essais dont je viens de donner une idée ayant réussi, je fus naturellement conduit à l'idée d'expérimenter les caractères de la langue hébraïque, qui, ayant conservé sa pureté primitive, doit donner une clef universelle. D'après la Kabbale, chaque lettre correspond à un nombre, à une forme et à un symbole. De plus, toute la tradition enseigne qu'un caractère hébraïque est un être réel ayant un corps, une âme et un esprit. Si donc on trace un caractère sur une feuille de papier, on évoque pour ainsi dire un Être et son royaume. Les voyants perçoivent la lumière qui se dégage en astral lorsqu'on écrit une lettre hébraïque. La psychométrie peut servir à vérifier ces données. Le carré de carton où est tracée la lettre remplace l'objet qu'on donne d'ordinaire comme base. Les conditions d'expérimentation sont les mêmes que pour les nombres.

Pour abrégé cette étude déjà longue, je ne donnerai que les concordances les plus frappantes des images symboliques perçues avec le sens donné à la lettre d'après Fabre d'Olivet. Je crois aussi inutile de donner tout l'alphabet. Je citerai seulement quelques lettres.

L'N, symbole de l'Un unique, du pouvoir créateur, a donné au sujet la sensation de se trouver dans une immensité sans borne, au sein d'une lumière éclatante, et de voir l'action d'un tourbillon circulaire resplendissant faisant naître la vie sur son passage.

Le Ъ, qui signifie déploiement, exaltation, a fait voir un homme les bras levés dans l'attitude de la prière. Il a donné l'idée d'un éclatement éblouissant.

Le 7, qui a le sens général de lien, de relation, a causé la vision d'une échelle aux échelons innombrables et a donné l'idée d'évolution, de quelque chose qui unit les êtres à leur Créateur.

La puissance active du D, qui est le symbole de l'action providentielle du Verbe sur une création, a été magnifiquement synthétisé par la belle vision suivante : La mer en furie, les cieus noirs et sillonnés d'éclairs. Tous les signes de la dévastation. Puis le ciel devient bleu à un endroit ; une quantité de fleurs tombent sur les flots, qu'elles calment instantanément.

Le ㄩ, signe du principe passif, souvent symbolisé par l'eau, la mer, la mort, signe également du mouvement tendant à former des êtres nouveaux, a fait voir un puits dans lequel tombaient des êtres de toute espèce, des animaux, des débris qui s'en allaient vers la mer et s'y décomposaient. De cette décomposition on voyait sortir des oiseaux qui s'envolaient.

Le ㄩ, image du mouvement qui se limite lui-même, d'une circonscription, a fait voir un espace entouré de barrières et une lumière arrêtée par une ombre. Il a fait voir aussi un serpent enroulé autour d'un bâton

(l'hiéroglyphe du Samech est un serpent qui se mord la queue).

Le **ז**, signe de protection et de matérialisation des êtres, a fait percevoir au sensitif un chevalier tout armé et l'épée à la main, semblant veiller et vouloir défendre quelqu'un. Il a fait voir aussi un lac séché par le soleil et laissant paraître tous les poissons morts (symbole de ce que devient un être quand la passion le matérialise).

Le **פ**, symbole de la force compressive, et qui, au dire de quelques grammairiens, viendrait du verbe naqaph (il frappa, il tua), fait naître, pour le psychomètre, le tableau suivant : un être énorme, rouge, laisse tomber des boules de feu sur des navires chargés d'hommes qu'il brise et fait couler. Il a aussi donné des idées de souffrance, d'écrasement des êtres.

Le **ק**, qui dénote quelque chose qui s'écoule et qui, décomposé, signifie la lumière des êtres, a fait voir un fleuve, puis un homme très beau et très grand qui tenait une épée et une balance ; une foule l'entourait et semblait en recevoir des lois.

Le **ל**, signe de lutte, d'effort, qui a pour hiéroglyphe une flèche, a fait voir un combat acharné, des flèches.

Le **מ**, qui est le symbole de l'inanité des choses, ce par quoi on constate que tout est illusion et a été synthétisé pour le voyant par les belles et strictement justes images suivantes : une croix brisée, des fleurs jetées au vent, une couronne et une épée rompues en plusieurs morceaux.

Le  $\psi$ , signe de la matière rejetée et abandonnée à elle-même, a fait voir un cadavre dans un cercueil ! On ne pouvait mieux dire !

Je pense que ces quelques expériences suffiront pour faire voir quelques-uns des résultats auxquels peut conduire la clairvoyance à l'état de veille ou psychométrie. Je prépare un travail sur la psychométrie des fleurs qui, j'espère, donnera également d'intéressantes notions sur l'étude synthétique de la nature invisible.

G. PHANEG.



## Les Arcanes alchimiques

---

Les arcanes sont :

1. *Acidum sulphuricum* ;
2. *Ferrum* ;
3. *Natrum carbonicum* ;
4. *Natrum nitricum* ;
5. *Liquor ammoniaci hydrosulphurati*. Nous nommons celui-ci simplement *Liquor hepatis*, parce qu'il s'agit de foie de soufre ammoniacal (*hepar*) ;
6. L'union de *Hydrargyrum oxydatum rubrum* avec *Sulfur auratum*. Nous appelons cet arcane : *Pulvis solaris ruber* ;
7. L'union de *Hydrargyrum oxydatum rubrum* avec *Stibium sulphuratum nigrum lævigatum*. Nous appelons cet arcane : *Pulvis solaris niger*.

Quant aux deux derniers arcanes, nous les appelons *pulvis*, parce que c'est en forme de poudre qu'on les emploie. Nous ajoutons l'adjectif *solaris* en raison de l'interprétation métaphysique de la table d'émeraude.

Nous désignons l'une des *pulvis solaris* par *ruber*,

à cause de sa couleur rouge orange en général et de la couleur rouge orange du *Sulphur auratum* en particulier. L'autre *pulvis solaris* est appelée *niger* à cause de sa couleur noire, et en particulier à cause de la couleur noire du *Stibium sulphuratum nigrum*.

*Acidum sulphuricum*. — L'*Acidum sulphuricum*, ou acide sulfurique, est fabriqué aujourd'hui par l'industrie et existe dans le commerce sous deux formes : l'une est l'acide sulfurique anglais, l'autre, celui de Nordhausen.

Les alchimistes le tirèrent généralement du vitriol vert ou sulfate de fer. Celui-ci se trouve dans la nature par suite de la décomposition du gravier sulfureux. Pour tirer l'acide sulfurique du sulfate de fer, on le chauffe à l'air. De cette manière il se transforme en oxyde de fer sulfureux et perd une partie de son eau de cristallisation. On distille ensuite ce vitriol ainsi transformé, et on obtient l'acide sulfurique; l'oxyde de fer reste dans la cornue.

L'acide sulfurique obtenu de cette manière est brun et fume à l'air. C'est l'acide sulfurique fumant. Pour en extraire la préparation pour la médecine, il faut distiller de nouveau, rectifier, et on obtient ainsi l'*Acidum sulphuricum depuratum, rectificatum, medicinale*.

Une manière particulière de préparer l'acide sulfurique se trouve seulement chez les alchimistes occidentaux. On fait fondre la fleur de soufre, on l'allume et on la couvre d'une cloche en verre. Il se forme alors une buée sur les parois de la clo-

che, qui devient liquide, et ce liquide est l'acide sulfurique.

Beguin dans son *Tyrocinium chymicum* fait la description suivante :

*Ponatur sub campana vitrea vas terreum cum sulphure, quod accendatur. Ita vero vas subjectum ad campanam adaptetur, ne fumi egredientes flammam suffocent, sed libere in illam subvecti in liquorem densentur, qui in scutellam appositam destillet.*

« Posez sous une cloche en verre un vase en terre rempli de soufre, et allumez-le. Il faut donner à ce vase une position telle que la vapeur ne puisse pas étouffer le feu, et qu'elle puisse monter librement dans la cloche, où elle se condense pour retomber en gouttes dans un petit récipient. »

Le procédé se base sur ce que, en brûlant le soufre à l'air, il se forme de l'acide sulfureux, qui, par l'entrée de l'air, en absorbant l'oxygène, se transforme en acide sulfurique. Cette suroxydation de l'acide sulfureux par l'accès de l'air, qui transforme l'acide sulfureux en sulfurique, nécessite un certain temps. Pour cette raison, on fabrique en grand, en portant l'acide sulfureux qui se forme en brûlant le soufre, en contact avec l'acide nitreux.

L'acide nitreux abandonne à l'acide sulfureux une partie de son oxygène. De cette manière on fabrique l'acide sulfurique anglais, qui est à la préparation alchimique (*spiritus sulphuris Beguini*, *spiritus sulphuris per campanam*, etc.) ce que l'acide obtenu par le premier procédé est à l'huile de vitriol de Nor-

dhausen. Pour son emploi en médecine le produit doit toujours être rectifié.

## FERRUM

Du *ferrum* (fer) les alchimistes ont fait plusieurs préparations.

Le caractère fondamental du fer est qu'il garde sa propriété curative de n'importe quelle manière qu'on le prépare.

Qu'on le donne au malade là où il est indiqué, et la nature agira, sans s'occuper de la préparation, et cela parce que nous y trouvons le vitriol.

## NATRUM CARBONICUM

Le *Natrum carbonicum*, carbonate de soude, prend naissance des roches et de la terre. On peut l'extraire aussi de diverses plantes qui naissent au bord de la mer, par l'incinération. On le trouve également dans certaines sources et lacs.

On le tire de même du sel de cuisine. Ce dernier se transforme par l'acide sulfurique en sulfate de soude, après quoi on le mélange à du carbonate de chaux et de la poudre de charbon. En le chauffant à rouge, on le transforme en carbonate de soude, qu'on extrait par l'eau et qu'on fait ensuite cristalliser.

Les alchimistes se servaient de préférence du carbonate de soude naturel, qu'ils devaient nettoyer pour pouvoir être employé en médecine, et aussi du carbonate préparé au moyen du sel de cuisine.

## NATRUM NITRICUM

Personne n'aurait aujourd'hui l'idée de préparer le nitrate de soude artificiellement, puisqu'on en introduit des quantités de l'Amérique du Sud. Le salpêtre de Chili n'a besoin que d'être nettoyé pour pouvoir servir en médecine.

Les alchimistes le préparaient artificiellement soit par le sel de cuisine, soit par le carbonate de soude.

Pour l'extraire du sel de cuisine on arrose ce dernier d'acide nitrique et on en extrait l'esprit de sel par distillation. Les résidus qui restent dans la cornue se traitent par lavage et cristallisation.

Pour produire l'azotate de soude par le carbonate de soude, on porte ce dernier en contact avec l'acide nitrique. Le nitrate de soude se forme par le dégagement de l'acide carbonique.

Quand, plus tard, les médecins de l'école commencèrent à faire plus souvent usage des produits chimiques, les alchimistes ne leur donnèrent pas les arcanes, mais des produits qui ne leur ressemblaient que vaguement. Ils guidèrent l'attention des médecins de l'école vers ces produits et loin des arcanes, de sorte que les médecins se figuraient souvent posséder un arcane, quand ils n'en avaient qu'une contre-  
façon.

Au lieu de *Natrum carbonicum* et *Natrum nitricum*, on ne leur recommandait et livrait qu'une série de sels neutres.

## LIQUOR HEPATIS

Le plus simple pour produire cet arcane, c'est de passer l'hydrogène sulfuré par l'ammoniaque. Cette méthode fut employée plus tard par les Occidentaux.

Les anciens alchimistes ont employé une méthode bien plus compliquée. Ils produisaient la *Liquor hepatis* par la distillation du soufre, de la chaux et du sel ammoniac.

Les alchimistes occidentaux appelaient la *Liquor hepatis*, non pas par euphémisme, mais plutôt par plaisanterie, *Balsamum*; au lieu de lui donner un nom qui aurait indiqué qu'il sentait mauvais, ils l'appelaient *Balsamum*, ce qui veut dire : « qui a bonne odeur ».

Ce nom a servi de point de départ pour donner aux médecins de l'école des produits autres que la *Liquor hepatis*. C'est aussi la raison du nom « Baume » en pharmacie.

La signification du nom *Balsamus* n'est pas bien déterminée dans les nouveaux livres pharmacologiques : *Balsamus*, en pharmacie, veut dire « huile éthérée ». Mais l'huile éthérée ne constitue pas complètement le *Balsamus*, il faut encore y ajouter le corps constitutif des baumes. Ce corps c'est : la graisse, l'huile grasse, la résine, la cire et même le miel, mais non pas, comme certains pharmaciens croient, l'esprit-de-vin. De ceci, il résulte que, par exemple, le *Balsamus vitæ Hoffmanni* n'est pas un baume, mais plutôt une

solution d'huile éthérée, à laquelle on ajoute du baume du Pérou dans de l'alcool. Quand le mélange d'une huile éthérée avec un corps gras est naturel, le baume est naturel; dans le cas contraire, il est artificiel. Le baume du Pérou est naturel parce que l'huile éthérée se trouve avec la résine. Le mélange de l'huile de bergamote avec l'huile d'amandes est un baume artificiel. Aux dix-septième et dix-huitième siècles, les médecins avaient une prédilection pour ces baumes artificiels et les donnaient intérieurement. Ceci provient de ce qu'ils croyaient posséder le baume des alchimistes, la *Liquor hepatis*. Un médecin de notre époque emploierait difficilement ces baumes artificiels pour usage interne. Pour l'usage externe, on les emploie encore aujourd'hui, par exemple; l'*Unguentum Rosmarini compositum*, la dissolution de diverses huiles éthérées dans l'huile d'amandes douces, etc.

Les alchimistes poussèrent à cette interprétation. Ayant en vue la fabrication de la *Liquor hepatis* selon la méthode des Occidentaux, ils disaient qu'il s'agissait d'une solution de soufre dans un alcali liquide; mais ils appelaient l'huile : alcali liquide; *Liquor hepatis* serait donc une solution de soufre dans de l'huile. Si on dit que la *Liquor hepatis* est une solution de soufre dans de l'huile, il peut s'agir aussi de la solution de soufre dans la potasse ou la soude. Pour être plus précis, on disait qu'il ne s'agissait pas d'une huile quelconque, mais d'une huile déterminée, « l'huile d'ammoniaque ». Pour s'approcher encore plus de l'ammoniaque, ils disaient qu'il s'agissait d'une substance d'une très forte odeur; et

pour dire que la *Liquor hepatis* est la solution de soufre dans de l'huile, ils disaient : « *Liquor hepatis* est la solution de soufre dans de l'huile à laquelle on ajoute une substance odoriférante. »

Cette définition de la *Liquor hepatis* prêtait la main à la mystification des médecins de l'école. L'huile, comme solution ammoniacale devint une huile grasse et l'odeur devint une huile éthérée. Ainsi, on fit une *Liquor hepatis* trompeuse de la solution de soufre dans une huile grasse en y ajoutant de l'*Oleum Juniperi*, *Terebinthinæ*, etc., etc.

Quelques médecins aiment encore aujourd'hui ces compositions, et il y a des contrées où on se jette avec avidité sur la divine panacée, « l'huile d'Harlem », qui se compose de soufre, huile de lin et huile de térébenthine.

Les alchimistes ne s'arrêtèrent pas là. Craignant que les médecins puissent arriver à découvrir la vérité sur l'huile, ils pensèrent à en éliminer aussi le soufre. Ils se dirent que, si les médecins n'avaient plus le soufre dans de telles mixtures, il ne pourrait plus leur venir à l'idée de le dissoudre dans les huiles minérales au lieu d'huile grasse. Ils dirent : Vous aurez du baume, mais qu'est-ce que c'est le baume ? Une chose qui sent bon. Mais est-ce qu'un mélange de soufre, huile grasse et huile éthérée sent bon ? Nous sommes sûrs du contraire. Mais pourquoi cette mauvaise odeur ? A cause du soufre. Enlevons le soufre, laissons l'huile grasse et l'huile éthérée. Et de cette manière on obtint les baumes de la pharmacie et l'huile simple devint, par extension, ce que nous

avons appelé plus haut le corps constitutif des baumes.

Mais ils mystifièrent les médecins encore d'une autre manière sur la *Liquor hepatis*, en cachant qu'il fallait du soufre ammoniacal et en leur donnant du soufre simple au lieu du soufre arcané.

De cette mystification vient que Christ Ludw. Haffmann croyait avoir trouvé un arcané dans le *Calcaria sulphurato-stibiata*, qu'il vendait comme tel.

#### PULVIS SOLARIS RUBER ET NIGER

Pour ces deux arcanes nous devons considérer :

1. *Hydrargyrum oxydatum rubrum* ;
2. *Sulphur auratum* ;
3. *Stibium sulphuratum nigrum*.

I. *Hydrargyrum oxydatum rubrum*. — Celui-ci se produit de deux manières :

PREMIÈRE MANIÈRE. — Production par l'acide nitrique. On digère du vif-argent dans l'acide nitrique et on obtient ainsi un oxyde nitreux de mercure; on fait évaporer, et, en continuant à chauffer, l'acide nitrique s'élimine, et il reste un oxyde de mercure, qui est le *Hydrargyrum oxydatum rubrum*. On pourrait se contenter de ce procédé, mais il y a un tour de mains, qui était déjà connu des alchimistes d'Alexandrie. Au lieu de continuer à chauffer seul le produit sec, qui est l'oxyde nitreux, on le triture avec du vif-argent, et on chauffe ce mélange. Le mercure s'oxyde et forme le *Hydrargyrum oxydatum rubrum*.

Le produit ainsi obtenu, pour être employé en pharmacie, doit se broyer très fin avec de l'eau distillée et s'appelle *Hydrargyrum oxidatum rubrum lævigatum*.

Qu'on réfléchisse sur les faits suivants, très importants en alchimie.

L'acide nitrique contient de l'azote et de l'oxygène. Par la formation de l'oxyde de mercure, l'acide nitrique se décompose en ces deux parties, et par l'oxydation de l'azote il se forme un gaz d'oxyde d'azote qui s'échappe. Cet oxyde d'azote se mélange, dès qu'il devient libre, avec l'azote de l'air et forme des vapeurs rouges, qui sont des sous-nitrates.

D'un autre côté, comme on obtient cet oxyde de mercure d'une solution de mercure dans l'acide nitrique, les anciens croyaient que cet oxyde de mercure était un précipité. De là vient le nom : « Précipité rouge de mercure ». Ils se figuraient qu'obtenir le produit par l'évaporation voulait dire : obtenir le précipité d'oxyde de mercure de la solution du mercure dans l'acide nitrique.

DEUXIÈME MANIÈRE. — Elle est plus simple mais exige plus de temps et se réduit à l'introduction du mercure dans une cornue à long cou qu'on fait chauffer. L'oxydation du mercure se produit, et on obtient le *Hydrargyrum oxydatum rubrum*.

Pour différencier le produit ainsi obtenu du premier produit *Mercurius præcipitatus*, on l'appelait : *Mercurius præcipitatus per se*. Les Arabes préparaient le *Hydrargyrum oxydatum rubrum* de cette manière.

II. *Sulphur auratum*. — On prend du *Stibium nigrum* de la fleur de soufre, *Natrum carbonicum* dissous dans de l'eau, du lait de chaux, et on fait cuire le tout. De cette manière on obtient le sel de Schlippe.

On y ajoute de l'acide sulfurique dilué, et le *Sulphur auratum* se précipite avec dégagement de vapeurs d'*Hydrothion gas*.

On peut produire la solution du sel de Schlippe aussi par voie sèche, en faisant fondre dans un creuset du *Stibium*, soufre, *Natrum carbonicum* et du charbon.

Il est mieux de produire d'abord le sel de Schlippe très pur, de le dissoudre dans l'eau et de précipiter le *Sulphur auratum* par l'acide sulfurique dilué.

Nous appelons l'attention sur le point suivant, et nous y reviendrons par la suite souvent. Dans le sens d'une chimie patriarcale, les productions du *Hydrargyrum oxydatum rubrum* et du *Sulphur auratum* suivent une marche parallèle : des deux côtés nous voyons un dégagement de vapeurs ; la vapeur rouge du *Hydrargyrum oxydatum rubrum* est composée du sous-oxyde nitrique, et la vapeur du *Sulphur auratum* est du *Hydrothion gas*.

De même, il se forme des deux côtés un précipité, car l'*Hydrargyrum oxydatum rubrum* est considéré comme un précipité, et le *Sulphur auratum* en est un.

III. *Stibium sulfuratum nigrum*. — L'*Antimonium crudum* se trouve à l'état naturel comme antimoine gris. On le fait fondre et on obtient le *Stibium sulphuratum nigrum*. On l'épure, et il en résulte le *Stibium sulphuratum nigrum lævigatum*.

On le produit aussi en faisant fondre du métal d'antimoine (*Regulus antimonii*) avec de la fleur de soufre. On peut couvrir la masse d'un lit de sel calciné.

Les alchimistes occidentaux appelaient le *Pulvis salaris* : *Bezoardicum*, *Bezoardicum minerale*, *Bezoardicum solare*. En opposition avec le *Bezoardicum minerale* nous avons le *Bezoardicum animale*, qu'on dit être fait avec des serpents. Ces serpents ne sont autre chose qu'une mystification. Ce *Bezoardicum animale* est appelé aussi le *Bezoardicum animale simplex*, pour le distinguer du *Bezoardicum animale compositum*, qui se compose de : *Pulvis Serpentum*, *Rad. Valerianæ*, *Rad. Angelicæ*, *Rad. Pimpinellæ*, *herba Rutæ*. Le *Rad. Valerianæ*, comme mystification, joue ici le rôle de l'antimoine dans le *Pulvis solaris*.

Le nom de *Bezoardicum* conduit à celui de *Bezoar*, très prisé par les médecins. Le nom de *Bezoardicum animale* nous a déjà fait voir de quels moyens les alchimistes se servaient pour induire les médecins en erreur. D'autres mystifications furent employées : au lieu d'*Hydrargyrum oxydatum rubrum* d'un côté, et de *Sulphur auratum*, on donnait d'autres produits de mercure ou d'antimoine. Pour donner encore plus de certitude à ceux qui étaient moins confiants, et qui tenaient à avoir la couleur rouge dans le *Pulvis solaris ruber*, on mettait dans les préparations mercurielles du Kermes, au lieu du *Sulphur auratum*, ou on gardait même le *Sulphur auratum* dans la mixture. Sur cette dernière base repose le *Pulvis alte-*

*rans Plummeri*, qui est fait de Calomel et de *Sulphur auratum*, et qui n'est autre chose qu'une falsification du *Pulvis solaris ruber*.

On conseillait aussi à ces médecins de distiller le mercure avec l'antimoine. On leur donnait des préparations mercurielles sans antimoine ou de l'antimoine sans mercure, ou une préparation mercurielle quelconque, et au lieu de l'antimoine on y ajoutait du salmiac, de la chaux, etc. On laissait aussi l'antimoine sous n'importe quelle forme et, au lieu du mercure, on ajoutait un métal, par exemple, du fer, du zinc ou du plomb. Nous mentionnons également l'*Anthecticum Paterii*, qui est du *Stannum* et de l'*Antimonium*, et le *Sudoriferum magnum Faberi*, un mélange de *Stannum*, *Antimonium* et *Plumbum*. Nous avons déjà parlé de la substitution du *Hydrargyrum oxydatum ruber* par des serpents, et de l'antimoine par des plantes.

Les falsifications étaient donc très nombreuses.

Docteur GOTTLIEB LATZ.



# LE BABYSME

---

Depuis que tous les révélateurs précédant par groupes, dans les divers peuples de la Terre, le Christ, venu seul pour tous, ont établi le lien du visible et de l'invisible, combien de systèmes de philosophie n'ont-ils pas vu le jour et atteint la décrépitude finale.

Mais combien peu de véritables religions ont illuminé la Terre !

C'est à propos du Babysme que ces réflexions naissent en nous. Qu'est-ce donc que ce Babysme ?

Une religion révélée (vers 1865) qui compte des milliers de Martyrs et des centaines d'Apôtres, une religion qui prêche la divinité du Christ et qui arrive à ce résultat prodigieux : la réconciliation effective et vivante de l'Islam et de la chrétienté.

Or une brochure vient de paraître qui expose et met en lumière bien des points obscurs du Babysme. C'est à ce travail que nous allons emprunter les pages suivantes.

(N. D. L. D.)

Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ avait-il raison de dire à ses disciples : « Vous aurez des afflictions dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » (S. Jean, xvi, 33.) Et ailleurs, tandis qu'il était traduit comme un criminel devant ses juges : « Désormais le

Fils de l'Homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. » (S. Luc, xxii, 69.)

Eh bien, c'est cette force surhumaine surtout qu'il s'agit d'observer. Lorsqu'il aurait rendu la vie à une personne enterrée depuis dix ans, ou qu'il aurait mis en deux le soleil, en admettant que ces actes nécessitent l'emploi d'une force égale à celle qui a servi à avancer l'humanité, ces actes auraient-ils été aussi utiles ?

Venons aux faits :

Le mercredi, 5 Djamad Awal 1260 = 22 mai 1844, Mirza Aly Mohamed, jeune homme de vingt-cinq ans, de la descendance du Prophète Mahomet, déclara à Chiraz, sa ville natale, qu'il était le Bab promis.

Le même jour est né à Téhéran, à Bahaoullah, dont il sera parlé plus loin, son fils aîné, Abdulbaba Abbas, qui réside aujourd'hui à Saint-Jean-d'Acre.

Lorsque le Bab eût eu dix-huit adeptes, il leur donna le nom de « lettres de Haï ». (C'est un mot arabe qui signifie vivant et dont la valeur des deux lettres qui le composent est 18.) Il les envoya ensuite dans l'Iran et l'Irak annoncer aux Ulémas que le Bab s'était manifesté.

Avec la propagande commencèrent, comme on le pense, les persécutions des Babystes sur l'instigation des Ulémas, très influents à cette époque, qui ne voulaient pas reconnaître le Bab.

Vers la fin de la même année, à l'époque du pèlerinage, il se rendit dans les Lieux-Saints de l'Islam et, après avoir accompli les actes de dévotion selon l'usage, il se déclara être le Bab.

Les Ulémas de Chiraz et de Bouchir ont sans doute eu vent de la chose, attendu qu'à son retour à Bouchir, tandis qu'il se dirigeait vers Chiraz, les agents du Gouvernement l'ont rencontré sur la route et l'ont accompagné jusqu'à Chiraz. Là, le gouverneur de la province le fit garder à vue pendant quelques mois, lorsqu'une épidémie cholérique s'étant déclarée, il le relâcha à la condition de quitter la province sans retard.

Il partit donc pour Ispahan après en avoir prévenu le gouverneur de la province de ce nom. Celui-ci lui fit donner, par égard, l'hospitalité chez l'Imam-el-Gomaa de la ville, et invita les Ulémas à venir discuter avec le Bab afin de vider la question. Ceux de ces Ulémas qui n'avaient pas répondu à l'appel du Bab, et ils étaient de beaucoup les plus nombreux, refusèrent tous cette proposition, sauf deux. Ils donnèrent pour raison qu'il ne leur est permis d'entrer en discussion que dans le cas de doute, tandis qu'ils sont parfaitement sûrs qu'il s'agit d'un dévoyé. Ils défendirent ensuite à qui que ce soit d'approcher le Bab, et le condamnèrent. Le gouverneur fit semblant de l'envoyer à Téhéran sous escorte, en vertu d'un ordre impérial qu'il aurait reçu ; mais, à la faveur de la nuit, il le fit revenir secrètement chez lui. Ce gouverneur étant mort quatre mois après, son neveu lui succéda et obtint l'ordre d'envoyer le Bab à Téhéran. Celui-ci écrivit à Mohamed Shah que, s'il voulait bien l'admettre en sa présence, il en serait satisfait et pourrait être guéri du mal incurable dont il était atteint à la jambe. Mirza Akasi, premier ministre du Shah,

décida ce dernier à lui répondre qu'étant sur le point de partir en voyage, il valait mieux qu'il se rendît dans la province d'Azerbayajan, d'où il l'enverrait chercher à sa rentrée à Téhéran.

Avant donc d'arriver à Téhéran, le Bab fut dirigé sur le Fort de Makou, où il était bien traité, et de là on l'envoya au fort de Jehrik, sur l'instigation des Ulémas, d'où il vint à Tibriz, capitale de l'Azerbayajan, où il était également mis à l'étroit, pour être interné de nouveau dans ledit Fort.

Dans l'entre-temps, Mohamed Shah meurt et Nasserel-Din Shah monte sur le trône à la date du 10 septembre 1848 = Dimanche 12 Chawal 1264. Ce dernier, âgé de 19 ans, eut pour premier ministre Mirza Taki Khan, qui avait pour principe de tout dompter au moyen de la violence, sans se douter le moins du monde, que, lorsqu'il s'agit des convictions, surtout religieuses, elle ne sert qu'à les raffermir et à augmenter le nombre de ceux qui les partagent au lieu de le diminuer.

Jusque-là les persécutions dont souffraient les Babystes étaient surtout l'œuvre des Ulémas, tandis que les gouverneurs des provinces, usant de la grande latitude qui leur est laissée, n'y prenaient qu'une part très minime, surtout que l'ancien Grand Vizir était fort perplexe, se prononçant tantôt dans un sens tantôt dans l'autre.

A partir de ce jour, le Gouvernement, grâce au nouveau premier ministre, se trouva parfaitement d'accord avec les Ulémas sur l'extermination des Babystes. Ceux-ci, privés des conseils du Bab, qui était toujours

en prison, crurent devoir se défendre. Mulla Hussein, surnommé le Bat du Bab, pour avoir le premier répondu à l'appel du Bab, fut attaqué chez lui à Khorassan par la populace. L'ayant repoussée à l'aide de ses partisans, le commandant des troupes lui proposa de le laisser partir avec ses hommes et leurs armes s'ils voulaient quitter la province. Ils partirent donc pour Barferouche, Là ils furent attaqués par la populace sur l'instigation de Saïd-el-Ulémas et eurent quelques morts. Ils se concertèrent alors pour quitter la contrée et partirent pour Amrache, accompagnés de quelques hommes de troupes pour leur indiquer le chemin. Arrivés dans une forêt, près de Sari, capitale de Mazendaran, ils se disposaient à se disperser lorsqu'ils entendirent des coups de feu et virent quelques-uns des leurs jonchant le terrain. Mulla Hussein, ayant compris le truc, rassembla ses hommes, dont quelques-uns seulement savaient se servir des armes, et se réfugia avec eux dans un cimetière qu'il convertit en fort. Il put ainsi infliger plusieurs défaites aux troupes malgré les renforts en hommes et en canons qu'elles reçurent dans l'intervalle. Leurs provisions épuisées, les Babystes ont été réduits à manger la viande et les os des chevaux et à boire de l'eau saumâtre. Enfin, ayant perdu leur chef, le Mulla Hussein, ils acceptèrent la proposition du commandant de se rendre avec leurs armes après que lui et le Vali auront juré, le Coran cacheté en mains, qu'aucun mal ne leur sera fait. Le pacte conclu, tandis qu'ils se disposaient à prendre la nourriture qu'on leur avait préparée, ils furent fusillés à bout portant par les

troupes, sauf un tout petit nombre qui furent envoyés à Sari, où on les exécuta.

Les mêmes faits se répétèrent à Zanzan et à Niriz de Perse. Les exécutions partielles partout ailleurs en Perse ne se comptaient pas ; mais de Babystes, il y en avait toujours. Le premier ministre, croyant pouvoir en finir avec le Babysme par la mort du Bab, ordonna, sans l'assentiment du Shah, porté plutôt à la prudence, de le faire fusiller.

On l'emmena donc du fort de Jehrik à Tibriz, où il fut suspendu sur la place, attaché avec des cordes. Un régiment arménien composé de 800 hommes tire.

Les cordes se rompent et le Bab n'est pas atteint. La fumée de la poudre est intense. On finit par trouver le Bab dans la caserne, au mur de laquelle on l'avait suspendu, en train de parler avec un de ses adeptes qui l'avait accompagné. Emmené de nouveau sur la place on l'entend parler et on croit qu'il aurait dit : « La preuve de la part de Dieu est maintenant complète ; vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. »

On le suspend de nouveau et on met par terre au-dessous de lui son serviteur, Mohamed Aly. La tête de ce dernier était près de la poitrine du Bab. On invite le commandant du régiment arménien à donner ordre à ses troupes de tirer. Il s'excuse. Il y avait là un autre régiment kurde. Il tire. La poitrine du Bab fut transpercée de balles, mais la face était à peine éraflée. Son serviteur tombait à ses pieds.

Cette exécution eut lieu le lundi 28 Chaban 1266 = 8 juillet 1850. Le Bab était né le mardi 1 Moharrem 1235 = 19 octobre 1819.

On laissa leurs corps sur le sol, et le lendemain le consul de Russie a pu en prendre le croquis. Le surlendemain, des Babystes vinrent à Tibriz et, grâce au concours du maire, ils purent emporter ces corps, qui sont aujourd'hui en lieu sûr.

Le Bab disparu, le Babysme prit, à la stupéfaction du premier ministre, un nouvel essor. Les persécutions continuèrent donc avec plus d'acharnement, lorsqu'un jeune homme qui était au service du Bab eut en 1268 = 1852 la malencontreuse idée de venger la mort de son maître sur la personne du Shah. Heureusement que pour mettre ce projet, qui est une tache dans l'histoire du Babysme, en exécution, il n'a employé qu'un pistolet chargé de petits plombs, de sorte qu'il n'a pu que blesser le Shah.

Ce fut tout de même le signal d'un soulèvement général contre les Babystes, et avec l'assentiment du Shah cette fois on emprisonnait et tuait à droite et à gauche sans la moindre enquête. Au nombre des victimes était même une femme du nom de Korrat-el-Aïn, qui fut étranglée et jetée dans le puits d'un jardin privé à Tehéran. A un autre Babyste du nom de Hadj Soliman-Khan, on mit des bougies allumées dans des incisions pratiquées sur son corps, jusqu'à ce qu'il mourût ainsi brûlé. Enfin, dans les seules années de 1267 et 1268 — 1851 et 1852, près de quatre mille Babystes trouvèrent la mort d'une façon plus ou moins atroce.

Mais l'attentat précité marqua l'entrée en scène de Bahàoullah. Retournons un peu en arrière pour la clarté du sujet.

Bahaoullah, de son nom Mirza Hussein Aly, est né à Téhéran le mardi 2 Maharrem 1233 — 11 novembre 1817. Son père Mirza Abbas Bozork-el-Nouri, d'une famille très connue en Perse, était un des grands ministres de Fath-Aly Shah.

Le Bab dès la première heure avait eu soin de répéter à ceux qui voulaient l'entendre, que Bab ou Mahdi, le nom importait peu, il n'était qu'un rayon du soleil de la Vérité qui se trouvait au milieu d'eux, qu'il en était mû et s'en inspirait, et qu'enfin, ils verraient ce soleil après « Hin ». C'est un mot arabe qui signifie temps, et la valeur des trois lettres dont il se compose est 68. Il voulait donc dire après 68, c'est-à-dire après l'an 1268, soit l'an 1269. Pour ne pas laisser le moindre doute sur l'objet de sa mission, il écrivit dans ses livres, « qu'il est l'annonciateur de la manifestation prochaine du sauveur glorieux et de l'entrée du monde dans une phase nouvelle. »

Et de fait, dès que Bahaoullah eut eu connaissance de l'attentat commis en 1268 = 1852, il partit immédiatement à la rencontre du Shah, qui était en villégiature près de Téhéran. Aussitôt arrivé, on le mit en prison, chargé de fers, et on confisqua ses biens sur l'instigation d'un ennemi de sa famille qui faisait partie de la suite du Shah. S'agissant toutefois d'un personnage très connu, fils d'un ancien ministre, on ne put faire moins que de l'interroger devant un tribunal composé de ministres. Il leur dit que tout le monde le connaissait pour un homme intelligent, que s'il avait voulu faire commettre cet attentat dont il n'était d'ailleurs pas accusé par le coupable, il aurait

su mieux s'y prendre, et qu'enfin cet attentat ne pouvait être que l'œuvre d'un jeune homme exalté et non le résultat d'un complot.

On le relâcha donc après l'enquête, qui a duré près de quatre mois, et on lui proposa de lui restituer quelques biens. Ayant trouvé qu'il n'aurait plus assez pour continuer à habiter Téhéran, il demanda l'autorisation d'aller dans l'Irak. Il fut escorté dans sa route par des soldats persans et des cosaques de l'ambassade de Russie, et arriva à Bagdad le jeudi 1<sup>er</sup> novembre 1269 = 14 octobre 1853.

En dehors de sa famille, quelques Babystes l'ont accompagné à Bagdad ou suivi, d'autres s'y trouvaient déjà, et tout le monde croyait ainsi pouvoir échapper en pays ottomans aux persécutions dont ils étaient l'objet en Perse. Il n'en était rien, les Ulémas persans à Bagdad les faisaient persécuter de plus belle et envoyaient contre eux en Perse rapports sur rapports. Leur inimitié avait d'autant plus de prise que beaucoup de Babystes étaient tombés dans la dépravation. Privés du Bab qu'ils n'avaient même pas vu pour la plupart, n'ayant pas en mains ses enseignements, bien qu'il eût laissé à sa mort une vingtaine de volumes écrits à la main, mais non imprimés, à cause des persécutions, et une quantité infinie de missives, ils ont cru qu'il n'y avait plus rien d'illicite.

Enfin, dès son arrivée à Bagdad, Bahaoullah commença à les redresser, mais deux ans plus tard, il quitta Bagdad à l'insu de tout le monde et s'en alla dans le mont de Sargalou de la chaîne de Solimanieh, où il s'établit dans une grotte.

Lui parti, la plupart des Babystes retombèrent encore plus bas dans la perversité. Quelques-uns voyant que leurs coreligionnaires étaient si dépravés ont cru avoir fait fausse route et sont retournés à la foi de leurs pères, et les autres enfin attendaient tranquillement la réalisation de la promesse du Bab, qui ne devait plus tarder longtemps.

Les choses allaient de ce train lorsqu'une circonstance fortuite fit découvrir le lieu de retraite de Bahaoullah après deux ans d'absence. Il était temps, car sa présence était devenue bien nécessaire pour les Babystes. Il commença de nouveau à les mettre dans la voie droite; mais, à mesure qu'ils s'amélioraient, la haine des Ulémas augmentait. Il n'y avait plus de vices à leur reprocher, mais leurs croyances, ce qui était aux yeux des Ulémas plus impardonnable. Voyant que les Babystes augmentaient en nombre et en force, les Ulémas persans de Bagdad, d'accord avec leur consul, ont décidé en secret de convoquer les Ulémas du voisinage pour décider l'extermination de tous les Babystes en un jour donné. Le plus grand Uléma de la contrée, Sheikh Mortadi, convoqué sans savoir le pourquoi, dit à ses collègues que n'ayant pas reconnu la fausseté de la religion babyste faute d'examen, il ne pouvait pas prendre part à leur décision. Son refus fit avorter le projet et les porta à inciter avec plus d'acharnement le peuple à persécuter les Babystes au point que beaucoup de ces derniers ont opté pour la nationalité ottomane afin d'échapper aux coups de leurs ennemis.

Les choses s'envenimaient tous les jours davantage

à mesure que les Babystes devenaient de taille à se défendre. Bahaoullah, craignant un soulèvement des uns contre les autres, malgré ses recommandations aux Babystes de se tenir toujours calmes, pria l'ambassadeur de Perse à Constantinople d'aviser. Les Ulémas de leur côté ne cessaient pas d'envoyer des rapports au Gouvernement de Perse contre les Babystes.

Cet état continua quelque temps encore et, finalement, sur la demande de la Perse à l'Empire ottoman, Bahaoullah fut mandé à Constantinople.

En quittant Bagdad, Bahaoullah se rendit tout près dans le jardin de Negib Pacha, où il resta douze jours, du 3 au 14 Zilkède 1279 = du 21 avril au 2 mai 1863. Pendant ces douze jours, il proclama pour la première fois ses enseignements à ses amis.

Après quelques mois de séjour à Constantinople, on l'envoya à Andrinople, qu'il appela « Terre du mystère ». Il y arriva en Rajab 1280 = décembre 1863, et déclara tout de suite à qui voulait l'entendre qu'il était l'Éducateur du monde attendu par le monde. C'est là qu'il écrivit ses missives dans ce sens à Pie IX, à Napoléon III, à la reine Victoria, au sultan Abdulaziz, à Nasser-el-Din Shah, etc., etc., et attendit le moment opportun pour les leur envoyer.

Les Babystes, dont les persécutions n'avaient servi qu'à en augmenter le nombre, prenaient par masses le nom de Bahaïs. De nouvelles conversions se faisaient même parmi les partisans de Zoroastre, les chrétiens et les Juifs, que les persécutions atroces depuis les premiers temps de l'Islam jusqu'à nos

jours n'avaient pas fait renoncer à la foi de leurs pères. On aurait dit que la perspective de nouvelles persécutions les attirait.

Enfin, la Sublime Porte finit par se décider à envoyer Bahaoullah avec les siens, à Saint-Jean-d'Acre, sur la demande de la Perse.

Il y arriva le 12 Djamad Amal 1285 = 30 août 1868, donna à cette ville le nom de « Terre de celui à qui on s'adresse » et envoya tout de suite après, au Pape et aux souverains, les missives qu'il leur avait préparées vers les derniers temps de son séjour à Andrinople.

Dans la missive au Shah, Bahaoullah développait toute sa doctrine, et il la lui envoya par Mirza Badii Khorassani, qui savait cependant ce qui l'attendait. Il partit de Saint-Jean-d'Acre à Téhéran à pieds et remit, en présence du Shah qui se trouvait en villégiature tout près de Téhéran, la missive dont il était porteur pour lui.

Bien que le Shah ne fût pas d'avis d'employer une sévérité excessive envers le messenger, son entourage le décida à lui faire subir des souffrances atroces et enfin la mort. Le voyant très calme au cours de ces souffrances, on finit par prendre sa photographie dans cet état. Cette photographie existe.

Peu de temps toutefois après ce martyre, le Shah ne voulait plus entendre parler d'exécution de Bahaïs. Depuis cette époque, le Gouvernement central de Perse les protège même plutôt, ce qui n'empêche pas les Ulémas d'en faire tuer par-ci par-là, et ces exécutions partielles se continuent jusqu'aujourd'hui et se continueront demain.

Bahaoullah continuait aussi à asseoir le Bahaïsme de concert avec Abdalbaha Abbas, son fils aîné, qu'il appelle dans ses livres « Le rameau qui procède de ce Lignage ancien ». Il engagea par testament les Bahaïs à se rapporter à lui dans la suite, ce qui a eu pour conséquence que son frère d'un autre lit, Mirza Mohâmed Aly, lui voua une haine aussi implacable que celle que son oncle, Mirza Yehya Azal, voua à Bahaoullah.

Dans ses livres, qui forment plusieurs volumes, il a fait une loi civile, politique et religieuse complète. Rien n'y est omis, depuis l'arbitrage obligatoire entre les nations en cas de différend jusqu'aux soins de toilette et de propreté. Les questions sociales les plus ardues sont tranchées, et rois et citoyens n'ont qu'à suivre la loi qui assure aussi bien le bonheur aux grands qu'aux petits. A sa mort, survenue à Saint-Jean-d'Acre, le samedi 2 Zilkédé 1309 = 28 mai 1892, il n'avait rien, absolument rien laissé en suspens, sauf, en quelque sorte, les règlements purement locaux et qui doivent nécessairement différer d'un pays à l'autre.

Depuis lors, Abdalbaha Abbas édifia le Bahaïsme, qui devient tous les jours plus florissant. De Bahaïs, il y en a aujourd'hui dans le monde entier, même en Chine et aux Indes. C'est naturellement en Perse où il y en a le plus grand nombre, mais il y en a partout en Amérique et dans toutes les grandes villes d'Europe. Cependant, en Perse, les Bahaïs se recrutent tout le long de l'échelle sociale, tandis qu'en Amérique et en Europe, c'est surtout dans le plus grand monde. Et

dire que tout cela s'est fait en si peu de temps !

Maintenant, si le Père n'est pas encore venu pour l'établissement de son règne et celui de l'Agneau, quand viendra-t-il et à quels signes le reconnaitrons-nous ?

La réponse viendra toute seule à celui qui, se détachant de tout ce qu'il aura appris par lui-même ou des autres, suppliera sincèrement Dieu de l'éclairer. C'est du moins la voie que j'ai suivie.

GABRIEL SACY.

*Le Caire, le 12 juin 1902.*



## Fait psychique

---

Au mois de mars 188..., alors que je n'avais *aucune* connaissance des théories explicatives (ou non) des faits psychiques, je vis une chose troublante, — pour un profane.

A cette époque, j'eus la douleur de perdre un proche parent dont la dépouille mortelle fut déposée au cimetière du Sud, *voisin de l'appartement que j'habitais*.

Or, quelques jours après les funérailles, étant couché seul, dans une chambre parfaitement close, et complètement éveillé, je vis, tout à coup, le corps fluide *ou plutôt le buste éthéré* du décédé pénétrer dans ma chambre en traversant la fenêtre fermée et garnie de doubles rideaux.

Cette apparition, les yeux clos, la tête découverte *paraissant dénuée d'intelligence*, passa, en glissant, au-dessus de mon lit et vint se placer devant une montre ayant appartenu au défunt.

Après quelques secondes d'immobilité, le spectre se retourna, glissa de nouveau au-dessus de ma cou-

chette et disparut par la même fenêtre, en me laissant l'impression d'une forte odeur cadavérique.

J'allumai une bougie, il était exactement deux heures du matin.

Le lendemain, je racontai cette aventure à quelques personnes qui, presque toutes, me dirent : « C'est une hallucination. »

Cependant, l'une de ces personnes m'engagea, *secrètement*, à lire certains ouvrages spéciaux qu'elle me désigna.

Je lus et j'eus alors la surprise *de reconnaître* que j'avais été témoin d'un fait qui, bien que peu ordinaire, est absolument naturel.

C'est ainsi que je fis mes débuts dans l'étude des sciences occultes.

A. FRANÇOIS.



# Au Pays des Esprits

(Suite).

---

Une partie de la populace ayant appris quelque chose de l'histoire du fakir, et ayant conclu que l'emprisonnement et la mort de la pauvre femme étaient causés par les enchantements de l'aventurière Mme Laval, avait entouré sa maison, et sans s'inquiéter si leur action était bonne ou mauvaise, avait brûlé complètement cette belle demeure. Tout cela avait déterminé dans les rues un bruit qui aurait troublé tous les sommeils, sauf le SIEN ! et toutes les douleurs, sauf la mienne. Mais la tempête rugit au dehors, et au dedans NOUS ÉTIONS TOUS TRANQUILLES ET CALMES.

Je sortis la nuit suivante, vers neuf heures, de ma maison — qui n'était plus un « home » désormais — accompagné par Graham, et le colonel M..., noble gentleman et mon ami.

Nous traversâmes la partie la plus basse et la plus obscure de la ville et nous arrivâmes à la hutte misérable que, Graham et moi, nous avons déjà visitée ; c'était l'habitation d'Anine. La porte était fermée à l'intérieur ; mais, à mon signal, Nazir l'ouvrit et, après l'avoir soigneusement fermée, nous conduisit à travers

des cours et des bâtiments en ruines, jusqu'à la porte qui donnait accès dans le hall, témoin des scènes de magie noire que j'ai décrites. Nous nous arrêtâmes devant l'entrée de la chambre intérieure. Je voulais prendre le temps de recueillir mes forces, pour ce qui allait suivre ; mais, pendant que j'étais appuyé sur la porte, j'entendis les voix abhorrées des maudits qui avaient causé mon malheur, une terrible altercation s'était élevée entre eux. Je n'hésitai plus et j'entraî aussitôt. Sur le seuil, Anine nous attendait.

Les deux magiciens avaient, paraît-il, cherché un abri, ne voulant pas s'exposer à la colère d'une populace en délire. Ils étaient assis à une table sur laquelle on voyait des rafraîchissements ; mais l'autel, le feu et les abominables accessoires des rites fétiches étaient abandonnés et en désordre. A notre vue les coupables tressaillirent, et Hélène Laval laissa échapper un cri d'effroi. Notre plan était fait et nous l'exécutâmes sans perdre un instant. Graham et le fakir s'emparèrent de Perrault, le colonel M..., plaçant sa main énergiquement sur le bras d'Hélène, lui dit froidement que la moindre résistance leur coûterait la vie à tous les deux. Quant à moi, je déchirai mon fatal portrait et celui de leur victime — qu'ils avaient récemment suspendu sous le mien. — Je brisai et écrasai les images de cire et je détruisis tous les instruments de leur magie infernale.

Anine, alors, amoncela le tout dans un large et sec bassin en pierre et y mit le feu. Je fis tout cela sans hâte ni passion. J'étais très calme, et la plus profonde attention présida à mon travail. Lorsque tout fut fini,

j'ordonnai au fakir et à Anine de se charger de Mme Laval, que je n'avais pas regardée une seule fois, bien qu'elle se fût adressée à moi d'un ton suppliant. Je fis signe à mes amis de se rendre dans une cour déserte et d'emmenner leurs prisonniers.

Arrivés à notre destination, le colonel M... s'adressa à Perrault et, sans s'étendre sur le mal que lui et ses complices avaient fait, il lui dit simplement que l'heure de rendre ses comptes était arrivée. Il rappela aux deux misérables qu'ils étaient entièrement à notre merci, qu'un destin terrible les attendait, si nous nous décidions à les livrer, mais que j'avais résolu de me conduire avec lui, Perrault, *comme s'il était un gentilhomme*. En résumé, que j'étais disposé à lui donner la seule chance de vie qu'un combat mortel pouvait lui laisser.

Sans lui permettre de répondre, le colonel le plaça en face de moi et rapidement, mais avec la courtoisie militaire qui ne l'avait jamais abandonné, le présenta à Graham, qui avait consenti avec une extrême répugnance à servir de témoin à Perrault. Complètement abattu, le lâche criminel prit la place désignée, échangea quelques mots pour la forme avec Graham, reçut de lui un de mes pistolets et tira sans attendre le signal. Je fus atteint légèrement au bras gauche.

Furieux de cet acte incorrect et frisant l'assassinat, mes amis saisirent Perrault chacun par un bras et, me criant de le tuer, attendirent bravement mon feu. Je résolus de ne pas me charger d'un meurtre pour un être si infime et de l'estropier seulement pour la vie. Je tirai, et avant de tirer, JE SAVAIS que ma volonté

allait s'accomplir. Il tomba blessé seulement, pour son malheur. Après ce châtement, mes amis et moi nous quittâmes pour toujours ce lieu maudit. Mon intention était de partir immédiatement pour l'Angleterre, emportant avec moi, pour les remettre à Lord Dudley, les restes de sa fille chérie enfermés dans un splendide sarcophage. Mais j'avais abusé de mes forces et, pendant plusieurs semaines, je demeurai entre la vie et la mort, brûlé par une fièvre ardente.

Le vicomte et sa femme voulaient me faire transporter à leur résidence des champs ; mais mon ami Nanak-Rai me réclama, et, suivi seulement de mon fidèle domestique arabe Ali, je fus conduit à la demeure du brahmin, qui veilla sur moi avec la science d'un médecin et le dévouement d'un tendre père.

Grâce à la remarquable habileté de mon ami, je revins à la santé au bout de quelque temps.

Dans cette maison paisible, je me réconciliai avec moi-même, avec ma destinée et avec les anges que j'avais un moment si follement repoussés. Tous mes pouvoirs spirituels, tous mes enthousiasmes me revinrent, mais j'éprouvai aussi une plus profonde sensation de cette camaraderie que seuls peuvent donner les esprits des bien-aimés connus sur la terre. Combien de fois, pendant mes longues nuits de souffrance et d'insomnie, ai-je entendu les pas légers de ma petite fée courant à travers la chambre, comme lorsqu'elle voulait me surprendre et s'arrêtant tout près de moi ! Doucement, son rire argentin résonna encore, quoique très adouci, à mes oreilles ; ses tresses

d'or frôlèrent mon front brûlant, et sa tendre voix murmura des mots de consolation, finissant toujours par la promesse du repos dans le ciel auquel elle était parvenue. Oh ! divin père des esprits, quelle profonde ingratitude, quel triste mépris d'eux-mêmes accablent les pauvres mortels qui rejettent les précieuses vérités de la communion spirituelle ! Le récit de ma vie pendant trente ans que j'ai tenté d'esquisser a démontré, j'espère, les abus et les usages des énormes pouvoirs cachés dans l'homme et l'univers invisible. Mais quels que puissent être les dangers, les terreurs et les mystères de l'Occultisme, l'humanité souffrante peut être sûre qu'elle trouvera toujours un soutien venant du Créateur.

Pour moi, si un pouvoir suprême n'avait jeté un pont sur le fleuve Léthé qui me séparait de tout ce que j'avais aimé sur terre, je serais peut-être revenu à la santé, mais ma raison aurait fui son trône renversé pour toujours. Un à un, j'avais vu tous ceux en qui j'avais placé mes plus vives affections, les plus vrais, les plus aimants, les meilleurs disparaître à mes yeux. Avec un cœur passionné, dissimulé sous l'extérieur froid de l'ascétisme, j'avais assisté successivement à la ruine de tous mes espoirs terrestres.

J'avais tendu mon mental avec une si terrible énergie, que je serais devenu fou, si j'avais tourné vers l'avenir mes regards désespérés, et cherché en vain mes amours évanouies.

A travers les yeux de mes bien-aimés, lorsqu'ils revenaient vers moi, un à un, avec les détails qui me donnaient l'assurance que la mort est seulement un

changement, je pouvais voir au-dessus des esprits de la terre, des anges lumineux, et deviner un Dieu en qui devait se reposer mon âme tremblante. Une fois de plus la vie et la force spirituelles me furent montrées; une fois encore le plan de l'Univers et la philosophie de l'existence furent déroulés devant moi. Je recommençai à connaître que j'étais un anneau entre les mondes inférieurs et les mondes élevés, et j'appris en même temps à modérer les élans de l'intelligence en leur opposant la matière et le mystère; autrement l'âme, pénétrant trop loin dans l'au-delà sans limite, se perdrait dans les immensités de l'Être, trop vastes pour que l'humanité puisse les comprendre.

Je sais que je n'ai pas toujours appliqué ces salutaires leçons. Loin des sages et philosophiques conseils de mon excellent ami le brahmin, rendu à la santé et réconcilié avec mes anges et mon destin, mes aspirations déréglées m'ont jeté dans les plus profonds royaumes de l'occulte. J'ai plongé dans les abîmes s'ouvrant sous mes pieds et je me suis élancé dans les hauteurs s'étendant au-dessus de ma tête. J'ai suivi le chemin des étoiles et j'ai pénétré dans les régions mystérieuses, bien au delà des sages limites à imposer aux hommes.

En franchissant ces effrayants degrés de la connaissance, j'ai fait des chutes terribles et supporté bien des pesantes expiations. Toujours je suis revenu de ces effrayants pèlerinages, l'âme blessée et meurtrie; mais j'ai trouvé, chaque fois, le repos, la paix et la consolation dans l'amour de mes amis de la terre affranchis par la mort. J'ai appris que la communi-

cation entre les habitants de notre planète et les sphères spirituelles constituait le plus élevé, le plus pur et normal exercice des facultés religieuses de notre âme. Les folies, le fanatisme, les erreurs et les impostures, qui ont déshonoré le mouvement faussement appelé spiritualisme, ne peuvent donner aux mortels qu'une très imparfaite idée de cette vérité sublime. Ce mouvement spirite n'a servi qu'à faire ressortir les côtés obscurs de l'humaine nature, mais a cependant indiqué les trésors inconnus, cachés derrière la possibilité de la communication entre les vivants et les morts, seulement tout cela est encore trop humain, se ressent encore trop de l'insuffisance de notre nature.

Je n'ose pas m'arrêter même pour résumer ce que nous pouvons espérer de la communion spirituelle, lorsque son *modus operandi* sera compris par la science, et que ses révélations sublimes seront reçues avec un respect religieux. Je pense que ces pages doivent finir ici. Dès que mes forces de corps et d'esprit furent complètes, je quittai la paisible retraite de mes nobles amis, avec toutes les bénédictions d'un cœur reconnaissant. Une fois de plus, je me trouvai sur le pont d'un vaisseau, saluant encore le groupe des chers amis qui avaient foulé avec moi, dans l'Inde, le dur chemin de la vie. Bien des yeux humides suivirent le sillage du bateau dans la mer ; j'entendis encore les mots « bon voyage » et je partis pour commencer de nouvelles recherches dans les royaumes de l'existence spirituelle.

FIN

# NOTES

SUR LA

## Grammaire de Pânini<sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

L'indigo est le Fils solaire, le Premier-Né, les 1065 Prajâpati. Ajoutons au 641 le 424 de «tâmra», cuivre complétant le 4.065.

ta, 401 + a, 3 + ma, 7 + ra, 13 = 424.

Voici pour le reflet cuivre; le reste du carbone couvre le tout de bleu noirâtre.

641, de pîtâmbaras, est le nombre, degrés deux et trois, numérique sanscrite du grec Χριστός, « Christ ».

(sans l'accent) χα, 45 + ρα, 14 + ι, 6 + σα,

62 + τα, 401 + ο, 10 + ς, 103 = 641.

Le grec appelle le beurre féminin γυνή, femme. Numérique sanscrite, degrés deux et trois, sans l'accent : γα, 6 + υ, 5 + να, 901 + η, 8 = 920. Ceci, l'équivalent atomique octodécimal, base et affixes. L'ι long compté 8 comme dans pîtâmbaras. Le sanscrit l'ap-

---

(1) Nous publierons prochainement les errata et les compléments de l'auteur, qui mettent au point certaines lacunes de ces « notes », qui n'étaient pas rédigées pour la publication immédiate.  
(N. D. L. R.)

pelle Çri, félicité, nom de Vénus qui vaut en quatre degrés :

$$\text{Ça}, 75 + \text{ra}, 14 + \text{i}, 84 = 173.$$

Le Ça, divisé en deux, augmente 2 molécules d'oxygène, ici d'une et même de deux unités, donc 174 et 175.

Çri est le premier nom du Soleil, Ganéca (Dieu ça, des armées, gama) de la Bhagavadgîtâ, qu'il identifie avec Jehovah.

Le symbolisme du Beurre est le même que celui du Vin.

Dans les degrés deux et trois, le nombre de Çri est celui de l'équivalent pondérable de l'alcool :

$$\text{H}^6\text{OC}^2 \text{ça}, 24 + \text{ra}, 14 + \text{i}, 8 = 46.$$

..

Dernier exemple :

Le Soma, l'Arbre-Lune parfumé, est l'indigo et le beurre ; il est aussi la chair, le Sacrifice de la chair.

Lieberkühn a trouvé pour l'albumine, la formule  $\text{H}^{112} \text{O}^{32} \text{Az}^{18} \text{SC}^{72}$ , soit 1.612 en poids. M. Troost, le savant chimiste, membre de l'Institut, donnait cette formule dans les anciennes éditions de son excellent petit *Traité de Chimie*. (G. Masson, éditeur. — Nous osons le recommander. Tout le monde devrait avoir lu la chimie ; la physique est secondaire.) Il supprime cette formule dans la dernière édition : « La constitution des matières albuminoïdes, nous y dit-il, ne peut être établie que par la connaissance exacte de tous les produits de leur dédoublement. » C'est un tort : la formule de Lieberkühn est exacte. Mais quand le

savant professeur ajoute, dans la même édition : « On peut donc admettre que les matières albuminoïdes sont des uréides complexes... », il a raison.

Au point, déjà élevé d'ailleurs, où le chimiste est parvenu, puisqu'il semble avoir trouvé, bien qu'il n'ait pas classé la hiérarchie, la correcte division septénaire des composés organiques, il a grand besoin de la science sacrée pour comprendre ses découvertes et s'aider dans les cas difficiles.

Le public s' imagine trop aisément que la méthode du savant moderne est sûre. On est déçu, parfois, quand on le lit dans le détail. M. Wurtz, dans son *Dictionnaire de Chimie*, relate que M. A. maintient que la formule pour le corps X est y tandis que pour M. B. elle est x.

Rassurons les deux champions. Les alcalis organiques dont une partie sert à intensifier le travail cérébral ou physique, la concentration nerveuse, ont en sanscrit la formule « karanopâdhis », c'est-à-dire karanâ, concentration (kara, main ; upâdhi, base, alcali : alcali de concentration). Cas : le nominatif, le « je ». Valeur : 294 et 296 — l'o, lettre divisée en deux, susceptible d'une et même de deux unités en plus. Par suite, la formule de M. A., poids 296, est exacte, au moins radicalement. Ce qui n'empêche pas que celle de M. B. ne le soit !... nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que d'autres conditions d'expérience affixent à la formule de son partenaire.

M. A. a trouvé pour le beurre masculin, la léci-thine, la formule  $4^{84} O^9 Az Ph C^{44}$ . Nous lui recommandons, sur la foi de Pânini — qui fonde les rayons

solaire et mercurien sur le beurre masculin, Force, les rayons cyprique et terrestre sur le beurre féminin, Grâce — la formule de Rabelais, Pantagruel : H<sup>oo</sup> O<sup>o</sup> Az Ph C en comptant l'u « y », comme on peut faire de l'igrec. Les Romains, important le terme grec, traduisaient l'i « u z et « y ». Le sanscrit transforme l'u en ya.

Quant à la chlorophylle (un corps si important !), que le sanscrit appelle peut-être palāça, « vert, acide, cruel » (palācin, arbre), elle a jusqu'ici laissé sur le carreau — du moins nous ne sommes pas informé du contraire — tous les chimistes qui se sont efforcés de la pincer dans les Fourches Caudines de Dosimétrie, la terre chimique des cornues, citrouilles, tubes malins et petits pots, même le savant auteur du *Rubis « scientifique »*, M. Frémy, directeur de la publication de *la Grande Encyclopédie chimique*.

Énonçons, suivant la Bhagavadgītā, les cordes de la Lyre de Lumière, ou Prakriti ; et plaçons en regard de ces petites correspondances qui sont dans la méthode de l'occultisme et qui, tout en n'ayant l'air de rien, sont plus éloquentes parfois en deux lignes qu'un énorme volume de science moderne.

BURHI	APAS	ANOLA	VAYU	KHA	MANAS	BUDDHI	AHAKARA
Violet	Indigo	Bien	Vert	Jaune	Orange	Rouge	Violet infra-rouge
VÉNUS	TERRE	MARS	ASTÉROÏDES	JUPITER	SATURNE	URANUS	NEPTUNE
Manas supérieur	Anta : karana	Kāma	Kāmarūpa	Chāyā	Prāna	Buddhi	Ahākara
(mental supérieur)	(mental inférieur)	(mental im- strumental)	(forme de désir)	(ombre astrale)	(vie physique)	(corps physique)	(arête)

Avec les deux corps supérieurs, Sa (Soleil), Buddhi (Mercure), nous avons, jusqu'au corps physique inclus, les neuf corps que disait Shakespeare — comme Rabalais kabbaliste ou initié = dans cette œuvre admirable, *Roméo et Juliette*, qu'il établit sur un plan de nombres ocultes :

#### MERCUTIO A TYBALT

« Rien de plus qu'une de tes vies, si tu en as neuf, pour en parler, et après, selon que tu te conduiras, je verrai à épuiser les huit autres... »

Avec l'infra-rouge violet, l'urée, — cosmiquement Neptune, qui, quel que soit son mystère, bon ou mauvais, est une forme d'urée, — nous avons dix corps pour l'univers, dix ! le nombre qui, pour Pythagore, exprimait l'univers!... à la fois dans le macrocosme et le microcosme ou homme.

Le corps physique est appelé Buddhi. Comptons : ba, 107 + u, 18 + da, 21 + dha, 106 + i, 42 = 294.

— Qu'est-ce ?

— L'albumine exprimée par le noyau azote + soufre sur lequel ses autres éléments sont concentrés.

Nous avons vu que 294 est le nombre de karano-pâdhis, base de concentration. Comptons les équivalents pondérables de l'azote et du soufre de l'albumine.

Az<sup>18</sup>, 252 + S, 32 = 284 en poids; 284, rappelons-le, est la somme des vibrations des sept notes de la gamme.

L'azote a, le soufre paraît avoir, 9 atomes affixes par molécule; ce qui fait une affixation totale de 9 équivalents 1/2. Par suite, le noyau de conden-

sation de l'albumine a un équivalent atomique octodécimal de  $293 \frac{1}{2}$ , Buddhi par défaut.

L'urée est appelée ahakâra, terme signifiant « ce qui fait » (kâra) « le moi » (aham).

Le pronom aham, « je », vaut dans les degrés deux et trois :  $a, 3 + ha, 10 + m, 48 = 61$ .

— Qu'est-ce ?

— L'équivalent atomique octodécimal de l'urée  $H^4 OAz^2 C$ .

Comptons ahakâra, quatre degrés (l'anuvâra est un zéro, avons-nous vu) :

$a, 21 + ha, 126 + ha, 43 + a, 21 + ra, 14 = 225$ .

— Qu'est-ce ?

-- Le nombre des molécules de l'albumine  $112 + 22 + 18 + 1 + 72 = 225$ .

— Et alors ?

— L'albumine est ce qu'a trouvé le chimiste, bien qu'il n'ait pu tout à fait comprendre... une forme d'urée. Le corps physique de l'homme est une urée positive, ses refus sont des urées négatives, des formes n'ayant pas conquis l'Éternel, le Nirvâna (nir, hors de, vâna, feu, flèche, urée).

Le rayon de Vénus est, avons-nous dit, un rayon de son, caractérisé par le 283. Nous voyons que le rayon mercurien ou uranique (d'où ?) est aussi caractérisé par ce nombre.

JAGA.





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

---

## PARTIE INITIATIQUE

*(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)*

---

### ÉVANGILE DE SAINT JEAN <sup>(1)</sup>

TRADUCTION DE LEMAISTRE DE SACY DE 1759

---

#### CHAPITRE PREMIER

*(Suite).*

32. Et Jean rendit alors ce témoignage en disant : J'ai vu le Saint Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui.

33. Pour moi je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : « Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint Esprit est celui qui baptise dans le Saint Esprit. »

34. Je l'ai vu et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.

35. Le lendemain, Jean était encore là avec deux de ses disciples.

37. Ces deux disciples l'ayant entendu parler ainsi suivirent Jésus.

38. Alors Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeurez-vous ?

39. Il leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurerait, et ils demeurèrent chez lui ce jour-là. Il était alors environ la dixième heure du jour.

40. André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient suivi Jésus.

41. Et ayant trouvé le premier son frère Simon, il lui

dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ.

42. Il l'amena à Jésus. Jésus, l'ayant regardé, lui dit : Vous êtes Simon, fils de Jean ; vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre.

43. Le lendemain, Jésus voulant s'en aller en Galilée trouva Philippe, et lui dit : Suivez-moi.

44. Philippe était de la ville de Bethsaède, d'où étaient aussi André et Pierre.

45. Philippe ayant trouvé Nathanaël lui dit : Nous avons trouvé Celui duquel Moïse a parlé dans la loi ; et que les prophètes ont prédit, à savoir *Jésus* de Nazareth, fils de Joseph.

46. Nathanaël lui dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Venez et voyez.

47. Jésus voyant Nathanaël, qui venait le trouver, dit de lui : Voici un vrai Israélite, sans déguisement et sans artifice.

48. Nathanaël lui dit : D'où me connaissez-vous ? Jésus lui répondit : Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu, lorsque vous étiez sous le figuier.

49. Nathanaël lui dit : Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu vous êtes le Roi d'Israël.

## PREMIÈRE TRADUCTION

32. Et le fruit de la femme attesta alors disant : J'ai vu la lumière divine qui est en lui se diviser sur sa tête, venant d'en haut, et demeurer vers lui, comme un ange qui a des ailes.

33. Ce qui est de mon corps, il ne l'aurait pas connu, mais celui en moi qui vient du Père, et qui agit de sa part, me l'a révélé, disant : Celui-là sur lequel vous verrez subsister, en toute son intégrité, la sphère de paix qui sou-

## DEUXIÈME TRADUCTION

32. Et l'ami de l'Époux, rendit témoignage, parlant et disant : « J'ai compris en mon être, que ce qui vint sur Lui vint du plus haut que moi, et j'ai vu que l'Esprit du Très-Haut reposait sur lui.

33. Car ma chair ne l'aurait point distingué parmi les autres ; mais celui qui me dit : « Forme-toi au sein de ta mère en ces lieux et va, agis dans leur atmosphère », me donna aussi cette promesse, « Celui qui viendra à toi en silence aura

lève, est Celui qui agit en elle.

34. Alors je l'aperçus et je parlai et je rendis grâce disant qu'Il était le premier-né, sans commencement.

35. Le jour suivant le fruit de la femme était encore à la même place, et ayant deux de ses suivants à ses côtés.

37. Alors ses deux suivants, l'ayant compris, s'en allèrent après Celui qu'Il avait appelé le Oint.

38. Et Jésus se retourna les voyant, et son cœur s'ouvrit vers eux, et Il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Maître, pouvons-nous aller plus loin ?

39. Il leur dit : Tachez, si vous le pouvez, et ils le suivirent, et ils furent avec Lui tout ce laps de temps. Il était alors l'accomplissement du temps à venir.

40. Celui qui était le frère de l'éprouvé était le second qui avait suivi Jésus, son sauveur.

41. Il vint reprendre son

la Vie, et moi je parlerai en Lui et au-dessus de Lui et tu verras mon feu, de ton air natal, se plaire avec et se conformer à Lui, c'est celui duquel je t'ai dit : « Il agit dans la Lumière, qui est aussi en Lui. »

34. Alors je le reconnus et j'élevai ma voix pour prononcer, énoncer et pour parler, en établissant ce témoignage qu'Il était réellement le Central venu du centre premier.

35. La fois suivante, le centralisé était encore là, avec deux de ceux qui le suivaient.

37. Ces deux disciples, l'ayant entendu parler ainsi, suivirent Jésus.

38. Alors le Central revint sur ses pas et ramena ceux qui étaient attachés à Lui, disant : « Que voulez-vous de moi ? » Et ils lui répondirent : « Sauveur, où est votre foi ? »

39. Il leur répondit : « Approchez et éprouvez ». Alors ils s'en vinrent avec Lui et virent qu'Il était bon et doux, et plein de sa grâce, qui les remplit ce jour-là, car l'heure du Royaume leur avait sonné.

40. André, le frère de celui qui est le rayon vivifié par la souffrance, était le second de ceux qui avaient pu, sans malice, soutenir son regard.

41. Il fut trouver son

frère Simon en lui parlant de son Maître, le Messie attendu, qui fut le Oint.

42. Il l'amena aussi vers son Maître, et celui-ci le regardant lui adressa la parole disant : Tu es le rayon éloigné, fils de mon ami aimé, mais tu seras appelé : fondation, ce qui veut dire base.

43. Or ce fut le lendemain que Jésus voulant aller dans la contrée moindre trouva Philippe son fervent, fidèle en son âme, secrètement, sans être connu même à lui-même, ni à personne d'autre, et lui dit : Le moment est venu, viens.

44. L'ardent venait du milieu de Bethsaïde, ce qui veut dire « trouvez-nous », d'où étaient aussi André et la base.

45. Alors l'ardent ayant trouvé Nathanaël, celui qui cherche sans cesse, lui parla, disant : Nous avons mis la main sur Celui duquel il est dit : *C'est Lui*, et dont les esprits ont parlé disant : *Il vient*, à savoir Jésus, fils de la paix.

46. Celui qui cherche toujours réfléchit en lui-même disant : d'une contrée tombée peut-il venir

ami, qui était son frère, Simon de nom, ce qui veut dire, d'après le son extérieur, aveugle intérieurement, et il lui dit : « J'ai vu Celui, qui nous est promis de la Lumière.

42. Il l'emmena par la main et le Centre sur cette terre, l'ayant vivifié de Son regard, lui adressa Sa voix, disant : « Vous êtes au crépuscule, fils du fruit de la terre, mais vous deviendrez Lumière, ce qui veut dire : commencement. »

43. Ensuite le Centre voulut connaître le lointain du pays abandonné, mais en route Il trouva Philippe, Son fidèle serviteur, qui l'attendait dans le secret de son âme, et il l'intégra dans son lieu qui était son Sauveur et son prix de repos.

44. Le fidèle, Philippe, venait de la ville qui était dans l'emplacement de la base d'où venaient aussi André et Pierre.

45. Il alla prendre Nathanaël, qui était le lumineux intérieur, lui disant : « Nous avons convergé avec Celui qui est le pivot des lois entières, et qui est en même temps le soutien de ceux qui en sont libérés, — Celui qui est Jésus, le fils du commandement, sortit en Nazareth (qui veut dire aussi : l'oubliée).

46. Alors le lumineux, soumis à lui-même, répondit à l'ardent fidèle disant : de la contrée dévastée et

quelque chose d'élevé ?  
Mais l'ardent lui répondit :  
Venez et cherchez ; fouillez  
votre âme pour voir si c'est  
Lui.

47. Alors le Oint vit  
venir à lui son serviteur at-  
taché et Il se prononça sur  
lui disant : Voici un vérita-  
ble retrouvé (qui veut dire  
Israélite), sans arrière-pen-  
sées, ni malice intérieure  
aucune.

48. Le lumineux répondit,  
sentant la vérité de son être  
vibrer en lui-même : d'où  
m'as-tu pris ainsi fortement ?  
Et Jésus le tranquillisa  
disant : Plutôt encore que  
tes recherches et tes ren-  
contres, je t'ai façonné de  
mes propres mains, lorsque  
tu étais encore en l'état de  
*devenir*, qui est incomplet.

49. Et le chercheur, lu-  
mineux, intérieur, le recon-  
nut, l'appelant par son nom  
et lui disant : Maître, tu  
es mon Dieu vivant, tu  
es le Roi de mon être tout  
entier.

oubliée peut-il venir un  
esprit du Très-Haut ?

Et Philippe répondit au  
lumineux intérieur, disant  
encore : « Approchez et  
voyez si votre lumière ap-  
prouve de son éclat. »

47. Le Centre vit alors  
qu'un de ses enfants venait  
à Lui et Il dit de cet être,  
se sentant ému de son affec-  
tion pour lui : « Voici un  
véritable racheté, retrouvé  
par mon amour ; il n'est en  
lui point de fausseté ni de  
tromperie, ni aucune de  
leurs traces n'habite en lui.

48. Le chercheur se  
tourna vers le Centre,  
comme une plante vers  
le soleil, demandant ses  
rayons et disant : « De quel  
terrain m'as-tu tiré et fait  
passer ? » Le Centre lui ex-  
pliqua de suite, disant :  
« Avant que tu ne fus  
conscient de toi-même, ni  
de la recherche que j'ai  
mise en toi de mes mains ;  
voici même lorsque tu étais  
encore moins qu'une em-  
preinte quelconque, unifié,  
je t'ai vu, esprit destiné à la  
Lumière. »

49. Alors son être toucha  
le Ciel de ses branches, et  
il dit à son Créateur revenu  
vers lui : « O Maître incarné,  
tu es la Vie de mon Dieu,  
tu es l'Esprit de Vérité. »





**Nous prévenons nos lecteurs que la rédaction de L'INITIATION est transférée 5, rue de Savoie, Paris (VI<sup>e</sup>), où M. Papus a maintenant son domicile. Nous serons reconnaissants aux revues faisant l'échange de noter cette nouvelle adresse.**

---

---

## **École supérieure des Sciences hermétiques**

---

Le succès des conférences de l'École a dépassé toutes les espérances les plus optimistes. Le nombre des auditeurs réguliers est, en effet, de plus de cinquante, et cela sans aucune publicité.

A dater du 20 décembre et sur la demande de plusieurs auditeurs, l'École ouvrira une salle nouvelle, 51, rue de la Harpe, salle de soixante places mise à la disposition des professeurs par un groupe d'élèves et d'amis, et réservée aux cours ordinaires.

La grande salle de la rue du Bac, qui peut contenir 200 auditeurs, sera réservée aux grandes réunions des Loges, des séances de conversation et des réunions spéciales qu'organisera bientôt l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix.

---

---

## **Ordre kabbalistique de la Rose-Croix**

---

Nous sommes heureux d'annoncer à tous les Délégués de l'Ordre Martiniste que la Chambre de direction de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix a décidé de donner une impulsion spéciale à l'étude et à l'enseignement du symbolisme dans ses diverses adaptations.

De plus, à dater du 19 décembre 1902, l'Ordre sera

dirigé par un comité de trois membres, sans qu'aucun d'eux ait le titre de président. Ce titre sera dorénavant réservé à Stanislas de Guaita.

Les Délégués qui désireraient des détails complémentaires sont priés de s'adresser au directeur de *l'Initiation*.

---

---

## Société des Conférences spiritualistes

---

Devant une salle archicomble, le docteur Rozier a inauguré la nouvelle année de conférences le jeudi 28 novembre dernier. Tout le monde était content de se retrouver dans cette salle de l'hôtel des Sociétés savantes, après trois mois d'abstention. La conférence, intitulée « Occultisme et Religion », a eu un réel succès, et, à la demande de plusieurs auditeurs désireux d'en conserver un souvenir inaltérable, le docteur Rozier veut bien en faire un résumé, qui paraîtra dans le numéro de janvier de *l'Initiation*.

---

---

## La mort de l'Abbé Roussel

---

Tout le monde a entendu parler de l'abbé Roussel, le directeur de l'Œuvre de la Première Communion d'Auteuil. L'abbé Roussel recueillait les jeunes gavroches qui couraient les rues et qui n'avaient pas reçu une instruction chrétienne.

Pendant trois mois l'abbé Roussel les catéchisait et les préparait au grand acte qu'ils devaient accomplir. Cette période terminée, la maison tâchait de procurer un emploi à l'enfant régénéré.

Pendant près de quarante ans, le vénérable prêtre se dévoua à l'enfance. Trois années avant de mourir, il céda son œuvre aux Frères de Saint-Vincent-de-Paul.

Après avoir pris toutes ses dispositions, l'abbé Roussel quitta Auteuil et se retira à Billancourt, pour y passer les dernières années de sa vie. Presque au lendemain de sa démission, l'abbé tomba malade, mais, doué d'une constitution vigoureuse, il ne resta pas longtemps alité et fut bien vite remis sur pied.

Il y avait un an qu'il était guéri quand ses amis apprirent tout à coup que le vénérable prêtre venait de mourir, emporté par un mal imprévu.

Lié de longue date avec l'abbé Roussel, j'avais été très ému par cette disparition soudaine. Un jour où j'allais rendre visite à une dame d'Auteuil qui s'occupait beaucoup de l'Œuvre de la Première Communion — Mme Fanny Dubois-Davesnes — je lui demandai comment était mort l'abbé Roussel.

« L'abbé Roussel est mort dans des circonstances extraordinaires, me répondit cette excellente personne, dont le souvenir vit encore dans la mémoire de nombreux habitants d'Auteuil.

« L'abbé Roussel habitait le premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un ménage. L'homme était attaché à l'abbé Roussel comme domestique, et la femme servait de concierge.

« Une nuit, la femme fut réveillée en sursaut par des chants étranges. Elle prêta l'oreille. Une voix mystérieuse modulait sur l'air de la *Préface* des mots que la concierge ne saisit pas tout d'abord. La cantilène recommença, plus distincte ; voici ce qu'elle disait :

« Allez réveiller l'abbé Roussel et prévenez-le qu'il va mourir dans deux heures ! »

« La femme X... se crut victime d'une hallucination et voulut se rendormir, mais elle n'y réussit pas. Le même avertissement lui fut donné, mais cette fois sur un ton si impérieux, que la concierge se leva.

« Il est bon de dire que cette femme, bien que professant des sentiments religieux, n'était rien moins que dévote et n'avait surtout aucune tendance au mysticisme.

« Poussée, pour ainsi dire, par une force surnaturelle, la concierge alla frapper à la porte de l'abbé Roussel. Celui-ci dormait profondément. Il fallut plusieurs coups de sonnette pour le réveiller.

« Introduite dans la chambre du vénérable prêtre :

— « Levez-vous bien vite, Monsieur l'abbé, s'écria la malheureuse, une voix vient de m'avertir que vous allez mourir dans deux heures. »

— « Êtes-vous donc folle, répliqua l'abbé Roussel, en éclatant de rire. Jamais je ne me suis mieux porté; allez vous coucher bien vite et rendormez-vous ! »

« La concierge obéit; elle rentra chez elle et se recoucha. Mais à peine avait-elle éteint sa lampe, que la même voix se fit entendre et la harcela de la même injonction.

« Nouvelle démarche auprès de l'abbé qui, trouvant la plaisanterie mauvaise, se met en colère et prie sa domestique de déguerpir immédiatement.

« Cette scène se renouvelle trois fois. Enfin, n'y pouvant plus tenir, la concierge finit par dire à l'abbé Roussel :

« Vous me mettez à la porte si vous voulez, mais je vais aller au presbytère de Billancourt chercher M. le curé pour qu'il vienne vous confesser ! »

« Et la bonne femme partit. Vingt minutes après, le curé de Billancourt se présentait chez l'abbé Roussel, qui, pour mettre un terme aux instances de sa concierge, consentait à se confesser. A peine la confession était-elle terminée que le respectable ecclésiastique entra en agonie et expirait au bout d'un quart d'heure. »

Tel est le récit très authentique que nous a fait Mme Du-bois-Davesnes, professeur de sculpture à Auteuil.

(Extrait de *l'Écho du Merveilleux*.)

## Bibliographie

*La Tradition Cosmique*, 1<sup>re</sup> partie, *Le Drame cosmique*, t. I, 1 vol in-8°, 7 fr. 50.

Les théories métaphysiques sur la chute originelle considérée comme origine du mal sont nombreuses et prétendent chacune être la seule expression de la Vérité. L'anonyme auteur de ce roman philosophique ne manque pas

à la douce habitude de ses devanciers, et il nous présente son concept comme le seul bon teint. Ce qui semble ressortir de ces pages massives, auréolées de noms de héros et de principes plus barbares les uns que les autres (mais cela regarde l'auteur et non pas nous), c'est que nous avons enfin une défense du serpent de la Genèse par lui-même ou par quelqu'un de ses émanés.

Cet excellent Nahash voulait donner à l'homme la « Science du Bien et du Mal » qui lui aurait permis d'être immortel dans son corps physique et d'être un vrai Dieu se sustentant sans aliments matériels autres que ceux contenus dans l'atmosphère en ses quatre ou sept plans, et voilà qu'un méchant principe chippe la toupie vitale métaphysique de l'être humain, et celui-ci se laisse rouler par le Maître de la Maison d'en face, celui que Moïse appelle le ve et que l'auteur du volume semble ne pas porter spécialement dans son cœur.

Maintenant, n'étant pas familier avec ces joujoux imaginatifs du plan cérébral, j'ai peut-être mal compris ce roman, qui dégage une atmosphère intense de désespoir et de découragement. C'est peut-être le principe cosmique caché sous des noms multiples en cette histoire qui veut cela. Aussi ne donnons-nous notre opinion que comme provisoire et attendrons-nous la suite de la bataille entre Bra, Pa, la, Dévo, Zoy, Maub, Chi et quelques autres seigneurs de plus ou de moins grande importance. Anatole France, à la page 173 et suivantes de *Thaïs*, a merveilleusement, selon sa coutume, résumé ces traditions ophites où la prière est considérée comme une coutume malsaine des « Adorateurs de Dévo », où l'on n'ose pas prononcer le nom du Christ, dont on cherche à défigurer l'œuvre dans l'invisible et surtout dans le visible. Mais n'est-ce pas le Christ qui nous recommande de ne pas juger ? Si Dieu a permis l'existence de Nahash, comme frein du Cosmique, c'est qu'il est utile que cette existence se manifeste, et s'il lui plaît d'expliquer son expulsion des centres divins à sa façon, c'est que le plan d'illusions mentales a encore bien des appartements à ouvrir avant d'en revenir à la vie réelle, humble, discrète et simple, qui est claire comme un lever de soleil, bonne comme une mère pour son enfant et tolérante comme le Père céleste, qui nourrit même

Nahash alors que ce dernier l'accuse et le calomnie. Ne jugeons donc pas et attendons.

PAPUS.

*La Porte d'Or.* — Je ne croyais pas que depuis les *Fleurs du Mal*, il put arriver un livre comme le poème d'Emile Michelet, livre qui sera décrié parce qu'il ne sera ni lu ni compris.

Michelet comme Baudelaire a contre lui la foule et non pas cette poussée en plein vent, sans culture, mais bien cette foule des lettres qui se vante de fleurir en serre, qui n'a pas la franchise de l'autre, mais qui en a la médiocrité. C'est cette roture de la pensée, assemblage de démocrates et de parvenus, et, ce qui est fait peut-être pour étonner quelques naïfs, de bourgeois, qui va encombrer de ses crachats le seuil de la *Porte d'Or* où elle est de trop mauvaise mine pour entrer. « En art, a dit Victor-Emile Michelet, il n'y a pas de démocratie », parole bien faite pour être rappelée dans nos temps de socialisme voltairien, de bourgeoisie cléricale. C'est qu'en effet, Michelet est un hautain. Il devra à cela un succès discuté, mais une gloire qui ne pâтира pas, parce que c'est l'élite qui le décerne, et que c'est la mort qui la confirme. La *Porte d'Or* en humiliera beaucoup, elle en déconcertera quelques-uns. Verlaine a dû à son poème de *Sagesse* la gloire sans égale de se voir donner le Dante comme parrain. Michelet mérite plus que Verlaine cette gloire. Je cherche vainement pour la *Porte d'Or* d'autre lignée : la force, caractère principal de la *Divine Comédie*, ce sceau qu'imprime le dogme au chef-d'œuvre italien a bien des traces dans quelques strophes de Baudelaire, mais comme un soleil couchant qui rase les flots de ses rayons plutôt qu'il ne les pénètre, il a illuminé les *Fleurs du Mal*, mais ne les a fait ni croître, ni germer.

Au contraire, dans la *Porte d'Or*, cette force qui a sa source dans le dogme impérieusement conçu est la vie des vers. C'est que Michelet est non seulement un artiste puissant, un cerveau de savant, mais, selon l'enseignement occulte de l'équilibre, il est aussi un athlète. Né Breton, j'allais dire marin, il a gardé l'amour de la vie, la foi dans l'éternelle jeunesse des éléments, foi qui éclate en

tant d'admirables pages des *Contes surhumains*, mais jamais si bien que dans la *Porte d'Or*. Il a eu ce don rare de comprendre que, pour entrer en communion avec la vie, il fallait avoir la vie en soi ; de là son enthousiasme pour l'harmonie physique et sa passion de gymnaste pour le *mouvement*. Cette passion sincère, Michelet la garde, elle anime son œuvre : les Grecs et les Latins la lui ont transmise comme une initiation. Comment aimer les corps, s'éprendre du nu, le comprendre sans chercher le mouvement à qui la ligne doit son apogée. N'est-il pas remarquable que tous les vénusiens profonds — et le poème de la *Porte d'Or* est éblouissant de Vénus — les musiciens de la volupté aient été à la fois des Marsiens ?

Est-ce que la Vierge n'est pas toujours guerrière comme les androgynes de Villiers ? Aussi bien ce *naturalisme*, en donnant à ce mot son essentielle acception, est-il aussi différent de l'obscur matérialisme de Zola que l'art de Phidias est distant de l'anatomie d'un Charcot. Toute la *Porte d'Or* respire la force, et cela n'est pas fait pour la faire vendre en ces temps d'humanitarisme imbécile à qui il ne manque que la charité. De là cette colère, cette envie, ce dédain affecté — trop affecté pour être sincère — qu'ont soulevé les *Contes surhumains* et que déchainera la *Porte d'Or*. Tous les dégénérés dont Zola demeure le protagoniste se sentiront humiliés.

De là aussi ces étonnements, ces cris de gens qu'on jette à l'eau devant des vers comme ceux de cet admirable *Dialogue de la vie et de la mort*, à quoi je ne comparerai rien dans aucune langue. Victor-Emile Michelet a une métrique autour de laquelle on s'est déjà beaucoup battu. — Disons par parenthèse que ce n'est ni celle de Kahn, ni celle de Verhaeren. — Elle va faire geindre les abonnés du *Mercur*, ceux qui lisent Henri de Régnier ; elle n'en est pas moins la métrique de l'avenir, née du mariage de la force et de l'inspiration ; et qu'on en étudie bien le mécanisme : on y trouvera sous d'apparentes licences la science compliquée du vers. Les niais appellent de la décadence ce qui est de la synthèse.

Mais, pour comprendre la poésie de Michelet, il faudrait savoir la lire ; or lire des vers, et surtout ceux-là, est difficile à des gens qui n'ont rien de commun avec le poète

qui les a écrits : ils n'habitent ni dans le même siècle, ni dans le même pays. En dehors de ces bourgeois de lettres qui encombrant les salles de rédaction, il y aura le grand public, gens à préjugés qui vivent loin de leur âme. La poésie de Michelet s'adresse aux recueillis ; elle sera lue en silence, dans la solitude ; ceux-là qui la comprendront en parleront peu comme les amants véritables qui ont la pudeur de leur amour.

La poésie de Michelet est une femme de vingt ans à la fois robuste et légère ; elle a dans les veines le même sang que Villiers donnait à ses héros : Axet et Sara. Elle est née de l'Océan comme la femme primitive, en a gardé la sauvagerie, la hardiesse et la timidité. Toute nue, elle est demeurée chaste. Sans doute, elle habita des cieux bien loin de nous pour ne pas avoir plus honte de sa beauté. Elle a la saveur des fruits verts que seules les dents d'enfant sont assez fermes pour mordre. Balzac l'aurait appelée Séraphita, et Phidias Minerve casquée.

Merci au poète qui a su, au-dessus de nos temps de veulerie, de concession et de désertion, élever cet idéal de grâce robuste, de jeunesse savante. Sa poésie, il l'a faite si grande que ceux-là qui n'auront pas la taille pour l'atteindre ne pourront que lui baiser les pieds. Le livre de Michelet reste en somme plus qu'une belle œuvre, c'est une grande action.

RAOUL GAUBERT.

*Au delà des Portes*, par STUART PHELPS. Traduit de l'Anglais par CHARLES GROLLEAU.

Sous forme d'histoire vécue, ce livre expose des idées qui se rapprochent beaucoup de celles de Swedenborg sur la mort et son lendemain.

Une jeune fille gravement malade croit un matin se réveiller alors qu'elle abandonne sa dépouille terrestre ; et le récit commence de ce qu'elle fait et de ce qu'elle voit, récit frappant par sa concordance avec les pensées intuitives que donnent la méditation de ces insondables sujets : la Mort, la Vie.

Nos lecteurs savent que Swedenborg est le voyant qui s'est le plus attaché à décrire l'état de l'homme après la

mort : Phaneg nous a montré (1) que le récit de ses visions confirme l'enseignement de tous les occultistes, et en particulier celui de « Pistis Sophia », l'Évangile des gnostiques. On croirait, en lisant *Au delà des Portes*, voir une adaptation à une vie humaine de ces profondes théories.

Du reste, le traducteur n'est pas un inconnu : M. Grolleau est un des professeurs de l'École hermétique, où il fit l'an dernier un cours d'hébreu très suivi. Son choix de ce livre, parmi tant d'autres sur le même sujet, est un sûr garant de la haute valeur de cet ouvrage.

(Chez Carrington, éditeur, 13, faubourg Montmartre.)

LÉON BOYER.

## LIVRES REÇUS

*Manuel de magie*, par BOUÉ de VILLIERS, chez Chacornac (compte rendu prochainement).

*Le Socialisme dualiste*, par JOSEPH SIREN, chez l'auteur, à Saint-Georges-d'Espéranthes (Isère). Aperçu philosophique d'un socialisme conçu dans l'esprit chrétien, et s'appuyant d'une part sur les lois religieuses, d'autre part, sur les lois scientifiques. Cet ouvrage est très clair, et les idées, assez originales, sont très bien exposées.

Une seconde édition, devenue nécessaire, des *Miroirs Magiques* de SÉDIR, vient de paraître chez Chacornac.

## REVUES ET JOURNAUX

« *Ex Oriente Lux.* » *Union internationale des Orientalistes de l'hémisphère pacifique.*

Cette Union est organisée pour l'avancement des re-

(1) Numéro de novembre 1902 de *l'Initiation*.

cherches scientifiques, l'encouragement des études systématiques, la comparaison des documents, la propagation des découvertes, et tout ce qui peut offrir quelque intérêt aux spécialistes comme aux autres personnes.

L'Union favorisera l'organisation de Congrès, etc., en vue d'exciter et satisfaire l'intérêt public, et aider l'investigation, la publication et l'étude des religions et des cultes, de l'éthnographie, la géographie politique et physique, la géologie, la botanique, la philologie, la littérature, l'histoire, les arts, les mœurs, les légendes et tous autres sujets ayant des rapports avec les côtes asiatiques et américaines, les pays adjacents et les îles, leurs habitants d'autrefois et d'à présent de l'*Hémisphère pacifique*.

S'adresser à l'*Union internationale des Orientalistes*.  
Monsieur C. Pfoundes, Kobe (Japon).

*L'Écho du Merveilleux*, dans son numéro du 15 novembre, raconte un fait curieux que nous reproduisons plus haut (la mort de l'abbé Roussel).

Nous recommandons à nos lecteurs désireux de se tenir au courant du développement des faits psychiques, de plus en plus nombreux, *le Spiritualisme moderne* (36, rue du Bac), *la Revue Spirite*, *le Bulletin du centre d'études psychiques de Marseille* (tout récent), *la Revue scientifique et morale du Spiritisme*, etc.

*L'Écho du Merveilleux* est un excellent journal de documentation : tous les faits du jour y sont reproduits et commentés.

*La Revue* (ancienne *Revue des Revues*) et *le Mercure de France*, dans un autre ordre d'idées, ont un grand intérêt : ce sont véritablement les Annales de l'effort intellectuel et littéraire de la France. Nous regrettons seulement de ne jamais voir même le nom de *l'Initiation* dans *la Revue*, qui s'est pourtant fait une spécialité de l'analyse de tous les périodiques intéressants.

---

*Le Gérant* : ENCAUSSE.

---

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES  
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF  
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

---

Vient de paraître :

SÉDIR

# Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages . . . . . 1 franc.

---

---

PAPUS ET TIDIANEUQ

---

## L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. . . . . 1 franc.

---

---

JOANNY BRICAUD

---

## Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. . . . . Digitized by Google 0 fr. 50

# AVIS A NOS LECTEURS

---

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.*

*Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs pour des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans le texte intégral.*

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**, 50, Chaussée d'Antin :*

## LE TABLEAU NATUREL

*Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers*

*Un volume in-8 au prix de 7 francs*

ET

## L'Homme de Désir

*Un volume in-8 au prix de 7 francs.*

*Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.*

---

### Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Digitized by Google

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV





1919

This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine is incurred by retaining it  
beyond the specified time.

Please return promptly.

WIDENER

MAR 13 1999

CANCELLED

